MATHIEU, OLIVIER-ELZEAR
A MES PRETRES

U d'/of OTTAWA
39003001702741

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://archive.org/details/mesprtreslettrv9tov12math

"DILIGES — TU AIMERAS"

LA CHARITÉ

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

A

MES PRÊTRES

7372

IX

"DILIGES — TU AIMERAS"

LA CHARITE

OLIVIER-ELZÉAR MATHIEU,

ARCHEVÊQUE

DE

REGINA

—

1924

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis
uOttawa
LIBRARY ANNEX

BX
874
.M36A43
1916
V.9-12

A MES PRÊTRES

Bien cher collaborateurs,

Saint Paul écrivait un jour aux Colossiens : " Je veux que vous sachiez combien est étendue la sollicitude que j'ai pour vous, combien je désire que vos cœurs soient enrichis d'une pleine conviction en ce qui regarde la connaissance de Jésus parce qu'en Lui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science." (Col. II,1).

C'est ce sentiment qui fait battre le cœur de votre archevêque qui vous offre ces pages qu'il a écrites en s'appuyant bien plus sur son attachement pour vous et sur sa confiance en Dieu que sur ses forces insuffisantes. Il tient à ce que vous compreniez de plus en plus comme elles sont graves et formidables les obligations qu'ont les pasteurs de travailler non seulement à leur propre perfection mais aussi au salut des âmes commises à leurs soins. C'est une charge qui serait capable de faire plier et trembler les épaules des anges : **" onus etiam angelicis humeris formidandum"**. (*Cond. Trid.*). *Le pasteur est obligé :* **quod ægrotum est curare, quod infirmum est consolidare, quod confractum est alligare, quod abjectum est reducere, quod periit quærere, quod pingue et forte est custodire ;** *" de guérir ce qui est malade, de fortifier ce qui est faible et infirme, de bander et de lier ce qui est rompu, de ramener ce qui a été rejeté, de rechercher ce qui a été perdu ou égaré, de conserver ce qui est fort."* (Ezech. IV).

La chose la plus nécessaire pour s'acquitter de ces obligations est de se comporter de telle façon que sa vie soit un modèle de vertu et un exemple de toutes sortes de bonnes œuvres. " Soyez l'exemple des fidèles, dit saint Paul parlant à un pasteur, dans vos paroles, dans vos conversations, par la charité, la foi, la chasteté. " (Tim. I, 12). *" Faites en sorte, dit-il à un autre, qu'en tout lieu, en tout temps, en toutes choses, vous soyez un exemple de bonnes œuvres. "* (Tim. II, 7). *Un pasteur doit être tel qu'il puisse dire avec le grand*

Apôtre aussi : " Nous portons partout la bonne odeur de Jésus-Christ," (Cor. II, 14), *c'est-à-dire, l'odeur de sa charité, de sa pureté, de son humilité, de sa patience et des autres vertus. Aux jours d'ordination, quand l'évêque a fini d'accomplir les rites sacrés, il adresse à ses nouveaux fils spirituels ces belles paroles : "* **sit odor vitæ vestræ delectamentum Ecclesiæ,** *que désormais l'odeur de votre vie soit la joie de l'Eglise divine. " Et c'est là l'idée vraie de la vie sacerdotale ; elle doit être un parfum et ce parfum doit s'exhaler de manière à réjouir ceux qui le respirent.*

Et pour la mener, cette vie sacerdotale, il faut pratiquer la charité qui est la vertu des vertus ; il faut absolument que notre cœur en soit orné. Elle remplit au firmament des âmes un office analogue à celui que remplit le soleil dans la nature. Saint François de Sales la compare tantôt à un soleil qui embellit l'âme de ses rayons, tantôt à une reine de majesté assise dans la volonté comme sur son trône d'où elle répand sur toute l'âme ses suavités et ses douceurs, la rendant, par ce moyen, toute belle, agréable et aimable à la divine bonté.

Puisque telle est l'excellence de la charité, il faut faire en sorte que notre cœur soit toujours orné et pénétré de cette belle vertu ; il faut qu'elle devienne la vie de notre âme comme notre âme est la vie de notre corps. Laissons notre cœur s'envoler par attrait et par besoin vers celui de Jésus, et, dans ce sanctuaire divin du Verbe incarné, accordons notre amour avec les suaves harmonies de la charité divine ; ayons de la tendresse pour Celui qui n'a eu pour nous que des miséricordes ; reconnaissons les immenses bienfaits que nous en avons reçus et rendons notre gratitude tendre et affectueuse ; ne nous lassons pas de le bénir, de l'admirer, de nous laisser charmer par ses attraits, de savourer les douceurs ineffables de son amour et d'en faire l'objet constant de nos contemplations pour devenir davantage ensuite l'objet de ses tendresses et de ses miséricordieuses complaisances.

Et cet amour que nous apprécierons, nous nous efforcerons de le procurer à ceux qui nous sont confiés. Ne serait-ce pas de l'égoïsme que de garder pour nous seuls un pareil trésor ? Si nous aimons véritablement Jésus, non seulement nous nous efforcerons de lui obéir en toute chose, nous chanterons ses perfections de tout l'élan de notre âme, nous nous attristerons des injures qui sont faites à

son cœur et lui en offrirons des amendes honorables, mais nous nous emploierons avec zèle à étendre son règne dans les âmes, nous nous efforcerons de procurer sa gloire, nous nous dépensereons avec joie, nous irons, s'il le faut, jusqu'à nous épuiser, selon la belle parole de saint Paul : " **Libentissime impendam et superimpendar.** " (II, Cor. XII, 15).

C'est pour raviver en vous ces nobles sentiments que nous avons écrit et que nous vous offrons ces pages que nous demandons à notre aimable Jésus de bénir. Puisse-t-il jeter des regards de miséricorde sur vous tous ! Puisse-t-il se rappeler et accomplir au milieu de vous la promesse qu'il a faite à son Eglise, de sanctifier ses ministres et ses prêtres qui doivent être eux-mêmes les sanctificateurs de son peuple ! Lui seul peut faire de vous les modèles des peuples dont il vous a établis les conducteurs et les guides ; lui seul peut faire que vous inspiriez aux fidèles du respect pour les choses saintes, en les traitant vous-mêmes saintement, que vous paraissiez au pied des autels comme les vieillards devant le trône de l'agneau, frappés de la majesté qui y réside ; que la modestie, la ferveur, la profonde religion dont vous accompagnez vos fonctions sacerdotales, apprennent aux fidèles les dispositions avec lesquelles ils doivent y asister.

Aimons donc Dieu, aimons le prochain, pratiquons la charité, nous vivrons alors cette vie de la terre comme une continuelle ascension vers la vie du ciel ; notre vie sera celle du Christ, **mihi vivere Christus est,** *et la mort pour nous sera un gain,* **et mori lucrum,** *le gain inestimable d'une paix, d'une joie, d'une gloire, d'une béatitude éternelle.*

† Olivier-Elzéar,
Archevêque de Regina.

CHAPITRE PREMIER

CHARITE ENVERS DIEU

1. — *La Charité, la première des vertus*

Il y a dans le langage humain un mot qui résume toute vie sacerdotale, toute vie chrétienne, un mot tellement saint que Dieu lui-même a voulu se définir par lui, tellement doux qu'il se porte instinctivement aux lèvres de celui qui implore, de celui qui a pitié : c'est le mot béni de *charité*. La charité, voilà le lien principal qui unit l'homme à Dieu et les hommes entre eux ; c'est la voie la plus directe pour nous conduire au ciel ; c'est ce qui résume toute religion, toute piété. C'est là ce que nous affirme saint Paul : *plenitudo legis est dilection*. (Rom. XIII, 10).

Les vertus surnaturelles sont à notre âme ce que les fleurs sont à un jardin, ce que les astres sont au firmament. Elles l'ornent, l'embellissent et la rendent apte à mériter les complaisances de l'adorable Trinité. Mais, de même que les fleurs n'ont pas toutes la même couleur, la même forme, le même parfum, ni les astres la même grandeur, de même les vertus n'ont pas toutes le même prix, le même éclat. Les plus précieuses sont les vertus théologales et parmi elles la charité sans conteste a le pas sur ses deux sœurs. C'est encore saint Paul qui nous l'enseigne ; après les avoir énumérées toutes, il ajoute : " la plus grande est la charité, *major autem est charitas.* " Et aussitôt il en donne la raison : " C'est, dit-il, que la charité ne finira jamais, *nunquam excidit.*"

La foi devra disparaître. Elle n'aura plus sa raison d'être quand nous verrons non plus seulement " en énigme et comme à travers un miroir, mais face à face, ce que nous croyons ici-bas,

videmus nunc in speculum et in ænigmate, tunc autem facie ad faciem." (I Ad Cor. xiii, 12.)

L'espérance s'effacera devant la réalisation des promesses dont elle était la gardienne. Seule la charité demeurera ; elle trouvera sa consommation et sa perfection dans l'union béatifique. Après avoir fait la consolation et le mérite des exilés voyageurs sur la terre, elle sera la récompense impérissable des élus dans le ciel. C'est pour cela que saint Thomas l'appelle : " la vertu de beaucoup la principale, *principalissima virtus ;* la mère de toutes les vertus en tant qu'elle les renferme toutes, *mater aliarum et radix, in quantum est omnium virtutum forma.* "

Il ne faut donc pas s'étonner si le grand Apôtre, après avoir recommandé à ses disciples la pratique des vertus chrétiennes, leur dit : " par dessus tout, ayez la charité qui est le lien de la perfection : *super omnia autem hæc, charitatem habete, quod est vinculum perfectionis.* " (Ad Col. iii, 14).

Sachant l'indispensable nécessité de cette vertu, l'athlète admirable s'écrie : " Qui nous arrachera à l'amour du Christ ? les tribulations, les misères, la persécution, la faim, la nudité, le danger, le feu ? . . . Ni la mort, ni la vie, ni le présent, ni l'avenir, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune créature ne pourra nous arracher à l'amour de Dieu en Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Quand je parlerais la langue des hommes et celle des anges, si je n'ai pas la charité, je suis comme un airain sonnant et une cymbale retentissante ; quand j'aurais l'esprit de prophétie, quand je connaîtrais tous les mystères et possèderais la science universelle ; quand j'aurais cette foi puissante qui fait transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien ; et quand bien même je distribuerais tous mes biens pour en nourrir les pauvres et livrerais mon corps au martyre pour être consumé par le feu, si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien. " (Ad Rom., viii, 35).

Le grand Apôtre savait que Jésus avait voulu être aimé ; il se rappelait le premier et le plus grand de ses commandements : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde. . . hoc est primum et maximum mandatum.* (Matt. xxii, 37). C'est le commandement qui renferme tous les autres ; car quand on aime Dieu, on est

fidèle à tous les autres préceptes. De là cette parole de saint Augustin : *Ama et fac quod vis*, " aimez et faites ce que vous voudrez. "

Il est bon de se recueillir pour écouter Dieu lui-même nous imposant l'obligation de l'aimer.

Voyez le Sinaï et les éclairs qui l'illuminent ; entendez le tonnerre qui gronde et jette la consternation et l'effroi dans le cœur des enfants d'Israël ; C'est Dieu qui donne sa loi à Moïse au milieu de ce formidable appareil, et voici en quels termes le grand législateur des Hébreux promulgue le premier commandement de la loi divine : " Ecoute, Israël, ce que ton Dieu te commande ; tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton esprit, de toutes tes forces. Tu conserveras précieusement ces paroles dans ton cœur ; tu les enseigneras à tes enfants ; tu les méditeras à ton foyer, le long de ton chemin, le matin et le soir, tu les attacheras à ta main ; tu les placeras entre tes yeux afin de ne jamais les perdre de vue ; tu les inscriras sur le seuil et sur la porte de ta maison. " (Deut. vi, 5) Et ailleurs : " Maintenant, ô Israël, ton Dieu, que demande-t-il de toi ? Que tu l'aimes de tout ton cœur, de toute ton âme. " (Deut. x, 12) Et encore : " O Israël, aime le Seigneur, ton Dieu ; si tu l'aimes de toute ton âme, il te bénira. " (Deut, iv, 30)

Un docteur, s'approchant un jour de Notre-Seigneur, lui adressa cette question : " Maître, quel est le grand commandement de la loi ? " Et Jésus-Christ lui répondit : " Vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces. C'est là le plus grand et le premier de tous les commandements. "

---

2. *Grandeur de l'amour de Dieu pour l'homme*

Dieu pouvait-il nous donner un commandement plus doux que celui de l'aimer ? En effet qu'est-ce que Dieu ?

Dieu, c'est l'être infini dans toutes ses perfections, renfermant en lui-même et à un degré infini tout ce qui attire et ravit le cœur de l'homme ; Dieu est grand d'une grandeur qui fait pâlir toutes les grandeurs du ciel et de la terre. Il est puissant ; un acte de sa volonté a créé le monde et d'une seule parole il peut le détruire. Il est riche ; il possède toutes les créatures célestes et tous les trésors de la terre. Il est beau et le moindre rayon de sa beauté suffit à jeter l'âme dans une extase éternelle. Il est bienfaisant ; il éprouve un besoin infini de nous faire du bien ; de nous rendre heureux. Dieu est miséricordieux ; il pardonne au plus grand pécheur, lorsque celui-ci s'humilie et se repent de sa faute. Dieu est reconnaissant ; il récompense au centuple la moindre chose que nous faisons pour son amour. Il est aimable et d'une amabilité telle que les élus ne pourront se rassasier de le voir et de l'aimer ; à chaque instant ils goûteront une joie indicible, un bonheur toujours nouveau.

Ces perfections infinies prouvent qu'il mérite d'être aimé. Il le mérite aussi pour l'immense amour qu'il nous porte. Si l'on réunissait l'amour de tous les hommes, de tous les saints, de tous les anges, on ne parviendrait pas à égaler la moindre partie de l'amour que Dieu porte à chacun de nous ; car il nous aime infiniment. Et depuis combien de temps nous aime-t-il ? Depuis l'éternité !

Avant de faire le ciel et la terre, il n'y avait que lui ; il était, car il n'a jamais commencé à être, mais il était seul. Hors lui, il n'y avait rien. Il jouissait de lui-même dans cette solitude bien heureuse ; il se suffisait à lui-même, il n'avait besoin de trouver rien en dehors de lui, puisque c'est lui qui donne, bien loin de recevoir, à tout ce qui n'est pas lui-même. Par sa parole toute puissante, par un acte de sa volonté qui fait tout ce qu'elle veut, il fit que ce monde qui n'était pas commençât à être.

Et pourquoi fit-il toutes ces choses ? Elles furent toutes faites pour l'homme. C'est pour lui qu'il tira du néant tant de créatures admirables destinées à le servir, à lui rappeler sans cesse et l'amour qu'il nous porte et celui qu'il nous demande en retour. C'est pour nous que naissent les fleurs du printemps ; pour nous les chaleurs de l'été jaunissent les moissons ; pour nous

l'automne nourrit les fruits. La nature entière à été créée pour nous. Si nous voulons avoir une preuve de l'amour de Dieu pour nous, regardons donc les cieux, le firmament. Quelle profusion de merveilles ! Le jour n'a qu'un soleil, la nuit en a de milliers et la course de ces voyageurs célestes est si rapide qu'en comparaison de leur vitesse la foudre se traine sur ses ailes de feu. La pensée seule peut les suivre dans leur carrière. Quel est l'homme intelligent qui, à travers les voiles de la nuit, peut contempler la face de l'univers sans sentir le besoin de se demander quelle est donc la main cachée derrière le rideau ? Quel est le bras invisible et puissant qui a imprimé le mouvement à tous ces mondes et arrangé les ressorts compliqués de cette vaste machine ? Quelle main a arrondi ces globes énormes et les a lancés brûlants à travers les profondeurs de l'espace en aussi grand nombre que les perles brillantes de la rosée du matin ou que les étincelles qui jaillissent du sein des cités lorsque l'incendie les dévore ? Cette main, c'est la main de Dieu qui a tout créé pour nous.

L'Ecriture Sainte rapporte que la joie de la reine de Saba fut grande, que cette reine fut transportée hors d'elle-même à la vue des richesses et de la magnificence du palais de Salomon. Mais si on eut dit à cette reine que ce beau palais n'était construit que pour elle, que ces riches meubles, ces jardins délicieux, ces harmonieux concerts n'étaient préparés que pour son plaisir, quel eut été alors son étonnement, sa surprise, sa joie et surtout son amour pour Salomon ? Or ce qu'on ne put dire à cette reine au sujet du palais qu'elle admirait, on nous le dit à nous au sujet du palais que nous habitons. C'est Dieu lui-même qui nous le dit : *ecce omnia dabo vobis.* Je vous donne tout, dit-il à nos premiers parents. Et comment pourrions-nous n'être pas touchés des plus vifs sentiments d'amour pour un Dieu qui a opéré pour nous tant de merveilles, qui n'a formé une si prodigieuse multitude de créatures que pour notre usage, dans la vue de nous plaire et de nous entraîner à lui.

Saint Augustin disait à Dieu : *Cœlum et omnia mihi dicunt ut te amem.* Quand il regardait le soleil, les étoiles, les montagnes, la mer, les fleurs, il se figurait que toutes ces créatures lui disaient :

" Aime ton Dieu, puisqu'il nous a créés pour toi, pour gagner ton cœur."

Les saints ne pouvaient contempler la nature ou réfléchir à ses merveilles sans entrer dans une sorte de ravissement ; il leur semblait qu'une voix sortait de chaque être et leur disait dans un mystérieux langage : aimez donc un Dieu si magnifique, bénissez-le, louez-le. "

Quant au fond de sa solitude, l'abbé de Rancé, fondateur de la Trappe, regardait les collines, les fontaines, les oiseaux, les fleurs, les étoiles et la voûte azurée, il sentait que toutes ces belles créatures l'enflammaient d'amour pour Dieu.

Sainte Thérèse se figurait que ces mêmes créatures lui reprochaient son ingratitude envers Dieu. Un pieux solitaire croyant s'entendre reprocher la même chose par les herbes et les fleurs qu'il rencontrait sur la route, leur disait : " Taisez-vous, vous m'appelez ingrat ; vous me dites que c'est par amour que Dieu vous a créées et que cependant je ne l'aime pas ; mais je vous entends, taisez-vous et ne me le reprochez pas davantage. " Sainte Marie Madeleine de Pazzi ne pouvait tenir en mains une belle fleur ou quelque fruit sans sentir son cœur percé d'un trait d'amour pour Dieu et elle ce disait : Mon Dieu a donc pensé de toute éternité à créer cette fleur, ce fruit, pour se faire aimer de moi. "

Le Père Martinez, surnommé l'apôtre du Pérou, ne cessait de remercier Dieu pour tout ce qu'il avait fait afin d'assurer le bonheur de l'homme, sa créature de prédilection. Il avait coutume de répéter des centaines de fois par jour : *Deo gratias.* Il s'efforçait de persuader aux autres la même dévotion et il déclarait qu'il ne connaissait pas de courte prière plus agréable à Dieu, pourvu qu'elle fut prononcée avec une pieuse dévotion.

C'était là aussi la conviction de saint Augustin qui dit dans un de ses ouvrages : " le cœur ne saurait concevoir, la bouche exprimer, la plume retracer, un sentiment plus beau que celui qui est renfermé dans cette parole : *Deo gratias.* Impossible de rien dire de plus court, de rien entendre de plus suave, de rien comprendre de plus élevé, de rien faire de plus fructueux. "

Saint Félix de Cantalice aimait à prononcer sans cesse ces

mêmes paroles. Quand il rencontrait de petits enfants dans les rues de Rome, il leur faisait dire : *Deo gratias* et il y prenait un contentement inexprimable. Aussi les enfants, dès qu'ils l'apercevaient, se mettaient-ils à lui crier : " *Deo gratias*, Frère Félix. " Et lui, pleurant de joie, répondait du plus haut qu'il pouvait : " *Deo gratias*, mes enfants, soyez bénis de Dieu. "

La générosité de Dieu tirant du néant toutes les créatures pour le service de l'homme est encore peu de chose si on lui compare le bienfait de la Rédemption. Il avait ordonné les splendeurs de la création en pensant à l'homme, semblable à une mère qui prépare le berceau de son nouveau-né avant de lui donner le jour. Il avait suspendu le soleil au firmament pour réchauffer la nudité de l'homme, pour féconder ses campagnes, pour illuminer ses demeures ; il avait semé les étoiles dans les plaines éthérées pour servir à ses contemplations et à sa compagnie dans le silence des nuits ; il avait creusé les abîmes de l'Océan pour mettre sous ses yeux un tableau de son immensité et pour le porter d'un pôle à l'autre en le berçant ; il avait soulevé les montagnes et fait germer les moissons pour lui fournir des ombrages, des sommets enchanteurs et sa nourriture à jamais.

Mais les hommes étaient devenus les ennemis de Dieu et sujets à toutes les rigueurs de sa justice. Qu'a fait Jésus-Christ pour les en délivrer ? Il a voulu se donner lui-même après lui avoir tout donné. Il s'est offert à son Père pour être mis lui-même à la place des criminels et pour souffrir en sa personne les supplices qui leur étaient dus. Et le Père éternel ayant accepté son offre, Jésus a exécuté ce qu'il avait projeté d'une manière qui a mis le ciel et la terre dans l'étonnement. Une seule parole de Jésus, une seule de ses larmes, une seule goutte de son sang, aurait suffi pour nous sauver. " Oui, répond saint Jean Chrysostôme, une seule larme de Jésus eut bien suffi pour notre Rédemption, mais elle ne suffisait pas à Notre Divin Sauveur pour nous prouver tout l'amour qu'il nous porte. "

Il s'est sacrifié pour nous avec une générosité toute divine. Il a sacrifié pour nous sa gloire, son repos, sa propre vie. Il est descendu du ciel pour nous ; il s'est revêtu des haillons de notre

pauvre humanité et il s'est fait homme pour nous sauver : *Et Verbum caro factum est ;* il s'est dépouillé de toute sa grandeur. On a pu le voir couché à Bethléem sur quelques brins de paille.. Est-ce possible ! Quoi ! le Fils de Dieu tout puissant, vrai Dieu comme son Père, le voilà devenu petit enfant et couché dans une grotte ! Oh, qu'il est bien vrai de dire qu'il s'est anéanti lui-même, *semetipsum exinanivit.* Un Dieu dans une étable !

Salomon, le plus sage des rois d'Israël, employa sept ans pour élever un temple à la gloire de Dieu ; l'argent, l'or et les pierreries y brillaient de toutes parts et jamais en aucun lieu on ne vit une si grande magnificence ni une si étonnante prodigalité de richesses. Et cependant quand il l'eut achevé, ce grand roi s'écria : " Est-il croyable que Dieu veuille habiter ce temple et rester avec nous sur la terre ? Si le ciel et les cieux ne peuvent le contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie ! (I PARALIP. VI, 18). Tel fut le langage de Salomon. Et nous, quand nous voyons notre Dieu dans l'étable de Bethléem et étendu dans une crêche, n'est-ce pas à nous qu'il appartient de nous écrier ? Quoi, le grand Roi du ciel et de la terre veut bien naître dans une étable ; c'est le Fils de Dieu et il est lui-même vrai Dieu. Oui ce petit enfant, si pauvre, si méprisable en apparence, c'est celui-là même qui " *a jeté les fondements de la terre, celui dont cette terre est le marchepied, en présence de qui les créatures sont comme de vils insectes ; c'est celui qui a étendu les cieux comme un voile et qui les a préparés comme un pavillon pour l'homme* (Is. XI) *C'est celui dont la puissance est infinie et qui est terrible au dessus de tout ce qui l'environne ; c'est celui dont les cieux publient les merveilles et dont la gloire éclate dans l'assemblée des saints ; c'est celui qui domine l'orgueil de la mer et qui d'un regard apaise ses flots soulevés* (PS. 80, 6) ; *c'est celui qui a établi son trône au plus haut des cieux et qui commande en maître à tous les rois de la terre ;* (PS. 102) il naît dans une étable et cependant *c'est à lui qu'appartiennent les cieux et tout l'univers ;* (PS .49) il est couché dans une crêche qui peut à peine le contenir et cependant *il remplit par son immensité le ciel et la terre ;* (JÉRÉMIE, 23) c'est un petit enfant d'un jour cependant *il est Dieu* de toute éternité ; (ps. 89) il est revêtu de quelques haillons vils et déchirés, et cepen-

dant c'est lui qui donne aux fleurs leur parure et à la nature tous ses charmes.

Et ce qu'il l'a réduit à un état si misérable et si humiliant, c'est l'amour qu'il nous porte. Il veut que nous l'aimions avec cet abandon avec lequel des enfants bien nés aiment le meilleur de tous les pères ; il ne veut pas que nous le craignions comme des esclaves redoutent un maître sévère et cruel. C'est pour cela que lorsqu'il s'est manifesté aux hommes, il n'a point paru avec un appareil de puissance et de majesté capable de faire trembler, il a mieux aimé paraître sous la forme d'un petit enfant, parce qu'il venait pour sauver et se faire aimer et non pour juger et se faire craindre.

On a pu ensuite le contempler sous le toit de Nazareth, pauvre ouvrier travaillant de ses mains divines et gagnant son pain à la sueur de son front. Tous les moments de sa vie terrestre ont été consacrés au bonheur de l'homme. Il a semé les bienfaits sur ses pas ; il a appelé à lui tous ceux qui pleurent, tous ceux qui souffrent ; il a guéri les malades, rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le marcher aux paralytiques, la pureté aux lépreux, Il n'a pas fait une action, il n'a pas dit une parole, il n'a pas versé une larme, il n'a pas formé un désir qui ne fût en faveur des hommes.

Pour nous prouver qu'il nous aimait il a voulu aller plus loin encore. Il fallait au plus grand amour qui fût jamais la preuve la plus éclatante. Mourir pour ceux qu'on aime, c'est le plus haut point où l'amour puisse monter et c'est jusque là qu'est allé celui de Jésus. Aussi on peut le voir agoniser au jardin des Olives, offrir ses mains aux liens, sa tête à la couronne d'épines, ses membres aux lanières de la flagellation.

On peut l'entendre s'adressant à chacun de nous d'une manière admirablement pressante : " Venez à moi, vous tous qui êtes accablés sous le faix du travail, que des misères de tout genre accablent et font défaillir, et je vous soulagerai.

Votre esprit est agité par le doute ; vous cherchez à tâtons la route que vous devez suivre ; venez tous à moi, c'est de moi que part la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde (Jean, i).

Votre cœur est bouleversé par des orages intérieures jusque dans son fonds le plus intime, venez à moi ; regardez-moi sur le dur oreiller de la croix et dites-moi : sauvez-nous, nous périssons. Et accédant à votre prière, je commanderai aux vents de la tempête et la tranquillité la plus grande renaîtra dans votre pauvre cœur aux abois. (Math, viii).

Jusqu'ici peut-être vous n'avez vécu que pour vous ; vous n'avez pas voulu entendre parler de sacrifices, de renoncement ; vous qui croyez au jugement dernier, vous avez vécu comme si vous n'y croyiez pas ; vous qui croyez à l'éternité et à l'enfer, vous avez passé votre vie à braver l'une et à mériter l'autre. Venez à moi et je vous donnerai la force de faire le sacrifice de cet intérêt, de cette passion, de ce qui jusqu'à ce jour a fait vos remords et votre malheur ; vous consentirez à vous donner entièrement à l'amour de celui qui sut se donner à l'homme jusqu'à la mort de la croix.

Vous tous, qui que vous soyez, que le monde repousse, que l'infortune éprouve, que les amis abandonnent, qui souffrez de corps, d'esprit, de cœur, d'une manière quelconque ; car il y a sur la terre si bien nommée une vallée de larmes, tant de souffrances et de toutes sortes, que tout le monde doit plus ou moins tremper ses lèvres à ce calice. Eh bien, tous, riches et pauvres, savants et ignorants, hommes et femmes, enfants et vieillards, venez à moi et vous serez soulagés ; le bois de ma croix trempé dans les eaux amères de la souffrance les adoucira soudain. Vous vous souviendrez près de mon crucifix qu'aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire, pas plus à la gloire du temps qu'à celle de l'éternité, qu'il a fallu que je souffrisse et que vous devez souffrir avec moi pour participer à mon triomphe. (Luc, xxiv).

Et alors vous estimerez comme il convient ces souffrances d'un moment qui produisent un poids immense de félicité dans le ciel. (ii Cor. iv). Non seulement vous supporterez l'épreuve avec résignation, mais vous l'appellerez comme le soldat valeureux appelle le combat ; vous trouverez les consolations de votre foi dans ce qui fait le désespoir de la nature. Avec moi et près de moi vous répudierez le mal avec énergie ; vous pratiquerez courageusement le bien ; votre vie s'écoulera innocente et pure

dans la résignation et la paix et vous goûterez des suavités ineffables.

Chacun de nous peut et doit donc dire avec saint Paul : "Dieu m'a aimé et il s'est livré pour moi, *dilexit me et tradidit semetipsum pro me.*" (Gal. II, 20). Du sommet de la croix d'où son vaste et divin regard embrassait l'humanité tout entière, il m'a discerné, moi, à la distance de quarante ou de cinquante générations dans la multitude de ceux qui vivent à cette heure. Il m'a vu, moi, pauvre, obscur, sans prestige aucun ; il m'a vu, il m'a aimé ; il a accepté son immolation, il l'a trouvée douce, parce qu'il m'aimait. Quand mes lèvres rencontrent les clous des pieds et des mains du Crucifié, c'est mon devoir de tenir pour certain que Celui dont je baise l'image a spontanément voulu souffrir et mourir pour me sauver.

L'Apôtre dit que la mort de Notre Divin Sauveur prêchée aux gentils, leur semblait une folie : "*Prædicamus Jesum crucifixum, Judæis quidem scandalum, Gentibus autem stultitiam.*" (II Cor. v, 14). Or ce n'était certes ni une folie, ni un mensonge ; c'était une vérité de foi, mais une vérité telle qu'en effet, suivant l'expression de saint Laurent Justinien, elle nous fait voir un Dieu qui est la sagesse même, devenu comme fou par amour pour l'homme.

Outre ces souffrances que Notre Divin Sauveur a endurées dans son corps au cours de la passion, il a éprouvé dans son âme les tortures les plus cruelles qu'un cœur tendre comme le sien pouvait ressentir.

Descendu des splendeurs éternelles pour sauver le monde, il vit sa mission combattue, sa personne outragée, son sacrifice méconnu. Ce fut pour lui une nouvelle source de douleurs.

Rejeté par le peuple choisi qui aurait dû l'accueillir, l'acclamer, le bénir ; odieusement condamné par le Pontife de la religion mosaïque qui aurait dû le magnifier, l'exalter, le couronner ; méconnu par les malades qu'il a guéris, les morts qu'il a ressuscités, les possédés qu'il a délivrés, abandonnés par les Apôtres, renié par saint Pierre et trahi par Judas, il ne reçut pour prix de sa charité qu'indifférence, persécution, mépris ; il donna sa vie pour ceux qu'il aimait et les siens le repoussèrent.

Mourir pour ceux que l'on aime, est-il possible de donner un plus grand témoignage d'amour ? Quitter le ciel, se faire homme, souffrir et mourir pour nous, n'est-ce pas là la plus belle, la dernière expression d'amour de Dieu pour nous ?

La toute puissance de Dieu lui permettait de faire plus et sa bonté l'exécuta. Durant trente-trois ans, il avait vécu avec les hommes, ses semblables ; il s'agissait pour lui de perpétuer cette présence pour les générations qui se succéderaient à travers les siècles ; il s'agissait de trouver le moyen de remonter au ciel sans quitter la terre.

Et ce moyen, il le trouva dans l'institution de la Sainte Eucharistie. C'était le soir d'un jeudi. Jésus venait de laver les pieds à ses Apôtres. Ceux-ci étaient encore tout hors d'eux-mêmes à la pensée de cet exemple inoui de l'humilité de leur bon Maître. Sans doute ils gardaient alors un religieux silence ; sans doute ils s'attendaient à l'accomplissement de quelque grand mystère, sans doute, s'ils furent attentifs, ils aperçurent sur le visage du Sauveur quelque chose de plus grand, de plus majestueux, de plus divin encore que d'ordinaire. " Jésus prit du pain, leva vers le ciel des yeux baignés de larmes et, rendant grâces à Dieu son Père, bénit du pain, le rompit et le donna à ses disciples, disant : prenez et mangez, ceci est mon Corps. " Ces paroles furent à peine prononcées que le pain fut réellement changé ; ce ne fut plus du pain, mais Jésus-Christ lui-même, Jésus-Christ, les délices des bienheureux, la terreur des démons, le Sauveur du monde, Jésus-Christ, *établi juge des vivants et des morts* (Act. 42) ; Jésus-Christ *au nom duquel tout genou doit fléchir* au ciel et sur la terre (Phil. II, 10).

Les Apôtres ont dû être tentés de demander au Divin Sauveur quel était le but qu'il se proposait en cachant ainsi sa divinité et son humanité sous les viles apparences d'un morceau de pain ; ne s'était-il pas assez abaissé dans son incarnation, en descendant du haut des cieux pour se revêtir de notre nature humaine et de toutes les misères, le péché excepté, qui en sont le triste apanage ? Qu'était-il besoin de s'anéantir encore de la sorte ?

Et s'ils ont manifesté cette pensée à Jésus, Notre Divin Sauveur a dû leur dire : L'amour que je porte à tous les hommes,

que je vous porte à vous-mêmes est si grand que je n'ai pu me résoudre à vous laisser orphelins sur la terre. Comme il vous est avantageux que je retourne dans le ciel pour vous y disposer une place, j'appelle, avant de vous quitter, ma toute puissance au secours de ma tendresse et j'ai trouvé le moyen d'être toujours ici-bas avec vous et d'être en même temps dans la gloire à la droite de mon Père. Oui je serai continuellement avec vous jusqu'à la consommation des siècles, afin d'être votre soutien, votre consolation et la nourriture de vos âmes. Tant qu'il coulera sur la terre une seule goutte du sang d'Adam, l'amour m'y tiendra captif ; toujours je dirai à quiconque voudra m'entendre : *venez et mangez le pain que je vous ai préparé, buvez le vin que je vous ai versé.* " (Prov. ix, 5). Venez à moi, vous qui avez faim et soif de la justice, vous qui cherchez la paix et le bonheur, vous qui avez besoin d'aimer, venez et je vous rassasierai... Prenez et mangez le corps de votre Dieu, de votre meilleure ami.

Et aujourd'hui, Jésus est avec nous comme il était avec les Apôtres. Il a son palais, c'est l'église ; il a son trône c'est l'autel. Là, il est toujours prêt à recevoir notre visite, à écouter nos prières et à les exaucer. Nous pouvons bien le dire, l'Eucharistie est le miracle le plus remarquable le mystère le plus sublime, le triomphe le plus éclatant de l'amour divin. Si Dieu avait laissé à l'homme la liberté de lui demander le bienfait le plus insigne qu'il pût désirer, jamais l'homme n'aurait pu en demander un supérieur à l'Eucharistie, ou plutôt jamais il n'aurait eu l'idée de solliciter un tel bienfait. Un Dieu lui-même se donner à sa créature et se donner comme ami, comme compagnon d'exil, comme nourriture quotidienne, c'est là une merveille qui surpasse tout ce que l'esprit humain peut imaginer.

Et si l'homme n'aurait pu rien demander de plus grand, Dieu lui-même, malgré sa toute puissance, ne pouvait non plus rien accorder à l'homme qui fût plus excellent et plus admirable ; car l'Eucharistie est le dernier mot de l'amour du bon Dieu.

Le commandement d'aimer Dieu est écrit sur les autels où se renouvelle chaque jour, d'une manière non sanglante mais réelle l'immolation du Calvaire. Il est écrit sur la porte de tous les tabernacles où le Fils de Dieu daigne habiter, caché sous les es-

pèces eucharistiques. Dieu a trouvé le secret de nous témoigner un amour plus grand qu'en donnant pour nous son sang et sa vie en instituant ce sacrement qui est par excellence le sacrement de son amour.

En effet, au jour de la passion du Sauveur, nous ne voyons qu'un Calvaire, qu'une croix, qu'une victime ; peu de témoins assistent à ce drame douloureux ; quelques amis seulement ont le privilège de recueillir dans leur cœur les dernières paroles du Fils de Dieu et dans leurs mains quelques gouttes de son sang très précieux ; et lorsque tout est consommé, la Victime sainte disparaît ; elle se cache dans le tombeau et peu de temps après elle quitte la terre et monte dans les cieux.

Tandis que, après l'institution eucharistique, des calvaires se dressent sur tous les points du globe, dans les cités les plus brillantes et dans les hameaux les plus humbles, dans les splendides basiliques comme dans les plus pauvres églises. De l'aurore au couchant, du Nord au Midi, s'offre en tout lieu et presqu'à toute heure le sacrifice de l'hostie pure et sainte. Plus heureux que la Mère de Jésus et le disciple bien-aimé, nous ne recevons pas seulement quelques gouttes du sang divin, c'est Jésus-Christ vivant, c'est son corps, son âme, sa divinité que nous recevons dans l'Eucharistie. Et puis l'admirable Victime demeure avec nous d'une manière permanente ; elle est sur le calvaire de son amour à notre discrétion, et le matin et le soir, et le jour et la nuit, nous pouvons la voir, la prier, l'adorer, la donner en nourriture à notre âme. Voilà bientôt deux mille ans que s'accomplit sur la terre ce grand mystère d'amour et jamais, jusqu'à la fin des siècles, il ne cessera de s'y accomplir ; car les délices de notre Dieu sont d'habiter au milieu des hommes.

Au-dessus de chaque tabernacle comme au-dessus de chaque croix, sont inscrites en lettres d'or et en caractères de feu ces deux grandes paroles : " Il m'a aimé ; Il s'est livré pour moi... Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces."

C'est donc avec raison que saint François de Sales s'écrie : " Oh ! Combien grande était la flamme d'amour qui brûlait au cœur de Notre Divin Sauveur ! "

Nous ne pouvons pas douter de l'amour de Jésus pour tous les hommes. Dans le monde, lorsque deux personnes se plaisent ensemble, on dit qu'elles s'aiment ; quand elles ne peuvent vivre séparées l'une de l'autre, on dit qu'elles s'aiment tendrement; si elles sont prêtes à tout sacrifier et à mourir l'une pour l'autre, on appelle cela l'héroïsme de l'amitié. Or ces trois caractères d'affection, de tendresse, d'héroïsme dans l'amour, Jésus-Christ les réalise parfaitement dans la Sainte Eucharistie. Il l'a instituée pour être au milieu de nous, pour jouir de notre société et il nous déclare que ses délices sont d'être avec les enfants des hommes. (Prov. viii, 31). Il s'attriste de notre absence comme l'ami s'attriste loin de son ami ; il se plaint de notre abandon. " J'ai élevé des enfants ; je les ai nourris et ils me délaissent. " (Isaïe, ii, 2). Enfin il s'immole et meurt pour nous. Il fait plus, il se donne à nous pour que nous le mangions ; il veut que son cœur soit près de notre cœur, que son sang coule dans nos veines. Il fait donc pour nous dans la Sainte Eucharistie plus que le père le plus tendre, plus que la mère la plus aimante. Il peut dire au père : vous nourrissez vos enfants avec vos sueurs, je nourris les miens de mon sang. Il peut dire à la mère : vous pouvez oublier vos enfants, moi, je n'oublierai jamais les miens.

La Sainte Eucharistie prouve la vérité de cette délicieuse parole de l'Apôtre : " Jésus ayant aimé les siens qui étaient en ce monde, les aima jusqu'à la fin, " c'est-à-dire, qu'il aima ceux qui devaient venir après lui comme il aima ceux qui avaient vécu avec lui, tous également, sans bornes et sans fin, leur donnant à tous la même nourriture. Aussi le monde sera encore bouleversé par les révolutions, les peuples se renouvelleront, les monuments de la puissance de l'homme tomberont dans la poussière, mais le monument de l'amour divin subsistera toujours ; il ira recueillir le dernier soupir du dernier habitant de la terre et le fortifier contre les horreurs de la mort, *In finem dilexit eos.*

On peut donc dire que l'amour de Jésus pour nous a été sans mesure. En le contemplant, saint Paul enthousiasmé s'écrie : " Qui pourra jamais en mesurer la hauteur, la profondeur, la longueur et la largeur ? " (Eph. iii, 18).

Sa largeur. Jésus a embrassé dans son amour tous les hommes

sans exception, aussi bien ceux des siècles écoulés que ceux des siècles à venir ; il est venu pour les sauver tous. Rien n'est large comme le cœur de Jésus puisqu'il y met l'humanité tout entière.

Sa longueur. Il nous a aimés de toute éternité ; son amour durera jusqu'à la fin des temps, sans défaillance ni déclin.

Sa profondeur. Jésus est descendu au plus bas, il s'est anéanti, *semetipsum exinanivit*, en se faisant enfant dans une étable et en se réduisant à l'apparence d'un peu de pain dans l'Eucharistie.

Sa hauteur. Jésus veut nous emporter avec lui jusqu'au plus haut des cieux, jusque dans le sein même de la divinité.

" Si les hommes, écrit saint Bernard, aiment le premier venu qui leur fait quelque bien, les assiste dans un pressant besoin, court pour eux quelque danger, quel amour ne devez-vous pas avoir pour Celui qui vous a aimés de toute éternité, qui vous a aimés lorsque vous n'étiez pas, en vous créant à son image, tout en sachant que vous seriez ses ennemis par le péché ; qui vous a aimés jusqu'à vous donner les anges pour vos gardiens, la terre pour votre demeure, les éléments, les plantes, les animaux pour votre utilité et vos plaisirs ; qui vous a aimés jusqu'à vous conserver la vie à tout instant afin que vous ne retombiez pas dans le néant, jusqu'à s'incarner pour vous et souffrir la mort la plus ignominieuse, jusqu'à vous pardonner vos fautes, s'immoler sans cesse pour vous sur l'autel et être dans le Sacrement la nourriture de notre âme et un gage de la vie glorieuse dans le paradis qu'il nous réserve. "

---

3. — *Amour de l'homme pour Dieu*

Tel a été l'amour de Jésus pour nous ; quel doit être le nôtre pour lui ? L'amour ne se paye que par l'amour ; il ne trouve de repos que dans la réciprocité.

En voyant ce qui se passe à la surface du globe terrestre, en regardant la manière d'agir d'un trop grand nombre de nos semblables, nous devons être tentés de nous écrier avec un pieux personnage : " Je voudrais m'adresser à toute la création pour en gémir. Collines, pleurez ! Montagnes, répandez des torrents de larmes ! Celui qui vous fit si belles, Jésus n'est pas aimé ! Vallées riantes, soyez dans la tristesse ! Celui qui vous arrose de limpides rivières, Celui qui répand la grâce sur toute la nature, Jésus n'est pas aimé ! Rochers de granit, fendez-vous d'horreur ! Soleil, refuse ta lumière à la terre ! Nuits fertiles, ne pleurez pas sur les champs qui doit nourrir les hommes, car les hommes ont oublié Jésus qui donne sa vie pour eux ! Filles de Sion, épouses de Jésus, couvrez votre tête de poussière, déchirez vos vêtements, lamentez-vous, car votre bien-aimé Jésus, votre aimable Jésus, n'est pas aimé. " (P. Hermann).

Le premier besoin qu'éprouve le cœur de celui qui aime c'est de jouir de la présence de l'objet aimé. L'enfant séparé de sa mère est dévoré d'ennui ; un ami recherche un ami et il est heureux de sa présence ; l'exilé loin de sa patrie en conserve toujours le souvenir ; il ne peut oublier le toit qui l'a vu naître, les lieux témoins des jeux de son enfance. Or Jésus est de tous les amis le plus tendre, le plus fidèle, le plus glorieux. Il est le seul bien suprême, le seul infiniment beau, infiniment saint, possédant toutes les qualités, tous les attraits, toutes les perfections dans un degré infini. " Peut-on comprendre, disait saint Philippe de Néri, que celui qui croit en Dieu, aime autre chose que Dieu ? " Combien aiment la société de cet Etre possédant tout ce qui peut exciter notre admiration et ravir nos cœurs ? Combien ont à cœur de lui faire visite dans leurs prières, dans ses églises ? La terre est notre exil, le ciel est notre patrie. Là Dieu habite ; il est notre Père. Combien gémissent d'être éloigné de Lui ? Qu'ils sont nombreux ceux qui n'aiment que la terre et ne pensent qu'à ses vains amusements !

Un autre besoin du cœur qui aime est de parler de l'objet aimé et de lui plaire. Combien parlent souvent de Jésus ? Aimer une personne tendrement et ne jamais parler d'elle n'est pas naturel. Qui ne sait en effet que, sans nous en apercevoir nous

fatiguons parfois ceux avec qui nous conversons par les éloges souvent exagérés que nous faisons à tout moment des personnes qui nous sont chères. D'où vient cet interminable discours qui n'intéresse souvent que celui qui le tient ? D'où vient-il, sinon de l'affection dont le cœur est plein pour le tendre ami qui en est l'objet ? Du reste, Jésus-Christ lui-même l'a dit : la bouche parle de l'abondance du cœur. " Les mondains ne parlent que de bagatelles parce que leur cœur ne goûte que les frivolités. Les saints n'aimaient à parler que de Dieu et de son œuvre parce que leur cœur ne brûlait que du feu de son amour. Qu'ils sont malheureusement peu nombreux ceux sur les lèvres de qui le doux nom de Jésus repose souvent !

Ceux qui véritablement aiment Dieu doivent chercher à lui plaire.Voyez deux vrais amis : quelle prévenance, quels soins empressés ! Comme ils étudient les goûts l'un de l'autre pour s'y conformer ! Combien trouvent dans leur cœur les mêmes dispositions à l'égard de Dieu qui a dit un jour : " Celui qui m'aime gardera mes commandements. "

On craint de déplaire à ceux qu'on aime. Voyez un ami, quelle précaution ne prend-il pas pour ne pas contrister le cœur de son ami ! Quel chagrin quand il l'a blessé ! Quel empressement pour réparer ses torts et reconquérir l'affection qu'il a perdue ! Combien agissent ainsi à l'égard de Dieu ? Qu'ils sont nombreux ceux qui l'outragent par le péché qu'ils commettent sans scrupule, ceux qui persévèrent dans de mauvaises habitudes qui les constituent en inimitié avec lui !

L'amour chez l'homme est comme une lumière placée dans un vase transparent. Le soleil ne saurait voiler l'éclat de ses rayons, la rose ne pas répandre ses parfums, le fleuve ne pas arroser la terre dont ses rives sont formées, la racine vivante ne pas rester ensevelie sous la terre sans germer et produire un rameau. Ainsi si nous aimons Dieu véritablement, cet amour paraîtra à l'extérieur dans notre conduite.

Et comme cet amour se montrait bien dans la conduite des saints ! Ils sentaient leur cœur déborder de joie lorsqu'ils pouvaient témoigner à Dieu leur amour en versant leur sang pour sa gloire. " On me conduit à Rome pour y être dévoré par les bêtes,

écrivait saint Ignace d'Antioche ; priez beaucoup pour qu'elles ne m'épargnent pas. " Lorsqu'on lâcha contre lui deux lions dans l'amphithéâtre, il excita leur fureur, et, quand il les vit s'approcher, c'est dans un élan d'amour que, tombant à genoux, il s'écria : " Merci, mon Dieu " et mourut au comble du bonheur.

Or trop nombreux sont sur terre ceux dont la conduite prouve qu'ils ne pensent pas à Dieu et qu'ils ne l'aiment pas. " L'amour n'est pas aimé, disait au treizième siècle le Séraphin d'Assise, jetant au monde son cri de désolation et dénonçant l'ingratitude humaine, au regard des bontés de l'infini.

La douloureuse constatation qu'il faisait de son temps peut être formulée dans tous les siècles. L'humanité court au plaisir au lieu d'aimer Dieu. Aussi Jésus en souffre ; il s'en plaint. Découvrant son Divin Cœur à sainte Marguerite-Marie, il lui dit : " voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour et je ne reçois de la plupart que des ingratitudes. " Comment entendre une semblable lamentation sans être ému !

Représentons-nous un grand roi qui, après avoir comblé de bienfaits une poignée de ses sujets dans une province écartée, en est lâchement abandonné jusqu'à les voir se révolter et prendre les armes contre lui. Ces perfides tombent bientôt après sous la puissance d'un tyran qui, les trouvant sans protection et sans secours, les dépouille de tous leurs biens et les réduit à une cruelle servitude où ces ingrats souffrent la juste peine de leur félonie. Dans ces circonstances, si le roi, par un fond de bonté et de clémence inouie, oubliait l'injure reçue et touché de compassion pour ces malheureux, les tirait de l'oppression et les remettait dans leur première liberté ; si, pour exécuter ce dessein, il prenait lui-même les armes et s'il essuyait tous les périls, toutes les fatigues d'une longue guerre, s'il allait lui-même au combat et exposait sa personne aux traits de ses ennemis ; si, par sa valeur après une longue suite de travaux il triomphait du tyran et le mettait hors d'état de nuire jamais à son peuple. Que ferait le peuple lorsque ce généreux prince, au sortir du combat, après la victoire, encore tout couvert du sang qu'il aurait ré-

pandu pour leur délivrance, venait se montrer à eux et que, mettant le comble à ses bienfaits, leur pardonnait leur révolte, les rétablissait dans leurs anciens droits et venait ensuite fixer sa demeure au milieu d'eux pour être mieux en état de leur départir tous les jours de nouvelles grâces. Y aurait-il des cœurs assez ingrats pour n'être pas vivement touchés de tant de bonté et pour ne pas faire éclater leur reconnaissance par tous les moyens imaginables !

L'application de cette parabole est facile à faire. Jésus, le Roi magnanime, a voulu délivrer ses sujets de l'oppression où ils gémissaient. Touché de compassion sur leur malheur, il a exposé sa personne sacrée à tous les traits de ses ennemis ; il a combattu pour eux jusqu'à répandre son sang ; il a vaincu le tyran qui les tenait en servitude, après avoir enduré les tourments les plus cruels, les opprobres les plus honteux, la mort de la croix.

Et que font pour lui ces hommes qu'il a aimés avec tant d'excès ? Que font-ils pour reconnaître tant de grâces, pour répondre à un si grand amour. Quelle indifférence et quelle froideur on a trop souvent pour Lui ! Qui pourra jamais exprimer ce que doit sentir un cœur vraiment chrétien à la vue de l'ingratitude et de l'inconséquence dont un trop grand nombre se montrent coupables !

Et cependant on ne nomme jamais l'ingratitude sans ajouter à ce mot un de ces qualificatifs qui expriment l'horreur : on dit une noire, une monstrueuse ingratitude. Et quand on adresse à quelqu'un ce reproche " vous êtes un ingrat " on lui inflige une humiliation profonde.

Mais si le devoir de la reconnaissance est si clair et si impérieux quand il s'agit de nos semblables, que sera-ce à l'égard de Dieu !

Les hommes ne peuvent nous donner que des biens de peu de valeur. Dieu nous donne la vie ; il nous la conserve ; il nous donne tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons.

Les hommes, quand ils nous accordent des bienfaits, n'obligent que des égaux. Dieu fait du bien à des créatures qui ne vivent et ne respirent que par un pur effet de sa Providence et qu'il pourrait en un seul instant faire entrer dans le néant.

Les hommes réservent leurs faveurs, à ceux dont ils reçoivent plus de marques de respect et de sympathie ; tout au moins exigent-ils qu'on ne leur manque pas d'égards et ils n'ont pas de privilèges pour leurs ennemis. Dieu répand ses bienfaits sur des pécheurs, sur des enfants ingrats auxquels il a souvent donné et qui n'ont pas rougi de le contrister.

Les hommes espèrent quelque retour de la part de leurs protégés ; ils comptent sur l'estime, le dévouement, l'amitié de ceux qu'ils obligent. Dieu n'a rien à attendre de nous ; ses dons sont absolument gratuits ; il n'a en vue que notre bonheur.

La loi de la reconnaissance nous lie donc d'une manière infiniment plus étroite à l'égard de Dieu qu'à l'égard des hommes.

Dans le monde même n'attache-t-on pas un prix beaucoup plus grand à une grâce accordée par un roi qu'aux bienfaits d'un simple particulier ? Que sera-ce donc des grâces accordées par le Roi des rois ? Que sera-ce surtout s'il nous les accorde, non pas une fois, mais des centaines et des milliers de fois, s'il les renouvelle du matin au soir, du premier jusqu'au dernier jour de l'année !

Faisons-nous donc toujours un devoir de rendre à notre Souverain Sauveur ce culte de la reconnaissance avec d'autant plus d'empressement et de sollicitude qu'il est plus digne de nos hommages et plus prodigue de ses dons.

C'est ce que demanda de faire le saint Abbé Saba aux religieux qui vivaient avec lui dans le désert. Il avait accueilli avec bonté quelques conducteurs de chameaux qui s'étaient égarés pendant un voyage et il les avait hébergés de son mieux, déplorant de n'avoir à leur offrir que des légumes qu'il cultivait dans son jardin. Lorsqu'ils repassèrent par le même endroit après avoir parcouru le désert, ces voyageurs vinrent de nouveau retrouver l'Abbé dans sa cellule et, en reconnaissance de l'hospitalité gracieuse qu'ils avaient reçue, ils lui faisaient présent d'une corbeille remplie de dattes. Au moment de la collation, le saint réunit ses religieux et leur montra ces beaux fruits. Ils ne manquèrent pas de louer la générosité de ces étrangers. Prenant alors un air grave, Saba leur dit : " malheur à vous, mes Frères, ces gens grossiers qui sont encore païens, loin d'oublier le petit ser-

vice que je leur avais rendu, m'en ont témoigné leur reconnaissance par ce beau présent ; mais combien ne sommes-nous pas coupables, ou plutôt inexcusables, nous qui recevant personnellement de Dieu une infinité de bienfaits nous efforçons si peu de lui témoigner notre gratitude ! Puissions-nous être désormais plus fidèles à ce devoir et ne négliger aucun moyen de nous en acquitter. "

Oui trop souvent l'homme est ingrat à l'égard de Dieu et il se rend coupable de graves inconséquences.

Dans le monde, nous faisons et nous sommes obligés de faire des visites à quelques-uns de nos semblables.

Il en est quelques-uns qui, plus élevés que nous en dignité et en puissance, ont droit aux témoignages de notre vénération ; ils nous ont rendu et ils peuvent nous rendre d'importants services. Nous nous faisons un devoir d'aller leur présenter nos hommages, surtout s'ils nous préviennent, s'ils s'abaissent vers nous, s'ils nous invitent gracieusement à profiter de leur condescendance, s'ils nous ouvrent, par cette condescendance, la porte de leur intimité et de leurs bons offices. Autrement nous croirions non seulement offenser les règles du savoir-vivre et des convenances, mais nous rendre coupables d'ingratitude et d'injustice.

A part ces visites de pures convenances et de savoir-vivre, il y a les visites d'affaires et les visites d'amitié.

Si nous avons une difficulté à résoudre, nous allons faire des visites à des hommes expérimentés et sages ; si notre santé est en souffrance, nous courons chez les médecins ; si nous voulons goûter une heure de joie véritable, nous nous rendons chez un ami.

Or est-il un être plus puissant , plus capable de nous être utile que Jésus-Christ ? Est-il un avocat plus habile, un sage plus éclairé que Jésus-Christ, pour nous aider à résoudre la plus importante de toutes les affaires, l'affaire de notre salut ? Est-il un ami plus fidèle, plus bienveillant que Jésus-Christ ? Et cependant, phénomène inexplicable, les hommes trop souvent le délaissent. Ils savent que Notre-Seigneur est véritablement présent dans le tabernacle et cependant ils ne vont pas l'y visiter,

l'y adorer, répandre leur âme à ses pieds. Nos églises sont quasi désertes depuis l'heure des messes jusqu'à la fin du jour. Cela est vrai à la ville comme à la campagne ; cela est vrai dans les paroisses où l'église est au centre des habitations presqu'autant que dans les endroits où elle est éloignée et où il n'est vraiment pas aisé de s'y rendre. On passe et on repasse devant la maison du bon Dieu ; on trouve le temps de s'arrêter tout autour ; on prend le temps d'aller saluer des amis, de converser avec un passant, de se rendre communiquer des nouvelles à des connaissances ; on ne trouve pas le temps d'entrer quelques minutes à l'église pour s'y agenouiller, pour demander à Dieu sa bénédiction, pour se joindre aux Anges et l'adorer dans son Sacrement ! Cet oubli, ce délaissement de Notre-Seigneur dans ses temples est quelque chose de navrant. Il ne signifie pas qu'on ne croit pas en Jésus-Christ ; non, on croit en Lui, on croit en sa présence réelle, mais on croit si froidement, si lâchement qu'on vit comme si on n'y croyait pas.

Quelle ingratitude et quel manque de logique ! Puisque nous croyons que là, près de nous, à quelques pas de notre maison, habite jour et nuit Notre-Seigneur ; puisque nous savons qu'il est là pour nous, afin de nous bénir, de nous consoler dans nos peines, de nous accorder ses grâces, d'écouter nos prières, de nous rendre meilleurs, pourquoi ne pas aller souvent à lui ? Puisque nous savons qu'il est le bon Dieu fait homme, le seul Dieu vivant et véritable, pourquoi ne point aller l'adorer, nous prosterner à ses pieds, lui rendre grâce et lui demander pardon ?

Un philosophe de l'antiquité a affirmé qu'il ne connaissait pas de peine qu'il ne pût adoucir par une heure de lecture. Avec combien plus de vérité pouvons-nous dire qu'il n'existe pas de douleurs humaines qui ne puissent se calmer après une demi-heure de visite au Saint-Sacrement. Dans la prospérité, dans l'adversité, dans les ténèbres, dans le malheur et dans la joie, Jésus-Christ est dans le Tabernacle un ami que rien ne remplace et qui au besoin peut remplacer tout le reste. Jamais nous ne saurons combien de larmes se sont séchées, combien de tristesses ont disparu, combien de désespoirs se sont calmés, combien de grâces

ont été obtenues au pied des autels où Jésus réside sous les voiles de l'amour.

Non seulement Dieu fait de ses églises sa demeure ; non seulement il y reste pour recevoir notre visite ; mais il veut se donner en nourriture à nos âmes. Tous le savent, nulle vie ne dure qu'à la condition de s'alimenter ; il faut à chaque être vivant une nourriture en rapport avec son tempérament ; à la plante la goutte de rosée et les rayons du soleil, au poisson l'eau du fleuve, à l'abeille le calice des fleurs, à la brebis l'herbe des champs, à l'homme le pain fait du froment que Dieu bénit. Trois fois par jour, l'homme prend cette nourriture dont il sent le besoin ; il se garde bien de laisser jamais son corps souffrir de la faim et de la soif ; s'il a un léger prétexte à invoquer, il se dispense des lois de l'abstinence et du jeûne. Il prend donc soin de la vie de son corps. Prend-il un égal soin de la vie de son âme ? Cette âme, être vivant, a besoin aussi de nourriture ; elle cherche le vrai, le beau, le bien ; être divin, elle a besoin de Dieu qui est la source de toute vérité, de toute beauté, de toute bonté et Dieu se donne à elle à cette Table qu'on appelle la Table Sainte, à ce banquet sacré où l'on ne s'assied pas, où l'on s'agenouille, duquel on approche les mains jointes, le cœur brûlant de foi et d'amour, à cause de la sainteté, de la divinité de la nourriture qui nous y est servie.

S'unir à Dieu à la Table Sainte, c'est donner à son âme la vérité dont elle a faim et soif, à son cœur la beauté parfaite qui le charme, c'est jouir du ciel, but de tout être intelligent. Jésus pour qui ont été construites toutes ces magnifiques cathédrales, devant lequel les saints abaissent leur couronne et les savants leurs génie ; Celui qui a créé tous les mondes et les gouverne, celui-là veut se donner à l'homme, descendre dans son cœur, le combler de ses bénédictions : il veut donner à l'âme la nourriture qui lui convient et dont elle a besoin pour vivre éternellement bienheureuse et cet appel n'est pas entendu ! Et le soin que l'on donne au corps, on le refuse à l'âme ! Ici encore, quel manque de logique ! Quelle inconséquence !

* * *

Avant de se donner à nous dans la Sainte Eucharistie qui est le chef-d'œuvre de l'amour divin, Dieu ne nous avait pas ménagé les bienfaits. Quelque soit le point de vue où nous nous placions, Dieu se présente à nous comme le bienfaiteur le plus dévoué et le plus libéral. Qu'a pu faire pour nous le Seigneur, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce, qu'il ne l'ait fait avec un amour et une tendresse qui n'eurent jamais de bornes ! *Quid ultra debui facere et non feci ?*

Dans l'ordre de la nature, c'est pour nous qu'il a créé le ciel et la terre, ce riche et vaste univers ; c'est pour nous qu'il l'entretient et qu'il le conserve dans tout son éclat, qu'il l'orne de tant de beautés, qu'il le charge de tant de fruits et de richesse. C'est lui qui nous a donné l'existence et la vie de préférence à tant d'autres qui sont restés et qui resteront à jamais dans le néant. Il eût pu nous placer au rang des êtres inférieurs ; il nous a créés à son image et à sa ressemblance ; il nous a donné une intelligence et un cœur capables de le connaître et de l'aimer. C'est lui qui nous conserve, nous protège et nous comble tous les jours de faveurs.

Quels bienfaits dans l'ordre de la grâce ! Il nous a fait naître dans un pays éclairé des lumières de la foi. Combien n'en est-il pas qui viennent au monde parmi les idolâtres, les juifs, les mahométans, les hérétiques et se perdent misérablement ? Dans la multitude des hommes, il en est peu qui ont le bonheur de naître dans un pays où règne la vraie foi et, par un amour tout particulier pour nous, Dieu nous a choisis pour faire partie de ce petit nombre. Il a nous donné des parents chrétiens qui nous ont fait pratiquer dès notre enfamce ces vertus qui conduisent au bonheur ; il nous a donné son Fils pour être notre guide, notre roi, notre modèle ; il a fait plus, il nous a préparé un ciel où nous seront plongés dans des torrents de délices qui ne se termineront jamais.

Ce Dieu si bon , ce bienfaiteur si insigne, nous demande quelques petits sacrifices ; il nous impose une loi ; il exige notre reconnaissance et cette reconnaissance, un trop grand nombre refuse d'en faire preuve. Cependant la reconnaissance est regardée par tous comme une dette qui doit accompagner tout

bienfait. La mère veut la reconnaissance de l'enfant qu'elle a porté dans ses bras ; le riche la demande au pauvre dont il a secouru l'indigence ; l'homme qui s'incline sur le malheur l'attend de celui dont il a séché les larmes. Et cette reconnaissance que l'homme témoigne à tout bienfaiteur, il la refuse souvent à Dieu, au plus insigne des bienfaiteurs.

Et ce Dieu envers qui les hommes montrent souvent une si désolante ingratitude est le plus puissant des êtres. Tout dans la nature lui obéit ; tout lui obéit sur nos têtes, tout lui obéit à nos pieds, tout lui obéit autour de nous. Voyez avec quelle fidélité, avec quelle perfection tous les êtres, en dehors de l'humanité déchue, se soumettent aux volontés du Seigneur. Dieu dit aux anges et aux saints de chanter ses louanges et toutes les phalanges célestes ne se lassent pas de chanter : "Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées" (Isaïe vi, 3). Il dit à la mer : " tu viendras jusque-là et tu n'iras pas plus loin et ici tu briseras tes flots orgueilleux ; " (Job, 38), et la mer se soumet. Il dit à l'oiseau de chanter, au papillon de montrer la beauté de ses ailes, à la fleur de s'épanouir et de répandre son parfum, au lion de rugir dans le désert, à l'insecte de bourdonner dans la prairie, à l'éclair de sillonner dans la nue, au tonnerre de gronder dans les cieux, et l'oiseau, le papillon, la fleur, le lion, l'insecte, l'éclair, le tonnerre obéissent.

L'homme et l'homme seul se dresse devant lui et méprise ses ordres ; l'homme seul fait ce que Dieu défend et refuse de faire ce que Dieu lui commande. Si les grands de la terre lui donnaient un ordre, si même ils lui manifestaient un désir, on le verrait ramper devant eux, esclave de leurs caprices, servile adulateur de leurs faiblesses, ministre complaisant de leur injuste volonté ; mais Dieu parle et l'homme brave sa colère ; Dieu commande, l'homme défie sa haine ; Dieu désire, et l'homme ne daigne pas l'écouter. Nous voyons donc Dieu vaincu par sa créature dont il ne peut fléchir la résistance impie ni par la sainteté de ses droits ni par la douceur de ses promesses, ni par la multiplicité de ses bienfaits.

Qu'elle est triste cette manière d'agir de plusieurs à l'égard de Dieu qui surpasse en beauté, en vertu, en grandeur, en pouvoir,

en bonté, en libéralité, en toutes sortes de perfections tout ce que les esprits créés peuvent comprendre ! Qu'elles sont regrettables ces inconsépuences dont un trop grand nombre se rendent coupables !

Pensons donc souvent à ce Dieu qui nous a aimés le premier et nous a aimés d'un amour tendre, comme un père qui a pitié de ses enfants dont il connaît l'extrême fragilité. Il nous a cherchés dans nos propres voies qui sont celles du péché ; il a couru comme un pasteur qui se fatigue pour retrouver sa brebis égarée ; il ne s'est pas contenté de nous chercher, mais, après nous avoir trouvés, il s'est chargé de nous et de nos langueurs ; il nous a aimés jusqu'à la mort de la croix.

Considérons souvent la bonté de Dieu qui, sachant nos ingratitudes et nos faiblesses, a voulu se servir de toutes sortes de moyens pour nous ramener à lui. Il nous promet des récompenses éternelles si nous l'aimons ; il nous menace de châtiments si nous ne l'aimons pas ; et c'est même dans ces menaces terribles que nous voyons mieux l'excès de sa miséricorde et de sa clémence ; car pourquoi menace-t-il ? C'est pour ne pas être obligé de nous punir de toute éternité.

Il ne demande pas de tous les chrétiens des austérités semblables à celles des anciens solitaires, ni leur solitude profonde, ni leur contemplation ; il ne demande d'ordinaire ni des actions éclatantes et héroïques, ni le renoncement aux biens légitimement acquis, ni le dépouillement des avantages de chaque condition. Il veut seulement qu'on soit juste, sobre, modéré dans l'usage de toutes ces choses ; il veut seulement qu'on n'en fasse pas son Dieu et sa béatitude, mais qu'on en use suivant son ordre et pour tendre vers lui.

Ouvrons notre cœur, mais ouvrons-le sans mesure, afin que Dieu et son amour y entrent sans mesure comme un torrent. " Heureux ceux qui se jettent tête baissée et les yeux fermés entre les bras du Père des miséricordes, du Dieu de toute consolation, " comme parle saint Paul.

Que tous nos efforts se concentrent donc sur la charité ; mettons tous nos soins à la pratiquer, bien assurés que si nous avons cette vertu, nous aurons tout le reste. D'elle en effet on peut dire:

Venerunt mihi omnia pariter cum illâ. " tous les biens me sont venus avec elle. "

Si Dieu nous demandait de faire des choses extraordinaires, des miracles, des actions d'éclat, de pratiquer des vertus héroques, nous pourrions lui dire : Je ne puis le faire ; j'en suis incapable. Mais quel est celui qui oserait dire : je ne puis aimer. Or c'est tout ce que Dieu nous demande pour nous sanctifier. Il ne nous dit pas : faites des miracles, chassez les démons, ressuscitez les morts, traversez les mers pour prêcher l'évangile, confessez Jésus-Christ devant les tribunaux, souffrez le martyre, accomplissez de grandes pénitences. Cela il le demande à quelques âmes d'élite et en même temps il leur en donne la force. Mais il nous dit : vous aimerez Dieu de tout votre cœur ; ce que tout le monde peut faire. Les malades, les enfants, les vieillards, les infirmes, les aveugles, tous le peuvent, et quelquefois mieux que les riches et les savants.

Saint Joseph n'était qu'un pauvre artisan, un ouvrier charpentier, et cependant c'est peut-être le plus grand saint après la très sainte Vierge Marie.

Sainte Agnès n'était qu'une petite enfant, et cependant elle a grandement aimé Dieu jusqu'à verser son sang pour lui, ce qui, d'après Notre-Seigneur Jésus-Christ, est la plus grande marque d'amour.

Saint Benoît Labre n'était qu'un mendiant repoussant aux yeux des hommes, et cependant il a aimé Dieu à un degré des plus héroïques.

Sainte Germaine Cousin n'était qu'une humble bergère, qui ne savait peut-être ni lire ni écrire ; et cependant elle a bien plus aimé Dieu que beaucoup de riches et de savants.

Le saint curé d'Ars, simple curé de campagne, a eu pour Dieu un amour plus grand que d'autres, placés au sommet de la hiérarchie et comblés d'honneur.

Saint Thomas nous dit " que la charité est la mère de toutes les vertus, la racine qui les produit et la source d'où elles jaillissent, en tant qu'elle donne à ces vertus une forme divine qui les rend dignes de la récompense éternelle. " De même que dans une plante c'est la racine qui donne la vie à tout le reste, de même que

la source alimente le ruisseau, ainsi la charité vivifie et alimente les autres vertus qui, sans elle, seraient desséchées et sans valeur. En pratiquant la charité, nous sommes sûrs que toutes les autres vertus viendront après elle et lui formeront comme une couronne et une cour d'honneur.

Un jardinier qui veut avoir des fruits ne s'occupe que de soigner l'arbre qui doit les produire. Il sait très bien qu'une fois que l'arbre aura poussé, les fruits viendront sans faute. Il en est de même de la charité. Il faut la cultiver dans notre âme, lui laisser pousser de fortes racines ; elle produira infailliblement ses fruits qui sont les autres vertus.

Disons donc tous : " Oui, mon Dieu, nous voulons nous donner à vous ; donnez-nous en le courage, fortifiez notre faible volonté qui soupire après vous ; nous vous tendons les bras, prenez-nous; si nous n'avons pas la force de nous donner tout entier à vous, entrainez-nous après vous par les liens de votre amour.

---

4. — *La charité et le prêtre*

C'est évident le prêtre est tenu d'aimer Dieu. Il est homme, il est chrétien. A ce double titre, la loi de l'amour de Dieu s'impose à lui comme à tous ses frères. Mais la qualité de prêtre venant se surajouter aux deux autres, ne fait qu'accroître cette dette et donner à Dieu de nouveaux droits pour en réclamer le paiement intégral. C'est bien le prêtre surtout qui doit dire : " Seigneur, tout prend une voix pour me commander de vous aimer. " (Saint Augustin). En lui l'amour est appelé à reconnaître des bienfaits exceptionnels.

" Voyez un peu par le menu, disait saint François de Sales à Philothée, combien Dieu vous a été doux et gracieux. " Il en est peu qui ait été privilégiés comme le prêtre. Combien n'ont pas reçu la centième partie des grâces qui lui ont été prodiguées si abondamment ? Si le Seigneur se montrait visiblement à lui, il pourrait bien lui adresser ces paroles qu'il disait autrefois à

son peuple représenté par une vigne : " Qu'est-ce que j'ai dû faire de plus à ma vigne que je ne lui ai pas fait ? " (Isaïe, v, 4).

Nous prêtres, il nous a fait naître dans une famille vraiment chrétienne dont le père donnait l'exemple de l'accomplissement de tous les devoirs, dont la mère pieuse nous apprenait à prier, entremêlant de caresses ses doux enseignements... Et pour ébaucher en nous le prêtre de l'avenir, Jésus était là, derrière ces êtres bénis, usant de leur ministère visible pour nous pénétrer sans plus attendre, de son invisible action.

Il nous a ensuite fait placer dans un de ces séminaires où l'on cultive les volontés avec autant de soin que les intelligences et d'où les jeunes gens sortent le front haut, le cœur pur, et capables de mettre sous les yeux de ceux qui les voient passer ce quelque chose que saint Jean Chrysostôme a si bien nommé " la face anticipée du royaume des cieux, *quando vos videbant, quasi faciem regni cœlorum aspicient.* " Et là Dieu, au plus intime de notre être, attisait le goût de la piété ; il nous inspirait les délicatesses de la pureté ; il nous faisait de plus en plus rêver du sacerdoce, comme d'autres à côté de nous rêvaient d'autres perspectives dans le monde.

Supposez qu'au seuil de notre vie, en pleine jeunesse, un des plus célèbres personnages contemporains, grand philosophe, grand orateur, grand artiste, fut venu nous trouver dans l'obscurité de notre condition et nous eut fait des avances de ce genre : vous me connaissez de réputation, vous savez que je suis en possession d'une notoriété immense et des promesses de la gloire, voulez-vous que je vous associe à mes pensées, à mes œuvres ? Vous m'inspirez une amitié profonde ; voulez-vous y répondre ? Je vous ouvre ma demeure ; nous vivrons ensemble, ensemble nous travaillerons au triomphe des idées qui me sont chères. Vous serez pour moi un coopérateur intelligent et dévoué ; vous serez un frère, un fils, un autre moi-même ; le voulez-vous ?

Tous nous eussions été enthousiasmés d'une telle rencontre, d'une si flatteuse et si douce proposition, rien ne pouvant mieux séduire une âme bien faite et jeune encore que le service inespéré du génie.

Bien pauvre comparaison ! Ce n'est point seulement un hom-

me supérieur, un privilégié du savoir qui s'est présenté à nous au matin de notre existence ; c'est Jésus-Christ lui-même qui nous a appelés à partager son labeur. Il nous a conduits au Grand Séminaire pour nous y faire mener une vie tout entière ensoleillée de Jésus-Christ, pour y purifier notre âme destinée à être l'ornement des autels du Dieu vivant. Là nous avons vécu uniquement pour Dieu dans le Christ Jésus, notre Seigneur, de telle sorte que nous pouvions dire ce que saint Paul ne craignait pas d'affirmer de lui-même : " Le Christ est ma vie ; pour tous l'unique ambition, l'unique pensée, l'unique occupation sera de vivre intérieurement de la vie du Christ et de la faire rayonner dans sa chair mortelle. " Là nous avons fait l'apprentissage de l'immolation car nous voulions nous donner au salut des âmes. De même qu'il y a des écoles où l'on apprend à s'enrichir et à jouir, il y en a d'autres où l'on apprend l'art de s'appauvrir et de souffrir.

Et un jour, couchés sur le pavé du sanctuaire, les lèvres dans la poussière, les yeux en pleurs, le cœur dans l'extase, nous avons fait généreusement à Dieu le sacrifice de notre vie et il nous a dit : " *ego ero merces tua*, je serai ta récompense. " Nous avons quitté notre bonne mère de la terre parce qu'une autre plus tendre encore et plus puissante, la Mère de Dieu et des hommes, nous avait transmis l'appel divin, la vocation sacerdotale et avec des accents doux et persuasifs avait murmuré à notre âme :

" Coule. . . les jours dans le saint lieu,
Loin des périls, sous le regard de Dieu ;
Sois cette lampe à l'autel allumée
De la prière haleine parfumée ;
Sois cet encens qu'offre le séraphin
A l'éternel avec l'hymne divin. "

Nous sommes devenus prêtres. De quelle dignité nous sommes revêtus ! Rappelons-nous ce qu'en disent les saints.

Saint Ignace dit que le sacerdoce est la dignité suprême entre toutes les dignités créées " *Omnium apex est sacerdotium.*" Saint Cyprien l'appelle une dignité infinie : " *miraculum est stupendum magnum, immensa, infinita sacerdotii dignitas.*" Selon saint Jean

Chrysostôme, le sacerdoce, bien qu'il s'exerce sur la terre, doit néanmoins être compté au nombre des choses célestes : " *sacerdotium in terris peragitur sed in rerum cœlestium ordinem referendum est.* " D'après saint Augustin, le prêtre est au-dessus de toutes les puissances de la terre et de toutes les grandeurs du ciel ; il n'est inférieur qu'à Dieu : " *Sacerdos Dei ! si altitudinem cœli contemplaris, sublimior es ; solo tuo creatore inferior es.* "

Considérant la haute dignité des prêtres et la grandeur des saints mystères qui se célèbrent par leurs mains, ce grand saint, la lumière des docteurs, s'écrie avec admiration et avec étonnement : " O Prêtre que votre dignité est admirable. Le Fils de Dieu est tous les jours incarné dans vos mains comme il l'a été autrefois dans le sein de la Vierge. O céleste et admirable mystère que le Père, le Fils et le Saint-Esprit opèrent par vous ! Celui qui est assis au plus haut des cieux avec son Père est en ce moment entre vos mains à l'autel. Oh ! que la sainteté de vos mains est digne de vénération et que votre ministère vous rend heureux ! O merveille qui fait véritablement la joie du monde ! Le Christ tient le Christ, c'est-à-dire, le prêtre touche et tient dans ses mains le Fils de Dieu qui met ses délices d'être avec les enfants des hommes ; aussi a-t-il donné aux hommes ce qui n'a jamais été accordé aux anges ; car le prêtre offre ce sacrifice ineffable et, durant qu'il sacrifie, les anges n'y assistent que comme pour le servir. Tout le ciel est dans l'étonnement de voir tant de grandeur et d'autorité dans un homme mortel ; la terre en est frappée d'admiration, les hommes en ont de la frayeur, l'enfer en est épouvanté, les démons en tremblent de crainte et toutes les puissances du ciel regardent cette merveille avec une très profonde vénération. "

" En un mot, conclut saint Ephrem, la dignité sacerdotale surpasse tout ce qu'on peut concevoir, *excedit omnen cogitationem donum dignitatis sacerdotalis.* "

Et il est facile de comprendre que ces saints avaient raison de parler ainsi, si on regarde les grandes fonctions que le prêtre exerce. C'est la puissance de Dieu même que nous a été communiquée : " toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre, disait le Sauveur à ses Apôtres, comme mon Père m'a

envoyé, je vous envoie, " c'est-à-dire, je vous associe à ma mission, je vous fais participer de ma puissance.

Comme, Dieu, nous sommes des créateurs. Il dit à son Verbe : " *Filius meus es tu, ego hodie genui te ;* nous montons à l'autel et, revêtus de la même paternité, nous pouvons adresser au Fils de Dieu tombé du ciel entre nos mains, les mêmes paroles : " *ego genui Te.*" Quand, célébrant la sainte messe, nous prononçons sur le pain et le vin les paroles de la consécration, Jésus-Christ nous obéit et se rend réellement présent entre nos mains. On est frappé d'étonnement lorsqu'on pense qu'au commandement de Josué Dieu arrêta le soleil au milieu de sa course " Soleil, dit le conducteur du peuple de Dieu, je te le commande, arrête ta course et n'avance pas contre Gabaon ". Et le soleil s'arrêta. Mais quelle plus grande merveille de voir Dieu obéissant à la voix du prêtre, venant se placer réellement entre ses mains, y venant partout et autant de fois que le prêtre le voudra. Et une fois entre les mains du prêtre, la Divine Victime y reste à sa disposition. Il pourra le transporter où il veut ; il pourra à son gré le renfermer dans le tabernacle, l'exposer sur l'autel, le porter hors de l'église ; il pourra se nourrir de cette chair divine et la donner aux fidèles. Jésus se laissera faire; il obéira toujours sans aucune résistance.

" Qu'il est grand le pouvoir du prêtre, s'écrie avec admiration saint Laurent Justinien ; par eux et aussi souvent qu'ils le veulent, s'opère le mystère de la transubstantiation ; par eux, le pain devient le corps de Jésus-Christ ; le Verbe incarné descend du ciel et se trouve réellement sur l'autel. Par un choix spécial de Dieu, l'homme devenu prêtre jouit de cet admirable privilège qui n'a jamais été accordé aux anges. Ceux-ci se tiennent en adoration au pied du trône de Dieu ; aux prêtres seuls il est permis de le tenir dans leurs mains, de le donner aux fidèles et de se nourrir eux-mêmes de sa chair divine. "

" La dignité du prêtre, écrit encore ce grand saint, est tout à fait grande et admirable. La puissance qui leur est donnée est incomparable, puisque par ce peu de paroles qu'ils prononcent quand il leur plaît, la matière du pain est changée substantiellement au corps de Jésus-Christ, le Verbe éternel du ciel en sa

propre chair, et se trouve véritablement sur l'autel. Ce privilège de grâce, qui n'a jamais été donné aux anges, était réservé aux prêtres de Jésus-Christ. Ils assistent Dieu même ; ils le tiennent dans leurs mains ; ils le donnent au peuple et ils le reçoivent en eux-mêmes. Leur vie doit être plus angélique qu'humaine puisqu'ils sont même préférés aux anges qui assistent ou qui servent à ce ministère. Il faut qu'un prêtre monte à l'autel comme s'il était Jésus-Christ lui-même, qu'il y assiste comme un ange, qu'il y serve comme un saint, qu'il y offre les vœux et les prières du peuple comme pontife, qu'il y demande la paix comme médiateur et qu'il y prie pour lui-même comme étant sujet aux infirmités des autres hommes. Enfin il faut qu'il y soit zélé pour la gloire de Dieu, religieux en lui-même, humble de cœur, plein de compassion pour les fautes et les infirmités des autres. "

M. Olier a pu écrire : " Dieu a fait dans son Eglise deux chefs-d'œuvre qui se ressemblent : la très Sainte Vierge et le prêtre. Marie est mère du Verbe fait chair. Au dire de saint Bernard, nous sommes " *parentes Christi.* " Cinq paroles d'humilité ont attiré le Verbe Divin dans le sein de Marie; cinq paroles d'autorité le font descendre sur l'autel. " *O veneranda sacerdotum dignitas, in quorum manibus Dei Filius, velut in utero virginis, incarnatur* (Saint Augustin). "

Mais Marie ne lui a donné naissance qu'une seule fois ; tous les jours il s'incarne entre les mains du prêtre, non plus homme de douleurs et mortel comme à Nazareth, mais impassible et immortel. Il vient non pas sur l'ordre de Dieu qui l'envoie mais sur l'ordre de l'homme qui lui dit de descendre. Quelqu'un s'étonnait de voir les prières du curé d'Ars à sainte Philomène si facilement exaucées ; elle obéit donc au curé d'Ars. " Elle peut bien lui obéir, répondit le saint prêtre, Dieu lui obéit bien. "

* * *

Sur le corps mystique de Jésus-Christ, lequel se compose de tous les fidèles, le prêtre a aussi un pouvoir qui lui est très spécialement réservé : c'est le pouvoir des clefs. " *Quis potest dimittere peccata* ? disaient les pharisiens. Ne faut-il pas une puis-

sance infinie pour détruire une maladie infinie ? Ne faut-il pas être plénipotentiaire de Dieu, sinon Dieu lui-même, pour qu'un arrêt rendu sur la etrre s'exécute immédiatement au ciel ?

Or le prêtre s'assit au tribunal de la pénitence. Un pécheur se présente ; la justice et la miséricorde se le disputent. La justice demande la condamnation du coupable ; la miséricorde sollicite le pardon. Le prêtre parle et la miséricorde triomphe ! Un faible mortel a le pouvoir de désarmer le Tout Puissant et de lui arracher la foudre des mains ! " Telle est la puissance du prêtre, dit saint Maxime, que de son jugement dépend le jugement de Dieu, *tanta ei potestas attributa est judicandi ut in arbitrio ejus poneretur celeste judicium.* " " Le prêtre prononce d'abord la sentence, dit saint Pierre Damien, et Dieu y souscrit, *præcedit Petri sententia sententiam Redemptoris.* " Ainsi, conclut saint Jean Chrysostôme, " le Seigneur suit son serviteur en ratifiant dans le ciel tous les jugements prononcés par son ministre au tribubnal de la pénitence, *Dominus sequitur servum et quidquid hic in inferioribus judicaverit hoc ille in supernis comprobat.* "

Ainsi on peut le dire en toute vérité, si Jésus-Christ descendait dans une église et s'asseyait dans un confessionnal pour y administrer le sacrement de pénitence et qu'en même temps, en face dans un autre confessionnal, un prêtre entendait la confession d'une autre personne, Jésus-Christ et le prêtre, sur un pénitent suffisamment disposé, prononceraient la même parole : *ego te absolvo*, cette parole dans la bouche du Sauveur et dans celle du prêtre, aurait exactement la même efficacité ; les deux pénitents seraient également absous de leurs péchés.

Quel pouvoir que celui-là ! Il nous élève au dessus de tous les êtres créés. " Sachez-le, dit aux prêtres saint Bernard, vous êtes plus grands que les rois, les empereurs, les anges, *prætulit vos, sacerdotes, regibus et imperatoribus, prætulit angelis.* " Saint Jean Chrysostôme en donne la raison que la puissance des rois s'étend seulement sur les biens temporels et sur les corps, tandis que celle des prêtres s'étend sur les biens spirituels et sur les âmes. D'où il conclut avec saint Clément que la dignité des prêtres l'emporte autant sur celle des rois que l'âme l'emporte sur le corps.

Il est certain que Dieu n'a jamais adressé ces paroles aux anges

aux chérubins, aux séraphins : " Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié là. " (MATH. XVI, 14). A aucun d'entre eux il a donné le pouvoir d'effacer le péché, de communiquer la grâce de fermer l'enfer, d'ouvrir le ciel.

Auquel des esprits célestes a-t-il dit ce qu'il a dit à tous les prêtres : " *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.* " (JEAN, XX, 1). Je vous envoie comme mon Père m'a envoyé, c'est-à-dire, je vous envoie pour la même fin pour laquelle mon Père m'a envoyé, pour dispenser les mêmes mystères et les mêmes grâces que j'ai dispensés, pour annoncer le même évangile que j'ai institué, pour dissiper les ténèbres de l'enfer qui couvrent la terre et pour y répandre la lumière du ciel ; en un mot, pour exercer sur la terre les mêmes fonctions que j'y ai exercées et y accomplir l'œuvre de la Rédemption du monde.

Aussi les anges vénèrent le prêtre, reconnaissant en lui une dignité supérieure. Saint Grégoire l'affirme en ces termes : " *Sacerdotium ipsi quoque angeli venerantur.* "

Un jour saint François de Sales venait de conférer la prêtrise à un jeune clerc. Celui-ci sortait du sanctuaire : le saint le vit s'arrêter comme pour céder le pas à quelqu'un. Interrogé sur ce fait assez étrange, le jeune prêtre avoua que le Seigneur avait, depuis quelque temps daigné le favoriser de la présence, visible à sa droite, de son ange gardien. Jusqu'à ce jour l'ange précédait son protégé ; mais, le voyant revêtu du sacerdoce, il voulut désormais céder le pas au prêtre et se tenir à sa gauche ; de là cet arrêt à la porte, accompagné d'une sainte contestation. Aussi saint François d'Assise ne craignait-il pas de dire : " si je rencontrais un ange et un prêtre, je m'inclinerais d'abord devant le prêtre et ensuite devant l'ange. "

Et pourquoi ne pas oser le dire ? Si Marie nous surpasse en sainteté, nos pouvoirs sont plus étonnants que les siens. La Mère de Dieu peut prier pour un pécheur ; elle est toute puissante sur son Divin Fils pour en obtenir des grâces de conversion, mais elle n'a pas, comme le prêtre, le pouvoir de l'absoudre. C'est le témoignage d'Innocent III : " *Licet Beatissima Virgo excellentior fuerit apostolis, non illi sed istis Dominus claves regni cœ-*

lorum commisit. " Sans doute elle a la suprématie d'honneur et d'intercession, mais à nous celle du pouvoir des clefs, de telle sorte que le prêtre peut lui dire, en baisant ses pieds avec confusion, avec saint Bernardin de Sienne : " excusez l'orgueil de ma foi, O Mère, je ne vous rabaisse pas en me plaçant même au dessus de vous, *excusa me, Mater, non loquor contra te, sacerdotium ipse prætulit super te.* "

Nous pouvons comprendre pourquoi le roi Boleslas refusait de s'asseoir en présence des prêtres, pourquoi Constantin se contentait d'une modeste place à leurs pieds, pourquoi saint François fut pris d'un tel vertige à la seule hauteur du diaconat qu'il ne voulait pas monter jusqu'au sacerdoce, pourquoi saint Cyprien se cacha au moment de son ordination, pourquoi saint Athanase prit la fuite et pourquoi d'autres saints qui ne tremblaient pas sur les échafauds tremblaient au seuil du Saint des Saints : " *pavete ad sanctuarium meum.* " (Lev. xxvi, 2).

Dieu a voulu nous appeler au sacerdoce ; nous sommes donc *des dieux*, puisque nous occupons la place de Dieu en ce monde, puisque nous avons des pouvoirs qui n'appartiennent qu'à Dieu. Combien nous sommes redevables à Celui qui nous a appelés à un état si saint, si relevé, et qui nous a fait des faveurs si extraordinaires ! Quelle grâce, quel bonheur, quelle bénédiction d'avoir été appelés par Dieu à un ordre si divin et si rempli de merveilles ! Si au simple chrétien il est commandé d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, jusqu'ou donc doit s'étendre ce commandement pour le prêtre ! " dont les actes, dit saint Grégoire de Naziance, doivent l'emporter en excellence sur ceux des simples fidèles autant que la vie d'un pasteur diffère de celle du troupeau ! "

L'interrogation qu'adressait Notre-Seigneur à saint Pierre atteint tous les prêtres : " M'aimez-vous plus que les autres ? " Voilà l'obligation rigoureuse qui correspond au privilège du sacerdoce : un amour plus grand, plus fort plus tendre, un amour qui se conforme à la règle posée par saint Bernard :

" Le motif d'aimer Dieu, c'est Dieu ; la mesure c'est de l'aimer sans mesure. "

La charité chez le prêtre doit être l'amour d'une âme éprise

de Dieu, lui disant de tout cœur : " Mon Dieu et mon tout ; " c'est l'amour d'une vie dominée tout entière par cette influence et marchant droit à son but sans s'arrêter, sans fléchir parmi les difficultés et les tristesses.

" Si vous n'aimez pas Dieu de tout votre cœur, dit saint Pierre de Blois, vous pouvez bien vous appeler prêtre, mais vous ne l'êtes pas. Depuis le jour de son ordination, en effet, le prêtre n'est plus à lui, il est à Dieu. C'est ce que le Seigneur a lui-même déclaré : Ils offrent l'encens du Seigneur et les pains de proposition ; ils doivent donc être des saints. " (Levit, xxi, 6).

Origène définit le prêtre : une âme consacrée à Dieu. En mettant le pied dans le sanctuaire, le prêtre a protesté qu'il aimerait Dieu par dessus toute chose et qu'il n'ambitionnerait jamais à d'autre héritage que Dieu : *Dominus pars hereditatis meæ.* Il ne doit donc vivre que pour Dieu.

La robe sacerdotale, cette chasuble vénérable qui, en couvrant le prêtre tout entier, lui est donnée dans son ordination, désigne cette charité pleine et entière qui est le lien et le comble tout ensemble de la perfection chrétienne et ecclésiastique " *Accipe vestem sacerdotalem per quam charitas intelligitur.* " C'est cette reine de vertus qui ennoblira, qui perfectionnera en lui toutes les autres vertus, toutes ses actions et qui règlera tous les mouvements de son cœur.

Saint Alphonse ne cesse de rappeler aux prêtres l'amour qu'ils doivent avoir pour Jésus qui a été si bon pour eux. " Ils doivent être des saints, dit-il, parce qu'ils sont les ministres d'un Dieu saint, *sancti estote quia ego sanctus sum* (Levit, xi, 44). Ils doivent être prêts à donner leur vie pour les âmes, parce qu'ils sont les ministres de Jésus-Christ qui est venu mourir pour nous, ses brebis, ainsi qu'il l'a déclaré lui-même : *Ego sum pastor bonus ; bonus pastor dat animam suam pro ovibus suis.* (Jean, x, 11). Ils doivent faire tous leurs efforts pour allumer dans le cœur de tous les hommes le feu sacré de l'amour divin, puisqu'ils sont les ministres du Dieu incarné qui est descendu pour cette fin sur la terre comme il nous l'apprend encore lui-même: *Ignem veni mittere in terram ; et quid volo nisi ut accendatur.* "

Et comme ils ont aimé Dieu tous les saints de notre état !

Saint Pierre montra toujours sur son visage son amour tracé par ses pleurs. Cet amour fut en lui si vif, si ardent, si constant que, jusqu'à la mort, ses joues demeurèrent cavées par l'abondance et la continuité de ses larmes.

Saint Jean mérita le nom de disciple bien-aimé par la tendresse que Jésus-Christ eut pour lui et par celle qu'il eut réciproquement pour le meilleur des maîtres.

Saint Paul fut si passionné pour Jésus qu'à chaque parole qu'il écrivait, sa plume était sanctifiée par le nom sacré de Jésus qu'on trouve répété dans ses épitres jusqu'à deux cent vingt fois. De ces sentiments procèdent les divins transports qui le faisaient s'écrier que ce n'était pas lui qui vivait mais que Jésus-Christ vivait en lui.

Les hommes apostoliques qui succédèrent aux premiers prédicateurs de l'évangile eurent le même esprit et les mêmes sentiments. " Non, rien ne sera capable d'affaiblir mon courage ou de ralentir en moi le feu de la charité, disait saint Ignace martyr, impatient de ne pouvoir témoigner à Jésus-Christ son amour en se sacrifiant pour lui ; il vaut mieux mourir pour Jésus-Christ que de régner sur toute la terre... Pour moi, je ne vis plus que pour mourir pour Jésus-Christ. Et quoi, je verrais mon amour crucifié pour moi et je pourrais ne pas mourir ou d'amour pour lui ou de douleur de ne pas l'aimer ! "

Pour témoigner à Dieu son amour, saint Jean Chrysostôme déclare une guerre ouverte aux vices et gagne à Dieu des âmes sans nombre par ses prédications qui étaient autant d'étincelles du feu céleste dont il était embrasé. C'est cet amour qui lui faisait souffrir avec résignation et avec joie un double exil, la perte de ses biens et la vie même.

" O mon Dieu, s'écrie saint Augustin qu'on peut appeler le docteur de la charité aussi bien que le docteur de la grâce, je sens que je vous aime ; votre divine parole a percé mon cœur comme un trait de feu et elle y a allumé votre divin amour. "

Saint Bernard, dans son excellent traité de l'amour de Dieu, n'a fait qu'exprimer les tendres sentiments dont son cœur était pénétré pour son Dieu.

Saint Thomas d'Aquin ne voulait d'autre récompense de tout

ce qu'il avait pu faire pour Dieu que Dieu lui-même possédé par un amour également tendre et constant.

" M'eussiez-vous haï, O mon Sauveur, disait saint Bonaventure, je devrais toujours vous aimer puisque vous êtes mon Dieu, combien donc ne dois-je pas vous aimer davantage puisque vous m'aimez, que vous me comblez de bienfaits jusque dans mes égarements et que vous semblez vous haïr vous-même pour me témoigner votre amour. "

Saint François-Xavier était si embrasé de l'amour divin que, pour en tempérer les ardeurs, il était obligé de rafraîchir de temps en temps sa poitrine en y jetant de l'eau. " J'ai quelquefois la vie en horreur, convient-il à un de ses amis. J'aime mieux mourir que de voir tant d'outrages faits à Jésus-Christ sans pouvoir ni les empêcher ni les réparer. "

Suscité de Dieu pour rallumer le flambeau du Divin amour presque éteint dans son temps, saint François de Sales, après saint Augustin, ne pouvait assez admirer la bonté de Dieu qui non seulement nous permet, mais encore nous ordonne de l'aimer et qui nous menace des plus grandes peines, si nous lui refusons notre amour. " Je ne sais, ô mon Dieu, lui disait-il avec une tendresse que la charité seule peut inspirer, si je dois plus aimer votre infinie beauté qu'une si divine bonté m'ordonne d'aimer ou votre divine bonté qui m'ordonne d'aimer une si infinie beauté. O beauté ! combien vous êtes aimable m'étant accordée par une si immense bonté ! O bonté ! que vous êtes aimable de me communiquer une si immense beauté ! " De là, dans ce grand saint ce désintéressement parfait qui lui fit mépriser tout ce que l'Eglise et le monde avaient de plus éclatant à lui offrir, de là en lui ce courage héroïque qui lui fit entre prendre tant de travaux et risquer tant de fois sa vie pour regagner à Jésus-Christ ce grand nombre d'âmes que le schisme et l'hérésie lui avaient ravies.

Le feu du divin amour allumé dans le cœur d'un saint Philippe de Néri, était si ardent qu'il n'eut pu en soutenir les efforts et la violence si le Seigneur n'eut miraculeusement élevé et dilaté sa poitrine par la rupture de deux de ses côtes.

L'amour divin a eu ses héros dans tous les siècles. Aujour-

d'hui encore, il y a encore des prêtres, des ouvriers évangéliques qui, pleins de l'amour de Dieu, ne désirent que de l'aimer et de le faire aimer aux autres.

Qu'il est heureux le prêtre véritablement animé de cet amour de Dieu ! Quel bien il fait à tous ceux qui l'approchent ! On dirait que sa présence leur apporte un parfum qu'ils aiment à respirer ; ils sentent en lui le divin.

Le poëte Jasmin voulut connaître le curé d'Ars et n'étant plus maître de son émotion après l'avoir vu et entendu, il s'écria : " J'amais je n'ai contemplé Dieu de si près. " Il l'avait vu à genoux dans le chœur de son église, immobile des heures entières, les yeux fixés sur le tabernacle, il l'avait entendu en chaire parler de Dieu et dire des paroles comme celles-ci : L'amour ! Oh ! nous en serons enivrés au ciel ! Nous serons noyés, perdus, dans cet océan de l'amour divin, anéantis dans cette immense chariré du cœur de Jésus. La charité est un avant-goût du ciel." Et il disait cela avec tant de conviction, avec tant de feu !

Tout prêtre véritablement embrasé de l'amour de Dieu, produit une fructueuse impression sur les âmes avec lesquelles il vient en contact. Il n'est pas seulement pour elles : " *lucerna lucens ;* " il ne leur donne pas seulement la lumière ; il leur communique la chaleur, il est *lucerna ardens.*

Saint Jérôme rapporte qu'au temps de saint Jacques de Jérusalem on faisait le voyage de la ville sainte pour contempler l'Apôtre, à cause de la frappante ressemblance qu'il avait avec le Sauveur. Au prêtre d'aimer le Christ afin de le former dans sa vie de sorte que, quand les hommes voudront le voir, ils n'aient qu'à regarder celui qui le représente ici-bas. Quelle grâce pour les fidèles quand ils peuvent dire aux prêtres avec un divin respect: " *Christus in vobis est.* " Et quelle force pour les prêtres, chargés de former le Christ dans les autres, de le sentir constamment agir, palpiter en eux-mêmes et de pouvoir dire " *Christus in me loquitur !* "

Demandons donc tous , avec le grand évêque d'Hippone, demandons à Dieu de l'aimer, et répétons souvent avec lui : " O feu qui brûlez dès l'éternité et ne vous éteindrez jamais ! ô mon amour ! ô mon Dieu, embrasez-moi et que je sois tout entier consumé par vous !

CHAPITRE DEUXIEME

LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN

1. — *L'amour du prochain est un devoir*

La charité ressemble à un bel arbre dont les branches montent tout d'abord droit au ciel pour s'incliner ensuite vers la terre et offrir aux hommes les fruits que la rosée et la chaleur venant d'en haut ont fait naître et mûrir en elles. Le véritable amour de Dieu ne va pas sans l'amour du prochain ; ils sont inséparables. " Si quelqu'un dit : J'aime Dieu, et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur ; " car " celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, c'est-à-dire, son prochain, comment pourrait-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? " (Saint Jean, IV, 20).

Aimer Dieu par dessus tout, aimer le prochain comme soi-même, non pour des motifs terrestres et humains, mais uniquement pour Dieu : voilà la charité chrétienne.

Ces deux commandements se résument en un seul ; le second est la conséquence du premier ; le premier est le principe du second.

" L'amour de Dieu, dit saint Grégoire, produit nécessairement l'amour du prochain et l'amour du prochain entretient, fortifie, nourrit l'amour de Dieu. "

Ce grand devoir de la charité fraternelle Jésus-Christ ne cessa de le proclamer pendant sa vie mortelle.

Un jour les pharisiens l'entourent et, avec l'hypocrisie qui était leur caractère distinctif, l'un d'eux l'interroge : " Maître, quel est le grand commandement de la loi ? " Jésus-Christ répond : " Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de de toute ton âme, de tout ton esprit. Voilà le premier et le plus grand commandement. Le second est semblable au premier : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. " (Math. XXII, 39).

Dans une autre occasion, un docteur de la loi fit une demande semblable pour le tenter : " Maître, que faut-il faire pour avoir la vie éternelle ? " " Que lisez-vous dans la loi, lui dit Jésus ? Tu aimeras le Seigneur ton Dieu et ton prochain comme toi-même. " Alors, ajoute le Sauveur, " Vous aurez la vie. " (Luc, x, 25).

Dans une autre circonstance, celui qui a les paroles de la vie éternelle, dit encore : " Aimez-vous les uns les autres, prêtez-vous mutuellement assistance et secours, donnez et on vous donnera. Enveloppez tous vos frères dans votre affection ; aimez jusqu'à vos ennemis ; rendez l'amour pour la haine ; ainsi vous serez véritablement les enfants du Père qui est dans le ciel, qui fait lever son soleil et fait tomber la pluie sur le champ du juste qui le bénit et sur celui du méchant qui l'outrage. "

Il disait encore : " Si à l'autel, les mains riches de présents, il te revient à la pensée que ton frère est irrité contre toi, Ah ! n'approche pas, laisse là ton offrande, quitte le temple, va te réconcilier avec ton frère et après seulement, je recevrai cette offrande et accueillerai ta prière. " (Math. v, 23).

Les exemples de Jésus-Christ confirment sa doctrine. Il faisait des prodiges pour montrer qu'il était Dieu, mais dans ces prodiges se manifestait bien plus sa charité, la bonté de son cœur que l'éclat de sa puissance. Sur qui en effet s'épanchaient les inépuisables trésors de sa miséricordieuse bonté ? Sur les infortunés qu'il soulageait, qu'il consolait, qu'il guérissait. C'était sur le lépreux de la montagne, sur l'aveugle de Jéricho, sur la veuve de Naïm, sur la foule affamée qui l'avait suivie pour l'entendre. Il voulait ainsi montrer l'amour fraternel qui dévorait son âme et l'inspirer aux autres par son exemple.

Quand du haut de la montagne il laissait tomber sur la multitude cet admirable discours qui résume toute sa doctrine, qui proclamait-il bienheureux ? Les pauvres, les persécutés, les doux, les miséricordieux ; voilà ceux auxquels il montre le ciel comme leur étant destiné.

Un jour il est repoussé d'une ville de Samarie où il devait en passant prendre quelque repos et semer ses enseignements divins. Irrité d'un semblable accueil, deux de ses disciples s'écrient :

Maître, vous à qui les cieux, la terre, les ondes obéissent, faites tomber la foudre sur ce peuple qui vous méconnait et vous maltraite " " Faites tomber la foudre, répond le Sauveur ; vous ne savez donc pas de quel esprit vous êtes ! Vous ne savez donc pas la douceur et la mansuétude qui doivent remplir vos âmes ! Vous ne savez donc pas que mon Evangile est une loi de miséricorde, de grâce et d'amour ! " (Luc, iv).

Cet amour du prochain, Jésus-Christ l'élève et l'ennoblit encore ; il le divinise en quelque sorte, en lui donnnat pour mobile, pour règle, pour limites, l'amour dont il est lui-même pénétré pour nous tous. C'est ce modèle infini dans sa perfection dont il nous faut reproduire les traits dans notre charité envers le prochain : " Je vais vous donner un commandement nouveau, dit Jésus-Christ, celui de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés moi-même c'est à ce signe qu'on vous reconnaîtra comme mes disciples. " (Jean, xii, 35).

Ce commandement était nouveau. En effet, avant le Christ l'homme n'aimait que lui-même ou ce qui est la prolongation de lui-même, comme ses frères, ses biens, ses sentiments, ceux qui avaient des goûts comme ses goûts, des affections comme ses affections, des haines comme ses haines, des intérêts comme ses intérêts, des opinions comme ses opinions, une naissance, une patrie comme les siennes.

Jésus-Christ a procédé d'une autre manière. Il a quitté le ciel, il s'est détaché pour ainsi dire de son Père, de sa gloire, de sa puissance de tout lui-même, et là, dans cet état de sacrifice et de mystérieux amour, il nous a fait une loi de charité nouvelle qu'il signe à la fin de tout son sang. " Vous aimerez le prochain comme vous-mêmes. " Toutes ces tendresses que vous avez pour vous-mêmes, tous ces soins, toutes ces délicatesses, cette patience, et cet amour vous les aurez encore pour vous, mais vous les aurez aussi pour tous les autres, pour le plus grand et le plus chétif, pour le meilleur et pour le pire, pour l'ami et pour l'ingrat.

C'est cette belle charité qui est le signe le plus authentique de la ressemblance de l'homme avec Dieu que Jésus veut voir régner entre ses enfants. Ecoutez religieusement le dernier vœu sorti de son cœur, la dernière prière qu'il adresse pour nous à son Père

avant de monter au Calvaire ; les derniers accents de cette voix qui va s'éteindre doivent rester à tout jamais gravés dans notre cœur comme la volonté d'un ami, du meilleur des pères.

Près de marcher au supplice, Jésus tourne ses regards vers le ciel et, s'adressant à son Père, il lui dit : " Mon Père, elle touche à sa fin la mission que vous m'aviez confiée ; votre nom était méconnu, je l'ai manifesté aux hommes que vous m'avez donnés ; je pars ; je viens à vous, conservez-les, ces hommes que vous m'avez donnés, *afin qu'ils soient un comme nous.* "

Voilà ce que Jésus demande pour ses Apôtres et en eux, pour tous ses élus. *Qu'ils soient un comme nous*, s'unissant ensemble en toute cordialité et vérité, non en paroles seulement mais en œuvres et par les effets d'une charité sincère.

Et cette ardente prière fut exaucée. Le monde vit avec admiration l'Eglise naissante grandir dans la charité la plus parfaite. Unis par les liens d'une même foi, d'une même espérance, des mêmes devoirs, les premiers chrétiens ne formaient qu'un cœur et qu'une âme ; point de malheureux, point de faible ou de deshérité qui ne trouvât des cœurs ouverts, des consolations, des soutiens, des amis, de véritables frères.

Frappée d'un spectacle si ravissant et si nouveau, la société païenne, rongée par l'égoïsme et les vices qu'il engendre, ne pouvait s'empêcher de tomber en admiration . Et qu'est-ce qui convertit ces païens ? Est-ce la nouveauté de la doctrine ? elle jetait de si beaux rayons dans d'horribles ténèbres ! Est-ce la nouveauté des miracles qu'en ce temps-là Pierre et Paul et Jean et tous les Apôtres semaient sur leurs pas, comme chaque soir au firmament une main invisible sème les étoiles sur les pas de Dieu ? Ou encore l'étrange spectacle d'enfants, de jeunes gens, de jeunes filles, s'en allant à la mort, le sourire sur les lèvres et le cantique à la bouche ? Sans doute peu à peu ces merveilles frappèrent les païens et les rendirent songeurs ; mais ce qui tout de suite les étonna, ce qui les remua profondément et leur arracha, avec des cris d'admiration, des larmes d'attendrissement, ce fut parmi les disciples du Christ le spectacle de la charité fraternelle : " voyez, se disaient-ils entre eux, voyez comme ils s'aiment ! "

Héritiers de la parole du Christ, héritiers de son œuvre, de son âme tout entière, les Apôtres parcoururent la terre, versant à flots sur elle l'esprit du Maître, esprit de charité, de fraternité et d'amour. Et le monde d'ouvrir son cœur à ces voix célestes, comme l'œil s'ouvre, après une longue cécité, à la lumière qui lui est rendue, comme la terre s'ouvre, après les ardeurs de l'été, pour boire à longs traits les eaux que lui donnent les nues.

Quel bel exemple donne saint Jean l'Evangéliste, surnommé l'apôtre de la dilection, tant l'amour de Jésus-Christ et de ses frères remplissait son âme. Dans les derniers temps de sa longue existence, il écrivit des lettres de sa main tremblante et, dans ces lettres qu'est-ce qu'il ordonne, qu'est-ce qu'il recommande, qu'est-ce qu'il loue, qu'est-ce qu'il exalte ? Ce qu'il recommande, ce qu'il loue, ce qu'il exalte, c'est la charité fraternelle, la loi de l'amour.

" Frères bien-aimés, dit-il aux nouveaux baptisés, il est passé pour vous le règne des ténèbres et la vraie lumière luit maintenant à vos yeux; aux obscurités d'une nuit profonde, ont succédé les splendeurs du jour ; vous avez été transportés de la mort à la vie. " Pourquoi, grand saint ? Quelle est la cause de cette transformation, de cet immense bienfait ? Et saint Jean répond; " Parce que vous chérissez vos frères " et il continue : " Ne l'oubliez jamais, ce que nous vous avons annoncé, ce que vous avez appris dès le commemencement, c'est de vous aimer les uns les autres ; car il n'est pas de Dieu celui qui n'aime pas ses frères, et celui qui n'a pas cet amour dans son cœur demeure dans la mort. "

Lorsque la faiblesse de son grand âge, peut-être aussi les infirmités contractées dans les persécutions, ne lui permirent plus d'écrire, ni de faire de longs discours, saint Jean, pendant son séjour à Ephèse, se faisait porter par ses disciples dans l'assemblée des fidèles et, à chaque fois ses lèvres prononçaient les mêmes paroles : " mes enfants, mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. " Ses frères lui demandèrent enfin pourquoi il répétait toujours la même chose. " C'est, répondit-il, le précepte du Seigneur et, si vous l'observez, cela suffit. "

Admirable réponse du grand saint Jean,. disciple favori du

Sauveur, réponse qui devrait être gravée en caractères d'or sur le front et dans le cœur de tous les hommes.

Les interprètes les plus autorisés de la parole évangélique, les témoins et les gardiens de la tradition, ces hommes qui, comme des phares lumineux, nous guident dans la voie de la vérité, les Pères de l'Eglise : saint Augustin, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Jean Chrysostôme, saint Bernard et les autres, ne cessent de nous rappeler, dans leurs immortels écrits, ce grand devoir de la charité chrétienne.

* * *

Et que de raisons nous avons d'aimer le prochain non pas précisement à cause de ses qualités mais à cause de Dieu lui-même !

Le prochain, c'est-à-dire, tous les hommes sans exception, sont les enfants de Dieu par la création ; ils ont tous le droit et le devoir de lui dire : " notre Père qui êtes aux cieux. " Dès lors, en exclure un seul de notre affection, ne serait-ce pas blesser ce tendre père à la prunelle de l'œil ?

Comment un père, une mère veulent-ils qu'on traite leurs enfants . Les blesser, c'est les blesser eux-mêmes ; ils pardonneraient plutôt un outrage fait à leur personne qu'une injure faite à des êtres qui leur sont chers. Vouloir le bonheur de leurs enfants, c'est leur procurer la plus grande jouissance. Or aucun père, aucune mère n'est aussi tendre pour ses enfants que Dieu l'est pour les siens. " Quand même, nous dit-il dans l'Ecriture, qu'une mère viendrait à oublier son enfant, moi, je ne vous oublierai jamais. " (Isaïe, 49). De là il est facile de comprendre quels égards, quelles attentions nous devons avoir pour le prochain puisqu'il est l'enfant de Dieu et que Dieu, par conséquent, est sensible à la peine qu'on lui fait comme si on la lui faisait à lui-même.

Tous les hommes sont l'image de Dieu, puisque la Sainte Ecriture nous apprend que Dieu a fait le premier homme à sa ressemblance. N'est-ce pas assez pour que nous les ayons tous en

grande estime, malgré les défauts qu'ils peuvent avoir ; un peu de poussière sur un diamant, une toile d'araignée sur un tableau de grand mérite, n'en diminuent pas le prix.

Tous les hommes sont les amis de Dieu. Comment pourrait-on en douter lorsqu'on sait qu'il est allé jusqu'à livrer son propre Fils à la mort pour les sauver et qu'il les comble chaque jour de tant de bienfaits ?

Nous devons aimer notre prochain ; c'est notre propre intérêt. Car pour nous y exciter le plus possible, Jésus-Christ a voulu placer dans la négligence ou l'observation de ce devoir la mesure de notre condamnation ou de notre pardon : " je me servirai dit-il, envers vous de la mesure dont vous vous serez servi envers le prochain. " (Math. xxiv, 41).

Au jour du jugement quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, avec tous les anges, il s'assiera sur le trône ; toutes les nations seront assemblées devant lui ; il séparera les hommes les uns des autres comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs; il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : venez, vous qui êtes bénis de mon Père ; prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger et vous m'avez recueilli ; j'étais nu et vous m'avez vêtu ; j'étais malade et vous m'avez visité ; j'étais en prison et vous êtes venu vers moi. Les justes lui répondront: Quand t'avons-nous vus avoir faim et t'avons-nous donné à manger, ou avoir soif et t'avons-nous donné à boire ? Quand t'avons-nous vu étranger et t'avons-nous recueilli, nu et t'avons-nous vêtu ? Quand t'avons-nous vu malade ou en prison et sommes-nous allés vers toi ?

Et le Roi leur répondra : je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous les avez faites.

Ensuite il dira à ceux qui sont à sa gauche : retirez-vous de moi ; allez au feu éternel ; car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais étranger et vous ne m'avez pas recueilli ; j'étais

nu et vous ne m'avez pas vêtu ; j'étais malade et vous ne m'avez pas visité.

Ils reprendront aussi : Seigneur, quand t'avons-nous vu ayant faim ou ayant soif ou étranger, ou nu, ou malade, et t'avons-nous pas assisté ? Et il leur répondra : je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous n'avez pas fait ces choses à l'un de mes plus petits, c'est à moi que vous ne les avez pas faites. Et ceux-ci iront aux châtiments éternels, mais les justes à la vie éternelle. (Saint Math. xxv, 31).

Image grandiose et capable de susciter nos étonnements. Toute la vie réduite à un mot ; toute la gamme des vertus et des vices résumée en une seule note, tout le drame du jugement dernier, interrogatoire, considérants, sentence, sanction, ramené à un unique point : la charité.

Quel plus étonnant commentaire le Christ aurait-il pu nous donner de son affirmation : " l'amour contient tout : la loi et les prophètes. " Quelle preuve plus palpable que la charité est l'accomplissement intégral et nécessaire de la religion chrétienne ? Toutes les vertus s'unissent pour forcer la porte du royaume des cieux ; une seule trouve la clef et sans efforts, en un geste d'une suavité céleste, l'ouvre à deux battants devant l'âme bienheureuse.

C'est pour cela que, dans tous les siècles, des hommes vraiment apostoliques ont consacré leurs jours et leurs veilles, leur force et leur santé au salut de leurs frères, à leur soulagement spirituel et corporel. A la vue d'un tel dévouement, le monde lui-même a poussé un cri d'admiration et a baisé avec respect la trace de leurs pas.

C'est pour cela que, depuis dix-neuf siècles, l'Eglise ne cesse de répandre sur le monde et à grands flots la vérité et l'amour. Que d'œuvres magnifiques et charitables n'a-t-elle pas fondées ! Ces œuvres rayonnent à son firmament aussi nombreuses et aussi brillantes que le soleil et les étoiles au firmament de la nature. Que d'asiles elle a ouverts ! Que d'Ordres religieux elle a enfantés, qui se consacrent sans mesure au soulagement de toutes les douleurs ! La foi chrétienne a toujours élevé deux monuments voisins : l'église où elle adore son Dieu sous les apparences de

l'hostie, l'hospice où elle l'aime et le sert sous les apparences du malheureux. Même parmi ceux de ses enfants qui vivent au milieu du siècle, que d'admirables dévouements, que de généreux sacrifices n'a-t-elle pas inspirés ! ”

———

2. — *C'est un devoir doux et agréable*

Et comme cette belle vertu de charité rend aimables ceux qui la pratiquent !

Nous avons tous assez vécu pour rencontrer quelquefois des personnes vraiment chrétiennes qui semblaient ne pouvoir renfermer en elles-mêmes le trésor de bienveillance dont leur cœur était plein, qui ne savaient pas vivre isolées du reste des hommes, qui ne trouvaient leur bonheur que dans le bonheur des autres. Nous avons écouté les paroles qui tombaient de leur bouche et ces paroles étaient toujours pleines de charité. Nous avons considéré leur visage tranquille, l'ensemble de leur physionomie leurs gestes, et nous nous sommes sentis enveloppés d'une immense caresse. Nous avons suivi ces personnes dans le secret et dans l'intimité de leur vie et nous avons vu que la porte de leur cœur n'était jamais fermée aux malheureux ; que leurs yeux ne s'ouvraient que pour voir les qualités et les mérites des autres, comme leurs lèvres pour sourire, remercier et pardonner, comme leurs mains pour répandre partout des bénédictions et des bienfaits. Et quand nous avons été en présence de ce spectacle touchant, de cette bienveillance qui se répand partout, qui porte partout la paix, la joie et le bonheur, nous avons vu cette belle chose qu'on appelle la bonté, la charité qui nous fait ressembler à Dieu.

Dieu en effet possède la force, la grandeur, la puissance ; son immensité déborde de toutes parts les plus hautes conceptions de toute pensée finie. L'imagination demeure confondue devant tant de grandeur et l'âme est pleine d'épouvante en présence d'une si sublime majesté. Mais si Dieu n'était que cela, il nous

ferait trembler peut-être mais il ne nous ferait pas tomber à genoux ; il pourrait nous écraser sous sa puissance mais il ne saurait nous contraindre de l'aimer. Si nous tombons en prière devant lui, si notre cœur tressaille d'amour en sa présence, si nous nous consolons de n'être rien en présence de lui qui est tout, ce n'est pas parce qu'il est infini, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, c'est parce qu'il est charitable, parce qu'il nous aime, parce qu'il est, comme on a coutume de l'appeler, *le bon Dieu.* Nous devons donc être charitables, être bons, pour devenir semblables à Dieu dans ce qu'il a de meilleur, dans ce qui est le fond même de son être, dans sa bonté et dans sa charité.

Nous devons donc comprendre qu'un homme peut être fort, riche, puissant, qu'il peut avoir rangé sous son empire une grande partie de l'humanité, que la terre frappée d'étonnement se taise devant lui comme elle se tut autrefois devant Alexandre. Si cet homme ne sait pas compatir, s'il ne sait pas pleurer, s'il ne sait pas donner, s'il ne sait pas pardonner, il est digne de pitié parce qu'il est sans pitié et, bien loin de voir en lui un grand homme, on n'y voit même pas un homme ; il lui manque l'essentiel ; il lui manque ce avec quoi Dieu pétrit d'abord le cœur humain ; il lui manque la charité, la bonté, la seule qualité que rien ne remplace et qui remplace toutes les autres, la qualité sans laquelle l'esprit le génie même font plus de mal que de bien. Car sans la charité sans la bonté, ils éclairent comme le feu d'un incendie qui dévore, comme l'éclat de la foudre qui aveugle et augmente la nuit.

" Avez-vous jamais résisté à la bonté ?
Vous l'avez aperçu maintes fois dans la vie,
Ce charme qui se peint sur la physionomie,
C'est le plus beau reflet de la divinité ! "

---

3. — *Comment doit se pratiquer cet amour*

Cette charité doit se manifester dans nos pensées, dans nos paroles, dans nos actions.

La charité dans les pensées consiste à voir toujours le bon côté du prochain, à toujours penser avantageusement de lui, toujours donner à ses actions la couleur la plus favorable dont elles soient susceptibles, à attribuer les indifférentes à de motifs honnêtes, à considérer les plus équivoques sous le point de vue le plus louable. Malheureusement d'ordinaire on croit avec trop de facilité les faits désavantageux au prochain et on interprète trop légèrement ses actions. On croit le mal sur un simple aperçu qu'on ne se donne pas la peine d'approfondir, souvent sur un oui-dire que l'on ne se soucie pas de vérifier. Qu'on entende une médisance qui ne soit pas hors de la vraisemblance, en voilà assez pour être convaincu du tort du prochain, pour concevoir de lui une mauvaise opinion. On n'examine pas si l'homme qu'on entend n'est pas l'ennemi de celui dont il parle, s'il n'a pas des raisons particulières de le dénigrer, s'il est personnellement instruit de ce qu'il raconte, si ce n'est pas sur des bruits vagues qu'il rapporte. Qu'il s'agisse d'une bonne action à croire, on fera toutes ces recherches, on ne voudra y ajouter foi que sur des preuves convaincantes. Mais s'il s'agit d'une mauvaise action, on est crédule outre mesure.

Bien plus, souvent on interprète les faits d'autrui au gré de sa malignité. Une action est-elle bonne, on l'impute à des motifs vicieux ; est-elle équivoque, on la prend du côté le plus fâcheux ; est-elle mauvaise, on en tire les conséquences les plus outrées.

Et ce qui fait souvent penser avec si peu de charité pour le prochain, parfois c'est l'envie. Jaloux d'une vertu qui offusque, d'une réputation qui importune, d'une élévation qui irrite, on se dédommage du chagrin qu'elles produisent par le plaisir qu'on ressent à les abaisser. Parfois c'est l'orgueil. D'abord la censure, c'est une sorte de supériorité qu'on exerce ; ensuite on se compare intérieurement à celui que l'on déprime, on se glorifie d'être meilleur que lui.

Que nos jugements soient donc toujours empreints de charité. " Il ne suffit pas , dit, saint François de Sales d'avoir du miel sur les lèvres et au bout de la langue ; c'est-à-dire, il ne suffit pas de parler charitablement du prochain ; il faut avoir du miel au-dessous de la langue et dans le cœur, *mel et sub lac linguâ illius*,

c'est-à-dire, il faut penser charitablement du prochain et le juger toujours avec bonté. "

Que la charité se manifeste dans nos paroles. " Les bonnes paroles, dit le Père Faber, sont la musique céleste de ce monde ; elles ont un pouvoir qui semble dépasser la nature ; c'est comme la voix d'un ange qui se serait fourvoyé sur notre terre et dont les mélodieux accents blesseraient suavement tous les cœurs. "

Le microscope nous révèle dans une seule goutte d'eau des myriades d'animalcules qui, à peine nés, se dévorent et se détruisent entr'eux. Et sur cette motte de terre qui s'appelle le globe, que font souvent ces myriades de petits êtres humains, sinon de s'entredéchirer ?

Quelle blessure inflige souvent la médisance à celui qui en est le sujet ! Que les médisants plaisantent, rient et fassent rire de cet infortuné, chaque coup de leur langue fait tomber une fleur de sa couronne d'honneur. Leur flèche est bien lancée, bien aiguisée de finesse, bien empennée d'esprit ; elle ne s'arrêtera plus ; elle ira loin, bien loin et leur médisance d'aujourd'hui sera de l'histoire de demain.

Certaines personnes ne paraissent pas se douter que la médisance peut parfois constituer un péché grave. Sans se mettre en peine du tort que leur langue cause au prochain, elles se tranquillisent sur ce principe commode " qu'elles ont dit ce qui était vrai; et on les voit communier le lendemain sans le moindre scrupule.

Il faut se rappeler et rappeler aux fidèles que toute médisance qui cause au prochain un préjudice considérable dans sa réputation est un péché grave. Cela se conçoit d'ailleurs sans peine. De notre réputation ou de notre fortune, quel est celui des deux biens qui nous est le plus cher ? Personne n'hésite à donner la préférence à la réputation, à déclarer, avec l'auteur des Proverbes, qu' " une bonne réputation vaut mieux qu'affluence de richesses. " Voler au prochain sa réputation est donc un péché plus grave que de lui dérober son porte-monnaie. Il y a de l'un à l'autre de ces deux actes toute la distance qui sépare un bien d'ordre moral comme la réputation, d'un bien d'ordre purement matériel comme est l'argent.

Vers la fin d'une mission, une femme vint un jour s'accuser

d'avoir dit du mal de son prochain. Pour pénitence le confesseur lui dit d'aller jeter sur les routes et à tous les vents les plumes d'un poulet. La pénitence est facile, se disait la femme. Elle l'accomplit d'ailleurs scrupuleusement et elle revint trouver le confesseur. " Mon Père, lui dit-elle, j'ai fait au mieux ce que vous m'avez ordonné. " " Mais ce n'était là, lui dit le Père, que la première partie de la pénitence. Allez maintenant recueillir toutes les plumes que vous avez semées. Après vous reviendrez et je vous octroierai l'absolution. " " Mais c'est impossible ; il a plu toute la nuit et il a venté beaucoup. Où trouverai-je ces plumes ? " " Et ainsi, ajouta le confesseur, même avec la meilleure volonté, il vous sera toujours impossible de rattraper vos paroles et d'en arrêter les conséquences. "

Souvent on ne peut se faire une idée du mal produit par les paroles contre la charité et ce mal est souvent irréparable.

Que le prêtre ne dise donc jamais le moindre mal du prochain ; qu'il ne redise jamais ce qu'il a entendu de mauvais ; que l'on sache bien que les cancans et les potins du jour ne l'intéressent pas ; que tous ceux qui l'approchent soient bien persuadés que les racontars journaliers ne leur feront pas trouver chez le prêtre le chemin d'une intimité qui alors serait malsaine. Qu'à l'occasion il sache remettre à sa place, avec la mansuétude dont il ne doit jamais se départir, mais avec toute la noblesse dont il est investi de par son ministère, quiconque lui parlerait du prochain avec légèreté, sans preuves solides et évidentes de ce qu'il avance. C'est Massillon qui disait : " Mes frères, offrez aux discours de la médisance un visage triste et sévère, un silence de désavœu et d'indignation, car le crime est ici égal et dans la malignité de celui qui parle et dans la complaisance de celui qui écoute. Qu'il suive toujours le conseil donné dans ce proverbe grec : " Si l'on parle d'autrui mets un cadenas à ta bouche et du coton dans tes oreilles. "

C'est un devoir d'éviter ceux qui ont l'habitude de parler mal des autres ; en les fréquentant, on s'expose à devenir comme eux. Saint Augustin pour empêcher la médisance avait fait écrire dans la salle où il mangeait deux vers latins dont voici le sens :

" Loin d'ici médisants
Dont la langue coupable
Déchire l'honneur des absents.
On ne permet à cette table
Que les entretiens innocents. "

Un jour que quelques-uns de ses amis s'entretenaient des défauts du prochain, le saint les arrêta en leur disant : " Si vous continuez, je serai forcé ou d'effacer ces vers ou de me retirer. " Les médisants se turent aussitôt.

Rappelons-nous toujours cette belle parole de l'Apôtre saint Jacques : " Celui qui ne blesse pas la charité en paroles est un homme parfait. " Ayons en tout et partout cette charité de langage qui est une si grande part des charmes de la vie et qui peut être pour nous l'occasion de tant de mérites ; trempons toujours avant de parler notre parole dans notre cœur, ou plutôt dans le cœur si doux de Jésus, afin qu'elle soit discrète et prudente, toujours digne, toujours respectueuse et pacifique, modeste et sincère, tendre et compatissante.

Que notre charité se traduise surtout dans nos actes. Sachons supporter, souffrir patiemment et ne jamais faire souffrir. Celui qui chaque matin dirait sérieusement : je me prépare à endurer les petites contrariétés, les plaisanteries, les réparties piquantes, les procédés inconvenants et jusqu'aux injures elles-mêmes; j'éviterai tout ce qui peut apporter aux autres la peine la plus légère ; celui-là jouirait toujours de la paix et serait heureux.

Il faut savoir aller plus loin ; il faut toujours montrer de la condescendance qui est la mise en pratique de ce conseil de saint Paul : " *Unusquisque proximo suo placeat in bonum*, que chacun de nous cherche à plaire à son prochain dans ce qui est bien. " Rendons-nous serviables. Mille occasions, mille moyens nous sont offerts chaque jour, à la maison, sur la rue, partout. " Si quelqu'un vous demande de le conduire vingt pas, conduisez-le cent mille, " nous recommande l'Evangile. Que jamais il ne se passe une journée sans que nous ayons rendu quelque bon office à quelqu'un. Un païen distingué, Titus, disait, quand il n'avait pas fait ainsi : " J'ai perdu ma journée." Nous valons mieux que ce païen.

Il est bon même de condescendre avec grâce. Il y a des personnes qui condescendent aux désirs des autres mais avec une tristesse et un air sombre qui enlève à la complaisance tout son mérite. Le secret de la charité, quand elle est réelle, c'est de faire croire à celui que nous obligeons que nous sommes nous-mêmes les obligés. Nous doublons alors le plaisir que lui procure notre condescendance. A la joie d'obtenir ce qui lui plaît se joint le sentiment du plaisir qu'il croit nous procurer.

Surtout ne mettons jamais en pratique cette infernale maxime trop en vogue parmi quelques gens du monde : qu'on doit rendre à chacun la monnaie de sa pièce, le bien pour le bien et le mal pour le mal, comme si Notre-Seigneur n'avait pas dit et répété de la manière la plus formelle que nous devons aimer nos ennemis, faire du bien à ceux qui nous haïssent, prier pour ceux qui nous persécutent : " Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous un jour à attendre ? Les publicains en font tout autant. Et si vous ne vous montrez aimables qu'envers ceux qui le sont envers vous quel mérite aurez-vous ? Les païens agissent de même. "

Rendre le mal pour le mal, c'est trop facile, trop vulgaire ; c'est ce que tout le monde peut faire. Mais par bonté, par charité élevons-nous au-dessus de l'injustice, dominons les frémissements et les révoltes de la mauvaise nature, pour n'écouter que les inspirations d'un bon cœur, la voix de la raison, les inspirations de la foi ; tâchons de vaincre le mal par le bien et nous comprendrons que c'est là la véritable grandeur, le vrai mérite, la vraie gloire. David doux et patient, prêt à servir Saül qui cherchait à le tuer, est mille fois plus grand que David vainqueur de Goliath et triomphant des Philistins.

Qu'elle est belle cette parole de saint François de Sales : "Si quelqu'un me crevait un œil, je me servirais de l'autre pour le regarder avec bonté. "

Quelqu'un disait un jour à un grand saint qu'il ne trouvait rien de plus difficile à pratiquer dans le christianisme que l'amour des ennemis. " Pour moi, dit saint François de Sales, je ne sais comment j'ai le cœur fait ou qu'il a plu à Dieu de créer en moi ; non seulement je n'ai aucune difficulté à observer ce commande-

ment, mais j'y trouve un tel plaisir, j'y ressens une suavité si délicieuse que si Dieu m'avait défendu d'aimer tous mes frères, j'aurais eu bien de la peine à lui obéir. Eh ! qui ne l'aimerait ce cher ennemi pour qui Jésus-Christ a prié, pour qui il est mort ? Car, voyez-vous, il ne priait pas seulement pour ceux qui le crucifièrent, mais aussi pour ceux qui nous persécutent. "

Et quelle récompense Jésus accorde à celui qui pratique la charité même à l'égard de ses ennemis !

Saint Jean Gualbert, riche, puissant, emporté par la fougue et la dissipation de la jeunesse, avait pris les armes dans le dessein de tirer vengeance de la mort de son frère Hugues, tombé récemment sous le fer d'un lâche assasin. Un jour qu'il allait à Florence, rêvant dans son esprit comment il pourrait trouver son ennemi et s'en défaire, il l'aperçut qui venait à sa rencontre, dans un lieu si étroit qu'ils ne pouvaient se détourner l'un de l'autre. La vue de ce misérable ne fit qu'augmenter sa soif de vengeance; il saisit son épée et s'apprêta à la lui passer au travers du corps. L'autre qui n'était pas préparé à cette rencontre se jeta aux pieds de Gualbert et, les bras étendus en forme de croix, il le conjura par la passion de Jésus-Christ dont on célébrait la mémoire ce jour-là — c'était le vendredi saint — de ne pas lui ôter la vie. " Grâce au nom de Jésus-Christ mort en ce jour pour vous et pour moi, " cria le coupable. Jean Gualbert fut singulièrement frappé de ce qu'il voyait et entendait. L'exemple du Sauveur priant pour ses bourreaux amollit la dureté de son cœur ; il tendit la main au gentilhomme, puis il lui dit avec douceur : " Je ne puis vous refuser ce que vous me demandez au nom de Jésus-Christ. Je vous accorde non seulement la vie mais même mon amitié. Priez Dieu de me pardonner mon péché. " S'étant ensuite embrassés l'un et l'autre, ils se séparèrent. Jean continua sa route jusqu'à l'abbaye de Saint-Miniat, qui appartenait à l'Ordre de Saint-Benoît. Etant entré dans l'église du monastère, il pria devant un crucifix avec une extrême ferveur. O merveille ! Le Christ aux pieds duquel il était agenouillé, baissa la tête et s'inclina vers lui comme pour le remercier du pardon qu'il avait si généreusement accordé pour son amour. A la vue

de ce prodige, le jeune mondain saisi de la plus vive émotion se sentit pénétré d'un profond dégoût pour toutes les choses de la terre ; il renonça au monde et il se consacra à Dieu. Devenu plus tard fondateur de la Congrégation de Vallombreuse, il s'éleva à une éminente sainteté.

Il suffit de regarder le Christ en croix et de l'entendre promettre le ciel au larron qui meurt près de lui, demander à son Père de pardonner à ses bourreaux, pour ne pas chasser de son âme tout sentiment peu généreux. Il est impossible alors d'entretenir une pensée qui ne soit pas compatissante, de ne pas dire une parole pleine d'indulgence, de compassion et de charité. On aime toujours son prochain, on le respecte, on l'excuse, on lui pardonne, quand on le regarde et qu'on parle de lui du pied de la croix.

On aime toujours son prochain quand on porte ses regards sur soi-même. Tous, nous devons convenir que nous sommes " comme dit saint François de Sales " une bonne besogne pour la miséricorde de Dieu. " Que d'égoïsme ! Que d'orgueil ! Que d'amour propre ! que de susceptibilité ! Et cependant Notre-Seigneur ne nous supporte-t-il pas ? Ne nous aime-t-il pas ? Et nous ne voudrions pas nous comporter envers nos frères comme le Divin Maître se comporte envers nous ? De plus ne donnons-nous rien à souffrir à ceux qui nous entourent ? Ne voient-ils jamais en nous le moindre défaut ? Pourquoi donc exiger d'eux la perfection que nous n'avons pas nous-mêmes ?

Soyons donc vraiment charitables. Nous mettrons alors notre esprit, notre cœur, nos forces, toutes nos facultés au service du prochain ; nous trouverons plaisir à rendre mille petits services ; nous oublierons volontairement une foule de petits manquements ; nous laisserons passer, comme inaperçus, un mot dit avec vivacité, un procédé qui nous blesse, une préférence qui nous semble injuste ; nous saurons nous vaincre sans cesse pour avoir habituellement le sourire sur les lèvres.

Soyons vraiment charitables ; c'est l'occupation la plus féconde en joies pour le cœur et en sainteté pour l'âme. Faire des actes de charité, c'est jeter devant soi sur le chemin de la vie, que l'on doit parcourir, la semence de fleurs brillantes, suaves et par-

fumées qui embellissent et charment la route et qui entreront dans la couronne dont, au ciel, nos fronts seront ornés.

---

4. — *La charité du prêtre doit être surnaturelle*

Il n'est pas nécessaire de rappeler au prêtre la nécessité d'aimer son prochain ; l'ordination sacerdotale n'éteint pas dans le prêtre le feu sacré de l'amour ; il ne supprime pas pour lui le commandement divin. Le prêtre, comme tout homme ici-bas, a un cœur ; il peut, il doit aimer, mais il doit aimer en prêtre. Le jour où il est devenu sous-diacre, il a contracté, l'engagement solennel de renoncer à tout jamais à l'amour humain, de travailler toute sa vie à ce que son amour devienne de plus en plus spirituel, à ce qu'il vise Dieu avant tout et par dessus tout. Sa formule doit être cette belle protestation de saint François de Sales : " Si je connaissais dans mon cœur la moindre fibre qui ne fut pas toute détrempée de l'amour de mon Dieu, je l'arracherais à l'instant. Ah ! qu'on m'arrache le cœur si je ne dois pas l'employer tout entier à aimer. "

Aussi l'amour du prêtre surpasse celui des autres hommes, présente un caractère exceptionnel de vivacité, de désintéressement et de tendresse, parce qu'il puise directement sa source de Dieu et s'alimente en lui. Il n'aime pas le prochain à cause de ses qualités, de sa bonne éducation, de sa noblesse ou de sa fortune, des services qu'il lui rend, des vertus même qu'il pratique. Ce ne serait là qu'un amour égoïste. Le prochain, il l'aime parce qu'il voit en lui la créature de Dieu, une âme sœur de la sienne, la compagne d'un même exil, la cohéritière d'un même royaume ; il l'aime parce que Dieu, Lui le premier, l'a aimé.

Il regarde comme spécialement écrites pour lui les paroles de saint Paul : " Revêtez-vous, comme les élus de Dieu, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience. . . ayez la charité qui est le lien de la perfection. (Ad Colos. III,12). Il comprend que le sacerdoce doit continuer la charité du Verbe

incarné sur la terre ; il se regarde comme le vicaire de la charité du Christ : " *Vicarios charitatis Christi.* " (Saint Ambroise).

Et comme l'amour s'affirme par des actes, il agit de façon à ce qu'on puisse reconnaître à n'en point douter sa présence dans son âme et qu'on puisse toujours dire de lui comme de Dieu qu'il représente sur la terre:" le prêtre est charité, *ego sum caritas*" Son dévouement est complet ; il est couteux, il crucifie, il tire les larmes, il arrache l'âme aux plus chères affections, aux joies les plus légitimes ; aussi il est le plus beau spectacle qu'il soit donné aux âmes de contempler parce qu'il donne l'illusion de la force et de la bonté de Dieu.

Poussé par cette charité, le prêtre, depuis des siècles, peut être vu dans toutes les zônes et sur toutes les plages, partout où il y a des âmes à sauver, du bien à faire; dans les hôpitaux et dans les bagnes ; dans les caves et dans les mansardes, auprès des pauvres et des riches, auprès des malades et des pestiférés auxquels il porte les secours et les consolations, sur les champs de bataille où il partage les fatigues et les dangers des soldats, jusque sur les degrés de l'échafaud où il monte pour soutenir le courage des condamnés, et réveiller dans leur cœur les célestes espérances.

C'est ce dévouement qui a fait venir le prêtre sur les bords inhospitaliers de nos fleuves, de nos rivières et de nos lacs afin de promener le signe de la rédemption, la croix du Christ qui, partout où elle a été plantée et respectée, a toujours abrité des peuples civilisés et heureux.

C'est ce dévouement qui fait que le prêtre n'a pas attendu la locomotive, le bateau à vapeur ou l'automobile pour venir ici travailler au salut des âmes ; c'est à pieds qu'il a parcouru nos vastes prairies et franchi les passes de nos montagnes ; c'est en canots d'écorce qu'il a traversé nos grands lacs ; c'est à la belle étoile ou dans les huttes sordides des sauvages qu'il a pris son repos après les journées d'un pénible travail.

C'est ce dévouement qui a fait mener au prêtre cette vie austère, laborieuse et sainte du missionnaire qui est une confirmation de cette belle pensée de Madame de Swetchine : " la logique du christianisme est si merveilleuse qu'elle transforme en héros quiconque l'admet pour lui-même dans l'intégrité de ses consé-

quences." Que de souffrances les missionnaires ont endurées ! Que d'heures données à un travil obscur et sans gloire ! Mais à ceux qui eussent pu être étonnés de leur joie en menant une telle vie, ils eussent pus dire comme ce maître illustre du seizième siècle qui peignait avec un soin scrupuleux un coin de muraille perdu d'une église et qui répondaient à ceux qui lui demandaient pourquoi tant de peine, puisqu'on ne verrait rien : " Dieu le verra. "

Le missionnaire a entendu, il a compris cette parole du Christ: " *Euntes, docete omnes gentes.* " Allez à tous, si les mers vous séparent de vos frères, franchissez les mers ; si des lois persécutrices tendent des chaînes sur votre route, passez par-dessus les chaînes et les lois ; si l'on vous chasse le matin, reparaissez le soir; si l'on vous traîne dans les fers ou à l'échafaud, allez, mais en mourant, ayez confiance ; votre sang sera une semence d'où sortira une nouvelle génération d'apôtres, une nouvelle famille de chrétiens. Il est grand ; car, suivant la parole d'un Docteur, il est " le Sacrement du Christ, " c'est-à-dire le signe sensible qui révèle sa présence, l'instrument qui reproduit son opération. Il est grand ! Que l'on vante, que l'on exalte les œuvres de miséricorde, rien de plus juste ; rompre son pain pour nourrir l'indigent, partager son manteau pour couvrir la nudité du miséreux qui grelotte de froid, s'asseoir au chevet de douleur du malade pour le consoler, descendre dans d'humides cachots pour relever le courage d'un prisonnier qui se désespère, c'est une mission de charité que le monde admire et que le ciel récompense ; mais l'apôtre qui porte au cœur une étincelle du feu sacré que Jésus-Christ est venu apporter à la terre, mais le missionnaire qui vole au secours de la plus lamentable des infortunes et va au prix de son repos, de ses sueurs, de son sang, de sa vie, offrir à de pauvres âmes perdues l'aumône de la vérité et du salut, c'est un héros devant lesquels il n'est pas permis de passer sans s'incliner avec respect, sans saluer avec admiration.

C'est ce dévouement qui explique aussi pourquoi le pasteur, le curé consent à mener une vie obscure au fond d'une pauvre paroisse, se donnant tout entier au soin de son troupeau, il vit isolé, solitaire loin de ses parents et de ses amis d'enfance ; il est

obligé de se faire tout à tous, d'être le témoin et le consolateur de tous les chagrins ; il visite les pauvres, les malades, les malheureux ; et souvent il leur dit comme saint Paul : " je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai, je vous le donne. " J'ai mes deux yeux, c'est pour pleurer à votre chevet de misère ; mes deux oreilles, c'est pour écouter vos confidences ; mes deux lèvres, c'est pour causer fraternellement avec vous ; j'ai mes deux mains, c'est pour serrer amicalement les vôtres ; j'ai mon cœur, c'est pour vous aimer. Il peut leur dire avec vérité ce beau vers que jetait sur la scène le héros du poète latin :

" *Homo sum, humani nihil a me alienum est* "
" Homme, à tout mal humain, je sais être sensible. "

Le curé, le pasteur mène une vie malheureuse au point de vue humain, mais tous les jours, il médite au pied de la croix ; tous les jours il communie, et dans cette méditation, dans cette communion, il entend la voix de Jésus qui lui dit : mon enfant, vois-tu ce pauvre malade aux plaies hideuses, c'est mon frère, c'est mon ami ; aie soin que rien ne lui manque ; donne lui ton dévouement et ta charité. C'est moi qui te l'ordonne ; si tu m'aimes, entends ma voix, ne demande pas le salaire ici-bas ; c'est moi qui serai ta récompense.

Le prêtre étonné de la familiarité de son Dieu, se relève en disant : Oui, Seigneur, je ferai ce que vous avez dit : je serai le consolateur des affligés, le père des pauvres, et des orphelins ; je surpasserai en douceur, en patience, le cœur de la mère la plus tendre, Je n'y mets qu'une condition, c'est que vous me permettiez de regarder votre croix dans les moments où la nature viendrait à défaillir.

Le vrai prêtre peut en toute vérité dire aux âmes confiées à ses soins ce que saint Jean Chrysostôme disait à son peuple : " Rien ne m'est plus cher que vous, pas même la lumière ; car je voudrais devenir aveugle si je pouvais à ce prix convertir vos âmes. Quelqu'un de vous vient-il à pécher, c'est une douleur qui me poursuit jusque dans le sommeil ; quand on me dit du bien de vous, je me sens soulevé comme sur des ailes. Vous êtes tout pour moi, père, frère, mère, sœur. Je ne vous avertis, je ne

vous gronde que pour vous rendre meilleurs ; pour vous je répandrais jusqu'à la dernière goutte de mon sang. "

Le prêtre cependant éprouve de suaves plaisirs. Il en faut à toute âme ; le cœur est tellement fait pour le bonheur qu'il ne peut pas ne pas le désirer, ne pas le rechercher. " L'âme humaine, dit saint Grégoire le grand, a besoin de plaisirs ; si elle n'en a pas de vrais et de divins, elle en cherche de faux, de terrestres."

Le prêtre a les siens ; il sait par expérience que toute vertu porte avec elle sa récompense, comme tout astre porte sa lumière, comme toute fleur porte son parfum. Peut-on en effet éprouver un plaisir plus intime, plus délicat, plus pur, plus divin que celui qui consiste à faire du bien, à le faire avec un cœur large et chrétien, et surtout à le faire gratuitement, sans compter, je ne dis pas sur la reconnaissance, mais même sur le regard de l'homme, n'ayant souvent pour témoins que Dieu et ses anges ? Il semble, quand on a fait un peu de bien, qu'on avait un poids sur le cœur et qu'on est soulagé ; oui, c'est un vrai poids sur le cœur bien né que le besoin de faire le bien, car l'âme juste doit avoir sur le cœur un trésor caché de bonté et d'amour. Ce trésor, à force de s'accumuler, devient divinement lourd à porter et l'âme éprouve une douce nécessité de ls répandre autour d'elle. On dirait, quand on a pratiqué une œuvre de miséricorde, que l'on est devenu plus léger dans la poitrine ; l'âme savoure en silence une saine volupté que la terre ne connaît pas. Pourrait-on comparer à ce sentiment exquis les plaisirs du monde, les jouissances de la vie sensuelle, la possession de l'or et de l'argent ?

On lit une histoire étrange dans la vie de saint Vincent de Paul ; je dis étrange tellement elle dépasse la conception de l'égoïste humain. Ce grand saint assistait à son lit de mort une Sœur de charité ; elle était sur le point d'expirer. Le Saint lui demande : " N'avez-vous pas, ma sœur, de peine ni de remords sur la conscience ? " " Non, mon Père, sinon que j'ai pris trop de plaisir à servir les pauvres. — Quoi, ma fille, rien que cela ! — Rien du tout que cela, mon Père ! J'y ai pris trop de satisfaction, car quand j'allais par les villages voir ces bonnes gens, il semblait que je ne marchais pas mais que j'avais des ailes et que je volais,

tant j'avais de joie à le servir. — Mourez en paix, ma Sœur, dit saint Vincent. "

Quel admirable dialogue ! Evidemment ce n'était pas la nature qui avait pu donner tant de bonheur à cette pauvre religieuse ; c'était la pensée d'obéir à Dieu, d'imiter Dieu, de servir Notre-Seigneur, dans la personne des malheureux. Tout se change en joie, même les choses qui seraient naturellement les plus pénibles, quand on contemple Dieu à travers le voile de la créature.

Nous lisons dans la vie de l'Abbé Jean de Lamenais cette parole : " Le prêtre fait tous les sacrifices, excepté celui du bonheur. Cette parole paraît étrange, et cependant elle est vraie.

Quelle joie le prêtre trouve dans l'exercice des fonctions du saint ministère !

Passer sa vie à connaître la vérité, à propager son règne dans le monde ; Diriger les âmes, les fortifier, les élever, les rendre pures, les ramener à leur devoir, à elles-mêmes, à Dieu, les sauver enfin, quelle consolation ! Mais ce n'est pas là le dernier mot du bonheur et de la gloire sacerdotale. Le dernier mot et la joie suprême du prêtre, c'est de dire la messe chaque matin, c'est de sentir la Toute Puissance de Dieu tomber entre ses mains débiles ; c'est, après s'être nourri de Dieu, de le donner aux âmes ; c'est de pouvoir s'entretenir avec lui cœur à cœur. On s'étonne quelquefois que le prêtre puisse vivre seul, à l'ombre d'une pauvre église. On se sait pas qu'il a un compagnon, un ami, que chaque jour un Dieu vient habiter dans son cœur comme dans un nouveau ciel. La petite Hostie du tabernacle, voilà le désir du prêtre, le secret de son dévouement ; c'est elle qui le console de toutes ses peines, qui le délasse de tous ses travaux, qui lui fait dire avec le prophète : " Un seul jour au pied de vos autels, ô mon Dieu, vaut mieux que mille au milieu des joies du monde. "

Puis au milieu de ses épreuves, le prêtre entrevoit une existence meilleure, des jours plus heureux, et cette douce perspective endort ses douleurs, le ravit et le console. Ici, lui dit l'Eglise, l'exil et la peine, ailleurs le repos et les plaisirs, les joies et les dédommagements ; en bas les fatigues de la lutte, en haut la palme du triomphe ; *parcipietis immarcescibilem gloriæ coro-*

nam. Que sont les courts chagrins de la terre en comparaison de la félicité sans mesure et sans termes qui en sera dans le ciel le prix inestimable et glorieux ! Dispensateur des consolations aux affligés d'ici-bas, il va puiser pour lui-même le courage et la force à leur source divine ; au milieu des ennuis qui l'assiègent, homme de foi, il songe que son pélerinage terrestre n'est qu'un simple campement sur le chemin de l'éternel séjour ; par delà cette nébuleuse région des tempêtes, il élève ses regards et ses désirs jusqu'aux splendeurs de l'infini, seul héritage vraiment digne de notre ambition, incomparable demeure promise à la vertu persévérante.

CHAPITRE TROISIÈME

LA CHARITÉ ENVERS LES SUPÉRIEURES

1. — *Amour pour le Saint Père*

Le prêtre a un cœur ; il doit aimer, il aime. Il y a un homme qui est notre prochain le plus proche, c'est le supérieur. Après Dieu et nous-mêmes, il est, dans la hiérarchie de la charité, le premier objet de nos devoirs.

Et le premier de nos supérieurs ici-bas est le *Pape*. le Vicaire de Jésus-Christ, le représentant visible de Dieu sur la terre.

Avant de monter au ciel, Jésus avait promis aux Apôtres qu'il ne les abandonnerait pas, qu'il serait avec eux jusqu'à la fin du monde. Le bon Maître a tenu fidèlement sa promesse. Il a fait sa demeure parmi les enfants des hommes en instituant l'admirable sacrement de nos autels. Dans l'Eucharistie il est vraiment, réellement, susbtantiellement présent avec son corps, son sang, son âme et sa divinité. Mais tout en étant réellement présent, il est caché sous les espèces du pain et du vin ; il ne se manifeste en aucune manière aux sens de l'homme. En vain celui-ci écoute, regarde et palpe ; il n'entend rien, il ne voit rien et il ne touche que du pain et du vin. O mystère ! Est-ce donc là cette présence que Jésus avait en vue lorsqu'il promettait à ses disciples d'être avec eux jusqu'à la fin du monde ? Oui, l'Eucharistie est une des formes par lesquelles se réalise la présence du Sauveur parmi nous ; mais ce n'est pas la seule. Pour réaliser son projet, que fait-il ? Il institue, il crée, en quelque sorte, une nouvelle présence réelle. Mais cette fois il ne se sert pas d'éléments matériels ; point de pain ni de vin, c'est un homme qu'il lui faut. Il se choisit un représentant, un autre Lui-même, un vicaire visible qu'on pourra voir, entendre, consulter, vénérer.

Il choisit le Bienheureux Apôtre Pierre et, l'élevant au-dessus

de tous, il lui dit : " Je te dis que tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. " c'est-à-dire, moi, le Fils de Dieu, je te dis à toi mon vicaire, moi le Souveiran Pontife éternel, à toi le Souverain Pontife par adoption, le second Christ, représentant du premier, je te dis que tu es Pierre, tu es pierre avec moi, comme moi et en moi. Moi, Jésus, je suis la pierre angulaire, la pierre fondamentale sur laquelle tout repose ; et toi aussi, tu deviens pierre recevant par ma grâce l'immuable solidité que je possède par nature. Désormais mon Eglise reposera sur toi, parce que désormais tu ne fais plus qu'un avec moi, parce que je te constitue sur la terre mon vicaire unique, mon fondé de pouvoir, mon premier ministre. C'est en reposant sur toi que mon Eglise reposera sur moi, de telle sorte qu'il sera facile à toute créature de reconnaître où est mon Eglise, où est ma vérité, où est ma voie, où est ma vie.

Et à partir de ce moment Jésus n'a pas cessé d'être présent dans son Eglise par le moyen de son Vicaire. Pierre et ses successeurs sur le siège de Rome ont été comme le voile de cette présence réelle.

Depuis ce jour, on n'a jamais manqué de voir dans le chef de l'église un autre Jésus-Christ.

Ce fut la volonté de Dieu, dit saint Augustin de faire de Pierre à qui il remit ses brebis, un autre lui-même, un avec lui, afin qu'il put les lui confier. " Saint Bernard enseigne la même chose en écrivant au Pape Eugène III " Vous êtes le Christ par l'onction du Saint-Esprit." Et saint François de Sales de dire " Le Pape et l'Eglise, c'est tout un. " Les Souverains Pontifes eux-mêmes ont proclamé hautement cette vérité chaque fois qu'ils en ont eu l'occasion : " Dieu, disait un jour Pie IX, s'est choisi sur la terre un vicaire et ce vicaire de Dieu, c'est moi. "

Et le plus humble des fidèles professe cette croyance. Un jour, Mgr de Ségur se promenait dans la campagne romaine. Il rencontre un petit pâtre ; il l'interroge sur son catéchisme " Sais-tu lui demanda-t-il, ce qu'est le Pape " " Je crois bien, répond l'enfant ; le Pape, c'est le Christ sur la terre " Et en disant cela, il se découvrit respectueusement.

Avec tous les Saints Pères, avec les Docteurs, avec toute la

tradition catholique, notre devoir est de respecter, de vénérer, d'aimer ce roi de l'Eglise universelle, ce second Christ que le Fils de Dieu a constitué son vicaire au milieu des hommes et, en cet homme très sacré, vénérons, aimons Jésus Lui-même, le Pasteur éternel, l'évêque de nos âmes, l'unique chef de l'Eglise, le père de l'humanité régénérée. Telle est l'union qui existe entre Jésus-Christ et son vicaire qu'ils ne font qu'une personne morale. Ce que commande, ce que défend, ce qu'exécute le Pape, Jésus le commande, le défend, l'exécute avec lui.

Aussi quelle a été l'obéissance des saints à la volonté du Souverain Pontife !

L'historien de saint Ambroise nous apprend qu'un jour, après avoir reçu une éloquente et courageuse lettre du pape saint Sirice, le grand Docteur convoqua à Milan les évêques de sa région et, de concert avec eux, rédigea pour le Vicaire de Jésus-Christ une réponse collective où se révèlent, dans les termes les plus touchants l'amour, la reconnaissance et le respect pour le Pontife de Rome : " Vous êtes bien le bon Pasteur, écrivirent-ils au Pape ; vous gardez avec amour et vous défendez avec fermeté le bercail de Jésus-Christ ; vous veillez sur la porte de la bergerie et vous méritez bien que les brebis du Sauveur vous écoutent et vous suivent. De tout notre cœur nous vous en bénissons. "

Le Pape Pie VI, trompé par de faux rapports, avait exclu saint Alphonse de Liguori de la Congrégation fondée par lui. Loin de se plaindre, le Saint disait : " Le Pape le veut, Dieu le veut et moi aussi. "

Telle a été l'obéissance de saint Charles Borromée. " Souvenez-vous, disait ce Saint à un de ses familiers qui marquait son mécontentement d'une réponse défavorable venue de Rome, souvenez-vous que nous devons obéir à Dieu en toutes choses et que le Saint Père nous le représente sur la terre ; se soustraire à l'obéissance du Pape, c'est désobéir aux ordres de Dieu. Instruisons le Pape le mieux qu'il nous sera possible, de toutes nos affaires ; après cela, demeurons en paix et attendons avec soumission ce qu'il lui plaira d'ordonner. "

L'historien de saint Vincent de Paul écrit que " ce Saint était

constamment uni au Souverain Pontife, en la personne duquel il respectait et aimait Jésus-Christ ; et lorsque le Saint Siège était vacant par le décès de quelque Pape, il ne cessait de prier Dieu et de le faire prier incessamment par les siens afin qu'il plut à sa bonté d'en donner un qui fut selon son cœur. Quand l'élection était canoniquement faite, il concevait un respect et une affection filiale envers celui qui était installé en cette sublime dignité. "

Et à ce propos le Comte J. de Maistre écrivait : " Examinez l'un après l'autre les grands Docteurs de l'Eglise catholique ; à mesure que le principe de sainteté a dominé chez eux, vous les trouvez toujours plus fervents envers le Saint Siège, plus pénétrés de ses droits, plus attentifs à les défendre. " Aussi le Pape Benoît XIV déclarait, dans son traité de la canonisation des saints qu'il faut compter parmi les signes d'une vertu héroïque la soumission et l'obéissance parfaites au Chef de l'Eglise. "

Sans doute le Chef de l'Eglise est digne de notre plus profond respect, de notre plus entière soumission puisqu'il est le représentant de Dieu sur la terre, le Vicaire du Christ ; mais il est aussi le père de tous les chrétiens. S'il est une dénomination qui lui convienne plus particulièrement, qui soit plus communément employée par les fidèles, c'est bien celle-là. Presque toujours et partout, quand il s'agit du Chef de l'Eglise, on le désigne sous le nom de " Père, " de " Saint Père. "

Ce Souverain Pontife, ce Père béni, il nous faut l'aimer. Saint Pierre Damiens affirme : que celui-là seul est l'ami du Christ qui aime son Vicaire. " " Aimer le Pape, dit Mgr de Ségur, c'est aimer l'Eglise, c'est aimer Jésus-Christ, c'est aimer le bon Dieu."

Cet amour, témoignons-le par nos prières à Dieu en sa faveur ; car il est revêtu de fonctions extrêmement difficiles, pénibles et redoutables ; il ne peut s'en acquitter avec les seules forces humaines. Son ministère a pour but de continuer l'œuvre de Jésus-Christ sur la terre ; sa juridiction s'étend sur nous comme celle du Sauveur. Qui peut envisager sans trembler une telle responsabilité ? Des millions de consciences dépendent de lui, des milliers de causes attendent sa décision ; les intérêts qu'il doit régler sont d'une importance supérieure à tous les autres puisque ce

sont les intérêts éternels des âmes. Comme il a besoin de s'appuyer sur Dieu, comme il doit compter sur les lumières du Saint-Esprit ! Tous les jours prions pour lui afin que Dieu l'éclaire et l'assiste constamment. Alors nous remplirons un devoir sacré; nous plairons à Dieu et nous attirerons sur nous ses faveurs.

A l'égard du Pape, ayons donc une vénération profonde et un amour filial comme au Chef de l'Eglise et au Vicaire de Jésus-Christ ; ayons une soumission totale, sincère, hautement professée, non seulement à ses oracles infaillibles, mais encore à toutes ses directions doctrinales ou disciplinaires ; prions ardemment pour sa personne sacrée et pour ses œuvres ; montrons du zèle pour soutenir son autorité, défendre ses droits et ses intérêts, selon l'étendue de nos pouvoirs. Et cherchons à faire partager aux fidèles confiés à nos soins les sentiments qui nous animent à l'égard du Souverain Pontife.

---

2. — *Amour pour votre Evêque*

Ces sentiments de religieux respect et de sincère affection le prêtre doit les avoir pour *son évêque*, s'il veut attirer sur son ministère les bénédictions du ciel. Quoiqu'il fasse pour le rendre heureux, la vie de l'évêque est toujours rude, la croix qu'il porte est lourde. C'est vrai, il ne doit pas s'en plaindre, car il sert un maître économe qui ne laisse rien perdre, pas plus une goutte de nos sueurs qu'une goutte de ses rosées et, dans ses souffrances, il pense à la moisson de mérites que les anges engrangent pour lui dans les celliers du bon Dieu.

Mais il a droit de compter sur le respect, l'affection, la soumission de ses prêtres et il en a besoin pour la bonne administration de son diocèse. Le prêtre doit voir en lui le représentant de Dieu et regarder son autorité comme une émanation de l'autorité même de Dieu, comme l'expression de son vouloir souverain.

Quelle belle leçon donne au prêtre Jésus-Christ lui-même ! Les trente premières années de sa vie sont résumées dans ces

trois mots : " *érat subditus illis.* " Dans la sainte maison de Nazareth, trois personnes y habitaient. De ces trois personnes, quelle est celle qui commande ? C'est Joseph, Joseph, grand saint sans doute, mais incomparablement moins éclairé, moins parfait que Marie, et surtout à une distance infinie de Jésus. Et cependant Joseph commande et Jésus obéit. Dans celui qui reçut la mission de protéger son enfance, il voit le représentant de son Père céleste.

Dans toute société comme dans une famille, il faut un chef. Or l'Église est un royaume dont Jésus-Christ est le chef invisible. Mais à une société visible il fallait un chef visible et des supérieurs visibles. Il a substitué à sa place Pierre, comme le moteur universel ; il a établi dans son Eglise des évêques dépendant de Pierre ou du Pape, son successeur, et chargés de diriger une portion déterminée du troupeau, de gouverner un diocèse : " *Posuit épiscopos regere Ecclesiam Dei.* "

Rappelez-vous ce qui est arrivé au jour le plus solennel de votre vie. Vos mains venaient d'être consacrées ; vous aviez célébré avec l'évêque votre première messe et reçu de lui le pouvoir de remettre les péchés. Pendant que vous étiez à genoux devant lui, le cœur rempli de consolations saintes, tout tremblant d'émotion, l'évêque vous a demandé : " *Promittis mihi et successoribus meis reverentiam et obedientiam ?* Et c'est sincèrement que vous avez répondu : " *Promitto.* " C'était bien le moins que vous puissiez faire pour reconnaître les grands dons du ciel qui vous étaient venus par ses mains. Toute promesse lie un honnête homme, surtout si elle a été revêtue d'une forme sacrée, publique, irrévocable. Or telle est celle de l'ordination ; faite sans restriction aucune, elle a été sérieuse, absolue, générale. On ne peut y manquer sans offenser Dieu grièvement.

Au reste c'est Jésus-Christ lui-même, par la bouche du grand Apôtre saint Paul, qui dit aux prêtres : " *Obedite præpositis vestris et subjacete eis*" (Heb. xiii, 45)... " *Obedite in simplicitate cordis vestri sicut Christo.* " (Eph. vi, 5). Quoi de plus sûr dans la vie ? Quoi de plus consolant à la mort que de pouvoir se rendre le témoignage d'avoir toujours obéi dans la simplicité du cœur !

Comme les saints se sont toujours soumis à cette volonté expresse de Notre Divin Sauveur !

Au moment de partir pour le cirque de Rome qu'il allait arroser de son sang, saint Ignace d'Antioche écrivait des sortes de testaments aux diverses églises. Ecoutez les accents de cette voix qu'interrompent déjà les rugissements avides des lions et qui vous crie avec une persévérance infatigable: " L'Esprit-Saint m'a instruit et m'a dit de vous exhorter à ne rien faire sans l'évêque... Celui qui aime et honore l'évêque sera lui-même aimé et honoré de Dieu. Obéissez à l'évêque et soyez-lui soumis comme Jesus-Christ l'a été à son Père dans le cours de sa vie mortelle, comme les Apôtres l'ont été à Jesus-Christ, " Quelle langage ! Toujours l'évêque à la place de Jésus-Christ, et cela sans restriction, sans atténuation. C'est le langage le plus éloquent, le plus formel tout à la fois de la soumission catholique. Ainsi parlaient tous les contemporains au moment où brulant d'amour pour lui, ils allaient signer de leur sang des instructions qu'ils léguaient à l'Eglise.

" Aimez votre évêque, soyez-lui soumis et regardez-le comme le père de votre âme, " écrivait saint Jerôme. " Quand on offense un supérieur, on résiste aux desseins de celui qui l'a établi, " affirmait saint Grégoire le Grand. " Il y a de la cruauté à censurer des hommes dont la charge fait trembler " disait saint Bernard.

C'est cette vérité qu'ont cherché à répandre nos Papes contemporains. Ecoutez Léon XIII dans son Encyclique au clergé de France : " La discipline ecclésiastique exige l'union entre les divers membres de la hiérarchie, le respect, l'affection, l'obéissance des inférieurs à l'égard des supérieurs. Nous le disions naguère dans nos lettres à l'Archevêque de Tours : l'édifice de l'Eglise dont Dieu lui-même est l'architecte, repose sur un très visible fondement d'abord sur l'autorité de Pierre et de ses successeurs, mais aussi sur les Apôtres et les successeurs des Apôtres qui sont les évêques, de sorte que, écouter leur voix ou la mépriser équivaut à écouter ou à mépriser Jésus-Christ lui-même. "

Et le saint Pape, Pie X disait un jour : " Vous savez ce que dit

saint Thomas d'Aquin : " la discipline n'est autre que l'ordre. Pour produire l'ordre il est nécessaire d'obéir ; or, il faut le dire, de nos jours on ne sait plus obéir. Jusque dans le sanctuaire, on respire cet air empoisonné qui infecte la société, l'air de l'indépendance. Et peut-être mus par ce sentiment, sous prétexte de faire le bien, certains jeunes gens, même des prêtres, manquent-ils à un devoir qui s'impose à tous, mais surtout aux ministres du Seigneur. "

Les prêtres se feront donc un devoir de suivre le conseil si sage qui leur est donné par tous les saints. Ils suivront docilement la direction générale donnée par la discipline et le ministère ecclésiastique sans chercher à éluder les statuts du diocèse ou à s'y soustraire, en se livrant à de subtiles et dangereuses distinctions pour faire une séparation entre l'ordre et le conseil.

Il y aurait injustice pour eux à se prononcer précipitamment sur des mesures émanant de l'autorité diocésaine et dictées souvent par une sagesse qu'on n'est pas à même d'apprécier. N'est-il pas avéré que très souvent l'autorité administrative s'inspire, pour prendre le parti qu'elle prend de motifs qui ne sont pas connus dehors, qui ne peuvent pas l'être, qui ne doivent pas l'être. Quoi de plus facile de formuler au coin du feu de merveilleuses utopies dont le bon sens et la pratique des affaires auraient bientôt fait justice ? L'évêque connaît et dirige tous les ressorts du gouvernement de son diocèse, placé au point de vue d'où il peut en saisir l'ensemble, est plus que personne à portée de bien juger ce qui est ou non compatible avec les véritables besoins du corps dont il est le chef ; semblable à l'observateur assis au sommet d'une colline et embrassant d'un coup d'œil tous les objets qui se déroulent à ses pieds, ne saurait-il pas, mieux que tout autre, voir ce qu'il y a à faire pour le bien de tous ?

Que les prêtres se rappellent toujours ces belles paroles de Bossuet : " L'obéissance est trop curieuse qui examine les causes du commandement ; elle ne doit avoir des yeux que pour considérer son devoir. "

Du reste un moyen bien simple de couper court à l'esprit de critique, c'est de tenir pour certain que l'évêque a une conscience, qu'il la consulte, qu'il l'écoute, avant de parler et d'agir, que

plus d'une des déterminations auxquelles il s'arrête lui a coûté de longues et peut-être douloureuses réflexions ; qu'il a prié pour que Dieu l'éclairât de ses lumières, en un mot qu'il s'est conduit en évêque soucieux de remplir son devoir.

Demandons à Dieu de faire que dans tous les diocèses les prêtres se groupent autour de leurs premiers pasteurs ; qu'ils soient pleins de charité pour eux, qu'ils se soumettent avec un affectueux respect à leurs jugements, décisions ou mesures, adoptant leurs inspirations pour règle de leur conduite ; qu'ils forment une édifiante association de cœurs et d'intelligences unis pour le bien commun par l'harmonie des vœux et des efforts. A cette vue, les ennemis même du sanctuaire seront saisis d'admiration, comme autrefois Balaam qui s'écriait en contemplant le camp du peuple hébreu : " O Jacob, que tes pavillons sont beaux ! Israël, que tes tentes sont magnifiques : *quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israël !* (Num. xxiv, 9).

CHAPITRE QUATRIÈME

LA CHARITÉ ENVERS LES CONFRÈRES

1. — *Elle doit être le caractère distinctif du prêtre*

Parmi toutes les vertus qui forment le caractère distinctif du prêtre, il en est une particulièrement importante, reconnue nécessaire pour tous, mais trop souvent négligée dans la pratique : *la charité fraternelle.* Cette vertu est une vertu sacerdotale par excellence. Jésus veut la voir régner parmi ses prêtres.

A la veille de sa passion, au moment où il faisait le testament de son cœur, où, à travers les siècles et de son regard divin, il voyait les prêtres futurs, Jésus donna à ses enfants une dernière bénédiction comme gage de sa tendresse paternelle et il leur demanda de s'aimer entre eux d'un amour vrai et sincère, d'être unis et consommés dans l'unité " C'est à cette marque seule, dit-il, que je les reconnaîtrai pour mes disciples " *Praeceptum Domini* est, remarque saint Jérôme, *et si solum fiat, sufficit.*"

Pour nous démontrer toute l'importance de cette vertu, de charité qui produit l'union, Jésus, qu'on ne prie jamais en vain, conjure son Père d'accorder cette grâce de charité et d'union à ses futurs prêtres : Le désir qui le presse de voir tous les membres du sacerdoce enlacés dans les doux liens d'une charité réciproque est si ardent qu'il fait monter sa prière jusqu'au trône de l'Auguste Trinité : " Père saint, faites que tous mes prêtres soient un par charité comme nous sommes un par nature ; faites que tous leurs cœurs se confondent en un comme vous, mon Père vous êtes en moi, comme moi en vous, afin q ı'ils soient un en nous, *omnes unum sint sicut tu, Pater, in me et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint.* O Père saint, je vous le demande encore une fois, qu'ils soient consommés en un et que l'amour qui m'unit à

vous passe dans leurs cœurs pour les unir les uns aux autres: *sint consumpti in unum... dilectio quâ dilexisti me in ipsis sit et ego in ipsis.*"

Quelle parole profonde ! Jésus-Christ a voulu dire ceci : de toutes les preuves de la divinité de ma religion, celle-là est la plus décisive. Preuve tirée de la doctrine, preuve par les miracles, preuve par l'apostolat, preuve de la sainteté, c'est bien, c'est très bien, mais la preuve authentique, irréfragable, éclatante, c'est l'union des cœurs.

Tel est le testament de Jésus aux prêtres, le testament de l'Auteur de notre sacerdoce. Comme nos cœurs doivent le recueillir avec amour, le méditer avec piété, l'exécuter à la lettre avec bonheur ! Quand la charité serait bannie de la terre, elle devrait, en vertu de ce testament, se conserver encore dans le cœur du prêtre, unissant tous les membres du clergé entre eux et tendant à communiquer sa flamme à tous ceux qui les entourent.

C'est donc là la volonté de Jésus, c'est là l'amour qu'il veut voir régner entre les prêtres qui ne sont pas seulement les enfants d'un même Père qui est Dieu, d'une même Mère qui est l'Eglise, mais les disciples du même Maître, les soldats du même Chef, qui sont revêtus du même caractère comme du même habit, qui sont employés aux mêmes fonctions, qui sont les défenseurs de la même cause, les membres d'un même corps et appelés à vivre du même esprit comme ils ont une même vocation : *Unum corpus et unus spiritus sicut vocati estis in unâ spe vocationis vestræ.*

Les prêtres doivent s'aimer, se tenir unis ; il y va de l'intérêt du corps ecclésiastique. On l'a dit souvent et on ne saurait trop le répéter : " C'est l'union qui fait la force. " Un clergé bien uni, dont tous les membres s'appuient, se soutiennent, s'aident par un échange réciproque de bons offices, ont une marche uniforme dans la conduite et le gouvernement, le même langage dans la chaire, la même décision au tribunal, ne forment tous ensemble qu'un même esprit et un même corps, en sorte que toucher à l'un, c'est blessser l'autre, un tel clergé est fort et puissant. Le Seigneur, qui est le Dieu de la paix et de la charité vit dans ce mi-

lieu et féconde le travail qui s'y fait. " *Illic mandavit Deus benedictionem et vitam.* "

Quels beaux fruits en effet produit cette union nécessaire ! Les prêtres alors se consolent mutuellement dans les peines, se relèvent dans les abattements, se soulagent dans les fatigues et de grand cœur sont secourables l'un à l'autre. Alors aussi ils sont les uns aux autres un soutien efficace dans le chemin de la vertu, ils sentent par expérience toute la vérité de la parole de l'Esprit-Saint : " *frater qui adjuvatur a fratre quasi civitas firma ;*" ils sentent le bonheur qu'il y a pour des frères d'être bien unis ensemble : " *ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* "

Et cette union entre les prêtres doit être une union sainte qui doit avoir la foi pour principe, l'indulgence mutuelle pour lien, la gloire de Dieu pour fin.

Le prêtre ne doit pas aimer ses confrères parce que ceux-ci lui plaisent, parce qu'ils ont du talent et des manières agréables, parce qu'ils peuvent lui rendre service... Ce n'est pas là aimer en chrétien, moins encore en prêtre ; un païen peut aimer de la sorte : " *Nonne ethnici hoc faciunt* ? " Il doit aimer dans ses confrères non pas l'homme extérieur qui frappe le sens, mais l'image de Dieu, un membre de Jésus-Christ, le temple du Saint-Esprit, une âme immortelle destinée à posséder Dieu et à le glorifier pendant l'éternité ; il doit aimer le ministre et l'ambassadeur du Très-Haut, le représentant de Jésus-Christ en terre ou plutôt Jésus-Christ lui-même : " *Sacerdos alter Christus.* "

De cet amour résulte une union cordiale également noble et sainte où tous les confrères sans exception seront les bienvenus parce que Jésus est aimable en tous ; où tous les rapports seront pleins de dignité autant que de bienveillance, parce qu'il n'en peut exister d'autres avec Jésus-Christ ; où l'on se fera un plaisir de rendre service, parce qu'obliger un confrère c'est obliger Jésus-Christ, d'accueillir avec un visage riant et des manières cordiales, parce que recevoir un confrère, c'est recevoir Jésus-Christ " *Qui vos recipit, me recipit ;* " où l'on ne craindra rien tant que de rompre avec un confrère, parce que ce serait rompre avec Jésus-Christ ; que de railler ou de blesser un confrère, parce

que ce serait railler ou blesser Jésus-Christ : " *Qui vos spernit me spernit ;* " que d'être froid avec un confrère parce que ce serait l'être avec Jésus-Christ. Et tout cela, c'est Jésus-Christ lui-même qui nous le dit : " *Quamdiu fecistis uni ex his fratribus minimis, mihi fecistis.* "

Toute autre union que celle-là qui s'appuie sur la foi n'est pas à la hauteur du prêtre ; elle n'a aucun mérite pour le ciel. Et elle n'a rien de durable et de solide ; elle est inconstante comme le caprice, variable comme l'humeur ; l'indulgence lui fait défaut.

Nous ne devons pas nous attendre à trouver des anges sur la terre ; chaque homme, hélas ! disons-le en gémissant, et aussi chaque prêtre a quelque défaut ou imperfection qu'il faut supporter ; puis les tempéraments diffèrent, les hommes ne sont pas les mêmes ; les jugements et les manières de voir se contredisent. Et tant d'éléments divers et contraires ne peuvent sympathiser qu'autant qu'on souffre l'un de l'autre en patience et en charité : " *in charitate Dei et patientiâ Christi* " De là cette loi qui nous a été imposée : " *Alter alterus onera portate et sic adimplebitis legem Christi,* " *supportantes invicem in charitate ;*" loi de bienveillance et d'indulgence qui prend sous sa défense toutes les misères à la fois ; qui ne permet ni les dédains pour la faiblesse ni les dérisions pour les travers, ni les censures pour les égarements mêmes qu'on n'est pas chargé de reprendre ; loi si chère au cœur de Jésus que, pour forcer à l'observer, il y a attaché nos plus chers intérêts, nous déclarant que Dieu ne sera indulgent pour nos défauts que selon la mesure de notre indulgence pour les défauts de nos frères : " *eadem quippe mensurâ quâ mensi fueritis, remittetur vobis.* " D'où saint Jean Chrysostôme conclut : " *si proximus non quomodo te sustinebit Deus, si ipse non fers conservum, quomodo te feret.* " Et nous souscrivons nous-mêmes à cette loi lorsque nous disons à haute voix dans l'action du sacrifice ; Mon Dieu, soyez indulgent pour nos fautes comme je le suis pour les fautes de mes frères : " *dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus debitoribus nostris,* " paroles qui sont un arrêt de mort dans la bouche du prêtre qui ose les prononcer avec un cœur aigri contre son frère ; car si son vœu était exaucé, une flamme sortirait du tabernacle pour le dévorer tout vivant.

Quelle belle leçon nous donne saint François de Sales quand il nous dit : " Je suis bien heureux que Dieu me commande d'aimer mes ennemis car je ne saurais comment faire pour ne pas les aimer, supposé qu'il le défendit ; nos ennemis sont nos plus grands bienfaiteurs, parce qu'ils travaillent à la destruction de notre amour-propre. "

Comme ce grand Saint savait les paroles adressées par Dieu aux prêtres : " si vous avez souvenance d'avoir aigri le cœur d'un seul de vos confrères, laissez-là votre offrande et allez avant tout vous réconcilier. " Le culte suspendu, le trouble dans l'assemblée sainte sont donc un moindre mal que la division entre les frères ; et le divin sacrifice, tout excellent qu'il est, ne plaît à Dieu qu'autant qu'il est précédé par le sacrifice des ressentiments immolés : " *misericordiam volo non sacrificium.* "

Et le plus souvent ceux qui ne peuvent rien souffrir, rien excuser, ceux qui se montrent le plus offusqué par les taches les plus légères dans leurs confrères ; ceux à qui les imperfections les plus excusables chez les autres semblent des crimes, sont peu sévères à eux-mêmes et se pardonnent leurs imperfections. Ce sont souvent les plus infirmes qui ne savent pas compatir à l'infirmité ; ceux qui ont le plus besoin d'indulgence pour eux-mêmes qui en ont le moins pour les autres.

---

2. — *Elle s'oppose surtout au péché de la langue*

Et de quels manquements à la charité se rendent-ils parfois coupables ! Un confrère montre-t-il du zèle, se dépense-t-il sans repos ni trève a toutes sortes de tentatives pour le bien de la paroisse ; réussit-il à faire ce que d'autres ne font pas. Ils l'accusent du désir de paraître et d'ambition. Un autre obtient-il dans le ministère de la prédication de grands succès. Ils l'accusent de vanité. Un autre honoré de la confiance de l'évêque est-il appelé à une situation importante. Ils ne se gênent pas de dire qu'il a acheté, au prix de certaines complaisances, la faveur dont il est

l'objet. Un autre ne réussit pas ; ses desseins et ses initiatives se retournent contre lui ; au lieu de se représenter qu'il est à plaindre, qu'il pleure peut-être en secret ; au lieu de lui déserver une délicate compassion ; ils critiquent son imprudence et prétendent que les difficultés et les peines où il se trouve, il les a évidemment méritées.

Il ne faut pas oublier que de tous les péchés le plus fréquent et le plus dangereux est celui de la langue. Les Saintes Ecritures nous déclarent en effet que celui qui ne gouverne pas sa langue n'a qu'une vertu fausse et une piété stérile : " *hujus vana est religio* " même qu'il n'est guère de long entretien sans péché : " *In multiloquio ne deerit peccatum.* "

Quelle charité immense Notre Divin Sauveur a montrée dans les conversations qu'il a bien voulu avoir avec les hommes pendant sa vie mortelle ! " *In terris visus est et cum hominibus conversatus est.* " Que ses conversations étaient saintes et édifiantes ! Il ne sortait de sa bouche que des paroles de grâces qui ravissaient tous ceux qui avaient le bonheur de l'entendre. Les paroles qui découlaient de ses lèvres, dit le Texte sacré, étaient si pleines de grâces que tous les auditeurs en étaient dans l'admiration : " *mirabantur in verbis gratiæ quæ procedebant de ore ipsius.* " Loin que la médisance souillât jamais ses lèvres, il ne pouvait souffrir que les scribes et les pharisiens censurassent les défauts du prochain: " *Quid autem vides festucam in oculo fratris tui* " leur disait-il, *et trabem in oculo tuo non vides?* " Il allait même jusqu'àd éclarer fait à lui-même tout outrage fait à la personne ou à la réputation du moindre des siens, de sorte que dire du mal du prochain, c'est en dire de Jésus ; railler le prochain, c'est railler Jésus: " *Quamdiu non fecistis uni de minoribus his, mihi non fecistis.* "

Quel beau modèle, quelle belle leçon de conversation pour le prêtre ! Jamais il ne lui est permis de laisser échapper un mot ou un air pénible pour personne, de prendre le langage de la vivacité et de la mauvaise humeur. Si on a eu des torts à son égard, il faut qu'il les couvre par une surabondance de charité et rendre le bien pour le mal. Le prêtre ne peut le matin tremper ses lèvres, dans le saint calice et, quelques instants après de ces mêmes lèvres encore pour ainsi dire teintes et empourprées du sang de Jésus-

Christ, laisser distiller le fiel de la médisance et de la critique sur des hommes pour lesquels Jésus-Christ est mort, sur ses membres vivants qui sont les chrétiens, surtout sur les oints et les prophètes, malgré la défense qu'il en a faite : " *nolite tangere christos meos et in prophetis meis nolite malignari,* " sur ses confidents intimes, ses représentants et ses lieutenants en terre, ses ministres qu'il appelle ses plus tendres amis : " *vos autem dixi amicos;* " et quelquefois même sur les supérieurs, desquels il a dit que s'en prendre à eux, c'est s'en prendre à lui-même : " *non te abjecerunt sed me... qui vos sprenit me spernit.* "

Tous les jours les prêtres demandent à Dieu d'ouvrir leurs lèvres au récit de ses louanges ; ils ne doivent pas les livrer au démon pour en faire sortir le poison de la critique et de la médisance. " O bouche du prêtre, bouche plus auguste et plus vénérable que le propitiatoire de l'ancien temple, dit saint Jean Chrysostôme: *os vel ipso quoque propitiatorio augustius et honorabilius*" " Bouche sainte comme celle de Jésus-Christ même, " " *Os tuum, os Christi est,* dit saint Bernard, comment pourriez-vous vous avilir en manquant à la charité ? " " O prêtres, dit encore ce Saint, Vous avez consacré votre bouche à l'Evangile ; c'est une profanation de l'ouvrir à toute parole que l'Evangile n'approuve pas ; c'est un sacrilège de violer la charité dans la conversation de cette même bouche qui l'a prêchée dans la chaire. " " Prenez garde, dit saint Augustin, qu'une langue qui tous les jours fait descendre du ciel le Fils de Dieu, n'aille pas s'élever contre le Fils de Dieu lui-même et le déchirer dans ses membres vivants. "

Il faut que la conversation des prêtres ait quelque chose de noble comme leur caractère, de grave comme leurs fonctions, de charitable et d'aimant comme la religion dont ils sont les apôtres, de saint et d'édifiant comme nos mystères ; il faut que la bouche du prêtre soit une source de vie et de sagesse : *vena vitæ, os justi ; os justi parturiet sapientiam.*

Il ne faut jamais parler du prochain à moins qu'on n'ait du bien à dire de lui. Quand notre bouche va s'ouvrir pour parler des autres, demandons-nous à nous-mêmes ; serai-je bien aise qu'on dise de moi ce que je vais dire ? Si la réponse est affirmative, parlons, sinon taisons-nous.

Il faut même ne pas écouter la médisance. C'est l'avis du Saint-Esprit : " *Sepi aures tuas spinis et linguam nequam nolite audire ;* " on ne serait pas si facile à médire si on n'était pas si facile à écouter. Et saint Bernard dit qu'il n'ose décider lequel est le plus coupable ou l'approbateur du médisant ou le médisant lui-même : " *detrahere aut detrahentem audire quid horum damnabilius sit, non facilè dixerim.* " Pour cela il faut éviter autant que possible la compagnie des médisants. Quand nous nous y trouvons malgré nous, détournons adroitement le discours pour sauver la victime du coup qui la menace ; et quand nous ne pouvons pas détourner la conversation, témoignons au moins par le sérieux de notre visage que ce langage nous déplaît.

Les prêtres de chaque diocèse formant une véritable famille sous la paternité spirituelle de l'évêque, devront donc maintenir entre eux cette charité et cette union que Notre-Seigneur leur a recommandées avec une touchante insistance et dont il a voulu faire le signe distinctif de ses vrais disciples.

Ils ne se contenteront pas d'éviter dans leurs jugements, dans leurs paroles et dans leurs procédés tout ce qui serait contraire à la justice à la bienveillance à l'égard de leurs confrères, tout ce qui pourrait les desservir ou les contrister, mais ils saisiront avec bonheur les occasions de leur témoigner l'estime, le respect, l'affection qu'ils leur portent ; ils se montreront indulgents pour leurs imperfections ou leurs faiblesses ; disposés à pardonner et à oublier ce qui aurait pu leur échapper de blessant ou d'incorrect dans les relations qu'ils auront avec eux, empressés à leur rendre les services qui leur seraient nécessaires, utiles ou agréables, surtout pour l'exercice de leur saint ministère.

S'il venait à s'élever entre eux quelque dissentiment occasionné soit par la diversité des opinions, soit par la contrariété des caractères, ils s'abstiendront avec le plus grand soin d'en laisser rien paraître au dehors. Ils termineront en famille et à huit clos les différents qui pourraient naître parmi eux ; ils n'auraient qu'à perdre dans l'estime du monde en le faisant assister au triste spectacle de dissensions qui doivent lui rester étrangères. " Pour se disputer, disait M. de Cheverus, il faut être deux ; or je ne veux me faire le second de personne. " Il suffit presque toujours

d'une explication amicale et conciliante pour tout aplanir entre ecclésiastiques raisonnables. Si toutefois ce moyen échouait, on pourrait facilement en appeler au jugement de quelques confrères impartiaux et éclairés et, en dernier ressort, à l'arbitrage paternel de l'évêque.

Tout en respectant les lois de la prudence et de la discrétion, les prêtres ne doivent pas se refuser les uns aux autres le service fraternel d'un avertissement charitable qui, en certaines occasions, peut être fort utile et même nécessaire pour prévenir ou corriger des méprises ou des imprudences. Ceux qui auraient à donner ces avertissements le feront toujours avec tous les ménagements de la plus grande délicatesse ; ceux qui les recevront se montreront pleins d'humilité et de reconnaissance et ils s'efforceront d'en faire leur profit, après un examen loyal devant leur conscience et devant Dieu.

Lorsque les prêtres auront été transférés d'une paroisse dans une autre, ils s'abstiendront de toute démarche et relation capables de préjudicier au ministère de leur successeur ; quelles que soient les circonstances, ils agiront vis-à-vis de lui avec une grande délicatesse et un parfait désintéressement ; ils se mettront eux-mêmes charitablement à sa disposition pour lui fournir s'il en est besoin, tous les renseignements de nature à faciliter les débuts d'une administration nouvelle. Que les prêtres soient donc unis pour s'animer mutuellement à procurer à Dieu la plus grande gloire possible par la sainteté de leur vie, l'édification de leurs exemples, leur assiduité à la prière, leur zèle pour le salut des âmes ; qu'ils soient unis pour aviser ensemble aux moyens de faire le plus grand bien, d'abolir les abus, d'arracher les pécheurs aux passions qui les tyrannisent, de gagner à Dieu les cœurs qui sont éloignés de lui ; qu'ils soient unis pour se faciliter réciproquement l'exercice de leurs fonctions ; qu'ils soient unis pour se soutenir, s'entraider, s'avertir mutuellement, surtout pour s'entendre dans la guerre qu'ils feront à l'enfer, combiner ensemble les moyens d'attaque et des défense et faire ainsi une sainte conspiration de la vertu contre le vice, du zèle contre le génie du mal.

A la vue des premiers chrétiens, les païens s'écriaient : " Voyez

comme ils s'aiment. " Ne faudrait-il pas aussi que la charité unit tellement tous les prêtres que les peuples, en les voyant, puissent s'écrier : " Voyez comme ils s'aiment. " A la charité, on doit reconnaître les chrétiens ; combien plus les prêtres qui doivent être les plus parfaits des chrétiens, qui ont tous la même mission : celle de répandre le feu de la charité sur la terre, qui remplissent les mêmes fonctions, soutiennent la même cause, doivent s'aimer et rester unis !

Que cette union sera belle ! belle aux yeux de Dieu qui y trouvera sa gloire, belle aux yeux de l'Eglise qui y trouvera sa défend, belle pour les prêtres qui y trouveront consolation, appui et grâce. C'est David qui disait : " qu'il est avantageux et doux à des frères de vivre dans l'union ! " Elle est pour eux semblable à la douce rosée qui tombe sur la montagne de Sion, qui la rend fertile. Car où règne l'union, là le Seigneur répand abondamment ses bénédictions. " (Ps. 131).

CHAPITRE CINQUIÈME

ZÈLE POUR LE SALUT DES AMES

1. — *Ce zèle est le fruit nécessaire de l'amour de Dieu*

De l'amour de Dieu et du prochain jaillit le zèle comme la flamme s'élève du sein des charbons ardents. Le zèle n'est pas autre chose que l'amour se traduisant par des actes. Là où il n'y a pas d'amour, il ne faut pas s'attendre à trouver du zèle et réciproquement, là où il n'y a pas de zèle, il ne saurait y avoir d'amour. " *qui non zelat non amat.* " (Saint Augustin). " A proprement parler, dit saint François de Sales, le zèle n'est autre chose sinon l'amour qui est en ardeur ou plutôt l'ardeur qui est en amour. "

" Le zèle, dit Guillaume de Paris, est une flamme ardente allumée au foyer céleste qui consume le cœur des hommes apostoliques et s'échappe de leur sein pour aller porter au loin l'incendie de l'amour divin. " C'est une plénitude de dilection qui déborde du cœur et fait qu'on s'écrie avec saint Augustin : " *Manificate Dominum mecum ; nolo solus magnificare Deum ; nolo solus amare ; nolo solus amplecti.* "

Nous savons ce que fait le feu dans ces étranges machines qu'on appelle locomotives. Quand il y est allumé, il les met en mouvement et, malgré leur inertie et leur pesanteur naturelles, malgré le nombre de leurs wagons, il les entraine au loin avec une rapidité vertigineuse.

De même, quand l'amour de Dieu, comme un feu dévorant, est bien ardent dans une âme, que de beaux effets n'y produit-il pas ! Sans sortir de cette âme où il réside comme en un foyer, il rayonne jusqu'aux derniers confins des choses. Il va courant dans le corps entier de l'Eglise, au ciel, au purgatoire, sur toute la terre, l'œil ouvert, l'oreille dressée, la main tendue, prenant toutes les formes pour satisfaire aux nombreux besoins qu'il

constate, toujours actif, toujours dévoué, toujours se dépensant lui-même et avec une joie qui va croissant à mesure qu'il trouve à se dépenser davantage. C'est lui qui fait les apôtres, les martyrs, les docteurs, les confesseurs, les vierges. C'est lui qui donne à d'intrépides et fervents missionnaires des ailes pour voler jusqu'aux extrémités de la terre, jusque sur les plages les plus inhospitalières pour s'y dévouer à la gloire de Dieu et au salut des âmes. C'est lui qui apprend à une multitude de chrétiens de tout pays, de tout âge, de toute condition le secret d'étonner le ciel par le nombre et le mérite de leurs bonnes œuvres. C'est lui qui rend l'Eglise semblable à un " beau jardin diapré en fleurs infinies, lesquelles, en l'assemblage de leurs variétés, font une très agréable perfection de beauté. " (Saint François de Sales).

Il ne faut pas demander après cela si un prêtre est tenu d'avoir du zèle ; ce serait faire injure au sacerdoce dont il est honoré et qui réclame impérieusement le zèle parce qu'il réclame impérieusement l'amour.

Que de fois le prêtre, dans le cours de sa carrière sacerdotale croit devoir rappeler aux fidèles le mot du Saint-Esprit : " *mandavit unicuique Deus de proximo suo.* " Que de fois il a pris l'occasion de leur dire, que, lorsqu'ils comparaîtront devant lui, il leur demandera ce qu'ils ont fait pour le salut de leurs frères, s'ils ont exercé autour d'eux une mesure d'influence en proportion avec les grâces et les talents qu'ils ont reçus de lui, s'ils se sont efforcés de rayonner autour d'eux pour le bien des âmes, s'ils ont travaillé à verser dans l'esprit de ceux qui n'étaient aussi éclairés qu'eux un peu de ces lumières surnaturelles qui les inondaient, dans les cœurs fermés à l'amour de Dieu un peu de cette chaleur qui réchauffait le leur.

Que de fois le prêtre dit aux fidèles que la vraie charité demande des œuvres, que l'amour du prochain , ce ne sont pas de vaines protestations de dévouement, de belles et creuses paroles qui n'engagent à rien ; ce n'est pas non plus la simple bienveillance trop voisine, trop proche parente de la froide politesse qui a toujours le sourire sur les lèvres et jamais au cœur la pitié et le dévouement.

" Il ne suffit pas de bien vouloir, dit saint Ambroise, il faut

bien faire, " c'est-à-dire, chacun doit faire du bien à son prochain selon la mesure de ses facultés.

Et le prêtre a dit aux fidèles confiés à ses soins quelles sont les œuvres que la charité réclame d'eux. Sans doute ils doivent soulager les besoins physiques du prochain ; ils doivent donner l'aumône d'un peu de pain pour tempérer la faim du pauvre, quelques vêtements pour couvrir sa nudité, quelques branches à jeter dans son foyer éteint. Mais, avant tout, il doit songer à son âme, donner à cette âme du pauvre, du malheureux, de l'ignorant, ce dont elle a besoin pour rester à l'image de Dieu qui l'a créée et rachetée de son sang.

Mais, il ne faut pas l'oublier, c'est au prêtre surtout qu'incombe l'obligation de travailler au salut de ses frères. Il a été fait prêtre précisément pour cela. Saint Jérôme appelle les prêtres " les sauveurs du monde, *sacerdotes Deus voluit mundi esse salvatores.* " Saint Prospère leur donne le titre d'intendants de la maison royale de Dieu, " *Dispensatores regiæ domus.* " Saint Pierre proclame les prêtres un sacerdoce royal, un peuple d'acquisition: " *regale sacerdotium, populus acquisitionis.* " Et quels biens doivent-ils amasser ? Des âmes, répond saint Ambroise : " *officium est quæstus non pecuniarum sed animarum.* "

Préserver les âmes de la corruption du monde et les conduire à Dieu, telle est, dit saint Anselme la fonction du prêtre : " *sacerdotis proprium est animas e mundo rapere et dare Deo.* "

"Le prêtre, dit saint Jean Chrysostôme, est comme le père du monde entier ; il doit prendre soin de toutes les âmes au salut desquelles il peut travailler : *quasi totius orbis pater sacerdos est ; dignum igitur est ut omnium curam agat sicut et Deus cujus fungitur vice.* "

Les prêtres sont aussi les médecins que Dieu a chargés de guérir les maladies spirituelles, selon l'expression d'Origène: " *medici animarum,* " et de saint Jérôme : " *medici spirituales.* " Mais " si le médecin fuit le malade, dit saint Bonaventure, qui les guérira, *si medicus fugit ægrotos quis curabit* ? "

Le grand Apôtre désignait les prêtres les coopérateurs de Jésus-Christ dans l'œuvre sublime de la rédemption des âmes " *Dei enim adjutores sumus.* " Notre Divin Sauveur a racheté les

âmes de son sang : " *empti enim estis pretio magno.* " Pour elles il n'a rien épargné ; il était venu pour cela sur la terre : " *propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis.* "

Et c'est afin de continuer son œuvre qu'il a créé les prêtres. Avant de monter au ciel il fit par trois fois à Pierre cette interrogation pleine de mystères : " *Simon Joannis, amas me,* M'aimes-tu, Simon ? " Est-ce que Notre-Seigneur n'était pas certain de la fidélité de son disciple ? Pourquoi donc lui demande-t-il à trois reprises s'il l'aime, contristant ainsi saint Pierre qui lui répond. " Seigneur vous connaissez tout et vous savez que je vous aime. " Jésus voulait nous montrer comment nous devons lui prouver notre amour et il semble ainsi dire à Pierre : Oui je sais que tu m'aimes ; témoins tes larmes abondantes avec lesquelles tu as lavé tes péchés, mais je veux toutefois une preuve plus convaincante de ton amour. Et quelle sera cette preuve ? Le Sauveur voudra-t-il que son Apôtre continue à pleurer le reste de sa vie, qu'il soit chaste et humble, qu'il répande pour lui jusqu'à la dernière goutte de son sang ? Il ne lui dit pas si tu m'aimes, tu devras jeûner, coucher sur la dure, t'exercer aux veilles, défendre la cause de ceux qui sont victimes de l'injustice, être comme le père des orphelins, l'époux de la veuve ; il ne lui demande rien de cela pour le moment, mais à trois reprises, il le charge de paître ses brebis : *pasce oves meas.* Et s'il prie pour lui afin que sa foi ne défaille jamais, à l'instant il lui demande, en retour d'une si grande faveur, de confirmer ses frères : *et tu, aliquando conversus, confirma fratres tuos.* "

Comme saint Pierre, le prêtre est chargé de continuer l'œuvre de Jésus : " *Sicut misit me Pater et ego mitto vos* " (Jean, xx). Il a été constitué par Jésus *sauveur d'âmes.* C'est son office, sa raison d'être, c'est la fin capitale de son sacerdoce. Procurer la gloire de Dieu en sauvant les âmes, travailler à délivrer ces âmes de la tyrannie du démon ; n'épargner pour cela ni peines, ni soins, ni veilles, ni santé, ni fatigues, ni sueurs ; tout faire et tout souffrir, se sacrifier pour réconcilier avec Dieu des âmes qui ont eu le malheur de perdre sa grâce par le péché : ce sont là les sentiments qui doivent être ceux de tout homme apostolique.

Le salut des âmes est pour le prêtre le devoir le plus indispensable, le devoir de tous les jours, de tous les moments de sa vie. C'est ce devoir qui doit être comme la mesure de ses soins, devenir le point de vue fixe de ses démarches, régler l'usage de son autorité, déterminer l'exercice de ses talents, animer toutes ses fonctions et adoucir tout ce qu'elles peuvent avoir de laborieux et de pénible. C'est ce devoir qui, selon la belle expression de saint Jean Chrysostôme, doit faire le capital de nos obligations, toute notre consolation au milieu de nos peines et, pour ainsi parler, qui doit être comme l'âme de tout le ministère ecclésiastique. En vain prétendons-nous nous dispenser d'un devoir si important, sous le preétexte spéciaux de mener une vie plus sainte et plus parfaite, il ne suffit pas à un prêtre que ses mains soient pures et sa vie innocente, il faut de plus qu'il sache se rendre utile aux autres.

Quelle mission glorieuse, quelle charge honorable ! Le salut des âmes ! Si Dieu même était à la place des prêtres, il ne pourrait remplir un ministère plus sublime, plus sacré que celui dont il les a chargés.

" C'est une plus grande œuvre, dit saint Augustin, de faire d'un impie un juste, que de créer le ciel et la terre. Dieu ne nous a pas appelé à son aide pour la création mais pour la sanctification des âmes. Il a dit à son prêtre : j'ai fait moi le ciel et la terre ; mais je te donne de faire de la terre le ciel ; j'ai allumé les flambeaux qui éclairent le monde, tu en allumeras de plus éclatants ; tu ne peux faire un homme mais tu peux faire de l'homme un juste agréable à Dieu ; vois donc comme je t'ai aimé puisque je te donne le pouvoir de faire des œuvres si grandes ! "

" Eussiez-vous tous les trésors de Crésus, toutes les richesses d'un Salomon, en répandant tout dans le sein des pauvres, dit saint Jean Chrysostôme, vous auriez incomparablement moins fait que si vous aviez sauvé une seule âme. "

" C'est un grand miracle, dit saint Grégoire, de rappeler un corps mort à la vie ; c'en est un beaucoup plus grand de ressusciter à la vie de la grâce une âme atteinte de la mort du péché. "

Le salut des Ames ! Mais c'est pour Dieu lui-même une œuvre plus grande que la création du ciel et de la terre. " Il dit et tout

Universitas

a été fait. " (Ps. 148). Une parole, voilà donc ce qu'il en coûte à Dieu pour toutt irer du néant. Mais pour retirer l'humanité du tombeau du péché, ce qu'il lui en coûte, c'est sa vie jusqu'au dernier soupir, c'est son sang jusqu'à la dernière goutte.

Et Dieu a choisi les prêtres pour être ses instruments et ses organes ; c'est par eux qu'il veut sanctifier les hommes et les conduire à la souveraine félicité. O le sublime emploi ! O la digne ambition ! " J'ignore, dit Richard de Saint-Victor, si quelqu'un peut recevoir ici-bas une plus grande faveur que d'être appelé à changer les hommes pervers en hommes de bien, les enfants de Satan en hommes de Dieu. Dira-t-on qu'il est beau de ressusciter les morts ? Mais quoi ! rendre la vie à une chair qui doit mourir de nouveau sera donc plus excellent que de ressusciter une âme qui vivra toute l'éternité ? "

Le prêtre doit être convaincu qu'il n'y a rien de plus divin que de consacrer toutes ses facultés, tout son temps à la même œuvre pour laquelle Jésus-Christ a prodigué ses sueurs, ses larmes, son sang, sa vie. Si une ville assiégée par l'ennemi était sur le point d'être livrée à toutes les horreurs du bombardement, de l'incendie, de la famine et du carnage, quelle serait la gloire de ceux dont l'habile activité parviendrait à éloigner ces affreuses calamités ! Bien plus éclatante sera la gloire des prêtres dont les soins charitables et empressés sauveront l'âme de leur prochain des souillures de l'iniquité et des supplices de l'enfer ! Si la charité qui assiste les indigents et les malades se rend digne des plus grands éloges, quel ne sera pas le mérite de cette charité spéciale qui prodigue ses soins aux âmes les plus infirmes, les plus pauvres en biens spirituels, cette charité qui concourt à la résurrection de celles qui sont mortes devant Dieu, qui leur apporte, avec la grâce sanctifiante, une paix qui surpasse tout sentiment, une joie qui défie l'adversité, qui leur prépare la plus ineffable alliance avec les personnes divines pendant toute l'éternité !

L'obligation glorieuse de travailler au salut des âmes, s'écriait un jour un saint évêque, je ne l'échangerais pas avec l'honneur d'être un premier séraphin ; car il vaut mieux être un apôtre qu'être un ange, travailler ici-bas à faire connaître et aimer Dieu que de se reposer là-haut dans la contemplation de ses grandeurs.

Et que peut-on faire de plus grand pour Dieu que de sacrifier son sang et sa vie pour lui ? Cependant saint Jean Chrysostôme affirme que celui qui, pour travailler au salut des âmes, diffère ou même perd l'occasion d'être martyr, sera plus grand et plus glorieux dans le ciel que s'il avait quitté cet emploi pour souffrir le martyre. Et il déclare que ce n'est pas lui mais que c'est saint Paul qui l'affirme. Saint Paul ne dit-il pas aux Philippiens qu'il a un grand désir d'être avec Jésus-Christ et que ce serait pour lui la chose la plus avantageuse ; mais qu'il est plus nécessaire qu'il demeure avec eux, et par conséquent que c'est le meilleur et le plus agréable à Dieu. De là vient que sainte Philomène déclarait qu'elle portait plus d'envie à ceux qui travaillent au salut des âmes qu'aux martyrs. Et sainte Catherine de Sienne baisait la terre par où ceux-là avaient passé.

Et comme tous les saints se sont montrés bien persuadés de cette touchante vérité ! Tous étaient dévorés d'un insatiable désir de voir Dieu connu, aimé, servi, jaloux de son honneur et de sa gloire. Ils auraient voulu se répandre dans tout l'univers, se multiplier par tous les lieux, pour établir partout son règne. Et s'ils ne pouvaient étendre leurs travaux aussi loin que leur zèle, ils se sacrifiaient au moins tout entiers pour le troupeau qui leur était confié.

Il faut entendre saint Paul dans les élans de son zèle pour les âmes. " *Cupidè volebamus*, s'écriait-il, *tradere pro vobis non solum évangelium Dei sed et animas nostras.* " (I, Thes. II, 8). Il dit encore : " *Græcis et Barbaris, sapientibus et insipientibus, debitor sum. Testis mihi est Deus quomodo cupiam omnes vos in visceribus Jesu Christi.* " (Phil. I, 8). Il ne marque pas de distinction séparatiste parmi ceux à qui Dieu l'envoie. Le sentiment loyal de sa mission le lui interdit. Puis il renchérit sur ces expressions déjà si brûlantes ; et, dans son Epitre aux Corinthiens, il pousse à ce sujet ses déclarations jusqu'aux dernières limites, il donne de sa générosité la preuve suprême : " *Ego autem libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris.* " (2 Cor. XII, 15). Quelle belle parole d'apôtre ! Elle doit être la devise de prédilection du prêtre et devrait être inscrite en lettre d'or au seuil de tous les presbytères. Le grand Apôtre dit encore: "*Opta-*

bam enim ego ipse anathema esse a Christo pro fratibus meis," (Rom. VIII, 3). Quel excès ! Il souhaite d'être frappé de malédiction, comme quelqu'un qui ne réfléchit pas si le sacrifice qu'il veut est possible. Il exprime ce désir qu'on pourrait appelé insensé d'être séparé de Jésus-Christ, pourvu que, par ce moyen, il procure le salut de ses frères.

Que d'autres ont senti les effluves de ce feu sacré ! saint Jean Chrysostôme assure que si, pour sauver les âmes qui lui sont confiées, il fallait sacrifier ses deux yeux il les offrirait à l'instant même avec une joie sans égale. saint Bernard aurait voulu subir autant de fois la mort qu'il y a de pécheurs dans le monde s'il eut pu les sauver ainsi.

Qui ne connait la prière de saint Martin de Tours à son lit de mort : " *Domine, si populo tuo adhuc sum necessarius, non recuso laborem.*"

Saint François d'Assise pleure sur les âmes avec une compassion si tendre, qu'au dire d'un autre saint, il est semblable à une mère dans les douleurs de l'enfantement.

Saint Gaëtan voyant beaucoup d'âmes se perdre pendant une révolution qui eut lieu à Naples, se sentit si profondément affecté qu'il en mourut de douleur.

Saint François-Xavier, après avoir soumis à Jésus-Christ d'immenses contrées dans les Indes, s'écriait : " Que ne puis-je, ô mon Dieu, multiplier ma personne et mes travaux ; que ne puis-je donner mille vies, souffrir mille morts pour vous faire connaître et aimer de toutes les nations de la Terre ! Je me suis éloigné de toi, ô chère Europe, mais tu es toujours présente à ma pensée et à mon cœur ; je gémis, je soupire, j'adresse sans cesse des vœux au ciel pour la conversion des hérétiques qui déchirent ton sein... Je vous ai catéchisés, Indiens, Japonais ; je vous ai prêché la doctrine du salut... Je vous tends les bras, infortunés Chinois qui vous opposez à votre bonheur en repoussant les ministres de l'Evangile. Si je connaissais d'autres peuples, j'y courrais, j'y volerais, ô mon Dieu, au péril de ma vie, afin que toutes les nations de la terre vous connaissent et vous aiment : *quis mihi det ut moriar pro te, ut congnoscant te omnes fines terræ?* "

C'est le zèle l'amour des âmes qui arrachait au quinzième siècle un à moine dominicain Savanarole ce cri d'apostolique éloquence : " Florence, ô Florence, je suis fou de toi ; tue-moi, crucifie-moi, si tu le veux, mais convertis-toi. "

C'est cet amour qui faisait dire au bon curé d'Ars : " si, le bon Dieu me proposait ou de monter au ciel à l'instant même ou de rester sur la terre pour travailler à la conversion des pécheurs, je resterais sur la terre. " Mais est-ce possible, lui disait-on, les saints sont si heureux dans le ciel ! Plus de tentation, plus de misères ! Et le bon curé avec un angélique sourire, répondait : C'est vrai, mais les anges sont des rentiers ; ils ne peuvent plus comme nous glorifier Dieu par le travail, les souffrances et les sacrifices pour le salut des âmes.

Parlant d'un hérétique, saint François de Sales disait : " Ah ! que ne donnerais-je pas pour le salut de cette pauvre âme ? Vive Dieu en présence de qui je prie ; je voudrais donner mon sang pour oindre ses plaies et ma vie temporelle pour le préserver de la mort éternelle. "

Saint Léonard de Port Maurice s'écriait : " Ah ! si Dieu me faisait la grâce de sauver une âme ou au moins d'empêcher un seul péché mortel volontiers je donnerais mon sang et ma vie. "

Quand saint Vincent Ferrier voyait dans sa paroisse une âme perdue ou en danger de se perdre, il se précipitait comme hors de lui-même dans son église ; il montait à l'autel ; il ouvrait le tabernacle d'une main que Lacordaire appelle, avec les audaces de son génie, une main " haletante ; " puis, se prosternant, il criait vers Dieu avec une impétuosité et des sanglots qui accusaient une sainte démence : " Faites-moi mourir, Seigneur, ou donnez-moi ce pécheur. "

" O Dieu, ô amour, ô source de l'amour, disait une humble religieuse, donnez-moi donc une voix capable de se faire entendre de l'Orient à l'Occident, du ciel à l'enfer, pour que je fasse retentir aux oreilles de tous que vous êtes l'amour. O amour, que vous êtes peu connu ! que vous êtes peu aimé ! O âmes, aimez donc l'amour qui a vous tant aimées ! "

Soumis aux mêmes obligations que ces grands zélateurs de la gloire de Dieu, les prêtres ne doivent pas s'épargner quand il

s'agit du salut des âmes. Ces âmes, Dieu les leur a confiées. " Malheur donc à moi, dit saint Bernard, si je viens à négliger la garde de ce dépôt, c'est-à-dire de ces âmes que Dieu a estimées plus que sa propre vie, puisque pour elles il a versé tout son sang."

Selon l'expression d'un Prophète, la charité est dans le cœur d'un homme apostolique comme un feu dévorant que rien n'arrête et qui détruit tout pour se faire jour, pour se faire un passage. (JÉRÉMIE, XX). Embrasé de ce beau feu et ne pouvant plus contenir au dedans de lui-même les flammes saintes qui le dévorent, un prêtre ne cherche qu'à les répandre, rien qu'il ne fasse et qu'il ne tente pour apprendre aux hommes combien Dieu les a aimés et combien ils doivent l'aimer ; c'est là qu'il porte uniquement toutes ses pensées et toutes ses vues. S'il parle, c'est la charité qui parle par sa bouche, qui anime sa voix et répand dans les âmes cette onction douce et secrète à laquelle les cœurs les plus rebelles sont comme forcés de se rendre. Selon le précepte de l'Apôtre : " il parle à Dieu à temps et à contre-temps ; il conjure ; il menace ; " (AD TIM. IV). il reprend tantôt avec douceur tantôt avec force, mais toujours avec des entrailles de père ; il prend mille formes différentes pour s'insinuer dans les cœurs, " devenant faibles avec les faibles et se faisant tout à tous pour les gagner à Jésus-Christ. " (AD COR, IX). Sa charité industrielle semble réduire en art la conversion des pécheurs, sa condescendance les gagne, sa compassion leur ouvre le cœur, sa prudence applique les remèdes propres aux différents maux dont ils sont atteints ; sa patience vient à bout de la résistance la plus opiniâtre que des malades volontaires apportent à leur guérison. Samaritain habile, il sait verser à propos l'huile et le vin sur les plaies, selon la nature des maux, selon les circonstaces de la maladie ou les dispositions différentes des malades.

Les titres augustes dont les prêtres sont décorés et l'esprit du sacerdoce dont ils sont animés prouvent qu'ils sont les hommes de Dieu sur la terre ; ils sont les vicaires de la charité du Christ, revêtus de sa toute-puissance pour le salut des hommes et pour leur réconciliation avec Dieu : *vicarii charitatis Christi.* Ils sont ses ministres et ses ambassadeurs auprès de ces mêmes hommes pour leur intimer les volontés du Seigneur : " *Sic nos existimet*

homo ut ministri christi et dispensatores mysteriorum Dei." (Ad Cor. IV). Si le ministre d'un roi de la terre, qui le représente dans une cour étrangère, doit avoir une attention particulière à ménager les intérêts de son prince, à empêcher tout ce qui pourrait être préjudiciable à sa gloire et aux droits de sa couronne, qui peut douter que le ministre du Roi des rois doit avoir pour sa gloire un zèle dont la mesure est de n'en point avoir ? Les prêtres de la nouvelle Loi, par la grâce de l'onction sainte qui les associe au sacré ministère, deviennent les coopérateurs de Dieu en tout ce qui regarde le salut des hommes ; ils entrent en part du sacerdoce de Jésus-Christ qui n'a été établi prêtre et pontife que pour détruire le règne du péché, rendre à son Père la gloire que la malice des hommes lui avait ravie et lui former un peuple spirituel innocent et fidèle, une assemblée de saints qui puissent le glorifier dans tous les siècles.

Voilà le caractère propre du sacerdoce de Jésus-Christ. A peine ce Divin Sauveur eut-il fait descendre dans les Apôtres cet esprit de zèle et de feu qui devait être le sceau de leur mission et de leur sacerdoce que ces hommes, auparavant si timides, sont transformés en un moment en lions généreux qui ne connaissent plus de périls, qui ne redoutent ni les supplices, ni la barbarie des tyrans, dès qu'il s'agit de la fidélité qu'ils doivent au meilleur des maîtres. On les voit sortir du conseil en rendant publiquement témoignage à la résurrection de Jésus-Christ et se réjouissant d'avoir été trouvés dignes de souffrir des opprobres pour son saint nom. Ainsi, Paul, à la vue des superstitions d'Athènes, touché de voir un peuple immense qui se piquait de tant de sagesse, rendre des honneurs divins à mille divinités fabuleuses et méconnaître le seul Dieu véritable, Paul frémit d'un saint zèle et se sent intérieurement déchiré par les transports les plus vifs de l'Esprit-Saint.

Tel est l'esprit du sacerdoce dans ceux qui en ont reçu la plénitude avec l'onction sainte ; ils ne respirent que la gloire de Dieu ; tous leurs soins tendent à augmenter le royaume de Jésus-Christ et à donner à son Divin Père des *adorateurs qui l'adorent en esprit et en vérité.* Leurs prières et leurs désirs, leurs études et leurs veilles, leurs travaux et leurs fonctions n'ont pour but que

la gloire de Dieu ; tout ce qui ne s'y rapporte pas devient étranger à la sainteté de leur destination, les déshonore, les fait sortir de leur état et renoncer à la sublimité de leur vocation.

Il faut donc que le prêtre ait toujours devant les yeux ce qu'est une âme à Dieu. L'Ecriture sainte nous dit qu'une âme c'est un soupir du cœur de Dieu, comme une respiration de sa propre vie : " *inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ.* " Elle est son image ; car en la créant, il lui imprima la figure de sa substance et la marque de son sceau ; elle est la fin de toutes ses œuvres dans le temps, car c'est pour elle qu'il a tout fait et sur la terre et dans les cieux ; elle est dans son dessein la compagne de son éternité, car il veut vivre éternellement avec elle, prendre en elle ses immortelles délices, épancher en elle son immense gloire, et il a de sa société un tel désir qu'un jour, l'âme étant venue à se séparer de lui par le péché et à se vendre au démon, il n'hésita pas à envoyer ici-bas son Fils éternel pour la racheter non pas avec toutes les richesses du ciel et tous les trésors de la terre, mais avec le sang de ce Fils adorable, donné jusqu'à la dernière goutte.

Et si tel est l'amour que Dieu a des âmes, quel prêtre, pour peu qu'il conserve encore dans son cœur quelques étincelles du saint amour, ne se sentira pas tout brûlant de zèle ! Pourrait-il se flatter d'aimer Dieu s'il négligeait des âmes qui sont l'objet de son plus tendre amour ? Pourrait-il se flatter d'aimer Dieu s'il laissait traîner dans la boue sa vivante image, sans se mettre en peine de l'en retirer ? Pourrait-il se flatter d'aimer Dieu s'il ne travaillait pas à lui gagner des âmes dont une seule lui est plus chère que tous les mondes imaginables, des âmes pour qui il a tout fait, et l'univers et ses lois, et ses miracles, des âmes destinées à le louer éternellement, à être dans le ciel l'objet de ses délices, des âmes qu'il désire tant d'avoir pour amies, qu'il a recherchées par tant de prodiges, qu'il a achetées à un si haut prix ? Pourrait-il se flatter d'aimer Dieu s'il restait dans l'inaction, indifférent au salut ou à la perte d'âmes pour qui Jésus-Christ demeure sur la terre, exposé à tant d'outrages, pour qui il s'immole tous les jours et dans tous les lieux, qu'il poursuit par tant de remords, tant de touches secrètes, tant de grâces, à qui enfin il tient sans

cesse les bras ouverts pour les serrer à leur retour dans le sein de sa miséricorde.

Où serait l'amour du prêtre si ce zèle du Sauveur ne passait pas dans son âme avec ses tendresses, ses énergies, ses infatigables efforts ? si l'on ne pouvait dire de lui comme de ces grands serviteurs de Dieu dont parlait Judith : " *Zelaverunt zelum tuum.*" " Ah ! s'écrie saint Augustin, si vous aimez Dieu, entraînez toutes les âmes à l'amour de Dieu ; entraînez du moins toutes celles que vous pouvez en exhortant, en supportant, en rendant raison de votre foi avec mansuétude et avec douceur. "

Et le dévouement au salut des âmes est la plus grande preuve d'amour que nous puissions donner à Dieu, le plus grand plaisir que nous puissions lui faire. Saint Jean Chrysostôme exprime cette pensée en ces termes : " *nihil ita gratum Deo et ita curæ ut animarum salus.* " Saint Clément d'Alexandrie va jusqu'à dire que travailler au salut des âmes est la seule action agréable à Dieu : " *nihil aliud est Domino curæ præter quam hoc solum opus ut homo salvus fiat.* " De là cet avis que saint Laurent Justinien donne au prêtre : " *Si Deum honorare curaris, non aliter, melius quam in hominis salute poteris actitare.* "

C'est bien ce que le Divin Sauveur a voulu nous faire comprendre quand il réclama de Pierre sa triple profession de foi " *Diligis me plus ? pasce agnos meos, pasce oves meas.* " C'était lui dire : prouve-moi ton amour, en te donnant au salut des âmes, mes chères brebis rachetées au prix de mon sang. "

Travailler avec zèle au salut des âmes est donc le devoir le plus essentiel du prêtre, son devoir de tous les jours, de tous les instants. Ce devoir doit animer toutes ses fonctions, régler l'usage de son autorité, devenir le point de vue fixe et unique de toutes ses démarches. Si, stimulé par la foi et la charité, il ne s'efforce pas de retirer les pécheurs de leurs égarements, s'il n'exhorte pas, s'il ne reprend pas à temps et à contretemps, s'il n'instruit pas les ignorants, s'il ne console pas les affligés, s'il n'affermit pas les justes, s'il n'élève pas, comme Moïse sur la montagne, des mains pures vers le ciel pour apaiser la justice offensée, pour attirer la rosée de la miséricorde sur le peuple confié à ses soins ; dès

lors ce n'est plus un pasteur, c'est une idole ; ce n'est plus un père, c'est un étranger et un mercenaire.

Et quel prêtre serait assez aveugle pour ne pas voir tant d'âmes qui, entraînées par de violentes passions et séduites par un monde trompeur tombent dans l'abîme ; elles s'y précipitent, hélas ! en si grand nombre que les prophètes les comparent aux feuilles qui se détachent des arbres aux premiers froids de l'automne, aux flocons de neige qui tombent dans une nuit d'hiver.

Quel est le prêtre qui, oubliant qu'au jour de son ordination il a pris l'engagement sacré et irrévocable d'être " l'homme de Dieu, " d'embrasser sa cause, de se dévouer tout entier à ses intérêts, ne serait pas ému au spectacle de tant de défaillances chez ceux qui l'entourent, qui ne sentirait rien de ce religieux frémissement dont tressaillait l'âme du grand Apôtre à la vue d'Athènes livrée à l'idolatrie !

" O prêtres, disait saint Jean Chrysostôme, voyez ce que font les matelots quand l'un d'eux tombe à la mer ; ils accourent aussitôt à pleines voiles et à force de rames pour l'en retirer ; et vous, vous laissant surpasser en humanité par ces gens de condition obscure, vous ne courrez pas de toute l'ardeur de votre zèle au secours de vos frères qui tombent sous vos yeux en enfer! " " Voyez, continue le saint docteur ce que font tous les hommes quand le feu prend à une maison ; les voisins aussitôt s'agitent, s'empressent, portent secours, et on ne regarderait pas comme un homme celui qui, pouvant sauver un malheureux des flammes, ne le ferait pas ou ne s'y prêterait que d'un air insouciant sans vouloir se gêner. Et vous, prêtres de Jésus-Christ, vous voyez le feu de l'enfer près de prendre à l'âme de votre frère et vous ne courrez pas l'arracher aux flammes qui vont l'engloutir ! vous resterez tranquilles, insouciants, goûtant à loisir les jouissances d'une vie aisée ! Ah ! ce n'est pas là être prêtre, ce n'est pas être chrétien, ce n'est pas même être homme. "

Le vrai prêtre a du zèle ; il s'apitoye sur le sort de tant de malheureux qui se perdent : il répète avec émotion la parole du Divin Maître : " J'ai pitié de cette foule, *misereor super turbam* " Il écoute saint Augustin : " *Si amatis Deum, rapite omnes ad amorem Dei.* " On le voit insatiable de travaux, de fatigues,

de souffrances, pourvu qu'il sauve des âmes ; on le voit le cœur brisé par la douleur et comme percé d'outre en outre par le glaive de l'affliction en pensant à la perte des siens : " *tristitia mihi magna est et continuus dolor cordi meo*" Ad. Rom. IX, 2). Aussi il ne cesse de cultiver assidûment le champ qui lui est confié, c'est-à-dire, il instruit les ignorants, il ramène les pécheurs, il affermit les justes ; c'est là le but unique de tous ses travaux, de toutes ses démarches.

Et pour mieux réussir il sait que le zèle sacerdotal doit revêtir certaines qualités indispensables.

---

2. — *Il doit être surnaturel*

D'abord il doit être *surnaturel* ; il doit prendre sa source dans les inspirations de la charité, c'est-à-dire, de l'amour de Dieu. Le prêtre vraiment zélé doit être uni à Dieu seul, n'avoir plus de joie, de tristesse, de complaisance que par rapport à Dieu seul. Il doit répéter ces paroles que le Roi de Sodome adressait à Abraham : " donnez-moi les âmes et prenez le reste pour vous. (Gen. iv, 21). Et quand une fois il rencontre des âmes qu'il peut sanctifier, il ne doit pas s'arrêter à leurs qualités extérieures, ni même à leurs qualités surnaturelles, mais il ne doit voir en elles que l'image de Jésus. Et plus cette image est souillée, défigurée, plus il doit s'y attacher, imitant en cela le Divin Sauveur qui a dit : " Je ne suis pas venu appeler les justes mais les pécheurs. " (Saint Mathieu, ix, 13).

Le seul objectif du prêtre zélé est la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il ne peut évidemment pas se laisser diriger par quelque considération étrangère. L'ambition, le désir de paraître, de capter les suffrages des hommes ne doivent compter pour rien dans ses travaux : " Si je cherchais à plaire aux hommes, je ne serais plus le serviteur du Christ. " disait saint Paul. (Ad Gal. I, 10).

Et alors, vraiment épris de l'amour de Dieu, il opèrera des miracles de zèle : " *fecit enim mirabilia in vitâ suâ.* "

" Donnez- moi douze apôtres, douze prêtres animés de l'esprit de la charité de Dieu, disait saint Philippe de Néri, et je réponds de la conversion du monde. " Le prêtre qui vraiment se sent auprès des âmes le ministre de Dieu, de ce Dieu, *Pater misericordiarum... cui proprium est miserere semper et parcere,* pourrait-il n'être pas ému, attendri, prêt à tous les sacrifices pour ramener ces âmes à Dieu, qu'elles soient ou languissantes ou muettes ? Quel tressaillement n'éprouvera-t-il pas dans son cœur et quel langage sortira de ses lèvres quand une âme s'approchera de lui et lui dira : " bénissez-moi, mon père, car j'ai péché ? " Ce ne sera plus lui qui sentira en lui, qui palpitera en lui, qui parlera en lui, ce sera Jésus-Christ avec ses divines tendresses et sa compassion infinie. " *In me Christus loquitur.* " (Ro., VIII, 10).

Et pour les attirer à lui ces âmes si chères à Dieu, il faut que son zèle soit *prudent*, c'est-à-dire conforme aux inspirations de la saine raison éclairée par la foi. Que deviendrait ces chars de feu que la locomotive entraîne d'une extrémité du pays à l'autre, s'ils n'étaient pas placés sur des rails solides et dirigés par une main ferme et prudente ? Comme le zèle est une ardeur enflammée ou une inflammation ardente de l'amour, dit saint François de Sales, il a besoin d'être sagement et prudemment pratiqué. Si le prêtre n'a pas cette prudence surnaturelle, il ne pourra pas faire le bien dans la mesure voulue de Dieu. On l'a dit avec raison : " souvent le mieux est l'ennemi du bien, " et le prêtre imprudent est exposé à faire à ses dépens l'expérience de cette vérité, à voir son zèle se briser contre les écueils.

Le gouvernement des âmes, le travail de leur conversion et de leur sanctification sont choses si complexes et si délicates ! Il y faut tant de circonspection ! de sainte habileté. Si la sagesse qui *assiste au trône de Dieu* (Sap. IX). ne vient pas au secours du prêtre pour l'inspirer dans tous ses actes, il commettra des fautes, il s'engagera dans des démarches inconsidérées et inopportunes.

Vous connaissez la consigne qu'un trop fameux diplomate donnait à l'ambassadeur qu'il envoyait dans un poste difficile : " surtout, monsieur, pas de zèle. " Ce mot d'ordre n'est pas celui qu'il faut donner au prêtre. Tout au contraire, il faut lui dire : ayez

du zèle, beaucoup de zèle ; vous ne saurez en avoir trop, mais à la condition qu'il sera toujours dirigé par la prudence et que vous irez en chercher l'inspiration, non dans les conseils de votre propre esprit, mais à la source même, dans la sagesse de Dieu. Elle vous enseignera à travailler dans le champ qui vous est confié comme elle travaille elle-même à travers le monde : elle atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose toutes choses avec suavité " *attingit a fine usque ad finem fortiter et disponit omnia suaviter.* " (Sap. viii, 1).

La prudence fera vivre les prêtres avec le prochain de telle sorte que celui-ci retirera de ses rapports avec eux des fruits de salut.

Elle leur fera supporter les imperfections des autres et laisser passer leurs faiblesses sans aller toujours fouiller au fond des plaies.

Elle leur fera gouverner leur langue et savoir ce qu'ils doivent dire, ce qu'ils doivent taire et le temps opportun de parler ; car, selon le Sage : il y a " *tempus loquendi et tempus tacendi.*"

Elle leur permettra de prévenir les dangers, de reconnaître de loin les issues funestes de telle ou telle affaire, de se munir de bonne heure de prières et de bonnes résolutions pour être prêts à tout évènement.

Elle leur fera éviter les extrêmes et garder le milieu parce que la vérité et la vertu fuient toujours l'excès.

Elle leur fera comprendre qu'un faux pas, une réprimande à contre-temps, une parole indiscrète, suffisent pour leur faire perdre les fruits d'un nombre considérable d'années et rendre stériles les plus grandes fatigues.

Au milieu des difficultés que le prêtre rencontre pendant sa vie, au milieu des combats qu'il peut avoir à livrer, au milieu des peines qui souvent l'accablent, il agira sagement en cherchant la cause, tâchant de découvrir l'origine de tous ces maux qui sont souvent pour lui une croix bien pesante, quelquefois, souvent peut-être, s'il est sincère, s'il ne craint pas la vérité, il sera forcé de reconnaître que telles et telles difficultés qui ne lui laissent pas un moment de repos, de paix, viennent de lui-même, des défauts de son caractère. Tantôt parce qu'il n'a pas suffisamment

réfléchi, parce qu'il n'a pas suffisamment étudié, examiné avant de prendre une détermination dans une affaire importante. Tantôt impatient, violent peut-être, il a blessé par des paroles dures, par des reproches immérités, reproches qui ont fait naître et ont entretenu la haine de ceux qu'ils ont affectés. Une autre fois peu zélé, peut-être négligeant, peut-être insouciant pour l'accomplissement de ses devoirs il est critiqué, blâmé, délaissé par ceux qui sont confiés à ses soins, ce qui fait souffrir son amour-propre. Dans ces cas, le prêtre peut se plaindre d'être persécuté. Mais qui est tracassé, poursuivi ? Est-ce le prêtre ? Non mais c'est l'homme, l'homme prêtre, parce que cet homme a parlé, a agi en homme ; les maux qu'il endure sont le fruit de la conduite humaine.

---

3. — *Il doit être gracieux*

Pour faire du bien, le prêtre doit avoir du zèle, mais son zèle doit être surtout *gracieux.*

N'est-ce pas Notre-Seigneur lui-même qui nous a dit : " Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ? " " Oh ! Sauveur, s'écrie saint Vincent de Paul, quel honneur que d'être vos écoliers et d'apprendre de vous cette leçon si courte et si énergique, mais si excellente qu'elle nous rend tels que vous êtes ! O mon Sauveur, n'aurez-vous pas sur nous la même autorité qu'ont eue autrefois les philosophes sur leurs sectateurs, lesquels s'attachaient si fortement et si étroitement à leurs sentences que c'était assez de dire : le maître l'a dit, pour le croire et ne s'en départir jamais ? "

Et comme Jésus-Christ a été doux ! Quand il apparut au monde, écrit saint Paul, ce fut la bénignité, la grâce qui apparut dans sa personne : *apparuit benignitas, apparuit gratia.* Oh ! le doux enfant, qu'une humble vierge ose allaiter, qu'un vulgaire artisan peut porter où il lui plaît dans ses bras rudes, à qui de pauvres bergers ne craignent pas d'offrir le simple et rustique tribut de leurs caresses.

Mais il a grandi, le petit enfant de la crèche. Voyez : c'est un homme. Il nourrit de vastes projets dans sa tête et il est à la veille de les exécuter. Vous ne trouveriez cependant pas d'homme plus doux. Car c'est de lui que le prophète a dit : " Il n'enflera pas sa voix, il ne marchera pas sur le roseau à demi-brisé, il n'éteindra pas la mèche qui fume encore. " Et, à ce moment là même, Jean-Baptiste, soudainement inspiré, le désigne du doigt à la foule en le caractériasnt par ce mot typique : *ecce Agnus Dei*, voici l'Agneau de Dieu ! Un agneau, — tout ce qu'il y a de plus doux et de plus inoffensif !

Le voilà maintenant tout à son ministère. Il parle, il agit, et chacune de ses paroles, chacun de ses actes, est un précepte ou un exemple de douceur.

Qui fut plus doux aux méchants ? Un jour, des samaritains lui refusent l'hospitalité dans leur village. Jacques et Jean bondissent sous l'injure : " Maître, voulez-vous que nous fassions descendre sur eux le feu du ciel ? " Ecoutez la réponse de Jésus : " Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre mais pour sauver les hommes. " Une autre fois, les Juifs lui crient : " vous êtes possédé de l'esprit malin. " " Non, réplique Jésus sans s'émouvoir, l'esprit malin n'est pas en moi. " Une autre fois encore, les Pharisiens se livrent à toute la mimique de l'indignation parce qu'il a guéri un malade le jour du sabbat. " Où est le mal, risposte tranquillement Jésus. Qui d'entre vous, si l'une de ses brebis vient d'aventure à tomber dans une fosse, ne l'en retire aussitôt, fût-ce le jour du sabbat ? "

Et surtout qui fut plus doux aux pécheurs ? A la femme adultère qu'on s'apprêtait à lapider : " Femme, personne ne t'a condamnée ? — " Personne, Seigneur." — Eh bien, moi non plus, je ne te condamnerai pas ; va en paix et ne pèche plus. "

A Madeleine dont la familiarité respectueuse et les tendres prosternements sont un prétexte de scandale pour les convives de Simon le lépreux : " Il lui sera beaucoup pardonné, déclare-t-il, parce qu'elle a beaucoup aimé. "

Judas vient lui donner le baiser du traître. Jésus, pour ne pas

désespérer ce grand coupable, l'accueille par une parole d'amitié : " *Amice, ô mon ami !* "

Pierre vient de le renier jusqu'à trois fois. Jésus ne lui adresse aucun reproche, mais il jette sur lui, en passant, un regard qui entre comme une flèche dans le cœur du faible Apôtre et qui en fait jaillir un flot de larmes intarrissables.

Jésus fut doux dans son agonie : " O mon Père, s'il est possible, éloignez de moi ce calice. Pourtant que votre volonté soit faite et non la mienne. "

Jésus fut doux dans sa comparution devant les tribunaux. Sous les soufflets, sous les crachats et les coups de fouet, Lui, le Verbe de Dieu, la Parole éternelle du Père, se fait comme l'agneau sous la main du tondeur : *sicut agnus coram tondente se.*

Jésus fut doux sur la route du Calvaire. On le conduisait à la mort ; il le savait et il y allait sans résistance, pareil à la brebis qu'on mène à l'abattoir : " *sicut ovis ad occisionem.* "

Jésus fut doux sur la croix ; Il y avait là ses bourreaux ; il les regarde et c'est pour leur pardonner le mal qu'ils font sans le savoir : *Pater, dimitte illis.* Il y avait là le bon larron, crucifié comme lui ; il le regarde, et c'est pour lui promettre le paradis : *hodie mecum eris in paradiso.* Il y avait là Jean et Marie, son disciple bien aimé et sa Mère ; il les regarde tour à tour, et c'est pour les donner l'un à l'autre : *ecce filius tuus ; ecce mater tua.*

Et ainsi, de la crèche au Golgotha, Jésus nous apparaît doux comme la douceur même : " *discite a me quia mitis sum.* "

Aussi à la suite de Notre-Seigneur, tous les saints nous enseignent la douceur, la bonté, la charité par leurs paroles et leurs exemples.

Voyez saint Pierre, il est le vicaire de Jésus-Christ, il a en main les clefs de la vie et de la mort, et cependant c'est plutôt en versant des larmes qu'en donnant des ordres qu'il gouverne l'Eglise naissante.

Et saint Paul, qui avait été établi le docteur des nations et avait reçu un si grand pouvoir, comment en use-t-il ? Au lieu de dire : Je vous commande au nom de Dieu... je vous ordonne sous peine d'anathème ; au lieu de ces formes sévères, voici com-

ment il parle : " Je vous prie, Timothée, par l'amour que vous me portez... Je vous conjure par les entrailles de Jésus-Christ ... Je vous supplie par la mansuétude extrême du Sauveur... si vous m'aimez et si jamais j'ai fait quelque chose qui vous ait été agréable, au nom de Dieu, faites ceci ; car ce que je vous demande importe au service et à la gloire de notre Maître, le Seigneur Jésus. "

Ainsi saint Pierre et saint Paul répandent l'huile de la douceur dans le cœur de ceux à qui ils commandent, saint Jean de son côté y verse le baume de la charité : " Mes petits enfants, si vous aimez Jésus-Christ, faites cela... Je vous conjure par le cœur de Jésus, notre bon Maître... Aimez-vous les uns les autres, cela suffit... l'amour vous dira ce qu'il faut faire ; Pour moi, je n'ai pas de commandement à vous intimer... Voilà ce que le Seigneur désire de vous, je ne vous en dirai pas davantage. "

Ces touchants exemples de douceur ont été imités par tous les saints, par tous les pasteurs qui étaient animés par l'esprit de Notre-Seigneur ; ils ont gouverné plutôt en priant paternellement qu'en commandant impérieusement, suivant la belle maxime de saint Bernard : " *orando magis quam imperando.* "

Saint Grégoire s'écrie : " que les pasteurs se montrent tels que les fidèles qui leur sont soumis n'aient pas honte de leur découvrir leurs secrets les plus intimes, de telle sorte que les enfants eux-mêmes recourent à eux comme à leur nourrice, quand le flot de la tentation les soulève, et qu'ils puissent venir laver par les douces exhortations, par les larmes et les prières de leur pasteur, les souillures de leur conscience. Souvent les blessures envenimées s'adoucissent par un emplâtre émolient et la fureur des insensés se calme et se guérit quand le médecin les flatte. "

Saint Vincent de Paul disait : " il ne faut quelquefois qu'une parole douce pour convertir un endurci et au contraire une parole rude est capable de désoler une âme et de lui causer une amertume qui pourrait lui être très nuisible. "

" Quand on dispute contre quelqu'un, disait-il, la contestation dont on use en son endroit lui fait bien voir qu'on veut emporter le dessus ; c'est pourquoi il se prépare à la résistance plutôt qu'à la reconnaissance de la vérité, de sorte que, par ce-

débat, au lieu de faire quelque ouverture à son esprit, on ferme ordinairement la porte de son cœur, comme au contraire la douceur et l'affabilité la lui ouvrent. Messieurs, ajoutait-il, rappelant les paroles de saint Paul à ce grand missionnaire saint Timothée : il ne faut pas qu'un serviteur de Jésus-Christ use de contestation et disputes, je puis vous dire que je n'ai jamais vu ni su qu'aucun hérétique n'ait été converti par la force de la dispute ni par la subtilité des arguments, mais bien par la douceur ; tant il est vrai que cette vertu a de la force pour gagner les hommes à Dieu. "

Le même saint disait : " je n'ai usé que trois fois dans ma vie des paroles de rudesse pour reprendre et corriger les autres, croyant avoir raison d'en user de la sorte, et je m'en suis toujours repenti parce que cela m'a fort mal réussi; et au contraire j'ai toujours obtenu par la douceur tout ce que j'ai désiré. "

" Les vertus et les vertus aimables, écrivait Madame de Swetchine, sont le seul langage de la foi qui inspire quelque respect pour elle aux esprits incroyants. Dès lors combien ne sommes-nous pas coupables de ne pas prêcher Dieu de la façon dont il peut être entendu ? " Et suavement saint Jean Chrysostôme avait dit, lui aussi : " Ouvrez les filets de la charité, jetez le doux appat de la miséricorde, demeurez agneaux et vous serez vainqueurs. "

Saint François de Sales écrivait un jour à une sainte âme: " Ah! que Dieu vous a fait une grande miséricorde d'avoir saintement jeté le baume de la suavité dans le vin de votre zèle ! Il ne vous fallait que cela. Votre zèle était bon, mais il avait ce défaut d'être un peu trop amer, trop pressant, trop inquiétant, trop pointilleux. Or le voilà purifié et désormais il sera doux, gracieux, paisible, supportant. Voyez le cher petit enfant de Bethléem ; son zèle pour nos âmes est incomparable ; car il vient mourir afin de les sauver ; cependant il est si doux, si humble, si aimable ! "

C'est le même saint qui écrit : "le zèle doux et gracieux est incomparablement plus efficace que celui qui est âpre et turbulent. Et c'est pour cela qu'Isaïe, voulant montrer la force du Messie à réduire tout l'univers sous le joug suave de son

obéissance, ne l'appelle pas le lion de la tribu de Juda, mais l'Agneau dominateur de la terre. "

Ce zèle, saint François de Sales le possédait ; aussi il avait le don de convertir tant d'âmes là où boucoup d'autres échouaient. Surtout il savait rendre son zèle si gracieux que forcément les cœurs étaient gagnés. Aussi le cardinal du Perron avait-il l'habitude de dire que " s'il n'était question que de confondre les hérétiques, il pensait en avoir trouvé le secret, mais que, pour les convertir, il fallait les envoyer à Monsieur de Genève.

On ne peut exprimer par des paroles, disait sainte Jeanne de Chantal de saint François de Sales, cette exquise douceur que Dieu avait répandu en son âme, en son visage, ses yeux et ses paroles, et qui mettait la dévotion dans le cœur et qui attirait à lui les foules. " Ce saint évêque avait pour les pécheurs des attendrissements divins qui sont l'écho des paroles mêmes de Jésus : " Venez, mes chers enfants, leur disait-il quelquefois, venez que je vous embrasse et que je vous mette dans mon cœur." Et ailleurs : " Hélas ! il n'y a donc que Dieu et moi à aimer ces pauvres pécheurs. On veut que j'oublie que ce sont mes brebis et que je refuse une larme à ceux auxquels Jésus a donné tout son sang. "

Il se souvenait de cette affirmation toujours vraie du Sauveur : " Bienheureux ceux qui sont doux ; ils possèderont la terre, " c'est-à-dire, qu'ils seront les maîtres des cœurs et toutes les volontés seront entre leurs mains. " Il faut , disait-il encore, agir sur les âmes comme font les anges par des mouvements gracieux et sans violence ; il faut les attirer, mais à la manière des parfums qui n'ont d'autre pouvoir, pour attirer à leur suite, que leur suavité. Il faut enfin imiter l'exemple de Jésus-Christ qui se tenait à la porte des cœurs, pressant l'ouverture sans la forcer jamais."

Ce grand saint eut l'occasion un jour de montrer comme le zèle gracieux est effectif.

Il avait un domestique adonné au vin. Un jour ce domestique revint au palais épiscopal dans un état déplorable et à une heure très avancée dans la nuit. Le saint, étant le seul qui l'entendit frapper, se lève, va lui-même lui ouvrir et le trouve dans un état tel qu'il ne savait guère ce qu'il faisait et ce qu'il disait. Son bon

maître, touché de compassion, le conduit par la main, le mène à sa chambre et porte la bonté jusqu'à lui aider à se déhabiller ; ensuite, l'ayant mis tranquillement dans son lit, il se retire et va prier Dieu pour lui. Le lendemain, le domestique, se rappelant que c'était le saint évêque qui l'avait reçu et si bien soigné, en était tout confus et craignait de le rencontrer ; mais le saint qui voulait lui parler en secret l'aborde et lui dit avec une douceur charmante : Je crois, mon ami,, que vous étiez malade hier, qu'en dites -vous ? Ce mot prononcé avec une ineffable bonté fut comme un coup de foudre qui atterra cet homme ; il se prosterna devant son maître et lui demanda mille fois pardon de sa faute. Il était facile de fléchir le saint ; cependant il voulut à cette occasion lui donner des avis salutaires et comment fit-il ? Oui, je vous pardonne, lui dit-il avec une douceur exquise, mais faites attention à l'état où vous vous mettez ; il peut vous arriver mille accidents ; vous pouvez tomber ; on peut vous insulter ; vous ruinez votre santé ; mais ce qu'il y a de plus triste, vous perdez votre âme, vous offensez Dieu, vous causez du scandale ; si vous aviez le malheur de mourir dans cet état, que deviendriez-vous et dans quel état vous paraîtriez devant le bon Dieu ?

Le domestique touché jusqu'aux larmes promet de ne plus boire du vin de sa vie. " Non, répondit le saint, Dieu ne demande pas tant de vous ; mais ce que je vous ordonne, c'est pendant un temps de ne boire que moitié eau et moitié vin. A présent, mon ami, pensez à vous réconcilier avec Dieu et vivez désormais en bon chrétien. " Le domestique obéit ; il ne voulut pas d'autre confesseur que son bon maître, il s'attacha à lui toute sa vie comme à un tendre père, se corrigea de son défaut et remplit avec édification ses devoirs de domestique et de chrétien.

Quel bel exemple ! Saint Vincent de Paul disait : " que le bon Dieu doit être bon puisque Monsieur de Genève est si bon !" Que de fois de pauvres pécheurs ont dû faire des réflexions semblables en entendant de la bouche d'un saint prêtre des paroles d'encouragement et de bienveillance ! " On prend plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec cent barils de vinaigre " disait gracieusement saint François de Sales. Et il ajoutait : nous ne devons pas seulement être bons, mais très bons ;

car les hommes se gagnent par l'amour plus que par la rigueur. "

Le saint Curé d'Ars disait : " Je ne me suis jamais fâché contre mes paroissiens ; je ne crois pas même, leur avoir jamais fait de reproches. "

Le bon pasteur ne doit pas se fâcher. Il doit écouter avec calme les reproches les plus injustes, y répondre aussi avec calme, ou n'y pas répondre, les oubliant surtout avec la plus grande facilité. C'est le seul moyen d'avoir raison de la colère ou des rancunes de ses paroissiens " *Responsio mollis extinguit ignem.* " (Prov. xv, 1). Opposer l'emportement à l'emportement, dépit à dépit, est une tactique pour le moins infructueuse : " *Igne non potest ignis extingui nec furor furore.* " (Saint Jean Chrysostôme). Le bon prêtre doit toujours donner à son attitude, à sa démarche, à son regard, au son de sa voix la douceur, la simplicité qui lui gagnent peu à peu les âmes et il doit se rappeler qu'une paroisse qui tremble à la vue de son curé est une paroisse qui est bien près d'avoir peur de Dieu.

Il doit se montrer bon, gracieux dans ses procédés, dans ses allures. Certains prêtres dont le fond est excellent ont des airs austères, mélancoliques, rudes. Ceux qui peuvent percer cette dure écorce, goûtent le sucre qu'elle recouvre, mais combien n'en ont pas le temps et sont rebutés au premier abord ?

Un jour Liebermann, traversant un des quartiers importants de Paris, passa tout à côté d'un ouvrier qui sortait de l'atelier. Celui-ci, les mains noircies, le visage souillé de fumée et de poussière, glissa à l'oreille du prêtre ces quatre mots : prêtre, si tu savais comme je te hais ! Et Liebermann de répondre " Mon frère, si vous saviez comme je vous aime ! " Quel outrage, et quelle belle réplique !

Que tous les prêtres se servent donc de la charité, de la bonté pour faire le bien. Qu'un langage sans aigreur soit toujours chez eux l'expression d'une âme sans amertume. Dieu est patient parce qu'il est éternel, nous autres hommes, nous sommes impatients parce que nous ne vivons qu'un jour. Ceux qui n'approuvent pas notre manière de voir et d'agir se trompent sans doute ; ils n'en sont pas moins nos frères ; les paroles qui les choquent ne sont pas faites pour les éclairer, les attendrir, les

améliorer. Le vinaigre irrite les plaies au lieu de les guérir. Quand un homme se noie, on ne le sauve pas en lui jetant des pierres et en lui montrant le poing, mais bien en lui envoyant de bons conseils et en lui tendant la perche. Non, l'école de la colère n'est point la bonne école et quand les Apôtres voulurent appeler le feu du ciel sur les cités infidèles, nous savons comment Jésus-Christ les interpella : " Insensés, vous ignorez donc de quel esprit vous êtes. "

Sous la douce influence de la bonté, on a vu les préjugés contre la religion s'évanouir, les ténèbres de l'indifférence et de l'incrédulité disparaître, les cœurs fermés s'ouvrir à la grâce comme on voit la glace fondre, la nuit faire place au jour, les fleurs s'épanouir sous l'action d'un chaud rayon de soleil. Combien de conversions datent d'un acte de bonté ! combien de repentirs sont venus à l'occasion d'une marque de bonté. " La bonté, dit le Père Faber, a converti plus de pécheurs que le zèle, l'éloquence ou l'instruction, et ces trois choses n'ont jamais converti personne sans que la bonté y ait eu sa part." Avec la bonté nous nous attacherons les cœurs comme l'aimant s'attache les parcelles de fer, et en nous les attachant, nous les rendrons bons et vertueux. Rien ne prépare les âmes à la grâce comme le bonheur que nous répandrons autour de nous par notre bonté. Un mot de piété dit d'une certaine manière, une attention délicate, un acte de douceur, un sourire affectueux, sont autant de grains que nous pouvons semer à tout instant et qui tôt ou tard porteront leurs fruits.

Nous devons même accepter et savourer le plaisir de faire des ingrats. A ceux qui refusent de nous dire merci, disons comme Auguste à Cinna :

> " Tu trahis mes bienfaits, je les vais redoubler
> Je t'en avais comblé, je t'en vais accabler. "

Quand on demandait à Alexandre comment il avait pu gagner les cœurs de tant de peuples qu'il avait conquis ? " C'est, disait-il, en traitant si bien mes ennemis que j'en ai fait des amis. " On n'apprivoise pas des bêtes féroces par la chaîne et les coups, mais par les caresses et les bons traitements.

Lisons de temps en temps cette belle page écrite par saint Paul aux chrétiens de la ville de Rome. Il leur dit : *nulli malum pro malo reddentes, ne rendez à personne le mal pour le mal ; si fieri potest, quod ex vobis est, cum omnibus hominibus pacem habentes, vivez en paix, si cela se peut et autant qu'il est en vous avec toutes sortes de personnes. Non vosmetipsos defendentes, carissimi, ne vous vengez pas vous-mêmes.* Laissez à Dieu le soin de vous venger, car il est écrit: c'est à moi que la vengeance est réservée et c'est moi qui m'en charge, dit le Seigneur, " *mihi vindicta, ego retribuam.*" Que si au contraire, votre ennemi a faim, donnez-lui à manger, s'il a soif donnez-lui à boire. En agissant de la sorte vous amasserez des charbons de feu sur sa tête, qui feront fondre la glace de la haine qu'il a pour vous. En un mot, chrétiens de la ville de Rome ne vous laissez point vaincre par le mal mais venez à bout du mal par le bien. " *Noli vinci a malo sed vince in bono malum.* "

Qu'il est beau ce programme d'apostolat tracé aux romains il y a vingt siècles ! Il s'impose aux catholiques et surtout aux prêtres d'aujourd'hui. Nous n'avons pas à inventer des méthodes nouvelles. La méthode apostolique qui a converti le monde est seule capable de reconquérir le monde moderne.

Et demandons toujours à Jésus-Christ la bonne, la vraie méthode de réussir à gagner les cœurs. Il nous répond : " *beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram,* bienheureux les doux parce qu'ils possèderont la terre. " Le succès appartient à ceux qui sont doux, bienveillants, patients, qui savent attendre, qui tournent les obstacles au lieu de les heurter de front, qui tolèrent certains abus pour éviter de plus grands maux, qui ne s'avancent dans la voie de la réforme qu'avec une sage lenteur. On risque de tout perdre à vouloir tout brusquer. Les améliorations lentes et successives sont les plus sures et les plus durables. Il faut faire le bien petit à petit, au jour le jour. Nous n'avons pas mission d'accomplir tout le bien ni d'arrêter tout le mal que nous apercevons ; nous ne sommes tenus qu'au possible, et la mesure, la discrétion, la bienveillance dans l'apostolat est une garantie de succès. Nous nous adressons à la liberté humaine qui peut toujours se soustraire à notre action ; vouloir la prendre de force, c'est échouer certainement ; nous ne sommes victorieux que lorsqu'elle se donne

et elle ne se donne qu'à ceux qui procèdent par la bienveillance et la bonté. Le succès vient toujours à celui qui sait prier, travailler et attendre.

Il y a parfois dans les paroisses des fidèles qui disposent d'une influence pernicieuse ; ce sont des meneurs. Evidemment il faut combattre l'influence mauvaise de ces gens. Et cependant il faudra la plupart du temps user avec eux d'une extrême modération, de toutes sortes de ménagements, d'égards, de prévenances, d'une mansuétude à toute épreuve. Le prêtre doit se distinguer par une grande force ; mais toujours cette force doit être accompagnée de douceur, de suavité. Pour accomplir son devoir, il doit avoir une main de fer avec un gant de velours. Il donnera alors toujours au monde le spectacle de cette piété qui ne transige jamais en face du devoir, mais qui est, en même temps, aimable comme un rayon de soleil aux beaux jours du printemps.

Les Apôtres n'ont pas été des lions mais des agneaux et c'est à l'aide d'une inlassable douceur qu'ils sont parvenus à amollir et à dompter la férocité des loups. Il y a mille fois plus d'avantages à supplier qu'à ordonner, à exhorter qu'à réprimander, à convaincre qu'à violenter, à épargner qu'à frapper. En somme il faut presque toujours en revenir à la méthode persuasive qui est de toutes les méthodes la plus humaine, la plus apostolique, la plus bienfaisante, la plus féconde.

---

4. — *Il doit être persévérant*

Le prêtre ne doit jamais se décourager à la vue des contrariétés qu'il éprouve, des résistances qu'on lui oppose. Son zèle doit être *persévérant* et les difficultés ne doivent ni l'ébranler ni l'abattre. Le zèle étant un effort, une lutte contre tout ce qui s'oppose au bien, il ne peut manquer de rencontrer à chaque instant des obstacles " Il n'aurait pas de mérite, remarque très bien Massillon, s'il ne trouvait pas des contradictions et des épreuves."

Comme ce caractère de persévérance dans le zèle paraît dans tous les Apôtres ! Rappelez-vous, par exemple, saint François

de Sales dans cette admirable mission du Chablais qui devait aboutir à la conversion de tant d'hérétiques. Il y est aux prises avec mille difficultés ; on lui oppose la force d'inertie ; on se ligue pour ne pas assister à ses prédications. Evidemment le démon et ses supports voudraient lui faire perdre toute espérance de réussir et l'obliger à se retirer. Que va-t-il faire ? Se décourager ? Non, au contraire, il écrit à un de ses amis : " nous sommes absolument résolus de travailler sans relâche à cette œuvre, de ne pas laisser une pierre à remuer, de supplier, de reprendre, avec toute la patience et la science que Dieu voudra bien nous donner. " On sait de quel merveilleux succès fut couronnée cette héroïque persévérance.

Terrible épreuve que celle de l'insuccès ! Faire tous ses efforts, prier, se sanctifier, ne pas aboutir ! Quelle âme peut y résister ! Le découragement vient ; le découragement parfois précède même l'effort, en face des insuccès des autres !

Rappelons-nous que Dieu ne nous ordonne pas de vaincre mais de combattre ; que notre travail infructueux, vivifié par des intentions surnaturelles, est souvent plus méritoire qu'une merveilleuse fécondité ; que l'insuccès nous gardant dans l'humilité nous est personnellement meilleur ; que le succès dont nous ne jouissons pas peut exister réellement et qu'il sera la récompense de ceux qui viendront après nous ; qu'en vertu de la communion des Saints, nos travaux apostoliques sont féconds ; ils enfantent des âmes à Jésus-Christ. Nous ne les connaîtrons peut-être pas sur la terre, mais, dans l'éternité, elles nous feront cortège. Souvenons-nous que la grande mission de l'homme sur la terre, et *à fortiori* du prêtre, est de glorifier Dieu. Quand Dieu est-il plus glorifié que par l'amour d'un prêtre travaillant uniquement pour lui, sans espoir de succès ? Souvenons-nous que les grandes victoires s'obtiennent souvent au prix de défaites partielles ; il faut des sacrifices pour assurer le triomphe de la patrie; dans la grande lutte du ciel et de l'enfer, la victoire est assurée pour Dieu, mais il peut y avoir des défaites partielles qui contribueront au triomphe final.

Abandonnons donc entre les mains de Dieu tous nos mérites et laissons-lui le soin de couronner nos entreprises comme il le

veut. Que nous importe le triomphe immédiat ou la réussite personnelle. ?Il faut voir grand dans l'ordre surnaturel et tout placer dans la perspective éternelle. Le mieux toujours est de nous dépenser non pas en vue de notre propre gloire, mais exclusivement dans le but de collaborer avec Jésus à l'œuvre du salut du monde.

---

5. — *Il doit être soutenu par la prière*

Telles sont les qualités du zèle qui permet au prêtre de faire tant de bien et lui assure tant de mérites.

On raconte qu'au moment où Théophane Vénard était au séminaire, il lui arrivait quelquefois d'appliquer son oreille sur le sol et, le visage tout illuminé, de dire à ses camarades étonnés: n'entendez-vous pas la voix des païens qui m'appellent ? Ordonné prêtre, il dit adieu à sa famille et partit pour l'extrême Orient où il subit un glorieux martyre.

Le prêtre n'a pas besoin d'appliquer son oreille sur le sol, il n'a qu'à ouvrir les yeux pour voir des âmes qui marchent dans la voie de la damnation et il doit lui sembler entendre leurs anges gardiens l'appeler à leur secours. Que son zèle, enflammé de charité, de prudence, de bonté, de persévérance, le porte vers ces âmes pour les ramener à Dieu, leur Créateur, leur Rédempteur, et, afin qu'il réussisse, qu'il recoure à la prière, qu'il s'enveloppe de sainteté.

D'abord qu'il intéresse le Divin Maître à tous ses travaux, qu'il le tienne au courant, qu'il lui fasse son rapport quotidien. qu'il lui demande avis et conseil, qu'il ne fasse rien sans lui. Le téléphone de la prière est toujours à sa disposition et Dieu est toujours disposé à l'entendre, à toutes les heures du jour et de la nuit.

L'apostolat, dans l'Eglise, n'est qu'un ensemencement des âmes ; ce n'est pas une récolte, une moisson de fruits. La moisson dépend de Dieu ; nous n'y pouvons rien : " *Apollo rigavit, Deus autem incrementum dedit. Neque qui plantat est aliquid, neque qui*

rigat, sed qui incrementum dat, Deus. " (I Cor. III, 7). La fonction du prêtre est de semer la vérité dans les âmes, après y avoir fait tout le travail réparatoire qu'exige la semence. A cause de cela, il ne doit pas toujours espérer le succès total, ni chercher le succès pour lui-même. Un autre viendra peut-être moissonner là où il aura semé ; peu importe, la seule chose qu'il ait à faire, est de procurer la gloire de Dieu.

Un néophyte ardent à propager le règne de l'Evangile disait un jour au missionnaire : j'exhorte les païens, mais à peine ai-je dit quelques mots que la parole me manque : je n'ai plus rien à dire. — Et alors que faites-vous ? — Je dis et je redis : O mon Dieu, ayez pitié d'eux.

Quelle grande leçon de zèle donne ce novice aux prêtres, aux chefs de l'armée chrétienne !

Personne mieux que le prêtre sait que le pécheur pour revenir à la pratique du devoir, a besoin que Dieu se penche vers lui, qu'il vienne à son aide, par ces lumières, ces inspirations, ces forces, ces secours mystérieux qu'on appelle les grâces actuelles, et ces grâces dépendent de la prière qui a une puissance étonnante, une efficacité prodigieuse pour obtenir que les hommes soient justifiés, qu'ils reviennent à Dieu, qu'ils se sanctifient

Le prêtre sait toutes les déclarations du Divin Maître, relatives à la puissance de la prière : " Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, dit Jésus, il vous le donnera (Saint Math. XXIV, 35). Ailleurs Notre-Seigneur parle ainsi : " demandez et il vous sera donné ; cherchez et vous trouverez ; frappez et il vous sera ouvert ; car quiconque demande reçoit, qui cherche trouve, et à qui frappe il sera ouvert. " (Saint Math. VII, 7). Et pour inspirer plus de confiance encore à ceux qui l'écoutaient, Notre Divin Sauveur, faisant appel aux plus forts sentiments du cœur, ajoute aussitôt " quel est d'entre vous l'homme qui, si son fils lui demande du pain, lui présentera une pierre ? Ou, si c'est un poisson qu'il demande, lui présentera un serpent ? Si donc vous qui êtes mauvais, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père qui dans est les cieux donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui les lui demanderont ? " (Saint Math. IX, 11).

Et ce Dieu ne veut autre chose que le salut des hommes. Voilà pourquoi, ces paroles de saint Paul : " Je demande instamment, avant tout, qu'on fasse des supplications, des prières, des demandes, des actions de grâces pour tous les hommes. Car cela est bon et agréable à Notre Divin Sauveur qui veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité." (Tim. II, 5).

Imaginez-vous la joie que nous éprouverions si nous avions à notre disposition le moyen de guérir les malades, de ressusciter les morts, d'enrichir ceux que nous aimons, de toutes sortes de biens. Ce moyen que la Providence nous a refusé quand il s'agit du corps, elle l'a mis à notre disposition en faveur de l'âme. Et ce moyen, c'est la prière.

Que faut-il en effet, aux âmes pour qu'elles se sauvent ? Il leur faut la grâce habituelle ou sanctifiante sans laquelle il est impossible d'entrer au ciel. Et que leur faut-il pour les enrichir de cette grâce, pour la rendre à celles qui l'ont perdue, pour la maintenir, pour la préserver, l'accroître dans celles qui l'ont déjà ? Il leur faut un nombre plus ou moins grand de secours divins, c'est-à-dire de grâces actuelles. C'est là une vérité de foi définie par la Sainte Eglise.

S'il en est ainsi, n'est-il pas évident que le meilleur moyen de procurer le salut des âmes sera celui qui leur obtiendra le plus sûrement des grâces actuelles ? Ce moyen, c'est la prière. Jésus-Christ nous l'affirme : " Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. "

Aussi tous ceux qui ont eu à cœur le salut des âmes, ont compris l'importance de la prière pour le succès de leur apostolat.

Voyez les Apôtres, c'est à la prière qu'ils donnent la préférence sur tous les autres ministères. Ne pouvant plus suffire à des occupations qui devenaient de plus en plus accablantes, ils choisirent sept diacres, sur qui ils se déchargèrent de quelques-unes de leurs importantes fonctions. Mais pour eux-mêmes, que voulurent-ils se réserver ? le soin de vaquer à la prière et à la prédication : " Pour nous dirent-ils, nous nous appliquerons à la prière et au ministère de la parole. " (Act. VI, 4).

Avant de se partager l'univers pour en faire la conquête à Jésus-

Christ, les Apôtres se réunirent quelques jours dans le cénacle, ils mirent en commun leur recueillement et leurs ardentes prières, pour attirer sur eux avec le Saint Esprit, des lumières et son secours. Ce n'est qu'accompagné et revêtus de cette force divine, qu'ils sentirent le courage d'attaquer à la fois toutes les superstitions et tous les vices, de prêcher et de faire pratiquer la mortification aux voluptueux, le détachement aux avares, l'humilité aux orgueilleux, la charité aux égoïstes, le sacrifice et le dévouement à tous ; ce n'est qu'après s'être fortifiés par la prière, qu'ils eurent le courage de braver le fanatisme et la cruauté, de supporter les fatigues, les outrages et les tortures.

" Les Apôtres, disait saint François de Sales, joignaient toujours la prière à la prédication. Et de fait, s'ils convertissaient le monde, ce n'est ni par la force des armes, ni par la puissance de l'or, ni par le prestige de la science et de l'éloquence, c'est par quelque chose de bien plus merveilleux que tout cela : c'est par la prière, la souffrance et la prédication de l'évangile. "

Voyez les saints. Ils savaient que ce ne sont pas les efforts et les industries de l'homme qui convertissent, mais la grâce de Dieu, laquelle s'obtient, surtout, par la prière. Ils comprenaient que la prière est, à celui qui veut glorifier Dieu par le salut des âmes, ce que les armes sont au soldat, et qu'on avance plus la conversion des pécheurs, la sanctification des justes, l'œuvre de la Rédemption en s'adressant directement à Jésus-Christ qui, seul, a la clef des cœurs pour les ouvrir à la grâce, que par n'importe quel autre moyen. Aussi quelles longues heures ne consacrent-ils pas à la prière ! Lorsqu'ils ne peuvent pas converser à loisir avec Dieu pendant le jour, absorbés qu'ils sont par les exigences d'un ministère ou d'un travail incessant, ils le font pendant la nuit.

Ce furent les prières de saint Etienne qui convertirent l'un de ses persécuteurs et le remplirent d'un zèle plus qu'héroïque pour Jésus-Christ et le salut des hommes. La conversion du plus célèbre docteur de l'Eglise, fut autant l'effet des prières de sa sainte mère que des prédications de saint Ambroise. Ceux-là seuls à qui les trésors de la miséricorde divine sont ouverts pourraient nous dire combien de fois une humble et fervente prière

a été plus efficace pour retirer un pécheur des voies de l'iniquité que les raisonnements et les exhortations les plus pathétiques. Telle est sa puissance et sa fécondité qu'au jugement des saints, elle est comme une véritable mère qui engendre à Dieu ses enfants. Sainte Catherine de Sienne convertissait par ses prières un si grand nombre de pécheurs que saint Grégoire XI lui envoya quatre confesseurs, qu'elle tenait incessamment occupés au tribunal de la pénitence. Saint Bernard, appréciant l'importance relative de la prédication, du bon exemple et de l'oraison, attribue à cette dernière, une plus grande efficacité : " *Manent tria hæc : verbum, exemplum, oratio ; major autem eorum est oratio.* "

Et nous, prêtres, voulons-nous, comme les Apôtres et les Saints. contribuer puissamment à l'œuvre de la Rédemption ? Prions, " Donnez-moi un levier et un point d'appui, disait Archimède, et je soulèverai la terre. " Ce n'est point le monde physique qu'il faut soulever, c'est le monde moral, ce sont les âmes, les âmes dont la dernière est plus belle, plus précieuse que le monde tout entier, et qui sont tombées. Il faut les relever, les régénérer ; et nous le pouvons ; car le point d'appui qui manquait dans l'ordre physique au géomètre de l'antiquité, nous l'avons dans l'ordre religieux : c'est le cœur de Jésus, ce sont ses promesses infaillibles et le puissant levier qu'Archimède cherchait en vain, il est sans cesse à notre disposition, c'est la prière à laquelle, chose étonnante, Dieu a donné droit de commander à sa bonté, à sa justice et à sa puissance.

Et quelle ressource nous avons dans la prière, nous surtout prêtres, qui nous présentons devant Dieu au nom de ce Fils qu'il exauce toujours, revêtus de son sacerdoce, couverts de ses mérites infinis, certains dès lors, d'attirer sur nous des regards de particulière bienveillance ! Que nous sommes puissants à cet autel qu'il nous a permis de revendiquer comme notre bien propre, " *habemus altare,* " par ce sacrifice de la messe que nous offrons chaque matin !

Et le soir, quand la nuit tombe et que nous nous rendons dans cette chère église pour nous agenouiller au pied de l'autel où nous avons célébré la messe le matin, abandonnons-nous à la préoccupation sacerdotale des âmes, dont nous avons la charge ; disons à

Dieu la parole du Divin Sauveur: " *tui erant et mihi eos dedisti,* " et avec Jésus ajoutons : " *Pater, serva eos in nomine tuo quos mihi dedisti.* " Mon Dieu, nous avons fait tout ce que nous avons pu, pour ceux et pour celles que vous nous avez donnés, mais nous sentons, nous voyons jusqu'à l'évidence que notre bonne volonté reste impuissante à accomplir tout le bien désirable et désiré et c'est vers vous que nous nous réfugions pour obtenir que vous fassiez vous, par votre grâce, ce qui reste à faire. Eclairez donc, guidez donc les âmes que j'ai reçues de vous.

Les âmes de enfants que tant de périls menacent, afin qu'ils conservent la foi du jeune âge, afin qu'ils échappent aux premières contagions du mal.

Les âmes des jeunes gens pour qu'ils ne se laissent pas fasciner aux fausses séductions du monde, aux entraînements coupables, à la désertion des habitudes chrétiennes.

Les âmes des pères et des mères pour qu'ils comprennent la beauté de leur vocation, qu'ils orientent vers le ciel et qu'ils y conduisent leur famille.

Les âmes des vieillards déjà penchés vers la tombe, pour qu'ils ne s'effrayent pas de mourir et qu'au delà des biens de la terre, dont il leur faudra se séparer et se dépouiller bientôt. ils entrevoient les biens meilleurs que leur réserve votre amour.

Les âmes des riches pour qu'ils ne soient pas les esclaves de leur fortune, qu'ils comprennent et apprécient le noble usage qu'il en faut faire.

Les âmes des pauvres pour que leur indigence et les privations qui l'accompagnent ne les poussent pas au murmure.

Les âmes des malades pour qu'ils ne perdent pas patience et ne manquent pas de résignation dans leurs souffrances mais qu'ils les sanctifient à l'exemple du Divin Crucifié.

Les âmes des adversaires, des égarés, pour qu'ils ne persistent pas dans leur hostilité, pour qu'ils accueillent, qu'ils entendent nos appels et qu'ils s'y rendent.

Combien de prêtres s'apercevront probablement un jour que dans le choix des moyens qu'ils ont employés pour le salut de leurs ouailles, ils ont trop négligé le principal ?

Et alors quelle déception ! Aujourd'hui, ils accusent ces âmes

infidèles, ingrates ; ils leur reprochent leur dureté, leur indifférence, leur paresse... mais un jour ne leur demanderont-elles pas si ceux qui avaient mission de les sauver ont bien rempli tout leur devoir et ne les dénonceront-elles pas au tribunal de Dieu ?

On raconte de saint Etienne de Constantinople, qu'il avait été relégué à Proconèse. La mer l'environnait, mais dès qu'il la voyait s'agiter et se soulever en tempête, il songeait aux malheureux qui pouvaient être en péril sur les flots et il priait pour eux. Bien des fois, sa charité fut récompensée ; il vit venir à lui des navigateurs qui, instruits par une lumière divine, le remerciaient d'avoir été leur ange tutélaire.

Nous ne voyons pas toujours aujourd'hui les fruits de salut qu'opèrent nos prières, mais un jour nous les trouverons sous la forme de ces âmes que nous aurons guidées, sans les connaître, au port du salut. Ce sera la récompense de nos prières.

Soyons donc bien convaincus que la prière est le plus sûr moyen dont le prêtre puisse se servir pour assurer le succès de son zèle et de ses fonctions. Sans elle, il sera sur le champ de l'Eglise comme une nuée sans eau qui, loin de rien donner, empêche même les salutaires influences du ciel de passer sur la terre ; il sèmera et Dieu ne donnera pas l'accroissement ; il instruira et sa parole ne sera qu'un airain sonnant, qui fera peut-être un peu de bruit et rien de plus.

Prions avec confiance et aussi faisons prier les âmes pieuses ; habituons-les à prier à nos intentions. " *Multum enim valet deprecatio justi assidua.* " (Jacob, v, 16).

Faisons prier les enfants ; Dieu ne saurait rester sourd à leur voix si pure.

Quand nous aurons prié et fait prier, travaillons avec le calme de l'homme qui se rend compte de la force que lui donnent ses relations avec le Tout-Puissant et qui s'en remet avec confiance à la Providence.

6. — *Il doit s'appuyer sur la sainteté*

Il est évident que l'efficacité de notre zèle, notre puissance d'action auprès des âmes, dépend de l'abondance plus ou moins grande de la grâce considérée comme agent indispensable dans l'œuvre de la conversion et de la sanctification. Nous le savons, abandonnés à nos propres ressource , nous pouvons bien convaincre, toucher, ébranler une âme, mais il nous est impossible de la convertir et de la faire avancer d'un pas danc le chemin du devoir, de la vertu.

Cette grâce, c'est la sainteté qui nous la donne. Un saint porte la grâce avec lui ; il en est comme le sanctuaire vivant, il la répand comme le soleil répand la lumière et la chaleur, comme la fleur répand son parfum. Comment, dans ces conditions, par le seul fait de son contact avec une âme, ne la toucherait-il pas, ne produirait-il pas en elle, si elle est coupable, le remords, ne lui communiquerait-il pas le feu sacré de l'amour de Dieu ? Comment, en d'autres termes, n'exercerait-il pas auprès de cette âme, une surnaturelle et bienfaisante influence ? Aussi est-ce avec raison qu'on a pu dire : un saint de plus, ou même un degré de plus dans la sainteté dans le plus petit d'entre ses membres, c'est dans l'Eglise un accroissement de vie, de force, de beauté, d'honneur et de joie ; c'est Jésus devenu en elle plus présent, plus libre, plus actif.

Saint Grégoire de Nazianze disait : " avant de purifier, il faut être pur, avant d'enseigner la sagesse, il faut l'avoir acquise, avant d'éclairer, il faut devenir lumineux, avant d'amener les autres à Dieu, il faut s'en être approché, avant de sanctifier, il faut être saint. "

Que la sainteté, c'est-à-dire, l'union à Dieu par la grâce, par la pratique généreuse et persévérante de toutes les vertus devienne un moyen fécond d'apostolat et que les fruits de cet apostolat soient en raison directe des efforts accomplis pour acquérir la sainteté, c'est ce que personne ne peut mettre en doute... Quels sont les hommes qui ont le plus contribué à la gloire de Dieu par le salut des âmes ? Quels sont ceux qui ont ramené à Dieu un plus grand nombre de pécheurs ? Est-ce parmi les riches, les

puissants, les savants de ce monde qu'il faut aller les chercher ? Non, mais parmi les saints. Inutile de parler des saints François Xavier, François d'Assise, saint Vincent de Paul, saint Léonard de Port Maurice. Que ne font pas encore de nos jours, dans leurs paroisse, de saints prêtres !

Il n'était ni riche, ni savant, ni puissant le bon curé d'Ars. Sa paroisse, quand il y arriva, était dans la plus grande pauvreté spirituelle ; la vertu y était peu connue, peu pratiquée, presque tout le monde oubliait la bonne voie, c'est-à-dire, négligeait le soin de son âme et de son salut. Les jeunes personnes n'avaient en tête que les amusements et les plaisirs. Chaque dimanche, ou peu s'en faut, on s'assemblait sur la place à quelques pas de l'église ou dans les cabarets du village, selon la saison, pour s'y livrer aux danses et au divertissements de toutes sortes. On sait que l'humble curé fit successivement disparaître tous les désordres et qu'Ars, sous sa conduite, devint une paroisse modèle. On ne saura qu'au jour du jugement, disait le saint curé lui-même, le nombre incalculable de pauvres âmes troublées, égarées qui ont retrouvé la paix, la joie du Seigneur dans sa modeste église.

Voyez saint François de Sales. Issu d'une noble famille, doué d'une belle intelligence, sans doute il était savant et puissant, mais ce n'est pas par ces moyens humains qu'il a ramené au sein de l'Eglise des milliers d'hérétiques, c'est par sa sainteté.

Voyez les Apôtres, est-ce par le prestige de leur puissance, par la force de leurs armes, par l'éclat de leur renommée, qu'ils ont converti le monde ? Non, puisqu'ils étaient destitués de tous ces avantages, mais c'est par leur sainteté.

Quels sont les prêtres qui travaillent le plus efficacement à l'avancement du règne de Dieu sur la terre, à l'exaltation de la sainte Eglise, à la conversion et au salut des âmes ? Sont-ce les prêtres orateurs, écrivains, hommes d'action et d'œuvres extérieures ? Sans doute, il ne faut pas méconnaître l'action bienfaisante exercée par ces diverses forces toutes les fois qu'elles sont mises au service du véritable zèle ; mais aussi, en toute justice, il faut placer la sainteté au dessus d'elles.

Un homme saint, parfait et très vertueux, dit sainte Thérèse, fait plus de bien aux âmes qu'un grand nombre d'autres plus

instruits et mieux doués. Saint Jean-Baptiste ne fit aucun miracle. *Joannes quidem signum fecit nullum* (Jean, x, 41), mais par la seule force de sa sainte vie, il attirait à lui la masse des juifs, et opérait d'admirables conversions. Quel rayonnement de piété et de foi se fait autour d'une âme vraiment unie â Dieu ! Sa vue seule est une prédication. Il sort de toute sa personne, divinisée par l'union divine, des parfums célestes qui répandent autour d'elle la bonne odeur de Jésus-Christ et insinuent dans les cœurs le goût de ce qui est pur, le sens de ce qui est élevé.

Douce et consolante pensée que celle-là, bien capable de déterminer les prêtres à être saints, à le devenir chaque jour davantage. S'ils sont des saints, tout parlera en eux, même leur silence. Ils prêcheront par leur douceur, leur charité, leur désintéressement, leur égalité d'humeur et la dignité de leur vie. Quand une population voit dans son pasteur un modèle de toutes les vertus, un évangile vivant et qu'elle est convaincue qu'il cherche non pas son bien-être ni son intérêt, mais uniquement, le salut des âmes *non vestra quærimus sed vos*, elle finit par se donner à lui et il a ainsi le bonheur de la donner à Dieu. Il n'a peut-être pas été un bel esprit ni un éloquent orateur, ni un savant écrivain, mais il a beaucoup aimé Dieu et les hommes ; il a beaucoup prié et beaucoup pardonné ; il a donné ce qu'il a pu ; il s'est donné lui-même ; et sa vie de sainteté et de sacrifices a triomphé de tous les obstacles.

Il vous a peut-être été donné de voir une paroisse éplorée et agenouillée sur un tombeau ; on eut dit des enfants qui avaient perdu un père. Quelle était donc la cause de ces gémissements et de ces regrets ? C'est qu'un saint prêtre venait d'être ravi à la terre. Pendant longtemps son image restera vivante dans les âmes ; les pères rediront son nom et ses vertus à leurs enfants et, du fond de son tombeau, il s'exhalera comme un parfum suave d'immortalité, *in memoria æterna erit justus.*

" Le prêtre, disait saint Jean Chrysostôme, porte sur les épaules de sa sainteté, le fardeau de tout l'univers. " " Pour un prêtre, disait Massillon, ne pas édifier c'est scandaliser ; ne pas confirmer par la sainteté de sa vie les vérités qu'il annonce, c'est les désavouer. "

Ne soyons pas étonnés de cette parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ: " Je me sanctifie moi-même pour les autres afin qu'eux aussi soient sanctifiés en vérité." (Saint Jean, xvii, 19). Et saint Alphonse de Liguori de dire ensuite : " si nous ne tâchons pas de nous rendre saints, il nous sera bien difficile de sanctifier les autres. " Et Mgr Pie écrivait : " On n'est apôtre qu'à la condition de travailler à être saint ; on est puissant pour le bien quand on se donne tout envier à l'œuvre de sa sanctification. "

Massillon disait un jour à ses prêtres : " C'est nous seuls qui décidons pour ainsi dire de la perte ou du salut des peuples et de tout le succès des desseins de Dieu. " Sans être aussi affirmatif, dans une question qui est, avant tout, le secret de Dieu, comment ne pas s'inquiéter, en voyant d'une part le grand nombre de prêtres munis des pouvoirs de Dieu, et d'autre part leur insuffisante influence ? Comment se fait-il qu'il y ait tant d'énergie sacerdotale accumulée et si peu d'effet produit ? Quand une énergie dans le monde physique ne produit pas tout son effet, c'est qu'elle rencontre un obstacle, une résistance. L'obstacle et la résistance se trouvent dans le monde qui nous entoure, mais ne sont-ils pas aussi dans l'instrument qui doit transmettre la force ?

Quel sérieux examen de conscience ici s'impose à nous ! Sommes-nous, vis-à-vis de nos fidèles, les vrais prêtres dont parlait saint Paul, quand il disait : " *exhibeamus nos ergo tanquam Dei ministros in caritate non fictâ ?* " (ii, Cor. vi, 4). Sommes-nous le sel de la terre ? Sommes-nous la lumière du monde ? *Vos estis sal terræ ; vos estis lux mundi.*

---

7. — *Récompence du zèle*

Et quelle belle récompense nous recevrons de notre zèle ! D'abord nous goûterons cette joie intérieure, ce témoignage d'une bonne conscience qu'on éprouve toujours quand on fait le bien.

C'est comme un sourire de Dieu, sourire d'autant plus consolant, que le bien qu'on a fait, a été plus grand. Et se peut-il un bien plus grand, plus important que celui qui a pour objet le salut et la sanctification des âmes ? Nous savons qu'au témoignage de saint Bernard, une seule âme, vaut plus que l'univers entier ; nous savons que, d'après saint Grégoire de Nazianze, rien ne réjouit le cœur de Dieu, que la conversion et le salut de l'homme; et d'après saint Jean Chrysostôme, convertir une seule âme, c'est se rendre plus agréable à Dieu que de répandre tous ses biens en aumônes.

Quelles consolations ineffables dilatent le cœur du prêtre dans ses travaux, dans ses fatigues ! Porter secours aux âmes que le péché frappe de mort et que la grâce ressuscite ; changer les cavernes du démon en temples du Saint-Esprit, les vases d'iniquité et d'ignominie en vases d'honneur et de sainteté, des esclaves de Satan faire des membres de Jésus-Christ ; en un mot, fermer l'enfer et ouvrir le ciel, quoi de plus délicieux et de plus encourageant !

Jamais père ne fut plus absorbé par l'amour de sa famille que saint Jean Chrysostôme l'était pour le salut des âmes de son troupeau de Constantinople. Constatait-il un progrès moral, avait-il réussi à ramener une seule âme au devoir, sa joie s'épanchait devant tous : " l'empereur, disait-il, est moins satisfait de sa puissance que moi de vos vertus. Il reviendrait de l'armée portant les couronnes de la victoire qu'il aurait moins de joie de la victoire que moi de vos progrès. "

Saint Laurent Justinien adressait ces paroles à ses prêtres dans une réunion sacerdotale : " *O felices sacerdotes si sacerdoliter vixeritis.* "

Le zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes donnent un grand prix à toutes les actions du prêtre, si petites, si communes soient-elles ; car, dit saint François de Sales, comme en l'Arabie heureuse non seulement les plantes de nature aromatique, mais toutes les autres sont odorantes, participant au bonheur de ce solage ; ainsi en l'âme charitable, non seulement les œuvres excellentes de leur nature, mais aussi les petites besognes se ressentent de la vertu du saint amour et sont en bonne odeur

devant la majesté de Dieu. Que dis-je, le mérite de nos œuvres se mesurera non pas à leur nombre ni à leur excellence extérieure mais au degré d'amour avec lequel nous les aurons accomplies, à ce point, dit le saint évêque de Genève, que souffrir une chiquenaude, avec deux onces d'amour, vaut mieux qu'endurer le martyre avec une once du même amour.

Ecoutez saint François-Xavier écrivant aux Pères de la Compagnie de Jésus à Rome : " Je suis dans un pays où l'on manque de tout pour les agréments de la vie, mais j'y ressens tant de consolations intérieures qu'il y a danger que je perde les yeux à force de pleurer de joie. " Et dans une autre circonstance, il écrit : " Je veux vous parler des joies ineffables dont Dieu se plaît à combler ceux qui travaillent à défricher cette terre inculte et barbare. Elles sont si abondantes, si solides que ce sont assurément les seules que l'on puisse goûter en cette vie. "

Un prêtre ne vivant que pour le salut des âmes, enivré de l'amour de Dieu doit dire avec ce saint missionnaire : " c'est assez ! Seigneur, c'est assez, c'est trop pour cette vie. Mettez un terme à mon bonheur ! Ou, si dans votre infinie miséricorde, vous voulez m'inonder de joies célestes, enlevez-moi de cette terre; elle doit être une vallée de larmes ; transportez-moi dans le séjour des bienheureux. Celui qui a goûté ces ineffables délices ne peut plus vivre hors de votre divine présence. "

Nous avons un intérêt personnel et suprême à sauver les âmes. Autant nous en sauvons, autant nous nous assurons de protecteurs dévoués qui sans cesse intercéderont pour nous dans le ciel, avec toute la chaleur de la reconnaissance pour le plus grand des bienfaits, et Dieu les exaucera ; car on ne travaille jamais en vain pour lui ; et s'il promet une si belle récompense à la charité qui soulage le pauvre, que ne donnera-t-il pas à celui qui aura fait bénir son nom, défendre ses intérêts, étendu son règne sur les cœurs, sauvé ses enfants du naufrage ?

Si Dieu considère comme fait à lui-même ce que nous faisons pour le moindre de ses frères, que pensons-nous que seront les prix qu'il réserve et l'amour qu'il portera à celui qui l'aura en quelque sorte sauvé lui-même dans la personne de ses frères ! avec quelle tendre affection ne lui dira-t-il pas, en face de tout

l'univers : " Venez, le béni de mon Père, j'étais perdu dans la personne de mon frère et c'est vous qui avez opéré mon salut ; c'est vous qui le retirant de la voie de l'enfer, où il eut éprouvé la faim éternelle de Dieu avez apaisé ma faim ; c'est vous qui, l'arrachant au péril de la soif éternelle, m'avez donné à boire ; c'est vous qui, l'aidant à se revêtir de la robe d'innocence, avez couvert ma nudité."

Pourrions-nous croire que Dieu, si libéral dans ses dons, ne saura pas récompenser ceux qui, par leurs efforts, leurs démarches, contribuent en quelque sorte à sa gloire ? Lui qui ne laisse rien sans récompense ne récompenserait pas le zèle ? Mais, dit saint Jean Chrysostôme, " sauver ses frères est quelque chose de plus grand que faire des miracles " ; et saint Grégoire nous déclare que " le zèle des âmes est le sacrifice le plus beau et le plus agréable aux yeux de Dieu. "

Saint Jacques a écrit : " Celui qui ramènera un pécheur des égarements de sa vie, sauvera son âme de la mort et couvrira la multitude de ses péchés. " (Saint Jac. v, 20). En effet, dit saint Grégoire au sujet de ces paroles : " si celui qui délivre un homme de la mort corporelle, en lui conservant aujourd'hui une vie qui peut lui échapper demain, est digne d'une grande récompense, quelle récompense ne mérite pas celui qui sauve une âme de la mort éternelle et inamissible ? Aussi avec quelle magnificence d'expression la Sagesse, dans l'Ecriture sainte, célèbre-t-elle la grandeur des destinées réservées à ceux qui se consacrent à l'enseignement de ses voies. Peu contente de leur assurer une vie éternelle, elle leur promet une splendeur qui les fera briller comme des astres éclatants pendant la durée des siècles éternels."

C'est un signe de prédestination, au jugement de saint Paul, que de travailler avec ardeur au salut des âmes. Il affirme que les noms de ses collaborateurs dans l'établissement de l'Evangile sont inscrits au livre de vie.

Saint Augustin enseigne que " celui qui sauve l'âme de son prochain sauve la sienne. Si c'est une œuvre méritoire d'arracher à la mort une substance charnelle qui doit périr, quel n'est pas le mérite de l'œuvre qui fait ressusciter à la grâce, l'âme appelée à vivre éternellement ! " Il enseigne aussi que le coopérateur

de Jésus-Christ se prépare autant de couronnes qu'il a le bonheur de gagner d'âmes à Dieu.

Il est certain que nous ne savons pas si nous sommes dignes d'amour ou de haine ; voulons-nous paraître avec confiance au tribunal du Souverain Juge, travaillons avec zèle au salut des âmes. " Les âmes que nous aurons sauvées, dit saint Alphonse de Liguori, se présenteront devant Notre-Seigneur Jésus-Christ et lui diront : " Seigneur, oseriez-vous précipiter en enfer celui qui nous a préservés de l'enfer ? " " Il n'est pas possible, ajoute le même docteur qu'on fasse une mauvaise mort lorsque, pendant sa vie, on a consacré ses travaux au salut des âmes. "

La grâce d'une bonne mort, le ciel par de là le tombeau, voilà dans l'ordre surnaturel les inappréciables avantages d'un saint zèle. Qui pourra nous dire combien sera grande, pendant l'éternité, la gloire de celui qui aura été un véritable apôtre durant sa vie ! Il n'y a qu'à ouvrir l'Evangile pour le savoir : " Si vous prodiguez votre âme au prochain, dit le Prophète, votre lumière se lèvera dans les ténèbres et vos ténèbres seront comme le midi. Le Seigneur vous donnera le repos sans interruption et il remplira votre âme de splendeurs. " (Isaïe, 58). Et le Prophète Daniel assure que quiconque aura contribué à sauver des âmes à Dieu, brillera un jour au ciel, comme on voit maintenant briller les étoiles au firmament.

Demandons-nous souvent si nous avons travaillé du fond du cœur à être zélés, *ex corde*, sans nous contenter de le paraître ; si notre cœur a brûlé à la vue de la perte lamentable de tant d'âmes ; si nous en avons eu compassion à l'exemple du Divin Sauveur : " *qui videns civitatem, flevit super illam.* (Luc, ix). si nous en avons été attristés, comme l'Apôtre des Gentils l'atteste de lui-même : " *tristitia mihi magna est et continuus dolor cordi meo.* " Pour allumer et entretenir un zèle ardent, avons-nous souvent médité sur la gloire de Dieu, le prix des âmes, le compte sévère que nous aurons à rendre ? *Quis potest dicere se deligere Deum qui ejus imaginem in sterquilinium jacere videt et non curat ?* (Saint Bonaventure). Avons-nous prié avec instances pour la conversion des pécheurs, imitant la conduite des saints ?

Songeons donc souvent que notre pèlerinage terrestre n'est

qu'un simple campement, une halte momentanée sur le chemin de l'éternel séjour par delà cette nébuleuse région des tempêtes, élevons souvent nos regards et nos désirs, jusqu'aux splendeurs de l'infini, seul héritage vraiment digne de notre ambition, incomparable demeure promise à la vertu persévérante.

Que le prêtre se dise : je suis prêtre ; ma dignité est au-dessus de celle des anges ; ma vie doit être d'une pureté angélique et je suis obligé d'y tendre par tous les moyens possibles ; un Dieu daigne obéir à ma voix, je dois donc, à plus forte raison, obéir à la sienne. La Sainte Eglise m'a honoré, il faut que je l'honore moi-même, par la sainteté de ma vie, par mon zèle, par mes travaux... J'offre au Père éternel, Jésus-Christ, son Fils ; il est donc de mon devoir de me revêtir des vertus de Jésus-Christ et que je me rende propre à traiter le plus saint des mystères. Le peuple chrétien voit en moi un ministre de réconciliation, médiateur entre Dieu et les hommes ; il faut en conséquence que je me conserve toujours dans la grâce et dans l'amitié de Dieu. Les fidèles veulent avoir en moi, un modèle des vertus auxquelles ils aspirent ; je dois donc les édifier tous et toujours. Les pauvres pécheurs qui ont perdu la vie de la grâce, attendent de moi, leur résurrection spirituelle, il est donc nécessaire que j'y travaille par mes prières, mes bons exemples, par mes paroles, par ma conduite. Je suis prêtre ; mon devoir est d'inspirer la vertu et de glorifier Jésus-Christ, le prêtre éternel.

Après une telle vie, après avoir porté, pendant de longues années, l'étole pastorale avec le plus grand honneur, le bon prêtre s'acheminera calme et heureux vers la mort. Entouré du respect et de l'affection de tous ceux qui l'auront approché, rassuré sur son avenir par les bienfaits qui ont marqué chaque heure de sa vie, soutenu par les divines promesses de la religion, il descendra paisiblement dans la tombe et avec la foi et l'espérance du réveil éternel. Il éprouvera bien, sans doute, quelques regrets, au milieu des accents plaintifs que feront entendre, autour de son lit funèbre, ses brebis désolées ; mais il espérera les revoir un jour dans une meilleure patrie ; car il sera convaincu que s'il quitte la terre, c'est avec l'assurance de l'échanger pour le ciel où le Père des miséricordes le glorifiera. Il fermera donc tranquillement les

yeux à la lumière et il s'envolera, heureux, dans le sein de son Dieu, à qui il pourra dire cette parole que Notre-Seigneur disait à son Père, en quittant la terre : " *opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam.*" (JEAN, XVI).

CHAPITRE SIXIÈME

CHARITÉ DANS LA PRÉDICATION

Le prêtre doit aimer Dieu, il doit aimer son prochain et bien se servir de tous les moyens qui sont à sa disposition, pour remplir de cet amour, les âmes qui lui sont confiées. C'est pour cela qu'à la tête de tous les devoirs du sacerdoce, *officium principalissimum*, dit saint Thomas, se trouve celui d'évangéliser les peuples.

Le Maître avait dit aux Apôtres : " *prædicate evangelium.* " Aussi ils confièrent aux diacres, ministres subalternes, la distribution des aumônes, et ils se consacrèrent eux-mêmes, tout entiers, au ministère de la parole.

L'Apôtre saint Paul ne cessait de répéter : "*Prædica verbum.*" Cette parole rédemptrice, annoncez-là, avec instance, *insta ;* à temps et à contretemps, *opportunè*, *importunè* ; annoncez-là, avec une logique convaincante, un amour persuasif, *argue*, *obsecra*, *increpa ;* sans jamais vous lasser dans votre patience et dans vos enseignements, *in omni patientiâ et doctrinâ.* (II TIM. IV).

Et ce qu'il demande, il l'accomplit. Il prêche à tous, aux puissants comme aux humbles, aux infidèles comme aux convertis, aux adversaires comme aux amis, aux gentils comme aux juifs. Il prêche partout, sur terre et sur mer, en prison et en liberté. Entendons les sentiments qui font vibrer son cœur : " Je ne vis que pour vous, vous êtes mon souci continuel. " (I COR. IX). J'ai pour le salut de vos âmes, un zèle passionné qui n'a d'égal que mon amour de Dieu ; c'est une flamme surnaturelle qui me dévore. Quoi d'étonnant ? N'est-ce pas moi, ô âmes chrétiennes, qui vous ai engendrées à la vie du Christ, qui vous ai fiancées à Jésus, votre unique époux, afin que vous soyez des épouses dignes de Lui ? (I COR. IV). " Ne travaillant que pour vos intérêts éternels, je suis l'homme de tous ; je me con-

damne à devenir l'esclave de tout le monde afin d'en gagner au moins quelques-uns à Jésus-Christ." Vous voyez bien que je vous appartiens. Tous les instants de mon existence sont à vous. Je visite toutes vos cités, chacun de vous, en particulier. Pendant plusieurs années, j'ai passé mes journées et mes nuits à m'occuper de vous. (Act. xx).

Voilà le langage de saint Paul ; voilà sa vie ; voilà le devoir.

Le Seigneur a imposé la même obligation aux prêtres. Il a fait de la prédication un de leurs principaux devoirs : " *euntes, docete omnes gentes servare omnia quæcumque mandavi vobis* " (Math. xxiviii). Et si un pécheur vient à se perdre, parce qu'il ne se sera trouvé personne pour lui annoncer la parole de Dieu, le Seigneur demandera compte de son âme au prêtre qui pouvait l'instruire : " *sanguinem autem ejus de manu tuâ requiram.* " (Ezech. iii, 18).

Et pour que la prédication porte des fruits, que faut-il ? Interrogé par un prédicateur sur les règles à suivre pour annoncer dignement la parole de Dieu. Le Père Jean d'Avila répondit : " la première règle et la première condition, c'est d'aimer beaucoup Jésus-Christ. " Parole pleine de vérité ; car s'il n'aime pas beaucoup Jésus-Christ, le prédicateur se laissera captiver par le désir de l'estime et de la louange de ses auditeurs ; il oubliera le but qu'il devrait se proposer uniquement, celui de gagner les âmes à Dieu. " On ne communique pas à d'autres ce que l'on n'a pas, dit saint Grégoire, *lucerna quæ non ardet non accendit.* " Si l'on veut embraser les auditeurs d'amour pour Jésus-Christ, il faut d'abord brûler soi-même de ce feu divin. " Pour convertir les pécheurs, disait aussi saint Thomas de Villeneuve, il faut leur percer le cœur des traits enflammés de l'amour divin. Mais d'un cœur de glace sortira-t-il jamais un trait de feu ? " " Le cœur parle au cœur. " disait saint François de Sales, c'est-à-dire, que par elles-mêmes, les paroles ne frappent que les oreilles, sans atteindre le cœur. Pour parler au cœur des fidèles et les porter à aimer Dieu, il faut le langage du cœur, c'est-à-dire, il faut que le prédicateur sente et pratique ce qu'il enseigne, il faut qu'il soit un vrai saint.

Le Seigneur en voyant son prophète, prêcher en son nom, aux

enfants d'Israël, lui dit : " je t'ai donné un front plus dûr que leur front, un front de pierre et de diamant, " *ut adamantem et ut silicem dedi faciem tuam.*" (Ezéchiel, III, 9). " va, n'aie pas peur d'eux et ne crains rien. " Qu'est-ce qui peut donner à celui qui porte la parole de Dieu cette autorité et cette confiance qui en imposent ? C'est une vie irréprochable. Il faut que le prêtre puisse dire à son peuple comme le Divin Maître aux Juifs : " *quis ex vobis arguet me de peccato ?* " (Jean VIII, 36). Qu'on est fort, qu'on est puissant, devant un auditoire, quand on peut parler ainsi ! Une vie sainte est une prédication silencieuse et muette, il est vrai, mais elle touche et remue profondément : *vox oris sonat, vox operis tonat.* " Elle exerce une action incessante, reprend sans aigreur et convainc sans parler ; on l'écoute sans préjugés comme sans contradiction. Vivre comme on prêche, prêcher comme on vit : voilà la seule manière de prêcher utilement : *vita bona, syllogismus bonus.* Les saints seuls engendrent les saints ; ils réussissent merveilleusement à faire passer dans le cœur des autres les convictions qui les animent eux-mêmes. Pour être ému, il suffit de les voir et de les entendre.

Comment les saints, avec un talent parfois médiocre, parvenaient-ils à ébranler les âmes et obtenaient-ils de si beaux et de si éclatants triomphes ? C'est que la vérité qu'ils énonçaient, était appuyée par le spectacle de leurs vertus. On disait du Père de Ravignan qu'il était : *la vertu prêchant la vérité.* Un grand évêque disait à ce sujet qu'il ne regardait comme bons prédicateurs que *ceux qui faisaient leurs sermons*, c'est-à-dire, *qui les pratiquaient.*

Il est toujours éloquent le prêtre vraiment pieux qui ne parle jamais de Dieu, sans avoir auparavant, parlé à Dieu. L'ardente conviction qui l'inspire se laisse apercevoir dans l'expression de sa physionomie. On sent qu'il est intimement et profondément pénétré des vérités qu'il anonce. Son langage fortement persuasif, touche, ébranle et subjugue l'auditoire qui ne peut se défendre des impressions produites sur lui. Son amour pour la vertu la fait chérir et pratiquer ; sa haine du vice, le fait détester. Il peut n'être pas un de ces orateurs qui flattent les oreilles et satisfont l'esprit par le brillant des pensées et la pureté de la dic-

tion, mais ses sermons attendrissent les cœurs les plus insensibles, parce qu'il y a en lui une puissance d'onction à laquelle personne ne peut résister.

On raconte que saint François d'Assise, prenant un jour, à part, un de ses novices, l'amena avec lui pour prêcher, mais qu'au lieu de parler au peuple, il se contenta de parcourir la ville dans un grand recueillement. " Et notre prédication " demanda le novice, de retour au monastère ? N'est-elle pas terminée ? " répliqua le saint, faisant comprendre à son religieux qu'une attitude modeste et recueillie, peut être pour le monde, une éloquente prédication.

De même, saint François de Sales, au dire de ses contemporains, prêchait déjà en chaire avant d'ouvrir la bouche, tant son extérieur et sa noble figure portaient à la piété. De son côté, le curé d'Ars, avec son visage émacié et son corps amaigri, suait pour ainsi dire la charité divine ; ses yeux brillaient de façon étrange et le sourire qui errait sur ses lèvres traduisait parfaitement les joies profondes que donne l'amour de Dieu. C'est que le corps des saints, vivifié par la grâce, devient en quelque sorte diaphane, laissant apercevoir derrière les chairs, surnaturalisées par le contact eucharistique, la présence du Très-Haut.

Et pour que la prédication produise son effet, la prédicateur doit en garantir et en accroître même la fécondité par la prière. Il priera pour que les âmes soient dociles au langage du Maître intérieur à qui il prête, lui, extérieurement, son concours. Les paroles ne font du bien que si elles ont été priées dans le silence. *Contemplata aliis tradere*, est l'adage des Frères prêcheurs. Il doit être l'adage de tout prêcheur, de tout missionnaire, de tout apôtre. Donnons aux autres *contemplata*, des choses vues. On ne voit dans le domaine de l'invisible que si on " contemple. " Qui prie bien, prêche bien.

" Dans le cours de vingt années, dit l'Abbé Le Dieu, parlant de Bossuet, je ne l'ai jamais vu monter en chaire, qu'après s'être prosterné, en secret, au pied de son crucifix, dans une humiliation profonde. Avec sa merveilleuse facilité, il ne mettait pas sa confiance en lui-même, mais uniquement dans la prière, d'où il tirait la force de sa puissante parole. "

Le Père Lacordaire, avant de monter dans la chaire de Notre-Dame, passait de longs moments au fond de la crypte de la chapelle des Carmes, debout contre une des colonnes et les bras en croix, en souvenir de la passion du Divin Maître, de ce Jésus-Christ, dont il devait dans quelques heures, prêcher la doctrine en face de l'assemblée immense, impatiente de le voir et de l'entendre.

" Les premiers avis que je vous donne pour bien prêcher, disait le Père Le jeune, à ses confrères de l'Oratoire, c'est de bien prier Dieu, le second, c'est de bien prier Dieu ; le troisième, le quatrième, le dixième, c'est de bien prier Dieu." Et il ajoutait : " Ayez pour fin unique, dans vos sermons la gloire de Dieu et le salut des âmes. "

En descendant de la chaire, comme en descendant de l'autel, le prêtre doit prier, faire son action de grâces. Il en est des prédicateurs comme des prophètes. " Ils peuvent prononcer des paroles, dit l'Imitation de Jésus-Christ, non les rendre efficaces. Leur langage est sublime, mais si vous vous taisez, Seigneur, il n'échauffe pas le cœur. Ils exposent la lettre, mais vous en découvrez le sens. Ils proposent les mystères, mais vous rompez le sceau qui en dérobait l'intelligence. Ils n'agissent qu'au dehors, mais vous instruisez et éclairez les cœurs. Ils arrosent extérieurement, mais vous donnez la fécondité. " Donc rien sans Dieu et sans la prière.

Mais il faut se garder de croire que la prière empêche la nécessité de bien préparer ses sermons. " Le sermon qui n'a rien coûté, dit un auteur, coûte beaucoup à entendre. " Et elle est bien fondée cette observation d'un autre auteur : " celui qui monte en chaire sans préparation, en descend aussi sans bénédiction. "

Ce qui est de la plus haute importance, c'est la nécessité pour un curé d'étudier à fond les besoins et les facultés morales de ses paroissiens, pour y adapter sa prédication. Semblable à une bonne mère qui choisit avec soin la nourriture la plus salutaire au tempérament de chacun de ses enfants, il s'étudie à donner aux enfants qu'il a reçus de Dieu, la nourriture spirituelle qui leur convient le mieux. Il doit répéter souvent en lui-même cette

belle parole de Démosthènes : " Athéniens, j'aimerais à vous plaire, mais je préfère vous sauver. "

Le langage d'un curé, dans la chaire chrétienne, devra toujours être empreint de modération et de charité ; il est pasteur et cette qualité l'oblige à parler plutôt en père, qu'en maître. Alors les paroissiens, au lieu de se raidir contre les efforts de son zèle paternel, se plairont au contraire facilement à exécuter ce qu'il demande, avec bienveillance et de bonne grâce. Il aura soin de donner beaucoup d'avis et d'exhortations paternelles et de n'adresser que bien rarement des reproches, à moins qu'il ne les formule sous des expressions de douleurs et d'affection qui en tempèrent l'amertume, en les faisant bien accueillir. Un langage insinuant, affectueux, modéré exercera beaucoup plus d'empire sur les cœurs obstinés, que l'irritation, la rudesse, la brusquerie. *Responsio mollis frangit iram.*

Les animaux quoique créés pour être dans une entière dépendance de l'homme, deviennent furieux quand on les traite avec trop de rigueur, dans le temps même qu'ils sont déjà apprivoisés; que serait-ce de l'homme qui est né essentiellement libre ? *Suspendite verbera, producite ubera ;* retirez les verges, ne montrez que votre tendresse, disait saint Bernard, à tous les pasteurs. Faites connaître que c'est la seule affection et nullement le chagrin qui vous fait parler. Quand on en sera persuadé, assurez-vous qu'on vous écoutera, avec intérêt, et soyez sûr que si l'on ne se corrige pas, tout-à-fait, on se modérera, du moins, dans le mal. Le moyen le plus aisé de tirer un dard dont un éléphant est percé est, dit-on, de faire boire à cet animal beaucoup d'huile. L'application de ceci est naturelle à notre sujet. La seule fin qu'on doit se proposer dans la correction, est l'utilité du prochain et non pas sa peine.

Saint François de Sales dit, qu'il faut craindre de s'irriter, même raisonnablement. Aussi saint Augustin recommande-t-il, de fermer soigneusement à cette passion, la porte de son cœur.

Comme l'a dit Massillon : " ce ne sont pas des lions, mais des agneaux que Dieu a envoyés convertir le monde. " " Le prédicateur bouillant et passionné, dit-il, fait d'ordinaire plus de

bruit que de bien ; il aigrit et brusque plus qu'il ne touche et convertit, et souvent, après beaucoup de troubles, de chocs et de fracas, il vient échouer devant l'opposition de ses paroissiens révoltés.

Enfin, il se rappellera qu'il ne doit jamais porter dans la tribune sacrée, l'empreinte de son caractère et de ses défauts. Là, il n'est pas homme, mais ministre de Jésus-Christ et le hérault de l'évangile. Que toutes nos paroles tombent de la chaire comme une douce et fertilisante rosée et se répandent avec une onctueuse efficacité sur les blessures de nos ouailles. Les fleuves d'un cours paisible fécondent seuls les campagnes qu'ils parcourent ; tandis que les torrents impétueux qui débordent, avec fureur, de leur lit, renversent et déracinent tout, ne laissant que des ruines pour traces de leur passage. Mgr Affre, le martyr de la charité, avait coutume de dire : le bien ne fait pas de bruit et le bruit ne fait pas de bien.

Donc, si un curé se voit dans la pénible nécessité d'adresser quelquefois de sévères réflexions, il saura toujours leur donner une expression si tempérée et si douce, qu'elles ne puissent jamais paraître choquantes. Le médecin a soin d'enduire de miel, le vase dans lequel il offre un breuvage amer à un malade difficile ou délicat. Telle aussi doit être la conduite du prêtre envers des paroissiens qu'il réprimande. Le cœur humain ne se prend que par la douceur ; la charité est donc l'assaisonnement nécessaire à la correction et doit seule dicter les remontrances d'un pasteur à ses ouailles. Aussi, chaque fois que sa conscience l'obligera à élever la voix pour arrêter l'invasion des abus, ses paroles seront plutôt empreintes d'indulgence et d'amour que de rigueur et de sévérité. Qu'on voie en lui un père, une mère avertissant sa famille, plutôt qu'un dur censeur qui la gourmande, sans pitié, qu'il ait, en un mot, l'air de plaindre encore plus que de blâmer. " Il faut, dit saint Augustin, que si sa voix gronde et tonne, son cœur du moins ne cesse pas d'aimer. "

Il y a mille fois plus de chances de réussir en recourant aux avis qu'aux réprimandes, aux supplications qu'aux accès de la colère. Quand les fidèles sentiront que c'est la charité qui fait parler le prêtre ; quand ils verront qu'il lui en coûte autant de

leur faire la correction qu'à eux de la recevoir, ils la recevront bien et ils écouteront avec docilité.

Les Pharisiens disaient de Jésus : " tout le monde court après lui." Il faut que du prêtre on répète la même chose ; car il ne gagnera les âmes à Dieu qu'en les attirant à lui. Pour cela, il ne lui suffit pas d'être pieux, d'avoir du talent ; il lui faut absolument être bon. Quand on aura dit de lui ce qu'on a dit de Jésus : *apparuit benignitas, c'est la bonté qui passe,* tout sera dit : il sera maître des cœurs.

Que tous les prêtres soient donc convaincus qu'on ne réussit à gagner ou à ramener les pécheurs à la foi, à la pratique de la vertu *plus affectione quam potestate.* " *Plus corrigendos agit benevolentia quam austeritas,* " affirment les vénérables Pères du Concile de Trente.

Qu'ils sachent que la bonté a été et qu'elle sera toujours le plus puissant moyen de faire du bien aux hommes, de les attirer, de les gagner à Dieu. Ce n'est ni le talent, ni la raison, ni la puissance, ni la beauté qui captivent les âmes et enchaînent les cœurs ; c'est la bonté.

" Il n'est pas possible, dit saint Vincent de Paul, que nous produisions de bons fruits, si nous sommes comme des terres sèches et qui ne portent que des chardons ; il faut quelque attrait et un extérieur qui plaise pour n'éloigner personne. "

" Les forçats même avec lesquels j'ai dormi, continue-t-il, ne se prennent pas autrement. Lorsqu'il m'est arrivé de parler sèchement, j'ai tout gâté ; et au contraire, lorsque je les ai loués de leur résignation, que je les ai plains en leurs souffrances, que j'ai baisé leurs chaînes, compati à leurs douleurs, c'est alors qu'ils m'ont écouté, qu'ils ont donné gloire à Dieu et qu'ils se sont mis en état de salut. "

Il ne faut jamais l'oublier, la bonté est une clé d'or qui ouvre toutes les portes ; les autres vertus peuvent mener à Dieu ; la bonté le reflète d'une manière vivante aux yeux des plus prévenus.

CHAPITRE SEPTIÈME

LA CHARITÉ DANS LA CONFESSION

Avec la prédication la fonction de confesseur est de toutes celles du ministère pastoral, la plus importante par les éminents services qu'elle rend à la religion et la plus féconde en résultats heureux pour le salut des âmes. Là surtout, se trouve le secret d'augmenter le petit nombre des élus. Il est d'expérience que le confessionnal sauve plus d'âmes que la chaire ; un pasteur qui sait, par une ingénieuse sollicitude, y attirer ses paroissiens, opère au milieu d'eux, plus de conversions qu'un prédicateur éloquent.

Et la raison en est facile à concevoir. Dans la chaire, le pasteur parle à la multitude et souvent dans un sermon il ne dit pas un mot qui convienne spécialement à tel ou tel individu en particulier. Les enseignements de la chaire sont généraux de leur nature ; ils ne font qu'effleurer la masse des auditeurs qui, portés en particulier à toujours se placer dans l'exception, s'appliquent rarement les vérités ou les conseils émanés de la bouche de l'orateur. Aussi aiment-ils à laisser peser sur le compte d'autres des reproches ou des recommandations dont ils déclinent pour eux-mêmes la portée véritable.

Au confessionnal, tout s'adresse à l'individu. Là le pasteur connaît ses ouailles ; il apprend leurs besoins et leurs infirmités il applique les remèdes propres à leurs maladies spirituelles ; il réfute leurs prétextes ; il excite leurs remords ; il calme leurs ressentiments ; il arrache ces infortunés d'entre les dents du loup infernal ; il les empêche d'y tomber ; il les repait d'une pâture céleste en leur donnant des instructions salutaires et en les disposant à recevoir le pain de la vie éternelle, c'est-à-dire, le corps sacré et le glorieux sang du Fils de Dieu.

Voici le juste parrallèle que faisait au siècle passé, un célèbre missionnaire, le Père Eudes, du ministère de la prédication avec

celui de la réconciliation dans lesquels il était également versé : " Si le prédicateur gagne à Dieu des âmes disait ce grand homme, le confesseur les sauve. Celui-là ébauche l'ouvrage du salut ; celui-ci y met la divine main et lui donne sa perfection... Le prédicateur intime aux hommes les volontés de Dieu ; le confesseur les fait exécuter. Le premier indique des remèdes sûrs pour la guérison des maladies spirituelles ; le second les applique à chaque malade en particulier. Le prédicateur en attaquant et en condamnant les vices de loin, les affaiblit ; le confesseur les attaque de près et les extermine. L'un exhorte les pécheurs à se réconcilier avec Dieu, l'autre les reconcilie, en effet, avec le Père des miséricordes. Le prédicateur annonce aux hommes les mystères augustes par lesquels le Rédempteur les a sauvés ; le confesseur applique aux âmes le mérite et le sang du Divin Rédempteur qui les sauve. "

En faut-il davantage pour exciter le zèle de tous les prêtres dans l'exercice d'une fonction si sanctifiante, pour leur faire faire tous les efforts voulus, afin de devenir de vrais saints, pour diriger dans les voies du salut tant de pauvres pécheurs qui viennent à eux, pour les soutenir, les consoler, les enflammer chaque jour d'un feu nouveau ? Les prêtres peuvent trouver dans l'exercice de cet admirable ministère un aiguillon puissant pour les faire marcher eux-mêmes d'un pas ferme et rapide dans le sentier de la perfection.

Après le pouvoir de produire la Sainte Eucharistie, il n'en a pas été confié à l'homme de plus étonnant que celui de pardonner les péchés, tel que le prêtre l'exerce au tribunal de la Pénitence.

" Mes chers Frères, disait à ses prêtres saint François de Sales, cet office que vous remplissez est excellent et sublime ; car vous êtes établis de la part de Dieu, pour juger les âmes, avec une autorité si grande que les sentences que vous prononcez sur la terre sont ratifiées au ciel. Vos bouches sont les canaux par lesquels la paix coule, du ciel en terre, sur les hommes de bonne volonté. C'est un honneur extrême aux hommes, d'être élevés à cette dignité ; les anges eux-mêmes n'y sont pas appelés ; car auquel des ordres angéliques fut-il jamais dit : recevez le Saint-Esprit ; ceux auxquels vous remettrez les péchés, ils leur seront remis !

Cela néanmoins, fut dit aux Apôtres et, en leurs personnes, à tous ceux qui, par succession légitime, sont revêtus de la même autorité. "

" Savoir que nous avons le pouvoir de lier et de délier, dit le Cardinal Manning, que nous pouvons, en confession, ramener à la pénitence, des âmes sur le point de périr, conduire à la perfection des âmes pénitentes, conserver les innocents dans leur union avec Dieu ; il semble qu'il y aurait là de quoi convaincre un prêtre que sa première pensée doit être de donner au confessionnal, autant de jours et surtout autant d'heures que possible." Soyez en sûr, dit saint Léonard de Port-Maurice, " vous acquerrez plus de mérites dans une matinée passée au confessionnal pour soulager de pauvres âmes, qu'en une année entière passée dans d'autres œuvres, quelque bonnes et saintes qu'elles soient. "

" Je ne savais pas la route la plus courte pour aller en paradis, disait un jour le Bienheureux de Rossi, mais maintenant, je la connais : c'est d'y conduire les âmes par la confession. "

" Le prêtre qui n'aime pas le confessionnal, n'aime pas les âmes, " dit saint Alphonse de Liguori.

Aussi, le Cardinal Manning affirmait : " il n'est pas d'indice plus certain de ferveur, chez un prêtre que l'amour du confessionnal. C'est le premier devoir qu'un prêtre relâché évite et auquel il se dérobe. Y rester assis pendant de longues heures, sans impatience, sans saillies de mauvaise humeur, c'est un signe certain de l'amour des âmes."

Et c'est là surtout, que le prêtre doit montrer sa charité. Il est là comme le représentant de Jésus-Christ. La personne qui vient à lui, le croit certainement. Sans cela consentirait-elle à s'humilier à ses pieds à lui faire l'aveu sincère de ses faiblesses, de ses chutes qui la font rougir elle-même et qu'elle ne confierait à personne au monde ?

Le prêtre évidemment doit respecter cette foi y répondre par la bonté de sa parole, par la sagesse et la prudence de ses remèdes, par la piété de ses exhortations. Il est là l'instrument des miséricordes divines, le représentant de Celui qui s'est appelé le *Père des miséricodes, pater misericordiarum*, de Celui dont le propre est de pardonner, *cui proprium est misereri semper et parcere.*

Sous l'impression de cette penée, pourrait-il n'être pas ému, attendri, pénétré de commisération pour tous ceux qui viennent, à lui ? Il accueillera donc, avec une paterenelle bonté, tous ceux qui se présenteront et leur adoucira, autant qu'il sera en lui, le joug de la confession pour en faciliter la pratique ; elle est, en effet, si gênante et si humiliante en elle-même ! Jésus-Christ aurait-il fait des conquêtes, s'il était apparu au monde, sous des dehors durs et sévères ? Ne recevait-il pas les pécheurs avec un visage bienveillant ? Un extérieur accueillant, d'honnêtes procédés, des paroles prévenantes, un cœur compatissant, attirent et gagnent les pénitents, ouvrent les cœurs à la confiance et les bouches à la sincérité. Au contraire les fidèles s'accomodent mal à la rudesse d'un confesseur ; il suffit de les recevoir de mauvaise grâce, d'une manière sèche rebutante pour les décider à ne plus revenir.

Il faut se souvenir que les pénitents, au comencement de la confession, appellent le confsseur leur père, et qu'en effet, il doit les traiter avec un cœur vraiment paternel, c'est-à-dire, avec une très grande cordialité, bénignité et compassion, supportant patiemment leur rusticité, ignorance et autres imperfections, ne se lassant jamais de les aider et de leur parler aimablement. Image de leur Pasteur ramenant au bercail les brebis égarées, le confesseur fortifiera la faiblesse de ses pénitents et encouragera leur timidité. Il y a des fragilités pour la révélation desquelles le cœur manque et la parole expire sur les lèvres. Quand donc le pécheur éprouve un sentiment de gêne au sujet de certains aveux trop couteux à la nature et humiliants pour l'amour-propre, il y aurait de la dureté comme de la maladresse à augmenter sa confusion et à froisser sa délicatesse par des paroles sèches et amères, par des reproches mortifiants, sur l'énormité de ses fautes ou l'infamie de ses vices.

C'est au confessionnal surtout, que le prêtre doit montrer un cœur affectueux et tenir un langage miséricordieux. L'huile de la charité est si propre à adoucir des plaies saignantes et douloureuses. Si nous avions à examiner lequel des deux excès, celui de l'indulgence et celui de la sévérité, est un moindre mal, nous dirions volontiers avec saint Ambroise : " *Melius est errare in mi-*

sericordia remittendi quam in severitate ulciscendi. Ad misericordiam promptior est quam ad severitatem Spiritus Dei. "

Le saint curé d'Ars répandait sur ceux qui l'approchaient son esprit de mansuétude et de paix. Avec quelle tendresse son âme s'ouvrait sur les pauvres pécheurs ! Le besoin de pleurer était toujours le premier qu'il éprouvait en leur présence. Il pleurait avec eux et sur eux. Il y avait dans ses yeux, continuellement voilés de larmes, quelque chose de si doux et de si pénétrant, qu'il convertissait par le regard autant que par la parole. Mais quand il parlait, c'était des mots qui faisaient fondre les cœurs. " Que c'est dommage, s'écriait-il, encore si le bon Dieu n'était pas si bon ! Faut-il que l'homme soit barbare pour offenser un si bon Père. Non, on ne peut comprendre tant d'ingratitude... Mon Dieu, qu'aimerons-nous donc, si nous n'aimons pas l'amour ? Nous fuyons notre ami et nous aimons notre bourreau... Que c'est dommage. Non, le pécheur est vraiment trop malheureux."

Et sa voix s'éteignait dans les larmes. Un jour qu'elles coulaient avec plus d'amertume sur un pécheur agenouillé à ses pieds, celui-ci dont le cœur était demeuré sec et endurci, se sentit remué à la fin. Regardant son confesseur avec étonnement, " mais, mon père, dit-il, qu'avez-vous tant à pleurer ? " " Ah, mon ami, répond le saint prêtre, je pleure de ce que vous ne pleurez pas."

Lorsqu'on venait confesser ses péchés à saint Ambroise, pour en recevoir la pénitence, le grand saint les pleurait d'une manière si sensible qu'il arrachait des larmes des yeux de ses pénitents ; à voir sa compassion pour eux, on eut dit que lui-même était tombé dans les mêmes excès qu'il pleurait en eux et pour eux. Ce qui mettait en ce grand homme tant de compassion pour les pécheurs, c'était le sentiment qu'il avait de sa propre fragilité, sentiment plein d'humilité qui lui faisait dire : " qu'il ne devait pas reprendre les pécheurs avec aigreur et avec hauteur, mais plutôt mêler ses larmes avec les leurs et se pleurer lui-même en pleurant les autres, se rappelant que, si vieillard qu'il était, il ne laissait pas d'éprouver encore dans un âge avancé les faiblesses et les misères d'une jeunesse bouillante, il ne devait ni s'étonner ni s'irriter de voir les mêmes passions dans je ne sais combien

de jeunes personnes, en qui elles sont bien plus excusables. "

Saint Pierre Damiens disait dans le même sens, qu'un bon confesseur, en entendant les fautes les plus graves de ses pénitents, doit se rappeler sa propre fragilité et se dire à lui-même que s'il avait été fortement tenté, il serait plus lourdement tombé : " *si in tanta tentatione fuissem, gravius cecidissem.* "

Bien que pénible, l'obligation de confesser ne doit être pour aucun prêtre un sujet de lassitude et de dégoût. Entendre les confessions comme par grâce, avec un air de langueur ou de précipitation, les abréger à dessein en ménageant les avis et les paroles de salut, exhaler de l'impatience ou du dépit, ce serait paralyser les fruits salutaires et nuire à l'avancement des pénitents dans la vie intérieure. Qu'il fait du bien le bon pasteur qui ne vit et ne respire que pour son troupeau ! Il sait que l'honneur du sacerdoce ne lui a été conféré qu'au profit des fidèles ; car le prêtre est pour le peuple et non le peuple pour le prêtre ; c'est pourquoi, on le voit toujours prêt pour tout venant, et se tenir en quelque sorte, à l'affût des âmes pour n'échapper aucune occasion de leur faire du bien. Il choisit non pas ses jours et ses heures mais les jours et les heures de ses paroissiens.

Pour ne pas manquer le moment de la grâce, d'ordinaire si fugitif, le grand confesseur de Rome et de l'Eglise, saint Philippe de Néri, était tellement assidu au tribunal, que non content de confesser durant le jour, il employait à ce laborieux ministère, une grande partie de la nuit. Si par compassion quelqu'un lui disait pourquoi vous donnez-vous tant de peine ? Ce n'est pas une peine, répondait-il, c'est un plaisir. Qu'à l'exemple du vénérable fondateur des Oratoriens, le pasteur montre la plus grande assiduité à se rendre au confessionnal, dès qu'il y est appelé, dut-il pour cela s'arracher aux épanchements de l'amitié, aux délices de l'étude ou du repos. Il y a, dans un tel assujettissement un glorieux esclavage et un dévouement sublime. Tant d'hommes épient avec avidité l'occasion de faire un gain sordide ou d'obtenir une mesquine faveur ! Se pourrait-il que le prêtre faillit au devoir du zèle, quand il s'agit de ravir une âme immortelle au démon pour la donner à Dieu ?

Mais si la fonction du confesseur est sublime, salutaire et bien

méritoire, la vue continuelle de la corruption du cœur humain dans toute sa nudité lui offre de réels dangers. Comment toucher à tant de souillures sans se souiller, glisser comme les rayons du soleil à travers les fanges de cette terre sans se détériorer ? C'est pour cela qu'il doit se tenir constamment en présence de Dieu, veiller constamment sur son cœur, pour conserver intacte la vertu et en exclure jusqu'à l'ombre du mal.

Avant d'entrer au confessionnal, que le prêtre prenne toujours un peu de temps pour se recueillir aux pieds de Notre-Seigneur et pour considérer l'importance de l'action qu'il va faire ; car il ne s'agit de rien moins que de faire l'office de sauveur à l'égard des âmes, d'y tuer le péché, de les délivrer de la tyrannie de Satan, de les retirer de l'enfer, de leur ouvrir le ciel, en les réconciliant avec Dieu. Qu'il s'humilie à la vue de son indignité et de son incapacité, qu'il mette sa confiance et son appui dans la bonté de Notre-Seigneur, qu'il lui proteste qu'il ne veut faire cette action que pour son amour ; qu'il lui demande les lumières et les grâces nécessaires pour la bien faire.

Durant le temps de la confession, qu'il tienne à la main un petit crucifix qu'il baisera affectueusement après chaque confession entendue. Si du confessionnal on peut voir le Tabernacle, qu'il y fixe, de temps en temps, ses yeux et son cœur. Comme le Père de Ravignan devait faire de longues séances, au confessionnal, on voulait lui en préparer un plus commode et mieux placé. Mais le Père refusa d'échanger. " De ma place habituelle, fit-il observer, je vois la petite porte du Tabernacle ; cela me repose et me console. "

En sortant du confessionnal, que le prêtre se jette aux pieds de Jésus pour lui demander pardon des péchés de ceux qu'il vient d'entendre, pour le remercier des grâces qu'il a données aux âmes par son entremise, pour le prier de suppléer à ses défauts et accomplir dans ces âmes les desseins de sa bonté. Qu'il offre à la Bienheureuse Vierge Marie, aux Anges et aux Saints toutes les âmes que la Providence lui a adressées, en les priant de les offrir à Notre Divin Sauveur et de le supplier d'exercer pleinement ses miséricordes sur elles, afin qu'il n'y en ait aucune à périr.

CHAPITRE HUITIÈME

LA CHARITÉ ENVERS LES ENFANTS

Et la famille bien-aimée du prêtre, ce sont les enfants qui doivent être l'objet de ses soins les plus affectueux, le but principal de tous ses efforts, parce qu'ils sont l'espérance, l'avenir de sa paroisse et de la religion. Ah ! qui n'aimerait ces chers petits êtres ! qui ne les couvrirait de toutes ses sympathies !

Il n'y a qu'à ouvrir ce livre admirable qu'on appelle l'Evangile pour être frappé de l'attitude de Jésus-Christ à l'égard des enfants. Lui, si bon pour tous les hommes, lui qui disait : " J'ai pitié de cette multitude... Venez à moi vous tous qui avez de la peine, qui êtes chargés, et je vous soulagerai " (MATH. XI, 28), lui qui semait les prodiges sous ses pas et répandait les bienfaits à pleines mains, il a cependant pour les enfants des attentions, des tendresses, des prédilections étonnantes. " Il a eu, disait saint François de Sales, des tendresses admirables envers les petits enfants qu'il prenait dans ses bras et dorlottait amoureusement. " Nous pouvons nous rappeler ce qui se passa un jour au pied de la montagne de la Transfiguration. Les Apôtres discutaient entre eux pour savoir qui serait le premier. Mais Jésus-Christ, apercevant un petit enfant, l'appela et le plaça au milieu d'eux, en disant : " En vérité, je vous le dis, si vous ne vous convertissez pas et ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Quiconque donc se fait petit comme ce petit enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des cieux. Et qui reçoit en mon nom un petit enfant me reçoit." (MATH. XVIII, 1).

Nous pouvons nous rappeler aussi ces scènes à jamais touchantes qui sans doute, devaient se renouveler souvent dans les villes et les campagnes de la Judée et de la Galilée, autour de la personne de Notre-Seigneur. Touchés de sa bonté, séduits par un

attrait surnaturel et divin, les petits enfants se pressaient sur ses pas et prenaient plaisir à l'entourer. Et lorsque les Apôtres voulaient les éloigner, il leur disait : " laissez les petits enfants venir à moi et ne les empêchez pas ; car à de tels est le royaume des cieux. " Et les embrassant et imposant les mains sur eux, il les bénissait. (Saint Math. x, 14).

Il ne faut pas être surpris de cette prédilection si touchante de Jésus-Christ. Qui donc est plus digne d'intérêt que l'enfant ? Il est la touchante expression de la faiblesse, de la candeur, de l'espérance. En le voyant, on croit voir une fleur frêle, délicate. Le moindre souffle, le moindre orage peut la ternir et la faire courber vers la terre. Mais aussi, bien cultivée, elle peut répandre un doux parfum et donner plus tard des fruits délicieux ; car toute la vie de l'homme est dans l'enfance comme le fruit est dans la fleur.

Aussi, le bon pasteur ne laisse pas échapper le moment si précieux où, chez l'enfant, la raison commence à luire, le sentiment à s'éveiller ; il connaît tout le prix de ces instants passagers et rapides qu'il donne à catéchiser, à former des âmes dans leur pureté naïve et, partant, bien disposées à recevoir des impressions salutaires. Il fait pénétrer la sève de la vertu dans ces âmes neuves ; il les nourrit du lait fortifiant de la religion et de la morale ; il leur inculque profondément la croyance en un Dieu, Père commun des hommes, à une Providence pleine de sagesse, à l'immortalité de l'âme, à une justice rigoureuse du crime et rénumératrice de la vertu, ainsi que toutes ces belles maximes de piété, d'amour filial, de charité fraternelle qui font la conscience droite et timorée.

L'éducation religieuse des enfants est la tâche la plus importante et aussi la plus consolante que Dieu a imposée aux prêtres. A Dieu appartiennent encore ces âmes non souillées. Il a créé ces intelligences avides de vérité et la soif de leur cœur ne s'est pas encore désaltérée aux coupes empoisonnées du monde. L'enfant cherche naturellement et instinctivement Dieu, comme la fleur printanière incline sa corolle immaculée et ouvre son cœur vierge au rayon vivifiant du soleil.

La conquête de l'enfant doit donc être le point capital et pri-

mordial dans le plan d'action du prêtre, soucieux de servir les intérêts du Divin Maître. L'enseignement du catéchisme est une des plus intéressantes, des plus utiles fonctions du sacerdoce.

L'Apôtre distribuait le lait de la doctrine à tous les néophytes, ne rougissant pas de descendre jusqu'à leur niveau. Le docte traducteur des Livres Sacrés, saint Jérôme, catéchisait les petits et bégayait avec eux, les éléments de la foi. Il en fut de même de saint Grégoire le Grand qui, malgré ses sollicitudes pour le gouvernement de l'Eglise universelle, consacrait encore bien des heures à l'éducation religieuse de l'enfance et de la jeunesse romaine. L'éloquent évêque d'Hippone, si renommé dans tout le monde catholique pour la profondeur et la variété de ses connaissances, n'a pas cru avilir ses talents, en traçant à un simple catéchiste de Carthage, dans ses deux livres : *de catechisandis rudibus*, les règles à observer pour l'instruction des ignorants.

Saint Vincent Ferrier, éprouvait le plaisir le plus vif à converser avec les enfants, à leur apprendre le signe de la croix, à leur faire réciter l'oraison dominicale, la salutation angélique, les principaux mystères de la religion, le symbole des Apôtres, les commandements de Dieu.

Saint Charles ne regardait pas l'humble fonction de catéchiste comme au dessous de la haute qualité de cardinal.

Saint François de Sales, pendant la durée de son épiscopat, avait l'usage de catéchiser, tous les dimanches et fêtes, dans sa cathédrale. Et quand des occupations indispensables l'empêchaient de remplir ce devoir si cher à son cœur, il se faisait remplacer par le premier dignitaire de son chapitre.

Il avait chargé un hérault vêtu d'une cotte d'arme bleue sur laquelle était écrit en lettres d'or le nom de Jésus d'aller par les rues en agitant une clochette et de crier à voix haute et sonore : " Venez à la doctrine chrétienne, petits enfants ; on vous y enseignera le chemin du paradis. "

Le Père de la Rivière, qui avait assisté à ces catéchismes, en parle naïvement dans la vie du saint évêque de Genève : " J'ai eu l'honneur de participer à ce béni catéchisme ; jamais on ne vit un pareil spectacle. Cet aimable et vrai bon père était assis sur un trône de quelque cinq degrés ; toute l'armée enfantine

l'environnait. C'était un contentement non pareil d'ouïr combien familièrement il exposait les rudiments de notre foi ; à chaque propos les riches comparaisons lui naissaient en la bouche pour s'exprimer ; il regardait son petit monde et son petit monde le regardait ; il se rendait enfant avec eux, pour former en eux l'homme intérieur et parfait selon Jésus-Christ. "

Gerson, à qui de graves critiques attribuent l'Imitation de Jésus-Christ, et qui fut chancelier de la plus grande université du monde ne crut pas s'abaisser en initiant les enfants aux rudiments de la foi. Il passa les dernières années de sa vieillesse à catéchiser les enfants dans l'église de saint Paul de Lyon ; de beaux esprits de son temps se scandalisèrent et attribuèrent ce zèle de Gerson à un affaiblissement de tête pardonnable mais ridicule chez un vieillard. Le chancelier répondit à l'étonnement des uns et aux sarcasmes des autres par le magnifique traité : *De parvulis ad Christum trahendis*, un des chefs d'œuvre sortis de sa plume." On traite Gerson de pauvre vieillard qui tombe dans l'enfance, dit-il, parce qu'il s'occupe sans cesse des enfants, mais est-ce donc consumer en vain son temps et sa dignité que de faire le catéchisme. Qu'y a-t-il de plus grand et de plus utile que d'arracher ces jeunes âmes au démon et à l'enfer. Oui, sans doute, je pourrais travailler avec plus d'éclat, mais non avec plus d'efficacité. "

Lorsqu'il fut près de mourir, le saint docteur fit venir autour de lui ses chers enfants, leur donna ses derniers conseils et leur demanda de recommander à Dieu l'âme de son " pauvre serviteur Jean Gerson. " Il voulut être enseveli, tenant dans sa main glacée la baguette qu'il tenait au catéchisme et ayant près de lui, dans son cercueil, la sonnette dont il se servait pour rassembler les enfants dans les rues de Lyon. " Ces instruments, disait-il, me serviront de témoins devant le Seigneur et protesteront contre l'inutilité de mes autres travaux. "

Les délices de saint Ignace de Loyola étaient d'appeler près de lui les enfants et de leur faire le catéchisme. Son frère trouvait qu'il s'abaissait trop pour un gentilhomme et qu'il déshonorait sa famille. Pour l'en détourner, il lui disait que personne ne viendrait l'entendre. " Quand il ne se présenterait qu'un seul

enfant au catéchisme, répondit le Saint, ce serait toujours pour moi un assez grand auditoire. " Lorsqu'il fut nommé général de la Société de Jésus, il s'obligea par vœu, ainsi que ses autres compagnons, à enseigner aux petits la doctrine chrétienne. Il commença, dès son entrée en charge, par faire le catéchisme dans une église de Rome. Bien que ses instructions ne fussent destinées qu'aux enfants, toutes sortes de personnes y venaient, même des hommes et des femmes de qualité, des théologiens, des canonistes.

" Cher ministère de l'enfance, écrit Mgr Dupanloup, ô aimables et précieuses âmes des petits enfants ; je les ai beaucoup aimées, je les aimerai toujours. C'est là au catéchisme que j'ai appris à connaître la beauté des âmes ; et cette beauté naïve qu'elles ont surpasse tout. C'est là qu'elles m'ont apparu avec ce charme inexprimable dont l'innocence et la grâce de Dieu embellissent le premier âge ; c'est là qu'un humble et obscur dévouement trouva chez des milliers de jeunes cœurs une docilité si confiante, une reconnaissance si vive, une fidélité si constante, et qui dure encore. Aussi mon ministère auprès de ces jeunes âmes d'enfants est-il mon plus doux souvenir ici-bas, et rien ne sera jamais comparable pour moi au bonheur d'avoir été l'ami, le précepteur et l'apôtre de l'enfance. "

Ce grand évêque écrit encore : " évoquant les impressions de sa jeunesse sacerdotale, à propos du catéchisme des enfants de la première communion : " j'ai beaucoup prêché, jai vu des grands auditoires, d'immenses assemblées de fidèles recueillis autour de la chaire sacrée ; j'ai vu parfois aussi, grâce à Dieu, les grands fruits de la parole sainte, l'émotion des cœurs, les touches visibles de la grâce, des conversions extraordinaires ; et, je dois l'avouer, j'ai trouvé là une douceur telle qu'elle fait oublier à un homme apostolique toutes ses fatigues ; et néanmoins, je dois le dire, rien de tout cela n'est comparable pour moi aux impressions, aux souvenirs du catéchisme de semaine ; nulle prédication, si solennelle qu'elle soit, nul ministère, si consolant qu'il soit, ne peut, à mon sens du moins, égaler celui-là ; parce que j'ai vu là et de plus près et plus intimement que nulle part ailleurs, ce qu'il y a de plus beau ici-bas, de plus grand et de plus attachant :

les âmes et Dieu dans les âmes, l'épanouissement de leurs facultés les plus belles et de leurs plus vives puissances ; la noblesse, la grandeur et le fond divin de ces âmes immortelles."

On a vu des beaux génies comme Bossuet et Fénélon, se montrer heureux de confondre les derniers rayons de leurs belles intelligences avec les premières lueurs des jeunes esprits.

Tous les saints prêtres ont cherché à s'entourer d'enfants. Leurs âmes pures et candides se retrouvaient dans ces jeunes âmes que le mal n'avait pas encore déformées et l'attention soutenue, les sympathiques regards de ces charmants auditoires, montraient combien les maîtres en étaient compris et aimés.

Or si les docteurs et les princes de l'Eglise se sont fait gloire de catéchiser l'enfance, un bon prêtre qui a à cœur de sauver des âmes, pourrait-il ne pas aimer une occupation dont se tenaient honorés tant de grands hommes ? Il sait que l'enfance est une source d'où découle une vie heureuse ou malheureuse, une vie pour Dieu ou contre Dieu, une vie couronnée par la béatitude éternelle ou vouée à la terrible damnation, une vie qui sera elle-même le berceau des vies semblables, se développant sous l'action fécondante de Dieu ou dépérissant, de jour en jour, parce qu'elles sont flétries par Dieu et porteront, de génération en génération, le poids de sa malédiction.

Bien faire le catéchisme n'est pas une tâche facile. Elle suppose de la science, de l'habileté, de la patience. En effet, exposer clairement les mystères sublimes de la religion, les mettant à la portée des intelligences les plus simples ; parler avec précision et netteté, se servir toujours des termes propres, procéder avec méthode, employer des comparaisons faciles et justes, recourir à des exemples qui en récréant, instruisent, voilà ce qui n'est pas facile.

Et pour être en état de le faire, le catéchiste doit prévoir et préparer chaque séance, avec le plus grand soin. Parce qu'il ne doit parler qu'à des enfants, il ne faut pas se présenter à eux, sans avoir pensé longuement à ce qu'il va leur dire. Il a besoin de mettre à la portée de son auditoire, la doctrine tout entière, à l'aide d'une foule d'industries, d'explications, de comparai-

sons, d'exemples, d'histoires qui la rendent saisissable plus que l'affirmation autoritaire et le raisonnement. Ces mots délicieux de Lamartine :

" Il fait toucher le ciel aux plus petites mains, " doivent être sa devise.

Pour que le prêtre fasse le catéchisme avec goût et avec fruit, il doit aimer ce divin métier et aimer les enfants, les aimer tendrement et en Dieu et pour Dieu. Ces enfants l'aimeront s'il les aime ; il ne sera pas nécessaire de les punir pour les lui envoyer, ils viendront d'eux-mêmes, et s'il y a de leur cœur dans son cœur, un flux et un reflux de divine charité, quelle utile instruction, il donnera à ces chers enfants.

Que le catéchiste soit assez sérieux et assez grave avec les enfants pour n'avoir pas besoin d'être sévère ; qu'il ait assez d'autorité pour les contenir et beaucoup de douceur pour les attirer et les gagner. Rien de plus subtil que les enfants pour découvrir, dès le premier jour, le fort et le faible de celui qui les instruit.

Que la bonté soit le fond du catéchiste. Que les enfants sachent, à n'en point douter, qu'il aime son petit troupeau et que son grand bonheur est d'être avec lui.

Qu'il fasse apprendre et comprendre aux enfants la lettre du catéchisme ; qu'il leur donne une explication à la portée de leur âge, qu'il ait soin d'exciter leur attention par des exemples, des paraboles, des comparaisons ; qu'il ait un choix bien fait de faits historiques intéressants et édifiants. Il faut que les enfants soient habitués à écouter avec plaisir tout ce qu'il raconte ; alors ils s'attendront à quelque chose de nouveau et de piquant qui excitera leur curiosité.

Qu'il néglige rien pour que ses leçons soient, vraiment, aussi intéressantes qu'instructives, afin que les enfants gardent pour leur vie entière, un souvenir agréable de leur première initiation à la vie chrétienne.

En général qu'il parle par lui-même, qu'il fasse parler beaucoup son petit monde pour tenir son attention éveillée et excitée par la série des questions qu'il leur pose.

Qu'il habitue les enfants à agir non par crainte du châtiment ou par l'espérance d'une récompense humaine et immédiate, mais

en chrétien, par sentiment du devoir et de l'honneur, par crainte et par amour de Dieu, en prenant les principes de la foi pour règle de leurs pensées, de leurs affections et des actes de toute leur vie.

Qu'il leur apprenne à suivre la messe avec intelligence et profit, en leur expliquant les différentes parties du saint sacrifice, les diverses fins pour lesquelles il est offert.

Qu'il leur apprenne à prier avec dévotion. Dans ce but, qu'il les habitue à bien faire le signe de la croix et la génuflexion complète. Qu'il les habitue surtout à bien réciter les principales prières avec une lenteur convenable, sur un ton recueilli et naturel, avec les pauses voulues par le sens des paroles, en y mettant l'accent des sentiments qu'expriment les paroles.

Qu'il leur explique les sens spirituels des mots qui composent les prières les plus usitées pour les faire aimer et goûter. Ne craignez pas de leur donner vous-même l'exemple de la vraie prière en prononçant avec onction, d'un ton pénétré et plein de respect les formules des prières les plus usuelles. Faites même avec eux un pieux chemin de la croix pour leur faire voir de plus près ce que Notre-Seigneur a souffert pour eux.

Accoutumez-les à prier pour eux, oui, mais aussi pour leurs parents, pour la paroisse. " Il est incompréhensible, disait le saint curé d'Ars, le pouvoir que l'âme pure d'un enfant a sur le bon Dieu ; ce n'est pas elle qui fait la volonté de Dieu, c'est Dieu qui fait la sienne.

. . . " chez lui, tout est amour, joie, espérance.
Qui sait ce qu'un enfant peut dire à l'Eternel !
Peut-être qu'au milieu des prières du monde,
La prière la plus douce et la plus féconde,
Est celle d'un enfant qui regarde le ciel.
Petits enfants à tête blonde,
Vous dont l'âme est un encensoir,
Priez. La prière est féconde.
Un enfant peut sauver le monde,
En joignant les mains chaque soir. "

Le catéchiste ne doit pas seulement parler à la raison naissante et à l'imagination, il doit aussi parler au cœur et incliner celui-ci

vers la piété. Il est facile d'attendrir, d'émouvoir ces âmes d'enfants. Le doute ne les a pas même effleurées ; aucune passion invétérée ne les dispute encore à Dieu ; elles lui appartiennent par le baptême et elles peuvent le goûter sans efforts. Que le catéchiste s'attache donc à exciter, à raviver dans ces enfants, l'amour du Père céleste, l'amour du Sauveur Jésus qui les a aimés jusqu'à la crèche, jusqu'à la croix et qui leur prépare, pour l'aube de leur adolescence, le festin de son Eucharistie ; qu'il excite aussi en eux, l'amour de leur Mère du ciel. Il ne parlera pas en vain ; des battements de cœur répondront à sa parole, si sa parole elle-même est échauffée par la divine charité.

La première communion des enfants doit être le grand objet du zèle des catéchistes ; c'est, en effet, une des actions les plus intéressantes pour ceux qui leur sont confiés, celle qui a le plus d'influence sur le reste de leur vie. C'est dès ce moment que l'on commence à recueillir les fruits de la semence qu'on a jetée dans leurs cœurs et qu'on voit des enfants jusque là volages et dissipés, se fixer et se plier à la pratique des vertus chrétiennes. Tous ne persévèrent pas ; mais ceux mêmes qui s'écartent du droit chemin, trouvent encore dans leur première communion une des plus grandes ressources pour leur salut. La pensée de cette sainte action se présente, de temps en temps, à eux, elle leur reproche vivement leur ingratitude, elle leur remet devant les yeux le bonheur qu'ils ont goûté alors ; et combien le souvenir seul de ce beau jour a retirés de l'égarement ! Si la première communion est mal faite, ce premier faux pas en entraîne bien d'autres ; et l'âme, n'ayant jamais goûté Dieu, ne trouve rien au dedans d'elle-même qui la réveille et la rappelle au bien. Pourquoi voit-on tant de chrétiens froids, apathiques, insensibles aux choses de Dieu ? Ne peut-on pas attribuer en partie ces tristes effets au malheur que la plupart ont eu de débuter par une communion faite avec des dispositions fort équivoques ? Ces considérations ne peuvent manquer d'exciter le zèle d'un pasteur, et de l'engager à ne rien épargner pour éclairer l'esprit des enfants et former leur cœur : double objet qu'il doit avoir en vue pendant le temps qu'il les dispose à la première communion.

C'est le devoir d'un prêtre aussi de faire contracter aux en-

fants l'habitude de la communion fréquente, de bien les convaincre que leur âme est comme une lampe, comme un foyer, comme une citerne ; la lampe, pour éclairer, a besoin d'huile ; le foyer, pour donner de la chaleur, a besoin de combustible ; une citerne pour arroser un jardin, a besoin d'être remplie d'eau du ciel ou du ruisseau. Or ce qui éclaire l'esprit, ce qui réchauffe le cœur, ce qui vivifie l'âme, c'est ce pain délicieux que donne Jésus-Christ ; et de même qu'une lampe sans huile s'éteindrait, qu'un foyer sans combustible serait froid et qu'une citerne sans eau serait desséchée, ainsi sans le pain eucharistique l'âme serait condamnée à l'obscurité, au froid, à la mort. Voilà pourquoi saint Antonin s'écriait : " O banquet délicieux, source admirable de salut, rempli de toute sorte de suavités, engraissez mon âme par l'abondance de vos dons. " " O Jésus, s'écriait à son tour saint Augustin, viens en moi pour que cette nourriture qui est la chair de mon Dieu, serve au salut de mon âme, afin qu'en te mangeant je vive de toi, je vive pour toi, je parvienne jusqu'à toi, je demeure en toi. "

Et pourquoi le prêtre, entouré de ces chers enfants, se désintéresserait-il du recrutement du clergé ? Pourquoi ne chercherait-il pas les jeunes âmes que Dieu a marquées pour le service des autels et l'empreinte divine laissée par la main de la Providence sur ces âmes de choix ? Pourquoi ne chercherait-il pas à reconnaître dans quelques enfants, le signe de la vocation ? Pourquoi dans un enfant intelligent, pieux et pur, n'éveillerait-il pas le désir du sacerdoce ou ne provoquerait-il pas le premier aveu d'un désir secret que la timidité avait jusque-là retenu au fond de l'âme discrète et lente à s'ouvrir.

S'il est au monde une œuvre qui doive exciter l'intérêt et enflammer le zèle d'un catéchiste, c'est assurément celle-là. Nulle autre, en effet, ne saurait mériter au même titre ses plus ardentes sympathies ; car un bon prêtre, un prêtre pieux, instruit et fidèle, est le plus riche présent que Dieu puisse faire à l'humanité, parce que c'est du cœur du prêtre que sortent toutes les sources de miséricorde. Si c'est une grande chose aux yeux de la foi, de donner de l'huile à la lampe du sanctuaire, des ornements à son autel, des tabernacles à son Dieu, que sera-ce de donner à l'Eglise

l'homme de la prière, du dévouement, du sacrifice, un autre Jésus-Christ qui est la voie, la vérité et la vie !

Que d'occasions le prêtre peut avoir de faire cette œuvre excellente ! A une jeune âme qui est venue vers lui pour lui accuser ses fautes et qui lui a révélé surtout son innocence et sa candeur ; à un enfant qui fréquente le catéchisme, qui semble plus attiré par les cérémonies liturgiques, qui apporte à son instruction religieuse une volonté décidée ou une intelligence vive ; à un petit passant qui témoigne d'un jugement droit, il dira un jour : " Ne voudrais-tu pas être prêtre " ? Parfois, ce seul mot, fécondé par la grâce, suffira pour faire retentir, de façon victorieuse, l'appel divin dans son âme.

Et ces enfants, qu'ils soient ensuite l'objet particulier de sa sollicitude et de son labeur ; qu'il corrige leurs défauts naissants, qu'il développe leur instruction religieuse, qu'il leur inculque le goût et les habitudes de la piété, qu'il leur suggère les pratiques les plus propres à augmenter en eux la vie chrétienne, qu'il leur inspire une profonde dévotion à Jésus-Eucharistie, un vif sentiment de sa présence au saint autel, un amour très éclairé et très intense de la messe et de la communion.

Qu'il ait à cœur aussi de rechercher et de recueillir les ressources nécessaires à l'éducation des enfants pauvres, qu'il faudrait placer dans le séminaire. Qu'il s'efforce de faire comprendre aux fidèles qu'il n'y a pas de gloire comparable à celle de contribuer à donner un prêtre à l'Eglise. Ils n'ont peut-être pas donné aucun de leurs fils à Dieu ; qu'ils lui donnent, au moins, l'enfant du pauvre. Ils ont peut-être commis bien des fautes et leur âme tremble à la pensée de la justice de Dieu ; qu'ils fassent monter à l'autel un prêtre qui, chaque matin, le fléchira pour eux. Ils descendront un jour dans la tombe, c'est-à-dire, dans l'oubli et peu après leur disparition, aucune lèvre humaine ne prononcera plus leur nom. Qu'un prêtre, du moins, le redise au saint autel et que son puissant suffrage leur porte dans une autre vie, un secours dont ils auront peut-être besoin.

Quel bonheur pour un prêtre d'avoir contribué par tous les moyens possibles, à donner des prêtres à l'Eglise ! Quelle gloire pour un vétéran du sacerdoce lorsqu'une couronne de jeunes

prêtres qu'il a formés, entoure le repos de ses vieux jours ! Quelle joie quand il se voit revivre dans ceux qu'il a donnés au Christ ! Dieu se doit de réserver une récompense spéciale à ceux qui ont ainsi assuré la vitalité de son Eglise.

A combien d'enfants une vie sacerdotale vertueuse a donné la première idée de la vocation ! Il ne faut pas l'oublier. Un prêtre, raconte Delbrel, qui avait su gagner le cœur d'un enfant confié à sa direction, lui demandait : " Que voulez-vous être plus tard ? — Prêtre, mon Père. — Pourquoi ? et l'enfant répondit : " Pour être comme vous. "

Sur la montagne de la Galilée, le Seigneur un jour enseignait ses disciples. Après avoir énuméré les béatitudes, il leur annonce qu'ils sont le sel de la terre et la lumière du monde ; et après avoir rappelé que le sel affadi n'est plus bon à rien, que l'on n'allume pas une lumière pour la mettre sous le boisseau, il leur dit : " que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres. " (Math. v, 16).

C'est au prêtre surtout que s'adresse cette parole, lui qui est vraiment le sel de la terre et la lumière du monde, chargé par son sacerdoce de diriger les autres. Le prêtre entraînera par sa sainteté personnelle, s'il donne constamment l'exemple de la patience, de la douceur, de l'égalité et de la suavité de caractère, en un mot, s'il fait en sorte que tous ceux qui viendront en contact avec lui soient pénétrés d'un parfum d'éternité, comme dit saint Grégoire : " *ut quisquis sacerdoti jungitur æternæ vitæ sapore condiatur ;* " ou bien encore s'il peut dire avec saint Bonaventure : " *Si formam Christi desideratis ad imitandum cognoscere, in meis hanc moribus considerate.* "

Que le curé qui veut imiter Jésus-Christ et lui plaire mette donc tous ses soins à enseigner parfaitement et fréquemment le catéchisme aux enfants. Qu'il se concerte avec les instituteurs et les institutrices pour avoir en eux des collaborateurs zélés. Il est pasteur ; c'est à lui de conduire les âmes dans le sentier de la vertu, en leur enseignant la vérité. Heureux sera-t-il si, par le catéchisme fait avec zèle, il peut jeter la semence de la vertu dans l'âme des enfants, dans cette terre féconde que la zizanie du vice n'a pas encore eu le temps de rendre stérile. Quels fruits

il produira pour la vie éternelle ! Les autres prédications, ce sont des pluies ardentes et souvent des torrents impétueux qui baignent la terre mais qui ne le fécondent pas ; le catéchisme bien expliqué, est comme une pluie paisible qui, la pénétrant et l'imbibant, lui fait produire beaucoup de fruits. Il y a en outre cet avantage que l'enfant instruit et incliné à la pratique de la vertu dès ses plus tendres années, oubliera rarement, le reste de sa vie, les principes gravés alors dans son cœur : " *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea.* " (Prov. xxii, 6).

Le catéchisme est une œuvre sublime dans sa modestie et Mgr Dupanloup l'a justement qualifié d'œuvre par excellence." C'est ma profonde conviction, dit cet illustre Prélat, qu'on sauverait le monde si on se donnait à l'enfance et à la jeunesse. Et nulle part, on ne peut s'y donner avec plus de bonheur et de fruit que dans les catéchismes, mêmes les plus humbles. "

" Il faut donc tout faire pour attirer dans les catéchismes et y garder le plus longtemps possible la jeunesse, cette espérance du troupeau de Jésus-Christ. Si les catéchismes étaient faits comme ils pourraient l'être, ce qu'on ferait de bien par là est incalculable. Mettez-y toute votre âme, et rien dans votre vie ne sera jamais plus béni de Dieu.

CHAPITRE NEUVIÈME

LA CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES

La charité pastorale est la grande vertu du prêtre, sa ressource principale, son éloquence. " *Si linguis hominum loquar et angelorum, charitatem autem non habeam, factus sum velut æs sonans.* " Etre un airain sonnant, tel est au contraire le partage du prêtre, du curé qui n'a pas la charité pastorale.

Or c'est la charité pastorale qui nous porte vers les pauvres, les affligés, les malades. Car ceux-là ont bien autrement besoin qu'on les aime que les heureux, les bien portants, les riches. Ces derniers se suffiraient au besoin ; mais, plus heureux encore, tout le monde s'empresse de les aimer, du moins des lèvres. Il n'en est pas ainsi des autres. Ils demandent à être soutenus, encouragés, consolés. Et qui se présente pour remplir auprès d'eux ce divin office, même en apparence ? Un curé, vraiment père de sa paroisse, aime les déshérités de sa famille, comme un père et une mère aiment celui de leurs enfants que la nature a traité en marâtre. Le bon pasteur voit les riches, les heureux, les puissants il les voit dans la mesure des convenances et même des intérêts de sa paroisse ; il voit les autres dans la mesure de son cœur qui doit répondre à celle du cœur de Jésus. Il a pour le pauvre de bonnes paroles accompagnées de services ou de secours. Quelquefois il dépose délicatement la pièce de monnaie sur la table, en prenant congé ; plus souvent il envoie du pain, du bois, des vêtements. S'il est pauvre lui-même, c'est le cas pour lui d'entrer hardiment chez le riche, en sortant de chez le pauvre, d'y exposer la misère, le dénument qui viennent de frapper son regard et d'y toucher son cœur, d'y demander l'aumône pour ceux qu'il a le devoir de secourir. Les riches ne résistent jamais à de telles instances. Parfois ils peuvent dire que leur prêtre les im-

portune, mais il leur est cent fois plus cher que celui qui ne leur demande rien.

Quelle belle leçon, quels beaux exemples a donnés au prêtre, le Fils de Dieu, le Verbe incarné, Celui dont le Prophète avait dit : " il m'a envoyé pour évangéliser les pauvres. " (Saint Luc, iv, 18). Il aurait pu naître riche, dans un palais somptueux, entouré de splendeur et de magnificence ; il aima mieux se montrer à nous, couvert des haillons de la pauvreté, ayant pour berceau, une crèche et pour première demeure, une étable abandonnée. Né d'une humble Vierge unie par les plus chastes liens à un simple ouvrier, il grandit sous le toit d'une maison bien modeste et travailla, simple charpentier, jusqu'à trente ans ; puis, quittant les instruments de son travail, il commença l'œuvre si importante de la Rédemption du monde. Et à ce monde qui ne rêvait que gloire, luxe et argent, à ce monde croyant sincèrement que tout ce qui était pauvre n'avait pas la nature de l'homme ; à ce monde enivré de voluptés, il cria : " *beati pauperes.* " Aux pauvres il avait donné les premières affections de son cœur ; aux pauvres, il donna toute sa vie, toutes ses sollicitudes. Aussi, la pauvreté jusque-là méprisée, fut comme divinisée. Depuis là, elle a été trouvée belle ; elle a été recherchée et aimée par les saints, par tous les vrais disciples de Jésus-Christ. Ils se sont passionnés pour elle et ils s'en sont revêtus comme d'un vêtement glorieux. Combien, depuis les Apôtres jusqu'à saint Benoît Labre ont tout quitté pour mieux conformer leur vie à celle du Divin Maître ? Combien de fondateurs d'Ordres, à l'exemple du patriarche d'Assise, n'ont pas voulu donner à leurs disciples d'autre épouse que la sainte pauvreté ?

Il faut écouter les incroyables transports de saint François : " Ma chère pauvreté, s'écrie-t-il, ma chère pauvreté, si basse que soit ton extraction selon le jugement des hommes, je t'estime depuis que mon Maître t'a épousée... O richesse ignorée ! O bien véritable ! O sainte pauvreté, que tu es belle ! Je te contemple couronnée de roses et de lumières ! Tes yeux sont doux et ta bouche est riante, bien que ton vêtement soit grossier et en lambeaux. Tu marches sur les épines et sur les pierres d'un chemin âpre et difficile ; tes pieds sont déchirés et saignants ; les

enfants du siècle t'outragent, ils te jettent des pierres avec des injures... C'est toi la belle, la sainte pauvreté chrétienne. "

Aujourd'hui encore, entraînés par l'exemple du Maître il est impossible de compter le nombre des âmes généreuses qui sont devenues les apôtres et la providence du pauvre. Malgré les ravages du matérialisme et de l'amour du bien être, ils sont partout légion ceux et celles qui se dévouent au bien des pauvres. Ils pénètrent dans leurs mansardes, leur portent, avec le pain qui nourrit leurs corps, des paroles réconfortantes qui consolent l'âme et la font renaître à l'espérance.

Ce sont les pauvres que Jésus a d'abord fréquentés et aimés. C'est à eux qu'il fit annoncer tout d'abord sa naissance et ce sont les anges qui leur portèrent l'heureux message... Ce sont les pauvres qui furent les premiers admis à déposer à ses pieds, leurs adorations et leurs hommages. Plus tard dans le cours de sa vie, ce sont les pauvres, les déshérités de la terre dont il s'entoura avec le plus d'affection ; c'est en leur faveur qu'il opéra ses plus grands miracles, ainsi, celui de la multiplication des pains pour apaiser leur faim. Et quand les disciples de Jean vinrent le trouver de la part de leur maître pour lui demander s'il était bien le Christ qui devait venir, il leur dit : " Allez dire à Jean ce que vous avez vu, ce que vous avez entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les lépreux sont guéris, les morts ressuscitent. " Et après l'énumération des actes de sa toute puissance et comme leur couronnement : " Dites à Jean d'autres choses encore, dites-lui *que les pauvres sont évangélisés.* Voilà le grand signe de Dieu, le miracle par excellence. On n'avait jamais parlé, jusque-là, de l'instruction du pauvre ; personne qui s'occupât de lui, qui se penchât vers lui pour le tirer de son ignorance, de sa bassesse, de son humiliation. C'est la première fois que ce mot était prononcé dans l'histoire du monde. Jésus fut le premier qui ait prononcé cette parole, et cet amour se manifeste à chaque page de l'Evangile.

Quel bel exemple Jésus donne à son prêtre à qui il dit : *exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.* " (Jean, xiii). C'est au prêtre que semble s'adresser le Prophète quand il dit : " *tibi derelictus est pauper* " (Ps. 10). Et le pauvre

le sait. Où va-t-il ? à qui s'adresse-t-il, quand il veut obtenir une charité, si ce n'est au prêtre, souvent pauvre comme lui ? C'est à sa porte qu'il va frapper; c'est de lui qu'il se réclame par une sorte d'instinct chrétien. C'est presque un droit que Dieu lui a donné sur le prêtre, sur sa paternelle charité, puisque le prêtre est le représentant de Dieu, répandant ses bienfaits particulièrement sur les pauvres, les petits, les malheureux.

Que jamais donc la porte du prêtre soit fermée au pauvre. Il pourra parfois être trompé ; mais le bon Dieu verra ses intentions, il les bénira, il les récompensera.

Puis " Le sourire d'un pauvre à qui l'on a donné
Quelques haillons de plus pour couvrir sa détresse
Est comme un avant-goût de la pure allégresse
Dont un jour dans les cieux on sera couronné. "

Il ne lui faut pas même attendre que le pauvre vienne, qu'il aille à lui. Les fidèles seront édifiés de le voir fréquemment pénétrer sous le chaume qui abrite l'indigence, de constater que les déshérités des biens, des joies et des faveurs du monde, sont les objets de ses prédilections. A ces pauvres, qu'il fasse l'aumône, se souvenant du mot charmant de saint Jean l'Aumônier : " Voyons, mon Dieu, qui se fatiguera le plus, vous de me donner, moi de distribuer ce qui me vient de vous. " Nous lisons dans la vie de M. Olier qu'il avait attaché à de petits sacs, destinés à renfermer les sommes pour les pauvres, une image de la Très Sainte Vierge qu'il avait établie leur avocate et la gardienne de leur trésor et l'on a plus d'une fois admiré comment ces sacs qu'il vidait si souvent semblaient cependant être inépuisables ; car lorsqu'on n'y songeait le moins, on apportait au presbytère de quoi les remplir de nouveau. Et cela s'explique facilement, car " quand le pauvre tend la main, dit saint Ambroise, c'est Dieu qui reçoit. "

A l'aumône corporelle, le prêtre joindra toujours l'aumône de l'esprit et du cœur : une parole de foi, de bienveillance, de consolation, mille fois préférable au don qui l'accompagne ; elle fait le plus grand bien à l'âme flétrie et desséchée par le malheur. Rien ne touche l'homme qui souffre comme le sentiment de pitié dont il se voit l'objet. Cette sensibilité qu'on lui témoigne, pénè-

tre doucement jusqu'au fond de son être et adoucit admirablement l'amertume de sa situation. Rien, au contraire, ne resserre plus douloureusement le cœur, que la dureté avec laquelle parfois on fait l'aumône qui, fut-elle abondante, ne console pas du malheur. Une parole de douceur et de charité, adressée à un malheureux, avec un accent d'une bonté compatissante le soulage plus que l'argent qui lui serait jetté de mauvaise grâce. " Le plus fort et le plus difficile, c'est de donner, dit Labruyère ; que coûte-t-il d'y ajouter un sourire ? "

Le prêtre devra peut-être aller quelquefois les mains vides dans la demeure du pauvre ; qu'il n'y aille jamais le cœur vide. Le manque d'affection, voilà le grand dénûment du pauvre ; celui dont il souffre le plus. Le prêtre sera peut-être parfois obligé de lui dire comme saint Pierre : " je n'ai ni or, ni argent, mais ce que j'ai, je te le donne." J'ai mes deux yeux, c'est pour pleurer à ton chevet de misère ; mes deux oreilles, c'est pour écouter tes confidences ; mes deux lèvres, c'est pour causer fraternellement avec toi ; j'ai mes deux mains, c'est pour serrer les tiennes ; j'ai mon cœur, c'est pour t'aimer.

CHAPITRE DIXIÈME

LA CHARITÉ ENVERS LES MALADES

A côté des pauvres, il est une catégorie d'âmes qui doivent être l'objet de toutes les sollicitudes du zèle sacerdotal ; ce sont les malades.

Le malade, en effet, n'est pas un être comme un autre. En le frappant, la maladie l'a en quelque sorte divinisé. Sur la porte de sa chambre, comme sur la porte des hôpitaux, on pourrait écrire : *Hôtel-Dieu*, c'est-à-dire demeure de Dieu. Le malade n'est-il pas avec le pauvre une copie vivante du Divin Crucifié et Notre-Seigneur ne le considère-t-il pas comme un autre lui-même ? Jésus n'a-t-il pas dit : " J'ai été malade et vous m'avez visité. "

Aussi il ne faut pas être étonné de ces paroles adressées par saint François de Sales à une malade : " Tant que je vous saurai affligée et dans le lit, je vous porterai une révérence particulière et un honneur extraordinaire comme à une créature visitée de Dieu et parée de ses vêtements et devenue son épouse spéciale." Quand Notre-Seigneur fut attaché à la croix, il fut déclaré roi même par ses ennemis, et les âmes qui sont en croix sont aussi déclarées reines. C'est pour cela que saint Louis, roi de France, servait les malades à genoux et tête nue, parce qu'il voyait en eux, des membres souffrants de Jésus-Christ. Il respectait en eux, disait-il, le Sauveur du monde.

Un jour, la Bienheureuse Angèle de Foligno dit à sa compagne: " J'ai besoin de Jésus-Christ, allons le chercher. " Et se dirigeant vers l'hôpital... " C'est là que nous le trouverons. " Et un moment après, ayant rendu à un lépreux les soins les plus héroïques elle disait: " J'ai trouvé Jésus-Christ ; il me semble que je viens de communier.

En s'approchant donc d'un malade, le prêtre s'écrie avec Ter-

tulien : " *Christus meus, Christus meus,* " le malade c'est mon Christ, mon Sauveur, mon Rédempteur.

" *Infirmus et visitastis me.* " Quelle parole ! J'imagine que la sœur hospitalière doit se la répéter tous les matins avant d'entrer dans ces salles, où elle trouvera étalées, toutes les plaies, où elle devra consoler toutes les douleurs. Et qu'est-ce qui pourrait lui paraître pénible, quel spectacle pourrait la rebuter, quand elle voit dans le malade couché sur son lit, Notre-Seigneur étendu sur la croix ?

Ainsi et mieux encore, le prêtre qui, afin d'exciter son zèle à l'égard des malades, doit penser à l'exemple que lui a donné Jésus-Christ, son Divin Modèle. Notre Divin Sauveur a compati à toutes les misères humaines, mais surtout à la maladie qui est une des plus grandes épreuves de notre existence sur la terre. Dès les premiers pas de sa vie publique, avant même de proclamer la béatitude de ceux qui souffrent, il vole à leur secours ; il va aux infirmes, aux paralytiques, aux lépreux, à tous ceux qui languissent dans la douleur. Il leur parle avec bonté, avec compassion ; ils les appellent quand ils n'osent s'approcher de sa personne divine. Cela se dit des uns aux autres ; le bruit s'en propage au loin, et la foule accourt. Et quelle foule ! C'étaient des aveugles, des boiteux, des hydropiques, des épileptiques, hommes et femmes et enfants, qui venaient de tous côtés portant devant lui, toutes les infirmités humaines. " *Et circuibat Jesus omnes civitates... curans omnem languorem et omnem infirmitatem.* " On le pressait de toutes parts : " *sequebatur eum turba multa et comprimebant eum.* " (Marc, v). Et si on ne pouvait parvenir à s'approcher autrement de sa personne, on touchait le bord de son vêtement, car on s'était aperçu que cela suffisait pour être guéri. " *Et omnis turba quærebat eum tangere quia virtus de eo exibat et sanabat eos.* " (Luc, vi).

Puisse Dieu mettre, dans tous ses prêtres, quelque chose de cette charité, de cette bonté, de cette compassion, *une goutte de ce lait du cœur.* Qu'ils volent auprès des malades, au moindre signal, qu'ils les abordent avec ces témoignages de dévouement et de charité compatissante qu'une foi vive suggère à l'âme du saint prêtre. On admirera alors sa ferveur, on exaltera son zèle,

on se réjouira de l'avoir pour pasteur. Et non seulement les malades admireront une telle conduite, mais aussi leurs parents, leurs amis et tous ceux qui en seront les témoins.

Le moyen d'acquérir cette excellente réputation, c'est de dire, partout et toujours, que l'on est, la nuit comme le jour, à la disposition de son troupeau, qu'il ne faut jamais attendre que la maladie soit très grave pour en informer le pasteur, que l'on aime bien mieux faire dix voyages inutiles que d'en omettre un qui serait nécessaire, que rien ne ferait plus de peine que de penser que les paroissiens ont une crainte excessive de passer pour importuns en ces circonstances.

Et quelle consolation pour un prêtre de donner à un malade des soins assidus, de voir ce malade répondre au zèle de son pasteur par le témoignage d'une vive reconnaissance et, ce qui vaut mieux encore, par les larmes abondantes qu'il répand au souvenir des péchés qu'il vient de confesser ! Quelle joie, parmi les parents et les amis, au milieu des peines qui les accablent, de pouvoir espérer que la divine justice est apaisée et que la miséricorde triomphe ! Et quels flots de bénédictions inondent le digne ministre de Jésus-Christ qui vient, comme un ange consolateur, verser un baume salutaire sur ces pauvres cœurs ulcérés, dont il entend autour de lui, les gémissements et les sanglots ! Qu'il est doux, en recevant les derniers soupirs d'une brebis de son bercail, de se dire que l'on n'a rien épargné pour lui procurer le bonheur éternel et qu'on a soigné son âme comme on désirerait, en une telle circonstance, soigner la sienne propre !

C'est au prêtre à disposer le malade, peu à peu, et avec grande douceur, à se donner et à s'abandonner entièrement à la très sainte volonté de Dieu. Et afin de l'aider à cela, il faut lui faire voir que la vie de ce monde n'est qu'une mort continuelle, couronnée de toutes sortes de misères ; qu'il y a une autre vie qui nous est préparée dans le ciel et qui est la vraie vie, la vie éternelle et bienheureuse, exempte de tout mal et comblée de toutes sortes de biens ; que ce monde est une prison, un lieu de bannissement pour les vrais enfants de Dieu et que le ciel est notre chère patrie ; que c'est là que sont Notre Père et Notre Mère, Jésus et Marie, avec les Anges et les Saints qui nous aiment ardemment

et qui ont un désir extrême de nous voir jouir avec eux de la béatitude inénarrable qu'ils possèdent.

Que le prêtre rappelle au malade qu'il n'y a rien qui purifie tant une âme que la souffrance, rien qui l'embellisse autant pour la rendre agréable aux yeux de sa Divine Majesté ; rien qui l'enrichisse autant de véritables biens, rien qui l'ennoblisse autant de la vraie noblesse chrétienne qui consiste à être conforme à notre grand Roi et à notre très aimable Crucifié.

Qu'il ait soin de faire placer un crucifix dans la chambre du malade, c'est bien là, à la place d'honneur dans le sanctuaire de la souffrance qu'il convient d'apposer la grande et sainte Victime de notre salut ; s'il est un lieu où le crucifix soit plus que partout ailleurs une lumière, un encouragement, une consolation et un modèle, c'est la chambre du malade, là où se donnent rendez-vous toutes les douleurs du corps, de l'âme et du cœur. Pour les pauvres patients qui n'ont pas perdu la foi de leur enfance, rien que la vue de l'image sacrée est une force qui arrête la plainte sur les lèvres. Comment murmurer de ses souffrances, si aiguës qu'elles puissent être, au souvenir et en face des souffrances infiniment supérieures de l'Homme-Dieu ?

Le malade interrogera le crucifix qui lui fera connaître le prix de son âme, qui lui dira que, pour la racheter de l'enfer, le Fils de Dieu lui-même a choisi de mourir du supplice des plus infâmes criminels.

Le crucifix lui fera connaître la malice du péché. Il lui montrera le plus saint des enfants des hommes et le Fils même de Dieu, les pieds et les mains percés, couronné d'épines, le corps couvert de plaies livides, mourant sur une croix, pour en réparer les suites déplorables.

Le crucifix lui fera apprécier l'amour excessif de Jésus-Christ pour nous. Il le regardera, il l'écoutera et une voix lui dira : " Il n'y a pas de plus grande marque d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. " (Saint Jean, xv, 13). Il verra la Victime étendant ses deux bras à l'orient et à l'occident, comme pour attirer à elle toute l'humanité sans exception, les pécheurs comme les justes, et les inviter à venir se réfugier au pied de sa croix, mieux encore à se reposer sur son cœur.

Madame Louise de France, carmélite, gardait, la nuit, le crucifix que les religieuses portent sur la poitrine : " Jusqu'à ce que je m'endorme, je lui parle, disait-elle un jour. " On lui demanda : " Mais vous répond-il ? " — Oh ! oui ; et l'oreille de mon cœur comprend toutes ses réponses.

Que le prêtre dispose le malade à recevoir de bonne heure le Sacrement de l'Extrême-Onction. Qu'il lui rappelle que Notre Divin Sauveur a institué un sacrement pour chacune des grandes circonstances de la vie et que, de même qu'un sacrement avait ouvert à l'homme les portes de la vie, un autre les referme. La religion nous a balancés dans le berceau de la vie ; ses mains maternelles nous endorment dans le berceau de la mort.

Qu'il lui dise que l'Extrême-Onction a été instituée non seulement pour le bien de l'âme, mais aussi pour la guérison du corps quand, dans les desseins de Dieu, cette guérison est plus favorable que nuisible au salut ; que plus d'un malade désespéré ne s'était trouvé mieux qu'à partir du moment où il avait reçu les derniers secours de la religion.

Qu'il n'attende jamais la dernière extrémité pour administrer l'Extrême-Onction au malade. Les fruits merveilleux de ce sacrement, lui font un devoir de ne rien négliger pour en assurer la réception la plus digne. " *Omni studio et diligentiâ periculosè ægrotantibus adhibendum est.* " (Tit. Rom.). Est-ce bien quand les forces sont épuisées, les sens assoupis, les facultés éteintes, le cœur défaillant, qu'on peut éclaircir les ténébreux chaos de sa conscience et débrouiller la longue histoire de toutes les fautes de sa vie ? Des confessions faites dans les agitations de la fièvre, dans les convulsions de l'agonie, dans les angoisses de la mort sont si peu rassurantes ! C'est dès le début du mal, s'il présente de fâcheux symptômes, qu'il convient de disposer les fidèles à la réception des sacrements. N'est-ce pas pendant le combat qu'il faut les armes et pendant la maladie des remèdes ? Après, il n'est plus temps.

Lorsque le prêtre a administré les derniers sacrements à un malade, il ne doit pas l'abandonner. Les malades d'ordinaire s'ennuient, parce que leurs occupations sont forcément interrompues ; ils aiment les visites ; ils aiment celles de leur curé.

Celui-ci les entretiendra dans des sentiments religieux ; adoucira leurs inquiétudes, leur suggérera des projets de réparations ; il ranimera leur patience par de courtes et pieuses exhortations, leur feront produire des actes de foi, d'espérance et de charité. Il s'efforcera de leur faire comprendre qu'ils sont heureux, ceux qui mettent en pratique cette sentence de la Bienheureuse Mère Barat : " lorsque tout nous abandonne, abandonnons tout à Dieu, " et cette autre de sainte Thérèse : " le bonheur de souffrir pour Dieu, est le meilleur de tous les bonheurs. "

Qu'il leur suggère quelques oraisons jaculatoires et quelques invocations à la Très Sainte Vierge. Il leur renouvellera l'absolution aussi souvent que possible, le Saint Viatique autant que les circonstances le permettront ; enfin il les aidera jusqu'à la fin, à mourir saintement.

C'est en agissant ainsi, c'est en faisant preuve de ce zèle que le pasteur se consiliera l'estime, la vénération, l'attachement des fidèles confiés à ses soins. Il ouvrira ainsi les portes du paradis à une foule d'âmes, dont il aura été le second Rédempteur ; elles lui rendront en gloire dans le ciel, le bien qu'il leur aura fait sur la terre.

CHAPITRE ONZIÈME

LA CHARITÉ ENVERS LES AFFLIGÉS

Mais il est une classe de malheureux bien dignes des soins attentifs et de la commisération d'un curé. Si dans les maladies graves mais de courte durée, rien n'est aussi consolant que la visite d'un pasteur qui sait unir quelques mots d'espérance pour le temps, à des paroles de vie pour l'éternité, de quelle nécessité plus grande ne sera pas sa présence dans ces affections chroniques qui se prolongent parfois longtemps, clouant pour des mois, des années un pauvre patient sur un grabat de douleurs et fatiguent, parfois, le dévouement des familles ! Il est de ces malheureux atteints d'infirmités incurables, dont l'existence n'est qu'une lutte perpétuelle contre la souffrance ; la patience leur ferait défaut dans les tourments qu'ils endurent, si un consolateur ne venait combattre leur désespoir et relever leur cœur abattu, en tournant leur regard vers le ciel. Que le prêtre s'intéresse donc à leur triste sort, compatisse à leurs maux, retrempe leur courage, adoucisse leur situation par les espérances ineffables de la religion seules capables de tempérer l'amertume des peines de la vie et de faire porter, patiemment, le poids de ses cruelles infortunes. Quelques pieuses paroles de confiance, souvent répétées à l'oreille d'un valétudinaire, ont plus d'une fois suffi pour alléger ses souffrances et ranimer son âme défaillante.

* * *

Il est un autre genre de douleurs humaines qui sollicite encore bien vivement l'intérêt du bon pasteur : ce sont les peines morales, beaucoup plus amères et plus cuisantes que les peines physiques. La charge du malheur est si lourde à porter ! Tantôt c'est un revers de fortune qui précipite, soudain, un homme dans

la misère ; tantôt, c'est une catastrophe qui ravit à une famille, les plus tendres objets de son affection ; ou c'est un acte de bassesse qui imprime à un de ses membres une flétrissure indélibile. Ajoutons à cela, les déceptions et les désanchantements du monde. Ces tortures morales sont souvent plus intolérables que les souffrances les plus atroces. C'est alors que la charité pastorale apparaît dans tout son éclat ; c'est là son côté, à la fois, le plus consolant et le plus sublime. Au prêtre, de visiter ces maisons de deuil, ces créatures infortunées, exposées au désespoir. Que le bon pasteur aille répandre sur leurs blessures saignantes, l'onction si douce des espérances chrétiennes, partager leurs peines, mêler ses larmes à leurs larmes et les rendre ainsi plus résignées ou moins malheureuses. La visite d'un curé est alors bien propre à rendre le calme à des âmes agitées, à faire éclore un sourire de bonheur sur leurs lèvres flétries par le chagrin. Aussi voit-on nombre de malheureux, le bénir avec amour, et remercier le ciel à son approche.

Et qui plus que le prêtre a reçu cette puissance de consolation ? Il montrera à tous ces affiigés le Dieu du Calvaire, supplicié sur le bois de l'infamie et il leur parlera de la résignation héroïque et sublime du Rédempteur crucifié ; il leur fera envisager les souffrances et les tourments de la terre, comme la voie de la gloire et du bonheur, ou comme une condition à laquelle, seule, le ciel leur est promis ; il leur fera entrevoir une patrie à venir où un torrent d'éternelles voluptés sera le prix d'une passagère douleur. En versant ainsi dans leur âme ulcérée, le baume salutaire de la consolation, il verra bientôt ces malheureux revivre dans l'espérance. Ses paroles amies et encourageantes descendront dans leurs cœurs comme une bienfaisante rosée sur des fleurs flétries par le souffle brûlant du midi ; elles adouciront et cicatriseront les plaies saignantes de leur âme.

En agissant ainsi, le prêtre se montrera l'imitateur du Divin Maître, la bonté même. Rappelez-vous comment il se comporta envers Marthe et Marie qui avaient perdu leur frère Lazare ; envers la pauvre veuve de Naïm, dont on conduisait le fils au tombeau ; envers tous les affligés à qui il disait : " venez à moi, vous tous qui prenez de la peine et êtes chargés, et je vous soulagerai."

(Saint Math. ix, 18). Quelle condescendance, quelle délicate attention Jésus a toujours montrée pour tous ceux qui souffrent ! on ne voit pas qu'il ait jamais refusé à aucun sa demande. Que voulez-vous que je fasse ? Et, de suite, il le faisait.

Imitez ces beaux exemples. Oh ! que de plaies vous pouvez guérir, que de murmures vous pouvez arrêter, que de bien vous pouvez faire, par une pieuse parole de sympathie ou d'encouragement, par un conseil donné à propos, par un sacrifice que vous saurez vous imposer, surtout, par une prière bien fervente ! Soyez pour les âmes éprouvées par l'affliction, ce qu'est pour le voyageur qui chemine péniblement dans le désert, la vue d'une belle fleur, plantée sur le bord de la route, par la main bienfaisante de Dieu ; ce qu'est pour le pauvre malade, après une nuit d'insomnie et de souffrance, un rayon de soleil.

En agissant ainsi, le prêtre jouira de la plus douce consolation qu'il soit possible de goûter ici-bas, celle d'avoir consolé des frères malheureux. Rien, en effet, ne rafraîchit l'âme comme le sentiment des bonnes actions. Le plaisir de faire du bien ne ressemble pas aux autres plaisirs qui ne laissent après eux que des regrets. Celui-là ne rappelle que d'agréables souvenirs ; c'est une sensation délicieuse, un contentement intime auquel rien au monde n'est comparable.

CHAPITRE DOUZIÈME

LA CHARITE ENVERS LES AMES DU PURGATOIRE

La charité est d'autant plus grande que les misères qu'elle soulage le sont elles-mêmes. Là où le besoin est extrême, l'obligation d'y porter secours devient plus pressante.

Or quelle plus douloureuse nécessité se peut-il concevoir que celle d'âmes plongées dans un océan de tourments, vouées aux souffrances les plus atroces, aux plus inexprimables angoisses !

Représentez-vous un pauvre exilé qui gémit loin de sa patrie. Il est si dur le pain de l'exil, et les larmes de l'exilé, elles, sont si amères ! Rien de ce qu'il voit, de ce qu'il entend ne peut consoler son cœur. Quel service lui rendrait celui qui viendrait lui dire: Je vais vous délivrer !

Représentez-vous un malade, étendu sur un lit de souffrances, brûlé par la fièvre, en proie à d'immenses douleurs. Longues et pénibles sont pour lui les heures du jour, plus longues et plus pénibles celles de la nuit. Oh ! si vous le pouviez, comme vous seriez heureux de lui indiquer et de lui procurer un remède ayant pour effet de le guérir !

Représentez-vous les victimes d'un épouvantable incendie. Regardez la flamme qui s'avance ; entendez leurs cris de détresse voyez leurs mains suppliantes vous conjurer de leur venir en aide. Oh ! que ne feriez-vous pour leur épargner de pareilles angoisses et les arracher à la mort ?

Eh bien ! les âmes du purgatoire sont de pauvres exilées, condamnées à vivre loin de la patrie, visitées par la douleur, en proie à toutes sortes de souffrances. Il faut les entendre nous dire, en empruntant les paroles de la Sainte Ecriture : " O vous tous qui passez par la voie, prêtez attention et voyez s'il est une douleur comme ma douleur ; . . . ayez pitié de moi, vous du

moins, mes amis, parce que la main du Seigneur s'est appésantie sur moi. (Job, ix, 21).

Le prêtre aime Dieu et Dieu veut souverainement voir auprès de lui, ces âmes qu'il aime, afin de les faire participantes de sa gloire. Ces âmes sont ses chères filles, les épouses du Sauveur, rachetées au prix de tout son sang. Il est donc heureux de les voir délivrées de la prison où elles gémissent et de les introduire à la lumière de son paradis. Quelle serait la consolation d'un roi de recevoir à sa cour un fils longtemps captif parmi les barbares et délivré par un fidèle ami ! Quel accueil ne ferait pas un époux au médecin qui lui rendrait son épouse bien aimée, parfaitement guérie d'une maladie qu'on avait jugée mortelle. Eh bien ! Dieu chérit ces âmes saintes beaucoup plus que tout cela ; il les reçoit avec plus d'allégresse et il conserve une toute autre récompense pour ceux qui les dégagent de la servitude et les introduisent, suivant l'expression de saint Pierre, " dans la parfaite liberté des enfants de Dieu et du fond des ténèbres à son admirable lumière," " *in perfectam libertatem filiorum Dei et de tenebris vocat in admirabile lumen suum.*"

Travailler au salut des pauvres âmes du purgatoire, c'est prouver notre charité pour Dieu lui-même, et c'est imiter le plus admirable de ses attributs. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit : " Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux, " " *estote misericordes sicut et Pater vester misericors est.* " Texte au sujet duquel saint Grégoire a écrit : " Faites en sorte d'être comme un Dieu envers celui qui souffre, en imitant la miséricorde de Dieu." Or envers qui cette miséricorde s'exercerait-elle mieux qu'envers des âmes destituées de tout secours, âmes extrêmement chères à Notre-Seigneur, héritières de son royaume à la possession duquel, elles aspirent légitimement !

Travailler au salut de ces pauvres âmes, c'est montrer notre charité envers le prochain. Si saint Pierre Nolasque mérita comme Jérémie le beau titre *d'ami de ses frères*, parce qu'il consacra sa personne, son temps, et ses biens à briser les chaînes des esclaves chrétiens sur les côtes de Barbarie, ce titre magnifique n'appartiendrait-il pas, à bien meilleur droit encore, aux prêtres et aux fidèles dont les prières, les mortifications ouvrent à leurs

frères gémissants, la porte du cachot horrible pour les envoyer aux joies de la parfaite et éternelle liberté ?

Sans doute, c'est une digne et sainte préoccupation que celle de soulager les misères variées dont nous sommes partout environnées ici-bas, dans les pauvres, les malades, les affligés ; mais il est plus parfait encore, de se constituer le bienfaiteur de ceux qui sont bien autrement torturés et sans rien pouvoir par eux-mêmes.

Et si nous envisageons notre propre intérêt, il est sûr qu'il ne peut y avoir d'acte plus profitable et plus propre à attirer sur nous des grâces.

D'abord ces âmes ne manqueront pas de nous témoigner leur reconnaissance. Quand Joseph, fils de Jacob, fut enfermé dans la prison du roi d'Egypte, il dit à son échanson de la cour, prisonnier comme lui, mais à qui il venait d'annoncer sa délivrance : " Soyez-moi favorable, une fois que vous aurez obtenu votre liberté." L'échanson le lui promit, mais bientôt il oublia sa promesse et ne se souvint plus de son bienfaiteur qui dut demeurer prisonnier longtemps encore.

Si nous nous intéressons aux âmes du purgatoire, elles ne nous oublieront pas, mais elles prieront pour nous. Elles prieront pour nous dès qu'elles seront entrées au ciel et placées près du cœur de Jésus, source de toutes les grâces ; elles prieront pour nous même avant leur délivrance et nous obtiendront de grandes faveurs. Qu'est-ce qui pourrait les en empêcher ? " Les âmes du purgatoire, disait le Bienheureux Pierre Lefèbvre, ont des entrailles de charité toujours ouvertes sur ceux qui marchent encore dans les sentiers si dangereux de la vie ; elles sont pleines de reconnaissance pour ceux qui les assistent. Elles peuvent nous aider par leurs prières et leurs tourments en notre faveur." " Ces âmes, ajoute Suarez, sont saintes et chères à Dieu. La charité les porte à nous aimer ; elles savent à quels périls nous sommes exposés, quels besoins nous avons du secours divin. Pourquoi donc ne prieraient-elles pas pour leurs bienfaiteurs ? "

C'est bien à ceux qui travaillent avec zèle à sauver les âmes du purgatoire, qu'un jour Jésus-Christ dira : " Venez les bénis de mon Père, posséder le royaume préparé pour vous, depuis la

fondation du monde ; car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans asile et vous m'avez recueilli, nu et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité, en prison et vous êtes venu à moi. " (Saint Math. xxv).

Saint François de Sales ne craignait pas d'affirmer que cette seule œuvre de miséricorde, renfermait toutes les autres : " Et, en effet, disait-il, n'est-ce pas en quelque sorte, visiter les malades que d'obtenir, par nos prières, le soulagement des pauvres âmes qui sont dans le purgatoire ? N'est-ce pas donner à boire à ceux qui ont si grandement soif de la vision de Dieu et qui sont parmi ces dures flammes, que de leur donner part à la rosée de nos oraisons ? N'est-ce pas nourrir des affamés que d'aider à leur délivrance par les moyens que la foi nous suggère ? " N'est-ce pas vraiment racheter des prisonniers ? N'est-ce pas vêtir les nus, que de leur procurer un vêtement de lumière et de gloire ? N'est-ce pas une insigne hospitalité que de procurer leur introduction dans la céleste Jérusalem, et de les rendre citoyens des saints ? N'est-ce pas un plus grand service de mettre des âmes au ciel, que d'ensevelir des corps et de les mettre en terre ?

Le rôle de sauveur pour le prêtre ne s'achève pas quand il a béni la terre, où la dépouille des défunts va reposer. Sa mission est de restaurer l'image de Dieu dans les âmes ; et elle dure tant qu'il reste à l'image, un trait inachevé. Or peu d'âmes quittent la terre en la condition d'image parfaite. C'est la souffrance, le feu qui continuent le travail d'assimilation divine. Et le prêtre, par la prière, aide le feu et abrège le travail. Toutes les heures de son bréviaire se terminent par la supplication si touchante : *fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace*, que par la miséricorde de Dieu, les âmes des fidèles reposent en paix. Il ne monte jamais à l'autel sans y porter le souvenir et les besoins des chers morts qui nous ont précédés, avec le signe de la croix et dorment leur sommeil de paix, " *qui nos præcesserunt cum signo fidei et dormiunt in somno pacis.* "

La maternelle sollicitude de l'Eglise s'étend à chacun de ses enfants, quelque part et dans quelque situation qu'il soit. Comment oublierait-elle, dans un moment où elle peut essuyer tant

de larmes, ceux qui pleurent dans les flammes du purgatoire ? Elle veut que le prêtre fasse descendre sur eux, la rosée de la miséricorde divine et qu'ainsi, dans sa grande famille, la charité unisse tous les cœurs. Dieu lui-même inspire cette commisération pour ceux qu'il châtie en père et qu'il aime tendrement ; ils sont ses enfants ; ils sont nos frères. Comment n'écouterait-il pas des vœux qui lui sont si agréables, surtout quand ils sont mêlés à la voix de son Fils immolé ? Voilà pourquoi à chaque messe, le prêtre prie pour ces âmes affligées ; il demande trois choses qui répondent à leurs trois genres de souffrances : *locum refrigerii, lucis et pacis.*

Le prêtre est comme cet ange dont les pauvres malades attendaient le retour au bord de la piscine de Siloe. Et tandis qu'une fois l'année seulement l'ange exerçait sa céleste vertu en remuant l'eau de la piscine, toute la vie du prêtre qui est une vie de sacrifices, appartient à l'œuvre de rafraîchissement et de délivrance au profit des âmes du purgatoire.

Prions donc souvent pour les pauvres âmes du purgatoire ! " Hélas, répétait souvent saint François de Sales, nous ne nous souvenons pas assez de nos morts, de nos chers trépassés ; nous laissons les morts ensevelir les morts ; leur mémoire périt, chez nous, avec le son des cloches. "

.Nous savons la promesse solennelle que Jésus-Christ a faite, affirmant avec serment, que son Père céleste nous accorderait toutes les choses bonnes que nous lui demanderions. Et pourrions-nous supposer qu'il resterait insensible, quand nous lui demandons cette chose bonne entre toutes, souverainement agréable à son cœur, l'objet de ses désirs les plus chers ; le soulagement et la délivrance des âmes du purgatoire ?

Si quelque-uns de nos parents ou amis se trouvaient en prison pour dettes et qu'une âme riche et bienfaisante mit à notre disposition, moyennant certaines conditions faciles à remplir, autant de pièces d'or et d'argent qu'il en faudrait pour qu'ils puissent s'acquitter envers leurs créanciers, recouvrer la liberté, avec quelle joie et quel empressement ne remplirions-nous pas ces conditions et n'irions-nous pas apporter à ces chers prisonniers l'heureuse annonce de leur délivrance !

Ce que nous n'avons pas occasion de faire, ici-bas, pour ceux qui nous sont unis par les liens du sang ou de l'amitié, la Sainte Eglise, comme une mère toute remplie de bonté et d'amour, nous permet de l'accomplir chaque jour, au moyen de prières indulgenciées, en faveur de ses enfants, qui font partie de la grande famille chrétienne et qui souffrent dans le purgatoire.

En effet, que fait-elle quand elle accorde des indulgences ? En vertu du pouvoir que Notre-Seigneur, son divin fondateur, lui a donné de lier et de délier, elle nous autorise, en exigeant quelques conditions d'une étonnante facilité, à puiser dans le trésor précieux des satisfactions de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge et des Saints, de quoi nous acquitter envers la justice de Dieu, non seulement pour nos péchés personnels, mais encore pour les dettes des âmes du purgatoire, quand les indulgences leur sont applicables.

A la plupart de nos prières et de nos bonnes œuvres, à un grand nombre de nos exercices de piété, de pratiques de zèle, la Sainte Eglise, qui désire tant le bien de ses enfants, a attaché de précieuses indulgences. Nous devons donc avoir à cœur de les connaître et de les gagner. Nous devons aussi avoir à cœur de les faire connaître aux fidèles confiés à nos soins, de les encourager constamment à les gagner. Nous devons les engager à prier, à entendre la sainte messe, à communier souvent pour le soulagement des âmes du purgatoire ; nous devons faire et leur faire faire, souvent, le chemin de la croix qui est d'une merveilleuse efficacité, pour le soulagement et la délivrance des âmes du purgatoire. En parcourant les diverses stations du chemin de la croix, on peut dire : O mon Dieu, je sais combien souffrent ces pauvres âmes ; mais je sais aussi que vous avez suivi, pour elles comme pour moi, cette voie douloureuse ; que pour elles, vous avez été plongé dans un océan de douleurs, que pour elles, vous êtes mort. Eh bien ! je vous en supplie, par les mérites de votre passion, regardez-les, avec miséricorde et amour ; ayez pitié de leurs maux ; appliquez-leur, abondamment, la vertu de votre sang, de ce sang divin qui m'appartient, puisque vous l'avez versé pour moi et dont une seule goutte aurait suffi pour sauver des milliers de mondes.

Quelle puissance dans une telle prière ! Comment Dieu ne l'aurait-il pas pour agréable ? Comment, aussitôt qu'il l'entend, son cœur ne serait-il pas touché ? Comment n'enverrait-il pas ses anges, messagers de la bonne nouvelle, annoncer à ces âmes leur délivrance ? " Toutes les fois, disait un jour Notre-Seigneur, à sainte Catherine de Pazzi, qu'une créature offre à mon Père, ce sang par lequel elle a été rachetée, elle lui offre un don d'un prix infini. "

Pensons donc souvent à ces pieuses paroles de saint Bernard : " levez-vous donc au secours de ces âmes ; intercédez par vos gémissements ; conjurez par vos soupirs ; multipliez vos prières offrez la satisfaction de l'auguste sacrifice. "

Oui, que nos prières, nos jeûnes, nos aumônes, notre ferveur au pied de l'autel et surtout pendant que nous immolons la Victime Sainte, viennent en aide à ces pauvres âmes. A leur tour, elles accoureront au chevet de notre agonie pour nous soutenir, nous animer, nous suggérer les sentiments qui préparent à paraître devant Notre-Seigneur, nous introduire dans l'assemblée des élus. Nous ne pouvons mettre en doute leur fidélité, leur gratitude, leur pouvoir, leur affection, pour qui les aime. Le Livre inspiré de l'Ecclésiastique nous adresse cette leçon : " *Benefac justo et invenies retributionem magnam*, faites du bien au juste et votre récompense sera grande. "

L'usage de déposer des fleurs sur les tombes et les cercueils n'a rien en soi de répréhensible. Gerbes et couronnes disent le regret des vivants pour ceux qui ne sont plus et leur respect pour des corps qui furent le temple du Saint-Esprit.

Tout de même le prêtre ferait une œuvre utile aux défunts et bien agréable à Dieu s'il faisait connaître aux familles chrétiennes un moyen simple et pratique de témoigner leurs regrets d'une manière simple et plus pratique. Qu'elles fassent célébrer des messes pour l'âme du défunt et qu'elles le fassent savoir par l'envoi aux parents d'une carte ou d'une lettre qui réjouira le cœur de ceux qui sont dans le deuil et la souffrance.

Chaque fois qu'une messe est célébrée, les Anges déposent auprès du trône de Dieu les mérites du sang divin répandu sur l'autel et il y a fête au purgatoire et au ciel.

Rendre gloire à Dieu, soulager les morts, se conformer au vœu de l'Eglise demandant qu'on prie pour les défunts, remplacer une dépense assez inutile par une aumône précieuse devant le Seigneur, quels puissants motifs pour le prêtre de recommander souvent cette pratique aux fidèles qui lui sont confiés ! Qu'il rappelle donc souvent à ces fidèles qu'il y a peut-être dans le gouffre du purgatoire quelques-uns de leurs parents qui souffrent d'étranges supplices. Ces fidèles ont été l'objet de l'amoureuse sollicitude de leur père et de leur mère ; ils ont recueilli les fruits de leurs labeurs. A l'heure du crépuscule, dans la paix du cœur quand le glas éparpille lentement ses notes plaintives aux échos de la ville ou du hameau, n'entendent-ils pas une voix d'outre-tombe qui leur dit : " Que de fois nous avons fait offrir le saint sacrifice de la messe ! C'est par lui que nous avons obtenu pour vous la grâce d'une bonne première communion, d'une vocation chrétienne. Ah ! faites couler à votre tour, pour le repos de nos âmes, ce sang précieux qui éteint les flammes des abîmes et qui force leurs portes terribles. Nous avons sauvé votre âme en priant pour elle ; rachetez les nôtres en priant pour nous : *miseremini mei, saltem, vos, amici mei.* "

Vous avez dressé des tombeaux somptueux et vous avez célébré de pompeuses funérailles. Mais nous vous demandons des secours plus utiles, les larmes et les prières qui partent du cœur, l'offrande du divin sacrifice qui purifie et qui rachète. O chers enfants, nous ne connaissons plus au purgatoire la vanité et ses calculs ; mais nous souffrons et il dépend de vous d'abréger cette épreuve.

CHAPITRE TREIZIEME

LA CHARITÉ ENVERS JÉSUS-HOSTIE

La foi nous enseigne que Notre -Seigneur a aimé tous les hommes ; il est mort pour tous ; il veut se donner en nourriture à tous ; il prépare son paradis pour tous. Cependant, on peut dire qu'il n'a aimé personne comme ses prêtres.

Nous savons ce qu'il a fait pour eux. " Il n'y a rien dans le monde plus grand que Jésus-Christ, dit Bossuet, et il n'y a rien de plus grand en Jésus-Christ que son sacrifice. " Or ce sacrifice, Jésus l'a confié à ses prêtres.

Voyez ce qui s'est passé au Cénacle. La poitrine oppressée du Christ s'est ouverte, en quelque sorte. Deux fleuves en ont jailli : l'Eucharistie et le sacerdoce ; l'Hostie et le prêtre ont la même source divine ; le Sacré-Cœur, l'Hostie et le prêtre sont faits l'un pour l'autre ; ils sont liés l'un à l'autre, indissolublement ; ils sont tous les deux, le don plein de l'amour éternel et infini.

Notre-Seigneur a appelé tous les hommes à la communion eucharistique ; mais la consécration de l'Hostie, il l'a réservée à des âmes de son choix, à des privilégiés.

" *Sic sacrificium istud instituit*
Cujus officium committi voluit
Solis presbyteris quibus sic congruit
Ut sumant et dent ceteris. "

Quel amour dans ce privilège ! Or il est juste de reconnaître cet amour par tous les hommages les plus fervents dont nos cœurs sont capables.

L'Eucharistie, nous prêtres surtout, nous devons l'aimer. Et qu'aimerions-nous, si nous n'aimions pas Jésus dans le Sacrement de son amour ! Nous devons l'aimer plus que les fidèles ; car elle est l'image et le fruit de notre parole ; elle est notre gloire

et le fondement de notre grandeur, puisque le pouvoir de la consacrer d'où se tire l'excellence de notre état, est plus grand que celui de faire toutes sortes de miracles ; elle est notre trésor, trésor très précieux et inépuisable, où nous pouvons prendre non seulement pour payer nos dettes envers la justice divine et nous enrichir plus abondamment que le reste des fidèles, mais prendre encore pour tous les besoins de nos proches, de nos amis, de l'univers entier, trésor où nous pouvons puiser la consolation si nous sommes affligés, la force si nous sommes faibles : *omnia habemus in Christo ;* trésor qui est notre pain quotidien, notre vie, la vie de notre corps en qui elle dépose les germes de notre immortalité ; la vie de notre esprit qu'elle éclaire et sanctifie, la vie de notre cœur qu'elle échauffe et qu'elle embrase, qui nous permet de dire avec l'Apôtre : " *vivo jam non ego, vivit in me Christus.* "

Et comment l'aimons-nous cette Sainte Eucharistie ? Quelle est cette Hostie que nous immolons à l'autel ? N'est-ce pas la charité vivante ? N'est-ce pas ce Pasteur généreux qui s'en allait autrefois, cherchant à travers les montagnes les brebis errantes d'Israël, affrontant pour les atteindre, et l'âpreté des sentiers et le danger des abîmes ? N'est-ce pas réellement lui qui descend en nous et qui descend dans toute la plénitude de son amour infini ? Et se pourrait-il, après cela, que sa présence en nous n'excitât pas notre charité, notre zèle, notre dévouement ? Quoi ! Pour avoir un instant reposé sur son sein, le disciple bien-aimé sentit des torrents de flamme déborder dans son âme de l'âme de son Maître. Et nous, à qui le même Sauveur s'unit tous les jours d'une manière plus intime, nous qui ne nous bornons pas à dormir sur son cœur, mais qui l'introduisons dans le nôtre, nous qui ne devenons plus, avec lui, pour ainsi dire, qu'une même substance, serait-il possible que nous sortissions moins embrasés de communications plus tendres ? Nous ne le verrions pas envahir nos puissances comme un victorieux incendie et nous ne serions pas portés à crier avec une angoisse de zèle : " Qui me donnera de jeter à tous les coins de l'univers et dans les entrailles de tous les humains, quelques étincelles de mon Amour ? "

Jamais un bon prêtre ne sort de ces contacts avec Dieu, sans en rapporter une âme plus brûlante pour sa gloire et pour le sa-

lut des âmes. Le Dieu qu'il offre à la sainte messe est toute miséricorde ; cet attribut est en lui comme une flamme qui le consume : *Ignis consumens est*, et qu'il est impatient de laisser déborder. Quand il entre dans le cœur d'un bon prêtre, il le lui communique avec abondance. C'est, aussitôt, en lui, une fièvre surhumaine de dévouement et de charité qui le transporte. C'est là ce que saint Vincent de Paul faisait, autrefois, entendre à ses prêtres, lorsqu'il leur adressait cette frappante question : "quand vous portez Jésus-Christ dans votre poitrine, ne sentez-vous pas comme une divine chaleur qui vous embrase et redouble l'amour que vous aviez pour vos frères ! "

Que de fois nous avons gravi les degrés de l'autel et offert le saint sacrifice de la messe ! Demandons-nous avec quelle préparation, quelle pureté, quelle ferveur, nous l'avons fait. Ne nous sommes-nous pas familiarisés avec le plus redoutable des mystères ? Où sont les mains tremblantes de nos premières messes ? Où sont les lèvres frémissantes et ce cœur qui battait à se rompre dans notre poitrine ?

On raconte du Père Lacordaire, qu'il descendait de l'autel le visage transfiguré, le front en feu, l'âme toute chaude et débordante de foi et d'amour, comme s'il fut descendu du Calvaire, après le crucifiement de Jésus.

On a dit d'un saint prêtre : sa manière de célébrer n'avait rien d'extraordinaire, mais il était impossible d'entendre sa messe sans dire : " c'est un saint, " tant il paraissait pénétré de la grandeur de l'action divine qu'il accomplissait. Heureux le prêtre qui donne cette édification. On s'aperçoit que tout en lui respire le ciel ; on sent qu'il n'est pas seul à l'autel, qu'ils sont deux, Jésus-Christ et lui, ou plutôt, Jésus-Christ dans son prêtre.

Et le Père Eudes disait : " Le saint sacrifice est quelque chose de si grand qu'il faudrait trois éternités pour l'offrir dignement ; la première pour s'y disposer ; la seconde pour le célébrer ; la troisième pour en rendre de dignes actions de grâces. "

Et comme cela se comprend facilement ! Que sommes-nous devant ce Fils éternel du Père, qui descend entre nos mains à l'autel ? Nous sommes des sujets pauvres et indigents devant le Roi de gloire. D'où vient, demandait-on à saint Martin, cette

frayeur, ce tremblement qu'on remarque en vous, quand vous entrez à l'église ? " Et comment ne tremblerais-je pas, répondait le thaumaturge des Gaules ? Je suis en présence de mon Juge. " Nous devons suivre l'avis de sainte Thérèse à ses filles : nous devons nous tenir devant l'Eucharistie, tout comme les Bienheureux se tiennent dans le ciel, devant l'essence divine. Nous devons au peuple ce grand respect pour la Sainte Eucharistie : un extérieur profondément religieux, un maintien recueilli, touchant, édifiant ; il a suffi à plusieurs de voir des saints à l'autel pour se convertir.

Demandons-nous quel a été notre zèle pour bien dire la messe, bien faire la préparation et l'action de grâces, afin de sanctifier toutes nos journées par cette double pensée : j'ai dit la messe ce matin, je la dirai demain.

Demandons-nous si l'amour de la divine Eucharistie nous a brûlé le cœur avant, pendant et après le divin sacrifice, si nous avons rapporté chaque jour à l'autel, comme le veut saint François de Sales, des nouvelles flammes d'amour.

Et ce Jésus que nous faisons descendre chaque matin de l'autel dans nos mains tremblantes d'émotion et d'amour, veut bien établir sa demeure parmi nous. Il tient les portes de son palais ouvertes à toutes les heures du jour pour nous recevoir, nous déclarant que son plaisir est de s'entretenir avec nous, de nous soulager dans nos peines, de nous ranimer dans nos langueurs, de nous enrichir dans notre pauvreté. Répondons par de fréquentes visites, à tant d'amour et de bonté.

Si nous eussions vécu au temps et au lieu où ce divin Sauveur vivait sur la terre avec les Apôtres, et qu'il nous eut invités à le venir voir ; si encore maintenant, il se montrait quelque part, ici-bas, sous une forme sensible, et nous conviait à aller à lui, nous n'aurions pas de langage assez énergique pour dire le crime de celui qui négligerait de le visiter. Or nous avons dans l'Eucharistie, le même Jésus-Christ, quoique invisible, que les Mages ont adoré, que la Judée a vu passer en faisant le bien. Et nous n'irions pas le visiter souvent !

Les hommes du monde tiennent à honneur d'être admis à la cour et à l'audience des rois. Et Jésus-Christ, le Roi des

rois, serait-il délaissé dans son sanctuaire par les prêtres ?

Si le ciel nous était ouvert et qu'il nous fut donné d'aller quelquefois nous mêler aux Séraphins qui entourent le trône de l'Agneau, nous nous estimerions heureux ; or dans l'Eucharistie, nous avons le Dieu du ciel, le même qui fait la joie et les délices des Saints ; il est caché, il est vrai : *verè Deus absconditus ;* mais il n'en est pas moins ce qu'il est dans le ciel ; l'aimable majesté, la souveraine puissance, l'infinie sagesse, la bonté ineffable, l'objet de l'adoration des Anges qui remplissent le sanctuaire. Laissons-nous attirer par ce paradis, en terre, et tâchons d'être capables de nous écrier avec le Prophète : " *quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum.* "

Ne l'oublions pas, le prêtre est le successeur des anciens lévites chargés de veiller à la garde du tabernacle. A eux de faire une garde assidue autour de ce précieux et inestimable dépôt qu'est l'Eucharistie, *depositum custodi*, de remplir sur la terre, devant le trône de la charité, l'office que remplissent les Anges dans les cieux devant le trône de la gloire, et d'y venir souvent, adorer et admirer, aimer et bénir, offrir des hommages pour ceux qui n'en offrent pas, réparer la froideur des lâches chrétiens, les outrages des méchants, par la ferveur de la prière, les larmes de son amour, répandues entre le vestibule et l'autel. Ce n'est qu'à ces conditions, que le ciel reconnaîtra en lui, le ministre du Dieu caché, l'homme de sa cour, l'ange visible, destiné à représenter aux yeux des peuples, ces célestes intelligences dont les phalanges invisibles entourent les tabernacles.

On se plaît avec qui l'on aime. Que les délices du prêtre soit donc de tenir compagnie à Notre-Seigneur, dans les tabernacles, de l'y adorer, l'y aimer, de lui recommander les besoins de son peuple, de le prier pour ses propres besoins, de chercher, auprès de lui, la consolation dans ses peines, le secours dans ses tentations et ses épreuves, la force dans ses faiblesses, la lumière dans ses ténèbres.

C'est là, qu'il obtiendra la conversion des pécheurs, la ferveur des tièdes, la sanctification des justes, la cessation des scandales ; c'est là, qu'il préparera ces exhortations qui vont au cœur, qu'il trouvera ces lumières surnaturelles, ces sages conseils, cette onc-

tion de la piété, ces saintes industries du zèle que ne peut donner le talent humain. En vain, on parlera dans la chaire, si auparavant, on n'a prié au pied de l'autel, et un quart d'heure de gémissements poussés par un saint prêtre dans le secret du sanctuaire, opère plus de prodiges dans l'ordre du salut que des journées entières de travaux et de fatigues. Les marches de l'autel, voilà la place chérie du prêtre, de l'apôtre ; c'est de là, qu'il remporte ses victoires, parce que c'est de là, qu'il fait descendre du ciel, ces traits puissants de la grâce qui vont terrasser les pécheurs. Et telle est la raison pour laquelle tant de saints prêtres ont été trouvés si souvent devant le tabernacle, et là, priant avec un zèle tout de feu, pour les péchés de leur peuple, ou quelques âmes en particulier, dont ils voulaient obtenir la conversion. Voilà pourquoi, le grand apôtre des Indes, passait les nuits en prière, devant la Sainte Eucharistie, pour obtenir le succès des travaux du jour, convaincu de cette maxime, qu'il nous a laissée dans ses écrits, que la grande œuvre de la conversion de âmes, doit se traiter dans le secret, avec Dieu, bien plus que dans des discours avec des pécheurs. " *Sæpius de animarum salute secreto agendum esse cum Deo quam de ipsâ cum illis colloquendum.* "

Puisse Dieu allumer dans le cœur du prêtre, cet amour de l'Eucharistie, et lui donner la nostalgie de l'autel. Souvent, le prêtre dans le ministère, a besoin de conseil pour résoudre ses doutes, de lumière pour éclairer son ignorance, de directeur pour lui tracer sa route, et souvent, il n'a sous sa main, personne à qui il puisse recourir ; mais qu'il aille au pied de l'autel. Là, celui qui est la lumière de la vie, fera luire le grand jour, au milieu des ténèbres de son âme ; Jésus-Christ lui-même, se fera son directeur, son conseiller, son docteur et son guide : " *accedite ad eum et illuminamini.* " Souvent aussi, il succombe sous le poids de la peine, et il n'a pas de cœur ami, dans lequel il puisse s'épancher, qu'il aille à Jésus dans son Sacrement, qu'il lui raconte toutes ses peines, avec la simplicité d'un ami parlant à un ami, et il sentira toute la vérité de cette douce promesse : " *venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos.* " Il était venu triste et abattu ; il s'en retournera inondé de consolations et de bonheur.

Allons, souvent, visiter Notre-Seigneur. " *Magister adest et vocat te,* " " le Maître est là ; il vous attend. " " *Ubi sum ego illic et minister meus erit* (SAINT JEAN, 12). Il veut que là où il est, nous y soyons avec lui. Là, prosternés en présence de l'Agneau toujours immolé et toujours vivant, nous présenterons par Lui, en Lui et avec Lui, nos adorations et nos hommages à l'auguste Trinité, et nous commencerons, ainsi, dès ce monde, la vie des bienheureux. Nos autels deviendront comme autant d'entrepôts entre le ciel et la terre.

Disons à Jésus, du fond du cœur : O Jésus, c'est sur votre cœur adorable que notre tête viendra se reposer tous les matins, tous les soirs et, s'il est possible, plusieurs fois dans la journée. O Dieu d'amour, de miséricorde et de paix. O agneau qui continuez à être immolé pour les péchés du monde et, qui ne vous plaignez jamais, nous viendrons apprendre la patience, le sacrifice, l'amour des âmes. Soirées de nos jours laborieux, vous nous serez plus rafraîchissantes et plus douces. Heures bénies, passées au coin du sanctuaire, loin de tout bruit et de tout regard, vous vous écoulerez vite, mais vous nous mettrez au cœur des joies et des félicités qui seront pour nous un dédommagement précieux. Merci, Seigneur, de nous appeler et de nous recevoir comme vous le faites.

CONCLUSION

N'oublions donc jamais que la vertu de charité réclame une place à part dans l'estime et dans la vie du prêtre. Nous ne devons pas oublier ce que le Pontife nous a dit, en nous imposant la chasuble le jour de notre ordination : revêtez ce vêtement sacerdotal, qui symbolise la charité. De même que la chasuble couvre les autres vêtements, les contenant et les renfermant en elle, de même la charité, dont elle est le signe, doit résumer et perfectionner toutes nos vertus.

Aimons donc Dieu de tout notre cœur. " L'amour de Dieu, dit saint François de Sales, est une vertu non pareille, la vie et l'âme de toutes les autres vertus qu'elle embaume et parfume de son odeur céleste, par le moyen de laquelle, elles sont rendues de grand prix devant Dieu. " Elle est relativement aux autres vertus ce qu'est le général, par rapport à son armée, ce qu'est le soleil, par rapport aux autres astres du firmament, la rose, reine des fleurs, par rapport aux autres fleurs, l'or, par rapport aux autres métaux. Elle seule tient l'étendard dans l'armée des vertus ; c'est le seul drapeau, sous lequel, Notre-Seigneur les fait combattre.

Aimons Dieu pour lui-même ; il le mérite pour ses perfections infinies. Il possède toutes les perfections. Bon, n'est-il pas vrai, est le cœur de notre père et de notre mère, belle est la fleur des champs, la mélodie de la musique, l'harmonie de la nature, la magnificence du firmament parsemé d'étoiles. Toutes ces beautés, ces bontés, ne sont qu'un pâle reflet, une faible émanation de la bonté et de la beauté de Dieu. Toutes les gouttes de perfections répandues sur la créature, se trouvent en Dieu, comme en leur source, comme en un vaste océan, sans rivage et sans fond.

Aimons Dieu aussi par reconnaissance pour l'immense amour qu'il nous porte. Si l'on réunissait l'amour de tous les hommes,

de tous les saints, de tous les anges, on ne parviendrait pas à égaler la moindre partie de l'amour que Dieu porte à chacun de nous ; car il nous aime infiniment.

Aimons le prochain. L'amour de Dieu et l'amour du prochain sont comme deux anneaux passés l'un dans l'autre et mis au doigt ; on ne peut en ôter l'un sans l'autre. Il faut les tirer ensemble. Ces deux amours sont inséparables. L'un ne peut jamais subsister sans l'autre, parce que ce n'est qu'un même amour de charité qui nous porte à aimer Dieu et le prochain pour Dieu. Ainsi, nous ne pouvons aimer Dieu sans aimer le prochain, ni aimer le prochain, avec un amour de charité, sans aimer Dieu.

Quoi de plus divin, que de consacrer toutes ses facultés, tout son temps, toute sa personne à la même œuvre pour laquelle Jésus-Christ a prodigué ses sueurs, ses larmes, son sang, sa vie, à l'œuvre de sa gloire infinie qui est le principe et la fin de ses opérations, dans l'univers et dans tous les siècles ! Quoi de plus avantageux pour nous et pour tous les autres, que de coopérer, avec un Dieu Rédempteur, au salut des créatures, qu'il admet en participation de sa nature divine et de son royaume éternel ?

Porter aux âmes les bienfaits du Verbe incarné, les convertir leur faciliter le chemin du ciel, les provoquer à de continuelles ascensions dans le chemin de la sainteté, c'est la belle mission qu'est la nôtre.

Prenons l'habitude de manifester à Dieu cet amour, par ce qu'on appelle des *oraisons jaculatoires*. Il nous est arrivé, déjà, de nous trouver près d'un brazier ardent. Avec quelle abondance il s'en échappait des étincelles qui s'élevaient dans les airs. Voilà l'image de ce que doit être notre cœur. A chaque instant, s'il est embrasé du feu de la charité, il faut qu'il en jaillisse des élans d'amour, courts, vifs, spontanés, qui montent droit vers le ciel et aillent jusqu'à Dieu.

Accoutumons-nous à voir Dieu toujours présent devant nous, et à nous entretenir familièrement avec lui, comme avec notre meilleur ami. Ouvrons-lui notre cœur ; parlons-lui de nos peines, de nos joies, de nos craintes. Nous n'avons pas besoin, pour cela, de l'aller chercher bien loin, puisqu'il est toujours près de nous. Si nous travaillons, si nous marchons, si nous restons assis,

il ne nous quitte pas un instant ; si nous dormons, il se place à côté de nous, il s'assied en quelque sorte sur notre chevet, afin de mieux veiller sur nous. " *Quiesces et suavis erit somnus tuus. Dominus enim erit in latere tuo.* (Prov. III).

Disons-lui souvent : " Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur. " Sachons profiter de tout, pour élever notre âme, vers lui, et nous exciter à son amour. Lorsque, par exemple, nous apercevons une belle campagne, un site agréable, disons : " Mon Dieu, que vos œuvres sont belles ! " ou bien : " Seigneur, si vos ouvrages ont tant de beauté, que devez-vous donc être vous-même ! " A la vue de magnifiques demeures, disons : " que sont ces demeures brillantes, en comparaison du ciel ! O mon Dieu, donnez-moi votre paradis. " Lorsqu'on parle, devant vous, de richesses, de gloire, d'honneurs, disons : " O mon Dieu, vous seul me suffisez ; vous êtes tout mon bien et toute ma gloire. " Si nous apercevons un pauvre pécheur qui offense Dieu, disons : " O Jésus, ayez pitié de cet homme. " Ensuite revenons à nous-mêmes. " Hélas ! je ferais peut-être encore pis que lui, si vous m'abandonniez à ma faiblesse. Que votre miséricorde soit à jamais bénie. " Quand il nous arrive quelque disgrâce, ou que quelque chose nous chagrine, disons : " Mon doux Jésus, veuillez prendre part à ma peine et me soulager ; vous voyez ce que je souffre. " Après nos fautes, crions-lui : " Jésus miséricorde. " Mille fois le jour, disons que nous l'aimons de tout notre cœur. Que la vue de l'étoile qui brille au firmament, du soleil qui darde, sur le monde, ses rayons lumineux, du fleuve qui se précipite vers l'océan, de la campagne couverte de moissons, de l'oiseau qui chante, de la fleur qui réjouit nos regards, de la foule qui s'agite... fasse sortir de notre cœur un cri d'admiration, de louange et d'amour.

Suivons la règle , que donne saint Bernard, à tous les ouvriers évangéliques : soyons bassin et non canal, leur disait-il, par nos prières, par nos bonnes œuvres, par notre zèle pour la gloire de Dieu ; remplissons-nous de grâces comme un bassin, puis, nous les communiquerons aux autres et nous ne serons pas comme un canal où l'eau passe sans qu'elle y demeure. Nous sommes les instruments de Dieu et nous travaillons, sous lui, comme sous un

maître architecte qui assigne à chacun sa tâche, selon le but qu'il se propose. Nous ferons d'autant plus de bien, que nous serons plus unis à Dieu et que nous nous rendrons plus dépendants de sa conduite.

Aimons Dieu, aimons le prochain : " *dum tempus habemus, operemur bonum,* " (Galat. vi, 10). faisons le bien, tandis que nous en avons le temps ; accumulons, derrière nous, des années de bonnes actions et de mérites ; soyons saintement passionnés pour la gloire de Jésus. Et le jour de notre mort, nous nous endormirons, ici-bas, dans une sécurité sans mélange, nous irons nous réveiller aux cieux, dans une félicité sans limites.

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace 7

Chap. I. La Charité envers Dieu 11
1. — La Charité est la première des vertus 11
2. — Grandeur de l'amour de Dieu pour l'homme 13
3. — Amour de l'homme pour Dieu 26
4. — La charité et le prêtre 39

Chap. II. La Charité envers le prochain 52
1. — L'amour du prochain est un devoir nécessaire 52
2. — C'est un devoir doux et agréable 60
3. — Comment doit se pratiquer cet amour 61
4. — La charité du prêtre doit être surnaturelle 69

Chap. III. La Charité envers les Supérieurs 76
1. — Amour pour le Saint-Père 76
2. — Amour pour son Evêque 80

Chap. IV. La Charité envers les Confrères 85
1. — Elle est le caractère distinctif du prêtre 85
2. — Elle s'oppose surtout aux péchés de la langue 89

Chap. V. Zèle pour le salut des âmes 95
1. — Ce zèle est le fruit nécessaire de l'amour de Dieu 95
2. — Il doit être surnaturel 109
3. — Il doit être gracieux 112
4. — Il doit être persévérant 122
5. — Il doit être soutenu par la prière 124
6. — Il doit s'appuyer sur la sainteté 131
7. — Récompense du zèle 134

Chap. VI. La Charité dans la prédication 141
" **VII. La Charité dans la confession** 149
" **VIII. La Charité envers les enfants** 156
" **IX. La Charité envers les pauvres** 169
" **X. La Charité envers les malades** 174
" **XI. La Charité envers les affligés** 180
" **XII. La Charité envers les âmes du Purgatoire** 183
" **XIII. La Charité envers Jésus-Hostie** 191

Conclusion 198

LA PRIÈRE

A

MES PRÊTRES.

X

LA PRIÈRE

OLIVIER ELZÉAR MATHIEU

ARCHEVÊQUE

DE

REGINA

1925

A MES PRÊTRES

Bien chers collaborateurs,

Il est impossible de parler dignement de l'excellence de la prière, de dire tout son prix sur les lèvres d'un cœur humble et pur ; car la foi nous apprend qu'elle vaut plus que tous les trésors et toutes les richesses de ce monde. La prière est l'encens le plus pur, le parfum le plus suave que la terre fasse monter vers le trône de Dieu ; elle est la chaine d'or qui unit la terre au ciel, le lien sacré qui rattache le monde visible à l'invisible, le Créateur à la créature, le temps à l'éternité.

Prier : c'est suspendre le temps, quitter un moment la vallée des douleurs, faire trève à cette paurre vie que l'homme mène ici-bas pour s'élever en haut. Alors, sur les limites du ciel, se passe un ineffable rendez-vous. L'âme appelle et Dieu descend ; l'âme se prosterne et Dieu la relève ; l'âme dit : j'ai faim et Dieu, ouvrant son cœur, l'appuie sur son sein pour la nourrir de lumière et de vie ; l'âme raconte les peines de son pèlerinage et Dieu l'écoute avec amour ; l'âme dit : je suis fatiguée et Dieu de sa douce main essuie la sueur de son front ; l'âme pleure et Dieu dit à ses anges de recueillir ses larmes ; l'âme dit : mon Père, et Dieu dit : mon enfant ; l'âme soupire : je vous aime et Dieu répond : je vous aime aussi ; et alors, pour l'âme qui est vraiment embrasée d'amour pour Dieu, la voix de Dieu est si suave, sa main si caressante, son cœur si bon et si tendre que le colloque une fois engagé, on ne voudrait plus le finir. C'est alors que les saints perdus dans le ravissement s'écriaient : " Assez de douceurs, ô mon Dieu ; " ou bien ils se plaignaient au soleil de venir trop tôt troubler les extases de leurs nuits.

Tous les Pères de l'Eglise, parlant de la prière, ne cessent de le

répéter : la prière est un soleil qui éclaire, réchauffe et féconde notre âme ; c'est une eau délicieuse qui la rafraîchit dans l'ardeur de ses passions et de ses combats ; c'est un levier qui soulève en nous le poids du vieil homme et nous aide à nous élever vers le ciel ; c'est l'or qui nous procure les biens de la grâce et du salut ; c'est une route facile qui nous mène à Dieu.

La prière, disent-ils, c'est la consolation des malheureux, l'espérance du pécheur, le soutien du faible ; c'est la nuée qui éclaire pendant les ténèbres de la nuit et nous protège de son ombre pendant le jour ; c'est la verge de Moïse qui fait jaillir l'eau du rocher dans le désert, c'est-à-dire, qui fléchit le cœur de Dieu, quelque irrité qu'il soit contre l'âme coupable qui se trouve par ses péchés dans un désert brûlant.

La prière, disent-ils encore, est pour l'âme une nourriture délicieuse qui la fortifie pour la pratique du bien ; c'est une ancre de sureté pour quiconque est en danger de faire naufrage ; c'est un trésor inépuisable pour celui qui est pauvre ; c'est un remède très efficace pour celui qui est malade et un préservatif infaillible pour qui veut se conserver en santé ; c'est l'échelle mystérieuse de Jacob qui unit la terre au ciel et doit nous élever de cette vallée de larmes à la terre des vivants ; c'est un baume salutaire pour toutes les plaies du cœur, un remède pour toutes les maladies de l'âme ; c'est une huile vivifiante qui multiplie les forces et la vertu de l'âme du juste, un parfum suave qui lui fait répandre au loin la bonne odeur des vertus, une force qui la transporte au ciel, une chaîne qui l'unit à son Créateur.

Le plus grand service que le prêtre puisse rendre aux âmes dont il a la charge est de leur apprendre à bien prier, de les engager à recourir fréquemment à cette source de tout bien, de chercher à leur faire aimer la prière en leur en montrant les avantages.

Enseigner aux fidèles la beauté de la vertu, les exhorter à la pratiquer, leur dépeindre la richesse et la magnificence des cieux, leur faire comprendre que ces biens sont la récompense des âmes généreuses dans le service du Seigneur, et que celles qui sont paresseuses n'y auront aucune part ; c'est sans doute une chose très importante qu'il ne faut pas négliger ; mais il ne faut pas oublier que, pour pratiquer la sainteté, pour arriver à la possession des biens éternels,

il faut commencer par la prière, puisque sans la prière on ne peut avoir la grâce et sans la grâce il n'y a point de salut.

Aussi quelle ne serait pas notre joie si nous avions à notre disposition un moyen facile de guérir les malades, de ressusciter les morts, de faire au prochain toute sorte de bien. Nous en userions sans cesse et nous ferions bénir notre nom à cause de nos bienfaits.

Ce moyen que la Providence nous a refusé, quand il s'agit du corps, elle l'a mis à notre disposition quand il s'agit des âmes. Et ce moyen tout-puissant, c'est la prière. Sachant, comme le dit Bossuet, que les âmes sont le véritable diadème dont Jésus-Christ veut être couronné, nous devons regarder les âmes qui se perdent comme autant de pierres précieuses qu'on arrache de la couronne de Jésus et sans cesse prier pour que cette couronne soit parfaite et qu'aucune ne périsse. Soyons, plus que tout autre, persuadés que la prière joue un rôle d'une importance capitale dans l'œuvre du salut, qu'elle a une puissance étonnante, une efficacité prodigieuse pour attirer la grâce, et par conséquent pour obtenir que les hommes soient justifiés, qu'ils se sanctifient, qu'ils arrivent au ciel et qu'ils y occupent une place de choix.

La pensée de vous être utile, le désir de vous donner une nouvelle preuve que nous vous portons, l'affection tendre sincère que nous avons pour les âmes que Dieu nous a confiées, voilà ce qui nous a poussé à écrire ces pages dans lesquelles sont exprimées des vérités qui pourront être pour vous le sujet de méditations profitables que vous pourrez rappeler à vos fidèles afin de leur faire aimer davantage la prière qui sera leur force, leur consolation au milieu des luttes et des amertumes de cette vie, qui sera encore leur force et leur espérance au dernier jour. La prière, après avoir été pour eux, selon l'Apôtre, leur cuirasse, leur bouclier, leur casque, leur ceinture et leur épée dans les combats, sera encore la clef qui leur ouvrira la porte de l'éternel séjour.

Rappelez-vous que le prêtre peut tout espérer par la prière ; sans elle il n'est plus qu'un homme dont les meilleurs projets sont livrés à toutes les incertitudes de l'habileté humaine. Celui qui a le pouvoir de tenir Dieu dans ses mains, celui qui peut le déposer et le garder dans le tabernacle, doit pouvoir recevoir facilement les saintes pensées, les communications les plus surnaturelles. Il cesse

alors d'être l'homme terrestre pour devenir l'instrument du ciel.

Rappelez souvent à vos fidèles qu'incomparable est l'excellence de la prière, qu'incomparables sont ses privilèges ; jamais vous ne pourrez leur redire assez son importance ; pour elle, les cieux sont toujours ouverts, leurs secrets révélés et les oreilles du Seigneur attentives.

On lit dans le livre des Actes des Apôtres (Ch. *27*) *que, pendant une terrible tempête qui menaçait de jeter un navire au fond des abîmes, saint Paul obtint par sa prière le salut de tous les passagers qui étaient au nombre de deux cent quatre vingt seize. Deux cent quatre vingt seize âmes lui furent données ce jour-là.*

O mon doux Jésus et bon Maître, allumez dans l'âme de nos prêtres le feu de la prière apostolique afin qu'ils puissent, eux aussi, en gagner beaucoup et vous les donner.

† Olivier-Elzéar,
Archevêque de Regina.

CE QU'EST LA PRIÈRE

La prière est *une élévation de notre âme vers Dieu pour lui rendre nos hommages, le remercier de ses bienfaits, lui exposer nos besoins et lui demander ses grâces.* Il faut bien comprendre le sens de chacune de ces paroles.

D'abord la prière est une élévation de notre âme vers Dieu, un élan de notre cœur vers l'Etre souverainement bon et infiniment parfait.

Strictement notre âme n'a pas besoin d'aller loin pour trouver Dieu puisque Dieu est partout et que nous sommes plongés dans l'essence divine comme le poisson dans la mer. Dieu remplit tout l'univers de sa gloire ; tout est pénétré de sa substance, nage dans cet océan et respire cette atmosphère infinie dans laquelle la vie ne serait pas possible "*In ipso vivimus, movemur et sumus.*" (ACT. XVII, 28) Dieu est partout, dans les vallées comme sur les hauteurs, sur la terre et dans les cieux, avec la même gloire essentielle. " Seigneur, disait le Prophète, où irai-je pour me dérober à votre regard ? Si je monte vers les cieux, je vous y trouve ; si je descends au plus profond des enfers, vous y êtes encore ; si je prends des ailes pour aller aux extrémités de l'Océan, c'est votre main qui me conduit et me protège. " (Ps. 138.)

Mais, depuis la chute originelle, l'âme de l'homme a été comme enveloppée d'épais nuages et assujettie à tous les désirs, à toutes les convoitises d'une nature dégradée. Les objets extérieurs l'attirent, la sollicitent et s'en disputent la possession; la dissipation du monde, les distractions du siècle l'arrêtent dans son essor, l'empêchent de vivre de cette vie divine qui est le but de sa céleste origine. Lorsque cette âme, courbée sous le faix des choses terrestres, veut s'unir à son Dieu, elle est obligée de faire un effort sur elle-même et de secouer ses chaînes ; elle doit

s'élever au dessus des créatures afin de les dominer et de s'unir intimement à Celui dont elle a entrevu la beauté souveraine.

La prière est la première de nos grandeurs. Par elle l'homme s'élève jusqu'au ciel : "*Oratio justi penetrat cœlum,*" il monte jusqu'à Dieu : "*Oratio ascensio mentis ad Deum.*" La prière, c'est le vol de l'âme vers Dieu ; c'est l'élan du cœur, fatigué des secousses de la vie, qui cherche dans des régions supérieures à ce monde le lieu de son repos ; c'est la faim divine d'un être qui ne trouve aucun aliment sur la terre, le retour de la colombe qui ne sait où mettre le pied et vient demander un abri à l'arche d'où elle est partie.

La prière est la fonction la plus noble, la plus glorieuse que l'homme puisse exercer sur la terre, elle le met en rapport d'intimité et de faveur exceptionnelle avec tout ce qu'il y a de vrai, de beau, de saint dans l'abîme des perfections infinies ; elle le rend participant de la nature divine, de la vertu du Très Haut, de son amitié, de ses plus tendres épanchements. La prière, c'est Dieu versé en nous, selon la belle pensée de saint Augustin : "*Cordi habere infusum Deum.*"

Dans les siècles où l'on croyait à l'autorité, où l'on avait pour elle ce culte de respect et d'amour qui était encore la meilleure garantie de l'ordre et du bonheur social, l'histoire nous apprend que les familles les plus riches et les plus puissantes d'un vaste empire étaient au comble de leurs espérances, lorsque leurs enfants pouvaient être admis à la cour, pour y séjourner et servir la famille des princes ; on estimait cette vie la plus honorable et cette faveur était la plus grande que pouvaient ambitionner les classes privilégiées.

Mais Dieu nous fait un honneur plus grand lorsqu'il permet à de pauvres créatures de paraître en sa présence, d'y demeurer toujours, de converser familièrement avec lui et de vivre à sa cour comme les membres de sa famille.

Et cette faveur insigne, Dieu l'accorde à toutes les âmes de bonne volonté. Il n'y a point pour lui de castes privilégiées, ou du moins chacun peut très facilement acquérir les titres de noblesse qui donnent un droit d'entrée ; ces titres, à la portée de tous, sont la confiance de l'enfant qui aime et la droiture du cœur:

" *Quam bonus Israel Deus his qui recto sunt corde!* (Ps. 72.)

Saint Jean Chrysostôme dit à ce sujet : " Dans le ciel, il n'y a pas d'antichambre où se tiennent des soldats pour nous repousser et nous imposer les nombreuses et fatigantes cérémonies de l'étiquette. Il n'est pas de garde pour nous dire : l'heure de la réception n'est pas encore arrivée ; vous reviendrez plus tard." Ici pas de garde imposante ; point d'étiquette ; ici, les pauvres, les petits, tous ceux que le monde dédaigne et repoussent, peuvent entrer.

Dans ce monde nous regardons comme un grand honneur de parler aux puissances et d'avoir l'oreille des rois, mais quel honneur incomparablement plus grand n'avons-nous pas dans la prière où nous parlons, non pas à une puissance caduque, mais à une puissance éternelle et où nous sommes écoutés avec complaisance non pas d'un roi mortel mais du Roi immortel à qui tout obéit au ciel, sur la terre et jusqu'au fond des enfers ! " Qui ne sera pas frappé d'étonnement et d'admiration, dit saint Jean Chrysostôme, à la vue d'une si grande bonté de notre Dieu envers nous qui le porte à faire à des mortels l'honneur d'entrer en conversation avec lui et de nous permettre de déposer nos vœux au pied de son trône ? "

Nous devons donc comprendre l'honneur que Dieu nous fait en nous permettant de l'approcher par la prière. Les anges s'estiment trop heureux de posséder ce glorieux privilège. Quand on leur demande leur nom, ils répondent : " Je suis une des sentinelles du trône de Dieu et toujours je demeure en sa présence. " (Saint Luc, 1, 19) Le chrétien quand on lui demande son nom, devrait aussi être en mesure de répondre par la beauté de sa vie et l'habitude de ses relations divines: "Je suis un de ceux qui, malgré les ombres ténébreuses de la terre, aiment à se tenir en la présence de Dieu, qui demeurent unis à Celui qu'ils chérissent, et cette vue, cette union sont la gloire et le bonheur de ma vie " " *Ego sum Gabriel qui adsto ante Deum.* "

On a remarqué que certains oiseaux, quand ils veulent célébrer à leur manière les louanges de Dieu, prennent leur essor, s'élèvent sur leurs ailes, montent avec des cris de joie ; parvenus au terme de leur course, ils s'arrêtent quelques instants

comme pour respirer un air plus pur ; et, dans ce moment de jouissances, ils entonnent leur plus beau cantique ; puis, contents et joyeux d'avoir payé le tribut de la reconnaissance au Souverain Auteur de toutes choses, ils s'abattent doucement vers la terre où la main de Dieu les a placés.

L'homme ici-bas doit imiter le vol de l'oiseau ; il doit élever doucement son âme sur les ailes de la miséricorde divine. Arrivé à ces régions où le cœur oublie le monde et voit de nouveaux cieux et de nouvelles terres, il doit demeurer quelque temps dans un saint repos, réunir les forces de son esprit et de son cœur pour redire des hymnes de reconnaissance et d'amour. Puis il descendra au milieu de ses frères afin de les aimer et de remplir ses devoirs.

* * *

La prière est donc une *élévation*, c'est-à-dire, un acte par lequ nous quittons en quelque sorte la terre pour monter aux cieux afin de nous entretenir avec Dieu. C'est une *élévation de notre âme*, par conséquent de notre intelligence, de notre volonté, de notre cœur tout ensemble. Et cela pour lui rendre nos devoirs ; et le premier est celui de l'*adoration* pour sa Majesté suprême.

Voyons ce que fait l'inférieur en arrivant auprès de son supérieur, ce que fait le pauvre en se présentant au riche. Il commence par le saluer très poliment ; puis il lui témoigne son respect par son attitude composée et ses paroles pleines d'égards. Seulement après s'être acquitté de cette dette de civilité, il lui expose son état, lui fait part de ses peines, de son embarras, de son indigence ; il cherche à toucher son cœur par le détail de ses souffrances, et il le fait avec d'autant plus d'expansion qu'il remarque plus de sympathie et un meilleur accueil de la part de celui à qui il s'adresse. Alors seulement il fait appel à sa générosité ; il frappe à la porte de son cœur, en réclamant son secours et son assistance.

C'est ainsi que nous devons agir avec Dieu. Par la prière nous approchons notre Créateur, notre Divin Maître. Celui qui est la source de tous nos biens, de qui nous dépendons en toutes

choses, nous devons lui rendre les hommages qui sont dus à ses infinies perfections et à sa souveraine grandeur.

" Venez ; adorons le Seigneur, dit le Prophète royal ; prosternons-nous la face contre terre parce qu'il est le seul grand Dieu ;... il est infiniment grand et digne de louanges." (Ps. 94.) " Et qu'est-ce que l'homme ô mon Dieu, pour que vous daigniez vous souvenir de lui ? " (Ps. 8.) " Les cieux racontent la gloire de Dieu et le firmament publie la beauté de ses œuvres ; le jour l'annonce au jour et la nuit en donne connaissance à la nuit ; le Seigneur a mis sa tente dans le soleil et de là il s'élance comme de sa chambre nuptiale, il se met en route comme le géant pour parcourir sa voie. " (Ps. 18.)

" O mon Dieu, vous visitez la terre, vous l'enivrez de l'effusion de vos bontés, vous la comblez de toutes vos richesses.... Continuez ces irrigations bienfaisantes ; multipliez les germes de la terre et elle se réjouira de la rosée féconde que vous lui envoyez ; les lieux déserts s'engraisseront et les collines tressailleront sous leur ceinture verdoyante ; les agneaux se couvriront de laine et les vallées de froment. Et toute créature élèvera sa voix pour chanter un hymne de reconnaissance et d'amour : " *clamabunt ; etenim hymnum dicent.* " (Ps. 64.)

* * *

Après les hommages dans la prière doivent venir les remerciements. Adorer Dieu, ce n'est pas assez et fussions-nous prosternés jusqu'à la fin des temps devant sa perfection adorable, il attendrait encore l'élévation de notre cœur et la prière dont le cœur seul est capable : l'action de grâces.

Notre vie tout entière n'est qu'une chaîne de bienfaits de la part du Créateur. Qui pourrait compter les faveurs dont Dieu nous a comblés et nous comble chaque jour ? Est-il un seul bien dont nos jouissons qui ne vienne de lui ? Est-il un seul mal dont nous avons été préservés qui n'ait été écarté de nous par sa main ? Il nous a aimés de toute éternité alors que nous n'étions pas encore. Il a disposé dans l'espace, pour être notre demeure, ce monde immense, le ciel avec ses astres, la terre avec

sa parure de verdure et de fleurs qui se renouvelle sans cesse et ne vieillit jamais. Il a formé notre corps et l'a animé d'un souffle de vie. Il est descendu du ciel pour nous racheter alors que nous étions perdus pour jamais. Il fait croître et mûrir les moissons. Il nous a donné un esprit pour comprendre et un cœur pour aimer, Il nous a fait naître de parents catholiques qui nous ont donné la connaissance et l'amour de Dieu, dès que notre intelligence et notre cœur ont été capables de le connaître et de l'aimer. Que de fois il nous a pardonné nos fautes! Que de fois il nous a donné ses sacrements ! Que de bienfaits généraux ! Que de bienfaits particuliers ! Que de bienfaits personnels !

La justice veut que l'on remercie celui qui nous donne un verre d'eau fraîche ; quelle reconnaissance elle exige de nous pour tous les bienfaits dont Dieu nous a comblés ! Cette reconnaissance, l'Eglise nous la demande. " Rendez grâce en toutes choses, nous dit-elle par la bouche de saint Paul, telle est la volonté de Dieu: " *In omnibus gratias agite; hæc est Voluntas Dei.*" (II Cor. IX) Et à la messe, avant de commencer cette immolation sacro-sainte dans laquelle se réunissent tous les bienfaits divins, elle s'écrie au nom du peuple chrétien : " *Vere dignum et justum est, æquum et salutare, nos tibi semper et ubique gratias agere.* "

Toute la nature bénit le Seigneur : l'oiseau qui vole dans les airs, les fleuves qui se précipitent ; l'océan qui mugit et la création tout entière est un hymne perpétuel : " *Benedicite omnia opera Domini Domino.* " (Dan. III)

" Toute créature loue et remercie Dieu, dit saint Augustin, celle qui est en repos et celle qui se meut, celle qui habite aux cieux et celle qui demeure sur la terre ; celle qui touche aux confins de la vieillesse et celle dont la vie est au printemps : *Omnia clamant, clamat Cœlum Deo, clamat terra.* "

Tout être bénit la main de qui il reçoit la vie, la nourriture et le bonheur : quand le soleil verse sa lumière et sa chaleur sur la plante, celle-ci ouvre son calice, et, par un gracieux mouvement, elle se dirige vers l'astre du jour comme pour témoigner à sa manière sa joie et sa reconnaissance.

" Les cieux, dit le psalmiste, racontent la gloire de Dieu, *Cœli enarrant gloriam Dei ;* le firmament publie les œuvres de ses

mains " (Ps. XVLIII) " Les montagnes et les vallées, dit le Prophète, bénissent le Très Haut ; les océans et les fleuves publient la louange du Créateur. " (DAN. III) Le printemps célèbre la beauté et la magnificence de Dieu par sa luxuriante verdure et la multitude de ses fleurs ; l'été proclame la richesse de ses trésors immenses par l'abondance de ses moissons ; l'automne ses perfections infinies par la grande variété de ses fruits ; la terre entière par sa fécondité rend hommage aux biens sans nombre que Dieu renferme en lui-même.

Le lion qui mugit dans le désert, l'oiseau qui fait retentir l'air de ses mélodies, chantent un cantique de reconnaissance à celui qui " donne la pâture aux petits des oiseaux qui l'invoquent. " (Ps. 146)

Il n'est pas jusqu'au brin d'herbe de la prairie qui ne bénisse à sa manière le Dieu qui, dans sa Providence, lui donne la rosée du ciel avec la chaleur du jour et la fraîcheur de la nuit. " Rien, dit saint Paul, n'est sans voix dans l'univers. " (I COR. XIV)

Si l'homme ne bénissait pas Dieu, ne lui témoignait pas sa gratitude, il serait seul dans la création à se montrer ingrat à l'égard de celui qui lui a donné la vie, la force, l'intelligence, la royauté ; il se montrerait l'être le plus dénaturé parce qu'il est le plus favorisé et qu'il possède le plus magnifique héritage.

* * *

Après avoir rendu à Dieu ses premiers devoirs, alors nous pouvons chercher à attirer sur nous ses regards, *lui exposer nos besoins et lui demander ses grâces.* Disons-lui : " *Dirige me in veritate tuâ et doce me,* " conduisez-moi dans le chemin de la vérité et enseignez-moi. (Ps. 26) Eclairez mes yeux afin que je ne m'endorme pas dans la mort de l'erreur : "*Illumina oculos meos ne unquam obdormiam in morte.* " (Ps. XII). Demandons à Dieu la vérité qui est le bien de l'intelligence ; demandons-lui aussi la vertu qui est le bien de notre volonté.

La tâche que nous avons à remplir ici-bas est impossible à nos forces naturelles, affaiblies par le péché. Des ténèbres, ou du moins des nuages obscurcissent souvent notre intelligence ; des

affections déréglées se disputent notre cœur ; notre corps lui-même, en proie à de regrettables passions, se révolte contre le joug austère de la vertu. Comment alors accomplir la volonté de Dieu ? Comment atteindre le but qu'il nous propose ? Dès l'enfance, l'Eglise nous a bien révélé l'objet, la fin de notre existence : c'est pour connaître Dieu par l'esprit, pour l'aimer de tout notre cœur, pour le servir de toutes nos forces et par là mériter la vie éternelle que nous avons été créés.

Nous le savons, mais, pour atteindre le but, il ne nous suffit pas de le connaître, il nous faut encore la volonté de l'atteindre et la persévérance dans les efforts pour y parvenir; en un mot, il faut faire le bien et fuir le mal, c'est-à-dire, le péché qui est incompatible avec la gloire éternelle, dans laquelle rien de souillé n'entrera jamais ; (Apoc. xxi) faire le bien, c'est-à-dire, les bonnes œuvres qui sont les *dispositions pour mériter cette vie éternellement heureuse.* (Ps. xiv) Pour fuir le péché il faut résister à toutes les tentations qui nous y portent et qui nous viennent de toutes parts. Pour faire le bien il faut remplir tous les devoirs que Dieu nous a imposés comme des moyens nécessaires afin d'arriver à sa gloire. Or nous ne pouvons rien faire de toutes ces choses sans la grâce de Dieu. (Jean xv.)

Cette grâce, il faut la demander à Dieu. C'est pour cela que saint Jean Damascène définissait la vertu : Une demande que nous faisons à Dieu des choses convenables et qui peuvent servir à sa gloire et à notre salut.

Attirons sur nous ses regards par le récit de nos misères, de notre faiblesse, de notre impuissance et de tous les maux qui nous affligent en notre âme et en notre corps ; découvrons-lui tous nos besoins afin qu'il ait pitié de nous et qu'il vienne à notre secours. Entrons dans le détail de tous les biens que nous désirons ; adressons-lui nos supplications et nos demandes ; prions-le de venir à notre secours, de nous faire sentir sa miséricorde et ses largesses, de nous assister de ses grâces.

Disons-lui : ô mon Dieu, venez à notre aide, *Deus in adjutorium meum intende.* Seigneur, hâtez-vous de me secourir : *Deus ad adjuvandum me festina ;* il nous tendra sa main toute puissante et il nous introduira, nous, déshérités de la vertu, dans le

royaume d'ordre et de paix où se repose la conscience victorieuse.

Quand on veut purifier une maison on brûle des matières odoriférantes qui ont la merveilleuse propriété de répandre des vapeurs parfumées et embaumer les airs. " C'est là l'image de la prière, dit saint Hilaire : parfum divin, elle se répand dans les parties les plus intimes de notre âme et, après l'avoir purifiée, elle la rend plus digne des regards de Dieu. "

Et nous devons parler à Dieu sans crainte, sans embarras, puisqu'il est toujours disposé à nous accueillir avec une extrême bonté, une grande compassion, et qu'il ne manque jamais de se montrer bien disposé à notre égard, quelque coupables que nous puissions être.

La prière est un entretien d'ami ; c'est dit saint Grégoire de Nysse, une conversation, une causerie de l'âme avec Dieu, *"Conversatio et sermonicatio cum Deo.* " " La prière, dit sainte Thérèse est avant tout une affaire d'amitié avec Dieu. Il faut être avec Notre-Seigneur comme avec un père et un frère. " La prière était déjà considérée comme telle sous la loi de crainte, à cette époque de terreur plutôt que d'amour où l'Eternel se montrait au milieu de la foudre et des tonnerres. Le Seigneur parlait à Moïse face à face, comme un ami a coutume de parler à un ami : *"Loquebatur Deus ad Moysen facie ad faciem, sicut solet loqui homo ad amicum suum.* " (Exode xxxiii). A plus forte raison doit-il en être ainsi sous la loi d'amour où Dieu s'est fait notre ami, notre frère, notre serviteur.

Et cette vérité, les saints nous l'enseignent. Un jour sainte Thérèse va trouver Dieu et lui dit avec l'autorité de l'amour : "Seigneur, vous ne devez pas me refuser cette grâce." Une autre fois, elle se plaint que Dieu semble la délaisser et elle ajoute : "Comment cela peut-il s'allier avec votre miséricorde ? Comment l'amour que vous avez pour moi peut-il le souffrir ? Non, Seigneur, cele ne peut se tolérer. " Ailleurs encore, elle cause ainsi avec Dieu, en sollicitant une faveur pour son frère : " Mon Dieu, si vous aviez un frère et qu'il fût en un semblable péril, que ne ferais-je pas pour le délivrer ? Je tenterais, ce me semble, tous les moyens qui sont en mon pouvoir. "

Au reste l'Eglise nous enseigne que la prière, c'est l'entretien

d'un enfant avec son père qui l'a créé, qui l'a adopté et dont il est l'image et la ressemblance. Et l'Eglise enseigne cette vérité parce qu'elle la tient de son divin fondateur. N'est-ce pas Jésus ui-même qui nous a enseigné de lever les yeux au ciel et de dire, avec un accent de confiance filiale: "Notre Père qui êtes aux cieux et ailleurs il ajoute : " Quel est le père qui donnera une pierre à son enfant lorsque celui-ci lui demande du pain ? Tout méchants que vous êtes, vous savez faire le bien à votre famille ; à combien plus forte raison notre Père céleste donnera des bonnes choses à ceux qui les lui demanderont. " (MATH. VI, 9)

Allons donc à Dieu comme un enfant va à son père ; parlons-lui comme un ami parle à son ami. Comme elle est belle la conversation de deux amis intimes ; voyez la franchise, la cordialité, la familiarité qui règne entre eux ; ils conversent, c'est-à-dire, qu'ils se versent l'un dans l'autre ; ils se donnent non pas de ces choses communes et vulgaires qu'on prodigue à tout le monde ; ils versent ce qu'il y a de plus caché et de plus précieux dans le cœur. C'est là l'emblême de l'âme qui prie ; elle va à Dieu comme au meilleur des amis qui veut nous consoler dans nos peines et sécher nos larmes, qui nous admet aux honneurs de sa familiarité et nous confère le droit de nous asseoir au milieu des princes de sa cour. Il sait que son secours est nécessaire à nos progrès dans la vertu, que sans lui nous ne pouvons rien faire et alors il incline sa toute puissance devant l'énergie de nos prières.

Quel bonheur pour la créature de pouvoir ainsi dans la prière converser avec son Créateur et de lui dire ses besoins, ses peines, comme son amour, ses joies et ses espérances ! Comme la vie serait amère si dans cette vallée de larmes, nous ne pouvions pas ouvrir nos âmes au Père céleste qui seul peut les guérir, les consoler, les fortifier !

NÉCESSITÉ DE LA PRIÈRE

Le besoin de prier naît avec nous et toujours il demeure en nous comme un merveilleux soutien au milieu des tristesses de notre vie. Celui qui connaît Dieu avec sa puissance suprême et sa bonté infinie et qui comprend sa faiblesse et son néant, ne peut s'empêcher à certains moments, surtout quand il est brisé par la tristesse, meurtri par la douleur ou menacé par le danger, de pousser un cri d'appel à la Toute-Puissance qui, seule, peut le secourir, et ce cri, c'est la prière. Ce cri de l'âme est un aveu de notre faiblesse et en même temps c'est une marque de notre confiance en notre Père céleste. Ce qui a fait dire justement que la prière " est l'aveu d'une indigence qui espère. "

Et Dieu, il a toujours voulu que nous recourrions à sa libéralité. Il veut ne rien nous refuser mais à la condition que nous lui demandions tout. " Demandez et vous recevrez, *petite et accipietis.*" (Jean xvi) Demander pour recevoir, voilà la loi et, parmi les commandements que Dieu nous a donnés, il n'y en a pas de plus précis.

Cette loi de la prière date de l'origine du monde. Ouvrons l'Ancien Testament et nous verrons que le Saint Esprit s'y attache d'une manière toute particulière à nous faire comprendre que la prière est notre lumière dans le doute, notre force dans la faiblesse, notre consolation dans la peine, notre soutien dans le péril et les maux de la vie, l'unique moyen de rendre à Dieu la gloire, les hommages et les actions de grâces qui lui sont dues à cause de ses infinies perfections et des bienfaits sans nombre qu'il ne cesse de répandre sur nous.

Les Livres Saints sont remplis des supplications des patriarches et des prophètes ; et les prières ferventes d'Abraham, de Moïse, de David et de tant d'autres saints personnages de l'Ancienne Loi sont un témoignage de la grande et antique loi de la prière.

David comprenait si bien la nécessité de la prière qu'il priait en tout temps, tantôt pour appeler Dieu à son secours contre les pièges de ses ennemis : " *Deus in adjutorium meum intende,* " tantôt pour le remercier des grâces qu'il lui accordait ou pour bénir son saint nom : " O mon âme, s'écrie-t-il à chaque instant, bénis le Seigneur, *benedic anima mea Domino.* "

C'est la prière qui fut la force de Moïse, la ressource de sa foi, le secret de son courage, l'unique défense que ce grand législateur présentait humblement à Dieu pour fléchir sa colère et obtenir le pardon de son peuple.

C'est la prière qui sauva Ninive de la ruine que Jonas lui avait annoncée ; c'est elle qui délivra Béthulie des soldats d'Holopherne, Jérusalem des menaces de Sennachérib ; c'est elle qui donnait à Josué ses victoires, à Gédéon son indomptable énergie, à David son audace contre ce géant philistin qui insultait le peuple de Dieu et que le jeune pâtre terrassa de sa fronde.

Pendant la captivité de Babylone, c'est elle qui sauva Daniel de la fureur des lions, qui préserva les trois jeunes hébreux dans la fournaise ardente, qui justifia Suzanne accusée de crimes par des juges prévaricateurs ; Esther et Mardochée n'eurent pas d'autres armes pour triompher de la colère d'Assuérus et empêcher l'exécution de cet édit sanglant qui ordonnait l'extermination de la race juive.

Toutes les grandes choses qui se firent en Israël ne s'accomplirent que par le secours de la prière.

Si de l'Ancien Testament nous passons au Nouveau, nous y trouverons des témoignages, encore plus expressifs et plus frappants, de la nécessité de la prière. Cette nécessité, Jésus nous l'insinue presqu'à chaque page de l'Evangile. En parcourant les villes et les bourgades de la Judée, il ne se lasse pas de redire à ses nombreux disciples et aux foules nombreuses qui venaient l'entendre. " Il faut toujours prier, *oportet semper orare ;* " " C'est moi qui vous le dis, demandez et vous recevrez, *petite et accipietis.* " (Luc xi) " Si vous demandez quelque faveur à mon Père en mon nom, vous serez exaucé. "

Qu'il est consolant pour nous d'apprendre, au sein de notre indigence et de notre néant, que nous n'avons qu'à nous adresser

à Dieu pour obtenir tout ce que nous demanderons. Et ce qui doit être le comble de notre bonheur, c'est que Dieu s'engage à se rendre à tous nos désirs justes et raisonnables sans exception ; " Demandez-moi ce que vous voudrez et je vous le donnerai, *pete a me quod vis et dabo tibi.* " (Marc vi)

De nous-mêmes, nous ne sommes que poussière, faiblesse et néant ; cependant nous avons des ennemis nombreux et puissants qui ne travaillent qu'à nous perdre. Si nous sommes livrés à nous-mêmes nous serons infailliblement perdus, notre perte est assurée ; nous n'avons d'autres ressources que de nous attirer la protection du ciel et cette protection, nous ne pouvons l'obtenir que par la prière. C'est ce que le Divin Maître s'est attaché à nous faire comprendre au jardin des oliviers quand il dit à ses Apôtres : " Veillez et priez, afin que vous ne succombiez pas à la tentation ; " c'est-à-dire , vous êtes faibles et l'ennemi est fort ; la prière vous est nécessaire afin de ne pas tomber entre ses mains.

Jésus savait quelle tâche gigantesque serait celle des Apôtres et, après les avoir quittés pour monter au ciel, il ne sera plus là pour les soutenir. Aussi au soir du Jeudi Saint, après l'institution de la Sainte Eucharistie, il leur dit le moyen infaillible qu'il allait leur laisser pour obtenir la grâce, l'arme toute puissante avec laquelle ils vaincraient leurs ennemis ; et ce moyen, cette arme, c'est la prière : " En vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. "

Et Jésus ne n'est pas contenté de prêcher par ses paroles la nécessité de la prière, il le fit encore par ses admirables exemples : " *Cœpit facere et docere.* "

En présence du tombeau de Lazare, avant d'opérer sa résurrection, Jésus-Christ lève les yeux en haut et fait monter vers le ciel le précieux encens de sa prière qui est favorablement accueillie de la part de son Père : " *Pater, gratias tibi ago quia audisti me.* " (Jean xi)

Souvent fuyant les bruits du monde, il allait demander un abri au désert et à la solitude et là, dans un divin ravissement, que

lui procurait son zèle incommensurable pour le salut des âmes, il prolongeait sa prière, parfois même il passait sa nuit en prière.

Les Apôtres, ces hommes à la foi naissante, étaient dans l'admiration d'entendre Jésus leur parler si souvent de la prière et surtout de le voir prier avec une si religieuse assuidité.

Une vie passée tout entière dans la prière ne pouvait se terminer que par la prière. Aussi attaché à la croix, élevé entre le ciel et la terre, sur le point de rendre le dernier soupir, Jésus-Christ n'ouvre la bouche que pour prier. Il prie d'abord pour les bourreaux qui l'ont maltraité ; il demande à son Père de leur pardonner, il cherche à les excuser : " *Pater, dimitte illis ; non enim sciunt quod faciunt.* " (Luc, xxiii) Et sa dernière parole est adressée à son Père ; entre ses mains il remet sa belle âme: " *Pater, in manus tuas spiritum meum.* "

Les Apôtres comprirent les enseignements de leur Divin Maître et, au soir de l'Ascension, nous les voyons réunis dans le Cénacle avec la Très Sainte Vierge Marie, s'adonnant avec calme à la prière : " *Omnes erant perseverantes in oratione cum mulieribus et Maria, matre Jesu, et fratribus ejus.* " (Act. 1, iv)

Les Apôtres comprirent cet enseignement. Aussi n'y a-t-il rien qu'ils recommandent avec plus de sollicitude que la prière, ni sur quoi ils reviennent et insistent plus souvent : " Soyez prudents et persévérez dans la prière, dit saint Pierre. Et saint Paul de dire : " Priez sans relâche, rendez grâces à Dieu en toutes choses ; car telle est la volonté de Dieu en Jésus-Christ par rapport à vous tous. (1 Tim. v)

Ce n'est pas seulement par leurs discours que les Apôtres exhortaient les fidèles à la prière, mais ils les entraînaient encore par leurs touchants exemples ; car ils partageaient leurs temps entre la prière et les saintes fonctions de leur ministère. Et pour pouvoir s'appliquer eux-mêmes entièrement à la prière et à la prédication de l'Evangile, ils élurent sept diacres pour les charger du soin des aumônes. " *Nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus.* "

" Les Apôtres, disait saint François de Sales, joignaient toujours la prière à la prédication. " Et de fait, s'ils convertirent le monde, ce n'est pas par la force des armes, ni par la puissance

de l'or, ni par le prestige du savoir et de l'éloquence, c'est par quelque chose de bien plus merveilleux que tout cela, c'est par la prière, la souffrance et la prédication de l'Evangile.

A l'exemple de Jésus-Christ et des Apôtres, l'Eglise a toujours cherché à faire comprendre à ses enfants que la prière est la clef des trésors du ciel.

Elle prie pour l'enfant afin que Dieu l'appelle dans sa miséricorde aux enseignements de la foi et ouvre devant ses pas la voie de la piété et, plein des suaves parfums des préceptes de la loi sainte, il fasse la joie de l'Eglise et croisse de jour en jour en grâces et en vertu.

Elle prie pour le malade afin de lui obtenir la santé du corps, si telle est la volonté de Dieu, ou de le préparer au grand voyage de l'éternité, si Dieu juge à propos de l'appeler à Lui.

Elle prie sur la tombe comme sur le berceau. Revêtue des ornements de deuil, elle prononce d'une voix plaintive, autour du cercueil, ces douloureuses lamentations : "N'entrez pas, Seigneur, en jugement avec votre serviteur. . .car personne ne saurait être purifié sans que vous lui accordiez la rémission des péchés ; ne l'accablez pas de votre sentence redoutable, mais secourez-le par votre sainte grâce afin qu'il évite la rigueur de vos jugements.

* * *

Mais la mère est toujours en prières ; n'est-il pas juste que les enfants prient aussi avec elle ?

C'est du reste la doctrine de tous les saints Pères que notre salut se trouve dans la prière.

" L'homme, dit saint Alphonse de Liguori, est tout à fait incapable d'obtenir son salut par lui-même, puisque Dieu a voulu que tout ce qu'il a et tout ce qu'il peut avoir lui vînt du seul secours de sa grâce. Mais ce secours, Dieu ne l'accorde, suivant sa Providence ordinaire, qu'à celui qui prie. " Ces paroles du saint docteur résument l'enseignement commun des théologiens qui sont d'accord sur ce sujet avec les plus grands docteurs de l'Eglise.

" L'humidité est nécessaire aux plantes pour leur garder la

fraîcheur et la vie, dit saint Jean Chrysostôme ; la prière est encore plus indispensable à notre âme pour la maintenir dans la vie de la grâce et pour la sauver. " " La prière, dit encore ce grand Saint, est à notre âme ce que le soleil est au monde : le soleil éclaire, réchauffe, réjouit, donne la vie ; de même la prière éclaire notre entendement, échauffe notre volonté, réjouit notre cœur et donne la vie à notre âme. " Otez le soleil au monde, ce ne sera plus que ténèbres, que glace, que tristesse, qu'ombre de mort ; mais que l'on nous ôte la prière, ce n'est plus qu'obscurité dans notre esprit, que glace, qu'amertume dans notre cœur, que crainte et menace de mort dans notre âme. Un chrétien sans la prière est comme un soldat sans armes ; il sera bientôt taillé en pièces par son ennemi ; c'est un aveugle sans guides, il ne sera pas longtemps sans tomber dans quelque précipice ; c'est un oiseau sans ailes, il demeurera toujours sur terre sans pouvoir s'élever vers le ciel.

" Comme le corps ne peut se soutenir sans la nourriture, ainsi l'âme, dit saint Augustin ne peut conserver la vie sans la prière. " Et le même docteur affirme que " celui-là ne saura jamais bien vivre qui ne saura pas bien prier. "

" La prière, dit encore saint Augustin, est la force de l'homme et la faiblesse de Dieu. Par elle, l'homme peut monter au ciel, s'ouvrir un chemin parmi les saints, fendre la foule des anges, forcer les gardes du plus grand des monarques, s'élever jusqu'à son trône, enlever la foudre de ses mains puissantes, la faire descendre des hauteurs de sa majesté et de sa gloire infinie jusqu'à nos misères et l'obliger à nous faire miséricorde. "

C'est la même pensée qu'exprimait Tertulien quand il dit : " La prière est une puissance qui commande à Dieu lui-même ; elle triomphe du Tout Puissant : *Deum vincit.* "

" Et le Christ, dit saint Nil, tressaille de joie quand on lui fait violence. "

Saint Thomas ne craint pas de dire que " celui-là est perdu qui ne prie pas. " Saint François d'Assise avait coutume de dire que " sans la prière on ne peut espérer rien de bon de la part d'une âme."

Ce que le soleil est à la nature pour la vivifier, ce que l'air est

aux pommes, ce que les armes sont au soldat, le pain à la vie matérielle, l'eau au poisson, l'âme au corps, la prière l'est à l'âme. "La prière dit sainte Thérèse est la porte céleste par où passent les dons du Seigneur. "

Cela nous montre avec une consolante évidence que si chétif que soit l'homme ici-bas, il a cependant sous la main le moyen infaillible de s'élever au dessus de sa condition et d'opérer des merveilles puisqu'il peut s'approprier la force de Dieu par la prière.

Cest ce que nous prouve la conduite de toutes les âmes vraiment désireuses d'opérer leur salut et de gagner le ciel. Elles se sont toujours appliquées avec le plus grand soin à la prière dont elles se sont fait une arme puissante.

C'est ce que nous prouve surtout l'admirable conduite des saints, de ces héros du christianisme qui se sont élevés si haut sur les degrés de la perfection et ont fait l'admiration de leur siècle par leur dévouement au service de Dieu et par la grandeur de leurs vertus. C'est la puissance de la prière qui leur a permis de mener une vie admirable qui les a conduits pleins de gloire dans la cour céleste. Tous savaient que, pour sauver une âme, il faut combattre généreusement et vaincre ses ennemis ; car, selon la parole de saint Paul : " Personne n'est couronné s'il n'a combattu vaillamment ! " (II Tim. 11) Et d'un autre côté, il nous est impossible de triompher d'ennemis puissants et nombreux sans le secours de Dieu. Or ce secours nous venant de la prière, il en résulte que la prière est indispensable et que sans elle il n'y a pas de salut." Dieu veut nous donner l'appui de ses grâces, dit saint Augustin, mais il ne le donne qu'à celui qui l'invoque.

Tous les saints ont compris que ce ne sont pas les efforts et les industries de l'homme qui convertissent, mais la grâce de Dieu, laquelle s'obtient surtout par la prière. Ils comprenaient que la prière est à celui qui veut glorifier Dieu par le salut des âmes, ce que les armes sont au soldat, et qu'on avance plus la conversion des pécheurs, la sanctification des justes, l'œuvre de la rédemption, en s'adressant directement à Jésus-Christ qui seul a la clef des cœurs pour les ouvrir à la grâce, que par n'importe quel autre moyen. Aussi quelles longues heures n'ont pas consacrées

à la prière ! Lorsqu'ils ne pouvaient pas converser à loisir avec Dieu pendant le jour, absorbés qu'ils étaient par les exigences d'un ministère ou d'un travail incessant, ils le faisaient pendant la nuit.

C'est même ce que prouve la conduite des hommes les plus indifférents, même de ceux qui se proclament impies. Que faut-il pour réveiller en eux l'instinct de la prière ? Que faut-il pour ramener sur les lèvres les accents, le langage de la prière ? Un simple accident, un malheur subit, la nouvelle d'un trépas imprévu, un grand danger, une catastrophe, quelque chose enfin qui les mette face à face avec la mort et qui les rappelle au sentiment de leur petitesse et de leur impuisance. Cela s'est vu en tout temps et cela s'est vu quelquefois au prix des plus étranges contradictions.

En 1795, Volney, le trop fameux auteur des *Ruines*, s'embarquait au Havre pour New York. Le navire qui le portait fut assailli par une affreuse tempête, il faillit être englouti. L'impiété du prétendu philosophe se démentit en cette occasion, et lui qui n'avait pas rougi d'écrire deux ans auparavant que " la prière était une dépravation de la morale, lui, esprit fort, libre penseur, lui, athée, fut aperçu, pendant l'orage, blotti dans un coin du navire, tenant un chapelet à la main. Il avait aperçu un chapelet et il l'avait saisi, il en avait armé ses mains et son cœur, il priait." Et après que l'orage fut passé, comme quelques passagers lui témoignaient leur surprise: " Messieurs, dit-il, on est athée au coin de son feu ; on ne l'est plus quand la foudre gronde et entr'ouvre des abîmes."

Que d'aveux sont tombés des lèvres d'autres grands hommes, revenus de leurs égarements ! Que ceux qui ne veulent connaître les angoisses et les luttes qui ont précédé leur retour imitent ces chrétiens plus généreux et plus glorieux tout à la fois qui ont demandé dès leur jeunesse un appui à la prière contre leur infirmité naturelle, pour n'être pas obligé de recourir plus tard à elle après de lamentables chutes. Le siècle dernier nous fournit de nombreux modèles de ces dignes fils de l'Eglise.

C'est O'Connel, qui, au milieu des travaux sans nombre de son apostolat politique, assistait chaque jour à la messe, communiait

souvent la semaine et répétait le *Souvenez-vous* avec la ferveur d'un religieux. C'est Ampère qu'on surprenait parfois, agenouillé dans un coin de l'église, récitant pieusement son chapelet. C'est Récamier qui poussa bien plus loin cette tendre dévotion à la Sainte Vierge et déclarait lui-même multiplier chaque jour les *Ave Maria* dans ses courses, en voiture, dans sa chambre et partout. C'est Drouot dont Lacordaire a pu dire : " La prière jaillissait de son cœur avec une onction qui a été plus d'une fois remarquée. Un jeune artiste introduit furtivement dans sa chambre pour recueillir ses traits, vit l'illustre aveugle, qui se croyait seul avec Dieu, lever à plusieurs reprises ses mains vers le ciel dans un épanchement religieux, attesté sur sa noble figure par l'illumination d'une joie divine. " C'est Ozanam qui s'écriait dans l'élan de sa foi : " O vous à qui la prière semble un hommage inutile, regardez et voyez tous ces peuples à genoux devant leur Dieu ; entendez ce concert immense, cette vaste harmonie qui monte vers le ciel. Au milieu du silence de la nature, l'intelligence de l'homme s'élève seule, mais elle s'élève vers le Tout Puissant. Ainsi l'homme, le roi de la création, en est en quelque sorte le pontife ; il la représente devant Dieu quand il prie. "

La prière est donc le cri naturel de l'âme humaine.

Un fils se plaît dans la société de ses parents ; il aime à s'entretenir avec eux ; il leur témoigne toutes sortes de prévénances ; il ne s'épargne pas quand il peut leur rendre quelque service ; il les aide dans leurs travaux et les console dans leurs peines ; à aucun prix il ne voudrait les contrister, même par une légère offense. Si quelque faute lui échappe, il s'empresse d'en exprimer du regret et de solliciter un pardon.

Que cette conduite d'un fils envers son père soit donc la nôtre à l'égard de notre Père du ciel. Aimons à prier ; efforçons-nous de nous rendre agrables à Dieu par la pratique de toutes les vertus ; que la prière tienne une grande place dans notre vie. Elle établira un mystérieux commerce entre la créature et le Créateur, entre la faiblesse et la puissance, entre l'indigence et l'Auteur de tout bien.

La prière est une puissance dont nous pouvons disposer en toute circonstance ; elle est une arme qui assure la victoire dans

l'épreuve de la tentation. La persévérance finale est accordée à la prière et les biens temporels eux-mêmes ne sont pas refusés, s'ils sont utiles pour le salut. Ne pas prier c'est donc méconnaître un devoir et méconnaître ses plus graves intérêts. Combien de grâces perdues pour n'avoir pas été sollicitées ? Que de fautes commises parce qu'on omet de recourir à la prière !

On a dit que la prière était la respiration de l'âme ; nulle image ne saurait en donner une idée plus nette et plus fidèle.

Quand on respire, dans ce va-et-vient de la poitrine qui s'ouvre à l'air pur, tour à tour nous exhalons les gaz délétères et aspirons le gaz vivifiant dans lequel toute vie terrestre est plongée.

De même, par la prière, notre âme exhale ses misères ; chagrins, besoins, péchés ; puis elle attire en elle la grâce qui la ranime ; la bénédiction qui la console, la miséricorde qui l'absout.

Prions donc ; la prière est le point d'appui de l'impuissance et le secours de ceux qui manquent de tout secours humain ; elle est la flèche rapide et sure qui ouvre le cœur de Dieu et qui fait couler de cette source divine l'ondée sanglante de la grâce.

Celui qui ne prie pas, manquant de cette fécondante rosée, se dessèchera comme cette jeune tige que l'eau du ciel ne vient pas vivifier ; il ne portera ni fleurs ni fruits ; bien plus, celui qui ne prie pas est déjà mort devant Dieu.

La prière ouvrira le ciel sur notre vie ; elle épanchera la lumière qui éclairera nos pas ; l'aliment qui nourrira notre vertu la céleste pluie qui fécondera nos travaux, l'huile sacrée qui adoucira nos douleurs et fermera nos blessures.

EFFICACITÉ DE LA PRIÈRE

Soyons donc intimement convaincus de l'efficacité de la prière et servons-nous de ce moyen que Dieu a mis à notre disposition pour obtenir tout ce dont nous avons besoin.

Sainte Madeleine de Pazzi avait coutume de dire que Dieu est tellement satisfait quand nous lui demandons des grâces qu'il nous en remercie en quelque sorte ; parce qu'il semble alors que nous lui donnons le moyen de nous combler de biens et de contenter son désir bienfaisant. " Soyons persuadés que lorsque nous demandons des grâces à Dieu il nous donne toujours plus que nous ne demandons. " (Jac. 1) Ainsi parle l'Apôtre saint Jacques pour apprendre que Dieu n'est pas comme les hommes avare de ses biens. Les hommes, quelque riches, quelque pieux et libéraux qu'ils soient, quand ils font des aumônes, donnent presque toujours moins qu'on leur demande, parce que leurs richesses, quelque grandes qu'elles soient, sont néanmoins des richesses finies ; ainsi plus ils donnent, moins il leur reste... Mais Dieu, lorsqu'on le prie, donne à pleines mains, parce que ses richesses sont infinies ; plus il donne, plus il reste à donner.

Quelles que soient les difficultés de la vie, nous ne devons donc perdre courage, puisque nous pouvons dire avec saint Paul que tout nous est possible avec l'aide de la prière : " *Omnia possum in eo qui me confortat.* (Phil. iv)

" La prière est toute puissante, dit Théodoret ; seule elle peut tout obtenir : *oratio omnia potest.*" Saint Bonaventure soutient qu'elle nous procure tous les biens ; *per ipsam impetratur obtention omnis boni et amotio omnis mali.*" Saint Bernard ne craint pas d'avancer que la prière est plus puissante que le Tout Puissant lui-même, qu'elle désarme celui qui est invincible : *oratio vincit invincibilem, superat omnipotentem.* "

Saint Jean Chrysostôme dit que la prière est une arme avec

laquelle nous pouvons triompher de tous les efforts du démon, un moyen de défense qui nous préserve de tous les dangers, un port assuré qui nous met à l'abri de toutes les tempêtes, un trésor où nous trouvons tous les biens réunis.

" La prière, dit saint Laurent Justinien, apaise le courroux de Dieu qui s'empresse de pardonner celui qui le prie ; elle nous obtient toutes les grâces que nous désirons ; elle nous met au-dessus de toutes les forces de nos ennemis ; en un mot, elle change les hommes d'aveugles en clairvoyants, de faibles en forts, de pécheurs en saints ; *placat Deum, postulata reportat, adversarios superat, immutat homines.* "

La prière est une puissance qui commande à Dieu lui-même ; elle triomphe du Tout-Puissant, dit Tertulien : ' *'Deum vincit.* " La prière bien faite domine le cœur de Dieu ; c'est lui-même qui, dans sa bonté paternelle, a établi cet ordre de chose admirable où l'amour des enfants enchaîne la justice du père. Dieu nous a fourni des armes contre lui ; heureux qui sait s'en servir. " Le Christ, dit saint Nil, tressaille de joie quand on lui fait violence.

Nous voyons-nous dans les ténèbres, ignorant l'avenir, oublieux du passé ? Cherchons-nous à connaître ce qui nous serait le plus utile à l'heure présente ? Tournons-nous vers Dieu ; la prière attirera sur nous la lumière d'en haut ; elle éclairera nos doutes ; elle dissipera les ténèbres de notre esprit et nous donnera le calme et la sagesse qui assureront le succès de nos démarches. "Seigneur, disait le Prophète, faites-moi connaître la voie où je dois marcher; car j'ai élevé mon âme vers vous *notam fac mihi viam in qua ambulem, quia ad Te levavi animam.* " (Ps. 142) Tout le secret de la vie est dans cette prière: connaître sa route, c'est-à-dire, connaître ce qu'on doit croire ici-bas, ce qu'on doit espérer et pratiquer, ce qu'on doit faire pour que cette vie soit comme l'antichambre du ciel, voilà bien l'homme tout entier : " *Hoc est omnis homo.* " (Eccl. xii)

Mais Dieu seul peut ainsi éclairer la vie, la pénétrer de ces vives clartés qui montrent le vrai chemin, parce que Dieu est la lumière indéfectible qui sait tout et que rien ne peut obscurcir. Et quand on se rapproche de Dieu on voit clairement ce qu'il

faut croire ce qu'il faut faire : " *Accedite ad Deum et illuminamini* " (Ps. 33).

Sommes-nous dans la peine, dans la douleur ? Ne perdons pas courage ; ayons confiance en la protection et la miséricorde de Dieu. Il nous appelle à lui, il nous tend les bras, il nous offre son secours, il veut nous consoler, essuyer nos larmes, nous aider à porter le fardeau de nos misères : " *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos,* venez à moi vous tous qui êtes affligés et je vous soulagerai " (Math. xi).

Dans les moments d'angoisse, rien ne soulage le cœur comme une prière bien faite. Une main invisible alors sèche nos larmes; chacune de nos paroles, chaque mouvement de notre cœur semble monter vers les cieux et retomber sur nous comme un vent léger qui dissipe les nuages, comme une rosée qui ranime la plante desséchée ; le calme revient, l'amertume s'adoucit, la sérénité de la conscience fait ouvrir ce cœur qui allait se fermer à la joie. " La prière, dit saint Jean Chrysostôme, est le refuge des âmes tristes, le fondement de la joie, la source d'un perpétuel bonheur. " Elle est, dit saint Nil, un talisman contre la tristesse et le découragement. " Ces paroles ne sont que le commentaire de cette parole de l'Apôtre : "Si quelqu'un de nous est triste, qu'il prie " (Jac. v). Qu'il prie avec son âme, avec son cœur ; qu'il prie avec amour, avec confiance ; qu'il se jette comme un enfant bien-aimé entre les mains de Dieu et jamais sa confiance ne sera trompée.

Lacordaire, ayant un jour à définir la prière, le fit en termes magnifiques : la prière, dit-il, est l'acte tout puissant qui met les forces du ciel à la disposition de l'homme. Quelle belle pensée ! C'est parce qu'elle est vraie que Jésus, le vaincu divin, ne peut s'empêcher de confesser sa défaite : " Demandez, dit-il et vous recevrez ; frappez et l'on vous ouvrira ; tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. "

Que d'exemples nous avons de cette vérité dans nos saints Livres !

Voyez Moïse ; le Seigneur veut exterminer Israël, ce peuple idolâtre, qui, oublieux de tant de bienfaits, s'est mis à adorer le veau d'or. Moïse n'a pas encore ouvert la bouche, il n'a pas encore dit une seule parole, mais son âme va prier et c'est assez

pour que la colère divine soit désarmée. Dieu ne peut plus sévir. " Laisse-moi, dit-il à Moïse, afin que mon courroux s'enflamme et que je les détruise. " Mais Moïse ne renonce pas à son dessein et Israël est épargné. Ainsi donc la seule approche de la prière suffit pour sauver ces âmes.

Voyez Agar. Elle est partie désespérée, folle de douleur, abandonnant son fils sous un palmier où il meurt de faim et de soif. Elle n'a plus que cette pensée : " Au moins je ne verrai point mourir mon enfant. " Mais bientôt elle n'y tient plus, elle se met à sangloter, elle pleure, " elle envoie, dit Mgr Bougaud, je ne sais quel cri. " Et à l'instant même, un ange apparaît qui lui montre une source d'eau vive. C'est la vie ! C'est le salut ! Et à quoi sont-ils dus ? A la puissance que possède sur le cœur de Dieu la prière.

Cela est encore plus frappant dans l'Evangile. Voyez le centurion dont le serviteur va mourir et qui demande à Jésus de le sauver. " J'irai, répond le Maître, et je le guérirai. " (Math. VIII) Voilà Jaïre qui vient de perdre sa fille unique, à douze ans, l'âge de tous les charmes et de toutes les espérances " Ne crains rien, lui répond Jésus, aie la foi et elle sera sauvée. " Et l'enfant est rendue à son père. (Luc VIII) Voilà un homme qui se jette à ses genoux et lui demande la guérison de son fils possédé du démon. Jésus de suite délivre le petit. (Math. XVII) — Et le jeune homme de Naïm ! Sa mère, elle ne va pas se prosterner aux pieds du Sauveur ; elle ne le voit même pas ; aveuglée par ses larmes, absorbée par sa douleur, elle suit le cercueil de son fils ; mais Jésus l'aperçoit ; cette douleur silencieuse l'émeut ; il ne peut voir plus longtemps souffrir cette femme. " Ne pleure pas," lui dit-il. Puis de sa voix toute puissante, s'adressant au mort : "Jeune homme, dit-il, je vous le commande, levez-vous, et le jeune homme se lève, l'enfant est rendu à sa mère (Luc, 7).

Comme les saints ont bien prouvé cette efficacité de la prière ! Voyez sainte Catherine de Sienne, l'admirable fille de saint Dominique ; elle convertit tant d'égarés par ses supplications que le Pape, saint Grégoire XI est obligé de lui adjoindre quatre confesseurs qu'elle tient incessamment occupés au tribunal de la pénitence. Voyez sainte Thérèse ; il a été dit d'elle que, par ses

oraisons, elle avait ramené autant d'âmes à Dieu que saint François Xavier par ses prédications et ses miracles.

Allons donc dans nos prières trouver le vrai consolateur, l'ami souverain qui connaît le mieux les routes de l'âme pour y faire pénétrer la vie et la confiance. Disons-lui : " Seigneur, répandez la joie dans mon âme, parce que j'ai élevé mon cœur vers vous : *Lætifica animam meam quoniam ad te Domine animam meam levavi* " (Ps. 85). " Au jour de la tribulation, j'ai cherché le Seigneur et je n'ai point été déçu dans mes espérances ; mon âme a refusé les consolations de la terre et j'ai trouvé la joie (Ps. 76).

La porte du cœur de Jésus est toujours ouverte à toutes les heures du jour et de la nuit ; il est toujours prêt à entendre nos supplications avec la plus grande bonté. Non content de cela, il nous invite, il nous sollicite, il nous presse, il va même jusqu'à nous menacer pour nous déterminer à aller à lui. Jamais il ne se rebute de nos importunités et des ennuyeux récits que nous lui faisons de nos misères et de nos besoins ; on n'a jamais ouï dire que personne se soit retiré mécontent d'auprès de lui ; chacun, au contraire, y a trouvé la consolation et le secours qu'il cherchait.

Prier, c'est donc détacher de la terre nos pensées, nos sentiments, nos affections, et élever notre esprit, notre cœur, notre volonté, tout notre être jusqu'au trône du Très Haut, notre Créateur et notre Maître, notre bienfaiteur et notre Père.

La prière est le premier moyen de sanctification que nous a donné le Père Céleste, celui qui nous fait obtenir tous les autres ; c'est en elle que tous les saints ont placé la meilleure espérance du salut.

Quelle douce satisfaction de savoir que nous pouvons beaucoup auprès de Dieu. Lorsqu'un homme jouit de la confiance d'un de ses semblables haut placé, ses amis le flattent, en lui disant : " Heureux mortel, vous n'avez qu'à demander pour obtenir. "

Eh bien ! nous sommes tous de ces heureux mortels ; nous avons nos entrées libres, non pas chez un ministre ou chez un roi de la terre, mais chez le Roi des rois pour y recevoir des secours pour tous nos besoins temporels et la promesse d'un trône glorieux dans l'éternité.

QUALITÉS DE LA PRIÈRE

Bien s'y préparer

Pour que le soldat triomphe de ses ennemis, il ne lui suffit pas d'avoir entre les mains une arme d'une grande valeur, il faut encore qu'il sache bien s'en servir. De même aussi le chrétien ne tirera de la prière les effets qu'il en attend qu'à la condition d'en user avec les dispositions requises.

La première est de ne point traiter la prière avec légèreté, comme un acte vulgaire. Il faut s'y bien préparer ; il faut se recueillir au moins quelques instants avant de la commencer, bien se pénétrer de la grande action que l'on va faire, réveiller en son âme la présence de Dieu avec qui on va s'entretenir, les sentiments de foi, de respect, d'humilité, d'amour et de confiance, que nous lui devons ; surtout en pareilles circonstances.

C'est avec la suprême majesté de Dieu que nous nous mettons en rapport par la prière ; c'est notre Père des cieux que nous invoquons ; c'est le Maître dispensateur de toute vie et de toute grâce, disposant les évènements au gré de son vouloir souverain et pouvant suspendre jusqu'au terme fixé par lui l'accomplissement de ses désirs. Ne pas s'adresser à lui avec le profond sentiment de sa grandeur et de notre bassesse, avec cette piété sincère et confiante qui est le devoir des enfants, ce n'est pas bien prier.

Puisque Dieu nous convie à l'insigne honneur de communiquer avec lui par la prière, ce commerce sacré est un besoin pour nous en même temps qu'un devoir, la prudence chrétienne exige de nous une préparation digne de Celui qui nous appelle au festin de ses grâces, à ce saint rapprochement d'où notre vertu doit sortir plus vigoureuse, plus riche, plus féconde en bonnes œuvres.

" Quand vous voulez prier, dit l'Esprit Saint, préparez votre âme à la prière." *Ante orationem prepara animam tuam*" (Eccl. 18).

Nous mettre à prier sans aucune préparation, c'est vouloir tenter Dieu : " *Et noli esse sicut homo qui tentat Deum.* " On ne va pas se présenter à un roi de la terre sans préparation pour lui demander quelques faveurs. Au contraire, on examine attentivement ce qu'on doit lui dire; on se présente à lui avec respect, décence et dignité. Apportons aux pieds de Dieu un profond recueillement, si nous voulons qu'il nous écoute.

Prier avec attention

Il faut penser non seulement à qui on parle mais penser aussi à ce qu'on lui dit, c'est-à-dire, suivre le sens des paroles qu'on prononce. "Quand vous priez, dit saint Augustin, méditez dans votre cœur les choses que vous dites de bouche." Les paroles qui passent sur les lèvres doivent être l'expression des sentiments que l'âme éprouve dans le moment même.

Prier, c'est élever son âme à Dieu ; or celui qui ne pense pas à Dieu pendant qu'il prie, n'élève pas son âme vers lui et par conséquent il ne prie pas. Si au lieu de nous appliquer à Dieu et d'apporter l'attention que demande une si sainte action, nous nous laissons aller à d'autres pensées, si nous nous contentons de réciter du bout des lèvres quelques formules de prière sans penser à ce que nous disons, ce n'est pas là ce qu'on appelle prier. Il ne faut donc pas être étonné si Dieu se montre parfois sourd à nos paroles et ne nous exauce pas, puisque souvent nous manifestons, par la négligence que nous apportons à nos prières, que nous ne désirons pas qu'il nous écoute. " Comment pouvez-vous espérer, disait saint Augustin, que Dieu vous écoute et vous exauce, quand vous ne vous écoutez pas vous-mêmes ? "

Toutes les fois que nous prions sans attention, nous méritons le reproche que le Divin Maître adressait aux juifs : "Ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais son cœur est loin de moi " (Isaïe 24). C'est mépriser Dieu que de le prier en pensant à autre chose, à ses biens, à ses affaires. C'est imiter la conduite d'un pauvre mendiant qui, admis, en audience, par son souverain, ne fait aucun cas de lui, se met à converser avec les

domestiques et les étrangers. Dieu veut bien nous donner audience, écouter les demandes que nous avons à lui adresser ; et nous, trop souvent, au lieu de nous occuper entièrement de lui et de ce que nous avons à lui dire, nous nous entretenons de toutes sortes de pensées étrangères ; ou bien, pressés d'en finir, nous nous précipitons, nous nous embrouillons dans un verbiage tellement confus qu'on aurait peine à dire à quelle langue il appartient. Prières alors perdues, prières coupables. En nous adressant à Dieu, notre prière doit toujours s'exprimer par des paroles mesurées, distinctes, graves, respectueuses.

Prier avec foi

Pour chasser loin de nous les pensées importunes et les trop vifs désirs qui parfois nous agitent, pour nous soustraire avec une sainte violence à des préoccupations qui pour être trop prolongées deviennent trop absorbantes, pour rappeler à nous notre esprit, notre cœur, notre mémoire, toutes les facultés de notre âme ; pour éloigner toutes les distractions qui souvent nous font perdre le fruit de nos prières, ranimons notre foi, pensons que nous donnons rendez-vous au trois personnes de la Sainte Trinité, que nous assistons à la plus solennelle des audiences. Et dans ce mystérieux colloque, ne perdons pas de vue notre bassesse en face de Dieu si grand, si saint,si parfait qui écoute nos demandes. Suivons la recommandation de l'Apôtre : " Priez avec foi " (Jacques I). Et si nous ne sentons pas cette foi assez vive dans notre cœur, faisons à Dieu la prière des Apôtres: "Seigneur, augmentez notre foi. " " Plus le vaisseau de foi que nous portons en nous-mêmes sera grand et spacieux, dit saint Cyprien, plus nous puiserons de l'eau dans les fontaines de la miséricorde de Dieu. "

Quelle belle prière est celle du centurion ! Avec quelle foi ardente cet homme élevé au milieu des camps s'adressa à Notre-Seigneur ! Ecoutons le récit de l'Evangile : Un jour, au milieu de ses courses évangéliques, le Sauveur entrait dans la ville de Capharnaüm, lorsqu'un centurion s'approcha avec respect et

lui fit cette prière : " Seigneur, mon serviteur est atteint d'une cruelle maladie ; il est sans mouvement et il souffre beaucoup." Jésus répond avec bonté : " J'irai et je le guérirai. " Mais, Seigneur, ajoute l'officier, je ne suis pas digne de vous recevoir dans ma maison ; dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. Moi qui ne suis qu'un homme, je commande à mes soldats ; si je dis à l'un : va, il part aussitôt ; à un autre: viens et il accourt en toute hâte ; et si je dis à mon serviteur : fais cela, il obéit sans retard. " Jésus, voyant la foi extraordinaire de ce militaire, fut émerveillé et, dans son admiration, il s'écria devant la foule : " Je n'ai pas encore vu une si grande foi en Israël. " Puis s'adressant à l'heureux centurion, il ajouta : "Va et qu'il soit fait selon ta foi." Au même instant la maladie disparut et le serviteur fut guéri. "

Ce sont les prières animées d'une foi vive qui toucheront le cœur de Dieu et feront descendre sur nous ses bénédictions.

Sous les feuillages de l'Eden, disait Milton, lorsque chantait le rossignol, le silence écoutait ravi. Et le poète français disait à son tour : les oiseaux gazouillaient un hymne charmant, si frais, si gracieux, si suave et si tendre, que les anges distraits se penchaient pour l'entendre.

Prions avec foi ; ce n'est pas le silence, mais les anges se pencheront pour nous entendre. Pendant ce temps béni de la prière fervente, avec les yeux de la foi, nous pourrons voir se dessiner l'échelle de Jacob ; nous serons au pied, priant avec amour ; le long de l'échelle, les anges monteront et descendront, les premiers emportant nos prières, les seconds rapportant les grâces célestes, enfin là-haut, tout au faîte, Dieu qui regardera et nous sourira.

Prier avec humilité

" Dieu, dit un pieux auteur, est la vérité et il ne peut écouter favorablement ses créatures qu'autant qu'elles restent dans la vérité. " Or la vérité, c'est que la créature n'est rien et que Lui est tout. Tenons-nous donc dans notre néant et aussitôt la bonté divine jettera sur nous un regard de complaisance. "

La foi nous fait voir les grandeurs infinies de Dieu ; elle nous montre aussi l'abîme incommensurable de notre néant, de notre indignité, et elle est nécessairement accompagnée de l'humilité. Saint François d'Assise s'écriait souvent: " Qui êtes-vous, Seigneur, et qui suis-je ! Ah ! que vous êtes grand et que je suis petit. Votre droite a semé les mondes dans l'espace comme les grains de sable sur les bords de la mer, pendant que je ne suis moi-même qu'une pauvre créature sans force et sans puissance. Vous êtes tout et je ne suis rien: *Tu es qui est et ego sum qui non sum.* Non seulement je ne mérite pas de m'entretenir avec vous, mais je ne suis pas même digne de paraître en votre présence. Il faut toute votre charité, ô mon Dieu pour me supporter devant votre Majesté : *Loquor ad Dominum meum, quum sim pulris et cinis.* "

Humilions-nous donc profondément devant le Seigneur, si nous voulons rendre nos prières efficaces. L'humilité n'est pas de la bassesse, c'est la vraie grandeur de l'homme dont toute la grandeur consiste à être soumis à Dieu. Reconnaître ses misères, sa faiblesse, son impuissance, c'est demeurer dans le vrai et montrer qu'on se sent homme ; chercher sa force dans la force de l'Etre infini est une preuve de profonde sagesse ; s'abaisser devant Lui est la plus belle gloire de la créature.

La vertu d'humilité nous est spécialement nécessaire quand nous prions le Seigneur ; l'acte même de la prière est l'acte d'un suppliant, disons même, c'est l'acte d'un mendiant, pour ne rien changer à l'expression de saint Augustin. Mais le mendiant ne doit pas s'enorgueillir ; l'humilité est son attitude naturelle et le seul sentiment qui lui convienne.

Que fait le mendiant qui vient implorer votre charité, dit saint Augustin ? Il frappe timidement à votre porte. Admis en votre présence, c'est d'une voix tremblante et voilée par les larmes qu'il vous raconte en longs détails l'histoire de ses infortunes. S'il a des plaies, il vous les montre; s'il est père de famille, il vous dira que ses petits enfants n'ont pas mangé depuis la veille et que sa pauvre femme consumée par la fièvre, privée du nécessaire, succombe au désespoir sur son grabat. Ces récits vous émeuvent, ces plaies vous font pitié et vous donnez sans compter. "Or, pour-

suit le grand docteur, la prière n'est que le cri d'une grande misère auprès d'une grande miséricorde. "

Nous devons donc prier comme des pauvres qui demandent l'aumône, des malades qui attendent leur guérison, des criminels qui sollicitent leurs grâces, disant avec saint Augustin : "Vous êtes un véritable médecin et je suis un pauvre malade accablé de toutes sortes d'infirmités ; vous possédez tous les biens et je suis plongé dans le plus profond dénuement de toutes choses ; vous êtes infiniment miséricordieux et je suis accablé sous le poids d'une infinité de péchés ; *Tu misericors ego miser ; tu ditissimus ego pauper ; tu medicus ego æger.* "

Nonseulement Dieu met son bonheur à exaucer les cœurs humbles, mais il leur accorde bien souvent plus qu'ils ne lui demandaient. L'exemple de l'enfant prodigue le montre clairement puisque le meilleur traitement qu'il croyait pouvoir espérer de son père, c'était d'être reçu au nombre des serviteurs de sa maison, et voilà que, contre son attente, il est réabli dans son ancien état et jouit de tous les avantages d'un fils bien-aimé.

L'Ecriture Sainte nous enseigne de la manière la plus expresse la nécessité de l'humilité dans la prière et l'efficacité de son pouvoir sur le cœur de Dieu. "La prière de celui qui s'humilie perce les nues, dit l'Esprit Saint, et elle ne redescend point avant d'avoir été accueillie favorablement par le Très Haut. (Eccl. 35) ; car " Dieu ne méprise jamais le cœur qui s'humilie ; (Ps. 1) " "La prière des humbles vous a toujours plu, ô mon Dieu, disait Judith, exaucez-moi, car je suis une humble suppliante qui espère en votre miséricorde. "

Voyez comment priait le Roi Prophète quand il s'écriait : " Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu, pour que vous daigniez vous souvenir de lui ! Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis pauvre et infirme, parce que je suis un ver de terre et non pas un homme, parce que je suis un pécheur et que j'ai été conçu dans l'iniquité " (Ps. 50).

Voyez comment priait le Prince des Apôtres quand il disait à Jésus-Christ: " Eloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur " (Luc, v),

Telle était aussi la prière de cette femme pécheresse qui, pénétrée d'un vif regret de ses crimes, vint se jeter aux pieds du Sauveur et les arrosa de ses larmes, sans oser proférer un seul mot, se contentant de laisser parler sa douleur.

Jésus-Christ nous prouve cette vérité d'une manière frappante par le trait du pharisien et du publicain. " Deux hommes montèrent au temple pour prier ; l'un était un riche pharisien et l'autre un pauvre publicain. Le pharisien, homme plein de suffisance et d'orgueil, se tenait debout et priait ainsi : Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes qui sont voleurs, injustes, et même comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine ; je donne la dîme de tout ce que je possède. Le publicain, au contraire, se tenait humblement prosterné au bas du temple et n'osait pas lever les yeux vers le ciel, mais il se frappait la poitrine en disant : " Seigneur, ayez pitié de moi, je suis un pécheur." Le publicain, nous affirme le Divin Maître, se retira pleinement justifié, grâce à l'humilité de sa prière et l'orgueilleux pharisien s'en retourna plus coupable ; car quiconque s'élève sera abaissé et quiconque s'abaisse sera élevé" (Luc xviii).

Imitons ces beaux exemples ; qu'un profond sentiment de notre infirmité accompagne toujours notre prière. Ne craignons pas de trop nous abaisser, la grâce est comme les fleuves : elle descend toujours en fuyant les lieux élevés ; elle descend et coule dans les vallées.

Saint Bonaventure dit que l'âme qui est humble, est disposée à recevoir toutes sortes de grâces, comme la cire molle est disposée à recevoir toutes sortes d'impressions, et il ajoute que, dans le festin que Joseph fit à ses frères, ce fut le plus petit qui eut la meilleure part.

Il est donc de notre intérêt de ne jamais nous présenter à Dieu sans l'humilité ; non seulement notre prière n'aurait aucun prix à ses yeux, mais encore elle serait rejetée avec mépris. Nous ne devons jamais rien demander à Dieu sans reconnaître auparavant que nous sommes indignes d'obtenir ce que nous sollicitons de son infinie bonté ; car rien ne convient mieux à celui qui demande que le sentiment de sa misère.

Cette humilité, si elle est vraie, si elle est chrétienne, ne nuit en rien à la confiance qui est une ferme et entière persuasion que Dieu nous accordera tout ce que nous lui demanderons de juste et de raisonnable.

C'est la confiance qui rend tout particulièrement la prière agréable à Dieu. " Tout ce que vous demanderez, dit Jésus-Christ, croyez que vous le recevrez et il vous sera accordé selon votre désir. " " *Confide fili*, " disait-il au paralytique qui venait lui demander sa guérison, ayez confiance si vous voulez que je vous rende l'usage de vos membres. " *Confide filia*," disait-il à cette pauvre femme travaillée par une douloureuse maladie de douze ans ; ayez confiance, ma fille, vous serez guérie. " " Si quelqu'un, dit l'Apôtre, a besoin des grâces du ciel, qu'il les demande à Dieu qui communique ses dons avec largesse. "

Ce point est de la plus haute importance ; car plus notre confiance sera grande, plus notre prière sera puissante. " Notre confiance, dit saint Ignace, sera la mesure des grâces que nous recevrons de Dieu ; si la confiance est grande, les grâces seront abondantes : *Magna fides, magna meretur.* "

" Si le mérite de notre prière vient de la charité, dit le Docteur Angélique, son efficacité vient de la confiance. " Saint Bernard va même jusqu'à dire que la confiance est l'unique moyen d'être exaucé, parce qu'elle proclame davantage l'infinie miséricorde de Dieu.

Notre-Seigneur a révélé à sainte Gertrude que celui qui prie avec confiance lui fait en quelque sorte une telle violence qu'il est forcé de l'exaucer en tout ce qu'il demande.

Dieu est d'autant plus vulnérable sous ce rapport qu'il a plus envie de nous accorder ses dons que nous de les recevoir ; que ses mains sont non seulement ouvertes, pour répandre sa bénédiction mais percées de part en part et que la miséricorde en découle à l'insu de la justice. Aussi saint Jean Climaque appelle la prière " une pieuse tyrannie qui s'exerce contre Dieu. "

C'est là ce qui explique la sainte audace des âmes généreuses qui souvent parlaient à Dieu avec une familiarité et un air de

commandement que l'homme comprend à peine. Et le Seigneur autorise des paroles étranges sur les lèvres de ses serviteurs. " O mon Dieu, vous ne devez pas me refuser cette faveur, disait sainte Thérèse, comment cela peut-il s'allier avec votre miséricorde ? Comment l'amour que vous avez pour moi peut-il le souffrir ? Non, Seigneur, cela ne peut se tolérer ; est-ce que j'agirais ainsi à votre égard ? "

Il faut toujours prier avec le ferme espoir que Dieu ne restera pas sourd à notre voix. Considérons la confiance de la Sainte Vierge aux noces de Cana. Elle désire que son Fils opère un miracle ; elle se contente de l'avertir qu'il n'y a plus de vin. Jésus lui fait entendre que le temps de faire des prodiges n'est pas encore venu et que cette heure est fixée par Dieu et non par un homme. Marie ne va-t-elle pas perdre courage après une déclaration semblable ? Non. Assurée que sa prière n'a pas été faite en vain, elle recommande aux serviteurs de faire tout ce qui leur sera commandé, et quelques instants plus tard, elle voit sa confiance qui triomphe. Jésus avance pour elle l'heure des miracles et change l'eau en vin.

Puis les raisons de cette confiance ne manquent pas. D'abord qui pourrait douter que Dieu soit assez puissant pour nous accorder tout ce que nous lui demandons ? Nos besoins ont beau être grands, ils sont toujours infiniment moindres que la toute puissance de Dieu.

Et Dieu veut nous secourir dans tous nos besoins ; son bonheur est de nous être utile et tout ce qu'il nous accorde ne diminue en rien ses trésors inépuisables.

Un père ne peut rien refuser à ses enfants ; il est heureux quand il peut les combler de ses bienfaits ; son bonheur est de les rendre heureux. Or Dieu notre père par excellence, puisque c'est lui qui nous a créés du néant et rachetés au prix de son sang adorable. Comment donc pourrions-nous ne pas avoir une confiance sans bornes en un père si bon pour ses enfants ?

Puis Dieu a promis solennellement d'exaucer toutes nos demandes. Pourrions-nous après cela manquer de confiance en lui ? Dieu étant la vérité même ne peut nous tromper. " Ah ! comment, dit saint Augustin, pouvons-nous craindre de n'être

pas exaucés ? Dieu qui est la vérité même a promis de nous accorder ce que nous lui demandons dans la prière. Nous devons être certains qu'il ne nous exhorterait pas à lui demander ses grâces s'il ne voulait pas nous les donner. Autant nous sommes sûrs que Dieu ne peut manquer à sa parole, autant nous devons recourir à lui avec confiance. "

Suivons donc le conseil que nous donne saint Jacques : " Approchons-nous de Dieu avec confiance et Dieu s'approchera de nous " (Saint Jacques, iv).

Prier avec persévérance

Prions aussi avec persévérance si Dieu diffère de nous accorder ce que nous lui demandons.

Notre-Seigneur a voulu nous donner l'exemple de la persévérance dans la prière en demeurant quarante jours dans le désert. Souvent aussi il se retirait du milieu de la foule et il passait des nuits entières en prières : " *Erat pernoctans in oratione Dei.* (Luc, vi) Dans le jardin des Olives, trois fois il se prosterne, répétant les mêmes paroles ; au milieu de son agonie il priait avec une ferveur plus soutenue : "*Factus in agoniâ prolixius orabat.*" (Luc, xxii) Notre Divin Maître n'avait pas besoin d'une prière longue et persévérante pour être exaucé de son Père, il lui suffisait d'un regard intérieur plus prompt que l'éclair ; mais il a voulu nous montrer par son exemple que la persévérance était nécessaire à nos demandes, que Dieu, par des raisons de sagesse et de miséricorde, différait quelquefois de nous exaucer et qu'il fallait faire violence au ciel par la continuité de nos désirs. " Sachez, dit l'Esprit Saint, que Dieu exaucera vos demandes, si vous persévérez dans vos prières " (Judith, vi).

Jésus enseigna un jour cette vérité par une parabole: "Si quelqu'un d'entre vous avait un ami et qu'il allât le trouver pendant la nuit, en disant : prête-moi trois pains parce qu'un de mes amis, qui est en voyage vient d'arriver chez moi et je n'ai rien à lui donner. Cet homme lui répond : ne m'importunez point ; ma porte est déjà fermée ; je ne puis me lever pour vous donner. Si l'autre persévère à frapper, quand même celui-ci ne se lèverait

pas parce qu'il est son ami, je vous assure qu'il se lèverait à cause de son importunité et lui donnerait ce dont il a besoin. Je vous dis de même : demandez et il vous sera donné ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira ; car quiconque demande reçoit et l'on ouvrira à celui qui frappe. "

Remarquons bien que Notre-Seigneur ne nous dit pas seulement de prier, mais encore de chercher, de frapper à la porte de son Cœur et de ne point nous lasser, de redoubler sans cesse nos coups jusqu'à ce que la porte s'ouvre, étant assurés qu'elle se rouvrira : " *Si perseveraverit pulsans* " si nous persévérons à la pousser.

" Ne nous lassons jamais de prier, dit saint Augustin ; car si Dieu ne nous donne pas aussitôt ce que nous lui demandons, ce n'est pas qu'il veuille nous refuser; mais, s'il en agit ainsi, c'est afin de nous donner plus d'estime pour la grâce qu'il nous aura accordée. "

Il nous faut faire une sainte violence au Cœur de Dieu par des prières ferventes et souvent répétées qui le pressent et l'importunent. Si Dieu ne nous exauce pas, c'est parce que nous nous lassons de demander; car il entre souvent dans les desseins de Dieu de ne pas nous accorder de suite les choses que nous lui demandons afin d'éprouver notre foi, notre confiance et notre fidélité, afin de nous faire multiplier nos prières qui sont des actions très agréables à son cœur et très méritoires à ses yeux.

" Si Dieu, dit saint Bernard, diffère quelquefois de nous exaucer ce n'est que pour nous obliger à redoubler nos prières avec plus de ferveur. S'il nous accordait aussitôt ce que nous lui demandons, nos prières deviendraient plus rares et moins pressantes, ses grâces moins précieuses. "

Ne sommes-nous pas souvent nous-mêmes cause des retards dont nous nous plaignons ? Ce que nous désirons vivement, le demandons-nous avec l'humilité, la piété, la ferveur qui rendent nos prières acceptables et immédiatement efficaces ? Sans doute Dieu nous a dit : " Tout ce que vous demanderez vous sera accordé ;" et fidèle à sa promesse, il est toujours prêt à nous exaucer ; mais encore faut-il que nos prières répondent aux exigences de son infinie majesté.

Puis, dans l'ordre providentiel, chaque chose a son temps et ce temps est celui que Dieu sait être le plus favorable à l'effusion de ses dons et à l'efficacité de ses grâces. Ce qui est différé, dit saint Augustin, n'est pas refusé mais nous sera donné en temps convenable.

Ne soyons pas impatients. Si Dieu, répondant à notre empressement, nous exauçait toujours aussitôt que nous exprimons un désir, nous serions exposés à nous attribuer des droits que nous n'avons pas; à méconnaître la bonté toute gratuite de notre bienfaiteur et à nous fermer par l'ingratitude le trésor de ses bienfaits.

Le Seigneur veut dans notre propre intérêt nous faire apprécier ses dons. Telle est la faiblesse humaine, telle est notre ingratitude que nous oublions facilement les bienfaits qui nous arrivent par un cours naturel et facile ; nous oublions et la grandeur du don et la libéralité du bienfaiteur. Nous ne faisons plus attention à la lumière du soleil, parce que tous les jours elle apparaît à une heure déterminée ; mais si l'astre du jour différait de quelques heures son retour à l'horizon, ce serait un cri d'effroi dans l'univers tout entier et nous comprendrions mieux ce que nous vaut sa présence. Le Seigneur diffère quelquefois de nous entendre et ce délai nous fait mieux sentir le besoin que nous avons de la grâce et la précieuse faveur qui nous est accordée ; alors nous apprécions davantage le bienfait du ciel ; nous le traitons avec plus de respect ; nous le faisons fructifier avec plus d'empressement et un plus généreux amour.

Au lieu de nous étonner, de nous désoler, de nous décourager des retards divins, admirons avec saint Jean Chrysostôme " l'admirable industrie d'un père tendre qui veut nous retenir auprès de lui. " S'il nous exauçait au premier appel de nos misères, peut-être que nous lui fausserions bien vite compagnie. En nous faisant attendre ses dons, il nous oblige à ne point le quitter. Et en insistant auprès de lui, nous prolongeons un acte religieux qui, le reconnaissant comme la source de tous biens, rend hommage à sa toute puissance, à son infinie bonté ; acte méritoire qui ne peut rester sans récompense.

Quelquefois Dieu refuse de nous exaucer et plusieurs raisons

de sagesse et de bonté expliquent cette conduite à notre égard. Il peut arriver que nous demandions des choses nuisibles à notre salut et même à notre bonheur temporel ; il peut arriver que nous sollicitions dans le détail des événements humains précisément ce qui empêcherait notre principal et légitime désir. Quand bien même il paraîtrait que Dieu n'entende pas notre prière, quand bien même toutes choses sembleraient tourner contre nous, comment savons-nous que nous ne sommes pas exaucés ? Notre vue est si bornée et Dieu est infiniment sage. Il peut se faire qu'il réponde à nos ardents désirs précisément à l'instant où nous nous croyons rebutés.

Saint Augustin nous fait comprendre admirablement cette vérité, en nous citant l'exemple des prières de sa mère. Il était alors un enfant prodigue il avait résolu de quitter l'Afrique pour se rendre à Rome afin de pouvoir vivre plus librement encore et de se soustraire à la surveillance et aux tendres reproches de sainte Monique. Déjà il avait retenu sa place sur un navire prêt à se mettre à la voile ; mais sa mère qui soupçonnait les desseins secrets du malheureux ne le quittait pas. Par ses paroles flatteuses et ses beaux discours, il parvint enfin à lui persuader de passer la nuit dans une chapelle voisine, et tandis que la pauvre mère y versait d'abondantes larmes et priait pour son fils, celui-ci prenait la fuite et s'éloignait d'elle. " Quelle grâce, s'écrie saint Augustin, quelle autre grâce, vous demandait-elle, sinon de m'empêcher de mettre à la voile ? Mais vous, qui dans la profondeur de vos décrets, aviez décidé de satisfaire le plus ardent de ses désirs et de me convertir, vous lui refusiez cette grâce parce que vous saviez que mon voyage en Italie serait plus tard l'occasion de ma conversion. "

Quelquefois Dieu qui nous aime refuse nos demandes. Nous ne devrions pas nous en plaindre. Il agit comme un père qui ne veut pas donner un instrument dangereux à son enfant, malgré ses pleurs et ses gémissements. Quand un malade, brûlé par la soif, demande un verre d'eau fraîche, le médecin exauce son désir en refusant et ce refus est un bienfait. Ainsi le Seigneur qui est le père des hommes et le médecin de la pauvre humanité souffrante, écoute nos prières alors même qu'il semble les rejeter ; il les

exauce de la manière qu'il sait le plus utile. " Souvent, dit saint Augustin, Dieu ne nous accorde pas ce que nous voulons afin de nous accorder ce que nous aimerions mieux, si nous savions toutes choses ; " et alors nous pouvons vraiment dire que Dieu nous écoute davantage en nous refusant, qu'il nous exauce mieux et d'une manière plus utile.

Notre-Seigneur disait un jour à sainte Catherine de Sienne ces paroles qui résument tous les avantages de la conformité à la volonté de Dieu : " Croyez, ma fille, que Dieu peut, connaît et veut tout ce qui est votre bien, beaucoup plus que vous ; et que par conséquent, l'adversité et la prospérité sont réglées et dirigées pour votre bien, avec beaucoup plus de sollicitude qu'un père et qu'une mère n'en mettent à procurer le bonheur de leur fils uniquement aimé. "

Quand Dieu n'écoute pas nos prières, ses refus ne sont pas sans compensations. Aux biens que nous demandons il substitue d'autres biens et cela si mystérieusement que ce n'est qu'à la longue et en réfléchissant sur sa conduite à notre égard que nous pouvons nous rendre compte de l'efficacité de nos prières.

Nous demandons des biens temporels, Dieu les remplace par des biens spirituels ; il refusera de nous donner la richesse, mais il ornera notre âme de courage dans une vie de sollicitude et de labeurs plus honorable et plus saine pour notre vertu que la vie facile où nous aurions pu nous amollir et nous corrompre.

Il refusera de nous rendre la santé et de guérir nos infirmités, mais il nous donnera la patience et la résignation qui font mériter les souffrances de cette vie.

Il refusera, malgré nos instantes supplications et nos larmes, de nous conserver des parents, des amis que nous voudrions retenir en ce monde ; en les ravissant à notre amour, il nous fera comprendre la fragilité des affections terrestres et la nécessité de nous rapprocher de lui, de nous jeter dans ses bras, de reposer notre cœur en cet unique et saint amour qui faisait dire à l'Apôtre : " Qui pourra nous ravir l'amour de notre Dieu ? " (Rom. VIII).

Nos prières ne sont donc pas inefficaces quand Dieu refuse de

nous accorder ce que nous lui demandons. Un jour nous connaîtrons le secret de ses miséricordieuses compensations, nous y admirerons sa sagesse et sa bonté, nous confesserons qu'il a bien fait toute chose : " *Bene omnia fecit* " (Marc, vii).

QUAND FAUT-IL PRIER ?

" Il faut toujours prier et on ne peut se lasser de prier," (Luc, xviii) disait le Sauveur à ses Apôtres. Quel est le sens de ces paroles ? Signifient-elles que nous sommes obligés de prier sans cesse, d'une manière actuelle et non interrompue ? Devons-nous continuellement réciter des prières vocales ou même pratiquer l'oraison mentale d'une manière constante et continue ? Evidemment non. Les hommes appelés à vivre en société ont à remplir de nombreux devoirs qui seraient incompatibles avec un semblable précepte. Si quelques saints ont eu des grâces et une vocation spéciale pour mener sur la terre une vie à peu près angélique, il ne s'ensuit pas que cette vie soit un précepte, ni même un conseil s'adressant à la généralité des hommes. Il ne faut donc pas donner ce sens aux paroles de Jésus-Christ : il faut toujours prier.

Pour accomplir ce commandement de Dieu, il suffit de faire son devoir là où la Divine Providence nous a placés, de soumettre entièrement et généreusement notre volonté à celle de Dieu, de lui offrir toutes nos actions, toutes nos joies et toutes nos souffrances, dans le dessein de lui plaire.

Le chrétien prie toujours s'il accomplit cette parole d'Origène : " Toute action du juste faite selon Dieu et sa loi sainte, est une prière. " Le chrétien prie toujours s'il se conforme à cette maxime de saint Bonaventure : " On ne cesse pas de prier quand on ne cesse pas de bien faire, et la prière du cœur et des œuvres a plus de valeur que celle des livres. "

" La prière, dit saint Basile, consiste dans les actions que l'on fait dans tout le cours de sa vie selon les règles de la vertu. "

" Ce n'est pas en vain que l'Apôtre nous dit de prier sans cesse, écrit saint Augustin ; et néanmoins nous ne pouvons pas sans cesse fléchir les genoux, lever les mains au ciel et demeurer pros-

ternés sur la terre. Il y a donc une autre prière continuelle. Cette prière, quelle est-elle ? Notre désir de bien servir Dieu. Quels que soient vos embarras et vos occupations, si, au milieu de tout cela, vous désirez le repos de la vie éternelle, votre prière n'est point interrompue. "

Saint Jean Chrysostôme dit : " Il n'est aucun lieu ni aucun temps qui nous empêche de prier ; car il n'est pas nécessaire pour prier de fléchir les genoux, de lever les mains au ciel, de se frapper la poitrine. Ayez l'esprit toujours fervent et le cœur plein de charité et vous faites une excellente prière en allant, en venant, on peut ainsi prier partout et prier longtemps. "

Ce grand Saint ajoute que chaque bonne œuvre est un instrument de musique et que faire une bonne action, c'est chanter un cantique à Dieu. " Chrétiens, dit-il, le Prophète nous annonce qu'il loue Dieu tout le jour ; mais qui peut comprendre et goûter cette parole ? Je vais vous indiquer un moyen de louer Dieu toute la journée si vous le voulez. Faites bien tout ce que vous faites et vous avez loué Dieu ; vous quittez l'église après avoir chanté les louanges du Seigneur et vous vous mettez à table : observez les règles de la tempérance et vous avez fait une prière ; vous allez trouver le repos de la nuit, ne vous levez pas pour mal faire et vous avez loué Dieu ; vous vous livrez au commerce ; évitez la fraude et vous avez chanté un hymne au Seigneur ; vous cultivez la terre, évitez les querelles avec votre voisin et vous avez prié. Préparez-vous à louer Dieu ainsi tout le jour par l'innocence de vos œuvres. Lorsqu'un chrétien se retire de l'église, il semble qu'il ne loue plus le Seigneur ; mais s'il ne cesse pas de bien vivre, il ne cessera pas de prier. La prière n'est interrompue que lorsqu'on s'éloigne de la justice. Menez toujours une bonne vie et alors, malgré le silence de vos lèvres, votre vie est un cri perpétuel et les oreilles du Seigneur sont inclinées vers vous. Prenez la lyre des bonnes œuvres ; que la perfection de votre vie soit un chant qui ne se taise jamais. Alors vous louez Dieu en traitant une affaire ; vous louez Dieu quand vous mangez ; vous louez Dieu quand vous dormez. Vous me demandez où est votre prière et moi je vous demande où elle n'est pas. "

" La vie tout entière du juste, dit Origène, est une longue et magnifique prière. "

Il suffit donc d'avoir une intention pure, un désir ferme de plaire à Dieu, et aussitôt chacune de nos pensées, de nos actions, chacun de nos sentiments, notre silence, notre sommeil même, deviennent un hymne à Dieu. Il nous est donc facile de transformer toute notre vie en une belle prière. Chaque matin, la route nous est tracée par le devoir de la vie sociale et chrétienne. Il suffit de nous y élancer avec une foi vive et le désir de faire la volonté de Dieu. Rien ne sera changé à notre existence, sinon les dispositions de notre cœur et la joie qui inondera plus souvent les facultés de notre âme. Nos occupations seront les mêmes ; elles deviendront seulement moins pénibles et plus faciles à supporter, parce que la piété pénétrera notre vie tout entière pour la fortifier et la consoler. Nous ne quitterons jamais Dieu parce que, comme les Anges, nous remplirons tous nos devoirs en sa présence et comme plongés dans l'essence divine: " *Angeli,* dit saint Bonaventure, *quocumque mittuntur intra Deum currunt.* "

L'histoire rapporte qu'un saint jouait avec un de ses compagnons ; on vint à parler de la mort et chacun de dire ce qu'il ferait en ce moment suprême, et tous de s'écrier qu'ils se prosterneraient les genoux en terre, invoquant la miséricorde de Dieu. " Pour moi, réplique le saint, je continuerais à ajuster la bille." Quelle aimable réponse ! Quelle vaste doctrine en un seul mot ! En ajustant la bille, le saint faisait ce que la Providence demandait de lui en ce moment et il n'est pas de plus sublime perfection : faire à chaque instant la volonté de Dieu, accomplir à chaque heure du jour le devoir qui se présente ; il n'est pas de meilleur moyen de se sanctifier, il n'est pas de pratique plus sûre pour se préparer au jugement de Dieu.

L'univers est beau ! Belle est la nature dans la fécondité de son sein, dans l'harmonie de ses lois, dans la majesté inviolable de son cours. Belle est l'immensité des espaces où se balancent, comme les navires, les astres que la main de Dieu y sema au premier jour. Mais il n'y a pas de plus beau spectacle que l'homme qui a constamment à cœur de faire son devoir, qui a toujours son âme dans ses deux mains et, l'œil fixé sur Dieu, la plie à la

vertu, la façonne à la justice, comme on façonne un marbre à la beauté.

* * *

Si nous étions des anges, nous pourrions nous contenter de ce genre de prière : faire la volonté de Dieu ; les anges ne prient pas autrement. Unis à Dieu, ils le voient, ils l'aiment par un acte continuel et ininterrompu ; et toujours plongés dans l'Océan divin, ils aiment en exécutant les ordres du Très Haut et ils les exécutent en aimant. Mais, sur cette terre d'exil et de pénitence, la misère et la faiblesse de notre nature, la corruption du péché, les incertitudes de la volonté, l'inconstance des désirs, tout nous fait une obligation de choisir certaines heures où nous puissions vaquer d'une manière plus spéciale à la prière, où ce saint exercice devienne notre affaire principale, où nous concentrions toutes les puissances de notre âme pour nous occuper exclusivement de Dieu et de nos besoins spirituels.

Il n'est pas d'heure plus favorable pour la prière que celle du matin. La première pensée n'est-elle pas pour ce que l'on aime ? Le mondain pense à ses plaisirs, l'homme d'affaire à ses intérêts, l'ambitieux aux honneurs et le chrétien pense à Dieu. Le cœur monte naturellement vers les objets chéris comme la plante au soleil. Aussi dire de quelqu'un qu'il est notre première pensée, c'est dire qu'il est notre premier amour. Or qui le mérite plus que Dieu ? Si le péché originel n'avait pas égaré la direction de nos facultés, ce mouvement serait chez nous instinctif, irrésistible, comme celui de l'enfant qui le matin se précipite dans les bras de son bon père. Et puis ce père est là qui sollicite de nous ce premier élan de l'âme. Il se compare dans l'Ecriture à un voyageur matinal qui se tient debout à la porte et y frappe pour qu'on lui ouvre : " *Ecce sto ad ostium et pulso.* " Que notre première parole soit pour lui dire d'entrer.

C'est justice que Dieu soit servi le premier et qu'aussitôt introduits dans ce beau palais, nous commencions par saluer le maître de la maison avant de nous occuper ou de ce qui le remplit ou de ceux qui l'habitent.

Milton, dans son poème du Paradis perdu, montre le premier

homme transporté et ravi dès qu'ouvrant les yeux il voit le firmament étendu sur sa tête et il fait dire à Adam: "Je m'élançai, je bondis vers le ciel comme pour l'atteindre." Voilà quel doit être l'élan spontané de notre cœur impatient de s'élever vers Dieu dès que notre lever nous introduit près de lui.

Et quand est-ce que nous prierons si nous ne prions pas le matin ? La création tout entière semble nous adresser l'invitatoire : " *Venite adoremus Dominum qui fecit nos.* " L'univers s'anime comme un temple qui vient de s'ouvrir : les plantes donnent leur encens, le soleil rallume ses feux comme un flambeau sacré ; les oiseaux, avant de chercher leur pâture, envoient dans les airs leurs premiers chants ; toutes les créatures vivantes font entendre leurs premiers cris, et ces millions de voix qui montent de partout, ce sont des voix de prière, d'adoration, d'action de grâces qui ensemble, à leur manière, composent l'hymne de la nature à la gloire de Dieu.

Et l'homme pourrait-il rester muet lorsque tous les êtres de la création bénissent le Seigneur ? A ce concert général de toutes les créatures, une seule voix ferait défaut et ce serait la voix de l'âme intelligente qui seule peut lui donner sa signification et son prix ! " Car, dit saint Augustin, cet hymne inconscient de la création est comme une musique très harmonieuse sous laquelle il n'y aurait pas de paroles et qui ne rendrait en conséquence que des sons presque vides de sens. Qui donc, sous cette vague harmonie des choses, va mettre un langage et lui prêter une âme ? Ce sera l'homme qui fera ce *solo* dont la voix du monde entier n'est que l'accompagnement. A lui de traduire en langue humaine cette langue universelle de la terre et des cieux. Voilà ce que le monde entier lui demande de dire pour lui. "

Que notre première pensée, notre premier acte, quand nous nous levons le matin soit pour renouveler nos sentiments religieux qui ont été interrompus par le sommeil de la nuit, pour adorer Dieu, le remercier de la nouvelle journée qu'il nous accorde, lui demander les grâces nécessaires afin de la passer saintement.

N'oublions pas que de la prière du matin dépend ordinairement la journée tout entière ; car c'est elle qui ouvre la voie aux actions qui la suivent. Elle donne à nos œuvres une impulsion

salutaire, un bon mouvement qu'il est facile ensuite de suivre avec la grâce de Dieu. " Donnez à Dieu les prémices de la journée, disait saint Jean Climaque ; car la journée tout entière appartiendra à celui qui en a pris possession le premier. "

On dit qu'autrefois, quand les premiers rayons du soleil avaient touché la célèbre statue de Memnon, dans la journée, elle rendait des sons harmonieux. Et nous, quand, dès le matin, nous nous serons placés en face du divin soleil de justice, qui est Jésus-Christ, quand nous aurons laissé pénétrer dans notre âme ses rayons lumineux, pendant la journée, nous rendrons des sons harmonieux, nous ferons bien et nous ferons du bien.

La prière du matin est le baptême de la journée ; celle du soir, l'adieu filial avant le repos, est le baptême de la nuit. Dès le matin, notre premier regard s'est élevé vers Dieu ; que notre dernière pensée soit encore pour lui. Remercions-le des faveurs qu'il nous a accordées ; demandons-lui pardon des fautes que nous aurions pu avoir commises. " Quel homme ne rougirait pas de terminer le jour sans louer Dieu, dit saint Ambroise, lorsque les petits oiseaux célèbrent le commencement du jour et de la nuit avec des chants suaves et harmonieux ! "

Bien que le bon Dieu écoute toujours favorablement celui qui prie avec de bonnes dispositions, la prière faite en commun a néanmoins pour lui un attrait tout particulier ; tellement que Jésus-Christ a promis de se trouver en personne avec ceux qui s'assemblent pour prier en son nom : " En quelque lieu que se trouvent deux ou trois personnes assemblées en mon nom, dit-il, je me trouve au milieu d'elles et je prie pour elles " (Math. 18). Combien ce motif doit encourager les familles à se réunir pour prier ! Malheureusement cet usage, autrefois si généralement répandu, se perd chaque jour, même parmi les familles les plus chrétiennes. Les prêtres dans le ministère ne sauraient trop travailler à la faire revivre. C'est un si puissant moyen de réveiller la foi et la piété dans les paroisses.

Une famille est une personne morale qui a dans son existence ses besoins et ses épreuves, ses satisfactions et ses joies. Il est donc de son devoir de s'adresser à Dieu, comme telle, pour le remercier des bienfaits qu'il lui accorde et lui demander ses grâces.

Ah ! si on comprenait bien toutes les bénédictions que la prière en commun attire sur les maisons, avec quel empressement on y aurait recours !

Que le soir, où la réunion est plus facile, toute la famille, le père, la mère, les enfants, les domestiques, s'assemblent donc, et que les cœurs unis ensemble présentent par la voix de l'un d'eux les vœux et la prière de tous. Alors il se fera comme un apaisement de toutes choses ; les nuages de la vie quotidienne disparaîtront ; l'air deviendra plus serein, les nuits seront plus calmes, les jours suivants seront plus heureux. Dieu, selon sa promesse, descendra au milieu de cette famille réunie et apportera avec lui ses plus précieuses bénédictions. Puis les anges recueilleront, chaque soir, ces prières toutes puissantes parce qu'elles seront fondues ensemble : *ex multis quasi una ;*" ils les porteront devant le trône de l'Agneau et formeront ainsi pour chaque famille, dans les hauteurs des cieux, une source toujours abondante qui suffira à tous les besoins et deviendra pour chaque membre comme une riche propriété à la fois indivise et particulière.

Cette pratique de la prière en commun est simple ; elle est facile ; elle demande seulement un peu de bonne volonté chez les chefs de la maison ; elle assure en retour un gage quotidien et toujours fécond des grâces du ciel ; et on peut lui appliquer ces paroles de l'Ecriture : "Toutes sortes de bien s'introduiront avec elle dans l'intérieur de votre maison ; elle sera comme un berceau pour abriter votre famille ; elle donnera la joie et l'allégresse " (Sag. vii).

Que l'époux et l'épouse que Dieu a unis pour partager les mêmes peines et les mêmes joies prient ensemble. Sans la prière une union ne peut être vraiment heureuse et bénie du ciel.

Que les enfants prient avec les parents. Et l'enfant saura-t-il jamais prier, s'il n'a pas appris la prière sur les genoux de sa mère, d'abord, ensuite aux côtés de son père ? Le père et la mère ne doivent pas se contenter de dire à leurs enfants : allez prier, mais bien : venez, prions ensemble. Cette prière faite en commun dans la famille est une école sainte où les enfants apprendront la vénération qu'ils doivent aux auteurs de leurs jours. Ils entoureront de leur profond respect ce père qui sait découvrir son front

et s'agenouiller humblement devant *le Père qui est aux cieux ;* ils vénéreront cette mère qui se prosterne avec foi devant le Seigneur qui a donné la vie à ses enfants. Ah ! qu'elle est belle la famille, qu'elle est digne de l'admiration des anges la famille qui prie, qui voit chaque jour tous ses membres s'agenouiller sans exception devant Dieu comme elle va s'asseoir à la table paternelle ! La demeure de cette famille est alors un oratoire où l'on offre à Dieu un sacrifice de louanges par des prières et des hymnes sacrés. Tous les membres de la famille sont présents à ce pieux rendez-vous. Tous unissent leurs voix pour adorer et remercier l'Auteur de tout bien.

Les enfants prient pour les auteurs de leurs jours ; et la prière de l'enfant a une si grande influence sur le cœur de Dieu ! C'est pour cela que le poète a dit :

" Petits enfants à tête blonde,
Vous dont l'âme est un encensoir,
Priez ; la prière est féconde ;
Un enfant peut sauver le monde
En joignant ses mains chaque soir. "

Que les parents prient pour leurs enfants ; qu'ils suivent le conseil que leur donne le Prophète Jérémie : " Levez vos mains vers Dieu et Dieu bénira l'âme de vos enfants. " Il est certain que leur prière aura une efficacité toute particulière.

Qui nous rendra ces jours bénis où la prière du soir était comme une fête quotidienne pour toutes les familles ? Quand la journée était finie, le père assemblait ses enfants, ses domestiques ; tous s'agenouillaient humblement devant l'image du Dieu Sauveur, image qui souvent était une chère et pieuse relique léguée par les ancêtres dont elle avait entendu les vœux et béni les larmes. Ils adoraient ensemble la majesté souveraine et demandaient au Père céleste, avec le pain qui nourrit le corps, le pain plus précieux encore qui nourrit l'âme. Ils saluaient avec amour la Vierge Marie qui les avait protégés tout le jour, puis récitaient avec une foi vive ce symbole qui aurait ravi d'admiration tous les sages de l'antiquité. Venait ensuite le décalogue, ce code parfait d'une morale sublime qui produit les saints. Après avoir

ainsi vivifié le souvenir de la loi qui devait les guider chaque jour, ils donnaient un souvenir aux morts longtemps pleurés et imploraient la protection de l'ange gardien. Faisant ensuite un retour sur eux-mêmes, ils s'accusaient avec componction des fragilités de la journée et s'engageaient à éviter le mal, à faire tout le bien possible dans l'avenir. Le père bénissait l'assemblée et chacun se retirait heureux pour prendre un repos d'autant plus paisible qu'il n'était pas troublé par l'illusion ou par le remords. De ce doux poème qui renfermait le culte domestique résultaient d'immenses avantages pour la religion et la société.

Quelle pieuse et sainte pratique que celle qui existe dans un grand nombre de nos familles chrétiennes et qui devrait être répandue partout, tellement elle est légitime, je veux dire la prière avant et après les repas. N'est-il pas juste, puisque nous tenons tout de Dieu, n'est-il pas juste de le remercier de la nourriture qu'il nous donne ? Les riches, dont la table est chargée de toutes sortes de mets pendant que les pauvres meurent de faim à leur porte, ne seraient-ils pas ingrats de ne pas remercier le Seigneur qui se montre bon pour eux jusqu'à leur donner non seulement le nécessaire mais encore l'utile et l'agréable ? Les pauvres des biens de ce monde mais riches des biens de l'éternité, *divites æternitatis*, selon la parole d'un Père de l'Eglise, n'ont peut-être qu'un pain arrosé de leurs larmes, mais c'est à Dieu qu'ils le doivent ; mais s'il le leur a donné en moindre abondance qu'à d'autres, s'il le leur fait gagner péniblement, à la sueur de leur front, c'est qu'il veut leur faire apprécier un autre pain, le pain qui leur fera oublier leur pauvreté ; car il apporte avec lui une douceur et une consolation toutes célestes : " *Panem de cœlo prestitisti eis, omne delectamentum in se habentem.* "

ORAISONS JACULATOIRES

Le temps peut manquer pour faire souvent, dans le cours de la journée de longues et continuelles prières. Pourquoi alors ne pas les faire courtes en ayant recours à ce que les saints appellent *oraisons jaculatoires ?* Elles sont des prières courtes et brûlantes qu'on peut faire monter vers le ciel comme un trait de feu. Au moindre bruit l'oiseau prend son vol dans les cieux ; ainsi au moindre mouvement de joie ou de tristesse, d'espérance ou de crainte, l'âme fervente peut prendre son essor vers Dieu par une courte prière et dire ses besoins au Maître de la terre et des cieux qui saura y répondre aussitôt par ses grâces.

" Cet exercice, dit saint François de Sales, n'est pas malaisé; car il se peut entrelacer entre toutes nos affaires et occupations sans aucunement les incommoder. "

" Il est possible, dit saint Jean Chrysostôme, de prier avec ferveur en traversant la place publique ; il est possible, au milieu d'une conversation d'amis d'élever vers les cieux un cri puissant que personne n'entende et sans aucun signe extérieur qui trahisse ce qui se passe en nous... Il est possible à la femme qui tient son fuseau de regarder le ciel avec le coup d'œil de l'âme; le voyageur, l'ouvrier dans sa boutique, celui qui travaille à la cuisine, peuvent préparer dans leur cœur une prière vive et ardente. Le Seigneur ne rougit pas des lieux ; il ne demande qu'une âme pleine de ferveur. "

Ces traits rapides de l'âme qui partent comme des flèches au milieu des occupations les plus extérieures ont été définis par saint Augustin " des prières très courtes et lancées, pour ainsi dire, à la dérobée. " Elles peuvent être tout intérieures et alors leur usage est plus facile : ni les occupations, ni le bruit de la foule, ni le regard des hommes, ne sauraient les empêcher. Elles peuvent se manifester par une courte sentence, par une rapide

exclamation, qui contient, pour ainsi dire, toute l'essence de l'âme. " Mon Dieu et mon tout, " s'écriaient les saints, et ils n'avaient plus rien à dire : *Deus meus et omnia.* "*Deo gratias,*" répétait sans cesse saint Augustin. On ne saurait rien avoir de meilleur dans l'âme, ni sur les lèvres, ni au bout de la plume ; on ne saurait rien dire de plus court, rien entendre de meilleur, rien comprendre de plus grand, rien pratiquer de plus utile.

Dites simplement à Dieu : " Mon Dieu, ayez pitié de moi. " Cette parole est courte, mais elle peut contenir un océan de miséricorde. Et encore il n'est pas nécessaire que vos lèvres articulent cette parole ; prononcez-la de cœur ; car Dieu exauce le cri silencieux de l'âme.

On interrogeait saint Macaire sur la manière de prier ; il répondit : il n'est pas nécessaire de beaucoup parler, mais dites souvent : " Seigneur, ayez pitié de moi, selon votre volonté et la connaissance que vous avez de mes misères. " Si la guerre est à l'intérieur de votre âme, ajoutez : " Seigneur, secourez-moi. " Et comme Dieu sait ce qui nous est utile, il nous fera miséricorde.

Rien n'est meilleur que la pratique de ces oraisons jaculatoires; mais rien n'est plus facile, plus simple, plus agréable au cœur ; rien n'est meilleur pour le perfectionnement de l'âme. Ce n'est autre chose que la douce habitude de la présence de Dieu excitée de temps en temps par les étincelles d'un feu intérieur. Saint François de Sales ne craint pas d'assurer que dans ce saint exercice repose " la grande œuvre de la dévotion. "

Et pour conserver cette habitude de la présence de Dieu, pourquoi ne pas aimer à placer avec honneur dans les appartements que nous habitons les images du Sauveur, de sa Très Sainte Mère, des Anges du ciel, des bienheureux dont nous portons le nom ? La présence habituelle de ces saintes représentations exerce sur l'âme une action sanctifiante ; elle lui apporte force, courage, consolation dans toutes les situations de la vie.

C'est surtout dans nos peines, au milieu des plus dures épreuves, que nous nous sentirons soulagés par la vue de ces saintes effigies ; elles paraîtront s'animer d'un souffle de vie pour compatir à notre douleur et partager nos tristesses.

Toutes les bonnes influences qui émanent de la présence des

objets religieux, se répandront autour des chefs de famille sur les personnes qui habitent dans la même maison.

Les parents ont des jeunes enfants à élever, dont le cœur est à former, et qu'il faut préparer aux dures épreuves de la vie. Quel moyen plus facile et plus efficace en même temps pour leur inspirer l'amour de Dieu et de la vertu, que leur mettre souvent sous leurs yeux les signes sacrés qui nous rappellent les grands souvenirs de la religion et les exemples des saints. Une croix, une image de la Mère de Dieu, une médaille bénite sont autant de livres éloquents où les enfants apprennent à connaître les vérités de la foi et les devoirs qui en découlent. On ne peut se représenter un spectacle plus beau ni plus touchant que celui d'une mère un crucifix à la main, expliquant à son jeune fils agenouillé devant elle l'histoire de la religion et ses mystères les plus augustes. Cet enseignement ainsi donné sous une forme sensible, pénètre jusqu'au fond de l'âme et ne s'en efface jamais.

Ayons donc souvent la prière à la bouche ; invoquons Notre Seigneur dans toutes les circonstances qui intéressent notre vie; aimons Dieu et nous saurons quand il faut prier ; le cœur aimant a une aiguille dont les heures ne trompent jamais. L'enfant ne demande pas à quelle heure il doit aller embrasser sa mère ; il considère son cœur et c'est le meilleur guide. Prions brièvement si le temps manque et si le devoir nous appelle ; mais répondons à Dieu qui nous parle, quand ce ne serait que par un regard du cœur. Les vrais amis, dit sainte Thérèse, s'entendent bien dans un seul regard. "

Il est certain que le bras du Seigneur nous soutient à chaque instant du jour et de la nuit, mais il est des heures où nous avons surtout besoin de ressentir les doux et puissants effets de ce bras protecteur " Notre vie, dit Job, est de peu de durée et elle est remplie de misères " (Job xiv). Et pour adoucir nos afflictions et nos douleurs ayons recours à la prière. " Quelqu'un de vous est-il triste, dit l'Apôtre, qu'il prie " (Jac. v). La prière ranimera notre cœur desséché par l'affliction ; elle sera le baume consolateur qui adoucira nos épreuves et nos sacrifices; elle relèvera nos cœurs abattus ; elle nous fera accepter nos peines avec résignation et nous poussera à dire : " Mon Père, que votre volonté

se fasse et non la mienne. " Alors nous nous sentirons près de Dieu. " L'âme malade est voisine de Dieu," nous a dit saint Pierre. La prière sera la rosée du ciel qui rafraîchira notre âme, le rayon de joie qui traversera nos tristesses. Nous ne quitterons jamais la prière sans emporter un adoucissement à nos peines. " La prière, dit le Saint Curé d'Ars, est un miel qui descend dans l'âme et adoucit tout. Les peines se fondent devant une prière bien faite comme la neige devant le soleil. "

Si nous prions dans la souffrance, Dieu nous fera comprendre que la douleur c'est le marteau et le ciseau du divin sculpteur qui travaille nos âmes pour les faire plus belles, plus pénétrées d'idéal humain et divin, pour y ajouter ce je ne sais quoi d'achevé que la souffrance ajoute à la vertu. Oui, souffrir pour le chrétien, c'est monter, c'est grandir, c'est devenir plus grand et plus fort, c'est devenir meilleur.

" Tu fais l'homme, ô douleur, oui l'homme tout entier,
Comme le creuset l'or et la flamme l'acier. "

Ah ! si au moment de l'épreuve nous savions toujours nous adresser du fond de l'âme à ce Fils de David, nous tourner vers le Christ, nous rappeler une grande parole aussi actuelle après dix neuf siècles qu'au jour lointain où pour la première fois elle faisait tressaillir l'âme des multitudes : "Venez à moi, disait le Sauveur, vous tous qui travaillez, qui luttez, qui souffrez et pleurez, qui vous sentez prêt de succomber sous votre fardeau, venez et je vous donnerai la force. Venez et jusque dans les larmes vos goûterez une paix et une joie que les mondains ne connaissent pas. " Et cette étrange, cette sublime promesse s'est vérifiée, se vérifie chaque jour.

" Quand vous avez prié, a pu dire un illustre et malheureux écrivain — malheureux parce que plus tard aveuglé par l'orgueil il a cessé de prier — quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger et votre âme plus contente ? La prière rend l'affliction moins douloureuse et la joie plus pure ; elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste. Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes et alors on voit leurs tiges flétries

pencher vers la terre ; mais humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur et relèvent leur tête languissante. Il y a toujours des vents brûlants qui passent sur l'âme de l'homme et la dessèchent ; la prière est la rosée qui la rafraîchit.

* * *

Mais de toutes les épreuves de la vie, la plus dangereuse et la plus ordinaire est la tentation. La maladie, les adversités, les souffrances morales, la mort compromettent notre vie ou notre félicité terrestre, mais la tentation de sa nature nous expose à la mort et à la souffrance éternelle.

C'est une vérité de notre foi, que, sans le secours de Dieu, nous sommes impuissants à faire le bien et incapables d'avancer dans le chemin de la vertu ; mais sa divine grâce nous est encore plus indispensable pour nous défendre des suggestions du démon et pour garder notre cœur pur de toute souillure. La tentation, c'est le combat que nous livre l'ennemi de notre salut et, dans cette lutte journalière, souvent terrible, nous avons besoin de revêtir notre divine armure pour n'être pas mis en infériorité. Or notre arme la plus puissante est la prière. " Contre le démon aucune arme n'est comparable à la prière, dit saint Jean Chrysostôme. La prière est à la fois le bouclier qui pare les coups, l'épée qui tranche les plus dangereuses attaches et le trait acéré qui frappe cruellement le démon et le met en fuite. "

" La prière est le trait qui blesse de très loin l'ennemi du salut," dit saint Ambroise ; " elle est le fléau du démon, " dit saint Augustin. " La puissance de l'enfer est bien grande, mais la prière est encore plus forte, écrit saint Bernard, parce qu'au moyen de la prière l'âme obtient le secours divin qui l'emporte sur toute puissance créée. " Aussi David dans toutes ses craintes s'encourageait-il, en répétant : " Seigneur à mon secours, et je serai délivré de tous mes ennemis " (Ps. XVII).

N'oublions donc jamais la parole de Notre Divin Sauveur à ses Apôtres : " Priez pour ne pas succomber à la tentation " (Luc XXII). Alors nous serons invincibles dans les combats et la

prière sera notre abri puissant contre toutes les séductions de la terre et de l'enfer.

* * *

Dans toutes les parties du monde il y a des églises où la voix du prêtre s'élève vers les cieux, escortée et soutenue par les chants du peuple rassemblé. Là, à des jours et à des heures fixes, le peuple se réunit pour prier ; là il vient chanter un cantique d'actions de grâces, demander le pain de chaque jour ou fléchir le courroux du ciel par les larmes de la pénitence. Dans ses peines, dans ses joies, dans ses malheurs, il se rappelle toujours que l'église est sa maison. Là le pauvre s'assied à côté du riche, le savant à côté de l'ignorant et tous, au moment où s'entonne le *Pater*, apprennent qu'ils ont le même Père dans les cieux, que tous, ayant la même origine, ils doivent s'aimer comme des frères.

Qu'il est beau de voir le laboureur quitter sa charrue, l'artisan son atelier, le marchand sa boutique, le prince son palais, le pauvre sa chaumière, pour aller, revêtus de leurs habits de fête, se confondre au pied des saints autels et adresser au Très Haut leur commune prière ! Oui, il est beau de voir tous les enfant de Dieu se présenter, sans distinction, dans son temple pour lui rendre le même acte d'adoration et lui demander les mêmes grâces.

Jésus-Christ disait : "Là ou deux où trois personnes sont réunies en mon nom, je me trouve au milieu d'elles. " Dieu donne sa grâce à qui il veut et dans les conditions déterminées par sa sagesse. Or il nous assure que si deux ou trois personnes sont réunies en son nom, il est au milieu d'elles ; que sera-ce lorsque cent, lorsque mille chrétiens assiégeront les autels ? " *Quid negabitur multorum millium plebi per unum spiritum concorditer supplicant ?* dit saint Léon. Alors vraiment, selon une admirable pensée de Tertulien : nous sommes réunis en bataillons serrés, nous forçons les portes du ciel et nous faisons violence à Dieu comme des soldats qui vont à l'assaut. Ne nous effrayons pas de notre audace ; cette violence est douce au cœur de notre Dieu. C'est lui-même qui nous a enseigné la manière de le vaincre et de le désarmer ; car l'homme a dans le cœur de Dieu une intelli-

gence secrète et miséricordieuse toujours prête à trahir la justice. Et saint Jean Chrysostôme va jusqu'à dire que " Quand Dieu voit la multitude réunie et confondant ses vœux dans la même prière, il éprouverait une sorte de honte à refuser. " Saint Ambroise fait remarquer que " des âmes faibles et sans influence sur le cœur de Dieu quand elles sont isolées, se transforment en géants dès lors qu'elles sont réunies. " Et saint Thomas ne recule pas devant cette affirmation, quelque hardie qu'elle semble au premier coup d'œil : " Il est impossible que les prières communes ne soient pas exaucées lorsque, fondues ensemble, elles montent vers les cieux comme une seule prière. "

Jésus dit à tous les hommes comme autrefois Marthe à sa sœur : " Le Maître est là et il t'appelle. " Qu'il serait heureux si tous allaient lui rendre chaque jour leur devoir d'adoration et d'amour se tenant devant Lui dans l'attitude de Madeleine implorant son pardon, de Zachée lui demandant ses bénédictions, de saint Thomas faisant son acte de foi et pouvant lui chanter la belle strophe :

" Qu'il est heureux celui qui te contemple
Et qui soupire au pied de tes autels ;
Un seul moment qu'on passe dans ton temple
Vaut mieux qu'un siècle aux palais des mortels. "

Ah ! si tous les chrétiens pouvaient comprendre que le tabernacle de l'autel est l'asile de toutes les joies de l'âme, le foyer de toutes les lumières de l'esprit, la source de tous les saints amours du cœur, le rendez-vous de tous les pieux désirs. Toutes les pensées, tous les sentiments qui veulent voler plus haut que la terre s'arrêtent là un instant pour se reposer et prendre des forces comme l'aigle, avant de se perdre dans les nuages, se repose dans l'aire qu'il s'est bâtie sur le sommet inaccessible d'un roc.

Là les hommes rencontrent les anges et parlent avec eux des félicités du ciel ; là les joies du ciel s'unissent aux douleurs suppliantes de la terre ; là les souvenirs de ceux qui ne sont plus rencontrent les espérances de ceux qui sont encore ; là les amitiés s'affinent, les haines s'effacent, les pensées s'élèvent, les cœurs

s'élargissent pour donner passage à l'immense charité qui y habite ; là les anges du ciel et les anges de la terre s'enlacent dans de saints baisers ; et l'homme, enivré de délices et d'amour, s'endort dans l'extase de la prière sur le Cœur de Jésus et de l'Eglise ; là est le lieu le plus élevé de la terre et un pas plus haut, c'est le ciel.

Si la foi était plus vive chez les chrétiens, avec quel empressement ils se rendraient aux offices de leur église, avec quel bonheur ils iraient vers Celui qui n'a pas voulu nous laisser orphelins sur la terre et qui les attend à l'autel sur le trône modeste où le place son ministre pour écouter leurs prières, recevoir leurs confidences et les combler de ses faveurs. Si leur amour était plus ardent comme elle parlerait à leur cœur cette blanche Hostie sous laquelle se cache le Dieu de toute bonté, le Père compatissant, l'ami céleste, qui seul peut donner le bonheur ! Comme ils comprendraient qu'aux pieds de Jésus-Christ nous trouvons plus que tous les trésors du monde, puisque nous trouvons le Maître du monde lui-même, les mains pleines de grâces pour nous consoler !

" C'est dans nos temples, dit saint Jean Chrysostôme, que les faveurs du ciel coulent par plus de canaux sur la terre." L'église est par excellence le lieu de la prière.

Ecoutez les prières de la bénédiction d'une église : " O Dieu qui sanctifiez les lieux qu'on dédie à votre nom, répandez votre grâce sur cette demeure afin que tous ceux qui vous y invoqueront reçoivent et sentent le secours de votre miséricorde. " Et encore : " Très clément Seigneur, que votre esprit descende dans cette maison avec l'abondance de ses grâces, afin que chaque fois que votre saint nom y sera invoqué, tous ceux qui l'auront invoqué voient leurs prières bien accueillies. "

Si tous les chrétiens comprenaient leur devoir, ils se rendraient souvent à l'église pour y entendre la sainte messe. " La messe, dit saint François de Sales, c'est le soleil des exercices spirituels, l'abîme de la miséricorde divine, le cœur de la dévotion, la source de la charité, le moyen le plus précieux pour obtenir toutes les grâces. "

" La messe, dit saint Bonaventure est l'abrégé de tous les bien-

faits dont le Seigneur a comblé les hommes." Et le Concile de Trente de dire : " La messe est l'acte le plus agréable à Dieu, c'est celui auquel est attaché le salut du monde entier. " Et un célèbre prédicateur affirmait : " Il serait à souhaiter que tous ceux qui tiennent à être agréables à Dieu fussent vivement pénétrés de cette pensée que, quelque chose qu'il fassent, ils ne feront rien qui leur soit plus utile que d'assister avec dévotion à cet auguste sacrifice. "

" Seigneur, s'écriait un jour une sainte âme, je voudrais avoir autant de cœurs et de langues qu'il y a de feuilles sur les arbres, d'étoiles au ciel et de gouttes d'eau dans l'Océan, pour vous louer et vous honorer comme vous le méritez"; et aussitôt une voix mystérieuse de lui répondre: "Console-toi, ma fille ; par une seule messe que tu entendras avec ferveur, tu me rendras la gloire que tu souhaites, et infiniment plus encore. "

Et à cette messe, les chrétiens devraient communier souvent. Alors ils n'auraient qu'à prêter l'oreille pour entendre une voix douce et suave leur dire : "Mon enfant, donne-moi ton cœur ; donne-moi ce cœur que j'ai tant aimé, que j'aime encore. Tu t'es approché de la sainte Table, je veux le remplir de ma présence et de mes grâces, je veux le façonner si bien qu'il deviendra un cœur nouveau ; je veux l'enflammer au contact du mien. A l'avenir il sentira plus de forces pour me rester fidèle, pour me rester soumis, pour ne vivre que pour moi et agir de manière à mériter un jour de venir goûter dans le ciel l'éternelle récompense promise à ceux qui aiment sincèrement Dieu sur la terre."

Notre âme est comme une lampe, comme un foyer, comme une citerne ; la lampe, pour éclairer, a besoin d'huile ; le foyer, pour donner de la chaleur, a besoin de combustible; une citerne, pour arroser un jardin, a besoin d'être rempli d'eau du ciel ou de ruisseau. Or ce qui éclaire l'esprit, ce qui réchauffe le cœur, ce qui vivifie l'âme, c'est ce pain délicieux que nous donne Jésus-Christ. Et de même qu'une lampe sans huile s'éteindrait, qu'un foyer sans combustible serait froid, qu'une citerne sans eau serait desséchée, ainsi sans le pain eucharistique l'âme est condamnée à l'obscurité, au froid, à la mort. Voilà pourquoi saint Antonin s'écrie : " O banquet délicieux, source admirable de salut, rempli de tou-

tes sortes de suavités, engraissez mon âme par l'abondance de vos dons. "

" O Jésus, s'écriait saint Augustin, viens en moi pour que cette nourriture qui est la chair de mon Dieu, serve au salut de mon âme, afin qu'en te mangeant, je vive de toi, je vive pour toi, je parvienne jusqu'à toi, je demeure en toi. "

Et quand nos chers fidèles auront communié, quand Jésus descendu en eux reposera sur leur cœur, qu'ils lui demandent de lui être toujours fidèles, de combattre vaillamment le bon combat, de travailler sans repos et sans cesse à se vaincre.

Qu'ils lui demandent le courage et la force... qu'il trempe l'acier de leur volonté dans le feu de sa grâce, afin que, comme dit l'Apôtre, elles restent invinciblement attachées à tout ce qui est vrai, à tout ce qui est pur, à tout ce qui est juste, à tout ce qui est saint, à tout ce qui est honneur et vertu. Cela sera la beauté et la grandeur de leur vie ; qu'ils lui demandent aussi ce qui en est le charme et l'enchantement, le bonheur. Leur pauvre cœur en a si faim et si soif ! C'est vrai, le bonheur n'est pas de ce monde, Dieu le réserve à l'autre ; mais qu'ils lui demandent de leur en laisser goûter ici-bas quelque saveur lointaine. Qu'ils lui demandent de ne faire trop pesant sur leurs épaules le fardeau de la vie ; il est parfois si dur à porter ; mais quoi qu'il décide de leurs destinées, qu'ils aient confiance en lui, qu'ils lui soient fidèles ; à brebis tondue, il mesurera le vent. Il est la force ; il est le pardon, mais il est aussi la bonté, l'amour, l'espérance.

Quelle belle réponse faisait un jour un bon catholique à un impie qui lui demandait pourquoi il se rendait souvent à l'église : " Je vais à l'église, lui dit-il, parce que c'est la maison de mon Dieu et que tout me fait un devoir de lui payer dans son temple le tribut de mes adorations et de ma reconnaissance. "

Je vais à l'église parce que je suis faible et que j'y trouve la force ; parce que je suis peu fortuné et que je m'y console de n'être pas dans une position plus indépendante.

Je vais à l'église parce que j'ai des défauts, des passions et qu'il m'arrive quelquefois de tomber dans le péché ; je sais

que j'ai besoin d'être pardonné et c'est aux pieds de Jésus-Christ qu'on trouve le pardon.

Je vais à l'église parce que j'ai besoin de lumière, de secours, parce que j'ai mille choses à demander au bon Dieu. Or c'est là qu'il accorde ses audiences aux malheureux et qu'il leur distribue ses faveurs.

Je vais à l'église parce que tout ne finit pas avec la vie, parce que j'ai une âme à sauver et que, pour la sauver, je dois lui donner tous les soins qu'elle réclame, la faire participer aux sacrements, la retremper dans l'atmosphère surnaturelle. Et c'est ce que je trouve à l'église.

QUI FAUT-IL PRIER ?

Toute prière, pour avoir un effet, doit nécessairement parvenir à Celui qui seul peut l'exaucer ; or Dieu seul a le pouvoir de nous accorder les choses que nous lui demandons, parce qu'il est la source de tout bien et de toute perfection. Il est donc évident qu'il doit être la fin suprême de toutes nos prières.

Et pour que nos prières soient exaucées, prions au nom de Jésus-Christ qui est notre médiateur entre Dieu et les hommes ; présentons à Dieu le prix inestimable de notre rédemption comme la source de toutes les grâces que nous lui demandons.

Il est de foi que nos actions n'ont de valeur surnaturelle que par les mérites de Jésus-Christ. Nos pensées, nos paroles, nos bonnes œuvres, tout doit passer par le Calvaire pour s'imprégner d'un parfum divin et le sang de Jésus-Christ peut seul mettre un cachet surnaturel sur les actions de l'homme. Il y a un abîme entre les hauteurs du ciel et les misères humaines ; il ne fallait rien moins que la puissance d'un Dieu pour nous aider à le franchir. Voilà pourquoi l'église, à la fin de toutes ses oraisons, ajoute ces paroles : Par Notre Seigneur Jésus-Christ qui vit et règne avec vous. Cette seule parole est comme un charbon brûlant qui, jeté sur l'encens de nos prières, le consume, le change en vapeurs odoriférantes et lui donne la force de monter vers les cieux. Le prêtre à l'autel répète continuellement les mêmes paroles. Avant la consécration, il s'écrie : O Père très clément, nous vous adressons nos vœux suppliants par Jésus-Christ, votre Fils, Notre Seigneur "*Te igitur, clementissime Pater, per Jesum Christum Filium tuum Dominum nostrum, supplices Te rogamus et petimus.*" Après la consécration, tenant en ses mains la Sainte Hostie, il s'écrie encore : C'est par lui, c'est avec lui, c'est en lui, que tout honneur et toute gloire vous appartiennent ô mon Dieu, le Père tout puissant, dans l'unité du Saint-Esprit :

"*Per ipsum et cum ipso et in ipso.*" Partout dans les liturgies, dans les livres de prières mis entre les mains des fidèles, des paroles analogues sont répétées presqu'à chaque page et jamais l'Eglise catholique n'a été infidèle à cette parole de saint Cyrille : " C'est notre coutume de terminer chaque prière au nom de Jésus-Christ. "

Prier au nom de Jésus-Christ, c'est dire à Dieu : Il est vrai que je ne suis par moi-même que misère et péché, que je ne suis pas digne que vous m'écoutiez ; mais aussi n'est-ce pas en mon nom que j'ose me présenter devant votre auguste majesté pour solliciter vos faveurs, mais au nom de votre Divin Fils, notre adorable Sauveur. C'est uniquement sur ses mérites infinis que je m'appuie pour obtenir de votre miséricorde la grâce que je demande. C'est par sa bouche que je viens vous parler ; je dépose ma prière en ses mains ; je la lui consacre comme son propre bien afin qu'il en dispose selon son bon plaisir, qu'il la dépouille surtout de ce qu'elle a d'indigne de vous et qu'il la sanctifie. Ce n'est donc pas sur mon néant, Seigneur, que vous devez jeter les yeux ; ne considérez que les adorables perfections de votre cher Fils qui vous est égal en toutes choses et en qui vous avez mis toutes vos espérances : *respice in faciem Christi tui.* Comment du reste pourriez-vous détourner de moi vos regards, puisqu'en me méprisant c'est lui que vous mépriseriez, et qu'en me rejetant, vous le rejetteriez lui-même. Je sais que vous ne pouvez rien lui refuser ; voilà pourquoi j'ai toute confiance en votre miséricorde.

Revêtus ainsi de Jésus-Christ, nous ne pouvons pas ne pas avoir une entière confiance en nos prières, puisqu'il nous assure lui-même que tout ce que nous demanderons à son Père en son nom nous sera accordé : " Tout ce que vous demanderez à mon Père en nom nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le pouvoir qu'il accorde à son Fils *Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, hoc faciem ut glorificetur Pater in Filio* " (Jean xiv).

C'est pour cela que l'Apôtre nous presse de nous approcher du trône de la grâce qui est Jésus-Christ afin d'arriver par lui jusqu'à la miséricorde du Père éternel, seule voie qui puisse

nous y conduire : " *Adeamus cum fiducia ad thronum gratiæ ut misericordiam consequamur* " (Heb. iv).

Le trône de grâce, dit saint Alphonse de Liguori, c'est Jésus-Christ qui est maintenant assis à la droite de son Père sur un trône, non de justice mais de grâce, pour nous obtenir le pardon, si nous sommes en état de péché, et les moyens de persévérer, si nous jouissons de l'amitié de Dieu. "

Si un souverain faisait savoir à ses sujets que tous ceux qui auront quelque demande à lui faire devront s'adresser à son fils qui se met à leur disposition pour recevoir leurs suppliques ; et que non seulement ce fils se charge de les lui remettre de sa propre main, mais encore de les appuyer de tout son crédit, comme s'il en était lui-même l'auteur, combien les sujets de ce roi ne s'estimeraient-ils pas heureux d'une telle faveur et ne s'empresseraient-ils pas d'y avoir recours ? Eh bien ! c'est là ce que fait dans le ciel Jésus-Christ, Fils unique et éternel de Dieu le Père ; il s'y est constitué notre avocat et ne cesse de plaider notre cause auprès de son Père ; il reçoit avec empressement toutes les prières que nous lui adressons et il s'empresse de les présenter à son Père en les appuyant de son divin crédit. Il épouse notre cause ; il la plaide comme si c'était une affaire qui lui fût personnelle. Ne manquons donc jamais de recourir à un si puissant protecteur et de déposer entre ses mains toutes les demandes que nous avons à adresser à Dieu.

La prière faite au nom de Jésus-Christ, avec la pensée et l'amour de Jésus-Christ, c'est pour nous rappeler une pensée de saint Augustin, une espèce de billet à ordre signé avec le sang précieux du Sauveur et que le Père céleste ne peut pas refuser ; il est d'après ses promesses obligé de le solder, au moins dans la manière qu'il saura devoir nous profiter davantage.

* * *

Mais il ne faut pas oublier qu'il y a entre Dieu et nos âmes des êtres supérieurs et puissants qui peuvent solliciter pour nous des bienfaits et que nous devons ou que nous pouvons prier.

" Invoquer et prier les saints, dit le Concile de Trente, est une chose bonne et utile." Or il y a toujours obligation de faire une chose bonne et utile au salut.

En priant les anges et les saints, nous ne leur demandons pas des faveurs dont ils soient les souverains maîtres, mais nous les supplions de plaider notre cause auprès de Dieu dont ils sont les amis ; nous déposons entre leurs mains nos prières afin qu'ils les présentent eux-mêmes à Dieu, en les appuyant de leur crédit.

Il en est des prières adressées aux anges et aux saints comme des suppliques que l'on dépose entre les mains des ministres d'un roi. Ils n'accordent pas eux-mêmes les faveurs que l'on sollicite, mais ils les obtiennent facilement de leur souverain. Il ne s'est jamais rencontré un homme sensé à qui il soit venu à la pensée de dire que c'est faire injure au prince et méconnaître son autorité que d'adresser des pétitions à ses amis en les priant d'user de leur influence pour en obtenir le succès. Un roi, loin d'être blessé de cette manière d'agir, en est flatté. Il aime à voir la confiance que l'on a en ceux qu'il honore lui-même de son amitié, qu'il fait les dépositaires de son autorité et il accorde bien plus facilement ce qu'on lui demande par leur intermédiaire. Sa dignité, loin d'en souffrir, est au contraire rehaussée de toute la grandeur de ceux qui lui présentent ces prières. Comment se fait-il donc que nos frères séparés s'imaginent faire injure à Dieu en lui adressant leurs demandes par l'intermédiaire des anges et des saints qui sont ses ministres ?

Il est impossible que Dieu défende aux anges et aux saints de s'occuper de nous. Comment pourrait-il ne pas permettre à ceux qui forment sa cour dans le ciel de s'intéresser à notre salut et à notre bonheur éternel ? Il est impossible que ceux qui jouissent de la gloire de Dieu dans le ciel soient insensibles à notre malheureux sort, indifférents à notre destinée. S'ils ne nous aimaient pas, ils seraient indignes du ciel qui est le séjour de la charité.

L'Eglise a toujours recommandé aux fidèles d'invoquer les anges et les saints qui peuvent nous obtenir de Dieu beaûcoup de grâces. Les Saints Pères ont tous enseigné que cette pratique est extrêmement avantageuse à notre salut. Origène disait, en

parlant de l'invocation des saints: " Il nous est permis de dire de tous les justes qui ont quitté cette vie, qu'ils assistent du secours de leurs prières et de leur médiation auprès de Dieu, leurs frères qu'ils ont laissés ici-bas et qu'ils conservent toujours pour eux les mêmes sentiments de charité. Je me prosternerai à genoux et n'osant, à cause de mes péchés, présenter moi-même ma prière à Dieu, j'appellerai tous les saints à mon secours. O vous, saints du ciel, je vous supplie, avec une douleur mêlée de soupirs et de larmes, tombez aux pieds du Dieu des miséricordes pour moi, misérable pécheur. "

" Je vous en supplie, disait aussi saint Ephrem, saints martyrs qui avez tant souffert pour Notre-Seigneur, intercédez pour nous auprès de lui, afin qu'il répande ses grâces sur nous. Dieu miséricordieux, par l'intercession de la Bienheureuse Vierge Marie, de tous les anges et de tous les saints, ayez pitié de votre créature. "

Parmi les anges et les saints il en est que nous devons prier d'une manière toute spéciale parce que nous avons avec eux des relations plus intimes et qu'ils sont plus particulièrement chargés de nous. C'est notre patron, c'est notre Ange gardien, c'est la Très Sainte Vierge.

En nous régénérant dans les eaux du baptême, en nous enfantant à la vie de la grâce, l'Eglise nous a placés sous le patronage d'un saint qui, avant de recevoir la récompense de ses travaux et la couronne de ses victoires, a traversé le pénible torrent de la vie et trempé ses lèvres dans la coupe amère des épreuves. Ce saint est un héros que Dieu a revêtu d'une grande puissance dans le ciel ; il peut nous être d'un immense secours pour nous apprendre à combattre et à vaincre nos ennemis, à poursuivre vaillamment notre chemin vers la céleste patrie. Il connaît la route du ciel et les dangers que l'on y rencontre ; il est d'autant plus disposé à nous prendre en pitié et à nous venir en aide qu'il connaît les écueils semés sur la route de l'éternité.

Soyons donc fiers d'avoir auprès de Dieu un tel représentant. Il est notre guide, consultons-le dans nos difficultés. Il est notre protecteur, invoquons-le et demandons-lui son assistance. Que le jour de sa fête soit surtout marqué par un redoublement de

confiance, de ferveur et de piété. Nous obtiendrons ce jour-là des grâces plus abondantes.

Et parmi ces saints du ciel, il y en a qui ne sont pas canonisés, c'est-à-dire, inscrits dans la liste officielle de l'Eglise ; mais ils règnent dans les splendeurs des cieux. Il n'y a pas de famille si humble soit-elle dont tous les membres ne puissent dire : J'ai dans mes veines du sang des saints. Parmi les heureux habitants du ciel, je compte moi aussi la lignée de mes ancêtres ; depuis le premier de mon nom et de mon sang, qui a reçu le saint baptême, jusqu'à celui qui le dernier dans la maison paternelle s'est endormi dans la paix du Seigneur et la sainte hostie sur les lèvres.

Oui, ne sommes-nous pas les enfants et les petits enfants de bons parents pleins de foi, de charité, de sainteté, qui ont gardé au foyer de la famille le feu sacré des vertus chrétiennes ? Sans sortir de chez nous, est-ce que nous n'avons pas vu dans nos propres demeures, nous échapper, au milieu des transports d'amour de Dieu et de sa croix, de ces chrétiens, de ces chrétiennes, un père ou une mère, un frère ou une sœur, un oncle ou une tante, dont nous disions les larmes aux yeux et la conviction dans le cœur : c'est un saint. Leur mort était l'écho d'une vie édifiante et nous étions portés à les invoquer au lieu de prier pour eux. Ces saints aujourd'hui sont au ciel ; ils nous tendent les bras ; nous pouvons les regarder, les reconnaître, les invoquer.

L'Eglise nous permet de penser que les âmes de nos morts ont, comme les anges, le pouvoir d'intervenir comme bienfaitrices dans les intérêts de ceux qu'ils ont aimés et laissés sur la terre. Sans doute les saints qui sont canonisés sont plus haut placés dans le ciel que nos parents ; mais s'ils sont plus près de Dieu, nos parents sont plus près de nous. Ils nous restent attachés par les liens de la famille que Dieu a créés et qu'il veut voir respectés dans le ciel comme sur la terre. Pourquoi un père ou une mère qui vivent là-haut dans la société des saints ne pourraient-ils pas en faveur de leur famille ce que peuvent les saints canonisés, mais après tout éloignés de cette famille ? Si les saints peuvent quelque chose en notre faveur — et ils nous en donnent

des preuves tous les jours — nos morts, eux aussi, sont pour nous de précieux patrons.

* * *

Si, en tant que chrétiens, nous avons dans le ciel un saint dont nous portons le nom et qui alors nécessairement s'intéresse à nous, nous avons aussi un ange qui veille sur notre double existence temporelle et spirituelle. On l'appelle ange gardien et cet ange est appelé à guider nos pas sur cette terre pendant toute la durée de notre vie. C'est une vérité appuyée sur la parole même de Jésus-Christ. " Prenez bien garde de mépriser aucun de ces petits enfants ; car je vous déclare que, dans le ciel, leurs anges voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux " (Math. xviii).

Depuis le premier instant de notre existence, notre Ange Gardien n'a cessé de nous entourer de ses soins les plus vigilants. " Les Anges, dit Origène, ont soin des âmes qui leur sont confiées, comme des tuteurs ont soin de leurs pupilles. "

Le principal objet de leur sollicitude doit être tout ce qui se rapporte au salut de nos âmes. Ils nous défendent contre les attaques des démons, ils nous aident à découvrir et à éviter les pièges de toute sorte que leur haine tend sous nos pas. Notre faiblesse, dit saint Hilaire, ne pourrait résister à la malice des mauvais anges sans le secours des Anges Gardiens. Quelle sécurité doit nous inspirer l'assistance de ces saints protecteurs qui combattent pour nous !

Ils offrent à Dieu nos prières et les accompagnent de leurs propres supplications. " Tandis que vous priiez avec larmes, dit l'Archange Raphaël à Tobie, j'ai présenté votre prière au Seigneur." Saint Augustin nous assure que les Anges ne nous assurent pas seulement les bienfaits de Dieu, mais qu'ils lui offrent aussi nos supplications, qu'ils portent devant lui nos gémissements et nos soupirs, non pas, dit-il, que Dieu les ignore, mais pour nous obtenir plus facilement les dons de sa miséricorde et pour nous rapporter les bénédictions de sa grâce. Quel encouragement pour nous, dont les prières sont si souvent lan-

guissantes, d'être assurés que les Anges suppléent à cette imperfection par l'ardeur de leur amour.

Ils nous inspirent sans cesse de bonnes et saintes pensées. Notre âme bien souvent devient comme un théâtre où le bien et le mal, les inclinations pures et les penchants mauvais se livrent un rude combat. Nos anges protecteurs dans cette grande guerre domestique soutiennent notre faiblesse, nous aident à résister à nos ennemis et s'efforcent de faire pencher notre volonté du côté de la vertu et de la grâce.

Ne devons-nous pas être profondément touchés et reconnaissants de l'ineffable bonté de Dieu qui nous a donné pour compagnons et pour guides ces esprits si élevés qui entourent son trône ? Soyons donc attentifs et empressés à remplir les devoirs que nous inspirent envers ces messagers célestes les services qu'ils nous rendent, sans se lasser, dans tout le cours de notre existence.

Le premier est le profond respect que doit nous inspirer la présence de ces purs esprits. Ne faisons jamais devant eux ce que nous ne ferions pas devant une personne que nous aimons et que nous respectons.

Puis donnons à notre Ange Gardien notre affection et notre docilité. Comment ne serions-nous pas remplis d'amour et de dévotion pour cet ami fidèle qui s'attache à nos pas et consacre son existence à notre service, depuis le premier jusqu'au dernier jour de notre vie ? Il est attentif à nos besoins, il nous avertit secrètement de nos devoirs. Soyons empressés de suivre ses inspirations et ne méprisons pas ses salutaires avis.

Enfin songeons à sa puissance auprès de Dieu, au dévouement qu'il nous porte et ayons confiance en lui ; mettons à profit le crédit de ce noble et illustre protecteur.

Quel avantage nous retirerions pour notre sanctification de la pensée habituelle que toutes les actions de notre vie, même les plus secrètes, s'accomplissent sous les yeux de ce témoin pur et incorruptible ! Nous serions alors sans cesse attentifs à ne point le contrister, à ne l'obliger jamais à détourner ses regards par une conduite indigne de la sainteté du caractère chrétien. Souvenons-nous que tous les péchés, quels qu'ils soient, sont pour cet envoyé céleste le sujet d'une grande peine.

* * *

Il nous faut prier les Anges et les saints, et, en particulier, ceux qui sont spécialement chargés de nous de la part de Dieu; mais au dessus des anges et des saints se trouve la Très Sainte Vierge dont les prières sont certainement plus puissantes auprès de Dieu que celles de tout le paradis. Plusieurs Saints disent, en parlant de Marie, que comme nous n'avons accès auprès de Dieu que par le moyen du Fils qui est le médiateur de justice, de même nous n'avons accès auprès du Fils que par le moyen de Marie médiatrice et qui nous obtient, par son intercession, les biens que Jésus-Christ nous a mérités.

Saint Augustin nous enseigne que comme Marie à coopéré par sa charité à la naissance spirituelle des fidèles, Dieu veut qu'elle coopère encore par son intercession à leur faire acquérir la vie de la grâce en ce monde et la vie de la gloire en l'autre. C'est pour cela que l'Eglise veut que nous l'appelions notre vie, notre douceur, notre espérance.

Saint Alphonse l'appelle : " Echelle," parce que, comme on ne monte au troisième échelon qu'en s'appuyant sur le second et au second qu'en se servant du premier ; de même on n'arrive à Dieu que par le moyen de Jésus-Christ et l'on n'arrive à Jésus-Christ que par le moyen de Marie. Il l'appelle ensuite " sa plus grande confiance " et tout le fondement de son espérance parce que, dit-il, Dieu veut que toutes les grâces qu'il nous accorde passent par les mains de Marie ; et, ajoute-t-il, toutes les grâces que nous désirons, nous devons les demander par le moyen de Marie dont les prières ne sauraient jamais être rejetées.

Nous savons que Marie est réellement la mère de Jésus-Christ. Elle doit donc avoir tout pouvoir sur lui. Un fils ne doit rien pouvoir refuser à sa mère quand elle ne demande que des choses justes et raisonnables. Au contraire, il met à sa disposition tout ce qui lui appartient ; il ne veut rien avoir qui ne soit en même temps à sa mère. Or Jésus-Christ qui est non seulement le fils le plus parfait, ayant la mère la plus accomplie, mais qui surpasse autant les autres enfants des hommes que la divinité s'élève

au-dessus de l'humanité, pourrait-il ne pas partager ses biens avec sa mère qui a, elle seule, plus de beauté, de bonté, de vertus, de perfection que toutes les autres mères ensemble ? Cela n'est pas possible.

La place qu'elle occupe dans le ciel ; le pouvoir qu'elle y exerce, nous commande donc d'avoir pour elle une piété et une confiance sans bornes. Soyons assurés que les prières que nous lui adresserons ne seront jamais perdues pour nous, que tôt ou tard nous en ressentirons les salutaires effets ; car Marie peut et veut nous secourir chaque fois que nous invoquerons sa maternelle protection. Profitons donc de la puissance de Marie pour nous ménager un accès favorable auprès du Souverain Juge des vivants et des morts. Nous voulons aller au Fils ; adressons-nous à la Mère. C'est par Marie que l'on arrive à Jésus et par Jésus à Dieu le Père.

Près de Marie au ciel comme il l'était sur la terre se trouve saint Joseph que Jésus a tant aimé, à qui il a obéi quand il était sur la terre et à qui il ne peut encore rien refuser.

La Séraphique Mère Sainte Thérèse a écrit ces mots au chapitre sixième de sa vie : " Je ne me souviens pas de lui avoir jamais rien demandé jusqu'à ce jour qu'il ne me l'ait accordé. Quel tableau je mettrais sous les yeux, s'il m'était donné de retracer les grâces insignes dont Dieu m'a comblée, et les dangers tant de l'âme et du corps dont il m'a délivrée par la médiation de ce bienheureux saint ! Le Très-Haut donne seulement grâce aux autres saints, pour nous secourir dans tel ou tel besoin, mais le glorieux saint Joseph, je le sais par expérience, étend son pouvoir à tous. Notre-Seigneur veut nous faire entendre par là que de même qu'il lui fut soumis sur cette terre d'exil, de même il se plaît encore à faire sa volonté dans le ciel, en exauçant toutes ses demandes. Jusqu'ici j'ai toujours vu des personnes qui ont eu pour lui une dévotion vraie et soutenue par les œuvres, faire des progrès dans la vertu ; car ce céleste protecteur favorise d'une manière frappante l'avancement spirituel des âmes qui se recommandent à lui ... Je m'empresse donc de conjurer, pour l'amour de Dieu, ceux qui ne le croiraient pas d'en faire l'épreuve; ils verront par l'expérience combien il est avantageux de se

recommander à ce glorieux patriarche et de l'honorer d'un culte particulier. "

Voulons-nous donc avancer dans la vertu et obtenir une sainte mort ? Prenons pour guide et pour modèle, durant notre vie, et pour protecteur au terrible moment de l'agonie le glorieux saint Joseph. Prions-le d'une manière spéciale durant le mois de mars et le mercredi de chaque semaine. Il nous obtiendra de l'Enfant Jésus les grâces dont nous avons besoin pour l'aimer comme il l'a aimé et le servir comme il l'a servi.

POUR QUI FAUT-IL PRIER ?

L'homme doit prier ; car la prière est un acte d'adoration et de respect et toute créature doit un tribut d'honneur et de soumission au Souverain Maître des cieux.

L'homme est pauvre et dans sa vie physique et dans sa vie intellectuelle et dans sa vie morale. Le vieil Homère a bien dit : " Tous les hommes ont besoin de la divinité. " Et mieux encore, le Fils de Dieu lui-même a dit : "*Sine me nihil potestis facere*, sans moi vous ne pouvez rien faire " (JEAN XV).

Or il convient à l'être pauvre de tendre la main, au malheureux de demander du secours. Nous devons donc prier et d'abord nous devons le faire pour nous-mêmes. La charité bien ordonnée commence par soi-même. Et que de grâces nous avons à demander à Dieu ! Nous pouvons lui demander tout ce que nous pouvons légitimement désirer : " *Quidquid recte optari potest petere licet*, " dit le catéchisme romain. Ainsi il nous est permis de demander la vie, la santé, la délivrance des maladies, la fécondité de la terre, l'exemption de la misère, la rémission des péchés, le bonheur du ciel.

Nous trouvons des exemples de ces différentes prières dans l'Ecriture Sainte et dans la liturgie de l'Eglise. Ezéchias, sur son lit de mort, sollicite la prolongation de ses jours ; Elie demande la cessation de la sécheresse ; les Apôtres obtiennent par leurs prières la guérison des malades ; Moïse élève les mains vers les cieux et la victoire obéit à son geste ; Le roi prophète implore la miséricorde divine et détourne par sa prière les coups de la justice vengeresse ; le bon larron demande à Notre-Seigneur la grâce de partager son royaume et il l'obtient aussitôt, malgré une vie de crimes et de désordres. Les Saintes Ecritures sont pleines de pieuses aspirations de l'âme tour à tour partagée entre les sentiments de la crainte, de l'amour, du repentir,

de l'espérance et de la reconnaissance. L'âme se tourne vers Dieu, quelque soient les besoins qu'elle éprouve ; car elle sait que Dieu est le centre de tous les biens, que lui seul suffit à enrichir, à soulager, à guérir, à donner la force et le pardon.

Nous pouvons donc demander à Dieu tout ce qui peut faire l'objet d'un désir honnête. " *Hoc licet orare quod licet desiderare*," dit saint Augustin.

Nous devons d'abord demander tout ce qui nous unit à notre souverain bien et l'éloignement de tout ce qui nous en séparerait. L'amour de Dieu, la pratique des commandements, le bonheur du ciel, la fuite du péché doivent être le premier objet de nos demandes.

Nous pouvons aussi demander des biens de l'ordre temporel, puisque, selon l'expression de saint Thomas, ils peuvent être " l'instrument de la vertu. " Mais comme ces biens peuvent, en certaines circonstances, être nuisibles à nos propres intérêts et surtout aux intérêts de notre âme, il faut que notre prière, quand elle touche à ces sortes de demandes, soit toujours faite en conformité avec la volonté de Dieu, d'une manière conditionnelle, si tel est notre plus grand bien ; puis la prière achevée, le mieux est d'abandonner le résultat à la bienveillante protection du Seigneur. Il faut désirer les biens de ce monde d'une manière modérée et dépendant des intérêts de l'éternité ; d'abord le royaume de Dieu et sa justice, le reste comme moyen d'y arriver ou d'y conduire les autres. Alors tout nous sera accordé avec cette gracieuse libéralité et cette noble convenance que le Seigneur sait mettre dans l'effusion de ses bienfaits. " Quand nous cherchons d'abord les choses du ciel, dit saint Jean Chrysostôme, celles de la terre réussissent parfaitement."

* * *

Nous devons prier pour nous-mêmes ; nous devons aussi prier pour les autres. Tous les hommes sont frères ; ils descendent tous d'Adam et d'Eve ; ils ont tous dans les cieux un même Père qui les a créés à son image et à sa ressemblance, qui les aime comme ses enfants et les comble chaque jour de ses bien-

faits. Dieu veut que tous les hommes s'aiment entr'eux comme il les aime lui-même ; qu'ils se donnent des preuves de leur mutuel amour par de mutuelles prières ; qu'ils fassent une sainte violence à son cœur de père afin d'obtenir les uns pour les autres les biens qui sont nécessaires à chacun.

Jésus-Christ nous a fait un commandement précis d'aimer tous les hommes sans distinction de races et de nation. Sa volonté est que nous les aimions, sinon autant que nous-mêmes, du moins du même amour : " *Diliges proximum tuum sicut teipsum,* tu aimeras ton prochain comme toi-même (Math. 19). Et cette loi qui nous commande renferme tous les hommes dans notre cœur, nous fait aussi une obligation de prier pour eux tous. Notre amour serait en effet un amour stérile, s'il nous était permis de rester indifférent au sort de chacun et de ne rien faire pour le bonheur d'autrui.

Prions donc les uns pour les autres ; prions pour les plus jeunes, afin qu'ils conservent l'innocence de leur âme ; prions pour les vieillards afin que les derniers sentiers de la vie leur soient doux et faciles.

Bien que la charité nous prescrive de prier pour tous les hommes en général, il y a néanmoins un ordre à suivre dans l'accomplissement de ce devoir.

Il y a sur la terre des êtres de qui nous tenons l'existence et qui nous sont aussi chers que nous-mêmes. Un des devoirs les plus doux à remplir pour un cœur délicat, c'est celui qui consiste à payer la dette de reconnaissance qu'il a contractée à l'égard de son père et de sa mère, en invoquant souvent Dieu pour ceux qu'il doit tant aimer. Quel est l'enfant qui pourrait ne pas désirer le salut de son père et de sa mère et n'y pas travailler dans la mesure de son pouvoir ? Quel est le père, quelle est la mère qui pourrait voir son enfant bien aimé exposé aux plus redoutables périls et ne pas adjurer Dieu d'aller à son secours ? Que chacun prie donc pour les siens : le mari pour sa femme, celle-ci pour son mari ; les parents pour leurs enfants, les enfants pour leurs parents, les frères les uns pour les autres et ainsi des autres parents.

Prions pour l'Eglise dont nous avons le bonheur d'être les

enfants. Supplions Dieu de protéger sa sainte épouse, de veiller sur elle, de la couvrir de sa toute puissance, de faire revivre dans son sein la foi et la piété des premiers siècles.

Prions pour le Souverain Pontife, le pasteur universel du troupeau de Jésus-Christ ; demandons à Dieu de lui donner l'esprit de sagesse et de conseil qui l'aidera à diriger la barque de Pierre au milieu des difficultés de la route et lui indiquera le moyen de viser au but avec force en disposant tout avec suavité : *Attingit usque ad finem fortiter et disponit omnia suaviter* " (Sap. 7).

Que les fidèles prient pour les évêques ; qu'ils demandent à Dieu de faire en sorte que tous les évêques aiment d'un amour infatigable l'Eglise qu'ils ont épousée, que leurs forces soient inépuisables comme leur dévouement, qu'en tous lieux ils soient entourés d'une couronne de chrétiens fidèles aux saintes lois de l'amour filial. Comme elle est profondément vraie cette parole de Ignace d'Antioche : " Il faut que tous, mais surtout les prêtres, soient un rafraîchissement pour le cœur de l'évêque. " L'âme, quelque petite qu'elle soit, qui verse une goutte de rosée sur le cœur de l'évêque ne sait pas tout le bien qu'elle fait. " Je prie pour vous, dit saint Jean Chrysostôme à son peuple, parce que vous êtes tous enfermés dans mes entrailles paternelles, non seulement à l'église, mais dans la solitude de ma maison ; je prie pour vous, mais il est bien plus juste encore que vous priiez pour moi. "

Que les fidèles prient pour les prêtres, pour ceux qui conduisent les âmes dans les voies du salut et qui ont besoin pour cela de lumière, d'appui, de consolation. Ils ne cessent de dire avec l'Apôtre à ceux dont ils ont charge : " Priez pour nous, *ora pro nobis* " (I Thes. v). Que les fidèles conjurent le Seigneur d'éclairer les prêtres de ses lumières, de les fortifier par sa grâce, de leur communiquer ce feu sacré qu'ils sont chargés d'allumer dans tous les cœurs, de les pénétrer de ces sublimes vérités qu'ils doivent enseigner aux autres. Les prêtres dépensent généreusement leur vie dans des dévouements obscurs que le monde ignore souvent mais que Dieu doit bénir, car il connaît les vœux et les désirs qui remplissent leur cœur pour le bien du troupeau qui leur est confié. Puisse l'affectueuse prière des fidèles, pour

le bonheur desquels ils se sacrifient, être pour eux un rafraîchissement.

Eux aussi déposent tous les jours leurs prières sur l'autel ; ils demandent pour leurs ouailles la lumière plus vive de la foi, la pureté de la vie, la persévérance dans le bien, la joie et la sérénité de l'âme, le bonheur au milieu des vicissitudes quotidiennes de l'existence et la mort des justes comme une couronne d'une belle vie : " *Non cessamus pro vobis orantes* " (Cor. I).

* * *

Nous devons prier pour les justes afin que ces âmes pures continuent à attirer sur la terre les regards et la miséricorde de Dieu afin qu'elles grandissent chaque jour dans les voies de la perfection ; mais si la charité chrétienne nous fait un devoir d'aider par nos prières les saints à se maintenir dans la bonne voie, elle nous prescrit aussi de faire tous nos efforts pour ramener les pécheurs à la pénitence et les arracher à l'abîme où ils sont plongés. Nos prières ne doivent pas seulement avoir pour fin de conserver à Dieu les âmes qui l'aiment mais encore de lui rendre celles que le démon lui a enlevées. Du reste prier pour les pécheurs c'est parfaitement entrer dans les sentiments de Jésus-Christ qui a passé sa vie à rechercher la brebis égarée pour la charger sur ses épaules et la ramener au bercail, qui a tout fait pour la conversion des pécheurs, qui a souffert et qui est mort pour les racheter. Ce n'est pas pour les justes, mais pour les pécheurs, ce n'est pas pour ceux qui se portent bien, mais pour ceux qui sont malades qu'il est venu sur la terre, nous dit-il : " *Venit Filius hominis salvare quod perierat,* " le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu " (Math. xviii). Ce ne sont pas ceux qui se portent bien, mais ceux qui sont malades qui ont besoin du médecin. " Ce ne sont pas les justes mais les pécheurs que je suis venu appeler " (Math. ix).

Bien plus il nous déclare lui-même qu'il y a plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre vingt dix neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Et il ajoute : " Je vous le déclare, il y aura une très grande joie parmi

les anges de Dieu, lorsqu'un pécheur seulement fera pénitence (Luc, xv).

Les pécheurs sont nos frères ; nous sommes tenus de venir à leur secours ; ils sont morts à la vie de la grâce, nous devons leur tendre les mains pour les arracher au tombeau du péché. Nous devons, à l'exemple de l'Eglise et de tous les saints prier avec ferveur pour le retour à leur Père céleste de ces malheureux enfants prodigues. Saint Alphonse de Liguori nous dit : " Dès qu'on aime Dieu et que l'on considère l'amour qu'il porte aux âmes et tout ce que Jésus-Christ a fait et souffert pour leur salut, et le désir qu'a le Divin Sauveur que nous priions pour les pécheurs, comment est-il possible de voir avec indifférence tant de malheureux qui vivent séparés de Dieu et esclaves de l'enfer ? Comment est-il possible de ne pas se sentir excité à supplier fréquemment le Seigneur de les éclairer et de leur donner la force de sortir de cet état déplorable dans lequel ils dorment et vivent comme perdus sans retour ? "

* * *

La charité chrétienne ne se borne pas aux âmes qui vivent sur la terre ; elle franchit les limites de ce monde pour aller visiter les âmes qui ne sont pas assez pures pour entrer au ciel et qui sont dans ce lieu d'expiation qu'on appelle le purgatoire. Là elles souffrent et l'Eglise nous dit par le Concile de Trente que nous pouvons les secourir et abréger leurs châtiments par les sacrifices et la prière. " *Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare ut a peccatis solvantur,* c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. "

Et parmi ces âmes qui souffrent il en est qui autrefois nous furent chères. C'est peut-être une mère qui nous aimait de toute la tendresse de son cœur et que nous chérissions de toute l'ardeur du nôtre ; c'est peut-être un père qui nous comblait de caresses et de bienfaits et que nous avons pleuré de toutes les larmes de nos yeux quand la mort est venue nous l'enlever. C'est un frère, une sœur qui faisaient les délices de nos premières années. C'est

un enfant qui faisait notre espérance et notre bonheur. Pourrions-nous les oublier ? Il n'y a que quelques mois, tout au plus quelques années qu'ils nous ont quittés et nous ne penserions plus à eux ! Les larmes que nous avons versées sur leurs tombes auraient-elles déjà étouffé toute notre affection ? Et c'est au moment où elles ont le plus besoin de nous que nous les délaisserions ! Si les sacrifices qu'ils nous demandent nous coûtaient beaucoup, nous serions moins coupables de les leur refuser, mais ils sont si faciles ; quelques prières leur feraient le plus grand bien. Du fond de leur gouffre de feu, ils crient vers nous ; ne fermons pas impitoyablement les oreilles pour ne pas les entendre.

Prions donc pour ces âmes qui nous étaient chères, pour ces malheureux, frères, sœurs, parents, amis qui nous aimaient sincèrement et qui implorent notre secours. En le faisant nous serons agréables à Celui qui a dit : " Je me souviendrai d'un verre d'eau donné en mon nom. " Nous soulagerons ces âmes torturées dans le feu du purgatoire ; nous accumulerons beaucoup d'actes de charité ; nous nous préparerons des trésors de mérites pour le ciel et nous nous ménagerons dans le paradis beaucoup d'amis qui, un jour, viendront nous en ouvrir la porte.

Nous ne devons pas en effet l'oublier. Ces âmes, une fois délivrées par nos prières, se souviendront de nous auprès de Dieu dans le ciel ; elles plaideront notre cause ; elles travailleront à nous obtenir les grâces dont nous avons besoin et nous rendront avec usure le bien que nous leur aurons fait... Nous aurons été leurs anges libérateurs ; elles deviendront nos anges gardiens, nos anges protecteurs ; elles nous aideront à parvenir au séjour du bonheur éternel que nous leur aurons ouvert.

Un grand peintre Hippolyte Flandrin, décorant l'église de saint Paul à Nîmes, eut une pensée extrêmement délicate. Il inscrivit dans les plis du vêtement du Christ, tout près de son cœur, les noms de son père et de sa mère, de tous ceux qu'il avait aimés, vivants ou morts. Ce n'est que longtemps après qu'on fit cette touchante découverte dont l'artiste n'avait parlé à personne.

Aimons à nommer ainsi dans nos prières les personnes que

nous aimons le plus. Ce sera en quelque sorte inscrire leurs noms dans le Cœur de Jésus-Christ. C'est dans ce cœur adorable que nous nous retrouverons un jour au paradis.

* * *

Tous les saints docteurs de l'Eglise nous disent que la prière c'est la chaîne d'or qui suspend la terre au ciel, le lien sacré qui attache le monde visible au monde invisible, la créature au Créateur, le temps à l'éternité. C'est la citadelle qui abrite l'âme, le rempart que toutes les forces de l'enfer ne sauraient renverser et l'armure puissante qui donne infailliblement la victoire. C'est encore l'échelle mystérieuse au pied de laquelle nous dormons, la tête appuyée sur les dures épines de la vie; et au sommet sont les anges qui toujours montent et descendent emportant nos vœux et nos désirs et nous rapportant d'ineffables bénédictions et de suaves espérances. Pour résumer en un mot l'enseignement de l'Eglise, la prière est la force cachée qui soulève la terre jusqu'au ciel et abaisse le ciel jusqu'à la terre.

C'est ainsi qu'autrefois les chrétiens entendaient ce noble et pieux exercice ; la prière était toute leur vie, leur richesse principale, leur secours continuel au milieu des nombreux besoins de leur vie. Ils ne comprenaient pas la vie de l'âme sans la prière. Ils la regardaient comme le principe de leur bonheur même temporel, la cause de leur succès, la source de tous les biens. C'était du reste l'application permanente de cette parole de l'Evangile : " Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. "

Un trop grand nombre de chrétiens aujourd'hui n'entendent plus ce langage et ont perdu l'intelligence des grandes vérités chrétiennes. La prière n'est plus pour eux la grande ressource et la pensée principale de la vie.

Puisse Dieu faire comprendre à ses enfants que seuls nous ne pouvons rien dans l'ordre surnaturel ; que la sève qui vivifie notre âme, c'est la grâce, et cette divine sève circule dans nos âmes par la prière. C'est ce qui faisait dire à saint Bonaventure: " Sans la prière notre âme est un vrai cadavre. "

QUELQUES
PRIÈRES ENRICHIES D'INDULGENCES

Indulgence plénière

après la confession et la sainte communion en présence d'un crucifix

O bon et très doux Jésus, je me prosterne à genoux en votre sainte présence, pour vous prier et vous conjurer avec toute l'ardeur dont je suis capable, de daigner imprimer dans mon cœur de vifs sentimens de foi, d'espérance et de charité, un vrai repentir de mes fautes et une volonté ferme de m'en corriger ; pendant que je considère et que je contemple en esprit vos cinq plaies, avec une grande compassion et une grande douleur, ayant devant les yeux ce que David prophétisait de vous, ô bon Jésus : *ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os.*

(Il faut ajouter quelque prière à l'intention du Souverain Pontife.)

Sept ans et sept quarantaines chaque fois

1 " Mon Seigneur et mon Dieu. " (En regardant la Sainte Hostie à l'élévation ou à l'exposition du Très Saint Sacrement.)

2 Invocation des saints noms de Jésus, de Marie et de Joseph. (ensemble)

3 Les actes de foi, d'espérance et de charité.

Acte de foi. Mon Dieu, nous croyons fermement tout ce que la Sainte Eglise Catholique, Apostolique, Romaine nous ordonne de croire, parce que c'est vous, ô Vérité infaillible, qui le lui avez révélé, et que vous ne pouvez ni vous tromper ni nous tromper.

Acte d'espérance. Mon Dieu, nous espérons avec la plus ferme confiance que vous nous donnerez, par les mérites de Jésus-Christ, votre grâce en ce monde et, si nous observons vos com-

mandements, votre gloire dans l'autre, parce que vous nous l'avez promis et que vous êtes souverainement fidèle dans vos promesses.

Acte de charité. Mon Dieu, nous vous aimons, ou du moins nous avons le plus grand désir de vous aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces ; et nous aimons notre prochain comme nous-même pour l'amour de vous.

" Mon Dieu, je crois en vous parce que vous êtes la vérité même. "

" Mon Dieu, j'espère en vous parce que vous êtes infiniment bon. "

" Mon Dieu, je vous aime parce que vous êtes infiniment aimable et j'aime mon prochain comme moi-même pour l'amour de vous. "

(*7 ans et 7 quar. — Indulgence plénière par mois pour récitation quotidienne.*)

Trois cents jours chaque fois

1 " Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre. "

2 " Doux Cœur de Jésus, soyez mon amour. "

3 " Tout pour vous, ô Cœur sacré de Jésus. "

4 " Cœur sacré de Jésus, je crois à votre amour pour moi.

5 " Cœur eucharistique de Jésus, ayez pitié de nous. "

6 " Béni soit le très sacré Cœur eucharistique de Jésus. "

7 " Cœur de Jésus, que votre règne arrive. "

8 " Cœur sacré de Jésus, j'ai confiance en vous. "

9 " Doux Cœur de mon Jésus, faites que je vous aime de plus en plus. "

10 " Ame de Jésus-Christ, sanctifiez-moi. "

11 " Cœur agonisant de Jésus, ayez pitié des mourants. "

12 " Jésus, Marie. "

13 " Seigneur Jésus, couvrez de la protection de votre Divin Cœur Notre Très Saint Père le Pape. Soyez sa lumière, sa force, sa consolation. "

14 " Cœur divin de Jésus, convertissez les pécheurs, sauvez les agonisants, délivrez les saintes âmes du purgatoire. "

15 " Seigneur, doux Jésus, donnez-leur (ou donnez-lui) le repos éternel. "

16 " O Cœur d'amour, je mets toute ma confiance en vous, car je crains tout de ma faiblesse, mais j'espère tout de vos bontés. "

17 " Mon Dieu, faites l'unité des esprits dans la vérité et l'union des cœurs dans la charité. "

18 " Venez, Esprit-Saint, remplissez les cœurs de vos fidèles et allumez-y le feu de votre amour. "

19 " Loué et remercié soit à chaque instant le Très Saint et Très Divin Sacrement. "

20 " O Jésus, dans le Très Saint Sacrement, ayez pitié de nous."

21 " Cœur Sacré de Jésus, soyez mon amour. "

22 " Cœur de Jésus, brûlant d'amour pour nous, enflammez notre cœur de votre amour. "

23 " O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. "

24 " O Cœur très pur de Marie, je me confie en vous. "

25 " Doux Cœur de Marie, soyez mon salut. "

26 " Bénie soit la sainte et Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu. "

27 " Notre Dame du Très Saint Sacrement, priez pour nous. "

28 " Notre Dame de Lourdes, priez pour nous. "

29 " Notre Dame de compassion, Mère de tous les chrétiens, priez pour nous. "

30 " Notre Dame, Reine de la Garde, priez pour nous qui avons recours à vous. "

31 " Marie, notre espérance, priez pour nous. "

32 " Mère de l'amour, de la douleur, de la miséricorde, priez pour nous. "

33 " Marie très douloureuse, mère de tous les chrétiens priez pour nous. "

34 " Accordez-leur, Seigneur, le repos éternel et que la lumière éternelle les éclaire. Qu'ils reposent en paix. Ainsi soit-il.

35 " Les litanies de la Très Sainte Vierge. "

36 " Ame de Jésus-Christ, sanctifiez-moi ; Corps de Jésus-Christ, sauvez-moi. Sang de Jésus-Christ, enivrez-moi. Eau sortie du Cœur de Jésus-Christ, lavez-moi. Passion de Jésus-Christ fortifiez-moi. O mon Jésus, exaucez-moi. Ne permettez pas que rien ne me sépare de vous. Contre l'esprit malin, défendez-moi. A l'heure de la mort, appelez-moi. D'arriver jusqu'à vous, commandez-moi, afin qu'avec les saints, je vous loue dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. "

(*300 jours d'indulgence une fois par jour. — Indulgence plénière une fois par mois, aux conditions ordinaires. — Indulgence de sept ans et sept quarantaines, si l'on fait ces invocations après la sainte communion.*)

37 " Souvenez-vous, très miséricordieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre assistance et réclamé votre intercession, ait été abandonné de vous. Animé d'une pareille confiance, je cours à vous, ô Vierge des vierges et notre Mère, je viens à vous et gémissant sous le poids de mes péchés, je me prosterne à vos pieds, ô Mère du Verbe, ne rejetez pas mes prières, mais écoutez-les favorablement et daignez les exaucer. Ainsi soit-il.

(*300 jours chaque fois — Indulgence plénière une fois le mois.*)

Cent jours chaque fois

1 " Aimé soit partout le Sacré-Cœur de Jésus. "

2 " Mon Jésus, miséricorde. "

3 " Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous. "

4 " Cœur de Jésus, source de toute pureté, ayez pitié de nous. "

5 " Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur et ma vie. "

6 " Jésus, Marie, Joseph, assistez-moi dans ma dernière agonie. "

7 " Jésus, Marie, Joseph, que je meure paisiblement en votre sainte compagnie. "

8 " Que la très sainte, très juste, très aimable volonté de Dieu s'accomplisse ; qu'elle soit louée et exaltée en toutes choses et pendant toute l'éternité. "

9 " Père éternel, je vous offre le très précieux sang de Jésus-Christ en expiation de mes péchés et pour les besoins de la sainte Eglise. "

10 " O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. "

11 " Notre Dame du Sacré-Cœur, priez pour nous. "

12 " Cœur Immaculé de Marie, priez pour nous. "

13 " Ange de Dieu, qui êtes mon gardien, par un bienfait de la Divine charité, éclairez-moi, protégez-moi, dirigez-moi et gouvernez-moi. "

(*100 jours d'indulgence chaque fois ; de plus une indulgence plénière une fois le mois et à l'heure de la mort.*)

14 " *Cent jours d'indulgence chaque fois qu'on récite* l'Angelus *ou* le Regina Cœli, *au son de la cloche, à genoux et avec un cœur contrit, le matin, à midi ou le soir. Indulgence plénière une fois le mois pour les fidèles qui auront récité cette prière, au moins une fois chaque jour du mois.*

15 " *Cinquante jours d'indulgence chaque fois qu'on fait le signe de la croix ; cent jours, si on le fait avec de l'eau bénite.*

Prière au moment du lever

O Jésus, souverainement digne d'être aimé, je vous rends grâce de m'avoir préservé de la mort subite pendant ces heures de repos que je viens de prendre. Vous m'avez accordé un sommeil

réparateur, ensuite vous m'avez éveillé et donné la force de me lever courageusement pour me mettre de nouveau à votre service. Seigneur, je vous en remercie. Ayez encore la bonté de m'aider, afin que, fortifié et encouragé par votre grâce, je puisse, par amour pour vous et pour faire votre sainte volonté, réciter attentivement, respectueusement, dévotement mes prières en union avec la prière que vous-même adressez à Dieu du fond du tabernacle ; que toutes les actions de cette journée soient pour votre gloire, pour mon salut et celui de tous les hommes.

Prosterné à vos pieds, j'adore votre suprême majesté et je m'anéantis devant vous.

Je vous aime par-dessus toutes choses, plus que moi-même, plus que ma vie et je me repens sincèrement de vous avoir offensé.

En union avec Jésus crucifié, je vous consacre mon corps, mon âme, tous mes sens, toutes mes facultés, ma mémoire, mon entendement, ma volonté.

Je vous offre mes pensées, mes désirs, mes paroles, mes actions, mes peines. Disposez de moi et de tout ce qui m'appartient, selon votre bon plaisir. Je veux être à vous, tout à vous, dans le temps et dans l'éternité.

Je m'unis aux intentions très pures de Jésus, de Marie, de Joseph, de tous les saints et je suis résolu de ne chercher, ô mon Dieu, dans toutes mes œuvres, que l'accomplissement parfait de votre volonté. Je désire que tout le monde vous aime, vous serve et vous possède éternellement.

O Jésus souffrant, daignez vous-même inspirer mes pensées, purifier mes affections, diriger mes désirs, dicter mes paroles, sanctifier mes actions, me conserver la patience dans les contrariétés.

Marie, ma bonne Mère, préservez-moi du péché ; rendez-moi fidèle à mes devoirs, constant dans la prière, invariable dans la pratique de la douceur et de la vraie charité.

Saint Joseph, obtenez-moi la paix de la conscience, le désir des biens de la grâce et l'union continuelle de mon âme avec Jésus crucifié. Ainsi soit-il.

Prière de saint Augustin

Faites que je vous aime, Seigneur, la beauté et la douceur mêmes. Faites que je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces, de toutes mes intentions.

Donnez-moi la grâce de m'attacher à vous, avec une grande contrition de cœur et une source abondante de larmes ; avec un respect profond et une crainte vraiment filiale.

Que toujours et partout, je vous aime de tout mon cœur, sur mes lèvres et devant l'œil intérieur de mon âme, afin que nulle affection étrangère ne puisse jamais m'éloigner de vous.

Prière de saint Bernard

Seigneur Jésus, que votre divine présence nous réjouisse. Nous avons besoin de conseils, de secours, de protection. Nous sommes facilement trompés ou séduits. Si nous essayons de faire le bien, nous manquons de courage ; si nous nous efforçons de résister au mal, nous sommes faibles, sinon vaincus.

Venez donc remédier à notre aveuglement, aider notre faiblesse, protéger notre fragilité. Changez nos ténèbres en lumières, préservez-nous des périls, affermissez notre courage dans les combats. Conduisez-nous suivant votre volonté sur le chemin que nous avons à parcourir.

Prière de saint Alphonse de Liguori

O Jésus que j'adore et que j'aime, voici celui qui a contristé votre cœur si digne d'amour. Comment ai-je pu vous causer de la peine à vous qui m'avez tant aimé ? Que ne puis-je avoir autant de douleur de mes fautes que vous en avez eue vous-même durant votre passion ! Donnez-moi désormais l'horreur de tout ce qui vous offense, que j'évite même les fautes les plus légères parce qu'elles vous déplaisent, à vous qui êtes digne d'un amour infini. Je voudrais mourir de repentir, à la pensée de vous avoir affligé par mes ingratitudes. Accordez-moi la grâce de vous invoquer toujours dans mes tentations ; donnez-moi votre amour et la persévérance finale.

Actes de consécration au Divin Cœur de Jésus

O Cœur adorable de Jésus, le plus tendre, le plus aimable, le plus généreux de tous les cœurs, pénétré de reconnaissance à la vue de vos bienfaits, je viens aujourd'hui me consacrer à vous sans réserve et sans retour. Daignez accepter mon cœur, ou plutôt, prenez-le vous-même, changez-le, purifiez-le, pour le rendre plus digne de vous, rendez-le humble, doux, patient, fidèle et généreux comme le vôtre, en l'embrasant de tous les feux de votre amour. Cachez-le dans votre divin Cœur, avec tous les cœurs qui vous aiment et qui vous sont consacrés, et ne permettez pas que je le reprenne jamais. Ah ! plutôt mourir que de jamais contrister votre Cœur adorable. Oui, Cœur de Jésus, toujours vous aimer, vous honorer, vous servir, toujours être tout à vous : c'est le vœu de mon cœur, à la vie, à la mort et dans toute l'éternité.

Souvenez-vous, ô Sacré-Cœur de Jésus, de tout ce que vous avez fait pour sauver nos âmes et, nous vous en supplions, ne les laissez pas périr ; ne repoussez pas ces âmes qui viennent à vous défaillantes sous le poids de leurs misères, oppressés sous celui de tant de douleurs. Soyez touché de notre faiblesse, des dangers qui nous environnent de toutes parts. Remplis de confiance et d'amour, nous venons à votre Cœur comme au cœur du meilleur des pères, du plus tendre, du plus compatissant des amis. Recevez-nous, ô Cœur sacré, dans votre infinie tendresse; faites-nous ressentir les effets de votre compassion et de votre amour ; régnez sur nos intelligences par la simplicité de notre foi ; régnez sur nos cœurs par l'amour sans réserve dont ils brûleront désormais pour vous ; bénissez nos entreprises temporelles et spirituelles ; écartez nos soucis, sanctifiez nos joies, soulagez nos peines ; donnez-nous la grâce de vos aimer dans le temps et celle de vous posséder dans l'éternité.

Je vous adore, Cœur sacré de mon Sauveur, source de la vie éternelle, trésor de tous les biens, fournaise ardente du divin amour. Soyez à jamais mon asile et le lieu de mon repos. Je

vous consacre mon corps, mes sens, mon âme et ma vie. Embrasez-moi de l'amour dont vous êtes consumé. Répandez dans mon cœur les grâces que vous m'avez acquises par l'effusion de votre sang. Faites que mon cœur vous soit tellement uni, que votre volonté soit la règle de mes pensées, de mes paroles, de mes actions. Communiquez-moi la force de pratiquer l'humilité, la mansuétude, la chasteté, la charité, et toutes les vertus dont vous m'avez donné l'exemple. Mon unique désir est de vous appartenir sans réserve dans le temps et dans l'éternité.

Aimable Rédempteur, quel objet plus digne d'amour que vous votre Père éternel pouvait-il me commander d'aimer ? Vous êtes la beauté du paradis, vous êtes l'amour de votre Père ; dans votre cœur siègent toutes les vertus. O Cœur aimable de Jésus, vous méritez l'amour de tous les cœurs ; et moi, je refuserais de vous donner mon pauvre cœur ? Non, mon tendre Rédempteur, je vous l'offre tout entier ; je vous consacre toute ma volonté ; daignez l'accepter et en disposer selon votre bon plaisir. Je ne possède rien et je ne puis rien ; mais j'ai un cœur que je tiens de vous et dont personne ne peut me dépouiller; je puis perdre mes biens, mon sang, ma vie, mais on ne saurait m'enlever mon cœur. Avec ce cœur, je puis vous aimer ; avec ce cœur, je veux vous aimer. C'est à vous, ô Cœur aimant de Jésus, de faire que ce pauvre cœur soit tout à vous, bien que, par le passé, il ait eu l'ingratitude de vous déplaire et de rester volontairement privé de votre amour. Je vous supplie d'embraser mon cœur pour vous comme le vôtre est embrasé pour moi ; faites que ma volonté soit entièrement unie à la vôtre, en sorte que je ne veuille que ce que vous voulez et qu'à l'avenir votre sainte volonté soit la règle de toutes mes actions, de toutes mes pensées, de tous mes désirs. Seigneur, j'espère que vous ne me refuserez point votre grâce pour exécuter la résolution que je prends aujourd'hui à vos pieds, de recevoir en paix toutes les dispositions de votre providence à mon égard pendant ma vie et à ma mort. O Immaculée Vierge Marie, que vous êtes heureuse d'avoir toujours eu la plus parfaite conformité de cœur avec le Cœur de Jésus. O ma tendre Mère,

obtenez-moi, je vous en conjure, la grâce de ne vouloir désormais que ce que vous voulez, Jésus et vous.

(Saint Alphonse)

Consécration à Marie

Me voici, ô Vierge Immaculée, me voici prosterné à vos pieds avec les anges qui entourent votre trône. En présence de la Majesté divine, de Jésus, votre adorable Fils et de toute la cour céleste. Je me consacre sans réserve et pour toujours à vous honorer, aimer et servir.

Je vous offre mon corps, mon âme, mes sens et mes puissances. Soyez dans mes pensées, dans mes désirs, dans mes actions, pour les purifier, les sanctifier et les rendre moins indignes de l'infinie Majesté.

Je vous choisis à jamais comme ma Reine, ma Mère, mon Avocate et mon Modèle. Faites-moi recourir toujours à vous dans mes peines, mes tentations et mes doutes, dans tous les besoins de mon âme.

Je me propose d'imiter vos vertus, surtout votre humilité, votre pureté, votre douceur et votre entière conformité à la volonté divine. Obtenez-moi, ô Vierge miséricordieuse, le pardon de mes péchés, la victoire sur tous mes défauts, la persévérance dans l'amitié de Jésus, et le courage de marcher constamment à sa suite, jusqu'à mon dernier soupir.

Consécration à Marie considérée comme Mère

(par saint François de Sales)

Je vous salue très douce Vierge Marie, Mère de Dieu, et vous choisis comme ma très chère Mère ; je vous supplie de m'accepter pour votre fils et votre serviteur ; je ne veux plus avoir d'autre Mère et Maîtresse que vous. Je vous prie donc, ma bonne, gracieuse et douce Mère, qu'il vous plaise de vous souvenir que je suis votre fils, que vous êtes très puissante, et que je suis une pauvre créature, vile et faible.

Je vous supplie aussi, très douce et chère Mère, de me gouver-

ner et défendre en toutes mes actions ; car, hélas ! je suis un pauvre nécessiteux et mendiant, qui ai besoin de votre sainte aide et protection. Eh bien donc ! très Sainte Vierge, ma douce Mère, de grâce, faites-moi participant de vos biens et de vos vertus, de votre excellente pureté et fervente charité ; mais accordez-moi surtout (*indiquez ici la grâce spéciale que vous sollicitez.*)

Ne me dites pas, gracieuse Vierge, que vous ne pouvez pas ; car votre bien aimé Fils vous a donné toute puissance, tant au ciel que sur la terre. Vous n'allégueriez pas non plus que vous ne devez pas, car vous êtes la Mère commune de tous les pauvres enfants d'Adam et singulièrement la mienne.

Puisque donc, très douce Vierge, vous êtes ma Mère et que vous êtes très puissante, qu'est-ce qui pourrait vous excuser, si vous ne me prêtiez votre assistance ? Voyez ma Mère, que vous êtes contrainte de m'accorder ce que je vous demande et d'acquiescer à mes gémissements. Soyez donc exaltée sous les cieux et, par votre intercession, faites-moi présent de tous les biens et de toutes les grâces qui plaisent à la Très Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, l'objet de mon amour pour le temps présent et pour la grande éternité. "

Prière à Marie

(par saint Alphonse de Liguori)

Très Sainte Vierge Immaculée, ma Mère, ô Marie, à vous qui êtes la Mère de mon Seigneur, le refuge des pécheurs, j'ai recours aujourd'hui ; je vous vénère, ô grande Reine et vous remercie des grâces si précieuses que vous m'avez faites jusqu'ici.

Je vous aime, ô Souveraine très aimable et pour votre amour je promets de vouloir vous servir toujours et de faire tous mes efforts pour que vous soyez aussi aimée par les autres. Je place en vous toutes mes espérances, tout mon salut ; acceptez-moi pour votre serviteur, acceuillez-moi sous votre protection, ô Mère de miséricorde. Et puisque vous êtes si puissante auprès de Dieu, délivrez-moi de toutes les tentations, ou obtenez-moi la force de vaincre jusqu'à la mort.

Je vous demande un véritable amour de Jésus-Christ. Par

vous, j'espère faire une bonne mort. O ma Mère, par l'amour que vous portez à Dieu, je vous prie de m'assister toujours, mais spécialement aux derniers instants de ma vie. Ne m'abandonnez point que vous ne me voyiez en sureté au ciel, occupé à vous bénir et à chanter vos miséricordes pendant toute l'éternité.

Prière pour obtenir l'amour envers Jésus et Marie

O Marie, je sais que vous êtes la plus noble, la plus sainte, la plus aimable de toutes les créatures. O ma Souveraine, si tous les hommes vous connaissaient et vous aimaient comme vous le méritez ! Mais je me console en pensant que tant d'âmes bienheureuses, dans le ciel et sur la terre sont ravies de votre bonté et de votre beauté.

Je me réjouis surtout de ce que Dieu même vous aime plus vous seule que tous les hommes et tous les anges ensemble. Ma très aimable Reine, moi aussi, pauvre pécheur, je vous aime, mais je vous aime trop peu ; je désire vous aimer davantage et plus tendrement ; et cet amour pour vous, c'est à vous de me le procurer : vous aimer est une grande marque de prédestination, c'est une grâce que Dieu n'accorde qu'à ceux qu'il a résolu de sauver.

Je sais en outre, ô ma Mère, combien j'ai d'obligation à votre divin Fils, je sais qu'il est digne d'un amour infini. Vous qui ne désirez autre chose que de le voir aimé, c'est cette grâce surtout que vous devez me procurer ; procurez-moi donc un grand amour pour Jésus-Christ. Vous obtenez de Dieu tout ce que vous voulez ; je vous en conjure, obtenez-moi la grâce d'être tellement uni à la volonté divine que je ne m'en sépare plus jamais. Je ne vous demande pas les biens terrestres, ni les honneurs, ni les richesses ; je vous demande ce que votre cœur souhaite le plus, je veux aimer mon Dieu. Est-il possible que vous ne vouliez pas seconder mon désir, un désir si agréable à votre cœur ? Non, car déjà vous me secourez, déjà vous priez pour moi. Ah ! priez et ne cessez jamais de prier, jusqu'à ce que vous me voyiez dans le paradis, hors du danger de perdre mon Seigneur, et dans l'assurance de l'aimer toujours avec vous, ma très chère Mère.

Le " Souvenez-vous " de saint Joseph

Souvenez-vous, ô très chaste époux de la Vierge Marie, ô saint Joseph, mon aimable protecteur, qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection et demandé votre assistance ait été renvoyé sans consolation. Animé d'une pareille confiance, je viens en votre présence et me recommande à vous avec la ferveur dont je suis capable. De grâce, ne méprisez pas ma prière, ô père adoptif du Rédempteur, mais écoutez-la avec bonté et daignez l'exaucer.

Prière à saint Joseph

Très chaste Joseph, honneur des patriarches, homme selon le cœur de Dieu, chef de la Sainte Famille, exécuteur des ineffables desseins de la sagesse et de la miséricorde infinie, père putatif de Jésus et époux de Marie, combien je me réjouis de vous voir élevé à une si haute dignité et orné des héroïques vertus qu'elle exige. Par les doux embrassements et les suaves baisers que vous avez donnés à l'Enfant Jésus, je vous supplie de m'admettre dès ce moment au nombre fortuné de vos serviteurs. Protégez les vierges, ô tuteur de la virginité de Marie et obtenez-nous la grâce de conserver sans taches la pureté de l'âme et du corps. Ayez compassion des pauvres et des affligés et par cette extrême pauvreté, par ces sueurs et ces angoisses que vous avez endurées pour nourrir et sauver le Créateur et le Sauveur de l'univers, donnez-nous l'aliment corporel ; faites que, supportant avec patience les tribulations de cette vie nous amassions des richesses infinies pour l'éternité. Soyez le protecteur des personnes mariées, ô bienheureux patriarche, et faites que les pères et les mères soient des images vivantes de vos vertus et un modèle parfait de piété pour leurs enfants. Protégez-nous aussi, nous autres prêtres ; faites qu'en imitant votre vie intérieure, nous remplissions les devoirs de notre ministère sacré avec la perfection que vous avez mise dans l'accomplissement des obligations de votre état. Comblez-nous dans cette vie des plus abondantes bénédictions et, à l'article de la mort, quand l'enfer fera les

derniers efforts pour nous perdre, ne nous abandonnez pas puissant avocat des agonisants ; et puisque vous avez eu le bonheur de mourir dans les bras de Jésus et de Marie, obtenez-nous de rendre le dernier soupir, l'âme pénétrée d'une vive douleur de nos fautes et en prononçant avec ferveur les très doux noms de Jésus, de Marie et de Joseph.

Prière du Vénérable Clément Hofbauer

Saint Joseph, ô mon tendre Père, je me mets pour toujours sous votre protection ; considérez-moi comme votre enfant et préservez-moi de tout péché. Je me jette entre vos bras, afin que vous m'accompagniez dans le chemin de la vertu et que vous m'assistiez à l'heure de ma mort.

O saint Joseph, père adoptif de Jésus-Christ et véritable époux de la Vierge Marie, priez pour nous et pour tous ceux qui mourront aujourd'hui.

Prière à notre Ange Gardien

Comme je vous suis redevable, ô mon bon Ange, pour les lumières que vous m'avez communiquées ! Que ne vous ai-je toujours obéi ! Ah ! continuez de m'éclairer, reprenez-moi lorsque je faillirai et ne m'abandonnez pas jusqu'au dernier instant de ma vie. Hélas ! saint ange, que de fois ne vous ai-je pas contraint par mes fautes à vous couvrir la face ! Je vous en demande pardon et je vous prie d'intercéder pour moi auprès du Seigneur, car je suis résolu de ne plus déplaire ni à Dieu ni à vous par mes fautes. Je vous remercie, ô prince du paradis, de m'avoir assisté depuis tant d'années. Moi, je vous ai souvent oublié, mais vous, vous n'avez pas laissé de penser à moi. J'ignore le chemin qu'il me reste encore à parcourir avant d'entrer dans l'éternité. Ah ! mon charitable gardien, guidez-moi dans la voie du ciel et ne cessez de m'assister jusqu'à ce que vous me voyiez devenu votre compagnon pour toujours dans le royaume des élus.

Ange de Dieu qui êtes chargé de me garder depuis le premier jusqu'au dernier instant de ma vie, bien que je me reconnaisse indigne de vos soins affectueux, assuré néanmoins que vous m'aimez et que vous avez pour mon salut le zèle le plus ardent, je vous reconnais et je vous prends, en présence de toute la cour céleste pour mon guide et mon protecteur spécial. Je prends la ferme résolution de vous honorer tous les jours de ma vie, de suivre fidèlement tous vos conseils, et d'obéir aux ordres que Dieu me communiquera par votre ministère, vous suppliant, ô bien fidèle gardien, de me continuer vos bons offices et de m'assister sans cesse de votre puissante protection. Délivrez-moi des pièges de Satan, mon cruel ennemi ; défendez-moi dans les derniers combats qu'il me livre ; éclairez mon esprit, fortifiez ma volonté, embrasez mon cœur ; enseignez-moi le chemin qui conduit à la vérité et qui éloigne de l'erreur. Prince illustre de la cour du Roi des rois, offrez mes prières au Seigneur et, par votre intercession faites qu'il se montre propice à mes supplications ; consolez-moi dans mes peines et surtout préservez-moi du péché. Si quelquefois j'avais le malheur de m'éloigner du sentier de la vertu, ramenez-moi de suite dans le bon chemin et ne m'abandonnez pas un seul instant ; mais surtout fortifiez mon âme au moment terrible de la mort, comme celle du pauvre mais si fortuné Lazare, afin que, en compagnie de tous les saints, je loue et je bénisse Dieu avec eux, avec vous, avec toute la milice angélique dans les siècles des siècles.

Préparation à la mort

Mon Dieu ! puisque ma mort est certaine et que je ne sais quand elle arrivera, je veux m'y préparer dès à présent. A cette fin :

Je proteste que je crois tout ce qu'enseigne la sainte Eglise catholique et romaine. J'espère dans les mérites infinis de mon Sauveur et dans l'intercession de sa divine Mère. J'aime votre bonté souveraine par dessus toute chose parce qu'elle est infiniment digne. Je me repens sincèrement de vous avoir offensé et je pardonne de bon cœur à tous mes ennemis.

J'accepte la mort avec toutes les souffrances qui doivent l'accompagner ; je l'unis à la mort et aux tourments de Jésus-Christ.

Je proteste, ô mon Dieu que je veux mourir parce que telle est votre volonté.

Je veux mourir afin de satisfaire à votre divine justice et de n'être plus en danger de vous offenser.

Je veux vous faire le sacrifice de ma vie en reconnaissance des bienfaits que vous m'avez prodigués malgré mon indignité.

Je veux vous montrer par là que j'aime votre volonté plus que ma vie. Je vous sacrifie donc celle-ci comme les martyrs, avec l'intention de vous glorifier, de vous plaire, de reconnaître votre empire absolu sur toutes vos créatures.

Je désire le ciel afin de vous y aimer et honorer à jamais avec les anges et tous les saints.

Doux Jésus ! par vos plaies sacrées, faites-moi mourir dans votre grâce, après avoir pratiqué ici-bas toutes les vertus.

O Marie ! protégez-moi à ma dernière heure. Saint Michel, saint Ange Gardien, mes saints Patrons, venez à mon secours dans ma suprême agonie.

Prière pour obtenir une bonne mort

Dieu tout-puissant, arbitre souverain de la vie et de la mort, prosterné en votre adorable présence, je viens vous demander la dernière et la plus importante de toutes les grâces, c'est-à-dire, la grâce de mourir saintement. Faites, Seigneur, que je meure de la mort des justes. Accordez-moi d'abord une douleur sincère de mes fautes. J'en ai fait l'aveu au ministre de votre miséricorde ; j'en ai obtenu l'absolution et je les veux expier par une véritable et sincère pénitence. Plein de confiance en vos promesses, je puis croire que vous me les avez pardonnées ; mais pour m'en assurer davantage, je les déteste de nouveau de tout mon cœur, et je voudrais effacer du nombre de mes jours ceux que je n'ai pas employés à vous servir.

Mais ce n'est pas assez pour me tranquilliser : la persévérance est une grâce que nous ne pouvons pas mériter et que vous n'accordez qu'à nos instantes prières. C'est pour cela que je

viens la demander, surtout pour le moment suprême où l'ennemi du salut redouble d'efforts afin de nous effrayer et de nous détourner de la confiance que nous devons avoir en vous. Ajoutez donc, Seigneur, à toutes les grâces que j'ai reçues, celle de me rendre fidèle à la résolution que je prends d'employer le reste de ma vie à l'accomplissement de tous mes devoirs. Oui, ô mon Dieu, je veux désormais, à l'exemple des saints, devenir humble, modeste, charitable, vigilant sur moi-même, attentif à mes prières et à la pratique de la vertu qui me manque.

Mais, Seigneur, puis-je bien compter sur mes résolutions ? La triste expérience que j'ai de ma faiblesse ne doit-elle pas m'inspirer des craintes ? Oui, malgré mes bonnes dispositions présentes, malgré toutes les précautions que je prendrai pour l'avenir, je crains de m'égarer encore, de m'éloigner de vous par le péché. Ne m'abandonnez pas alors, ô Dieu de bonté ; frappez à la porte de mon cœur ; éclairez-moi, poursuivez-moi, punissez-moi, s'il le faut ; ne m'épargnez pas, et mettez-moi dans l'heureuse nécessité de revenir à vous. Ce que je demande surtout instamment, c'est que vous ne m'appeliez pas à vous par une mort subite et imprévue dans de coupables dispositions ; c'est que vous me fournissiez tous les moyens nécessaires pour faire une mort chrétienne.

O Jésus, qui êtes mort sur la croix pour nous apprendre à bien mourir et nous mériter les grâces dont nous avons besoin dans le moment de notre passage du temps à l'éternité, je viens aujourd'hui profiter de vos exemples et réclamer votre puissant secours. Inspirez-moi cette résignation à la volonté de Dieu qui fut si méritoire au moment de votre douloureuse agonie ; donnez-moi ce courage, cette patience héroïque, ce silence divin dont toutes les personnes qui vous entouraient furent étonnées. Vous avez promis à un pécheur mourant à côté de vous de l'introduire dans votre paradis ; c'est un pécheur vivant qui réclame instamment et avec confiance la même faveur sans laquelle votre rédemption aura été inutile pour lui, puisque ce n'est que par une sainte mort que notre salut est assuré.

Sainte Marie, Mère de Dieu, ce n'est pas en vain que je vous ai demandé tous les jours, et même plusieurs fois par jour de

' prier pour moi, pauvre pécheur." Quelque faible qu'ait été ma piété dans une infinité d'occasions en prononçant ces paroles, il m'est impossible de ne pas reconnaître que vous m'avez obtenu beaucoup de grâces pendant le cours de ma vie. C'est pourquoi je répète avec une nouvelle confiance : " Priez pour moi, pauvre pécheur, maintenant et à l'heure de ma mort. "

Mon bon Ange Gardien, c'est principalement au moment de ma mort qu'il faudra redoubler les charitables soins que vous avez pris de moi pendant ma vie, parce que c'est alors seulement que je pourrai en recueillir les fruits d'une manière assurée. Je les réclame aujourd'hui d'avance et je vous conjure d'oublier toutes mes infidélités, toutes mes résistances à vos saintes inspirations pour ne vous rappeler que la mission que vous avez reçue de m'introduire dans le ciel.

Bienheureux saint Joseph, qui avez eu le bonheur de mourir entre les bras de Jésus et de Marie, et qui avez mérité par là d'être le protecteur et le patron des agonisants, je vous invoque d'avance pour le moment où, n'étant plus que la moitié de moi-même, je serai peut-être dans l'impossibilité de le faire. Daignez donc m'assister à la mort.

Et vous aussi, mes saints Patrons, demandez pour votre protégé les grâces dont j'ai besoin pour faire un saint usage du reste de ma vie que Dieu me laisse, afin que rien ne mette obstacle à l'accomplissement du désir que j'ai de mourir saintement.

" Très doux Jésus, ne soyez point juge, mais Sauveur. "

Seigneur mon Dieu, dès maintenant, quel qu'en soit le genre et selon qu'il vous plaira, d'un cœur tranquille et soumis, j'accepte de votre main la mort avec toutes ses angoisses et ses douleurs.

TABLE DES MATIÈRES

A MES PRÊTRES 7

QU'EST-CE QUE LA PRIÈRE 11

NÉCESSITÉ DE LA PRIÈRE 21

EFFICACITÉ DE LA PRIÈRE 31

QUALITÉS DE LA PRIÈRE 36

Bien s'y préparer 36

Prier avec attention 37

Prier avec foi 38

Prier avec humilité 39

Prier avec confiance 43

Prier avec persévérance 45

QUAND FAUT-IL PRIER 51

ORAISONS JACULATOIRES 60

QUI FAUT-IL PRIER 71

POUR QUI FAUT-IL PRIER 82

PRIÈRES ENRICHIES D'INDULGENCES 90

Prière au moment du lever 94

Prière de saint Augustin 96

Prière de saint Bernard 96

Prière de saint Alphonse de Liguori 96

Acte de consécration au Divin Cœur de Jésus 97

Consécration à Marie 99

Consécration à Marie considérée comme Mère 99

Prière à Marie 100

Prière pour obtenir l'amour envers Jésus et Marie 101

Le Souvenez-vous de saint Joseph 102

Prière à saint Joseph 102

Prière du Vénérable Clément Hofbauer 103

Prière à notre ange Gardien 103

Préparation à la mort 104

Prière pour obtenir une bonne mort 105

L'ORAISON DOMINICALE

A

MES PRÊTRES

XI

L'ORAISON DOMINICALE

OLIVIER ELZÉAR MATHIEU

ARCHEVÊQUE DE REGINA

QUÉBEC

IMPRIMERIE FRANCISCAINE MISSIONNAIRE

1926

A MES PRÊTRES

Bien chers collaborateurs,

Vous êtes venus suivre les exercices de la retraite annuelle, vous approvisionner, devant Dieu, de consolation, de lumière, de force morale. Chaque année, depuis que le bon Dieu nous a donné la direction de cet immense diocèse naissant, nous avons cru devoir vous passer des pages écrites avec le désir de vous être agréable, avec la pensée de vous être utile, sur des vérités que le prêtre doit toujours avoir présentes à l'esprit, s'il veut aimer Jésus, s'il désire véritablement le faire aimer et le voir aimé.

Dans le volume que nous vous offrions l'an dernier, nous vous rappelions que le prêtre, en sa qualité de médiateur entre Dieu et l'homme, sous le poids des responsabilités les plus lourdes et les plus délicates, souvent accablé, écrasé par toutes sortes de difficultés, toujours en contact avec les misères corporelles et spirituelles du monde, a le besoin le plus pressant de l'aide et de l'appui de Dieu. Il doit le prier pour se maintenir dans le bien et pour appeler ses bénédictions sur ses travaux et sur ses peines." Il faut prier, dit le Père de la Colombière, pour demander à Dieu les vertus apostoliques, il faut prier pour que ces vertus soient mises au service du prochain, il faut prier pour que nous ne les perdions pas."

Mieux que tout autre, le prêtre sait que, pour trouver un consolateur dans nos afflictions, un soutien dans nos épreuves, un conseil dans nos incertitudes et nos doutes, il faut s'adresser à Celui qui est la Toute Puissance et la Miséricorde même. L'enfant qui court un pressant danger ne se précipite-t-il pas dans les bras de son père, ne pousse-t-il pas un cri de détresse lorsqu'il se voit menacé dans sa vie ? Nous sommes exposés chaque jour à d'innombrables périls de l'âme et du corps et et nous sentons en nous le besoin de nous adres-

ser à Dieu, de lui exposer nos nécessités, de nous réfugier sous sa paternelle égide, c'est-à-dire, nous sentons le besoin de prier.

Nous savons toute la vérité de ces paroles d'un pieux auteur : " Ce que le soleil est à la nature pour la vivifier et la féconder, ce que l'air est aux poumons, le pain à la vie matérielle, l'arme au soldat, l'âme au corps, la prière l'est à notre âme. " " Elle est, comme l'affirme saint Ephrem, un arc avec lequel nous lançons sur Dieu les traits des saints et ardents désirs ; avec ces traits nous perçons le cœur de Dieu, nous en triomphons. "

On a dit de la Très Sainte Vierge qu'elle est la toute puissance suppliante. On peut répéter la même chose de la prière : elle est la toute puissante ; elle est une puissance souveraine à laquelle Dieu ne résiste pas, qui s'élève vers Lui et le fait descendre vers nous et remet entre nos mains toutes les richesses des cieux.

Voilà des vérités que nous vous rappelions l'an dernier. Nous avons été naturellement conduit à compléter cette œuvre en attirant votre attention sur la plus belle, la plus touchante, la plus efficace de toutes les prières, l'Oraison Dominicale. Tous nos devoirs envers Dieu, toutes nos obligations envers le prochain et tous nos propres besoins trouvent dans cette prière leur plus parfaite expression. Que de fois peut-être nous l'avons récitée, que de fois surtout nos fidèles la récitent sans piété, sans réflexion, sans recueillement !

Ces pages n'ont pas la prétention d'apprendre à aucun de vous quelque chose de nouveau. Puissent-elles vous aider à mieux comprendre, à goûter davantage, à réciter plus pieusement cette sublime prière que Tertulien appelait avec raison : " l'abrégé de tout l'Evangile. " Puissent-elles vous encourager à faire tous vos efforts pour pousser les fidèles confiés à vos soins à réciter cette prière humblement, tendrement, en enfant qui sent ses besoins et sent aussi qu'il parle à un Père tout bon et tout puissant.

Ces simples pages, recevez-les avec le même amour qui les a dictées.

† Olivier-Elzéar Mathieu,

Archevêque de Regina.

LA PRIÈRE DU MAÎTRE

Il est une prière admirable, simple et sublime tout à la fois, à la portée du plus jeune enfant et à la hauteur du plus grand génie ; c'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'a enseignée et c'est pour cela que nous l'appelons l'*Oraison Dominicale,* ou l'*Oraison du Seigneur.*

Cette divine prière, Jésus-Christ nous l'a enseignée dans deux circonstances remarquables de sa vie : la première dans le magnifique sermon sur la montagne. Notre-Seigneur voyait à ses pieds une foule innombrable qui l'écoutait avec attention et recueillement et recevait avec reconnaissance les divins enseignements qu'Il lui donnait. Après avoir passé en revue les principaux points de la religion nouvelle qu'Il voulait fonder sur la terre, il s'écria : " Quand vous priez, dites : Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié. (Saint Luc, xi, 2.)

Et Notre-Seigneur a enseigné cette prière dans une autre circonstance. Après une visite à Béthanie, il avait traversé le Jourdain ; il avait laissé à quelques pas ses Apôtres et ses disciples, et il priait à la manière des orientaux, debout les bras levés et les yeux au ciel. Ses disciples l'observaient et, quand il eut terminé sa prière, l'un d'eux s'avança vers Lui : " Maître, dit-il, enseignez-nous à prier. " Un seul interrogeait. Dans sa réponse, Jésus s'adresse à tous ses disciples : " Lorsque vous priez, dites : Notre Père qui êtes aux cieux. "

Cette prière est donc sortie du cœur de Jésus ; elle nous est apportée par le souffle de ses lèvres. Comme une mère qui prend son petit enfant sur ses genoux, lui fait joindre ses mains innocentes, lui montre le ciel du geste et du regard, et puis bégaie mot à mot la prière qu'elle veut lui apprendre ; ainsi le Fils de Dieu, environné de ses Apôtres, leur dit la prière qu'ils doivent

répéter après Lui, ce qu'il faut dire à Dieu pour le glorifier et mêler notre voix au chœur de louanges et d'hymnes d'amour dont retentit l'immensité des mondes.

Quel respect ne devons-nous pas avoir pour cette sublime oraison ! Quelle estime ne devons-nous pas en faire ! On recherche et on conserve avec le plus grand soin les pensées des grands hommes ; un mot de leur plume ou de leur bouche devient un oracle ; une lettre qui porte seulement leur signature est regardée comme un trésor. Or, voici l'ouvrage et comme le chef-d'œuvre, non pas d'un grand homme, mais de Dieu qui nous a créés et rachetés ; c'est une lettre qu'il a écrite de sa propre main et qu'il nous remet Lui-même.

Il y a un grand nombre de formules admirables de prières. Les unes sont dues à la plume de pieux et savants personnages ; il en est qui se présentent à nous avec l'approbation de l'Eglise ; il en est d'autres qui ont été révélées par l'Esprit Saint aux patriarches et aux prophètes ou à d'autres âmes privilégiées, soit dans l'Ancien soit dans le Nouveau Testament. Mais le *Pater*, l'*Oraison Dominicale* a été révélée par Dieu Lui-même, par Dieu fait Homme, venu en ce monde pour nous instruire et nous sauver. Ce ne sont plus les savants, les saints, les prophètes que nous entendons transmettre les messages de l'Esprit, c'est Jésus Lui-même qui a voulu nous enseigner le langage que nous devons tenir à Dieu pour être agréés de Lui.

Tout homme dont le cœur est ouvert aux pieuses affections conserve avec un tendre souvenir les instructions, quelle qu'en soit la portée, qu'il a recueillies de la bouche d'un père ou d'une mère. Or l'*Oraison Dominicale*, c'est de Jésus Lui-même que nous la tenons, de ce Jésus qui, pour tout chrétien, doit être plus qu'un père, plus qu'une mère ; ce sont ses propres paroles que nous redisons et qui se perpétuent en passant de ses lèvres sur les nôtres.

La prière qui nous vient de Dieu ne peut être qu'éminemment parfaite. Aucune autre ne pourra l'égaler. Saint Thomas l'appelle avec raison : *la plus parfaite des prières, perfectissima oratio.* " Entre toutes les prières et toutes les louanges que l'on adresse à Dieu, dit le pieux Thomas à Kempis, il n'y en a pas de

plus sainte que le *Pater.* " " En le donnant à ses Apôtres, dit saint Augustin, il ne leur donnait pas seulement une prière comme les autres, mais une prière qui, par son contenu et par sa distribution, devait servir de règle et comme de moule à toutes les autres, un modèle de prière, en un mot. "

Cette prière, qu'on la considère dans son ensemble ou dans ses détails, apparaît comme un pur chef-d'œuvre où toutes les qualités se sont donné rendez-vous.

On discutait un jour devant Chateaubriand sur la question de savoir si on pouvait attribuer à Napoléon cette page où le grand captif de Sainte-Hèlene parle de l'amour que Jésus-Christ a demandé aux hommes, qui l'a obtenu et qui se termine, après un torrent d'éloquence, par ces mots : " Je me connais en homme et je vous dis que Jésus-Christ n'était pas un homme. " Le grand écrivain la lut attentivement et, la remettant à son interlocuteur, il lui dit : " Comment pouvez-vous en douter ? Il y a là la griffe du lion. " La griffe du lion, c'est-à-dire, ce je ne sais quoi dont les génies marquent leurs œuvres, une empreinte si puissante de leur esprit, une transpiration de leur grande âme, à travers la parole, la toile, le marbre, que, quand bien même toutes les preuves extérieures auraient disparu, on n'hésitera pas. Prenez un tableau de Raphaël, une page de Bossuet, une statue de Michel-Ange, qu'elle soit signée ou non, qu'importe ? Vous la regardez et vous dites : voilà qui est d'un grand maître ; il y a la griffe du lion.

Dans l'Oraison Dominicale, il y a plus que la griffe du lion, il y a l'empreinte et le sceau de la Divinité. Si le Divin Maître ne nous avait laissé que le Pater, nous aurions une preuve suffisante de sa Divinité.

Cette prière, elle est courte. " Pas n'est besoin de beaucoup parler, dit saint Augustin ; une prière fervente est une longue prière. " Le Christ nous a Lui-même prévenus contre le bavardage dans la prière. " Quand vous prierez, ne dites pas beaucoup de mots, " nous dit-il. Aussi c'est une prière courte qu'Il nous a enseignée ; tout le monde peut l'apprendre ; il n'est personne qui n'ait assez de mémoire pour la retenir. Aussi n'est-il pas permis à un chrétien de l'ignorer, dit le Concile de Reims :

" *Ignorari nulli christiano licet.* " Elle est si courte qu'avec un peu d'attention et de bonne volonté, nous pouvons toujours la réciter comme il faut. Elle n'exige ni réflexion ardue, ni contention d'esprit ; c'est le cri du cœur filial qui s'épanche avec la sobriété du vrai.

Elle est courte et il fallait qu'elle eût cette qualité. Jésus savait que les hommes ici-bas sont souvent pris, absorbés par leurs occupations ; il faut qu'ils mangent leur pain à la sueur de leur front et qu'ils gagnent celui de leurs enfants. Aussi il ne leur apprend que l'Oraison Dominicale et ils peuvent ainsi trouver souvent dans la journée le temps de la réciter.

Ludolphe, le chartreux, dans sa belle vie de Jésus-Christ, donne sept raisons de la brièveté du Pater. C'est, dit-il, afin 1) qu'on l'apprenne plus vite, *ut citius discatur ;* 2) qu'on le retienne mieux, *ut milius retineatur ;* 3) que personne ne puisse être excusé s'il l'ignore, *ut nullus de ejus ignorantiâ excusetur ;* 4) qu'on le répète plus souvent : *ut frequentius dicatur ;* 5) qu'on ne s'ennuie pas en le disant, *ut tædium dicendo removeatur;* qu'on ait la confiance d'être plus tôt exaucé, *ut fiducia cito impetrandi tribuatur ;* 7) c'est pour nous faire comprendre que la vertu de la prière est toute dans la dévotion de l'esprit et non dans la multiplicité des paroles, *ut in devotione mentis non in multiplicatione verborum virtus orationis ostendatur.*

Toutefois dans cette brièveté Dieu n'a rien omis. Cette prière renferme tout ; on peut bien demander en des termes différents, mais on ne peut pas demander autre chose. Jésus-Christ a tout prévu ; les intérêts de Dieu, ceux du prochain, les nôtres ; les nécessités du corps et les biens de l'âme, ceux du temps et de l'éternité.

Dans les trois premières demandes qui concernent les intérêts de Dieu, nous le supplions de faire en sorte que son saint nom soit sanctifié, que son règne s'étende de plus en plus, que sa sainte volonté s'accomplisse. Que peut-on demander de plus pour Dieu ?

Dans les quatre autres demandes qui concernent nos intérêts, nous pensons d'abord à nos intérêts présents : donnez-nous le pain de chaque jour. Et ce n'est pas seulement le pain matériel

de nos corps que nous lui demandons, c'est aussi le pain de nos âmes, le pain de notre esprit qui est la vérité, le pain de nos cœurs qui est la charité, c'est surtout le pain sacré, le vrai pain descendu du ciel, *panem de cœlo verum*, la Sainte Eucharistie.

Puis viennent les intérêts du passé : *pardonnez-nous nos offenses*. Notre vie n'a été qu'une suite d'infidélités et de fautes ; il nous importe d'en obtenir le pardon, et, pour le mériter ce pardon, nous promettons de pardonner à ceux qui nous ont offensés.

Enfin se présentent les deux demandes qui concernent notre avenir ; et à ce sujet, qu'avons-nous à craindre, sinon les tentations qui nous portent au mal et dont nous réclamons la délivrance, puis les maux du temps et de l'éternité que nous demandons à notre Père d'éloigner de nous afin que nous puissions l'aimer et le servir sans entraves ?

Saint Augustin va jusqu'à se demander non pas s'il serait possible, mais s'il serait permis de demander à Dieu autre chose que ce qui est contenu dans les demandes du Pater : *non tibi licet petere aliud, quod ibi scriptum est.*

Tertulien appelle l'Oraison Dominicale : l'abrégé de l'Evangile, *breviarium totius Evangelii*. Saint Cyprien, son disciple l'appelle : le sommaire de la doctrine céleste, *celestis doctrinæ compendium*. Les sept demandes du Pater sont comme les *sept épis pleins* que le roi d'Egypte vit croître et se balancer sur une seule tige. L'Oraison Dominicale a germé dans le cœur du Divin Maître et nous pouvons en recueillir autant de bon grain qu'il est nécessaire pour nourrir et rassasier nos âmes.

Cette prière est simple ; elle est à la portée de tous ; elle ne renferme pas de métaphores, de figures ; les mots sont assez clairs et assez transparents pour que l'esprit le plus simple puisse apercevoir le sens divin qu'ils renferment. Et ici on retrouve un des caractères du christianisme qui est bien frappant. Le christianisme est toujours simple et grand, populaire et divin ; il s'adresse au peuple, il ne néglige pas l'homme de génie. Il éclaire sur les cîmes du rocher l'aigle dont le regard a conservé sa pureté native ; il descend avec amour dans les plaines de l'humanité pour instruire et consoler.

Cette prière est en même temps d'une profondeur qui la fait la délicieuse nourriture des âmes élevées et parfaites. " C'est, dit saint Hilaire, un miroir qui, sous la transparence d'expressions simples et ordinaires nous montre la splendeur des vérités les plus mystérieusement cachées. "

Elle renferme tout ce que Dieu a pensé pour nous ; elle nous dit tout ce que nous devons faire pour lui ; elle nous dit tous nos besoins ; elle nous donne la règle de nos sentiments, de nos pensées, de nos paroles, de nos œuvres, la manière de sanctifier notre vie tout entière.

Un artiste essaie de faire passer le plus possible de son âme dans son chef-d'œuvre. Notre-Seigneur a mis dans le *Pater* son âme divine : sa puissance, sa bonté, la science qu'il a de la grandeur de Dieu et des besoins de l'homme.

Et comme cette prière doit être puissante et efficace ! Elle est l'œuvre de la puissance et de l'amour infini. Peut-il y avoir rien de plus éloquent et de plus efficace ? Jésus-Christ connaissait le cœur de son Père et comment il veut être prié ; il a donc préparé notre prière en conséquence ; il connaissait aussi tous nos besoins et il a dû les exposer comme il faut et n'en oublier aucun. Naturellement il n'y a rien qui ne soit digne de Celui à qui nous nous adressons, rien qui ne puisse être exaucé. Où trouver un meilleur guide ? Y eût-il jamais un maître plus sûr et qui mieux que Dieu était capable de nous enseigner comment nous devions parler à Dieu ?" Celui que vous devez prier, dit saint Pierre Chrysologue, vous dresse lui-même votre requête et les demandes auxquelles il avait l'intention de répondre ; le roi, pour vous inspirer plus de confiance et vous témoigner son amour a bien voulu faire l'office d'avocat et vous dicter en personne la demande qu'il devait exaucer, *ipsum se legit in precibus qui rogatur.* "

Si nous avions une supplique à présenter à un Souverain, pour obtenir de lui quelque faveur et si nous en avions une qui eût été dictée par le propre fils de ce prince, il est bien certain que nous n'irions pas en chercher une meilleure et plus capable de nous obtenir l'objet de nos désirs. Or c'est là précisément le grand avantage de l'Oraison Dominicale. Quand nous prions

le bon Dieu, c'est en quelque sorte une supplique que nous lui présentons pour obtenir de lui une faveur. Et cette supplique nous a été dictée par Jésus-Christ lui-même, par le Fils éternel de Dieu, par Celui qui est l'objet de toutes ses complaisances et qui, de plus a bien voulu se faire notre divin avocat. Comment Dieu n'écouterait-il pas favorablement cette prière ? C'est son Fils bien-aimé qui la lui adresse par notre bouche ; car nous empruntons, pour parler à Dieu, les paroles de Notre Divin Sauveur. Et un père restera-t-il jamais sourd aux supplications et aux prières de son Fils ?

Il est rapporté dans nos Livres Saints qu'une pauvre femme de la petite ville de Técua présenta un jour une requête au roi David. Or, observe le texte sacré, elle le fit avec tant d'art et dans un langage si parfaitement approprié que le monarque tout émerveillé lui dit : " Femme, ne me cachez rien, ce n'est pas vous qui avez redigé seule cette supplique. Un autre bien sûr, y a coopéré et serait-ce d'aventure mon serviteur Joab ? " Et l'humble suppliante de répondre : " Seigneur vous avez deviné juste ; oui, c'est votre serviteur Joab qui a mis dans la bouche de votre servante tout ce que je viens de dire. " Inutile d'ajouter que David se montra bon prince.

Et nous, que faisons-nous quand nous récitons le *Pater ?* Nous nous présentons devant Dieu comme cette pauvre femme de Técua devant son roi et nous nous y présentons, nous aussi, avec une requête toute faite, faite non pas par un serviteur de Dieu mais par son égal, de telle sorte qu'en nous entendant, le Père qui est dans les cieux, reconnaît les pensées, les sentiments, l'âme, le cœur et, si je puis dire, la voix de son Fils. Et que voulez-vous qu'il refuse à une prière dont chaque syllabe lui rappelle " le Bien-Aimé en qui il a mis toutes ses complaisances. "

Faisons donc de l'Oraison Dominicale un plus digne et plus fréquent usage. C'est une prière courte, simple, complète néanmoins, magnifiquement ordonnée, extraordinairement efficace et, pour tout dire d'un mot, sublime, sublime comme Celui à qui elle s'adresse, sublime comme Celui qui l'a enseignée, sublime aussi, en un sens, comme celui pour qui elle fut faite ; une

prière digne de Dieu, digne de Jésus-Christ, digne de l'homme

Un philosophe, Montaigne, écrivait : " Je ne sais si je me trompe, mais puisque, par une permission de la bonté divine, cette façon de prier nous a été prescrite et dictée mot à mot par la bouche de Dieu, il m'a toujours semblé que nous devions en faire un plus fréquent usage ; et si j'en étais cru, à l'entrée et à l'issue de nos tables, à notre lever et à notre coucher, à toutes les actions particulières auxquelles on a coutume de mêler nos prières, je voudrais que ce fût le *Pater noster* que les chrétiens employassent si non seulement, au moins toujours. L'Eglise peut étendre et diversifier les prières selon le besoin de notre instruction ; car je sais bien que c'est toujours même substance et même chose, mais on devrait donner à celle-là le privilège que le peuple l'eût toujours à la bouche ; car il est certain qu'elle dit tout ce qu'il faut faire et qu'elle est toujours propre à toutes les occasions. C'est l'unique prière dont je me sers partout et je la répète au lieu d'y rien changer. "

Récitons donc souvent cette belle prière, non seulement de bouche mais de cœur ; soyons toujours attentif à ce que nous demandons et réfléchissons davantage à ce que nous disons. Cette prière alors ne manquera pas de plaire à Dieu, d'attirer sur nous ses bénédictions et ses grâces. Nous adressons à Dieu la prière la plus excellente de toutes, et cette prière, trop souvent, nous la faisons sans piété, sans recueillement ; nous adressons à Dieu des demandes d'une importance capitale, qui intéresse notre âme, notre salut éternel comme aussi notre bonheur ici-bas et ces demandes, nous les faisons sans attention, sans sérieux, sans réflexion, machinalement, sans y attacher d'importance, et comme pour nous acquitter d'un devoir qui nous pèse et dont nous avons hâte de nous débarrasser au plus tôt.

Recourons souvent à cette belle prière ; ayons pour elle une profonde estime à cause de son excellence et de sa divine perfection et montrons l'estime que nous en avons en la récitant toujours avec une foi profonde, une humilité vraie, une piété émue, une confiance réconfortante.

Nous savons l'incomparable destinée de cette belle prière. Recueillie par les disciples de Jésus, propagée par leurs succes-

seurs, traduite dans toutes les langues, apprise et récitée sur toute la surface du globe, la prière du Maître n'a jamais cessé un seul instant de monter de la terre au ciel. Elle a été comme un cri d'appel ininterrompu, comme la voix perpétuellement suppliante de l'humanité vers Dieu.

Et aujourd'hui encore, embrassez dans un vaste coup d'œil tous les peuples des deux hémisphères ; voyez toutes les mères tenant leurs enfants sur leurs genoux, voyez tous les vieillards marchant tristes et solitaires, préoccupés du terme de leur voyage ; entrez dans toutes les églises, dans les monastères, dans les hôpitaux, dans les cimetières, partout où l'on aime, partout où l'on souffre, partout où l'on prie ; qu'entendez-vous ? " Notre Père qui êtes aux cieux. "

Il n'est rien de plus éminemment suggestif que ce qui se passa en 1893 à l'exposition universelle de Chicago. On avait eu l'idée toute nouvelle de joindre aux autres congrès un congrès de religion. De fait, tous les cultes du globe y furent représentés. Il y avait là, au nombre de huit mille, des sectateurs de Boudha, de Confucius, de Mahomet, de Jéhovah, du Christ. Eh bien ! quand il s'agît de trouver une prière qui pût servir de trait d'union entre tous ces dissidents, il ne s'en trouva qu'une pour rallier l'unanimité des suffrages : ce fut la prière du Maître. Un prêtre catholique, le cardinal Gibbons, ouvrit le Congrès en récitant le "Notre Père", et un rabbin juif le clôtura en récitant la même prière.

Encore une fois, cette belle prière, disons-la donc toujours à Dieu non seulement de bouche mais de cœur. Ne la prononçons jamais sans lui dire : " O mon Dieu, comme je craindrais de ne pas vous prier convenablement, je veux employer les propres paroles de votre Divin Fils. C'est Lui qui m'a ordonné de m'en servir. En proférant ces paroles, j'obéis donc à votre Christ bien-aimé ; je vous demande avec lui, en lui et par lui, et je ne crois pas être audacieux en ajoutant que vous ne pouvez pas refuser d'exaucer ma demande, puisque la rejetant, vous donneriez un démenti à Celui qui est la sagesse et la vérité infinies. Il nous a dit que tout ce que nous demanderions au Père en son nom nous serait accordé. A plus forte raison, devons-nous obte-

nir lorsque nous nous servons de ses propres paroles pour demander en son nom.

Nous constaterons la puissance de notre prière si nous pratiquons ainsi ce saint exercice. Un seul *Pater* récité avec cet esprit de foi et d'amour nous obtiendra les plus riches faveurs.

NOTRE PÈRE QUI ÊTES AUX CIEUX

" *Notre Père qui êtes aux cieux.* " Tel est le premier cri que Notre-Seigneur demande à voir jaillir de notre cœur, voilà de quel nom Dieu, l'Eternel, l'Infini, le Saint, nous dit de l'appeler du nom de Père, de ce mot que les lèvres roses de l'enfant balbutient, joyeuses et confiantes, en souriant à celui dont la tendresse le protège, de ce nom qui reste toujours doux et sacré et pour qui toujours la voix se fait émue, reconnaissante et grave.

Sous l'ancienne loi, on était profondément pénétré du sentiment de la grandeur de Dieu et comme accablé sous le poids de sa majesté. Aussi on multipliait pour le louer et l'invoquer les expressions pompeuses et grandioses. On l'appellait : l'Etre par excellence, l'Eternel, l'Immense, le Très-Haut, le Tout-Puissant, le Souverain Seigneur, le Maître des maîtres, le Roi des rois, le Dieu des armées célestes, le Dieu des dieux. C'était alors la loi de crainte. Mais Jésus est venu proclamer la loi d'amour filial. C'est pourquoi il veut que, nous adressant à Dieu, nous commencions notre prière par ce doux nom de Père.

Et c'est Jésus qui dit à de pauvres créatures comme nous de nous adresser à Dieu en l'appelant notre Père. Qui n'admirerait cette infinie bonté ! Dieu consent à oublier la distance incommensurable qui le sépare de ses créatures pour se rapprocher de nous aussi près que possible et pour cela il veut que nous l'appelions Notre Père parce qu'il sait qu'il ne peut y avoir d'union plus étroite que celle qui existe entre un père et un fils.

Ah ! certes, il ne manquait certainement pas, dit le catéchisme romain, d'autres titres pour invoquer Dieu dans la prière. Les Saints Livres nous en donnent un grand nombre. C'est celui de Roi des rois, *Rex regum* ; de Seigneur des seigneurs, *Dominus dominantium ;* de Juge suprême des vivants et des morts, *Judex supremus vivorum et mortuorum*, et une multitude d'autres

semblables qui conviennent si bien à Dieu et expriment mieux sa grandeur et sa toute puissance. Mais Jésus a voulu choisir le nom le plus tendre, le plus affectueux, le nom de Père, nom de douceur et d'amour, nom dont il s'est servi lui-même le premier en nous parlant de Dieu : " *Votre Père vous voit, Pater qui videt in abscondito reddet tibi ;* " (Saint Math. vi, 6) " *Votre Père connaît vos besoins, Pater scit ea quæ vobis sunt necessaria ;* (Saint Luc, xii, 30) " *Votre Père vous écoute, Pater vos audit.* " (Saint *Luc.*)

Pour nous, quel sujet d'admiration et de reconnaissance qu'il nous soit permis, qu'il nous soit ordonné d'appeler du nom de Père un Dieu si grand, le Maître souverain, l'Immuable, l'Eternel ! Nous, sortis, du néant, nous, condamnés à la mort, nous, la proie du temps, avoir pour Père le Dieu qui est avant tous les siècles !

Quel prodige, s'écrient les Saints Pères, quel prodige qu'il nous soit permis à nous, viles créatures, en nous adressant à Dieu, de l'appeler *Notre Père !* Et cependant non seulement Dieu nous le permet ; mais il nous l'ordonne même. Qui de nous aurait osé, en s'adressant à Dieu, lui donner ce nom, si Jésus-Christ lui-même ne nous avait enseigné à lui parler ainsi ?

Aussi l'Eglise, à la sainte messe, fait-elle précéder cette prière de ces paroles d'excuse : *Præceptis salutaribus moniti et divinâ institutione formati, audemus dicere : Pater noster,* etc. Ce qui veut dire : Nous nous permettons d'employer ce nom que parce que nous en avons reçu l'ordre de Jésus-Christ : *Vos autem sic orabitis.*

Quelle gloire incomparable que d'être les enfants de Dieu ! Cette alliance relève notre condition et transforme notre bassesse en une dignité auguste, ineffable. Nous devenons princes du sang, mais du sang de Jésus-Christ ; nous sommes associés à l'empire, mais à l'empire d'un Dieu ! Un Ange gardien est placé à nos côtés comme une sentinelle d'honneur à la porte du palais des rois. Entrer dans la famille de Dieu, être associé à la Trinité Sainte, pouvoir dire à la première personne : vous êtes mon père ; à la seconde qui est Dieu également : vous êtes mon frère aîné ; à la troisième personne, au Saint-Esprit qui est Dieu

comme le Père et le Fils : vous êtes l'âme de mon âme et le principe d'une vie nouvelle en moi. Quelle dignité ! quelle splendeur.

Avec quelle confiance nous devons dire ces deux premiers mots : Notre Père ! Comment n'avoir pas confiance quand on parle à un père ! " *J'irai à mon père*, disait le prodigue, *et je lui dirai : Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous.* (Luc xv, 18) Ah ! s'il avait dû comparaître devant tout autre que son père, jamais cet enfant coupable n'eut eu le courage d'entreprendre un retour si difficile. Mais c'était un père qu'il avait offensé; c'est à un père qu'il allait demander pardon. Cette pensée soutenait sa confiance et lui faisait surmonter tous les obstacles.

Hélas ! nous sommes des prodigues ; nous avons offensé notre Père céleste. Allons à Lui et, prosternés à ses pieds, disons-Lui : *Notre Père.*

Notre Père qui êtes aux cieux, ces six mots simples, courts mais pleins de choses forment la préface de la prière du Maître ; ils contiennent deux de nos plus beaux dogmes chrétiens, celui de la paternité divine et celui de fraternité humaine.

Et nous savons, nous devons nous rappeler que Dieu est notre Père à un double titre : il est notre Père à titre de création et de conservation d'abord ; il est notre Père à titre d'adoption.

C'est Lui qui a fait l'homme ; il l'a fait avec tant de réflexion, de soin, de complaisance, que l'on reconnaît aisément en Lui le chef d'œuvre de sa tendresse, l'enfant privilégié de son cœur ; il l'a créé à son image et à sa ressemblance ; il a imprimé sur son front et dans son âme quelque chose de ses traits augustes et de sa majesté.

C'est Lui qui nous a créés tous et nos parents n'ont été que des instruments libres dont il s'est servi. Ce n'est pas moi, disait la pieuse mère des Machabées à ses enfants, qui ai façonné et réuni tous vos membres ; ce n'est pas moi qui ai fait battre vos cœurs, ni ordonné à ces ruisseaux de sang d'enfler vos veines ; j'ignore profondément l'art singulier qui préside à cette merveilleuse organisation. Ce n'est pas moi surtout qui vous ai donné l'âme, l'esprit et la vie, c'est le Créateur des mondes, *non ego sed creator mundi.* " Oui, c'est vous, ô mon Maître, disait le saint homme

Job, ce sont vos divines mains qui ont travaillé mon corps comme le potier façonne l'argile ; vous êtes le puissant architecte de ce nouveau tabernacle ; vous m'avez formé de nerfs et d'ossements, vous m'avez enveloppé d'un tissu précieux comme d'un manteau royal et, de vos lèvres adorées, vous avez soufflé dans cette boue une âme vivante, un esprit créé à votre image. "

Et cette vie qu'il nous a donnée, c'est lui qui nous la conserve ; il nous soutient à chaque moment, à chaque minute du jour ; à chaque seconde dans cette existence que nous lui devons et sans lui nous retomberions infailliblement dans le néant d'où il nous a sortis. " De même que si le soleil retirait un seul instant sa lumière, toute clarté disparaîtrait subitement, ou de même que si un poids suspendu dans l'espace cessait un seul instant d'être retenu, il ferait une chute immédiate, de même, tout rentrerait dans le néant. De là cette parole de l'Apôtre : " Il soutient tout par la puissance de sa parole. " (*Heb.* 1, 3)

Dans ce premier sens, tous les hommes sans exception peuvent appeler Dieu leur Père, parce que tous sont ses créatures, parce que tous ont été tirés du néant par Lui, parce que tous ont été formés par Lui à son image et à sa ressemblance. Mais c'est surtout parce qu'il nous a adoptés pour ses enfants par Jésus-Christ que Dieu est notre Père, à nous chrétiens. Nous sommes venus au monde souillés par le péché originel, à cause de la malheureuse désobéissance de notre premier père, nous étions les esclaves de Satan et condamnés à être privés pour toujours de la vue de Dieu ; mais la régénération baptismale est heureusement survenue ; elle nous a délivrés de l'esclavage du démon ; nous avons été mis aussitôt en possession de l'héritage céleste que nous partagerons avec Jésus-Christ, notre frère, dont nous viendrons les heureux cohéritiers. " *Hœredes Dei, cohœredes Christi.* " (*Rom.* VIII, 17) Voilà pourquoi l'Apôtre appelle le baptême un bain de renaissance, " *lavacrum regenerationis,* " parce que c'est dans ce sacrement qu'étant lavés de nos péchés, nous renaissons et que Dieu nous adopte pour ses enfants. C'est ce qui est si véritable que les Pères de l'Eglise n'ont pas craint de comparer l'eau baptismale avec le sein de la Vierge. Voici comment en parle le grand saint Léon : " chacun, dit-il, reçoit

une naissance spirituelle en sa régénération. L'eau du baptême est au nouveau chrétien ce qu'est à Jésus-Christ le sein de la Vierge, et le même Esprit qui l'a remplie, remplit pareillement cette sainte fontaine. "

Nous sommes donc doublement fils de Dieu : fils de Dieu par la création et la conservation ; fils de Dieu par l'adoption divine du saint baptême. Aussi pouvons-nous dire que nous avons reçu de Lui une double naissance : naissance corporelle et naissance spirituelle, et que Dieu est doublement notre Père, et dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce.

Quel grand amour Dieu nous a montré, puisque nous portons le titre d'enfants de Dieu et que nous le sommes en réalité, " *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater ut filii Dei nominemur et simus.* " Sans doute, la distance entre Dieu et nous reste infinie ; néanmoins si grand, si puissant, si sage, si saint, si parfait qu'il soit, et si faibles, si infirmes, si impuissants et si imparfaits que nous soyons sous tous les rapports, nous sommes de nom et réellement ses enfants : " *ut filii Dei nominemur et simus.* "

" O chrétien, disait le grand Pape saint Léon, reconnais ta dignité ; elle te rapproche de Dieu jusqu'à t'égaler en quelque sorte à lui. N'y a-t-il pas une certaine égalité entre le père et le fils ? Or tu es l'enfant de Dieu ; sans doute, tu ne l'es que par l'adoption qu'il a faite de toi ; mais l'adoption donne à celui qui la reçoit la participation aux avantages du fils par nature. L'Apôtre saint Pierre t'enseigne que ta qualité de chrétien, d'enfant de Dieu, te rend participant de la nature divine : *divinæ consortes naturæ*. Bossuet rappelant le fait d'un embassadeur qui, paraissant au milieu des sénateurs romains, se crut dans une réunion d'autant de rois, déclare que, pour lui, dans une assemblée de chrétiens, d'hommes baptisés, il lui semble qu'il est en présence d'autant de dieux. Il faut donc que le chrétien ait une noble et glorieuse estime de lui-même.

Nous devons comprendre pourquoi les saints, ces véritables grands hommes dans tous les temps, mettaient la grâce de leur baptême bien au-dessus de toutes les richesses, de tous les honneurs. Saint Louis, placé si haut par sa foi, sa sagesse, par sa vaillance, signait souvent ses actes du nom de Louis de Poissy,

parce que c'était à Poissy qu'il avait été baptisé. De nos jours, les fidèles, disciples de Notre-Seigneur ou, en d'autres termes, les bons chrétiens, solennisent chaque année avec amour l'anniversaire de leur baptême.

Nous avons Dieu pour Père. Sainte Thérèse fait admirablement ressortir toutes les conséquences de ce fait indéniable lorsqu'elle ne craint pas d'indiquer à Dieu les nombreux devoirs, les obligations rigoureuses qui résultent de sa qualité de Père et les droits qu'ils confèrent aux enfants de la grande famille. " Seigneur, s'écrie-t-elle, en demandant à Dieu de nous regarder comme ses enfants, vous le forcez à accomplir toutes les obligations de cette parole et ce n'est pas pour lui une petite charge ; car, étant notre Père, il doit nous supporter, quelque graves que soient nos offenses, pourvu que nous revenions à lui comme le prodigue. Il doit nous pardonner, nous consoler dans nos travaux, comme doit le faire un tel père qui est obligé d'être meilleur que tous les pères de ce monde. "

Nous avons Dieu pour père ; nous avons le bonheur d'être ses enfants. Nous devons nous rappeler que ce titre nous impose des devoirs. Et le premier de ces devoirs, le devoir du cœur, est celui d'aimer Dieu. L'amour des enfants envers leur père est un sentiment naturel au cœur de l'homme ; il en découle spontanément comme l'eau découle de la source. Nous devons aimer Dieu puisqu'il nous a tout donné et qu'en échange il nous demande notre cœur : " *Fili, præbe mihi cor tuum.* " (*Prov.* XXIII). Nous devons aller à lui comme l'enfant va à son père ; nous devons nous jeter dans ses bras avec confiance ; sa miséricorde sera toujours assez grande pour nous les ouvrir et son amour assez fort pour nous prendre sous sa protection et nous défendre contre nos ennemis.

Cet amour que nous devons avoir pour Dieu, notre Père, n'exclut pas le respect ; il en est au contraire la règle et le principe. Quand on aime véritablement, on respecte toujours. Et comment ne pas respecter Dieu ? Tout nous parle de sa grandeur ; tout nous révèle son immensité ; les cieux racontent sa gloire ; l'océan mugit en son honneur ; l'insecte bourdonne ses louanges, le lion de la solitude fait monter vers lui sa rugissante prière ; l'homme

raisonnable serait-il le seul qui ne comprît rien à ce concert de bénédictions et d'hommages ?

Ce respect de Dieu, manifestons-le quand nous le prions, quand nous franchissons le seuil de l'église qui est sa demeure, quand nous prononçons son nom adorable. Clarke et Newton, ces princes de la philosophie et de la science, inclinaient respectueusement leur front chargé des stigmates de la science, quand ce nom leur tombait sous les yeux. Nous devons toujours rendre à Dieu avec empressement le tribut de notre piété filiale et nous conduire de manière à ce qu'il ne puisse pas répéter en nous voyant ce qu'il disait aux juifs par la bouche du Prophète Malachie : " *Si je suis votre Père, où est donc l'honneur qui m'est dû ?* "

Si nous aimons vraiment Dieu, si nous l'entourons de respect, nous lui obéirons. " *Les enfants*, dit saint Paul, *doivent obéir à leurs parents, c'est justice, filii, obedite parentibus vestris, hoc enim justum est.* " L'homme remplit ce grave devoir de l'obéissance envers Dieu en observant soigneusement ses commandements et ses lois, en soumettant humblement sa volonté à la sienne, en répétant en toutes choses cette parole de soumission tombée de la bouche du Divin Maître : " *Mon Dieu, que votre volonté se fasse et non la mienne.*" (Saint Luc xxii). Nous sommes toujours sûrs que notre Père nous aime tendrement et ne désire que notre bonheur. Quand il nous commande quelque chose, c'est parce que cela est juste, que cela est dans l'ordre, que cela doit contribuer à nous rendre meilleurs et plus heureux. Quand il nous refuse quelque chose, il ne nous interdit que le mal et il ne nous défend que ce qui peut faire notre malheur ici-bas et dans l'éternité. On dit dans le monde : noblesse oblige ; on peut dire avec plus juste raison : déification oblige ; et c'est ici qu'il faut s'écrier avec saint Léon : " Reconnais, ô chrétien ta dignité, *agnosce dignitatem tuam*, et garde-toi bien de descendre, par une vie indigne des sublimes hauteurs où la main de Dieu t'a placé et de compromettre ta gloire et tes nobles espérances. "

Nous devons donc nous montrer de véritables enfants aimants, respectueux, soumis, pour Celui qui est pour nous un véritable père. Et c'est pour exciter en nous ces sentiments d'amour et de confiance, pour nous rappeler les devoirs que nous impose notre

titre d'enfants de Dieu que Jésus-Christ nous fait donner à Dieu le titre de Père en commençant à le prier. Lorsqu'on se présente à un prince pour solliciter une faveur, dit saint Augustin, il est important de commencer par lui adresser quelques paroles propres à raffermir notre courage et à nous gagner son cœur. Or c'est précisément d'après ce principe que Notre-Seigneur nous fait donner à Dieu le titre de Père. S'il nous eût commandé d'appeler Dieu notre Maître, notre Roi, notre Juge, peut-être aurions pu craindre qu'il ne nous écoutât pas ou du moins qu'il ne nous écoutât pas avec une suffisante bienveillance. Mais en nous commandant de l'appeler notre Père, il veut que nous ayons en lui toute la confiance d'un enfant en son père. Et comme la confiance d'un enfant en son père est sans limites, parce qu'il en obtient toujours ce qu'il lui demande de juste, alors même qu'il a cent fois démérité de l'obtenir, ainsi notre confiance en Dieu qui est notre Père, doit être sans bornes, quelque coupables que nous soyons.

* * *

Nous sommes tous les enfants de Dieu. C'est Dieu qui nous a créés et mis au monde ; il a pétri du même limon et animé du même souffle le riche et le pauvre, le maître et le serviteur. Dans l'ordre de la nature et comme hommes, nous sommes donc tous frères et comme chrétiens nous sommes frères dans l'ordre de la grâce. Dieu nous a tous honorés de la même adoption ; c'est le même Rédempteur qui nous a purifiés dans son sang et qui est mort pour nous sur une croix ; ses mérites forment comme un trésor de famille où chacun vient puiser pour s'enrichir. Pour exciter davantage notre confiance, Jésus veut que nous disions toujours : " Notre Père. " Seuls, nous n'oserions peut-être pas approcher de Dieu, nous l'avons si souvent offensé ! Nous n'oserions pas lui donner le nom de Père ; nous méritons si peu d'être du nombre de ses enfants ! Aussi Jésus-Christ a-t-il soin de nous rappeler que nous ne sommes pas seuls, lorsque nous paraissons devant la majesté divine, que ce n'est pas en notre nom seulement que nous lui adressons des supplications. Nous prions avec toute l'Eglise ; nos prières sont unies aux prières des justes;

Jésus-Christ lui-même prie pour nous et avec nous ; il nous couvre de son sang, de son amour, de ses mérites ; c'est en son nom que nous paraissons devant Dieu et que nous lui disons : Notre Père. Nous n'avons plus rien à craindre.

Puis en commençant ainsi notre prière, c'est comme si nous disions : O mon Dieu, nous devons vous aimer d'un amour filial, respectueux, reconnaissant et confiant parce que vous êtes Père. Mais nous ne pouvons pas ne pas aimer ceux que vous aimez. Et puisque tous les hommes sont, aussi bien que moi, votre image et votre ressemblance, enfants de votre puissance créatrice et de votre amour, je veux les aimer en vous et à cause de vous. Vous êtes notre Père à tous : *Pater noster*. En disant cela avec conviction, avec piété, avec ferveur, j'ai la confiance d'accomplir toute la loi, puisque vous l'avez dit : " Aimer Dieu et le prochain, c'est toute la loi. " (MATH. XXII, 10).

Et comme les premiers chrétiens s'acquittaient bien de ce premier devoir qui découle de la fraternité humaine et chrétienne ! Ils s'aimaient si parfaitement que saint Luc a pu écrire d'eux qu'ils n'avaient tous ensemble qu'un cœur et qu'une âme, que ce que chacun possédait appartenait à tous. Au rapport de Tertulien, les païens étaient frappés d'étonnement et d'admiration à la vue d'un spectacle si nouveau et ils s'écriaient : " Voyez donc comme ils s'aiment ! Ils n'ont pas assez de leurs pauvres, ils adoptent même les autres. "

Les chrétiens d'aujourd'hui accomplissent-ils aussi fidèlement ce devoir de la charité fraternelle que nous rappellent les premiers mots de la prière du Maître ? Prient-ils souvent les uns pour les autres ? Se pardonnent-ils toujours leurs offenses ? Cherchent-ils toujours à consoler ceux qui sont dans la peine, à assister ceux qui sont dans le besoin, à instruire les ignorants, en un mot, à accomplir toutes les œuvres de miséricorde qui sont en leur pouvoir ? Qu'ils se rappellent donc que la charité fraternelle doit être en eux : *Charitas fraternitatis maneat in vobis*, et un jour ils pourront tous aller réclamer un commun héritage.

Chaque fois que nous réciterons l'Oraison Dominicale, pensons donc qu'en appelant Dieu notre Père, nous faisons un acte d'amour de Dieu et d'amour du prochain, que nous unissons

notre prière à celle de tous les chrétiens qui, obéissant au désir et à l'ordre du Divin Maître, récitent le *Pater*, que nous suivons le conseil de l'Apôtre saint Jacques : " *Priez les uns pour les autres, afin que vous soyez sauvés.* " Et saint Jean Chrysostôme ajoute à cette belle réflexion :" La nécessité nous force à prier pour nous mêmes et la charité fraternelle nous invite à prier pour le prochain ; la prière la plus agréable à Dieu n'est pas celle que la nécessité lui adresse, mais celle que lui présente la charité. "

* * *

Dieu est le Père commun de tous les hommes et à tous il donne rendez-vous dans les cieux où il habite, séjour bienheureux de son éternelle majesté. C'est pour cela que Jésus nous fait dire : Notre Père qui êtes aux cieux.

Sans doute, Dieu est partout ; il est plus haut que les cieux, plus profond que les abîmes ; l'immensité est son temple, l'univers est rempli de la majesté de sa gloire ; c'est ce que lui-même déclare par la bouche d'un de ses prophètes : " Est-ce que je ne remplis pas le ciel et la terre ? " (Jer. xxii) " Où irai-je, Seigneur, pour me dérober à votre connaissance ? s'écrie le Prophète. Où fuirai-je pour éviter vos regards ? Si je monte au ciel, vous y êtes ; si je pénètre jusqu'au centre de la terre, vous y êtes encore. Quand j'aurais des ailes et, prenant l'essor dès le point du jour, j'irais faire ma demeure au delà des mers, ce serait encore votre main qui m'y conduirait. C'est elle qui me soutiendrait dans ma course. " " C'est en Dieu, dit saint Paul, que nous avons l'être, le mouvement et la vie. "

Il est sur la terre par sa Providence, dans le ciel par son amour, dans l'enfer par sa justice, mais c'est dans le ciel qu'il a dressé son trône : " *Dominus in cœlo paravit sedem suam.* " (*Ps.* 102) C'est là que Jésus-Christ s'est élevé le jour de son Ascension ; là que Marie a été triomphalement emportée par les anges dans son assomption, c'est là que sont reçues les âmes justes après la mort ; c'est là que Jésus-Christ a voulu élever nos pensées, en nous faisant dire : Notre Père qui êtes aux cieux. Il a voulu voir les hommes lui présenter leurs adorations et leurs requêtes, là

où il tient sa cour royale, là où il reçoit les hommages des anges, là où il a rassemblé et où il comble d'inexprimables délices ceux de ses enfants qui l'ont servi avec fidélité et constance, là où il tient apprêté l'héritage de bonheur et de joie qu'il nous destine, si nous l'aimons jusqu'à notre dernier soupir.

Par ces paroles, Notre-Seigneur nous rappelle que notre véritable demeure n'est pas en ce monde, mais là-haut où notre Père nous appelle et nous attend pour nous béatifier. Saint Paul la commentait cette invocation de la prière dominicale lorsqu'il disait aux fidèles : " Cherchez ce qui est en haut et non ce qui est sur la terre, *quæ sursum sunt sapite non quæ super terram.* "

Jésus-Christ par ces paroles nous donne donc le grave avertissement de penser au ciel, de vivre pour le ciel. La demeure naturelle des enfants, n'est-ce pas la maison paternelle ? Puisque Dieu est notre Père, puisqu'il habite dans les cieux, les cieux sont donc pour nous la maison paternelle, notre future demeure ; par conséquent la vie présente n'est qu'un passage et cette terre n'est qu'un lieu d'exil. " *Non habemus hic, manemtem civitatem, sed futuram inquirimus*, dit saint Paul ; *nous n'avons pas ici-bas une demeure permanente mais nous en cherchons une qui doit venir.* " Nous devons nous regarder comme voyageurs ici-bas, détacher de plus en plus notre cœur des choses de la terre que nous quitterons tôt ou tard et diriger sans cesse nos pensées, nos affections vers le ciel où nous attend une demeure permanente. Etant nés de Dieu, il faut que nous retournions à Dieu et c'est au ciel que nous le trouverons.

Remercions donc Dieu de nous avoir rappelé dans notre prière quotidienne que notre Père est aux cieux où il nous attend et que, par conséquent nous devons penser au ciel et nous conduire toujours de manière à y aller vivre éternellement.

* * *

Quelle belle invocation est donc celle-ci : Notre Père qui êtes aux cieux ! On raconte qu'un prêtre de l'oratoire, dans le cours de ses missions, rencontra un jeune berger dans les environs d'une ville où il était allé exercer un ministère. Le bon père pa-

rut avoir besoin de repos ; il s'arrêta et, toujours missionnaire, c'est-à-dire, toujours parlant de Dieu en toute occasion, il demanda au jeune homme s'il aimait Dieu, l'exhortant à le prier de tout son cœur, à réciter tous les jours son chapelet et lui demandant s'il en avait un. " Assurément, lui répondit le jeune berger, mais je ne puis achever mon *Pater* et depuis longtemps je ne dis plus que les premiers mots. " Comment cela, répartit le missionnaire et quelles distractions vous empêchent de continuer votre prière ? — Ce ne sont pas des distractions, mon père, mais on m'a toujours recommandé de penser sérieusement à ce que je disais en priant Dieu. Je le fais et je trouve tant de choses que je passe des heures entières sur les mêmes paroles et je dis : " Notre Père qui êtes aux cieux. " A cette seule pensée que Dieu est mon Père, je me représente toute la bonté, toute la tendresse d'un père. Je me dis : comment, je suis le fils d'un Dieu, moi, pauvre gardien de moutons ! J'ai pour père Celui qui créa le ciel et la terre d'une parole, Celui qui a fixé au ciel ces mille étoiles que je vois le soir en ramenant mon troupeau ! Et alors je me mets à rêver, à pleurer et je ne puis dire autre chose. Je sens combien je dois l'aimer, m'intéresser à sa gloire, mettre mon bonheur à lui obéir, désirer que son règne s'établisse dans mon cœur, craindre surtout de l'offenser et mettre en Lui toute ma confiance. Tels sont les devoirs si doux qui naissent de cette qualité de père. Comme Jésus-Christ nous a appris à dire à Dieu : Notre Père, je ne sépare pas Dieu, Jésus-Christ et les hommes ; je me les représente : sous ces douces images : les hommes comme enfants de Dieu et mes frères. Ainsi mes devoirs envers Dieu et les hommes me semblent si étendus et si doux à remplir que je ne me lasse pas de m'en occuper. Il faut pourtant poursuivre cette belle prière et, sans me détacher de ces consolantes paroles : Notre Père, lorsque je dis : Qui êtes aux cieux, je me sens porté à ne rien demander à notre Père céleste que ce qui peut me conduire plus sûrement au ciel où il règne dans sa gloire. Quand je réfléchis encore que moi qui ne suis qu'un pauvre petit berger auquel personne ne pense en ce monde, j'ai un père dans le ciel qui m'aime avec tendresse, qui a un royaume éternel et qu'il veut me le donner et qui, pour m'en assurer la

possession, a livré son propre Fils à une mort cruelle, alors je me sens rempli de joie et il me semble être d'avance dans le ciel aux pieds de ce bon Père et je ne puis que lui dire, dans les transports de ma reconnaissance et de mon amour : O mon Dieu que vous êtes bon ! "

Que ce petit berger nous serve de modèle. Disons souvent la prière divine, l'Oraison Dominicale ; disons-la toujours avec une foi profonde, une piété émue. Prions avec confiance Dieu qui est le meilleur, le plus généreux, le plus tendre, le plus miséricordieux des pères. Il exaucera notre prière ; il nous comblera de ses grâces et nous nous conduirons de manière à aller le rejoindre et le posséder à jamais dans les cieux.

QUE VOTRE NOM SOIT SANCTIFIÉ

Par les paroles qui forment le préambule de l'Oraison Dominicale :"Notre Père qui êtes aux cieux, " Jésus a évidemment pour but de détacher nos cœurs des choses de la terre, de les élever vers le ciel qui est notre héritage et de les remplir d'une parfaite confiance en Dieu. Pour dire ces paroles, nous avons fléchi les genoux afin d'offrir à Dieu nos supplications et lui présenter nos humbles respects. Nous nous sommes mis aux pieds de l'Eternel, face à face avec son immensité. Dieu est prêt à nous écouter; ses entrailles sont émues par le doux nom de Père ; son bras est armé de sa puissance. Qu'allons-nous Lui demander ?

Le premier sentiment que la nature met dans le cœur d'un enfant, c'est le désir de voir honorer son père. Aussi le premier désir que Jésus veut que nous exprimions à notre Père céleste est celui-ci : *Que votre nom soit sanctifié.* Cette demande qui est la première de l'Oraison Dominicale est aussi la plus noble, la plus juste, la plus agréable que nous puissions adresser à Dieu. En effet, elle ne regarde que son honneur et sa gloire et c'est ce que nous devons avoir le plus à cœur en ce monde, puisque c'est l'unique fin pour laquelle nous avons été créés.

Jésus-Christ a voulu que notre première demande, nos premiers vœux fussent pour Dieu. On le comprend, cela est juste ; cela est d'un fils bien né et d'un bon cœur ; c'est de plus notre propre avantage ; car qui ne sait que Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité par ses créatures et c'est quand celles-ci s'oublient le plus pour lui qu'il les comble de faveurs plus abondantes et plus précieuses. N'est-ce pas ce que Jésus-Christ nous a donné clairement à entendre quand il a dit : " Cherchez d'abord le royaume des cieux et tout le reste vous sera donné comme par surcroît. "

Or sanctifier le nom de Dieu, c'est de le connaître, de le res-

pecter, de l'honorer et aussi de le faire connaître, de le faire honorer, de le faire respecter.

Il sanctifie le nom de Dieu le pauvre paysan qui, sous le faix d'une lourde charge, chemine en récitant le chapelet, qui s'agenouille pour dire l'Angelus lorsque la cloche de l'église en sonne les heures et qui devant les terribles menaces de l'éclair se couvre du signe de la croix.

Il sanctifie le nom de Dieu le jeune enfant qui joint ses mains, lève au ciel ses yeux limpides d'innocence et demande à Dieu de bénir ses parents, de bénir le petit orphelin pauvre, de consoler la douleur, la souffrance, la misère et tous les malheureux.

Ils sanctifient le nom de Dieu tous ces chrétiens qui dès le matin élèvent leur âme vers lui, lorsque le sentiment de l'existence s'éveille en eux et le soir avant qu'ils se perdent dans le sommeil.

Ils sanctifient le nom de Dieu ces mêmes chrétiens qui dans le cours de la journée, au milieu d'occupations multiples, se laissent éclairer, fortifier, animer par la pensée de Dieu, qui savent communier à sa majesté suprême pour l'adorer, à sa bonté pour le remercier, à sa sagesse pour l'exalter, à sa justice pour la craindre, à sa miséricorde pour l'implorer, à son omniprésence pour la respecter.

Et cette sanctification du nom de Dieu élève l'homme et l'ennoblit ; car elle unit la créature au Créateur.

N'est-il pas vrai que lorsque nous vivons dans l'intimité d'une grande âme, à la haute intelligence, au caractère puissant, il émane d'elle comme une effluve magnétique qui nous enveloppe, nous subjugue et décalque au fond de notre cœur sa volonté, ses gouts, ses idées, en un mot, son portrait moral ? Sa beauté s'imprime en nous comme un cachet d'or sur une cire molle.

Qu'en est-il de l'homme qui vit dans une fréquentation habituelle de Dieu ? Dieu le pénètre, l'éclaire, l'embrase, le transforme, le fait monter et marcher vers les cimes ; Dieu lui communique sa nature autant que la chose est possible. Rien de ce qui est faible, vulgaire, commun, n'apparaît dans les actions de ce bon chrétien ; en toutes apparaissent l'ordre, la dignité, la splendeur ; vivant rapproché du soleil, il en refléchit la lumière.

Il faut être de ces chrétiens et souhaiter que tous les hommes sanctifient ainsi le nom de Dieu. Que la terre serait belle alors !

Par ces paroles : " *Que votre nom soit sanctifié,* " nous ne demandons pas que le nom de Dieu soit saint, comme s'il ne l'était pas déjà, mais qu'il soit connu saint parmi les hommes, qu'il soit estimé, honoré, aimé, béni sur la terre comme il l'est dans le ciel où l'on chante éternellement qu'il est saint en lui-même, en ses desseins, en ses œuvres : " Saint, Saint, Saint est le Seigneur ".

L'amour de Dieu, dit saint Augustin, a besoin d'expansion ; il ne veut pas aimer tout seul ; il cherche des cœurs qui aiment avec lui ; il souffre quand il rencontre une âme qui ne connait pas Dieu. Voyez saint Paul dans ses courses apostoliques ; il rentre dans la ville d'Athènes et il lit sur un autel cette inscription : au Dieu *inconnu.* " Quoi ! s'écrie-t-il, mon Dieu est inconnu ici, " et voilà qu'il se met à prêcher au peuple l'Evangile du salut. On le mène devant l'aréopage ; au milieu de cette assemblée de sages et de philosophes, il n'est point déconcerté et l'espoir de gagner des disciples à son Maître inspire à cet homme ignorant dans l'art de bien dire des accents sublimes.

Si nous aimons véritablement le Seigneur, nous devons désirer, demander que tous les hommes le connaissent, le louent, le servent avec amour ; que les infidèles sortent des ténèbres où ils sont ensevelis et soient appelés à la lumière de l'Evangile ; que les hérétiques renoncent à leurs erreurs et soumettent leur esprit au joug de la foi ; que les schismatiques cessent de se révolter contre l'autorité légitime ; que les justes persévèrent dans la justice ; que toute langue bénisse le Seigneur dans tous les pays de l'univers, que la lumière de l'Evangile se répande jusqu'aux extrémités de la terre en sorte que nous puissions dire en toute vérité : " O Seigneur, que votre nom est admirable sur toute la terre et la gloire en remonte par dessus les hauteurs des cieux, *Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universâ terrâ, quoniam elevata est magnificentia tua super terram.* " (*Ps.* VIII).

Nous devons demander que les temps prophétiques se réalisent qu'il n'y ait bientôt plus qu'un troupeau et qu'un pasteur, qu'une

seule et grande Eglise formée de tous les hommes unis dans la foi et la charité. Nous devons vouloir par nos prières avancer cette grande ère évangélique où il sera vrai de dire : " Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, le nom du Seigneur est grand et célèbre parmi les nations, *ab ortu solis usque ad occasum, magnum est nomen tuum in gentibus.* (MALACH. 1, 2).

Nous devons désirer avant tout connaître Dieu davantage et dire avec saint Augustin : *noverim te, Deus, noverim me.* Nous devons, selon la parole de l'Apôtre saint Pierre nous efforcer de croître dans la connaissance de Celui qui s'est rapproché de nous, en Notre Seigneur Jésus-Christ : " *Fratres, crescite in cognitione Domini Nostri Jesu Christi.* Il est venu nous apporter les secrets du ciel ; c'est à Lui surtout que s'appliquent les paroles du Psalmiste : " *Accedite ad illum et illuminamini,* approchez-vous de Lui et vous serez illuminé. " Vous connaîtrez mieux vos misères, vos imperfections, vos besoins ; vous connaîtrez mieux l'immense beauté de Dieu et ses perfections manifestées dans les mystères de la révélation ; vous connaîtrez mieux la grandeur de vos destinées et la perfection qu'exige de vous votre fin si sublime.

Alors vous accomplirez mieux vos devoirs et, par une conduite irréprochable, vous ferez connaître et sanctifier le nom du Seigneur ; la splendeur de vos vertus et de vos œuvres sera pour les autres le principe d'une sainte émulation ; vous accomplirez le précepte de l'Apôtre : " *sic luceat lux vestra coram hominibus ut videant opera vestra et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est.* " (MATH. v, 16).

Quand les chrétiens sont humbles, modestes, doux, affables, miséricordieux, charitables, bienfaisants à tout le monde, ils gagnent les cœurs par leurs vertus, touchent et convertissent les méchants qui admirent en eux les effets de la vraie religion et ainsi Dieu est glorifié. Qu'est-ce qui attirait au commencement de l'Eglise tant d'infidèles à la foi de Jésus-Christ, sinon la sainteté et le bon exemple des premiers chrétiens ? Aussi la première et la principale exhortation que les Apôtres faisaient aux premiers convertis était qu'ils édifiassent le prochain par leur bonne vie et que leurs actions fussent irréprochables. Conduisez-

vous parmi les gentils, leur disait saint Pierre, d'une manière pure et sainte, afin qu'au lieu qu'ils médisent de vous comme si vous étiez des méchants, les bonnes œuvres qu'ils vous verront faire les portent à rendre gloire à Dieu au jour qu'il daignera les visiter par sa grâce. (Saint Pierre, II, 12). De son côté, saint Paul ne recommandait rien tant aux nouveaux chrétiens sinon " qu'ils eussent soin de se conduire d'une manière qui soit digne de l'Evangile de Jésus-Christ et de la doctrine qu'ils avaient embrassée. " (Phil. II, 27). " Soyez irrépréhensibles et sincères, ajoutait-il, afin qu'étant enfants de Dieu vous soyez sans tache au milieu d'une nation dépravée et corrompue, parmi laquelle vous brillerez comme des astres dans le monde." (Phil. II, 45).

C'est ainsi que tous peuvent contribuer à la sanctification du nom de Dieu dans les autres ; leur sainteté est une émanation de la sainteté de Dieu qui par ce moyen est reconnu et adoré par un plus grand nombre. Les vertus qu'ils pratiquent par sa grâce sont comme autant de voix qui font retentir de toute part ses perfections infinies. Ainsi ils accomplissent cet ordre que Jésus-Christ nous a donné lorsqu'il a dit : " Que votre lumière luise devant les hommes afin que voyant vos bonnes œuvres ils glorifient votre Père qui est au ciel. " (Math. V, 16).

Quelles réflexions remarquables ont faites les saints Pères sur cet important sujet ! " Celui qui pratique les vertus, dit saint Jean Chrysostôme, quoiqu'il soit caché et ne dise mot, instruit néanmoins ceux qui le voient et ceux qui ne le voient pas; les uns par sa vie exemplaire, les autres par sa réputation. Et ainsi il se fait de grands trésors de mérites pour l'éternité ; il s'attire des grâces immenses non seulement par ses vertus et par ses bonnes œuvres, mais encore par la bonne vie de ceux qui sont excités par son exemple à glorifier Dieu. Un homme de cette sorte loue et glorifie Dieu par une infinité de bouches et de langues ; car il n'a pas seulement pour témoins de sa vie ceux qui le connaissent et qui l'admirent, et avec lui le Seigneur qu'il sert, mais encore ceux qui ne le connaissent pas et qui sont instruits de sa sainteté par le rapport que les autres leur en font et ceux mêmes qui habitent des terres éloignées du lieu où il est. "

Saint Grégoire de Nazianze exprime de semblables pensées

quand il écrit : " Quel est l'homme assez étranger à tout sentiment de justice et d'humanité pour que, à la vue d'une conduite pure, vertueuse, irrépréhensible, signalée par la tempérance, la sagesse, par la fermeté à résister aux assauts des passions, aux amorces de la volupté, aux séductions de la mollesse et de la sensualité, ne s'empresse pas de glorifier le saint nom de Dieu qu'il voit invoqué par de telles mœurs ? "

Ceux qui ne croient pas à la vérité de l'Evangile, dit saint Grégoire de Nysse, observent attentivement la vie et la conduite des disciples de Jésus-Christ, et s'ils aperçoivent sous le nom chrétien une vie où l'avarice, l'intempérance, donnent la main à tous les autres désordres, aussitôt le monde élève la voix ; il ne se contente pas d'accuser la malice et la perversité des chrétiens indignes de ce nom, il incrimine la religion, comme si elle autorisait le calomniateur, l'avare, le trompeur. Aussi Notre-Seigneur nous dit dans l'Ecriture : " Malheur à ceux qui font blasphémer mon nom parmi les hommes. " Si au contraire, le disciple de Jésus-Christ mène une vie pure et tempérante, si la prudence, la force, la sobriété, élèvent son âme au-dessus des biens terrestres ; si la vertu est sa richesse, l'amour de Dieu sa noblesse s'il mène ici-bas une vie angélique, quel est, je ne dis pas l'homme raisonnable, mais le cœur assez farouche pour ne pas glorifier le nom du Père céleste qui inspire un si généreux sentiment ? Tel est, continue saint Grégoire, le sens de ces paroles : *que votre nom soit sanctifié ;* car l'homme n'a qu'un moyen de faire glorifier Dieu : C'est de mener une vie qui ne puisse s'expliquer que par l'action de Dieu.

Saint Mathias, Apôtre, disait : " Si le voisin d'un chrétien pèche, ce doit être la faute du chrétien ; car si le chrétien avait vécu en disciple de Jésus-Christ, le voisin n'aurait pas péché. "

En effet, reprend saint Jean Chrysostôme, " si notre vie est conforme à notre nom de chrétien, celui qui n'a pas la foi s'écriera avec admiration : " le Dieu des chrétiens est vraiment grand. Quels hommes sait-il former ? ce ne sont plus des hommes ; ce sont des anges. " Et ailleurs le même docteur ne craint pas de dire : " Il n'y aurait plus d'incrédules si nous étions de vrais

chrétiens ; tous se convertiraient si notre vie était conforme au nom que nous avons l'honneur de porter. "

C'est pour sanctifier, glorifier le nom de Dieu que les Apôtres sont allés avec joie à la conquête de l'univers et ont versé leur sang jusqu'à la dernière goutte.

C'est dans le même but que les anachorètes sont allés vivre dans le creux des rochers, s'enfermer dans les bois pour s'y nourrir de fruits et de racines.

C'est pour glorifier le saint nom de Dieu que les martyrs se sont laissés dévorer par les flammes ou déchirer par la dent des bêtes féroces.

C'est pour glorifier le nom de Dieu que les vierges se sont ensevelies et s'ensevelissent encore dans les cloîtres.

C'est pour glorifier le nom de Dieu que les missionnaires passent les détroits et les mers, quittent leur pays, leur famille, tout ce qu'ils ont de plus précieux ici-bas, afin d'aller travailler au salut d'âmes qu'ils ne connaissent pas mais qu'ils aiment tendrement dans le Christ.

C'est pour glorifier le nom de Dieu que le prêtre, les ministres de Dieu renoncent aux plaisirs du monde et à ses appâts enchanteurs pour aller passer leur vie à aller entendre le râle des agonisants, être le consolateur de toutes les misères, le témoin de tous les malheurs.

Dieu ne demande pas à tous de faire ces sacrifices mais tous sont appelés à glorifier et à faire glorifier son saint nom. Il n'est pas de circonstance, pas d'action si petite qu'elle paraisse, qui ne puisse nous fournir l'occasion de prêcher Jésus-Christ. C'est prêcher Jésus-Christ pour un père de famille que de donner toujours l'exemple de l'ordre, de la régularité, de la probité, de l'austérité dans le devoir. C'est prêcher Jésus-Christ pour une mère de famille que de faire bénir le nom de Dieu par sa famille d'abord et ensuite par toutes les personnes qui l'approchent, qui la connaissent, par son dévouement, par la simplicité, la modestie de sa mise, par la bonté de son caractère jointe à une grande fermeté de vertu. Heureuse serait-elle si tous ceux qui la voient, l'entendent, ont des rapports avec elle, étaient obligés de jeter le cri que poussaient les païens en voyant la mère de saint Jean

Chrysostôme : " Quelles femmes que ces femmes chrétiennes ! "

C'est prêcher Jésus-Christ pour un chrétien quelconque que de faire preuve d'une piété éclairée et du ferme désir de toujours remplir son devoir, de toujours chercher à perfectionner et à embellir les bonnes qualités de la nature, de toujours donner le spectacle d'une conduite en harmonie avec sa croyance. C'est le précepte du Sauveur : " Que votre conduite paraisse aux yeux des hommes afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père céleste. " (*Rom.* II, 24).

Nous devons non seulement mener une vie qui soit une prédication muette, mais prier avec confiance et sans nous lasser pour que Dieu ramène à Lui les pécheurs. C'est ce que fit sainte Monique à l'égard de son mari et de son fils et elle eut la joie de les voir tous deux glorifier Dieu.

En agissant ainsi, nous ferons la volonté de Dieu qui ne cesse dans l'Ecriture Sainte de nous recommander de respecter son nom vénérable.

Ecoutez le Psalmiste : " O mon Dieu, que votre nom est admirable sur la terre !" (Ps. 1). "Que le nom du Seigneur soit béni dans tous les siècles ; en lui seront bénies toutes les nations de la terre" (Ps. 71). " Que toute la terre adore le Seigneur et chante un cantique en son nom". (*Ps.* 65)."Que toutes les créatures, le feu, la neige, la tempête, les montagnes, les collines, que les arbres des forets et les animaux de la campagne, que les rois et les peuples, les jeunes gens et les vieillards, louent le saint nom du Seigneur ; car son seul nom est grand. (*Ps.* 148)". " Les hommes mettent leur espoir dans les ressources de la terre; pour nous, nous invoquons le nom du Seigneur, notre Dieu. " (*Ps* 19). " Au nom de Jésus, dit saint Paul, tout genou doit fléchir au ciel sur la terre et dans les enfers. " (PHIL. II, 10).

Il faut donc prendre l'habitude de ne jamais prononcer le nom adorable de Dieu sans un souverain respect. Ce n'est pas assez qu'il soit parfumé dans notre amour, " qu'il soit, dit saint Bernard, du miel à la bouche, une mélodie à l'oreille, au cœur une harmonie. "

Avec quelle légèreté ce nom auguste ne revient-il pas quelquefois sur les lèvres de ceux qui ont reçu de Dieu tant de bienfaits!

Avec quelle déraison et quelle impiété les blasphèmes l'outragent tous les jours ! Combien de fois, non seulement les oreilles pieuses, mais le sentiment de la plus simple convenance ne sont-ils pas révoltés en entendant ces insultes du mépris ou tout au moins ces oublis inconcevables de la parole humaine qui ne craint pas de s'attaquer à ce qu'il y a de plus sacré, de plus vénérable et de meilleur sur la terre !

Il faut non seulement ne jamais prononcer le nom de Dieu inutilement, mais il faut aussi ne pas souffrir que ceux qui dépendent de nous ou sur qui nous pouvons avoir quelque influence le prononcent à la légère ; il faut être pénétré d'une tristesse profonde quand nous l'entendons profaner ou blasphémer, et expier ces irrévérences par un acte intérieur d'adoration.

Saint Ignace d'Antioche, disciple de saint Jean l'Evangéliste, répondait à l'empereur Trajan qui le pressait de renier le nom du Christ : non, jamais rien ne pourra me l'arracher de la bouche. — Je te l'arracherai bien de la bouche, répliqua l'empereur, en te faisant couper la tête. — Oui, dit le Saint, vous pouvez me l'arracher de la bouche, mais du cœur jamais ; car il y est inscrit profondément et voilà pourquoi je ne cesserai jamais de l'invoquer. L'empereur Trajan, pour s'assurer de la vérité de ces paroles, lui fit trancher la tête et lui fit arracher le cœur ; et l'on trouva en effet le nom de Jésus-Christ inscrit sur son cœur en lettres d'or. C'est saint Thomas lui-même qui raconte ce miracle pour prouver combien le nom de Dieu ou celui de Jésus, car c'est tout un, ne doit être prononcé qu'avec amour et respect.

Sanctifions donc le nom de Dieu ; nous aurons droit alors à la récompense que Dieu a promise par ces paroles : " Je glorifierai quiconque m'aura glorifié. " (*Reg.* II, 30).

QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE

Nous avons salué Dieu comme notre Père en commençant cette sublime prière de l'Oraison Dominicale. Nous sommes ses enfants et nous l'aimons. Voilà pourquoi nous l'avons prié d'abord de faire que son nom soit sanctifié par toute la terre ; nous lui avons demandé son honneur et sa gloire.

Dans la seconde demande, nous lui parlons de notre intérêt, de notre bien ; nous le supplions de nous accorder la possession de ce royaume qui, dans son infinie bonté, il nous a préparé dans le ciel : *Adveniat regnum tuum.* Et saint Augustin nous dit qu'en faisant à Dieu cette demande, nous ne le prions pas seulement de nous accorder le paradis, mais encore de nous en rendre dignes, puisqu'il ne sera donné qu'à celui qui l'aura mérité.

Les Saintes Ecritures et les Pères de l'Eglise distinguent quatre règnes principaux de Dieu : son règne naturel sur toute la création, celui par lequel Dieu exerce sa souveraineté absolue sur toutes les créatures ; son règne temporel par le triomphe de l'Eglise, afin que les âmes rachetées du sang de Jésus-Christ cessent de se perdre dans les eaux du déluge de l'ignorance et de l'erreur ; son règne spirituel dans nos âmes par la grâce nécessaire à la pratique de la vertu et à la fuite du péché ; et son règne éternel dans la gloire sur les élus. Ainsi le royaume de Dieu, c'est tout à la fois le monde, l'Eglise, notre âme et le séjour des bienheureux dans l'éternité.

Quel est celui des règnes qui est surtout voulu par cette demande de l'Oraison Dominicale ?

Evidemment il ne s'agit pas ici du règne de la nature qui existe nécessairement, qui se maintient dans toute la fermeté de son pouvoir, en dehors de tous les souhaits comme de toutes les dénégations et de tous les blasphèmes de l'homme. Dieu gouvernera toujours, au gré de sa sagesse, les sphères les plus élevées

de la création aussi facilement que les régions inférieures ; les soleils du firmament et ces millions d'astres perdus dans les espaces incommensurables lui obéissent avec autant de promptitude que le grain de sable agité par le moindre souffle. " Toute la terre est dans ses mains, " dit le Prophète (*Ps.* 94).

Nous ne pouvons donc pas demander que vienne le règne naturel de Dieu sur toute la création, puisqu'il est établi depuis la création du monde et qu'il est si inséparable de l'Etre de Dieu que Dieu ne peut l'abdiquer ni y renoncer. Tout ce que nous pouvons demander et désirer c'est que ce règne vienne à la connaissance de tous les hommes, qu'il soit connu de ceux qui l'ignorent comme les idolâtres et reconnu de ceux qui le combattent comme les incrédules et les athées.

Nous devons demander le règne de Dieu par le triomphe de son Eglise. Ce règne a été prophétisé par le roi David, lorsqu'il a dit en parlant de Jésus-Christ fondateur en chef de l'Eglise : " Il règnera d'une mer à l'autre et du fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. (*Ps.*71) Le Prophète Isaïe avait aussi vu ce triomphe de la divine épouse de Jésus-Christ. S'adressant à l'Eglise qui devait naître, il lui disait : " Les nations marcheront à la lumière et les rois à la splendeur de ton aurore." (Isaie 60). "Le vrai Salomon, la Sagesse éternelle, disait le psalmiste, dominera d'une mer à l'autre ; tous les rois de la terre l'adoreront et toutes les nations lui seront assujetties."

C'est vrai, le roi Jésus a marché à grands pas vers l'accomplissement de ces oracles ; bien des peuples se sont déjà prosternés devant lui et ont baisé pieusenemt l'empreinte de ses pieds. Cependant il n'a pas encore fait sentir à tous la suave pesanteur de son joug, ni manifesté universellement sa vérité, sa loi, l'action de sa grâce. Combien de nations lointaines sont encore avilies par le double esclavage de l'ignorance et du vice ! Combien qui gémissent encore dans les ténèbres de l'idolatrie ! Combien qui sont aveuglées par la fumée de l'hérésie et de l'incrédulité ! Nous ne devons pas rester indifférents au malheureux sort de ces abandonnés et de ces égarés. Disons donc à Dieu : Que votre règne arrive, c'est-à-dire, faites, Seigneur, que la bonne nouvelle de l'Evangile soit connue de tous ceux qui jus-

qu'ici l'ont ignorée ; envoyez leur des apôtres pour qu'ils étendent jusqu'à eux votre règne. Envoyez-en pareillement aux hérétiques et aux schismatiques pour désiller les obscurités qui les empêchent de voir la vérité et les retiennent loin de vous.

Ah ! si nous voulions dire souvent et avec ferveur à Dieu : que votre règne arrive, des générations de missionnaires, d'hommes dévoués et héroïques, sortiraient des entrailles de l'Eglise pour aller, pauvres, dépouillés, vides de toutes les affections et de toutes les convoitises humaines, dire à ceux qui gisent encore dans les langes immondes du paganisme ou dans le schisme : " *oportet illum regnare*, il faut que Dieu règne. "

Qu'il est grand le missionnaire, l'apôtre ! Que l'on vante, que l'on exalte les œuvres de miséricorde, rien de plus juste : rompre son pain pour nourrir l'indigent, partager son manteau pour couvrir la nudité du miséreux qui grelotte de froid, s'asseoir au chevet de douleur du malade pour le consoler, descendre dans d'humides cachots pour relever le courage d'un prisonnier qui se désespère, c'est une mission de charité que le monde admire et que le ciel récompense ; mais l'apôtre qui porte au cœur une étincelle du feu sacré que Jésus-Christ est venu apporter à la terre, mais le missionnaire qui vole au secours de la plus lamentable des infortunes et va, au prix de son repos, de ses sueurs, de son sang, de sa vie, offrir à de pauvres âmes perdues l'amour de la vérité et du salut, ce sont là les héros devant lesquels il n'est pas permis de passer sans s'incliner avec respect, sans saluer avec admiration.

Demandons à Dieu que sa sainte Eglise soit de plus en plus exaltée, que tous ses enfants la reconnaissent pour leur maîtresse et leur mère, que tous les hommes ouvrent leurs yeux à la véritable lumière ; demandons que Dieu règne partout et alors le monde ne sera plus qu'un temple où il sera connu, loué, aimé, sur la terre comme il veut être connu, loué, aimé dans les cieux.

* * *

Lorsque nous disons à Dieu : *que votre règne arrive*, nous demandons que la justice, la vérité, la sainteté s'établisse partout

dans notre vie et surtout dans notre cœur ; nous demandons que partout Dieu soit le maître absolu et que sa souveraine domination soit reconnue dans la région des créatures libres comme elle l'est dans les sphères de la nature matérielle. Il aurait pu enfermer toute la création dans un cercle de fer sans qu'il fût permis à un seul être de s'en écarter d'une seule ligne. Il ne l'a pas voulu ; il a établi pour l'homme la grande loi de la liberté. Les autres êtres, placés en face des lois qui régissent la création ne peuvent pas refuser leur concours et leur soumission ; ils marchent comme une locomotive qui ne raisonne pas. Mais l'homme a le pouvoir de refuser à Dieu l'obéissance ; il possède ici-bas un noble et dangereux privilège : celui de se soustraire, au moins en partie, à la domination du Seigneur.

Par cette seconde demande de l'Oraison Dominicale nous prions Dieu d'éclairer l'homme, de le diriger, de verser sur lui toutes ses grâces de lumière et de sagesse afin qu'il fasse ce que Dieu veut de lui. Ces grâces éclairent l'esprit qui, sous cette clarté voit les choses telles qu'elles sont réellement : le vice avec sa laideur et ses fruits funestes ; la vertu avec sa beauté et ses salutaires effets; l'un et l'autre avec leur portée heureuse ou malheureuse pour nous. Et comme nous ne sommes pas assez ennemis de nous-mêmes pour préférer ce qui doit nous nuire, nous concluons qu'il faut faire l'acte qui est beau, qui est bon. De cette sorte, la vertu se pratique, le règne de Dieu est advenu.

Mais cette grâce, si puissante qu'elle soit, ne violente ni l'esprit, ni le cœur, ni la volonté. Elle les laisse en possession d'eux-mêmes ; son action n'anéantit pas leur liberté. La preuve, c'est que nous ne sommes pas toujours fidèles à la grâce ; bien souvent, au contraire, pour une cause, ou pour une autre, nous lui résistons. Ce qui faisait dire à saint Philippe de Néri ces touchantes paroles pleines de foi et de piété : " Défiez-vous de moi, Seigneur ; car je pourrais bien vous échapper. " Et qui donc n'a pas échappé à Dieu ? Ils lui échappèrent nos premiers parents dans de bien meilleures conditions de vie morale que nous. Notre propre histoire montre à chacun de nous les fois si nombreuses où notre cœur a échappé à Dieu et tous nous avons raison de dire : " Seigneur, défiez-vous de nous. "

Ce recours de la grâce, nous devons le solliciter. Nous devons chaque jour, et à plusieurs reprises, crier notre pauvreté, nos impuissances, notre aveuglement, nos penchants mauvais, nos passions, nos découragements. Nous devons prier beaucoup et toujours ; alors nous vaincrons ; nous aurons le règne de Dieu en nous par sa grâce.

Alors Dieu règnera sur nos pensées . " *In omnibus diebus vitæ tuæ in mente habeto Deum.* " (Tobie, iv, 1). Chez le vrai chrétien Dieu est le souffle de l'intelligence comme il est la constante chaleur de l'âme. Il éclaire la marche ; il est comme le phare que consulte le pilote en mer pour savoir s'il ne s'approche pas des écueils ; il éclaire la route ; il empêche l'homme de s'égarer ; il l'aide à remplir ses devoirs avec une exquise perfection. Alors le chrétien ne juge pas tout au point de vue du monde et des intérêts matériels. En regardant les choses de la terre, il est porté à dire avec saint Bernard : quelles sont leurs relations dernières avec l'éternité : *quid hæc ad æternitatem ?* "

Rappelez-vous toujours que la doctrine de Dieu transmise par le Christ a ouvert la voie de la vérité à toutes les intelligences, a projeté la lumière sur toutes les questions, même sur celles qui paraissaient insolubles à l'antiquité et aujourd'hui le chrétien le plus ignorant connait la réponse qu'il faut donner à toutes les questions qui l'intéressent et intéressent l'humanité. Demandez-lui d'où il vient, où il va ; demandez-lui quelle est sa fin, sa destinée, il le sait encore ; demandez-lui quels sont ses droits, quels sont ses devoirs, il vous fera des réponses sublimes, inconnues aux grands génies de l'antiquité.

Cette doctrine divine non seulement éclaire et dirige les ignorants, les pauvres et les petits ; elle a été et elle est encore la nouriture la plus saine des plus grands génies. Tertulien, Origène, Augustin, Thomas, Pascal, Bossuet sont venus tour à tour s'incliner avec respect devant elle. Et si jamais il vous arrivait de rencontrer quelques-uns de ces esprits faux qui ont l'audace de s'appeler des esprits forts et qui voudraient douter de nos dogmes chrétiens, qui ne craindraient pas de proclamer faux ce que Descartes et Pascal, Newton et Leibnitz, ont cru après les plus profondes méditations, ce qu'ont cru les princes

de la science moderne comme Cauchy et Ampère, Cuvier et Leverrier, Récamier et Pasteur, demandez-leur combien d'heures ils ont donné à l'étude des questions morales et religieuses ; interrogez-les sur ces questions et vous verrez apparaître chez eux une étonnante confusion et une profonde ignorance ; car pour croire il faut savoir ; pour savoir il faut avoir étudié, pour étudier il faut une application sérieuse de l'esprit. Pas plus la foi que la science ne peut s'acquérir sans l'attention. Que Dieu règne toujours sur vos intelligences. Laissez toujours à d'autres le privilège d'oser traduire au tribunal de leur ignorance les plus belles vertus et les plus pures gloires de vingt siècles ; laissez-leur le privilège de condamner sans appel et sans examen la foi des plus nobles caractères et des plus hautes intelligences.

Demandez aussi à Dieu de régner sur vos cœurs. Car l'esprit n'est pas tout l'homme, n'est pas même le meilleur de l'homme. Le meilleur de l'homme, c'est la faculté d'aimer, c'est le cœur. Aussi Dieu veut être la souveraine affection de notre vie, affection qui ne détruit pas les autres, celles qui sont selon l'ordre de la nature et de la grâce, mais qui les fortifie au contraire en les réglant et qui leur donne de la vie en les divinisant. Aussi Jésus n'a cessé de répéter : " Aimez " ; il n'a dit nulle part : donne-moi ton esprit, mais il n'a cessé de dire : mon fils, donne-moi ton cœur. C'est qu'en effet la charité est la plénitude de la loi ; elle se rend bientôt maîtresse de la raison elle-même et l'esprit de l'homme est toujours plus ou moins à la remorque du cœur, comme sa noble et légitime conquête.

Et pour régner sur nos cœurs, il les a pris par l'amour ; il a voulu se faire aimer de nous ; il nous a aimés. Et comment nous a-t-il aimés ?

Saint Augustin disait au Seigneur : " Le ciel et la terre nous crient de vous aimer, ô mon Dieu ". Et, en effet, toutes les créatures, les anges, les astres du firmament, les arbres, les plantes, les montagnes, l'air que nous respirons, l'eau qui nous désaltère, les oiseaux qui nous réjouissent de leurs chants, les animaux qui nous prêtent leur aide dans nos travaux, ne sont-ils pas autant de voix qui nous disent d'aimer Celui qui a tout fait, qui conserve tout, qui gouverne tout à notre profit ? Car enfin

tout ce qui est en dehors de nous n'est-ce pas l'amour de Dieu pour nous qui nous le fournit ?

Nous ne devons pas nous contenter de regarder les dons extérieurs qui viennent de Dieu, nous devons nous considérer nous-mêmes de la tête aux pieds. Qu'avons-nous que nous n'ayons reçu ? Notre corps avec tous ses membres et tous ses sens, à qui en sommes-nous redevables ? si étant aveugles-nés nous rencontrions un médecin qui nous rendrait la vue ; si un chirurgien, quand nos jambes auraient été tranchées par un fer meurtrier, nous les avait remises en place de telle sorte que nous puissions marcher à l'aise, pourrions-nous oublier ceux aux soins et à la science merveilleuse desquels nous serions redevables de l'usage de nos jambes et de nos pieds ? Dieu nous donne et nous conserve la vue, l'ouïe, le goût, avec tous nos sens, tous nos membres et cela depuis que nous sommes au monde, et tous les jours et à chaque instant. Il nous donne la vie goutte à goutte, la vie plus précieux de tous les biens temporels, puisque pour la conserver, nous sacrifions volontiers tout le reste ; il nous donne de plus notre âme, avec son intelligence, sa volonté libre, avec ses facultés qui en font la reine de la création, et nous oublierions Notre-Seigneur, notre Dieu !

Nous n'avons indiqué jusqu'ici que les dons naturels, qu'en est-il de ceux de l'ordre de la grâce ?

Dieu nous a destinés à le voir lui-même face à face, à le posséder, à l'aimer comme il s'aime lui-même. S'il nous donnait une royauté ici-bas, nous nous fondrions en action de grâces. Il veut nous faire rois dans le ciel ; il nous prépare un héritage qui ne sera autre que lui-même ; il veut nous rendre semblables à lui, et nous n'en serions pas touchés !

Et pour nous faire arriver à cette destinée divinement glorieuse que nous n'apprécierons comme il convient que lorsque nous aurons le bonheur d'y parvenir, Celui qui nous a tout donné comme Créateur, s'est fait lui-même notre Rédempteur. Il est descendu du ciel, il s'est fait homme comme nous ; il a souffert pour nous le froid, la faim, la pauvreté, la Passion ; il a répandu son sang pour notre salut. Ce que n'ont fait pour nous ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, il l'a accompli et dans des cir-

constances si merveilleuses que les anges en ont pleuré, que les bourreaux en ont été attendris, que les rochers s'en sont émus, que le soleil en a refusé ses rayons à la terre, que celle-ci en a été ébranlée. Ne faudrait-il pas avoir un cœur de tigre pour ne pas aimer Celui qui nous a tant aimés ?

Si ces bienfaits étaient anciens, nous trouverions peut-être une excuse à nos oublis dans le temps qui efface tout ; mais il n'en n'en est rien. Sans doute la Rédemption s'est accomplie depuis des siècles. Mais l'application des mérites de Notre-Seigneur se fait à nos âmes tous les jours depuis que nous sommes au monde et se fera jusqu'à notre dernier soupir. Comptons si nous le pouvons toutes les grâces qui ont inondé nos âmes depuis notre entrée dans la vie, grâces dont le Calvaire a été la source féconde : le baptême, l'instruction chrétienne, la première communion, les remords quand nous avons fait le mal, les bonnes inspirations, les saints désirs, la patience de Dieu à supporter nos fautes, à attendre notre retour, les bras de sa miséricorde toujours ouverts pour nous recevoir, les sacrements toujours offerts à nous pour nous rendre la grâce ou l'augmenter.

Qu'ils ont bien compris la légitimité de ce règne de Dieu sur les cœurs les premiers Apôtres avec leur longue famille de missionnaires ! Qu'ils sont beaux leurs pas ! Ils ont renoncé à tout, aux joies du foyer, à leur patrie, aux biens de ce monde, et ils bravent tout, les fatigues, les dangers, la mort pour conquérir des âmes au Dieu qu'ils aiment.

Comme ils ont bien compris cette vérité les premiers ermites avec leur longue famille de moines ensevelis au fond des cloîtres ! C'est aussi l'amour de Dieu qui les a poussés dans la solitude, qui a armé leurs mains de ces rudes instruments de pénitence dont s'effraie toute notre délicatesse.

Comme ils ont bien compris cette vérité ces légions empourprées de martyrs qui ont aimé Dieu jusqu'à l'effusion du sang ! Et il n'y a rien de comparable à ce témoignage de l'amour par le sang. On peut douter de toutes les protestations des lèvres ; car les lèvres sont souvent menteuses ; on peut même suspecter des actes en apparence sortis du cœur, car il s'en rencontre d'intéressés. Mais quand un homme va jusqu'à répandre son sang

pour celui qu'il aime, alors la preuve est décisive parce que, selon la parole même du Sauveur, l'homme n'a rien de plus à donner que sa vie : " *Majorem hac dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* "

Il ne nous sera pas donné à nous de verser notre sang pour prouver à Dieu que nous l'aimons ; mais chaque fois que nous réciterons notre Oraison Dominicale, chaque fois que nous dirons à Dieu cette prière : " Que votre règne arrive ! " nous lui demanderons sincèrement de régner en nous, nous lui dirons : En retour de tous vos bienfaits, régnez dans nos cœurs ; prenez-les, Seigneur, ces cœurs et qu'ils ne battent plus que pour vous. Nous avons beau chercher loin de vous la tranquillité et la satisfaction de tous nos désirs, nous ne les trouvons pas. Il n'y a que vous qui puissiez étancher la soif qui brûle nos cœurs : venez et régnez à jamais en nous, *adveniat regnum tuum.*

Régnez dans le cœur de ceux qui trop longtemps ont vécu au gré de leurs caprices ; rentrez en eux, rétablissez-y votre empire ; qu'ils se soumettent à vos lois avec une humble obéissance et un parfait amour ; que votre grâce les purifie et les inonde de ses lumières et de ses feux. *Adveniat regnum tuum.*

Régnez dans le cœur des pécheurs ; arrachez-les à l'empire de Satan ; pacifiez toutes les puissances de leur âme ; soyez désormais le principe de toutes leurs affections et de tous leurs désirs.

Régnez sur les âmes fidèles, sur les chrétiens fervents. En eux le vieil homme n'est pas encore mort ; faites qu'ils vous aiment comme vous les aimez vous-même, pleinement, uniquement, purement.

Régnez sur les enfants ; tournez-les vers vous dès l'aurore de leur vie ; cueillez les prémices de leurs affections naïves et pures ; ils sont des boutons de roses dont vous aimez à former votre diadème.

Régnez dans le cœur de ces pères de famille, de ces hommes affairés qui traversent l'âge mûr et dont la vie s'écoule loin de vous. Ils ne pensent souvent qu'à l'intérêt, qu'aux affaires de ce monde et ils oublient la grande affaire du salut, parce qu'ils ne vous aiment pas, parce qu'ils ne pensent pas à vous.

Régnez dans le cœur de ces hommes blanchis par les années et

qui ne cherchent qu'à entourer leur vieillesse de tous les biens et de tous les agréments de la vie. Faites qu'ils mettent à profit les jours de grâces que vous leur donnez et qu'ils réparent le temps perdu ; que votre règne, le règne de la grâce et de la charité arrive dans ces cœurs déjà glacés par la mort, souvent usés par le mal et qui bientôt vont cesser de battre.

Régnez dans tous les cœurs qui trouveront la joie et l'allégresse dans votre service et dans votre amour ; car servir Dieu, c'est régner. " C'est, dit saint Paul, être enrichis de grâces, vivre en paix sur la terre et dans la gloire au ciel. "

O notre Père, régnez en nous tous par votre grâce. Que nous soyons tous vos images ; si nous ne le sommes pas, que nous le devenions ; si nous le sommes, que nous ne cessions pas de l'être, croissant chaque jour en ressemblance avec vous. Sans doute sur cette terre nous ne pouvons être que des images ébauchées ; mais l'ébauche s'achèvera ; ce sera quand nous nous verrons sans voile et sans nuage. Alors ce sera la félicité consommée.

Disons donc souvent à Dieu : Que votre règne arrive par l'effusion de votre grâce. Le règne de Dieu : c'est la sureté dans l'Etat ; c'est la paix et la tranquillité dans la famille ; c'est le calme chez les individus ; le règne de Dieu, c'est la société reconstituée sur de nouvelles bases ; c'est la famille rendue véritablement chrétienne ; c'est le citoyen revenu à ses devoirs et, en particulier, à ceux qui lui incombent envers Dieu. Le règne de Dieu c'est la générosité à la place de l'égoïsme, c'est la justice au lieu de l'iniquité, c'est la charité, l'amour de son semblable à la place de la haine. Le règne de Dieu c'est la félicité sur cette terre, aussi grande qu'elle peut l'être ici-bas, en attendant la félicité du ciel.

* * *

C'est cette félicité du ciel que nous demandons surtout quand nous disons à Dieu dans l'Oraison Dominicale : " Que votre règne arrive. "

Le règne de Dieu est arrivé pour nous dès cette vie quand nous avons le bonheur de vivre dans sa grâce et qu'il habite en nous par la charité. Il est alors vraiment notre Roi, puisqu'il régit

notre cœur, que nous aimons ce qu'il aime et détestons ce qu'il déteste. Cependant nous aspirons surtout à ce règne de la grâce en vue du règne de la gloire.

Par ces paroles : que votre règne arrive, notre âme demande principalement qu'à la mort, lorsqu'elle aura plié sa tente mortelle, elle soit reçue dans le ciel, nous le conjurons de nous rendre dignes par sa grâce d'habiter un jour sa maison sainte, d'être du nombre de ceux à qui il sera dit : " Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé avant la création du monde. " Nous le conjurons de régner en nous par sa grâce de manière à ce que, lorsqu'il lui plaira de nous retirer de cette vie, lorsque notre dernière heure sera proche, nous puissions nous réjouir comme un prisonnier qui reçoit enfin la nouvelle de sa délivrance et s'écrie avec le Prophète : " *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi; in domum Domini ibimus.*" (*Ps.* 121). Cette nouvelle que ma mort approche me réjouit, me remplit de joie et d'allégresse. Ah ! je ne crains rien : " *Cupio dissolvi et esse cum Christo.* " (Saint Paul *ad Phil.* 1-2). Il me tarde de mourir et d'aller habiter avec Jésus-Christ : " *Attollite portas principes vestras et elevamini portæ eternales et introibit rex gloriæ.*" (*Ps.* 23). Mais qui êtes-vous pour demander accès au séjour de la gloire ? Qui suis-je ? Je suis une âme chrétienne qui ai vécu sur la terre de la vie de la grâce et qui demande maintenant la vie de la gloire. Ouvrez les portes de la Jérusalem céleste ; je suis impatiente du bonheur des saints et de contempler à jamais la la face du Très Haut. — Viens, ô mon épouse chérie, dira Jésus-Christ, viens et reçois sur ton front la couronne que je t'ai préparée de toute éternité.

Oui, si nous faisons du fond du cœur cette prière : que votre règne arrive ; si nous mettons nos actes d'accord avec nos paroles, nous serons placés un jour sur ce trône de gloire que Dieu nous réserve dans les cieux.

Et comme notre Père céleste veut que nous désirions son royaume ! C'est Jésus, son Fils, qui nous ordonne en son nom de répéter souvent ce cri de la prière : que votre règne arrive. C'est pour cela qu'il nous a créés ; il a façonné l'homme de ses mains ; il lui a inspiré une âme vivante ; il l'a placé sur la terre afin

qu'il gagne le ciel. Sa volonté est notre sanctification. Si Jésus-Christ est venu dans cette vallée de larmes, s'il y a prêché son Evangile, dans les fatigues et les persécutions, s'il y est mort dans les douleurs et la honte, c'était pour expier le crime de l'homme et, payant le prix de nos âmes, les reconduire au ciel.

Il a recommandé à son Eglise de le remplacer dans sa mission auprès des hommes. Aussi elle voyage par toute la terre, appelant à lui tous les enfants d'Adam, cherchant uniquement à recueillir des citoyens pour son royaume bienheureux. Nous devons la contempler, nous prenant au berceau par le baptême, nous apprenant à connaître Dieu, à l'aimer, à le servir, afin de nous rendre dignes de la vie éternelle ; elle nous suit en tous nos chemins, nous distribue les divins sacrements et les consolations de la foi jusqu'au milieu des ténèbres de la mort, renouvelant tous les jours le sacrifice qui nous réconcilie avec le ciel pendant notre vie comme après notre mort.

Et le Saint Esprit ne cesse de frapper à la porte de nos cœurs par les bons mouvements et par les remords, par les frayeurs de la mort et du jugement qu'il y inspire. Il veut nous préparer à cette cité sainte où rien de souillé n'entrera jamais. Il veut nous enflammer de ce désir brûlant du roi Prophète : "Qu'ils sont heureux, Seigneur, ceux qui habitent votre maison sainte ; ils chanteront vos louanges dans les siècles des siècles."

Et quand Notre-Seigneur nous a laissé sa Mère si tendre pour Mère, quand il nous a recommandés à ses Anges et à ses saints, il n'a voulu qu'une chose : nous rendre dignes, par leur assistance, de partager un jour leur bonheur.

Quelle consolation pour nous de penser que si, durant notre vie, nous avons permis à Dieu de régner en nous par sa grâce, à cette heure suprême, quand notre dernière maladie nous tiendra cloués sur un lit de douleur, quand les préludes de l'agonie épouvanteront nos proches et feront le vide autour de nous, quand les médecins nous auront abandonnés, quand nos amis, nos parents mêmes, incapables de soutenir le spectacle déchirant de notre dernière heure, alors la porte de notre chambre s'ouvrira et, dans les mains du prêtre, sous les voiles eucharistiques, nous verrons apparaître notre bien-aimé Jésus. Ce sera la dernière

visite de ce fidèle ami. A peine l'aurons-nous reçu, pendant que nous savourerons ses dernières faveurs terrestres, on nous mettra dans les mains presque glacées son image bénie, le crucifix. Notre dernier regard se reposera sur lui, contemplera ses traits amis et, quand la mort fermera nos yeux, ce ne sera que pour un instant.

Bientôt ils se rouvriront pour contempler encore Jésus, notre ami tout à l'heure, alors notre juge ; mais comment, disait sainte Thérèse, craindrions-nous d'être jugé par Jésus, quand toute notre vie il aura été notre ami ?"

Il nous amènera vivre avec lui dans son royaume dont rien n'égale la richesse et les splendeurs. Ici-bas nous ne rencontrons souvent que tristesse, douleurs, angoisses, tribulations dont la forme varie sans que l'âme cesse de souffrir ; un jour nous serons consolés dans un lieu où il n'y aura plus de deuils, plus de douleurs. Ici nous sommes soumis à la rude loi du travail ; là-haut nous aurons toute une éternité pour nous reposer. Notre intelligence, faite pour le vrai, vit ici-bas dans les ténèbres ; un jour elle verra face à face Dieu qui est la vérité même. Notre coeur fait pour le bonheur, pour jouir, ne vit ici-bas que de privations ; un jour il sera mis en possession de Dieu même qui est le bien par excellence, nous jouirons d'un bonheur parfait ; Dieu nous abreuvera d'un torrent de volupté : *"torrente voluptatis potabis eos"*. "Créé pour nous, dit saint Augustin, notre cœur sera inquiet et tourmenté jusqu'à ce que nous reposions en vous". Alors la soif de connaître, la soif d'aimer s'abreuveront à la source même du bien et du beau contemplés dans leur essence."

Saint Paul, qui avait été témoin de ce règne éternel de Dieu sur les élus dans le ciel, déclare "que l'œil de l'homme n'a pas vu, que son oreille n'a pas entendu, que son cœur n'a pas compris ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment". (1 *Cor.* 11. 9). Pour Isaïe, ce règne est un repos délicieux : "Mon peuple, dit-il, parlant au nom de Dieu, se reposera dans une paix agréable, dans des demeures d'assurance, dans une riche et abondante tranquilité." (Isaïe, 32). Et parlant aux justes, il disait : "Vous vous réjouirez et vous tressaillerez d'allégresse pendant toute l'éternité." (Isaïe, 65).

Voilà pourquoi les saints soupirent avec tant d'ardeur après la venue de ce règne au ciel. Remplis d'amour pour Dieu, exposés à l'offenser, leur unique souhait est de mourir au plus tôt afin d'entrer dans l'heureuse liberté des enfants de Dieu et de laisser régner sans partage en eux un si bon Maître. "Hélas, s'écrie David, que la demeure du monde me semble longue ! Ne finira-t-elle jamais ?" "O Seigneur des vertus, que vos demeures sont aimables ! Mon âme languit et se consume par l'extrême désir qu'elle a d'entrer dans le palais du Seigneur." Ecoutez la plainte profonde de l'Apôtre Saint Paul : "Malheureux que je suis, s'écrie-t-il, qui me délivrera de ce corps de mort !" (*Rom.* VIII).

Ne cessons donc pas de dire à Dieu : que votre règne arrive ; attendons qu'il nous y appelle et ne cessons de lutter dans le grand combat de la vie afin de pouvoir dire un jour : " j'ai combattu un généreux combat, j'ai terminé ma course et j'attends une couronne de justice qui me sera donnée par un juge rempli d'équité. (*Tim.* 4, 7).

Attendons l'appel avec patience, conservons notre doux espoir et chantons l'hymne de l'exilé sur la terre étrangère. Le marin séparé de sa patrie par une longue distance n'oublie pas qu'il est en route pour y arriver. Alors même qu'il ne compte pas sur un retour aussi prochain que son cœur le désirerait, il chante sur les flots les plus lointains l'hymne de la patrie ; et ce chant, trompant les heures, est une consolation pour son âme et un soulagement à ses regrets ; c'est comme une jouissance anticipée de ce qu'il désire. Ainsi chantons l'hymne du ciel, alors même que tout nous fasse supposer que l'heure du retour n'a pas encore sonné ; disons du fond du cœur et tous les jours, *que votre règne arrive* ; mais que ce cri de nos désirs retentisse comme un avertissement dans notre vie et comme une pressante exhortation à faire des progrès dans la vertu afin que ce règne de Dieu nous arrive un jour dans toute sa plénitude. Là nous chanterons de ces cantiques dont on ne dit jamais qu'on en est saturé, ainsi qu'une triste expérience nous oblige de le confesser des strophes de la terre ; là le règne de Dieu sera complet, parce que le Tout Puissant aura pris pleine possession de notre intelligence, de

notre cœur, de notre volonté, et Dieu sera tout en toutes choses . " *Deinde finis, cum tradiderit regnum Deo et Patri... ut sit Deus omnia in omnibus.* " (*I Cor.* 15).

Mais ici comme toujours, n'oublions pas que Jésus-Christ nous recommande de désirer son royaume pour tous nos frères, pour les pécheurs dont nous devons chercher la conversion, le salut ; pour les âmes de nos parents, de nos amis, de tous les fidèles trépassés. Ah ! si notre foi était sincère, ne serions-nous pas moins indifférent sur le malheur lamentable de tant d'âmes qui nous sont chères, lorsqu'elles ne remplissent pas leurs devoirs, lorsqu'elles sont dévorées par le péché mortel et s'en vont les yeux bandés à l'abîme ? Si notre foi était sincère, si nous pensions aux horreurs du feu du purgatoire et à la privation de Dieu, où gémissent tant d'âmes infortunées, que ne ferions-nous pas pour les introduire au lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix ?

Et afin d'obtenir le règne de la grâce qui conduit au règne de la gloire, disons donc cette belle prière du vénérable serviteur de Dieu, Louis de Grenade : " Voyez, Seigneur, combien de maîtres, ou plutôt combien de tyrans veulent nous dominer : le démon avec sa malice, le monde avec ses pompes, le chair avec ses voluptés, notre propre volonté avec sa concupiscence. Tous ces tyrans nous oppriment ; ils font violence à votre règne ; ils s'efforcent continuellement de renverser votre empire et nous pressent vivement de faire leur volonté. Levez-vous donc, ô céleste Roi ; renversez cette odieuse ambition ; rétablissez l'ordre et ne souffrez pas que cette cruelle tyrannie s'introduise jamais dans votre royaume ; effrayez ces despotes ; repoussez vos ennemis et ceux qui vous haïssent fuiront devant vos regards ; commandez, mon Divin Maître ; régnez et gouvernez seul ; que le trône de votre règne soit reconnu de nous ; habitez seul mon cœur et que votre règne occupe seul mon âme ; Faites, ô mon Dieu que désormais je ne pense plus qu'à votre règne et que je ne cherche plus rien autre. "

Prions avec cette ardeur ; ne cessons de demander avec confiance que le règne de Dieu arrive en nous et en tous ceux que Jésus a rachetés de son sang, et nous attirerons ainsi sur nous les bénédictions du ciel.

QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE SUR LA TERRE COMME AU CIEL

Cette troisième demande est la dernière de celle qui se rapportent à Dieu parce que, si nous en obtenons l'objet, il n'y a plus rien que nous puissions désirer pour lui. Elle est le complément parfait des deux premières ; car pour que Dieu soit glorifié, pour que son règne arrive, il faut nécessairement que sa volonté soit faite, suivant ces paroles du Sauveur lui-même : " Ce n'est pas celui qui me dit seulement : Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans le ciel. " (MATH. VII, 21).

Quoi de plus juste, de plus naturel pour nous de faire la volonté de Dieu ! C'est un devoir pour nous et par conséquent c'est notre intérêt ; car le devoir et l'intérêt ne font qu'un ; si on peut les distinguer, on ne peut les séparer. Qui dit devoir dit la cause du bonheur et qui dit bonheur dit l'effet du devoir.

Dieu a tiré l'homme du néant, il l'a créé pour une fin et il lui a donné les facultés qui lui permettent d'atteindre cette fin. Alors il a dû évidemment régler en même temps l'emploi de ces facultés. Ce règlement est la volonté de Dieu ou la loi qui le gouvernera et lui permettra de travailler à la gloire de son Créateur.

Tous les êtres qui ne sont pas doués d'intelligence travaillent à cette gloire de Dieu et ils y travaillent nécessairement. Rien ne peut arrêter la marche triomphale des étoiles dans le ciel ; rien ne peut empêcher le printemps de mettre la nature en fête ni les oiseaux de chanter dans la feuillée ; tous les êtres inintelligents suivent invariablement la voie qui leur a été tracée, jamais ils ne sortent de l'orbite où ils gravitent.

Il en est autrement de l'homme ; il a reçu la liberté de Dieu qui l'a fait à son image. Au milieu du concert de tous les êtres qui l'acclament et bénissent la cause admirable de leur existence

il peut introduire des notes discordantes, pendant que toutes les créatures disent, selon la parole des Livres Saints : nous voilà, que votre volonté soit faite, lui a la faculté de dire le mot de révolte: *non serviam*, je ne servirai pas, je vivrai comme je l'entends, je suivrai les penchants de ma nature ; les impossibilités seules m'arrêteront... Il est sorti de Dieu pour retourner à Dieu ; il a un esprit pour connaître Dieu, un cœur pour l'aimer, une volonté pour le servir. Il doit vivre de Dieu et pour Dieu qui l'a fait semblable à lui-même. Et il peut se détourner de cette fin.

C'est pour cela que Notre Divin Sauveur veut que nous suppliions Dieu dans la sublime prière qu'il nous a enseignée, de nous aider à faire sa sainte volonté. Nous savons que Dieu n'a qu'un désir, c'est notre bonheur ; nous savons que sa tendresse pour nous surpasse tout ce que nous pouvons rêver, que si à ses désirs nous ne mettions pas d'empêchements par nos révoltes et notre indifférence, la terre serait continuellement submergée par les flots de sa bonté. Aussi nous lui demandons de connaître cette volonté et de nous donner la force de l'accomplir.

Saint Thomas nous donne les raisons pour lesquelles Jésus a mis cette invocation dans l'Oraison Dominicale. D'abord, dit-il c'est parce qu'il veut que nous parvenions à la vie éternelle : *hæc est voluntas Patris mei qui misit me ut omnis qui videt Filium et credit in eum habeat finem æternum.* " La volonté de mon Père qui m'a envoyé est que quiconque voit le Fils et croit en Lui ait la vie éternelle. " (Jean, vi, 4).

Ensuite, dit saint Thomas, Dieu veut que nous revenions à cet état, à cette dignité de justice dans lesquels avait été le premier homme. Alors il n'y avait pas de lutte entre l'âme et la chair, entre l'esprit et les sens. Aujourd'hui chacun peut dire avec l'Apôtre : "Je sens dans mes membres une loi qui résiste à la loi de mon esprit. " (*Rom* vi). " La chair convoite contre l'esprit et l'esprit contre la chair. "(*Gal.* v). C'est là l'état de perpétuel combat où l'homme est réduit et où souvent son âme succombe et devient la vaincue du péché. En disant à Dieu que votre volonté soit faite, nous lui demandons qu'il fasse que la chair en nous soit soumise à l'esprit et que l'esprit soit soumis à Dieu.

Pour cela nous devons observer les commandements de Dieu ;

qui veut la fin veut les moyens. Le médecin qui veut rendre la santé au malade veut les remèdes qui peuvent le guérir et le malade doit les vouloir également. Or Dieu qui veut que nous ayons la vie éternelle sait que nous ne pouvons y parvenir qu'en observant ses commandements qui ont pour but de nous y conduire ; Dieu veut que nous les observions. C'est ce que disait Jésus au jeune homme qui lui demandait ce qu'il devait faire pour obtenir la vie éternelle : " Si tu veux parvenir à la vie éternelle, observe les commandements." (Math. xix, 17). Et c'est pour avoir la force de les observer que nous demandons la grâce de Dieu qui fortifie nos efforts.

Dieu avait parlé ; il avait donné ses commandements aux ancêtres par la bouche de ses Prophètes ; il a voulu parler aux descendants par la bouche de son Divin Fils. " Je ne suis pas venu, dit Notre Divin Sauveur pour détruire la loi, je suis venu pour la rendre complète. (Math. v, 17). Aussi, montant au haut d'une montagne pour être entendu de tout l'univers, il a promulgué toutes les Béatitudes qui donneront aux âmes le ciel sur la terre en attendant le ciel même et il a passé en revue le Décalogue pour ajouter l'esprit à la lettre de ses commandements.

Ce n'est pas tout, il a joint l'exemple à la parole. Sous chacun de ses pas s'est élevé un parfum de vertu, tantôt le parfum de l'humilité, tantôt celui de la pauvreté, tantôt celui de la chasteté, ou plutôt ceux qui le suivront seront ravis sans cesse par l'attrait de toute sa perfection. Aussi sur le point de mourir sur le calvaire, promenant attentivement ses regards sur les deux Testaments et voyant qu'il a donné au premier tout complément, et au second toute plénitude, il s'est écrié joyeux : "Tout est fait".

L'Eglise, épouse de Jésus-Christ, a hérité de son enseignement. En son nom, elle prêche à tout homme qui vient à elle ou à qui elle va, le devoir qui est le chemin du salut. Jésus-Christ lui a dit : "Qui vous écoute, M'écoute ; apprenez à tous à observer ce que j'ai commandé." L'Eglise parle, c'est donc Dieu qui parle et il faut odéir.

C'est surtout lorsque nous éprouvons plus de peine à observer les commandements de Dieu et de l'Eglise, c'est surtout lorsque

nous sommes tentés, c'est surtout lorsque la nature révoltée voudrait nous entraîner dans des égarements regrettables, c'est alors surtout que nous avons plus besoin que jamais de répéter à Dieu cette demande du *Pater* : que votre volonté se fasse. Oui, ô mon Dieu, faites que je n'oublie pas les ordres de votre volonté souveraine pour obéir à la voix du monde, à la voix des passions, à la voix de mes sens révoltés, à la voix du péché, et que je me souvienne toujours, au contraire, de ce que vous demandez de ce que votre volonté attend de ma soumission et de mon obéissance. Que votre volonté soit faite dans tous ces événements que votre sagesse a décrétés de toute éternité et auxquels je me soumets avec amour ; que votre volonté soit faite dans ces actions laissées à mon libre arbitre et que je veux accomplir pour votre plus grande satisfaction, pour votre honneur et pour votre gloire comme aussi pour mon intérêt personnel et pour ma sanctification.

Quelle belle prière le pieux Ferdinand II avait composée ! Il disait : " Seigneur, si votre gloire et mon salut demandent que je vienne plus grand, plus puissant que je suis, élevez-moi ; je vous glorifierai. Si votre gloire et mon salut demandent que je sois maintenu dans l'état où je suis, je vous prie de m'y conserver et je vous glorifierai. Mais si les humiliations doivent contribuer à votre louange et à mon bien, humiliez-moi et je vous glorifierai."

Madame Elizabeth dans sa prison d'où elle ne devait sortir que pour aller à l'échafaud, répétait chaque jour cette prière : " Que m'arrivera-t-il aujourd'hui, ô mon Dieu, je n'en sais rien. Tout ce que je sais c'est, qu'il ne m'arrivera rien que vous n'ayez prévu, réglé et ordonné de toute éternité. Cela me suffit, ô mon Dieu, cela me suffit. J'adore vos desseins éternels et impénétrables et je m'y soumets de tout mon cœur pour l'amour de vous; je veux tout, j'accepte tout, je vous fais un sacrifice de tout et j'unis ce sacrifice à celui de Jésus-Christ, mon Divin Sauveur. Je vous demande en son nom et par ses mérites infinis, la patience dans mes peines et la parfaite soumission qui vous est due pour tout ce que vous voulez ou permettez. "

On voit par cette prière où est la source de la soumission par-

faite à la volonté de Dieu. Elle est dans la persuasion ou plutôt la conviction profonde que Dieu peut tout ce qui est pour notre bien, qu'il sait tout ce qui nous convient le mieux, qu'il nous aime tant qu'il veut toujours ce qui nous est le plus utile. Avec cette conviction, nous sommes sûrs que tout ce qui nous arrive, étant voulu de Dieu, ne peut être que pour notre bien, même quand nous ne comprenons pas comment cela y contribue : " *Diligentibus Deum, omnia cooperantur in bonum, tout tourne au bien de ceux qui aiment Dieu,* "

Notre-Seigneur dit un jour à sainte Catherine de Sienne: " Croyez, ma fille, que Dieu peut, connaît et veut tout ce qui est votre bien beaucoup plus que vous et que, par conséquent, l'adversité et la prospérité sont réglées et dirigées pour votre bien avec beaucoup plus de sollicitude qu'un père et qu'une mère n'en mettent à procurer le bonheur de leur fils uniquement aimé. "

Tous les saints nous enseignent que nous devons avoir plus de confiance en Dieu que si notre sort était entre les mains de notre meilleur ami, en supposant que cet ami aurait la toute puissance pour veiller sur nous et nous préserver. " Le ciel et la terre, dit Louis de Blois, périraient plutôt que Dieu n'abandonnât une âme toute résignée et qui a mis son entière confiance en lui. Quelles que soient les fautes, les tentations, les angoisses de cette âme ; quelles que soient ses douleurs, ses persécutions, ses nécessités, pourvu qu'elle se livre entièrement et en toute sécurité à la paternelle providence de Dieu, croyant avec une ferme foi que le Seigneur a l'intelligence, le pouvoir et la volonté de la secourir, cette âme blesse le cœur de Dieu et force le ciel à lui être favorable. Il est absolument impossible que cette âme soit abandonnée de Dieu alors que tout, même le ciel, semblerait vivement irrité contre elle.

Que cette vérité est bien de nature à nous consoler sur cette terre appelée avec tant de raison la vallée de larmes. Des larmes, il y en a dans tous les yeux : ici les larmes de la misère chez celui qui gagne péniblement son pain à la sueur de son front. Là, les larmes de la maladie aux prises avec d'indicibles souffrances. Plus loin les larmes du deuil qui pleure son époux, un fils, un ami enlevé par la mort. Ailleurs les larmes de l'amour-propre froissé,

de l'ambition meurtrie, de la conscience coupable qui gémit de ses fautes, les expie et recommence chaque jour le rude travail de sa sanctification . " *Omne caput languidum et omne cor mœrens,* " dit l'Ecriture Sainte. Oui, il y a des larmes dans tous les cœurs.

Malgré le naturel désir qui nous tourmente, malgré l'irrésistible besoin que nous éprouvons d'être heureux, tous, nous souffrons. Il n'y a pas de vie humaine qui ne soit éprouvée ici-bas par quelque misère, maladie, infirmité, humiliation, déception, inquiétude, tristesse.

Mais nous devons croire, confesser qu'une volonté souveraine, intelligente, sage et bienveillante, préside à toutes les épreuves de notre vie.

Nous devons nous rappeler les fautes que nous avons commises et qui demandent des expiations. L'épreuve purifie ceux qui s'y abandonnent comme le creuset purifie l'or confié à ses flammes. Et c'est pour diminuer les peines que nous aurions à subir dans un autre monde que Dieu nous éprouve. L'épreuve acceptée est un avoir de déduction de notre dette du purgatoire.

Nous nous appelons chrétiens parce que nous sommes du Christ qui nous a enfantés à une vie nouvelle et veut nous conduire à la conquête de son royaume éternel. Nous n'y arriverons que par le chemin qu'il nous a tracé, chemin de l'épreuve et de la douleur. " Il était nécessaire que le Christ souffrît et entrât ainsi dans la gloire ; nous l'y suivrons, mais à la condition que nous souffrirons avec lui. " *Oportuit Christum pati et ita intrare in gloriam suam. Sic compatimur et conglorificemur.* "

Par delà les horizons de la douleur, nous devons apercevoir la récompense, le ciel, la gloire, et l'épreuve est la monnaie divine qui paie cette gloire. Plus grande est l'épreuve, plus grande sera la gloire. " *Momentaneum et leve tribulationis nostræ supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* C'est quelque chose de bien court et de bien léger notre tribulation en regard du poids sublime d'éternelle gloire qu'elle opère en nous.

Quel bon conseil donnait saint François de Sales aux personnes affligées : " 1) Adorez, disait-il, mille et mille fois le décret de la Divine Providence. Jetez-vous sans cesse dans les bras de Dieu et dans son cœur, lui disant : Amen, ainsi soit-il ; 2) Unissez

chaque instant votre croix à la croix de Jésus-Christ, pensant que la vôtre comparée à la sienne est bien petite et bien légère. 3) Prosternez-vous devant Dieu, lui disant avec simplicité : Oui, Seigneur, si vous le voulez, je le veux et si vous ne le voulez pas, je ne le veux pas. 4) Faites beaucoup d'actes envers la Très Sainte Vierge et les Saints en qui vous avez plus de confiance, usant dans ces oraisons jaculatoires de paroles d'amour. 5) Imaginez-vous que l'aimable Enfant Jésus est assis sur votre cœur et qu'il s'y repose pour vous consoler. 6) Prenez à la main votre crucifix, l'image de votre Sauveur attaché à la croix ; baisez avec beaucoup de respect cette image ; levez encore les yeux au ciel et placez le crucifix sur votre poitrine afin que ce Dieu consolateur reçoive vos soupirs.

Qu'elle fut admirable la résignation du grand Monarque saint Louis à la mort de sa tendre mère ! Son premier mouvement fut de verser un torrent de larmes ; mais, revenu bientôt à lui-même , il se prosterna devant l'arbitre souverain de la vie et de la mort, en disant: "Je vous rends grâce, ô mon Dieu de m'avoir conservé jusqu'ici une mère si digne de mon affection. C'était un présent de votre miséricorde ; vous le reprenez comme votre bien ; je n'ai point à m'en plaindre. Il est vrai que je l'aimais tendrement ; mais puisqu'il vous plaît de me l'ôter, que votre saint nom soit béni dans tous les siècles. "

Un bon serviteur de Dieu était vivement affligé de ce qu'on l'avait horriblement calomnié et de ce que par suite de ces calomnies, tout le monde le méprisait et le persécutait. L'âme remplie d'amertume, il s'adressa à Notre-Seigneur et lui dit : " O mon Sauveur, jusques à quand permettrez-vous que je sois ainsi traité ? Vous savez bien que je ne suis pas coupable de ce qu'on m'accuse." Il lui sembla alors voir Jésus-Christ tout couvert de plaies et l'entendre lui adresser ces paroles: " Et moi, pour quelle faute ai-je donc été ainsi traitée ? " A cette vue, en entendant ces paroles, il commença à regarder comme son bonheur d'être calomnié, persécuté, méprisé, et disait qu'il ne changerait pas son état contre celui de tous les rois de l'univers.

Quand nous serons visités par l'épreuve, quand nous sentirons les atteintes de l'adversité, au lieu de murmurer et de nous plain-

dre, disons donc comme les saints, dans un sentiment de résignation et de soumission à la volonté divine : que votre sainte volonté se fasse, ô mon Dieu.

Et en jetant ce cri à la voûte des cieux, ce n'est pas pour nous seuls que nous le poussons, c'est pour tous les chrétiens en général, c'est pour tous nos frères indistinctement. Car ce que nous devons désirer du fond du cœur, c'est que tous les hommes, sans exception, se soumettent à la sainte volonté de Dieu et qu'ils comprennent que leur bien consiste essentiellement à n'avoir d'autre volonté que la sienne, " *non mea voluntas, sed tua fiat.* " (Saint Luc, xxii, 42).

* * *

Et il ne suffit pas d'accomplir la volonté de Dieu, il faut l'accomplir avec toute la perfection possible, il faut l'accomplir sur cette terre comme on l'accomplira dans le ciel: "*Que votre volonté se fasse sur la terre comme au ciel.* " Or nous savons comment les Anges accomplissent la volonté de Dieu dans le ciel.

Ils l'accomplissent avec promptitude, c'est-à-dire, sans le moindre délai, sans le moindre retard, sans faire aucune observation, sans vouloir examiner les raisons qu'il a de les commander. Ils se tiennent debout devant le trône de Dieu et ils se précipitent à l'accomplissement des ordres qui leur sont donnés. " En même temps qu'ils entendent sa voix, dit David, ils font ce qu'elle leur commande". *Ad audiendam vocum sermonis ejus*". (*Ps.* 102). Ils ne raisonnent pas, ils exécutent ; ils ne délibèrent pas, ils agissent. C'est pour cela qu'on représente les anges avec des ailes bien qu'ils n'en aient pas, pour signifier l'empressement de leur obéissance. Voilà comment nous devons nous-mêmes faire la volonté de Dieu, sans hésiter, sans balancer, sans attendre un seul moment, sans faire aucune observation, sans vouloir examiner les raisons qu'il a de nous commander.

Ils l'accomplissent avec amour et allégresse. Ce n'est pas la crainte des châtiments de Dieu qui les y détermine, puisqu'ils sont assurés de rester toujours dans la gloire, c'est uniquement le désir de lui plaire. Ce désir doit dominer en nous et être notre unique motif d'accomplir la volonté divine ; nous devons l'ac-

complir uniquement pour lui plaire et dans la vue de lui être agréable. L'accomplissement de la volonté divine qui procèderait exclusivement de la crainte ne saurait plaire à Dieu. Il n'aime pas qu'on le serve avec trop de crainte ; il chérit au contraire celui qui fait joyeusement et courageusement sa volonté, suivant ce que dit saint Paul : "*Hilarem datorem diligit Deus.*" (*II Cor.* 9-7).

Ils l'accomplissent avec persévérance et fidélité. Jamais ils ne se lassent, jamais leur ardeur ne se dément ni se refroidit, elle est toujours aussi vive, aussi entière. C'est encore ainsi que nous devons accomplir la volonté de Dieu puisque, " celui-là seul sera sauvé qui sera généreux et persévèrera jusqu'à la fin. "

Que notre volonté soit comme celle des Anges, un *Amen* vivant, empressé, total, généreux à la volonté de Dieu, *sicut in cœlo et in terrâ.* Et les fruits de cet *Amen,* les Anges eux-mêmes nous l'ont indiqué, c'est la paix : "*Et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis,* paix aux hommes de bonne volonté. "

Prenons donc la généreuse résolution de témoigner à Dieu notre amour en nous appliquant toujours à faire sa sainte volonté. Semblables à ces fleurs qui évolvent sur leurs tiges et tournent leur corole vers le soleil pour recevoir sa lumière et ses baisers, suivons le mouvement du soleil divin ; tournons-nous sans cesse vers lui pour savoir ce qu'il désire et faisons-le. Ne lui refusons rien ; consentons à tous les actes généreux, à tous les sacrifices et prouvons-lui que nous l'aimons mieux que des serviteurs qui n'obéissent qu'aux ordres de leur maître. Nous lui serons agréables ; nous vivrons saintement ; nous pratiquerons cette perfection que Jésus-Christ demande de nous par ces paroles: " Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ". Cette pratique de l'accomplissement de la volonté de Dieu embrasse en effet tout ce qui est nécessaire au salut.

Disons donc à notre Père qui est aux cieux : ce que vous faites est bien fait. Faites qu'en tous temps, en tous lieux et pour toutes choses, nous accomplissions votre sainte volonté. Que nos pensées, nos sentiments, nos actions, s'y montrent continuellement fidèles. Qu'en chacune de nos actions, vous voyez réalisé ce que vous attendez de nous. Que toutes nos

journées vous apparaissent, par notre soumission parfaite à vos ordres, avec la splendeur du firmament lorsque sa sérénité n'est altérée par aucun nuage. Que nous fassions votre volonté, notre Père, comme elle est faite au ciel, avec le même zèle, avec le même empressement et le même amour.

C'est là le désir de cœurs qui vous aiment et qui veulent vous témoigner cet amour par des actes.

DONNEZ-NOUS AUJOURD'HUI NOTRE PAIN DE CHAQUE JOUR

" En priant Notre Père des cieux pour que son nom soit sanctifié, pour que son règne arrive, que sa volonté soit faite, nous demandons, dit saint Thomas, des biens spirituels que nous ne pouvons posséder en toute perfection que dans la vie éternelle. Il était nécessaire après cela que Jésus nous apprît ce dont nous avons besoin et que nous pouvons posséder parfaitement dans notre vie présente, nous montrant ainsi que Dieu est notre providence dans l'ordre temporel. "

Les trois premières demandes du *Pater* regardent la gloire de Dieu ; dans cette admirable prière Dieu est le premier objet de nos vœux et il est juste qu'il en soit ainsi, Dieu avant tout. Nous devons l'aimer plus que nous-mêmes ; à lui doivent aller les prémices de notre esprit, de notre cœur, de nos lèvres ; sa gloire doit nous être plus chère que le monde entier. Mais Dieu veut que nous nous occupions aussi de nous-mêmes et de nos propres intérêts, que nous lui demandions d'y veiller.

La première demande que nous lui adressons pour nous se rapporte à l'entretien même de notre vie et nous lui demandons la nourriture de chaque jour : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.* Mais comme homme et comme chrétien, nous avons besoin de deux sortes de nourriture : l'une matérielle pour la vie du corps ; l'autre spirituelle pour la vie de l'âme et voilà pourquoi nous demandons tout à la fois l'une et l'autre sous le nom de pain. Dieu n'a pas moins à cœur nos besoins temporels que nos besoins spirituels.

Le vrai chrétien aime à se considérer comme le mendiant de Dieu, selon l'expression de saint Augustin : *omnes mendici Dei sumus.* Il tend la main au souverain riche, il invoque son infinie munificence et par sa prière il sollicite ce cœur paternel déjà si

parfaitement disposé à nous venir en aide. Le chrétien sait que s'il est fidèle à la loi du Seigneur, rien ne lui manquera sur la terre, que les cheveux de sa tête sont comptés et que le Dieu qui nourrit les petits oiseaux des champs et qui veille à la conservation des fleurs de la vallée, ne négligera pas ce qui est nécessaire à la vie naturelle de ses enfants ni même ce qui est utile à la convenable splendeur de leur position. Mais il n'oublie pas que la prière est un moyen établi de Dieu pour obtenir plus efficacement et quelquefois avec plus d'abondance ce qu'il était déjà tout prêt à accorder.

Nous lui demandons d'abord le pain matériel. Par ce mot, nous devons entendre non seulement la nourriture qui apaise notre faim, mais le breuvage qui nous désaltère, l'air que nous respirons, véritable pain de vie, *pabulum vitæ*, le vêtement qui nous couvre, gardien de la pudeur, le toit qui nous abrite ; enfin tout ce qui nous protège contre les forces ennemies que notre corps désarmé rencontre dans la nature ; en un mot, le strict nécessaire de notre vie corporelle. Si nous demandons plus, nous cessons de prier comme Jésus-Christ nous a enseigné de le faire.

Cette demande de l'Oraison Dominicale ne nous dispense pas de travailler chacun dans sa sphère et sa condition. Tout homme doit manger son pain à la sueur de son front, les uns dans la culture des champs, dans un travail manuel quelle qu'en soit la forme, les autres dans le cabinet au milieu des sueurs de l'étude. La prière ne dispense donc pas de ce travail qui a été imposé à l'homme et sans lequel rien ne fructifie ; car le Seigneur veut que, dans les fruits de nos œuvres, il entre quelque chose de nous-mêmes ; des sueurs de notre corps ou des sueurs de notre intelligence et de notre cœur, et souvent des deux à la fois. Mais de même que le travail de l'agriculteur ne suffit pas pour la fécondité du sol et qu'il faut de plus la rosée du ciel, ainsi la bénédiction du Seigneur est nécessaire au véritable succès de nos affaires ; ceux qui veulent s'en passer ou bien ne réussissent pas dans leurs projets ; ou bien, s'ils réussissent, ces succès temporels et transitoires sont souvent une cause de vrais malheurs pour eux.

" Nous ne disons pas à Dieu, dit très bien saint Grégoire de

Nysse : accordez-nous les richesses, les plaisirs de l'opulence, des habits de pourpre, de l'or et des pierreries, de nombreux troupeaux d'hommes ou de bêtes asservis à notre luxe, les talents qui font l'orateur, les récompenses que les hommes décernent au mérite. Tout cela ne fait que détourner l'âme de ce qui doit faire son premier besoin ; nous lui demandons *du pain.* "

En nous faisant demander du pain, Notre-Seigneur nous apprend à nous contenter du nécessaire, de ce qui est indispensable à notre subsistance et à ne désirer rien de superflu : *Victus et vestitus*, le vivre et le vêtement, voilà ce que nous devons demander à Dieu dans l'Oraison Dominicale. Il a voulu par là nous prêcher le détachement de tous les biens de la terre.

Ils sont trop rares malheureusement ceux qui sont disposés à se contenter du nécessaire, ceux par conséquent qui font cette demande avec sincérité. Un trop grand nombre sont dévorés d'une soif ardente d'acquérir encore, de s'enrichir chaque jour davantage, d'amasser des trésors, d'accumuler des richesses. Il semble que plus ils possèdent et plus ils veulent avoir. " L'avarice et l'ambition, dit Fénelon, sont plus mécontentes de ce qu'elles n'ont pas qu'elles ne sont satisfaites de ce qu'elles possèdent déjà. " Ces hommes toujours inquiets et mécontents sont sans cesse occupés à se créer de nouveaux besoins et à se demander comment ils pourront s'y prendre pour les satisfaire. Et comment oser dire alors à Dieu : donnez-nous aujourd'hui notre pain, c'est-à-dire le nécessaire, lorsqu'on ne se contente pas de cela et qu'on porte toujours plus loin ses désirs et ses prétentions ?

Sans doute, le désir d'améliorer sa situation et d'arriver à une plus grande aisance n'est pas défendu, pourvu cependant qu'il soit renfermé dans de justes bornes ; mais ce qui est certainement contraire à notre demande, c'est cette cupidité désordonnée, cette avarice coupable qu'on remarque chez un grand nombre ; souvent ils abusent de ce que Dieu leur donne ; ce n'est pas pour thésauriser, ce n'est pas non plus pour dépenser follement qu'ils ont reçu plus qu'il ne leur fallait ; c'est au contraire pour venir au secours de ceux qui n'ont pas le nécessaire, en se contentant pour eux-mêmes de ce que requiert leur état, leur condition; c'est là le pain de chaque jour qu'ils réclament et auquel ils ont

droit. " Ne me donnez ni les richesses ni la pauvreté, Seigneur, dit le Sage, mais accordez-moi seulement ce qui est nécessaire à ma subsistance. " (*Prov.* xxx ,8). Si nous voulons davantage pour amasser, nous allons contre les intentions de la Providence; si nous voulons davantage pour dépenser plus que nous n'avons besoin, nous abusons des biens de Dieu et nous serons sévèrement punis.

En récitant le *Pater*, que le pauvre dise : *du pain, panem*, et que, ne portant pas au delà ses désirs, il se contente du sort que la Providence lui a fait et qui a bien du reste, même en ce monde, mais surtout dans l'autre, ses compensations et sa récompense. Que le riche dise : *du pain, panem*, et qu'il n'abuse jamais de ce que Dieu dans sa bonté ajoute à ce pain, qu'il ne se crée pas des besoins factices qui laisseraient ailleurs des besoins réels sans apaisement. La vie alors sera plus heureuse ; les riches traiteront les pauvres comme des frères malheureux ; les pauvres s'attacheront aux riches comme à leur seconde Providence. Ils se sauveront tous les deux l'un par l'autre ; ceux-ci par la résignation et la gratitude, ceux-là par la sobriété et par la charité.

Dans cette prière, Notre-Seigneur nous fait dire : *Notre pain* et non pas : *mon pain*, afin de nous rappeler que nous ne prions pas pour nous seulement et de ranimer en nous le sentiment de la fraternité qui doit unir ensemble tous les hommes. Disons à Dieu : le pain, donnez-le au riche, mais donnez-le aussi au pauvre et qu'il ne lui coûte ni trop de sollicitations ni trop d'humiliations ; donnez-le à l'ouvrier et que le travail ne manque jamais à ses bras, ni ses bras au travail ; donnez-le au vieillard infirme, à la veuve, à l'orphelin ; donnez plus de pain où il y a plus de besoin ; donnez plus de force à qui doit supporter plus de fatigue, plus de courage à qui doit braver plus de périls ; donnez à tous vos enfants qui sont nos frères, les ressources de l'existence dans la mesure où elle les réclame ; qu'il ne s'en trouve pas un seul n'ayant pour se couvrir que des haillons, pour se sustenter qu'une nourriture insuffisante et mauvaise, pour habiter qu'un réduit malsain privé d'air et de lumière.

Nous demandons à Dieu de nous donner *notre pain*, c'est-à-dire, celui que nous avons légitimement acquis par notre travail

ou que nous possédons par héritage ou de toute autre manière légitime quelconque, et non pas celui qui nous viendrait de l'injustice ou de la fraude. Notre cœur n'est pas jaloux ; nous ne jetons pas sur nos frères un regard d'envie; nous ne prions pas le Seigneur de les dépouiller pour nous enrichir. Non ; à chacun ce qui lui appartient ; à chacun ce qui lui est dû. Ce que nous demandons, c'est que la Providence nous aide à vivre du travail de nos mains et par des gains légitimes ; qu'elle nous donne la force, le temps et la santé nécessaire pour faire vraiment *nôtre* le pain que nos besoins réclament.

En nous faisant dire : *Notre pain*, le Divin Sauveur a voulu nous rappeler encore que ce pain ne nous est pas donné pour notre usage exclusif, mais pour que nous y fassions participer les autres autant que nous le pouvons et qu'ils en ont besoin ; il a voulu nous dire que l'aumône n'est pas seulement de conseil, mais qu'elle est de précepte pour tous ceux qui en sont capables et, au dernier jour, il suffira d'avoir négligé ce devoir pour être condamné sans miséricorde.

L'obligation pour les riches d'assister les pauvres en leur distribuant leur superflu est si grande que les Pères les considèrent comme des voleurs lorsqu'ils ne le font pas. " C'est un vol et une rapine dit ouvertement saint Jean Chrysostôme, que de ne pas faire part de ses biens aux pauvres. Nos richesses, de quelque part qu'elles nous soient arrivées, sont des biens du Maître que nous servons. Dieu nous les fait posséder plus abondamment, non pour les dissiper en plaisirs, en gourmandises, en habits somptueux et en mollesse, mais pour les distribuer aux pauvres. Et de même qu'un trésorier qui reçoit les deniers du roi, s'il néglige de les distribuer selon l'ordre qui lui a été donné et les emploie à ses propres délices, mérite d'être châtié et de perdre sa charge, de même un homme riche doit se considérer comme le trésorier et le receveur des biens de Dieu qui lui ordonne de les distribuer aux pauvres. C'est pourquoi, s'il en prend pour soi plus que sa propre nécessité ne l'exige, qu'il sache qu'il en sera sévèrement puni ; car ce qu'il possède ne lui appartient pas, mais à ses co-serviteurs qui sont dans l'indigence. "

Les riches de la terre sont les économes de Dieu, les fermiers

de sa Providence. Dieu a fait les riches pour aider les pauvres et il a fait les pauvres pour éprouver et sanctifier les riches. Les pauvres n'ont pas le droit de rien prendre aux riches, mais c'est un devoir pour les riches de leur donner.

Ce n'est donc pas assez de s'apitoyer sur l'infortune, d'être sensible à la misère de ceux qui n'ont pas leur pain quotidien, de le demander à Dieu d'une manière générale. Il reste à ceux qui ont reçu plus que le nécessaire de la vie, un devoir à accomplir : donner aux pauvres de leur abondance. " Je le veux, je l'ordonne, dit le Seigneur ; ouvre ta main sur le pauvre, sur l'indigent qui demeure auprès de toi sur cette terre : " *ut aperias manum tuam egeno et pauperi qui tecum moratur in terrâ.* "

* * *

Et quel mot plein de sagesse et de profondeur est le mot suivant de l'Oraison Dominicale ! Jésus-Christ ne se contente pas de nous faire dire : Père, *donnez-nous notre pain ;* il ajoute : *notre pain de chaque jour*, le pain dont nous avons sans cesse besoin. Par là nous faisons l'humble aveu de notre faiblesse et nous reconnaissons devoir à Dieu une gratitude qui ne se ralentisse jamais pour la bonté qu'il ne cesse de nous témoigner.

Comme elle est fragile notre vie d'ici-bas puisqu'il faut la réparer chaque jour par une nouvelle nourriture, parce que chaque jour elle s'en va, elle s'use. Notre vie n'est qu'une défaillance continuelle et nous mourons lentement, comme dit saint Paul : " *quotidie morior ;* " la nourriture n'est qu'un remède contre la mort qui nous tourmente et nous presse.

Jésus-Christ par là veut donc nous apprendre que notre vie est courte, qu'elle ne dure qu'un jour en comparaison de celle qui nous attend dans l'éternité ; que par conséquent nous ne devons pas tant nous occuper de l'avenir, ni nous surcharger d'embarras et d'affaires, comme si nous étions immortels ou que nous dussions vivre plusieurs siècles ; mais nous regarder toujours comme des voyageurs et des étrangers, tenir notre cœur détaché de ce monde et nous contenter de peu. Un voyageur, qui retourne à sa patrie, lors même qu'il se trouve mal dans une auberge,

ne s'en inquiète pas beaucoup parce qu'il sait qu'il n'est là qu'en passant.

Comme cette vérité est bien de nature à nous donner l'humilité ! Car si nous sommes obligés de manger chaque jour et plusieurs fois par jour pour maintenir notre vie, cette vie n'est donc en quelque sorte que vie d'emprunt, comme le feu qu'on alimente avec du bois qui ne nous appartient pas. Et à qui empruntons-nous des atômes de vie pour remplacer ceux que nous perdons à tout moment ? Nous les empruntons à des créatures placées au-dessous de nous et auxquelles nous demandons l'aumône. Nos maîtres sont les animaux de nos étables, les fruits de nos jardins, l'herbe des champs, l'eau des fontaines. Toutes ces créatures dépendent de Dieu et c'est Dieu par conséquent qui peut, aussi longtemps qu'il le juge à propos nous conserver l'existence qu'il nous a donnée.

Cette expression nous rappelle donc le peu que nous sommes ; elle est bien de nature à faire germer l'humilité dans nos cœurs ; elle est surtout propre à exciter en nous la plus vive reconnaissance à l'égard de Dieu dont les délices sont d'être avec les enfants des hommes et qui a voulu avoir par tendresse à s'occuper sans cesse de nous. Tous les jours, en effet, il nous apprête notre nourriture, soit en envoyant la pluie pour faire germer le grain que nous mettons en terre, soit en envoyant des froids pour détruire les insectes qui le mangerait en herbe, soit en rapprochant de nous son soleil pour faire mûrir nos moissons. Il n'y a pas de jour qu'il ne s'occupe de nous, pas d'instant que sa sollicitude à notre égard se ralentisse. Sa bonté est *quotidienne*, incessante, comme notre infirmité est quotidienne.

Ils sont trop peu nombreux les chrétiens qui, en demandant à Dieu le pain qu'il nous apprête chaque jour, ont pour lui la reconnaissance qui chaque jour lui est due. Loin de lui témoigner une juste reconnaissance, un trop grand nombre répondent à ses bienfaits par des offenses. Voici comment un célèbre prédicateur déplore cette ingratitude : " Lorsque vous pensez le moins à lui, disait-il à ses auditeurs, lorsque vous êtes occupés à lui déplaire, il pense à vous, il agit pour vous et vous destine le travail et les sueurs de ses créatures. Voyez de grâce la noblesse

et la suavité de ce cœur vraiment royal et divin. Pendant que vous le mettez en oubli et même que vous l'offensez, il fait tomber sur vos collines les rosées du ciel ; il forme les fruits sur vos arbres et les légumes dans vos jardins ; il fait lui-même les appats de votre table et vous dit non de parole mais d'effet : vous me désobligez au dernier point, vous commettez le péché qui me déplaît infiniment ; tenez, pour toute vengeance, voilà des fleurs parfumées, voilà des fruits délicieux que je vous présente : *gustate videte quoniam suavis est Dominus.* N'est-ce pas être bien doux que de prodiguer tant de douceurs au lieu de tant d'amertumes que vous lui présentez chaque jour ? "

C'est pour combattre cette déplorable ingratitude en nous rappelant l'incessante bonté de Dieu et pour nous préserver de l'orgueil en nous inspirant des sentiments d'humilité que Jésus-Christ nous fait dire : "Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour ? "

Remercions donc le bon Dieu de ce qu'il veut bien pourvoir à nos besoins temporels. Que de fois il nous a donné le pain de chaque jour sans que nous ayons songé à le lui demander. Disons-lui continuellement : Merci, ô mon Dieu, pour les biens de toutes sortes dont vous m'avez comblé tous les jours ; merci en particulier pour ce pain quotidien que vous m'envoyez pour sustenter ma vie ; merci pour celui que vous m'avez donné hier, merci pour celui que vous m'envoyez aujourd'hui, en attendant que je vous dise merci pour celui que vous m'enverrez demain : " *Gratias tibi ago pro universis beneficiis tuis.* "

Que tous surtout prennent la pieuse et sainte pratique de dire la prière avant et après les repas. Puisque nous tenons tout de Dieu, n'est-il pas juste de le remercier de la nourriture qu'il nous donne et dont nous serions privés sans lui ? Que les riches, dont la table est chargée de toutes sortes de mets pendant que les pauvres meurent de faim à leur porte, remercient le Seigneur qui se montrent bon pour eux jusqu'à leur donner non seulement le nécessaire mais aussi l'utile et l'agréable. Que les pauvres n'oublient pas que si le pain qu'ils mangent est amer et arrosé de larmes, c'est à Dieu qu'ils le doivent et ce Dieu, s'ils veulent se soumettre à sa volonté et le bien servir, leur donnera un autre

pain, le pain véritable celui-là, le pain vivant descendu du ciel, le pain qui leur fera oublier vite leur pauvreté, car il apporte avec lui une douceur et une consolation toute céleste : " *Panem de cœlo præstitisti eis, omne delectamentum in se habentem.* "

Notre pain vient donc de Dieu; aussi le meilleur moyen de bien réussir dans ses affaires temporelles est de bien se tenir avec lui et d'estimer plus son amitié que tous les biens de ce monde. Qu'ils sont à plaindre ces chrétiens qui, dans leurs infortunes, recourent tantôt à un moyen, tantôt à un autre, et ne pensent pas plus à Dieu que s'ils pouvaient faire quelque chose sans lui, et qui au contraire, pendant ce temps-là, restent dans son inimitié avec des péchés mortels sur la conscience, et même continuent à provoquer sa colère par de nouveaux outrages ! Ah ! Que c'est là une fausse prudence ! Qu'ils commencent donc toujours par s'adresser à Dieu qui peut les faire sortir avec succès même des affaires les plus désespérées ; qu'ils implorent son secours ; qu'ils se remettent en grâce avec lui, qu'ils donnent à la prière, à la fréquentation des sacrements, à la visite des églises et aux exercices de piété un peu de ce temps qu'ils consacrent tout entier à leurs travaux, et alors leurs entreprises réussiront mieux, il recevront leur pain quotidien avec plus d'abondance. Voilà le conseil que Jésus-Christ lui-même leur donne : " *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus et hæc omnia adjicientur vobis.* "

* * *

Ce pain nécessaire, nous demandons à Dieu de nous le donner. Par là nous reconnaissons d'abord que Dieu n'est pas seulement l'auteur des biens spirituels et célestes, mais qu'il l'est encore des biens naturels et terrestres ; puisque nous les lui demandons, puisque nous le prions de nous les donner, c'est que nous supposons qu'il les possède et les distribue comme il lui plaît. Le laboureur qui sème ne peut récolter que s'il pleut, mais il ne peut faire une goutte d'eau. Nous avons raison de recourir à lui, de nous agenouiller à ses pieds et de lui dire : Père, donnez-nous ; les hommes ne le pourraient pas et en disant ces mots, nous faisons *acte de foi.*

Nous faisons aussi *un acte d'humilité* ; nous confessons notre indigence et notre misère. Lorsque nous disons : donnez-nous notre pain de chaque jour, nous avouons que nous sommes les mendiants de Dieu. Mais il ne faut pas en rougir ; car quelque riche qu'on soit des biens de la terre, on ne laisse pas d'être mendiant de Dieu. Un pauvre mendiant est à la porte du riche et le riche même est à la porte de Dieu, du grand riche. Ce pauvre lui demande l'aumône et lui la demande à Dieu. S'il n'était pas dans le besoin, il ne pousserait pas vers Dieu le cri de sa prière. Mais de quoi un homme riche a-t-il besoin ? Je le dis hardiment, tout riche qu'il est, il a besoin du pain de chaque jour ; car pourquoi a-t-il tout en abondance et d'où ses biens lui sont-ils venus, sinon de Dieu qui les lui a donnés ? Et qu'aura-t-il si Dieu vient à retirer sa main ? Combien de gens étaient riches quand il se sont couchés, qui le lendemain se sont trouvés pauvres à leur réveil ? Qu'il soit donc persuadé que ce qu'il a lui vient de la miséricorde de Dieu et non de sa propre puissance et de son industrie.

Nous disons à Dieu : donnez, parce que nous savons que nous ne méritons rien. Nous ne lui disons pas comme le serviteur dit à son maître : *payez-nous ;* car il ne nous doit rien ; c'est nous qui lui devons tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes. Nous ne lui disons pas : *avancez-nous*, car si le passé ne nous a laissé que des dettes, il est à craindre que l'avenir ne nous trouve encore insolvables. Nous ne lui disons pas : *Prêtez-vous.* Qu'est-ce que nous pourrions lui rendre ? Nous lui disons : donnez-nous, donnez-nous sans retour.

Nous faisons cet *acte d'humilité* et nous le faisons avec confiance ; nous ne faisons valoir aucun motif à notre requête ; car nous savons que si Dieu a soin de l'insecte qui se cache sous l'herbe et s'il est attentif à ses besoins ; s'il a soin du lys des champs et s'il l'habille avec magnificence, comment, pourra-t-il négliger le chef-d'œuvre de ses mains toutes paternelles ? Comment pourra-t-il ne pas le nourrir et ne le pas vêtir ? Nous savons que Dieu est bon, la bonté même, que notre voix trouvera de l'écho dans son cœur, que c'est assez de demander pour obtenir et que par conséquent un mot suffit.

* * *

C'est pour cela que Jésus nous fait dire à Dieu : donnez-nous *aujourd'hui* notre pain quotidien. Dieu veut que nous recourions chaque jour à lui et, en confessant notre indigence, que nous reconnaissions ainsi notre dépendance absolue de sa main paternelle. Il veut par là nous rappeler que toute journée qui commence peut être celle où nous finirons. Pourquoi demander à Dieu en vue du lendemain ? Notre vie est entre les mains de Dieu qui nous la donne le matin et qui a bien pu décider de nous la ravir le soir. Dès lors il nous appartient d'implorer le vivre que pour aujourd'hui, afin de reconnaître la volonté souveraine de Dieu.

Il veut aussi nous enseigner à ne pas trop nous inquiéter pour l'avenir comme plusieurs le font souvent, mais à nous reposer en toute confiance sur la Providence de Dieu qui ne nous abandonnera pas. Elle nous a fourni le nécessaire dans le passé ; elle nous le fournira encore chaque jour, elle ne nous en laissera donc pas manquer à l'avenir.

Quelles belles paroles nous dit à ce sujet Notre Divin Sauveur: " Voyez, dit-il, les oiseaux du ciel ; ils ne sèment pas, ils ne moissonnent pas, ils n'amassent pas de provisions dans leurs greniers ; c'est votre Père céleste qui les nourrit. Or n'êtes-vous pas plus qu'eux? Voyez les lys des champs ; ils ne travaillent pas, ni ne filent, et pourtant, je vous déclare que jamais Salomon dans toute sa gloire n'a été vêtu comme l'un d'eux. Or si Dieu nourrit les oiseaux du ciel, s'il veut bien vêtir les lys des champs, à combien plus forte raison aura-t-il soin de vous, ô hommes de peu de foi ? " (Math. vi, 25).

Sans doute Notre-Seigneur Jésus-Christ ne veut pas nous défendre tout souci et toute pensée de l'avenir. Il y a des soucis, des préoccupations mêmes qui sont légitimes, naturelles, tout à fait dans l'ordre des choses. Dieu ne condamne pas une sage et tranquille prévoyance ; il nous exhorte au contraire à semer dans la jeunesse pour moissonner dans l'âge mûr ; il renvoie le paresseux à la fourmi prévoyante et laborieuse qui prépare en son temps ce qui lui est nécessaire. Et lorsqu'il nous cite l'exem-

ple des oiseaux qui ne travaillent, ni ne sèment, ni ne moissonnent il ne dit pas qu'ils ne volent pas et ne cherchent pas ce dont ils ont besoin, suivant l'instinct de la nature, autrement ce serait tenter Dieu que de vouloir s'appuyer uniquement sur sa providence, attendant qu'elle nous fournisse tous les jours sans travail ce qui est nécessaire.

Mais autre chose est de penser à l'avenir, autre chose est de s'en tourmenter. Prendre ses mesures pour l'avenir et se prémunir contre les besoins qui peuvent nous arriver, c'est une sage et louable prudence que Dieu ne condamne pas ; au contraire, il condamne l'imprévoyance de ceux qui dépensent sans règle et sans mesure, dévorant follement en un seul jour de quoi vivre toute une semaine, surtout si ce sont des pères de famille qui se doivent à leurs enfants. Ce que Dieu réprouve : c'est ce tourment, cette inquiétude, cette anxiété continuelle qui portent à conserver avec trop d'avarice ce que l'on possède, ou à se procurer avec trop de sollicitude ce que l'on n'a pas. Cette sollicitude est une faute ; car elle provient d'un défaut de confiance en Dieu, parce qu'elle montre que l'on compte uniquement sur soi-même, sur son industrie et non sur le bon Dieu, et parce qu'elle empêche de s'occuper de son âme et de ses devoirs religieux, tout absorbé que l'on est par la pensée de s'enrichir et d'acrroître son bien.

Dieu n'a pas voulu que nous lui demandions une fois pour toutes seulement le nécesaire à notre vie temporelle. Une fois satisfaits, nous aurions pu oublier à la longue notre Divin Bienfaiteur. Il y a tant d'ingrats en ce monde à l'endroit de la Providence ! C'est pour nous épargner cette faute, pour nous retenir près de lui dans une filiale intimité, pour que nous lui donnions chaque jour un témoignage de notre piété filiale, qu'il nous demande de lui rappeler chaque jour que nous avons besoin de sa libéralité, par ces paroles : *panem nostrum da nobis.*

En disciples fidèles, en enfants pieux, tous les jours de notre vie, demandons-lui avec discrétion, avec humilité, avec confiance, avec piété, le pain nécessaire à notre subsistance, les biens qui sont rigoureusement indispensables à l'entretien de notre vie. Nous n'en désirons pas davantage ; qu'il nous donne ce que son

amour juge bon pour nous. Nous avons une confiance absolue en sa Providence, en sa bonté, et nous voulons nous réserver à chaque jour le bonheur de lui adresser la même prière ; car s'il est doux à un père de donner, il est doux aussi à l'enfant de se rapprocher continuellement du cœur de son père, de présenter ses vœux et ses demandes à celui qui l'a engendré.

* * *

Nous demandons à Dieu le pain du corps ; mais celui de l'âme est encore plus nécessaire ; car le pain du corps, c'est pour le temps que nous traversons rapidement, et le pain de l'âme, c'est pour l'éternité où nous serons à jamais fixés.

Mais quelle est cette nourriture spirituelle que nous sollicitons de Dieu en lui disant : " donnez-nous notre pain quotidien ? " C'est la parole de Dieu, c'est la grâce divine, ce sont les Sacrements institués par Notre-Seigneur Jésus-Christ et, en particulier, le Sacrement adorable de l'Eucharistie.

C'est d'abord la parole de Dieu, selon la déclaration formelle de Jésus-Christ dans le Saint Evangile : " L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. " (Saint Math. 4).

Dieu a parlé à nos pères, c'est-à-dire, à ceux qui, dans l'ancienne loi devaient conserver le dépôt sacré de la révélation jusqu'au jour où la pleine lumière de la loi nouvelle devait éclairer le monde. Il est descendu du ciel pour nous parler, pour nous faire entendre cette parole indispensable à l'homme, afin qu'il puisse aller au salut. C'est cette parole qui apprend à l'homme les vérités célestes, c'est-à-dire ce qu'il doit faire pour que Dieu daigne l'attirer à lui durant le voyage ; c'est elle aussi qui lui apprend les préceptes, c'est-à-dire ce qu'il doit faire pour qu'au terme Dieu daigne l'accueillir.

Jésus-Christ est venu nous parler. Il a été rappelé aux cieux par le Père qui l'avait envoyé, mais il nous a laissé sa parole : " Le ciel et la terre passeront, a-t-il dit, mais ma parole ne passera pas. " Elle a été accueillie par l'Eglise à qui il a donné la mission de perpétuer sa présence et de répandre son enseigne-

ment. Il lui a dit : " Tu es une avec moi, comme je suis un avec mon Père ; va, mon Père m'a envoyé, je t'envoie ; prêche l'Evangile aux nations ; apprends-leur à garder ma doctrine et mes lois. Qui t'écoute, m'écoute ; qui te méprise, me méprise. Invisible à tous les yeux, je suis pourtant avec toi jusqu'à la consommation des siècles. "

La majesté et la souveraineté de Dieu se retrouvent tout entières dans la majesté et la souveraineté de l'Eglise enseignante. Il n'est pas nécessaire que toute l'Eglise enseignante se présente à nous, dans sa pompe doctrinale, pour que la parole de Dieu nous soit donnée. Dans la bouche du plus humble des prêtres en communion avec l'Eglise et parlant en son nom, nous pouvons l'entendre ; nous pouvons la lire dans les livres de doctrine, de direction morale et spirituelle, que l'Eglise approuve et auxquels elle a donné la garantie de son infaillible autorité,et surtout dans la vie des saints où elle nous apparaît vécue et traduite en d'héroïques actions.

Cette parole de Dieu, ce pain divin, nous le demandons à Dieu tous les jours parce que tous les jours nous devons le manger ; cette parole, il faut l'avoir sans cesse à l'esprit et la faire entrer en quelque sorte dans notre conduite. Et si nous faisons de la parole de Dieu un usage convenable, la vie et les vertus de Notre-Seigneur Jésus-Christ, paraîtront dans nos discours, dans nos actions; ce sera à la gloire de Dieu et à l'édification du prochain.

Pour que cette parole de Dieu produise en nous son effet, il nous faut un autre pain : c'est la grâce qui est à la fois une force qui nous aide à résister au démon et à triompher des tentations, une lumière qui nous éclaire sur ce que nous devons faire ou éviter, une flamme qui réchauffe notre cœur et l'attache au Divin Maître. L'action de cette grâce est le grand secours de l'âme qui, sans ce secours, resterait stérile comme une terre sans eau ; car elle est la source de toutes les bonnes pensées, de toutes les bonnes résolutions, de toutes les bonnes œuvres qui servent à nous préparer à la vie éternelle et à nous la mériter. C'est la grâce qui est la cause de ces actions méritoires pour le ciel que nous accomplissons ici-bas, pour l'édification du prochain et pour le salut de nos âmes. C'est la grâce qui est la vie de notre

âme, de telle sorte que, lorsqu'elle en est privée, elle est morte devant Dieu.

Il faut donc obéir avec docilité et promptitude aux inspirations de la grâce et ne pas les rendre inutiles ; au contraire il faut y coopérer de notre mieux ; car une seule de ces grâces peut devenir le principe de notre salut éternel.

Cette grâce, ce sont les sacrements qui nous la donnent. Ils ont été en effet institués pour nous communiquer les mérites de la Passion et de la mort de Jésus-Christ, pour nous rendre la justice, si nous l'avons perdue, et l'augmenter de plus en plus en nous, si nous l'avons déjà. Ils sont les foyers mystérieux où la mort trouve la vie et la vie la vigueur. Le baptême, en effet, fait renaître par l'eau et l'Esprit Saint, l'enfant nouveau-né ; la pénitence rend à l'adolescent son innocence ; par la confirmation, le jeune homme fortifie sa vertu ; par le mariage, les époux sanctifient leurs noces ; de l'Ordre viennent au ministre de Dieu ses pouvoirs divins ; et dans l'Extrême-Onction, le mourant trouve de quoi bien mourir.

Mais c'est surtout le Sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ qui est l'aliment divin auquel est dû, plus qu'à tout autre, le nom de pain.

Jésus a voulu non seulement nourrir les âmes de sa grâce, il a voulu les nourrir de sa substance. Le propre de l'amour c'est de donner ; mais l'amour a des degrés, a une marche ascensionnelle. Donner peu, c'est aimer peu ; donner beaucoup, c'est aimer beaucoup ; donner tout, c'est aimer à plein cœur. Eh bien ! en nous donnant le pain eucharistique, Jésus-Christ nous a aimés à plein cœur, car il s'est donné lui-même à nous tout entier, son corps, son sang, son âme, sa personne adorable.

Tout Dieu qu'il est, pouvait-il pousser plus loin l'amour ? Saint Augustin écrit sur ce grand mystère eucharistique trois phrases célèbres. Il a dit : "Dieu est tout puissant et cependant, en dépit de sa toute puissance, il n'a pu donner davantage. Dieu est infiniment sage et, en dépit de son infinie sagesse, il n'a pas su donner davantage. Dieu est l'opulence même, et en dépit de ses immenses trésors, il n'a pas eu de quoi donner davantage."

Voilà dix-neuf cents ans que Dieu-Homme a terminé l'œuvre de notre Rédemption par un triomphe public et que l'humanité chrétienne croit et confesse qu'il est assis aux cieux à la droite de son Divin Père. Cependant allons frapper à la porte du Tabernacle, il nous répondra : "*Ecce ego vobiscum sum,* je suis au milieu de vous." Et pourquoi est-il réellement et substantiellement présent, cet auguste Captif ? Est-ce pour que nous lui offrions nos prières et notre encens, pour que nous lui prodiguions nos hommages et notre adoration ? Oui, sans doute ; mais si tel était son seul dessein, il aurait choisi des apparences plus glorieuses et plus capables de nous éblouir et de nous imposer le respect, au lieu des apparences fragiles et périssables sous lesquelles il se présente. Il veut que nous le mangions comme nous mangeons le pain quotidien qui nourrit notre corps. De même que pour l'entretien du corps l'homme se nourrit du pain matériel, pour l'entretien de son âme, Jésus veut qu'il se nourrisse d'un autre pain, le pain eucharistique, le pain vivant descendu du ciel qui n'est autre que sa chair elle-même : "*panem quem ego dabo est caro mea pro mundi vita.*" (Saint Jean, vi, 52) Le pain que je vous donnerai à manger, c'est ma propre chair immolée pour le salut du monde."

Nous avons absolument besoin de ce pain eucharistique pour parvenir à nos hautes destinées. Rien au monde ne peut nous dispenser de recourir à cette source de vie. C'est Notre-Seigneur lui-même qui nous l'affirme sous serment : " En vérité en vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous." De même donc que le corps ne peut se passer de pain, ou bien il s'affaiblit, il languit et meurt, de même notre âme ne peut se passer du pain eucharistique ou bien elle s'affaiblit, languit et meurt.

Aussi la Sainte Communion a toujours été considérée comme le centre et la source de la vie chrétienne. C'est à cette source d'eau vive que les âmes sont allées se désaltérer ; c'est là que les faibles sont allés chercher la force ; les affligés une vraie consolation ; les cœurs tristes du courage pour continuer à marcher dans le désert de la vie ; c'est là que les parfaits se sont forti-

fiés pour courir dans la voie des commandements et des conseils.

Les chrétiens de la primitive Eglise communiaient chaque jour ; ils faisaient de l'Eucharistie leur pain quotidien, comme saint Luc nous l'apprend : " Tous les jours, nous dit-il, ils rompaient le pain dans leurs réunions." Le grand combat des persécutions allaient commencer, il fallait prendre des forces. Ils assistaient au saint sacrifice de la messe et devaient y communier sous peine d'être exclus de l'Eglise.

Saint Clément, Pape et disciple de saint Pierre, atteste que de son temps, on était dans l'usage de communier chaque jour.

Saint Denis l'Aréopagite, disciple de saint Paul, parle ainsi : Après l'Evangile, on chassait de l'Eglise ceux qui n'étaient pas disposés à recevoir l'Eucharistie ; et le prêtre, après avoir communié tous les assistants, achève les saints mystères en rendant grâces à Dieu. Assister au sacrifice et ne pas y participer était alors un scandale si grand qu'on chassait de l'Eglise ceux qui s'en rendaient coupables. On regardait comme inséparables l'assistance et la participation aux saints mystères.

Saint Basile, écrivant à un de ses amis, lui parlait de la consolation qu'éprouvait son cœur d'évêque et de père, en voyant tous les fidèles de son diocèse de Césarée, communier plusieurs fois la semaine.

Saint Augustin disait lui-même : " C'est le pain quotidien, prenez-le tous les jours afin que'il vous soit utile tous les jours. "

Tous les saints, tous les docteurs sont d'accord pour dire que le droit chemin pour assurer son salut, s'abstenir de tout péché, orner son âme de vertus, vaincre toutes sortes de tentations, résister aux attaques et aux assauts du démon, c'est de recevoir souvent le pain eucharistique.

L'Eglise dans ses conciles a toujours recommandé la communion fréquente. Voici ce que dit le Concile de Trente : " Le saint concile désirerait qu'à toutes les messes, les fidèles assistants reçussent la sainte Eucharistie, non pas seulement par de pieux désirs, mais sous les espèces sacramentelles. " Et dans un autre endroit, le même Concile épuise sur ce sujet la tendresse de ses expressions : " Le Concile, animé d'une paternelle affection, avertit, exhorte, prie, conjure, par les entrailles de la miséricorde

de notre Dieu ; il désire que tous ceux qui portent le nom de chrétien se souviennent de l'amour infini que nous a témoigné Notre-Seigneur en mourant pour nous et en nous laissant sa chair pour nourriture, qu'ils se rendent dignes de recevoir souvent ce pain de la vie éternelle qui opérera en eux la vie et la santé de l'âme

Voici ce que nous ont dit les Pères du Concile de Reims. " Comme la religion chrétienne n'a rien de plus excellent et de plus auguste que le Sacrement de l'Eucharistie et que rien n'est plus efficace pour vivre saintement que la fréquente participation à ce mystère, nous sommes affligés de voir que telle est l'incurie des chrétiens de nos jours qu'ils reçoivent rarement le secours d'un sacrement si salutaire. C'est pourquoi les curés et les prédicateurs devront désormais parler de l'antique usage de la fréquente communion, de ses merveilleux effets, de son utilité; ils chercheront à persuader aux fidèles qu'il n'y a pas de moyen plus propre et plus rapide pour rendre à notre siècle la physionomie des temps apostoliques. Aussi nous exhortons tous les fidèles et nous les conjurons par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu de communier le plus souvent possible. "

Jamais Pontife n'a plus travaillé que notre cher et vénéré Pie X à montrer aux fidèles combien sont riches les rayons de lumière et de chaleur qui jaillissent de l'Eucharistie sur l'intelligence et le cœur des croyants.

Jamais Pontife n'a montré un zèle aussi grand pour convaincre les chrétiens que lorsque le Divin Soleil dont le nôtre n'est que l'ombre se lève sur l'autel, tous les cœurs devraient aller se grandir, s'épanouir, se diviniser.

Jamais Pontife n'a supplié plus tendrement ses enfants de se jeter souvent dans les bras de Jésus-Hostie, de le recevoir souvent dans la sainte Eucharistie, de s'approcher souvent de la Table Sainte, la seule au monde à laquelle on ne s'assied pas, de laquelle on s'approche les yeux baissés, les mains jointes, le cœur palpitant d'émotion et d'amour à cause de la divinité de la nourriture qui y est servie.

Jamais Pontife n'a mieux compris que tous ses enfants, grands

et petits, riches et pauvres, ont besoin de lumière, de force, de consolation et à tous il n'a cessé de dire : allez donc communier et toutes vos peines mystérieuses tomberont devant l'aliment que Jésus vous donnera et qui n'est autre que Lui-même. Allez communier et vous terrasserez toutes les passions qui s'ameutent au fond de votre âme, vous les tiendrez rugissantes mais inertes sous vos pieds vainqueurs et vous célébrerez vos victoires la main tendue vers le tabernacle en disant : "*Quis ut Deus*, qui est fort comme Dieu ? "

Que le père, souverain d'un petit empire, communie souvent, et il puisera à la source de l'autorité la force d'user uniquement pour le bonheur des siens celle dont il est investi. Plus de colères, plus de rigueurs inutiles, plus d'indifférence.

Que la mère, l'épouse, la femme, si souvent obligée de tremper ses lèvres au caprice de la douleur, communie souvent ; elle puisera le courage, la résignation, le dévouement au calice eucharistique, en Celui qui a enduré sans se plaindre, l'abandon et le reniement des siens, la flagellation, le couronnement d'épines, la croix, la mort.

Que les enfants communient souvent ; ils recevront à la Table Celui qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort et ils apprendront à pratiquer l'obéissance.

Que les domestiques communient souvent ; ils penseront que Notre-Seigneur a appliqué ses mains créatrices au travail matériel, qu'il s'est fait esclave de tous, esclave jusque dans l'Eucharistie où il est le prisonnier de son amour, afin de relever toutes les conditions et de rétablir entre tous la véritable égalité.

Que le riche communie souvent ; il apprendra à mépriser la richesse auprès de Celui qui, maître de tout, n'a pas trouvé une pierre pour reposer sa tête.

Que le pauvre communie souvent ; il apprendra de Notre-Seigneur Jésus-Christ que la vraie richesse, c'est de l'aimer et de le posséder.

* * *

Puissent tous les chrétiens rendre amour pour amour à Celui qui nous a tant aimés et prendre souvent ce pain indispensable

dont personne ne peut se passer s'il ne veut pas mourir, ce pain eucharistique préparé, accommodé tout exprès pour nous et où Dieu se donne à nous jusqu'à l'intimité la plus incroyable. Quels biens ils retireraient d'une telle manière d'agir! C'est un grand saint, saint Léon qui nous dit : " Quand vous communiez, c'est Jésus-Christ qui vient vous honorer de sa présence, vous oindre de sa grâce, vous soigner par sa miséricorde, vous guérir avec son sang, vous ressusciter par sa mort, vous éclairer de sa lumière, vous enflammer avec son amour, vous consoler par son infinie douceur, s'unir à vous et épouser votre âme, vous faire participant de son Divin Esprit et de tous les biens qu'il a gagnés sur la croix, avec la chair qu'il nous offre, dans le Très Saint Sacrement."

Ces vérités tous les saints les ont comprises. Ils trouvaient dans la communion un repos, une tranquillité ineffables ; la communion les faisait entrer dans une jubilation de cœur qui les mettait hors d'eux-mêmes. " Sans la Divine Eucharistie, dit le saint curé d'Ars, il n'y aurait pas de bonheur en ce monde ; quand on fait la sainte communion on sent quelque chose d'extraordinaire, un bien-être qui parcourt tout le corps. On est obligé de dire comme saint Jean : c'est le Seigneur.

Un saint religieux disait : " Si la foi ne nous enseignait pas qu'au ciel il y a plus grande joie que celle qu'on trouve dans l'Eucharistie, je ne le croirais pas. "

" Ma plus grande joie en quittant le monde, écrivait sainte Marguerite-Marie, c'était de penser que je communierais souvent ; car jusque-là on ne me l'avait permis trop rarement. Les veilles de communions, je me sentais abîmée dans la pensée de Dieu ; je ne pouvais parler qu'avec peine, toute préoccupée de la grande action du lendemain ; et lorsque je l'avais faite, j'aurais voulu ne plus voir, ne plus entendre ni parler, tant étaient excessives les consolations et la paix que j'éprouvais. "

Montrons-nous donc avides et affamés de ce Divin Sacrement que Jésus nous ordonne de demander à son Père dans l'Oraison Dominicale. Disons à Dieu avec sincérité et confiance: "Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ; donnez-nous le pain du corps, le pain matériel, mais donnez-nous surtout le pain de

l'âme ; le pain de votre parole, le pain de votre grâce, le pain des sacrements, le pain surtout qui est au dessus de toute substance, le pain eucharistique, le pain qui est votre corps, votre chair, votre substance sacrée, pour être la vie et l'aliment de nos âmes; le pain qui fait ici-bas la joie et les délices des saints, le pain qui seul nous retient sur la voie du salut et peut nous conduire au ciel."

PARDONNEZ-NOUS NOS OFFENSES COMME NOUS PARDONNONS A CEUX QUI NOUS ONT OFFENSÉS

Dans les quatre premières demandes de l'Oraison Dominicale, nous prions Dieu de vouloir bien nous faire sanctifier son nom adorable, ce qui est le bien par excellence et doit être le terme de tous nos vœux. Nous lui demandons ensuite l'avènement de son règne en nous sans quoi son nom ne peut être glorifié par nous ; puis l'accomplissement de sa très sainte volonté qui est la condition de l'avancement de son règne et enfin, pour notre âme et pour notre corps, une nourriture quotidienne qui nous permette d'accomplir sa volonté. Sans la nourriture corporelle et spirituelle dont nous avons besoin, nous ne pouvons accomplir la volonté de Dieu ; d'autre part si nous n'accomplissons pas la volonté de Dieu il ne saurait établir en nous son règne ; et si Dieu ne règne pas en nous , nous ne pouvons glorifier son nom. Ces quatre demandes si parfaitement unies ensemble comprennent donc tous les biens spirituels et corporels qui nous sont nénessaires pour assurer notre bonheur, en nous faisant atteindre notre fin qui est de glorifier éternellement Dieu dans le ciel après avoir commencé à le glorifier dès ici-bas.

Mais il ne suffit pas de demander à Dieu les biens dont nous avons besoin, il faut le prier d'écarter de nous les maux qui nous menacent, de nous délivrer du péché, de ce mal souverain avant tous les autres. Aussi Jésus nous fait dire à son Père : *"Pardonnez-nous nos offenses."*

Ces paroles nous invitent à l'humilité, au repentir, à la crainte des jugements de Dieu ; elles nous font implorer sa miséricorde afin de ne pas tomber entre les mains de sa justice. Par ces paroles nous reconnaissons que nous sommes des pécheurs et nous demandons grâce. Quel est celui qui n'ait pas des fautes à se reprocher et qui n'ait pas un besoin continuel de la miséricorde

divine. " Si nous prétendons être sans péché, dit saint Jean, nous nous séduisons nous-mêmes et la vérité n'est pas en nous (2 Saint Jean, 1, 18). "Quel est celui qui tient ce langage, dit saint Augustin? C'est le disciple bien-aimé, celui qui dans la dernière cène avait reposé sur le cœur de Jésus, et lui-même se met au nombre des pécheurs. "

Et l'Apôtre saint Jacques : " Nous péchons tous en beaucoup de choses." (Jac, II, 2). Le roi Prophète nous disait que le juste lui-même tombe sept fois par jour, c'est-à-dire un nombre indéfini de fois. De même le Sage dit dans les Proverbes : " Qui est-ce qui peut dire : mon cœur est pur ; je suis exempt de péché? " Il est tellement vrai que nous péchons tous que le Sage ne craint pas d'affirmer aussi que " personne au monde ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. " A part Notre-Seigneur qui était impeccable par nature et la Sainte Vierge qui était impeccable par grâce, tous les hommes sont pécheurs, tous sont capables de faillir et ils faillent plus ou moins.

Comme tous les saints étaient convaincus de cette vérité ! Ecoutez saint Philippe de Néri qui disait à Notre-Seigneur, pendant son action de grâces après la messe : " Prenez bien garde à moi, Seigneur, car je suis capable de vous trahir aujourd'hui même. "

Du reste le doute sur ce point n'est pas possible, lorsqu'on voit Notre-Seigneur lui-même faire une obligation à ses Apôtres et à tous ceux qui croiraient en lui dans la suite des temps, quelque saints qu'ils puissent être d'ailleurs, de répéter chaque jour : "Notre Père, pardonnez-nous nos offenses." Si tous doivent faire cette prière, c'est donc que tous ont des dettes à l'égard de Dieu, c'est-à-dire, des péchés dont il faut implorer le pardon.

Nous demandons le pardon de nos offenses avec le sentiment de David après son péché : " Ayez pitié de moi, Seigneur, selon votre grande miséricorde ; mon péché est toujours devant mes yeux comme un reproche amer. Créez en moi un cœur pur, un esprit nouveau ; ne rejetez pas le sacrifice d'un cœur brisé de componction."

Avec ces sentiments, avec cette humilité, ce repentir, nous aurons la volonté, nous prendrons la résolution généreuse de ne

plus offenser Dieu qui nous a pardonné nos fautes passées.

Et nous devons avoir confiance en la miséricorde de Dieu. Quelle confiance en effet ne devons-nous pas avoir, quand nous parlons à un père et à un père tel que Dieu ? Il en est peut-être qui pourraient s'imaginer que les dettes qu'ils ont contractées envers Dieu sont si grandes qu'il leur serait impossible d'en obtenir la rémission. Ils ont tort. C'est Notre-Seigneur qui nous a ordonné de dire : pardonnez-nous nos offenses ; c'est Lui qui nous fait faire cette prière ; nous devons donc ouvrir nos cœurs à la confiance, espérer fermement que la voie du pardon ne nous est pas fermée, quels que soient le nombre et la malice de nos fautes. Nous ne devons pas dire comme Caïn assailli par le désespoir : " Mon iniquité est trop grande pour que j'en mérite pardon. " La miséricorde de Dieu est plus grande encore que la malice de nos fautes ; elle est infinie et nos péchés, si nombreux qu'ils soient, sont toujours finis. Il n'est point de péché, il n'existe pas de crime, si grand qu'il soit, qui ne trouve auprès de Dieu pardon et miséricorde, s'il y a dans le cœur coupable un regret sincère, une contrition véritable de l'avoir commis.

Et cette confiance doit être d'autant plus grande que Jésus nous fait demander à son Père d'avoir pitié de nous, d'oublier nos fautes et qu'il nous fait ajouter : comme nous avons pitié nous-mêmes de nos semblables et comme nous oublions leurs torts. Si ces paroles sont vraies, sincères ; si elles expriment bien nos dispositions et les sentiments de notre cœur, quelle sainte confiance ne doivent-elles pas nous inspirer! Dieu peut-il être moins bon que ses enfants ? Se laisserait-il vaincre par eux en générosité ? Et si nous pardonnons de tout notre cœur, refuserait-il de pardonner lui-même ? Si nous avons renvoyé notre débiteur plein de joie, renverra-t-il le sien dans l'affliction et l'amertume ? Sans doute nous devons plus à Dieu que le prochain ne peut jamais nous devoir ; il n'y a aucune proportion assurément entre nos péchés et les injustices et les torts de nos frères envers nous. Mais aussi, nous ne sommes que de pauvres créatures, Dieu est Dieu et Jésus-Christ est son Fils. Si donc nous qui sommes toujours faibles et portés au mal, nous savons cependant oublier une injure, à combien plus forte raison

notre Père qui est dans les cieux saura-t-il pardonner nos offenses et nous recevoir dans sa miséricorde. Notre âme est sensible à une excuse, à une parole de supplication, à une larme de repentir et d'amour. Dieu méprisera-t-il un cœur contrit et humilié ? Jamais ? Dieu l'emportera en bonté et en miséricorde, et il nous pardonnera comme *nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

Le pardon des injures reçues, cette charité à l'égard du prochain, Jésus en proclame la nécessité ; cette loi de l'amour, de l'amour malgré l'offense, de l'amour toujours et quand même, est si chère au cœur du divin Maître qu'il la nomme son commandement par excellence : " *præceptum meum.* "

Vous savez, dit Jésus-Christ, qu'il a été dit aux anciens : " Vous aimerez votre prochain, et les docteurs de la loi ont ajouté, vous haïrez vos ennemis. Mais moi, je vous dis : aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent ; priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient afin que vous soyez les enfants de votre Père céleste qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants ; car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous ? Les publicains ne le font-ils pas ? Et si vous ne saluez que vos frères, quel mérite avez-vous ? Les païens ne le font-ils pas."

Ces paroles sont si claires et si formelles qu'il est impossible d'en éluder le sens et le précepte rigoureux. Jésus-Christ ne conseille pas seulement, mais il ordonne et il parle en souverain : " Mais moi, je vous dis : aimez vos ennemis ; " et pour montrer l'étendue du précepte, il entre dans les détails : faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. "

" Lorsque vous présenterez votre offrande à l'autel, continue le Divin Sauveur, et que vous vous souviendrez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande devant l'autel et allez auparavant vous réconcilier avec lui ; vous reviendrez ensuite présenter votre offrande. "

" O ineffable bonté de Dieu, qui surpasse toute expression, dit saint Jean Chrysostôme ! Il méprise sa propre gloire, lorsqu'il s'agit d'établir la charité que nous devons avoir les uns pour

les autres. Allez d'abord vous réconcilier et ensuite vous viendrez offrir. "

" Je le proclame à haute voix, dit saint Jean Chrysostôme, et je le soutiens avec confiance : que celui qui a un ennemi n'ose pas s'approcher de la Sainte Table, qu'il aille d'abord se réconcilier. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est le Seigneur lui-même. "

Que de fois Jésus-Christ a répété ce grand précepte du pardon des injures ! de la nécessité de faire du bien à ses ennemis ! Bienheureux, dit-il, les miséricordieux parce qu'ils obtiendront miséricorde. — Pardonnez et vous serez pardonnés — si vous ne remettez pas aux hommes leurs fautes, votre Père non plus ne vous remettra pas vos péchés. — Vous frappe-t-on sur une joue, tendez l'autre, — quiconque ne pardonne pas, fût-il baptisé, ne mérite pas le nom de chrétien. C'est un païen, c'est un juif, c'est qui vous voudrez, ce n'est pas un fils de l'Evangile et la récitation du *Pater* ne convient plus à ses lèvres.

Nous devons donc pardonner, c'est notre devoir de chrétien. Mais c'est aussi de notre intérêt éternel ; car il y va de notre salut. N'oublions pas qu'au terme de cette vie, dont la plus grande est si courte, Dieu paraîtra devant nous, la loi à la main pour nous juger. Et son arrêt sera celui-ci. " Avez-vous pardonné ? N'avez-vous pas pardonné ? " Si vous avez pardonné, je vous pardonne; si vous n'avez pas pardonné, je ne vous pardonne pas. Ma miséricorde dépend uniquement de la vôtre : pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Nous avons pour ainsi dire entre nos mains le pardon de nos propres fautes.

Profitons alors du moyen certain d'être pardonnés en pardonnant nous-mêmes. Bientôt nous ne serons plus au nombre des vivants et vite nos amis, nos proches nous oublieront. Bientôt ils seront plus froids que la pierre de nos tombeaux, mais la charité envers ceux qui nous ont offensés, notre indulgence à les pardonner, nous mériteront à nous l'indulgence de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui nous recevra dans la famille heureuse de ses élus, dans la cité de la paix et de la concorde inaltérables.

C'est aussi notre intérêt temporel ; car il y va du peu de bonheur qui nous a été promis en ce monde.

Quand nous avons pardonné, notre cœur bat plus à l'aise, débarrassé du lourd fardeau qui l'oppressait ; une grande paix descend en nous, nous sommes heureux. Mais si nous ne pardonnons pas, adieu la paix intérieure. Regardons dans notre âme : c'est l'océan avec toutes ses agitations et ses colères. Notre ennemi prospère-t-il ? Nous voilà au désespoir. L'adversité s'abat-elle sur lui ? Nous sommes tout à la joie, mais à une joie mauvaise qui nous diminue à nos propres yeux. Cet ennemi, nous pâlissons rien qu'à le voir ; nous frémissons rien qu'à l'entendre. Ce n'est pas là le bonheur.

Le *Pater* nous dit en deux mots à qui nous devons pardonner : *debitoribus nostris*, à tous nos offenseurs. La loi du pardon ne souffre pas d'exceptions.

Avant tout, nous devons pardonner à ceux qui nous ont offensés. Hélas ! Qui dans la vie n'a jamais eu à souffrir du contact des hommes. Que de fois, sous le coup d'une criante injustice, de quelque injure sanglante, n'avons-nous pas senti notre cœur bondir d'indignation, tout prêt à éclater comme un volcan. Dans ces heures d'effervescence malsaine, si nous écoutions notre nature, nous dirions à cet homme qui nous a cruellement offensés : Va, je te hais et je ne me propose qu'une chose, c'est de me venger. Il y a pourtant quelque chose de mieux à faire, quelque chose de plus beau, de plus grand, C'est de tendre la main à cet homme et de lui dire avec bonté : je vous pardonne.

César avait un cerveau admirablement organisé, une mémoire prodigieuse. Au rapport de ses biographes, il n'oubliait rien de ce qu'il avait vu, lu ou entendu ; il se ressouvenait de tout, excepté des injures : *nihil Cæsar solitus oblivisci nisi injurias.* Nous laisserions-nous faire la leçon par ce païen ?

" Le vrai chrétien n'est l'ennemi de personne, disait Tertulien, *christianus nullius est hostis.* " Nous devons être de ces chrétiens là pour avoir le droit de répéter chaque jour la miséricordieuse parole du *Pater* : nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

Pardonnons aussi à ceux que nous n'aimons pas sans motif. Autour de nous, près de nous, il y a parfois des personnes qui ne nous ont fait aucun mal, qui nous veulent du bien peut-être

et qui nous en font, mais pourtant nous ne les aimons pas, parfois nous trouvons plaisir à les noircir. C'est souvent l'envie qui cause ce sentiment. Car on ne se venge pas que des injustices, on se venge aussi de la justice, de la prospérité, du talent, de la vertu, de tout ce qui est plus que nous, de tout ce qui vaut mieux que nous, à ce point que la modestie la plus vraie, la plus parfaite, suffit à peine pour faire pardonner la moindre supériorité. Ne nous laissons donc pas dominer par l'envie et pardonnons au moins à ceux qui ne nous ont point offensés.

Ayons aussi le courage de pardonner à ceux que nous avons offensés nous-même. Tacite dont la plume savait dire en peu de mots tant de choses profondes, à écrit ces quelques mots : " C'est le propre du cœur humain d'en vouloir à ceux que nous avons blessés. " Hélas ! oui, la nature humaine est ainsi faite ; et après dix-neuf siècles de christianisme, la sentence du vieil historien latin n'a rien perdu de sa vérité. A-t-on eu des torts envers quelqu'un ? Il semble qu'il faille qu'on les venge et plus il est innocent, moins on lui pardonne.

Puis Notre-Seigneur nous enseigne comment il faut pardonner en traçant lui-même notre route et en marquant les étapes.

La première étape, c'est d'aimer nos ennemis : *diligite inimicos*. Il ne suffit pas, en effet, de pardonner du bout des lèvres ; il faut que le cœur se mette de la partie. Et il ne faut pas attendre ; car plus nous attendons, plus la réconciliation sera difficile.

La seconde étape c'est de rendre à nos ennemis le bien pour le mal. " Ont-ils faim, dit saint Paul, donnez-leur à manger. Ont-ils soif, donnez-leur à boire. Sont-ils nus, couvrez-les. S'ils sont dans le besoin, volez à leur secours. C'est ainsi qu'un chrétien se venge par des bienfaits.

Enfin la prière est la dernière étape. *Orate pro persequentibus vos*. La prière pour nos ennemis a de grands avantages pour nous : elle calme notre irritation ; elle décharge notre cœur et nous laisse un profond sentiment de suavité intérieure. Portée par les anges elle agit aussi à distance, elle rapproche les âmes et prépare la joie d'une réconciliation chrétienne. C'est la prière

surtout qui allume les charbons ardents de la charité ; c'est elle qui adoucit le cœur de nos ennemis et en triomphe dans une lutte bienheureuse où il n'y a ni vainqueur ni vaincu.

* * *

Pour nous aider à accomplir ce précepte du pardon, nous pouvons envisager l'exemple de Notre-Seigneur. Sur le Calvaire, la croix de Jésus-Christ est dressée. Durant de longues heures défilent les Juifs, l'injure et l'insulte à la bouche. Ils repaissent leur regard féroce de l'agonie de leur innocente victime. Voici ces mains clouées sur le bois, qui ont béni les enfants et guéri les malades ; voilà ses pieds transpercés qui se sont usés à propager la Bonne Nouvelle. Les miraculés d'hier sont là peut-être qui insultent à leur bienfaiteur. Suprême infamie, deux voleurs de grand chemin encadrent le Juste et le Saint. C'est ainsi que les débiteurs entendent payer leurs dettes. Quelle vengeance va-t-il tirer ? Il entr'ouve ses lèvres mourantes qu'on vient d'abreuver de fiel et de vinaigre, un cri de paix et de miséricorde s'y promène. " *Audi precantem*, écoutez sa prière, dit saint Augustin, mon Père pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. " C'est le précepte sublime que Jésus nous donne par cet exemple d'indulgence et de pardon. Imitons ce Divin Modèle qui nous apparaît sur la montagne du Calvaire; en considérant sa douceur et sa patience, la haine expirera nécessairement dans nos cœurs et le pardon des injures nous deviendra une douce et impérieuse nécessité.

Ces grands exemples de l'Homme-Dieu ont trouvé des imitateurs chez les Apôtres et dans tous les saints de tous les siècles.

Saint Paul avait reçu de Jésus-Christ la mission de souffrir beaucoup et en même temps de beaucoup pardonner. " J'ai supporté bien des travaux, dit le grand Apôtre ; plusieurs fois j'ai vu la mort ; j'ai été battu de verges, lapidé, exposé aux tempêtes de la mer. Partout j'ai rencontré des dangers sur terre et sur mer, dans la solitude et au sein des villes." (*I Cor*, II, 25). Au milieu de ces souffrances et de ces persécutions, écoutons-le lui-même : " On nous maudit, s'écrie-t-il, et nous bénissons ; on

nous persécute et nous souffrons ; on blasphème contre nous et nous prions. " (*Act.* VII, 55).

Saul persécute Etienne ; Saul le fait lapider par ses sicaires et il préside en personne au supplice. Or tandis que les pierres vont leur train, que fait Etienne ? Il prie pour ses bourreaux. " Seigneur, dit-il, ne leur reprochez pas ce péché. " Voilà comment il se venge. Prier pour ses ennemis, quelle noble et glorieuse vengeance ! Et que fait Dieu ? Il arrête Saul sur le chemin de Damas ; il le terrasse, il l'étend à ses pieds tremblant et confus. Et Saul devenu Paul achèvera lui-même cette divine vengeance en châtiant son corps, en purifiant son âme, en travaillant tous les jours à vaincre en lui ce péché régnant, cette tyrannie de ses passions qui l'avaient porté à de si extrêmes violences.

Et il n'y a presque pas de saints dans la vie desquels on ne puisse lire des traits aussi admirables et cela, parce qu'ils avaient à un très haut degré l'esprit de Notre-Seigneur.

Rappelez-vous saint Jean Gualbert, noble officier florentin du onzième siècle. Ce jeune homme nourrissait une haine profonde contre le perfide meurtrier de son frère et il ne respirait que les fureurs de la vengeance. L'ayant rencontré un jour sur son chemin, il se précipita sur lui l'épée nue à la main, prêt à l'en percer ; ce malheureux se jette à ses pieds, tremblant et éperdu, et saisissant l'occasion du vendredi saint qui tombait précisément ce jour-là, il place ses mains sur sa poitrine en forme de croix, le prie et le conjure, par la passion et la mort de Jésus-Christ, de lui accorder la vie. Touché de cette pensée, Gualbert retient l'épée prête à frapper, il reste un moment indécis et interdit; enfin il s'adoucit, s'apaise, embrasse le meurtrier et lui promet de le prendre pour le frère qu'il lui a ravi. Quel fut le fruit d'une si belle et si difficile victoire remportée, par amour pour Dieu, sur les transports de cette passion furieuse ? Peu de temps après, Gualbert, dégoûté de sa profession, de la licence et des désordres de la vie militaire, renonce au monde, prend l'habit religieux et devient le fondateur et le propagateur d'un Ordre célèbre dans l'Eglise, il devient un prodige de sainteté. Voilà quelle est, sur le cœur de Dieu, la puissance d'un pardon généreusement accordé.

Rappelez-vous saint François de Sales qui disait à quelqu'un qui l'avait outragé : " Quand vous m'auriez fait perdre un œil, je vous regarderais de l'autre aussi affectueusement que le meilleur ami que j'aie au monde. "

Rappelez-vous cette belle parole d'un vrai chrétien, Thomas Morus, le grand chancelier de l'Angleterre : " Il faut écrire les injures sur le sable et graver les bienfaits sur le marbre. " Graver les bienfaits sur le marbre, c'est-à-dire, en garder le souvenir dans un cœur éternellement reconnaissant ; écrire les injures sur le sable, c'est-à-dire, les effacer à jamais de sa mémoire, comme on efface du revers du pied les caractères qu'on vient de tracer sur la poussière du chemin.

Faisons donc à Dieu le sacrifice de nos ressentinemts ; oublions les injures reçues ; pardonnons à nos ennemis, c'est le plus sûr moyen d'obtenir le pardon de Dieu. C'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'affirme. Soyons miséricordieux envers le prochain et le Divin Maître le sera un jour pour nous. Bienheureux les miséricordieux, nous dit-il dans son magnifique sermon sur la Montagne, parce que eux aussi obtiendront miséricorde. Bienheureux, non pas parce qu'ils sont destinés au bonheur de ce monde, bonheur passager, fragile, périssable, et qui ne mérite point de fixer notre cœur, mais, ce qui vaut infiniment mieux. bienheureux, parce qu'ils sont destinés à jouir un jour du bonheur qui ne passe pas et que Dieu leur réserve dans les cieux.

Disons donc à Dieu: "O notre Père qui êtes aux cieux, elles sont nombreuses nos offenses envers vous, nous vous en demandons le pardon ; qu'elles soient pour nous comme si elles n'avaient jamais été. Jetez-les ces offenses, loin, bien loin ; qu'elles ne soient plus présentes à la pensée de votre justice. Cette grâce que nous vous demadons, nous vous remercions de l'avoir fait dépendre de nous. Vous nous avez assurés de nous pardonner si nous pardonnions à notre frère. C'est du fond du cœur, sans qu'il y reste la moindre impression d'animosité ou de haine, que nous lui remettons la dette qu'il a contractée envers nous en nous offensant ; nous lui ferons du bien si vous en fournissez l'occasion et les moyens. En accomplissant vos ordres, nous obtien-

drons de votre bonté les grâces qui nous préserveront de la nécessité de vous demander encore pardon en nous préservant du malheur de vous offenser de nouveau. Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

NE NOUS LAISSEZ PAS SUCCOMBER A LA TENTATION

Le péché est le plus grand de tous les maux ; nous avons demandé à Dieu de nous en délivrer. Mais nous ne devons pas oublier que nous demeurons sur cette terre d'exil et d'épreuves et que nous sommes continuellement exposés à commettre de nouvelles fautes. Notre faiblesse est si grande, les tentations auxquelles nous sommes exposés sont si fréquentes qu'à peine délivrés de nos péchés nous les commettons bientôt si la miséricorde de Dieu qui nous a tirés de l'abîme ne continuait à veiller sur nous et à nous protéger. A quoi nous servirait d'avoir été tirés d'un abîme si nous devions fatalement tomber dans un autre ? De quoi nous servirait de voir nos dettes éteintes si nous allions aussitôt en contracter des nouvelles. Et c'est ce qui arriverait infailliblement sans le secours de la grâce de Dieu que Jésus nous dit de demander à son Père. Il était juste qu'après avoir invoqué la céleste miséricorde sur nos péchés passés nous fissions une sainte violence au ciel pour être préservés des rechutes et des péchés à venir. Nous avons sollicité le pardon ; nous demandons maintenant la persévérance. Et comme nous ne commettons le péché qu'en succombant, nous supplions Dieu de ne pas nous y laisser succomber.

La tentation, c'est l'excitation à ne pas observer la loi de notre dépendance vis-à-vis de Dieu, à ne pas chercher en lui et par lui notre bonheur, à ne pas user de nos facultés et à ne pas nous servir conformément à sa volonté des choses qu'il a mises à notre disposition. Il n'est personne qui n'éprouve la tentation ; c'est par ses instances répétées que nous méconnaissons le devoir, que nous laissons la voie qui nous est tracée par Dieu pour nous en ouvrir une et la suivre à notre gré.

Quand nous demandons à Dieu : ne nous induisez pas en tentation, nous ne voulons pas dire que c'est Dieu qui nous tente. Cette seule pensée serait un affreux blasphème. Dieu n'est-il pas infiniment pur, infiniment saint, infiniment parfait,

n'est-il pas la perfection même ? Or, en cette qualité, il ne peut ni vouloir le péché, ni le conseiller, ni l'aimer, ni porter personne, en quelque manière, à le commettre ? Et comment nous ferait-il dire : ne nous laissez pas succomber à la tentation, si c'était lui qui nous l'envoyait et la faisait naître en nous ? Sans doute. Dieu permet les tentations et encore ne les permet-il que dans la mesure où nous pourrons les supporter ; mais on ne peut dire ni penser que Dieu est l'auteur de ces tentations ; car ce serait affirmer par là que Dieu veut le mal.

Quand nous disons à Dieu : ne nous laissez pas succomber à la tentation, nous le prions d'écarter de nous les tentations ou, s'il les permet, de nous fournir les moyens d'y résister, de les vaincre, d'en triompher ; car notre faiblesse est si grande que la victoire pourrait bien nous échapper. Il y a parfois si près entre sentir et consentir !

D'où viennent donc les tentations. D'abord elles viennent du démon. Cet ange déchu pour qui Dieu a dû créer l'enfer. Plein de haine pour Celui qui l'a si justement condamné et dont la gloire l'aigrit et le désespère ; par jalousie contre nous ensuite il cherche tous les moyens de nous perdre. C'est lui qui a tenté et perdu le premier homme ; il voudrait perdre tous ses descendants appelés à prendre sa place dans les rangs incomplets des légions triomphales.

Et à cela, il emploie toute sa ruse, toute sa méchanceté, toute sa malice. Le diable, dit saint Pierre, est comme un lion rugissant qui tourne autour de nous, cherchant quelqu'un à dévorer. " (*I Pet.* v, 8). Et lorsqu'il aura été assez heureux pour réussir à nous faire succomber, il se réjouira, il jettera à Dieu un nouveau cri de défi ; il entonnera du fond de ses abîmes éternels, un chant de triomphe.

Après le démon, notre ennemi le plus à craindre, le plus redoutable, c'est notre propre chair, cette chair conçue dans le péché et qui nous porte sans cesse au vice ; cette chair qui lutte sans cesse contre l'esprit de Dieu et qui oppose en nous les penchants de la nature à toutes les impressions de la grâce ; ennemi d'autant plus funeste que nous le portons sans cesse avec nous, qu'il n'est autre chose que nous-mêmes. Nous portons donc en nous

notre plus grand ennemi ; il n'est pas un de nos sens, pas une de nos facultés qui ne nous tente et ne nous expose. Les passions fermentent plus ou moins dans tous les cœurs ; c'est l'orgueil qui nous élève ; c'est l'avarice qui nous tend un piège ; c'est l'envie qui nous tourmente ; c'est la luxure qui voudrait souiller en nous l'âme et le corps ; c'est la colère qui transporte, la gourmandise qui avilit, la paresse et l'oisiveté qui enseignent tous les vices.

Cette épreuve de la chair est extrêmement pénible pour les hommes de Dieu ; car cette chair est un ennemi dont nous ne pouvons nous débarrasser, quoique nous fassions ; nous pouvons la réduire, nous pouvons la mâter, mais elle est toujours là, vivante et exigeante, murmurant quand nous ne la contentons pas, se livrant à tous les excès quand nous lui lâchons la bride.

Ecoutez saint Paul, ce grand Apôtre, dont l'âme avait été ravie au troisième ciel où elle avait eu l'honneur d'être admise à la participation des décrets divins : " L'aiguillon de ma chair me poursuit. Je ne fais pas le bien que je veux et, lorsque je veux faire le bien, je trouve en moi une loi qui s'y oppose. La partie supérieure de mon âme s'attache à la loi de Dieu, mais je sens dans les membres de mon corps une autre loi qui combat contre la loi de l'esprit et qui rend captif sous la loi du péché. Malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? (*Rom.* VII, 19)."

Saint Paul avait été purifié par la grâce de Dieu et par les dons de l'Esprit Saint les plus riches et les plus abondants. Et cependant il sentait parfois si vivement le poids de la chair, le vieil homme ; l'enveloppe extérieure de l'âme lui livrait de tels assauts, que cette peine, jointe à toutes les autres souffrances de l'apostolat, le surchargeait au delà de toutes ses forces et que la vie lui était à dégout.

Ces tentations dont se plaignait saint Paul, tous les saints ont eu à les combattre. Et on sait ce qu'ils faisaient pour les surmonter. Ils châtiaient leur corps et le réduisaient en servitude. Ils se donnaient la discipline, portaient des haires, des cilices, des ceintures à pointes de fer ; et le sang bouillonnait dans leurs veines, ils le répandaient dehors par les plaies qu'ils faisaient volontai-

rement à leur corps ; et la chair, cette chair misérable qui se révoltait en eux et réclamait des jouissances coupables, ils la faisaient voler en lambeaux sous les fouets et les bâtons.

Voilà le plus terrible et le plus redoutable de tous les tentateurs, parce qu'il est en nous et qu'il est inséparable de nous.

Il y a un troisième ennemi qui nous tente. C'est le monde, c'est-à-dire, l'ensemble des créatures visibles qui nous sollicitent à les aimer pour elles-mêmes, indépendamment de Dieu, à cause des quelques reflets des beautés divines qu'elles offrent à nos regards et qui nous séduisent au point de nous faire croire que nous trouverons en elles le bonheur pour lequel nous sommes créés et que Dieu seul peut nous procurer.

Le monde, c'est l'ensemble des chrétiens qui, par leurs exemples, leurs conseils, leurs plaisanteries cherchent à nous détourner du service de Dieu et de la vertu. Le monde est un puissant tentateur et voilà pourquoi un si grand nombre, voulant arriver à la perfection chrétienne, l'ont quitté, se sont enfermés dans les déserts, dans les solitudes, dans les cloitres, et ont mis entre le monde et eux une barrière infranchissable. Ils ont entendu, ceux-là, la malédiction portée contre le monde : " Malheur au monde, parce qu'il n'est rempli que de scandales, *væ mondo a scandalis.*" (Saint Math. 18, 7).

Les vrais chrétiens qui ne se sont pas enfermés dans un cloître et sont restés dans le monde, y ont vécu comme s'ils n'étaient pas dans le monde ; ils n'ont pas prêté l'oreille à ses discours pervers ; ils n'ont pas attaché leurs cœurs aux appâts trompeurs qu'il étale à leurs yeux ; ils ont craint de voir s'engloutir leur piété, leur vertu, leur foi dans le tourbillon des réjouissances, des fêtes et des plaisirs qu'il prodigue sans cesse ; ils se sont éloignés des mauvaises compagnies et ils n'ont jamais perdu de vue ce petit proverbe :

" Evitez du plaisir la dangereuse amorce
Et la main du Très Haut vous prêtera sa force."

Ils ont compris que si nous voulons jouir de tous les plaisirs du monde, nous nous perdrons ; si nous renonçons à tous les faux plaisirs pour nous attacher à ceux de la vertu, nous trou-

verons en elle la veritable vie, non seulement cette vie éternelle que Dieu promet à ceux qui l'aiment et qui le servent, mais encore ici-bas des plaisirs infiniment supérieurs à ceux de ce monde : le calme de la conscience, l'estime des gens de bien, une conduite irréprochable, les consolations célestes, et ce goût de la parole de Dieu que le saint roi David éprouvait si bien, lorsqu'il disait que cette parole était plus douce à son cœur que le miel le plus excellent ne l'était à sa bouche.

Nons avons donc besoin d'adresser à Dieu cette demande. Nons sommes entourés d'ennemis au dedans de nous-mêmes ; la révolte de la chair, les passions mauvaises ; ennemis aussi en dehors de nous-mêmes : le monde, le démon. D'autre part, il est de foi que nous ne pouvons vaincre la tentation par nos propres forces. Voilà pourquoi Jésus-Christ nous a appris à faire cette demande ; voilà pourquoi il a placé dans notre bouche les paroles du *Pater* ; voilà pourquoi il nous fait redire chaque jour cette prière : ne nous laissez pas succomber à la tentation.

* * *

Nous ne demandons pas par cette prière d'être à l'abri de toute épreuve, de tout combat, puisque la vie de l'homme est une guerre sans fin contre les ennemis de notre salut. Le germe des tentations est en nous ; une tentation est-elle apaisée qu'une autre s'élève. Toujours nous aurons quelque chose à souffrir, parce que nous avons perdu le bien de la félicité primitive. Il n'est point d'homme si saint, point d'âge dans la vie qui n'ait à redouter une tentation ou une autre. Le démon tenta Notre-Seigneur dans le désert, non pas qu'il pût succomber, car il était impeccable, mais Jésus voulait nous apprendre qu'il n'y a pas d'état si saint où l'on soit à l'abri des tentations. Aussi la Sainte Ecriture appelle-t-elle la vie de l'homme sur la terre une lutte, un combat continuel, une guerre sans trêve ni merci : *militia est vita hominis super terram* : guerre de l'esprit contre la chair, guerre de la raison contre les passions mauvaises, guerre de la foi contre les sens révoltés, guerre de nous-même contre nous-même.

Nous, soldats de Jésus-Christ, nous devons donc veiller com-

me la sentinelle sur le rempart, rester armés du bouclier de la foi, afin de repousser les traits enflammés de nos ennemis. Par ces paroles : ne nous laissez pas succomber à la tentation, nous implorons la grâce de Jésus-Christ afin de n'y point donner notre consentement, de garder à Dieu notre cœur pur et fidèle au milieu de toutes les séductions. " Il ne permettra pas que nous soyons tentés, dit l'Apôtre, au delà de nos forces, mais il nous fera même tirer avantage de la tentation."

La tentation a en effet de grands avantages. D'abord elle est pour nous une source d'humilité. Rien en effet de plus propre à nous montrer notre néant et notre bassesse que les formes variées de la tentation, que ces attaques subites et violentes de l'ennemi de notre salut. Sans la tentation nous pourrions parfois nous croire remplis de vertus et affranchis de la corruption originelle. Par la tentation nous sommes avertis que nous sommes toujours faibles et toujours portés au mal, par conséquent toujours portés à tomber, si Dieu ne nous soutient pas. Saint Paul nous avoue qu'il était tourmenté par des tentations humiliantes au suprême degré et cela pourquoi ? " pour que la grandeur de ses élévations ne l'élevât pas, *ne magnitudo revelationum extollat me.* " Il appelle ces tentations des soufflets de Satan " *Angelus satanæ qui me colaphizet.* " Il demande à Dieu d'en être délivré et Dieu le lui refuse. Non, lui dit-il, ma grâce te suffit ; la vertu se perfectionne dans l'infirmité, c'est-à-dire, dans le sentiment de sa faiblesse.

La tentation ne nous rend pas mauvais, dit l'Imitation de Jésus-Christ ; elle nous montre seulement tels que nous sommes. Comment oserions-nous être orgueilleux, oserions-nous critiquer la conduite des autres, quand, rentrant en nous-mêmes, nous y trouvons tant de faiblesse, tant de manques d'égard envers Dieu et envers le prochain ?

La tentation, si nous savons la subir avec un esprit chrétien rend cet immense service de nous détacher de la terre et de nous unir plus intimement à Dieu. Lorsque le vent de la tribulation ébranle notre édifice spirituel jusque dans ses fondements, l'âme éprouve une violente secousse ; elle regarde autour d'elle et ne trouvant sur cette terre aucun appui pour mettre le pied en sûre-

té, elle retourne d'elle-même à Dieu qui l'a créée, semblable à la colombe qui, ne rencontrant aucune parcelle de terrain solide en dehors de l'arche, revint naturellement à la main qui lui avait donné la liberté.

Quand la mer est tranquille et que le ciel est calme et serein, le pilote s'endort dans un sommeil profond, il oublie celui qui commande aux flots, qui dirige les étoiles de la mer, et ses mains ne se lèvent pas pour louer Dieu qui ouvre la voie sûre au milieu des vagues. Mais si l'heure de la tempête arrive, si la vague irritée menace d'engloutir le capitaine du navire et tout son équipage, alors on se rappelle qu'il existe un Dieu, souverain dominateur des flots et les voix s'élèvent pour implorer son secours.

Image de la vie. Lorsque notre esprit est en paix et que notre cœur goutte d'une manière constante les douces joies de la vertu naturellement nous sommes portés à nous arrêter aux dons célestes et nous paraissons oublier la main bienfaisante qui les répand sur nous. Mais si la tentation, comme une mer immense, vient envahir notre âme, alors il s'établit une lutte dans notre intérieur ; l'âme chrétienne réunissant ses forces, se soulève et s'écrie : " Mon Dieu et mon tout ; il m'est bon de m'attacher à vous ; vous êtes mon Dieu pour l'éternité. " (*Ps.* 72).

Cette vie, il ne faut pas l'oublier, est un lieu de pèlerinage ; notre patrie est le ciel et Dieu est le terme du voyage. Le Seigneur ne veut pas que nous prenions le lieu de notre exil pour la patrie. Nous serions exposés à cette tentation si sur la terre nous ne rencontrions que des sites agréables et des paysages enchanteurs. Aussi, par une Providence secrète et admirable, le Seigneur nous fait un mélange de joies et de souffrances et il permet que cette vie soit exposée aux peines et aux tentations afin de nous faire soupirer après Celui qui est le terme du voyage et le centre du véritable amour.

Soyons convaincus que durant la tentation Dieu n'est pas loin de nous. " Mon Dieu, disait une sainte, les yeux mouillés de larmes, où étiez-vous au temps de mes épreuves ? " Et elle l'entendit lui répondre : " Au plus profond de ton cœur ; je ne t'ai pas oubliée un seul instant ; j'ai recueilli tes soupirs, tes prières et tes larmes ; j'ai vu tous tes combats, toutes tes souf-

frances ; j'ai compté tes efforts, tes victoires, tes mérites. J'étais là toujours à veiller sur toi, à t'inspirer, à te soutenir, à essuyer tes pleurs comme fait une mère pour son enfant qui souffre. Prends donc confiance ; ce que tu as semé dans les larmes, tu le moissonneras dans l'allégresse."

Paroles consolantes que nous ne saurions trop méditer. Quelque terrible que soit la tentation, elle ne rejaillit pas sur l'âme qui lui ferme ses avenues et Dieu ne se détourne pas de cette âme mise à l'épreuve. Non, il la contemple de son trône comme du haut de la colline le général contemple les soldats qui combattent dans la plaine et lorsque l'ennemi est enfin terrassé, les anges entonnent le cantique d'allégresse et ils enchassent un nouveau diamant à la couronne qui sera déposée, après la lutte suprême, sur la tête du vainqueur. Aussi l'Esprit-Saint dit : " Il est nécessaire, soldat du Christ, que tu passes sous le feu de la tentation, *necesse fuit ut tentatio probaret te* ; c'est nécessaire afin que tu signales ton ardeur, ton courage, ta fidélité ; et c'est encore nécessaire afin que tu cueilles, sinon avec du sang, au moins avec de pénibles efforts, la palme des élus."

Quelles que soient les tentations que nous avons à souffrir nous devons croire que ce que dit l'Apôtre est vrai : " Heureux l'homme qui souffre la tentation, parce que, lorsqu'il aura été éprouvé, il recevra la couronne de vie. " C'est là le grand avantage des tentations de nous préparer une belle couronne ; car la récompense sera en proportion des combats soutenus.

" Le royaume des cieux souffre violence, dit Jésus-Christ et ceux-là seulement le ravissent qui se font violence." (Math. II, 12). La céleste patrie nous est toujours représentée dans les Saintes Ecritures comme une récompense : " Voici, dit le Sauveur, que votre récompense sera grande dans le ciel." (Luc, VI, 22). Qui dit récompense suppose un mérite, un droit acquis, et non pas seulement une grâce, une faveur, un don de pure bienveillance. " J'ai combattu de glorieux combats, dit l'Apôtre ; j'ai consommé ma course et il ne me reste plus qu'à attendre la couronne de justice que me donnera le juste juge des vivants et des morts. " (2 *Tim.* IV. 7). Saint Paul réclame une couronne de gloire, mais sur quoi appuie-t-il son espérance ? Sur ses combats

de tous les jours, sur les épreuves sans nombre qu'il a traversées, sur les tentations qui ont assiégé sa vertu. " Je souffre, dit-il, ailleurs, mais j'espère toujours ; car je sais à qui j'ai confié le dépôt de mes peines." (2 *Tim.* I, 12).

Après le combat de la vie, Dieu distribuera aux vainqueurs la gloire et le bonheur de sa maison, d'après le nombre et la valeur de chaque combattant. Que cette pensée doit être consolante pour les âmes éprouvées par les tentations et les épreuves de la vie ! Cette vie, c'est pour elles le feu de la bataille. Mais quelle gloire et quel bonheur au jour où le Souverain Seigneur des âmes les classera selon l'ordre de leurs mérites ! Alors se vérifieront pleinement les paroles de l'Ecriture : " Les justes ont souffert, mais leur espérance est pleine d'immortalité ; comparée à la grandeur de leur récompense, leur affliction a été légère. Dieu les a éprouvés et les a jugés dignes de Lui ; il les a éprouvés comme l'or dans la fournaise ; il les a reçus comme une hostie entièrement consumée par son amour, et ils brilleront pendant toute l'éternité, emportant avec eux une couronne de gloire immortelle." (*Sap.* 3-4). Ils chanteront un cantique dont le refrain sera : " O Seigneur, nous tressaillons d'allégresse à la pensée des jours où nous avons été humiliés, au souvenir des années qui ont été les témoins de nos maux." (*Ps.* 84).

Saint Ambroise résume très bien cette question quand il dit : " Personne ne peut être couronné, s'il n'a vaincu ; personne ne peut vaincre sans combat. Nous ne devons pas craindre la tentation, car elle est la cause de la victoire, la matière du triomphe."

* * *

Comment devons-nous nous y prendre pour résister toujours à la tentation ? Quels moyens pratiques employer pour y résister ? Notre Seigneur lui-même les signale dans le Saint Evangile: " Veillez et priez pour que vous n'entriez pas en tentation." (Math. 26-41). La vigilance d'abord, mais une vigilance incessante, continuelle, de chaque instant ; car le démon est toujours là, rôdant sans cesse autour de nous et cherchant à nous dévorer.

Et quelles armes avons-nous contre lui ? Saint Pierre nous le dit : " Résistez-lui par la force de votre foi. " Et saint Paul de

nous dire : " Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa vertu ; Revêtez-vous des armes de Dieu afin que vous puissiez tenir ferme contre les embûches du diable." C'est cette foi forte, comme dit saint Pierre qui nous fait croire indubitablement que " Dieu ne permettra pas que nous soyons tentés au delà de nos forces, " et, ajoute-t-il, aussitôt que nous serons en danger de faiblir, il viendra nous soutenir au premier cri que nous pousserons vers lui. " Si nous croyons cela, nous n'aurons jamais peur de la tentation. Or c'est la peur qui nous fait le plus de mal et nous ne pouvons plus lutter. Si, au contraire, nous n'avons pas peur, nous défions le démon, nous le menaçons, nous l'effrayons et finalement nous le mettons en fuite. " Résistez au démon, dit saint Jacques, et il s'enfuiera." (Jac. 17-7).

Pour vraincre la tentation, il faut donc la confiance ; il faut n'avoir pas peur du démon, être convaincuqu'il ne peut pas nous faire de mal, si nous ne le voulons pas. Saint Augustin le compapare à un chien enchaîné qui ne peut ne mordre que ceux qui approchent de lui. "Il peut aboyer, dit-il, il peut faire peur, mais il ne peut pas mordre, excepté si l'on veut absolument être mordu. "

Après cela, comme notre ennemi est très rusé, il faut se défier de lui et surveiller ses menées. Chacun de nous a son tempérament, sa passion dominante par dessus toute autre, comme une place de guerre a toujours son côté plus faible et de ce côté doivent se tourner tous les efforts de notre vigilance. Il faut combattre la passion dominante par la vertu contraire. Ainsi le sensuel et l'ivrogne triompheront de leurs penchants par la privation et le jeûne ; l'orgueilleux par des actes d'humilité et de mépris de lui-même ; le luxurieux doit crucifier sa chair et la réduire en servitude, l'avare multiplier ses bonnes œuvres et ses aumônes, l'indifférent multiplier ses prières, ses méditations sur la mort, l'enfer, l'éternité malheureuse.

La vigilance nous fait aussi éviter la tentation sans retard aussitôt qu'elle se présente. " Pendant que notre ennemi est encore faible, dit saint Jérôme, étouffez-le dès sa naissance ; autrement si vous le laissez croître, vous n'en viendrez peut-être plus à bout. " La tentation est comme une étincelle qui peut consumer toute une forêt mais qu'on peut éteindre sans peine en met-

tant le pied dessus." "*A scintillâ unâ augetur ignis,*" dit le Sage. Une seule étincelle peut causer un grand embrasement. Quelle imprudence si, pouvant l'éteindre dès le commencement, nous la laissions s'étendre au point de ne plus en devenir les maîtres !

Vous êtes tenté de regarder un objet inconvenant qui vous donnera de mauvaises pensées. Résistez de suite à cette tentation ; vous vous épargnerez toutes les mauvaises pensées qui seront les suites de ces regards, vous garderez intacte la pureté de votre âme et la ferveur de votre charité. Au contraire, si vous cédez à la curiosité, vous aurez un terrible combat à soutenir contre la multitude de pensées mauvaises qui s'élèveront en vous et qui sait si vous n'y succomberez pas ? Si vous êtes vigilant dès le commencement, vous n'aurez rien à craindre et vous aurez moins à lutter.

La vigilance nous fait veiller sur nos sens ; il ne faut pas les les laisser errer à l'aventure sur toutes sortes de choses, regarder indifféremment tous les objets qui se présentent, prêter l'oreille aux discours de tous ceux qui nous sommes avec en relations, éviter soigneusement ces fêtes mondaines qui sont le plus souvent une pierre d'achoppement et une cause de perdition. Il faut veiller sur la plus dangereuse de nos facultés, sur l'imagination, qui emporte la créature humaine dans un monde de chimères et de rêves menteurs, fait miroiter adroitement à ses yeux émerveillés la douceur des jouissances charnelles et la satisfaction que procurent les plaisirs terrestres.

Il faut veiller sur ses sens. La vie d'un grand nombre de chrétiens de nos jours est une vie passée dans des plaisirs continuels, une vie toute répandue au dehors. On veut tout voir, tout lire, tout entendre ; on veut absorber la jouissance par toutes les fibres de l'âme sensitive ; on est à la porte de toutes les découvertes que peut faire la science du bien-être. Et quand la partie inférieure de l'homme a été ainsi cultivée, gâtée, idolatriée, on se plaint d'éprouver des tentations, d'avoir de nombreux combats à soutenir. Ce serait un miracle si l'incendie ne se développait pas dans une maison où l'on jette continuellement des matières enflammables.

Il faut fuir l'oisiveté ; au dire de l'Ecriture Sainte, elle est la mère de tous les vices : " *Multam malitiam docuit otiositas.* " (*Eccl.* 33). Il faut aussi fuir l'occasion où la vertu peut sombrer : " Celui qui aime le danger y périra, " dit l'Ecriture Sainte. Et un ancien philosophe disait : " Fuyons au plus loin tout sentier où l'on glisse ; sur le terrain le plus sûr, nous sommes déjà si peu fermes. " ((SÉNÈQUE).

Mais pour résister à la tentation, il faut surtout joindre la prière à la tentation. Il est de foi que nous ne pouvons rien sans la grâce de Dieu : " Sans moi, vous ne pouvez rien faire, " nous dit Jésus-Christ. Et si nous ne pouvons rien sans la grâce de Dieu, il est évident que nous ne pouvons pas lutter contre cet ennemi terrible, redoutable, acharné à notre perte, qui se nomme la tentation. Or le moyen pour obtenir la grâce, c'est la prière, canal de la grâce, moyen tellement nécessaire qu'aucun autre ne peut le remplacer. Nous aurions beau veiller sur nous, nous aurions beau prendre toutes les précautions que la sagesse humaine conseille, si nous ne recourions pas à la prière et si, par elle, nous n'obtenions pas la grâce de Dieu, nous ne pourrions rien.

" Aussitôt que vous sentirez en vous quelque tentation, dit saint François de Sales, faites comme les petits enfants qui voient une bête féroce dans la campagne. Tout aussitôt, ils courent dans les bras de leur père et de leur mère ou pour le moins les appelle à leur aide et secours. Recourez de même à Dieu, réclamant sa miséricorde et son secours. " Il était difficile d'exprimer d'une manière plus simple et plus gracieuse l'abandon avec lequel nous devons nous jeter entre les mains de la Providence au milieu de nos dangers. Dieu est notre père ; il nous aime et s'il nous aime, sera-t-il sourd à notre voix lorsque nous lui demandons d'accourir à notre aide pour nous préserver de l'offenser et de nous perdre ? Quel est le père qui ne sentirait pas ses entrailles frémir à un semblable cri de son enfant ? Et Dieu est le meilleur, le plus tendre, le plus dévoué des pères.

Et il n'est rien qui plaise autant à Dieu, qui l'attire plus à nous que cette confiance que nous lui manifestons par nos prières. Aussi le roi David ne faisait-il pas valoir d'autre raison pour engager le Seigneur à avoir pitié de lui. " Ayez pitié de moi, Sei-

gneur, lui disait-il, ayez pitié de moi parce que mon âme met sa confiance en vous et que j'espère à l'ombre de vos ailes." (*Ps.*52). Et Dieu ne trompait pas une confiance si touchante et il disait : " Je serai son protecteur parce qu'il a reconnu ma puissance. " (*Ps.* 90).

Imitons ce grand roi, adressons à Dieu notre prière avec confiance dans nos tentations et " il proportionnera sa grâce à nos besoins, afin que nous puissions soutenir l'épreuve avec avantage,"(*Cor.* 10), ainsi que nous l'enseigne expressément l'Apôtre saint Paul.

Quelquefois il nous semble que le Seigneur ferme l'oreille à nos supplications. Mais, disent les saints, c'est une attention et une prévenance amoureuse de notre Dieu ; il veut éprouver notre foi et nous obliger à recourir à lui avec plus d'abandon et plus de persévérance. Continuons donc de frapper, à demander et nous ne tarderons pas à recevoir le secours d'en haut. Disons donc à Dieu avec l'effusion d'un cœur contrit et humilié : " Je jette les yeux vers vous, Seigneur, qui habitez au plus haut des cieux ! " (*Ps.* 122). "C'est du plus profond abîme de ma misère que j'élève mes cris vers vous ; que vos oreilles soient attentives à la voix de mes prières ; mon âme se confie à la parole du Seigneur et elle espère en lui. " (*Ps.* 129). "Je souffre, disait l'Apôtre, mais j'espère toujours ; car je connais la bonté et la puissamce de Celui en qui j'ai placé toute ma confiance. " (Isaïe, 38).

Nous devons donc nous attendre à être tentés. C'est la loi ; Notre-Seigneur a été tenté ; tous les saints ont été tentés et nous le serons.

Nous ne devons pas nous en plaindre. Les tentations, selon le mot du Père Faber, sont la matière première de la gloire ; ce n'est qu'à ce prix-là qu'on gagne le ciel.

Mais la Providence nous a mis en mains les armes dont nous avons besoin pour vaincre les tentations. Il nous faut veiller et prier. " Nous pouvons tout en Celui qui nous fortifie. " Nous devons dire à Dieu avec confiance : O notre Père, qui êtes aux cieux, ne nous laissez pas succomber à la tentation.

DÉLIVREZ-NOUS DU MAL

La septième demande du *Pater* peut être considérée comme l'abrégé et la récapitulation de toutes les autres. Elle résume les autres comme le seul commandement de l'amour de Dieu comprend tous les autres commandements. En effet, demander à Dieu qu'il nous délivre du mal, c'est le prier, en une seule parole, de nous délivrer tout à la fois, du mal de ne pas sanctifier son nom, de ne pas le faire régner dans notre cœur, de ne pas accomplir sa volonté, de manquer de la nourriture dont notre âme et notre corps ont besoin, de demeurer dans son inimitié par le péché ou d'y retomber en succombant à la tentation.

Cette dernière demande ajoute cependant quelque chose aux autres. Nous le prions de nous délivrer de tous les maux passés, présents et futurs, de tous les maux spirituels et temporels qui sont la conséquence et le châtiment du péché. Aussi saint Cyprien affirme que cette simple et courte demande, sous une forme concise, est le résumé de toutes nos prières: " *Universas petitiones et preces nostras collectâ brevitate concludens.* "

Le soir de la Cène, pendant l'heure d'action de grâces qui suivit l'institution de la Sainte Eucharistie, Notre-Seigneur, s'attendrissant sur ses bien-aimés disciples qu'il allait quitter et qu'il ne voulait pourtant pas laisser complètement orphelins, crut devoir encore les recommander d'une manière toute spéciale à son Père et il prononça sur eux cette prière que saint Jean, l'Apôtre de l'amour, nous a rapportée :" Mon Père, je vous ai glorifié sur la terre ; j'ai couronné l'œuvre que vous m'aviez donné à faire ; j'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'avez donnés de ce monde. Ils étaient à vous et vous me les avez donnés. Et maintenant que je ne suis plus dans le monde, eux sont dans le monde et moi je viens à vous. O Père saint, conservez en votre nom tous ceux que vous m'avez donnés afin

qu'ils soient un comme nous le sommes. Lorsque j'étais avec eux, je les conservais en votre nom ; j'ai gardé ceux que vous m'avez donnés et personne d'eux n'a péri, si ce n'est le fils de perdition parce que l'Ecriture devait s'accomplir. Mais maintenant je viens à vous... Et le monde les hait, parce qu'ils ne sont pas du monde comme moi-même je ne suis pas du monde. Je ne vous demande pas que vous les enleviez du monde mais que vous les préserviez du mal. Sanctifiez-les dans la vérité. Et je ne prie pas seulement pour eux mais aussi pour ceux qui croiront en moi, afin qu'ils soient tous un comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous, et qu'ainsi ils soient un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé. " (JEAN, 17-15).

Cette prière ou plutôt cette effusion d'amour, par laquelle Notre-Seigneur terminait en quelque sorte sa mission évangélique en ce monde, est la même par laquelle il veut que nous terminions aussi la prière que nous adressons à son Père : Préservez-les du mal, disait-il, en parlant de nous. Et nous, il nous fait dire : délivrez-nous du mal. C'est la même demande, c'est le même désir de nous préserver de tout ce qui pourrait nous arriver de fâcheux. C'est le souhait du père et de la mère qui embrassent leur fils qui prend congé d'eux pour un long voyage. " Que Dieu soit avec toi, cher enfant, qu'il te conduise et te protège partout, qu'il te ramène sain et sauf ; qu'il te préserve de tout mal. "

Le même amour dans le cœur de Notre-Seigneur lui fait souhaiter la même chose pour nous et il veut que nous le demandions avec Lui à son Père.

Et quel est le mal dont nous demandons à Dieu de nous délivrer ? Nous demandons à Dieu de nous délivrer d'abord du péché. De tous les maux qui peuvent nous arriver en ce monde dans l'ordre matériel et dans l'ordre spirituel, dans la sphère de la nature et dans celle de la grâce, le péché est le plus grand.

Le péché est un outrage fait à Dieu. Or tous savent que la grandeur d'un outrage se mesure sur la grandeur de la personne offensée. Par exemple un soufflet donné à un roi est bien plus grave qu'un soufflet donné à un paysan. Si la gravité de l'offense grandit à mesure que la personne que l'on offense est plus élevée,

en arrivant à Dieu, elle doit être infinie, car la grandeur et la majesté de Dieu sont infinies. De là il suit que de même que nous ne pouvons pas comprendre cette grandeur et cette majesté infinies de Dieu, nous ne pouvons pas non plus mesurer toute la malice du péché.

Et non seulement Dieu est grand mais il est bon, saint Jean dit que Dieu est *Amour*: " *Deus caritas est* ." Or par le péché Dieu est un amour inconnu.

Songeons donc à ce qu'il a fait pour nous. Avant de nous donner l'existence, il nous aimait déjà ; car s'il faut l'en croire, et sa parole est de celles qui ne trompent pas, la tendresse qu'il nous a vouée date de toute éternité : " *In perpetuâ caritate dilexit te.*"

C'est Lui qui nous a créés, et depuis notre entrée dans le monde, comment pourrions-nous compter ses bienfaits ? C'est Lui qui, après nous avoir donné l'être, nous le conserve. Chaque pas que nous faisons sur la route de l'existence, nous le lui devons. Qu'il cesse tout à coup de prolonger sur nous son action créatrice et nous sommes rayés du nombre des vivants. Sa bonté nous suit partout, son amour nous enveloppe et nous protège. Puis nous ne devons pas l'oublier, pour nous il s'est fait tout petit enfant, pour nous il a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang ; il a voulu même se donner à nous en nourriture.

Quelle tendresse nous devrions avoir pour celui qui n'a eu pour nous que des miséricordes ! Comme nous devrions reconnaître les immenses bienfaits que nous avons reçus de Lui, rendre notre gratitude tendre et affectueuse, ne nous lasser jamais de le bénir, de l'admirer, de savourer les douceurs ineffables de son amour et d'en faire l'objet constant de nos contemplations pour devenir davantage ensuite l'objet de ses tendresses et de ses miséricordieuses complaisances.

Et cependant quand ce Dieu si bon nous demande en échange de ce qu'il a fait pour nous un peu de notre cœur, nous osons parfois le lui refuser.

Aussi Jésus se plaint de nous : " *Filios enutrivi et exaltavi.* " J'avais des fils ; ils m'étaient chers, je les ai nourris, je les ai élevés, je les ai exaltés. Qu'ai-je dû faire pour eux que je n'ai pas fait ? Je les ai comblés de tous mes dons ; je les en ai accablés.

Et eux, qu'ont-ils fait pour moi ? Hélas ! Ils m'ont méprisé : " *ipsi vero spreverunt me.* "

Comme tous les saints comprenaient bien la laideur du péché ! Des méchants l'ont compris aussi.

L'empereur de Constantinople, hérétique, était un jour violemment irrité contre saint Jean Chrysostôme, qui lui reprochait ses fautes. Il dit en présence de ses courtisans : " Que je voudrais donc me venger de cet évêque ! " Quatre ou cinq d'entre eux donnèrent leurs avis. L'un dit : envoyez-le en exil, si loin que vous ne le voyiez plus jamais. — Confisquez ses biens, dit un autre. — Non, dit un troisième : jetez-le en prison chargé de fers. — Le quatrième dit : N'êtes-vous pas le maître, faites-le périr ; délivrez-vous de lui par la mort. — Un cinquième courtisan, plus avisé que les autres, répliqua : non, Sire, ce n'est pas là le moyen de vous venger et de le punir. Si vous l'envoyez en exil, la terre entière est sa patrie. Si vous confisquez ses biens, vous les enlevez aux pauvres et non à lui. Si vous le mettez dans vos cachots, il baisera ses fers et il s'estimera heureux. Si vous le condamnez à mort, vous lui ouvrez le ciel. Le seul moyen de vous venger, prince, c'est de lui faire commettre un péché ; car c'est là la seule chose au monde qu'il redoute. Il ne craint ni l'exil, ni la perte de ses biens, ni le fer, ni le feu, ni les tourments, il ne craint au monde que le péché. Et, en effet, dans une autre circonstance, comme on faisait au Saint de grandes menaces de la part de l'Impératrice à qui il avait refusé une chose qu'il ne pouvait pas lui accorder, il fit cette belle réponse : "Allez dire à l'Impératrice que Jean ne craint qu'une chose au monde : le péché."

Voilà les sentiments que nous devrions tous avoir, si nous jugions des choses à la lumière de la foi.

Les maux spirituels dont nous demandons à être délivrés, ce sont encore les suites funestes que le péché laisse après lui, même après avoir été remis. Car, de même qu'après une longue et douloureuse maladie, le malade reste quelque temps sans force, sans énergie, sans sommeil, de même aussi après la rémission du péché, le pécheur conserve une faiblesse extrême, une grande dfficulté pour le bien, un penchant violent pour le mal, toutes

choses, qui, avec la force des mauvaises habitudes qu'il a contractées, rendent les rechutes très faciles et très fréquentes.

Nous demandons aussi d'être délivrés de nos maux temporels. Nous le savons, ce n'est pas sans raison que nous appelons la terre, *une vallée de larmes, in hac lacrymarum valle.* Depuis l'enfant qui vient de naître jusqu'au vieillard qui va mourir, depuis le prince dans son palais jusqu'au mendiant dans son grenier, on ne trouverait pas un seul des enfants d'Adam qui n'ait eu à en verser. Allez frapper à toutes les portes ; franchissez le seuil de chaque demeure, partout vous verrez des larmes dans les yeux. Ici les larmes de la misère qui gagne péniblement son pain à la sueur de son front ; ici les larmes de la maladie aux prises avec d'indicibles souffrances ; plus loin les larmes du deuil qui pleure un être enlevé par la mort ; ailleurs les larmes de l'amour-propre froissé, de l'ambition meurtrie, de la conscience coupable, qui gémit de ses fautes, les expie et recommence chaque jour le rude travail de sa sanctification.

Oui , il y a des larmes au fond de tous les cœurs et c'est ce qu'on peut appeler le martyre de toute vie humaine. L'homme, quoiqu'il fasse, ne peut pas refaire de cette terre d'exil un paradis ; il faut qu'il y souffre de toutes les misères, parce que la souffrance est une suite du péché et qu'elle est la condition indispensable qui mène à la béatitude. Donc nous aurons tous et toujours à souffrir, indépendamment de ce grand mal immense, effroyable qui attend les pécheurs à la mort : maux de corps, maux de l'âme, peines du cœur, peines de l'esprit, des sens, peines de fortune, privations de tout genre, injustices, calomnies, inimitiés, en un mot, tout ce qui peut s'appeler affliction, souffrance, désolation. De tout temps ces maux ont été innombrables et la parole de Bossuet est bien vraie : " Le déluge des eaux n'est venu qu'une seule fois, celui des afflictions est perpétuel. " C'est de tous ces maux que nous demandons à Dieu d'être délivrés, lorsque nous répétons ; délivrez-nous du mal. Ce n'est donc pas seulement du démon, ni du péché, ni de l'enfer que nous demandons d'être délivrés, c'est de toutes les afflictions, de toutes les adversités de ce monde. Mais nous prions Dieu d'être délivrés de ces maux temporels en tant qu'ils peuvent être

une occasion de péché et un obstacle à notre salut éternel. Il y a une foule de choses que nous regardons comme un bien, telles que les richesses, les honneurs, la gloire, la distinction , la santé, et autres choses semblables, qui peuvent être pour nous un véritable mal, à cause de l'abus que nous pouvons en faire. Il faut donc savoir dire à Dieu de nous en priver si leur possession peut nuire à notre salut. S'il juge à propos, pour nous préserver du péché et de la damnation éternelle de nous priver des consolations dont nous jouissons, de nous envoyer des tribulations et des croix, soumettons-nous à sa divine volonté ; ces consolations privons-nous-en , ces croix, supportons-les. Dans tout ce que nous souffrirons avec résignation et avec amour, il y aura un mérite surnaturel qui dépassera de beaucoup toute la peine que nous pourrons éprouver. Notre âme gagnera en beauté, en perfection aux yeux de Dieu et des Anges et Dieu nous aimera d'autant plus que nous le mériterons davantage ; son amour pour nous s'accroîtra avec chaque souffrance bien supportée ; cet amour le forcera à nous récompenser par de nouvelles grâecs dans cette vie, par une gloire incomparable dans l'autre.

N'oublions pas que la vie présente n'est pas le dernier mot de Dieu ; la douleur n'est pas seulement une expiation qui répare le passé ; elle est encore une épreuve, une occasion de mérite et comme la condition nécessaire de l'éternel bonheur.

Ouvrons le saint Evangile et prêtons l'oreille aux paroles qui tombent des lèvres du Sauveur : "Le royaume du ciel souffre violence ; il ne peut s'obtenir que par la lutte, l'immolation, la douleur. " (Saint Math. 11-12).

Après le Maître, écoutons le disciple : " C'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu. Les peines de ce bas monde, si dures soient-elles, ne sont rien, comparées aux joies futures qui doivent en être le prix ; un moment de souffrance peut nous conquérir un poids immense de gloire et une éternité de béatitude. " (*II* Saint Paul *ad Cor.* v, 17).

Recueillons les commentaires que les Saints nous donnent des enseignements divins. Saint Léon nous affirme : " qu'il n'est pas conforme à l'ordre ni à l'équité que le bonheur de jouir

précède le temps de souffrir. " Saint Antoine nous déclare que " supprimer le combat des justes c'est leur enlever leur couronne et que retrancher leurs tourments, c'est leur ravir leur félicité. " Et le grand évêque d'Hippone nous assure que " celui qui n'éprouve pas les peines du pèlerinage ne goûtera pas les douceurs de la patrie. "

Ne nous scandalisons donc pas de voir le juste souffrir. Pour lui, les souffrances sont un témoignage marqué de la prédilection divine ; elles l'affermissent dans le bien, en lui donnant la sécurité et la félicité de la vertu ; elles hâtent sa perfection en lui servant de creuset où il se purifie de tout alliage ; elles sont pour lui un honneur, une gloire, et comme une sorte de transfiguration. Heureux les justes qui souffrent ! Il n'est pas une de leurs douleurs qui n'aura son dédommagement, pas un de leurs sacrifices qui ne recevra sa récompense, pas une de leurs larmes qui ne sera consolée par une joie de plus, pas une de ses humiliations qui ne sera payée par une élévation dans la gloire.

Il ne faut jamais oublier que les maux que nous souffrons, c'est Dieu qui les permet, et par conséquent c'est à lui que nous devons recourir pour en être délivrés. Ne recourir à Dieu que lorsqu'on a épuisé tous les autres moyens et qu'on n'a plus d'espérance du côté de la terre, c'est lui faire une véritable injure.

Souvent aussi nous demandons à Dieu de nous délivrer d'un mal que Dieu sait nous être utile. Que de fois un malade demande des aliments qui lui feraient du mal ! Il voudrait n'être plus obligé de rester au lit, de garder sa chambre, de s'observer dans la nourriture : ce sont des sujétions qui lui pèsent et dont il voudrait être affranchi. Si le médecin lui porte un vif intérêt, consentira-t-il à ses vœux imprudents ? Evidemment non, au contraire il insistera davantage encore pour que le malade observe toutes ses prescriptions.

C'est ainsi que le bon Dieu fait souvent avec nous. Nous lui demandons des choses qui pourraient nous nuire, par exemple, de nous délivrer d'une maladie qui, pour un temps au moins, nous préserve du péché, ou bien d'une injustice, d'une calomnie, d'une inimitié ; or tout cela dans l'intérêt de Dieu, doit nous être utile, nous faire pratiquer la vertu, nous faire acquérir des

mérites ; pourquoi voudrions-nous forcer Dieu à nous retirer le bien qu'il a voulu nous faire par là ?

Soyons convaincus que si Dieu permet le mal dont nous souffrons, c'est qu'il sait que ce mal est un bien pour nous ; sans cela il ne le permettrait pas. Un Père qui aime tendrement son enfant et qui peut empêcher qu'on lui fasse du mal, permettrait-il qu'on lui en fît sous ses yeux, et en quelque sorte avec son consentement ? Non, cela n'est pas possible. Or si ce n'est pas possible pour un père, c'est encore bien moins possible pour Dieu. Par conséquent si ce dont nous nous plaignons nous semble un mal et que Dieu ne le fasse pas cependant cesser, malgré nos prières, c'est qu'en réalité ce n'est pas un mal ; alors accomplissons la volonté de Dieu et n'essayons pas d'y substituer la nôtre. Nous ne savons pas aussi bien que lui ce qu'il nous faut et peut-être prendrions-nous un poison au lieu d'un remède.

Par conséquent quand nous demandons à Dieu qu'il nous délivre du mal, nous lui demandons de nous délivrer de tout ce qui pourrait causer directement ou indirectement du mal à notre âme, que nous le sachions ou que lui seul le sache.

Avec la simplicité et la confiance du petit enfant, disons donc, à notre Père des cieux : O Père bien-aimé, vous qui m'aimez avec mille fois plus de tendresse que les pères de ce monde, cette vie est semée de précipices et de dangers et, ce qu'il y a de plus triste, c'est que nous sommes incapables la plupart du temps de les deviner ; veillez donc sur nous, éloignez de nous les vrais maux quelles qu'en soient la nature et la forme. Eloignez tout ce qui nuirait à notre vrai bonheur. Protégez-nous par le bouclier de votre amour ; gardez-nous dans les sentiers de la vertu où nous jouirons de la paix de la conscience qui est le paradis sur la terre et que nous quitterons pour aller au ciel où nous chanterons vos louanges pendant toute l'éternité.

AMEN, AINSI SOIT-IL

S'il est important de bien commencer la prière, il ne l'est pas moins de la bien finir. Le Saint-Esprit assure même qu'il l'est plus, car il dit expressément : *Melior est finis orationis quam principium.* (2 *Eccl.* VII, 9). La fin de la prière doit en être en effet le plus grand effort, puisqu'il s'agit de décider celui qu'on sollicite à nous accorder ce que nous lui avons demandé. C'est ainsi que l'orateur réserve pour la fin de son discours le plus puissant effort de son éloquence, afin d'arracher à ses auditeurs, jusque là ébranlés leur complet assentiment. Voilà pourquoi Notre-Seigneur qui nous a si bien fait commencer notre prière en nous faisant donner à Dieu le nom tendre et respectueux de *Père* nous a fait finir par ce mot *Amen*, mot hébreux qui se traduit en français par : *Ainsi soit-il.* En disant ce mot, nous faisons nôtre la prière que nous venons de réciter, comme si nous disions : Oui tout ce qui vient de vous être demandé, ô mon Dieu, nous vous le demandons, nous désirons d'un grand désir que vous nous accordiez les grâces dont nous avons besoin et que nous sollicitons. *Amen*, Ainsi soit-il ; toute l'Oraison Dominicale se trouve abrégée dans ce seul mot : *Amen* ; c'est le *Pater* tout entier ; c'est la conclusion et le mot final ; il est sous-entendu après chaque demande.

Que votre nom soit sanctifié, je le désire de tout mon cœur. Qu'il soit connu, adoré, aimé et, pour tout dire d'un mot, glorifié, car votre nom, c'est vous-même.

Qu'il le soit par toutes les créatures sorties de vos mains, même par les plus infimes, même par les plus enfouies dans la matière, et ce sera déjà un beau cantique.

Qu'il le soit surtout par les Anges parce que, vivant dans l'intimité de votre cour céleste, ces purs esprits sont mieux en mesure de vous connaître, de vous louer, et ce sera un plus beau cantique encore.

Qu'il le soit, — oserai-je le dire, par les hommes encore plus que par les anges parce que l'homme, centre des deux mondes, du monde de l'esprit par son âme et du monde de la matière par son corps, se trouve ainsi être le chantre né de la création tout entière. Que tous les hommes sincèrement aient le respect du nom de Dieu, le respect dans leur âme, le respect dans leurs paroles, dans leurs actes.

Que votre règne arrive. Qu'il arrive par l'augmentation toujours accrue du nombre des fidèles, par le développement de plus en plus intense de la vie chrétienne, de cette vie dont l'Apôtre a ainsi formulé la loi : " *gratia Dei mecum*, la grâce avec moi et moi avec la grâce. " Ah ! Nous voyons sur la terre le règne des passions humaines, le règne de l'orgueil, le règne de l'argent. Que l'on voit luire sur la terre le règne de votre divine grâce, précurseur de votre divine gloire. O Jésus, régnez sur nos cœurs, régnez sur nos intelligences, régnez sur vos volontés, régnez sur tous les hommes, sur toute la terre.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Oui, que tous les hommes accomplissent votre sainte et adorable volonté. La conformité, la soumission à votre volonté, c'est là le résumé de la perfection chrétienne. Savoir vous obéir quand vous commandez, quand vous défendez, mieux que cela, quand vous conseillez, mieux que cela encore, quand vous désirez, ne vouloir jamais que ce que vous voulez et comme vous le voulez, tout est là; " *vir obediens loquetur victorias* ". De quelque part que nous viennent les croix, les épreuves, que ce soit de votre main qui aime lors même qu'elle frappe ; que ce soit de la malice des hommes ou de l'inexorable trame des événements, il n'importe, c'est toujours par votre ordre, c'est à tout le moins avec votre permission. Faites que nous les acceptions bravement, patiemment, comme il sied à des chrétiens soumis d'avance et de bon cœur à votre volonté sainte.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. Nous avons demandé d'abord ce qui doit procurer votre gloire, ô mon Dieu, nous vous prions maintenant de veiller à nos besoins, à nos besoins temporels et à nos besoins spirituels. Donnez-nous le pain nécessaire à notre subsistance, le pain du corps ; le

pain de l'esprit qui est la vérité ; le pain du cœur qui est la charité ; le pain eucharistique qui est le don par excellence, qui est " le pain des forts ", celui dont notre âme a besoin pour aller jusqu'au séjour de l'éternité.

Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Pardonnez-nous nos offenses qui sont nombreuses, qui sont graves et qui nous ont rendus débiteurs de votre justice céleste et victimes de l'infernale iniquité ; accordez-nous le pardon de nos péchés ; n'êtes-vous pas le Dieu infiniment bon ? Accordez-nous-le généreusement dans une mesure aussi large que possible comme nous-même, à notre tour, vous en êtes témoin, ô mon Dieu, nous pardonnons à tous ceux qui nous ont offensés.

Ne nous laissez pas succomber à la tentation, que vous envoyez pour éprouver vos justes ni à celle que suscite le démon pour rendre l'homme pécheur. Nous ne sommes pas seulement coupables, mais nous sommes faibles. Le démon rôde sans cesse autour de nous comme un lion rugissant prêt à dévorer sa proie. La chair avec son foyer d'appétits et de concupiscences malsaines, peut s'appeler à juste titre notre démon d'en dedans. Le monde est un grand tueur d'âmes. Nous succomberons, si vous nous abandonnez ; tendez-nous la main, Seigneur, épargnez-nous le combat ou rendez-nous victorieux.

Mais *délivrez-nous du mal* ; délivrez-nous de tout mal ; délivrez-nous du plus grand de tous les maux, le péché, et, avec le péché, délivrez-nous de tous les autres maux spirituels et des maux temporels, des maux de l'âme et des maux du corps, des maux présents et des mots futurs. *Amen.*

Ce dernier mot de l'Oraison Dominicale nous rappelle le sens et l'excellente leçon que renferment les sept demandes de cette divine prière, la plus parfaite et la plus salutaire de toutes les prières.

* * *

Sans doute, toute prière est bonne, mais quelle prière vaudra jamais celle que le Sauveur lui-même nous a enseignée ? Elle est la plus belle de toutes les prières et elle répond exactement

à tous nos besoins. Qu'elle soit souvent sur nos lèvres et en même temps qu'elle sorte de notre bouche, qu'il s'échappe de notre cœur comme un encens d'agréable odeur, qui monte vers le trône de Dieu pour attirer sur nous ses faveurs et ses grâces.

C'est en la récitant que nous devons commencer nos journées afin qu'elles soient heureuses et que Dieu nous préserve des accidents et des revers, des dangers de toutes espèces auxquels nous pourrions être exposés. Le soir, nous devons la répéter pour que notre repos soit béni et que nous ne passions pas du sommeil à la mort sans prévoyance et sans recours à Dieu.

C'est sous la vertu de cette prière que nous devons placer nos travaux ; c'est par son concours qu'il faut résoudre les difficultés qui nous assaillent dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce ; c'est cette prière qui doit nous couvrir comme d'une armure dans les tentations, nous consoler dans nos souffrances et nous faire mériter la gloire du courage, de la résignation et de la patience.

Récitons souvent cette prière avec recueillement, avec foi, avec piété, avec confiance, en union avec Jésus-Christ qui nous l'a enseignée et qui a seul le droit, comme notre Médiateur, de la faire exaucer. Elle nous tiendra sur le chemin du ciel où nous irons un jour chanter les louanges de Notre Divin Sauveur que nous aurons aimé sur la terre et que nous aimerons éternellement dans le séjour des élus.

Un prédicateur disait un jour à ses auditeurs : " Essayez de réciter le *Pater* en mettant un tout petit intervalle entre chacun des mots qui composent la prière divine.

Donnez-vous le temps de peser, de comprendre chacun de ces mots. Vous verrez ce qui se produira en vous ".

Ce qui se produira, c'est ce que produit sur le cœur souffrant, abandonné, meurtri, avide d'affection, une douce parole d'amitié.

Vous direz au bon Dieu : Mon Père, vous le direz posément, doucement, affectueusement, et vous entendrez doucement aussi affectueusement aussi : Mon enfant.

Vous direz au bon Dieu doucement, affectueusement : Que votre nom soit sanctifié. Que votre règne arrive. Que votre

volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel, — et vous entendrez doucement, affectueusement : Merci, mon enfant.

Vous direz doucement, affectueusement : Mon Père, donnez-nous aujourd'hui notre pain du jour,—et doucement, affectueusement, vous entendrez : Oui, oui, mon enfant ; rien ne te manquera.

O mon Dieu, faites, quand nous vous priions, que nous vous parlions toujours comme au Père aimé à qui on demande et de qui on attend tout ; comme au frère qu'on aime et dont on se sent aimé ; comme à l'ami sur qui on peut compter.

Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIÈRES

I. — Préface 5
II. — La prière du Maître 9
III. — Notre Père qui êtes aux cieux 19
IV. — Que votre nom soit sanctifié 32
V. — Que votre règne arrive 41
VI. — Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel .. 56
VII. — Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien 66
VIII. — Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés 87
IX. — Et ne nous induisez pas en tentation 98
X. — Mais délivrez-nous du mal 111
XI. — Ainsi soit-il 119

LA TRÈS SAINTE MESSE

A

MES PRÊTRES

XII

LA TRÈS SAINTE MESSE

OLIVIER-ELZÉAR MATHIEU

ARCHEVÊQUE

DE

REGINA

—

1927

A MES PRÊTRES

BIEN CHERS COLLABORATEURS,

A notre appel, ou plutôt à l'appel du bon Dieu, vous êtes tous venus suivre les exercices de la retraite annuelle. Vous savez le conseil que saint François de Sales donne aux prêtres : " Retirez quelquefois votre esprit dedans votre cœur où, séparés de tous les hommes, vous puissiez traiter cœur à cœur de votre âme avec Dieu."

Et pour faire comprendre la sagesse de ce conseil, le grand Saint ajoute : " Il n'y a pas d'horloge pour bon qu'il soit, qu'il ne faille remonter ou bander deux fois le jour, au matin et au soir ; et puis outre cela, il faut qu'au moins une fois l'année, l'on le démonte de toutes pièces, pour ôter les rouillures qu'il a contractées, redresser les pièces forcées et réparer celles qui sont usées. Ainsi celui qui a un vrai soin de son cher cœur doit le remonter en Dieu au soir et au matin par les exercices marqués et, outre cela, il doit plusieurs fois considérer son état, le redresser et accommoder ; et enfin, au moins une fois l'année, il le doit démonter et regarder par le menu toutes les pièces, c'est-à-dire toutes les affections et passions d'icelui, afin de réparer tous les défauts qui y peuvent être. Cet exercice réparera vos forces abattues par le temps, échauffera votre cœur fera reverdir vos bons propos et refleurir les vertus de votre esprit. "

Nous avons voulu encore une fois, cette année, nous donner le plaisir de vous prouver que nous ne cessons de penser à vous qui nous dépensez sans mesure dans cet immense diocèse naissant, que nous nous intéressons à votre avancement spirituel. Dieu le sait, nous pouvons vous dire ce que saint Paul disait aux Corinthiens : " Non cessamus pro vobis orantes et postulantes ut impleamini agnitione voluntatis ejus in omni sapientiâ et intellectu spirituali, ut ambuletis dignè Deo per omnia placentes, in omni opere bono fructificantes. "

Nous avons voulu vous offrir au commencement de la retraite, quelques pages écrites sur l'acte sublime que nous accomplissons chaque jour et qui s'appelle la messe.

" Le très saint sacrifice de la messe, dit saint François de Sales, est, entre les exercices de la religion, ce que le soleil est entre les astres ; car il est véritablement l'âme de la piété et le centre auquel tous les mystères et toutes les lois de la religion chrétienne se rapportent. "

" Aucune offrande, dit saint Laurent Justinien, n'est plus grande, aucune n'est plus utile, aucune n'est plus agréable aux yeux de la divine Majesté. "

L'Eglise triomphante charge le prêtre qui dit la messe de rendre à Dieu par Jésus-Christ ses hommages et ses actions de grâces ; l'Eglise souffrante qui est au purgatoire lui confie sa délivrance, attendant surtout du sacrifice la fin de ses tourments ; L'Eglise militante se repose sur lui de sa religion, de sa reconnaissance, de ses expiations, de ses besoins ; il est son ambassadeur devant le trône de Dieu. C'est à l'autel que Jésus-Christ, par la main du prêtre, dispense ses immenses richesses.

L'illustre archevêque de Milan, saint Charles Borromée, s'adressant à son clergé, lui disait : " Qu'y a-t-il que le Seigneur n'ait mis dans ma main quand il y a déposé son Fils unique, coéternel, égal à lui ? Il a mis en ma main tous ses trésors, ses sacrements, ses grâces ; il y a placé les âmes qui sont ce qu'il y a de plus cher, qu'il a préférées à Lui-même dans son amour, qu'il a rachetées de son sang. Il a mis en ma main le ciel pour que je puisse l'ouvrir et le fermer aux autres ".

La messe, voilà ce qui fait la grandeur du prêtre et l'oblige à mener sur la terre une vie toute céleste. " Les rayons du soleil sont moins purs que ne doit l'être une âme sacerdotale, " dit saint Jean Chrysostôme. Et le grand Docteur ajoute : " Il lui faut une telle innocence, une telle perfection de vertus, que s'il était transporté au ciel, au milieu des esprits bienheureux, il n'y parût point déplacé, qu'ayant été préféré aux anges pour ce glorieux ministère, il doit mener une vie plus angélique qu'humaine. "

Et pour la mener cette vie angélique, les prêtres n'ont qu'à dire la sainte messe avec toute la perfection dont ils sont capables. Car

à l'autel ils ne prient pas seuls ; c'est Jésus-Christ qui prie avec eux, qui offre à son Père ses humbles supplications, qui les fait valoir et qui au besoin même peut les exaucer. Il est entre leurs mains, il est là semper vivens ad interpellandum pro nobis. *Il est toujours exaucé à cause du respect qu'il a pour son Père et à cause du respect qui lui est dû ; il est là pour offrir le sang précieux* cujus una stilla salvum facere...

Pensons souvent que c'est nous, prêtres de Jésus-Christ, qui opérons chaque jour cet étonnant prodige que toute langue humaine est impuissante à célébrer. Vous savez ce que le Docteur angélique en dit ; " Atteignez en fait de louanges les bornes du possible, jamais vous ne louerez ce mystère comme il mérite d'être loué ; vous en êtes absolument incapables :

Quantum potes, tantum aude
Quia major omni laude
Nec laudare sufficis.

Ah ! si notre foi était plus vive, si nos yeux pouvaient s'ouvrir, si les voiles de l'hostie se déchiraient pour faire apparaître à nos regards les réalités qui s'y cachent, comme cela est arrivé dans d'incontestables miracles, quelles indicibles émotions n'éprouverions-nous pas, quelles larmes ne verserions-nous pas à l'autel chaque fois que nous disons la sainte messe !

Durant ces beaux jours de retraite, faisons donc tous un sérieux examen de conscience.

Demandons-nous si nous donnons comme préparation à notre messe de chaque jour la somme de prière nécessaire pour mettre notre âme à l'unisson de la prière par excellence du sacrifice ; si nous rappelons à notre esprit, avant de monter à l'autel que la messe est le sacrifice de la croix représenté à Dieu dans le but de mettre à notre portée, nous enfants du Père et serviteurs du Christ, les fruits de la Rédemption ; si nous nous rappelons suffisamment que ce sacrifice a pour but d'apaiser la juste colère de Dieu contre les pécheurs, nous et les autres, de le rendre favorable, de le disposer à nous accorder les immenses grâces du salut.

Demandons-nous si, dans la célébration de la messe, nous apportons le recueillement intérieur de l'âme, l'attention de l'esprit, la gravité des démarches et la piété du cœur, que réclame l'union

incomparablement étroite où nous sommes appelés avec Jésus, le Souverain Prêtre, pour accomplir avec Lui le rite sacré de son immolation. Notre esprit de foi et notre respect se traduisent-ils dans notre extérieur, notre ton simple mais plein d'émotion, dans notre piété, dans la prononciation des prières ? Et ces prières, les récitons-nous toujours distinctement, sans précipitation, excitant en nous les sentiments qu'elles expriment ?

Voyons comment nous sommes disposés à cette communion à la chair de la Sainte Victime qui engage si nettement à participer à son esprit, à vivre de sa vie.

Et quand nous avons accompli ces grands actes supérieurs à la création des mondes ; quand nous avons été plongés dans les magnificences et dans les tendresses de l'amour porté à sa suprême expansion, que nous avons été enrichis sans mesure des plus précieux trésors de la grâce, que nous portons en nous le Fils du Dieu vivant qui veut vivre en nous-mêmes et nous faire vivre de sa vie, quelle a été notre action de grâces, quels ont été nos sentiments, quelles ont été nos résolutions de reconnaissance, de dépendance et de fidélité ?

Cet examen sérieusement fait aura d'heureuses conséquences. Il empêchera notre pauvre nature d'être humiliée de voir qu'elle se familiarise avec ce mystère tout divin, au point de rester sans émotion vive dans le moment même de sa célébration. Nous comprendrons mieux que jamais comme le Concile de Trente avait raison de dire : " L'homme ne peut pas faire une œuvre plus sainte et plus divine que celle de célébrer le redoutable sacrifice de la messe. "

Vous lirez donc durant la retraite ces pages qui vous parleront de l'acte le plus important de la journée du prêtre, de ce sacrifice de la messe où le cœur de Jésus se révèle à nous indiciblement bon, tendre, miséricordieux. Nous supplions Dieu de combler les trop nombreuses et les trop évidentes lacunes de ce travail. Nous vous demandons de donner un souvenir dans vos prières à celui qui l'a fait avec le désir sincère de plaire à Dieu et de vous faire du bien.

† Olivier-Elzéar Mathieu,
Archevêque de Regina.

PREMIÈRE PARTIE : PRÉLIMINAIRES

CHAPITRE PREMIER

Grandeur du saint sacrifice de la Messe

Quel amour immense, inexprimable Notre-Seigneur nous a témoigné dans l'institution de la Sainte Eucharistie ! Comment la charité ineffable de l'Homme-Dieu aurait-elle pu se manifester d'une manière plus touchante, plus admirable ?

Avant de se plonger dans cet océan d'amertume qui menait à la mort, le Cœur sacré de Jésus laissa briller de tout son éclat son amour incompréhensible dans l'institution du sacrifice et du sacrement de l'Eucharistie, comme le soleil se couche dans les feux ardents du crépuscule. Quelques instants avant sa mort, douloureuse et ignominieuse, dans la nuit où il fut livré, il nous laissa dans le sacrement de l'autel le bien le plus grand et le plus vénérable.

Son heure était venue ; il allait quitter ce monde et introduire son humanité sainte dans la clarté et la magnificence qu'il avait près de son Père avant la création du monde. Bon Pasteur, il avait aimé les siens qui étaient sur cette terre, il les aima jusqu'à la fin d'un éternel amour : " *Quum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* " Oui, il aima les siens, les apôtres et tous ceux qui devaient croire à sa parole, jusqu'à la fin, non seulement de sa vie, mais jusqu'à la fin des temps ; car il restera sur l'autel aussi longtemps qu'ils seront pèlerins sur la terre étrangère, loin de la patrie céleste où il les précèdera pour leur préparer des demeures dans la maison de son Père et de leur Père. Il demeurera sous les voiles eucharistiques, Agneau sacré et pain quotidien des âmes pour les enfants de la Rédemption, jusqu'au jour où le festin sacramentel recevra sa consommation dans le royaume de Dieu ; jusqu'au banquet

des délices éternelles où le Seigneur Lui-même se ceindra pour les servir. Il aima les siens jusqu'à la fin, jusqu'aux limites extrêmes du possible au point de ne pouvoir les aimer davantage.

Pouvait-il en effet nous donner quequel chose de mieux ou de plus que le sacrement de son corps et de son sang, Lui-même avec son humanité et sa divinité, ses richesses immenses, toutes les richesses de son amour ? Le Calvaire ne lui suffisait pas ; il tardait trop à venir. Avant de laisser couler son sang par mille blessures, Il voulait déjà le répandre d'une façon mystique dans le calice ; avant que son corps fût consumé sur la croix comme une hostie d'une agréable odeur, Il le rompit et le distribua à la table de la Cène sous les apparences du pain. Et ce sacrifice non sanglant, selon la volonté suprême du Maître, est le testament de son cœur brûlant d'amour et durera jusqu'à la fin du monde.

Toutes les œuvres du Seigneur sont grandes, disait le Prophète *Magna opera Domini* ; toutes sont belles, mais il en est une entre toutes les autres qui est son œuvre par excellence : *exquisita in omnes voluntates ejus* ; et cette œuvre c'est le sacrifice dont il disait en l'instituant : " *Hoc facite in meam commemorationem, faites ceci en mémoire de moi* " ; C'est le sacrifice du pain et du vin qu'il laissait aux siens émus et tremblants pour s'en nourrir, en disant : " *Accipite et manducate, prenez et mangez ; hoc est corpus meum, ceci est mon corps* ; le même qui sera livré pour vous : *quod pro vobis tradetur.* Ce pain offert et mangé voilà son œuvre merveilleuse entre toutes, le mémorial de toutes ses merveilles.

Ce sacrifice eucharistique que saint Bernard, en sa langue extatique, appelle " *le sacrement des sacrements et l'amour des amours* ", Jésus le voulut perpétuel ; car il dit à ses Apôtres : *Ce que je viens de faire, faites-le en mémoire de moi* ". " Par là, dit le Concile de Trente, il les ordonna prêtres ; il leur enjoignit à eux et à tous ceux qui leur succèderaient dans les fonctions sacerdotales d'immoler et d'offrir son corps en sacrifice."

La victime de l'autel, c'est la victime de la première messe de la Cène, la victime du grand drame du Calvaire ; l'offrande de la sainte messe, c'est le corps qui a été livré pour nous, c'est

le sang de la nouvelle alliance qui a été répandu pour nous ; c'est le corps et le sang de Jésus-Christ, c'est sa très sainte humanité, non pas dans la gloire dont elle rayonne au ciel, devant laquelle tremblent les anges, mais à l'état de victime, versant actuellement son sang pour nous bien que d'une manière non douloureuse, condamnée à la prison des espèces sacramentelles, à l'immobilité la plus absolue.

La sainte messe est l'acte religieux le plus digne et le plus parfait ; il procure au Très Haut un hommage et un honneur tels que des milliers de mondes créés ne pourraient le lui fournir.

Le sacrifice eucharistique est de sa nature l'hymne le plus magnifique que l'on puisse chanter à la goire de Dieu ; il est le résumé de tout le service divin, l'accomplissement de tous les devoirs religieux ; il est l'adoration la plus haute, l'action de grâces la meilleure, l'expiation la plus efficace, la supplication la plus puissante.

Et comme notre culte serait défectueux, si nous n'avions pas le sacrifice de l'autel par lequel le nom du Seigneur est grand et glorifié parmi tous les peuples ! Cette action seule l'emporte infiniment en dignité et en efficacité sur toutes les prières de l'Eglise et des fidèles. Jésus-Christ s'immole par nos mains sur l'autel et nous devenons un avec lui. Par là nos hommages, nos actions de grâces, nos prières et nos expiations acquièrent aux yeux de Dieu toute leur valeur et lui sont agréables. Le lierre abandonné à lui-même ramperait à terre et s'étiolerait misérablement ; appuyé sur un arbre fort, il s'y cramponne et s'élève avec son soutien. De même notre culte resterait sans force et imparfait, il s'élèverait à peine au dessus de la poussière de la terre, si, par son union au culte de Jésus-Christ dans son sacrifice, il ne montait jusqu'à Dieu comme l'odeur d'un parfum délicieux.

Père céleste, lui disons-nous par cette oblation, nous vous devons une adoration infinie à cause de votre majesté infinie, une reconnaissance infinie à cause de vos bienfaits sans nombre, une expiation infinie à cause de nos fautes si multipliées, nos prières les plus humbles à cause de nos besoins et de nos dangers sans cesse renaissants ; mais comme le tribut que nous vous

offrons est misérable et comme nous sommes indignes de paraître devant vous ! Cependant nous nous unissons à Jésus-Christ dans le sacrifice qui vous est offert et qui est infiniment agréable à votre cœur et nous vous supplions de daigner agréer, à cause de Lui, nos hommages si défectueux, avec tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons.

Ne nous est-il pas souvent arrivé, au souvenir des innombrables bienfaits de Dieu, de nous sentir comme écrasés par l'impuissance où nous étions de lui en témoigner notre reconnaissance ? Quel est celui d'entre nous qui n'ait pensé : " le merci d'une pauvre créature telle que moi, qu'est-ce que cela pour reconnaître ces grâces qui se succèdent dans mon existence, semblables aux anneaux d'une chaîne ininterrompue ! Je serais si heureux de pouvoir payer cette dette immense ! Je respirerais plus à l'aise me semble-t-il si je pouvais m'acquitter de ce devoir de justice et si j'avais l'assurance qu'aux regards de Dieu, je ne suis pas un ingrat. "

Nous pouvons nous rassurer. Le moyen de nous acquitter de cette dette, nous le tenons entre les mains. Offrons à la sainte messe Jésus à son Père et nous aurons le droit de nous estimer quittes à l'égard de Dieu. " Ce sacrifice, disait Bourdaloue, égale et même surpasse tout ce que nous avons reçu de la libéralité divine. Nous sommes redevables à Dieu de tout, c'est vrai ; mais lui présenter son Fils, n'est-ce pas lui rendre tout ? " Et que peut-il au-delà exiger de notre reconnaissance ? "

Un saint religieux écrivait il y a des siècles : Si la charité dont brûlèrent tous les saints sans aucune exception depuis le commencement du monde et dont ils brûleront jusqu'à la fin des temps ; si les mérites d'eux tous et toutes les louanges rendues à Dieu par eux étaient assemblés ; si l'on joignait le tourments des martyrs qui, avec une force héroïque, donnèrent leur sang et leur vie pour le Christ, les vertus des confesseurs, des patriarches, des prophètes, de moines, des ermites et de tous ces saints qui, par une autre sorte de martyre plus long et d'une certaine façon plus difficile, se torturèrent de leurs propres mains et, par les jeûnes, les veilles, les prières, brisèrent leurs

passions rebelles ; enfin si l'on additionnait toutes les adorations rendues à Dieu dans le passé, dans le présent et l'avenir et qui certes furent très agréables à sa Majesté, tout cela ne composerait pas une louange et des honneurs aussi parfaits que ceux que rend à Dieu une seule messe célébrée par le plus humble et le plus pauvre des prêtres. La raison de ceci est que, dans toute messe le Christ est le principal prêtre qui, comme tel, offre le sacrifice. A la messe, c'est le Christ qui rend culte et honneur immenses à son Père pour suppléer à notre insuffisance. Et il est certain que toutes les créatures ensemble ne peuvent rendre autant de gloire à Dieu que lui en rend son propre Fils, de sorte que le sacrifice de la messe, tant de la part de Celui qui offre que du même qui y est offert dépasse excellemment toute religion et tout culte qui pourraient être témoignés à Dieu par n'importe quelle créature ou par toutes les créatures ensemble."

* * *

Et comme tous les Pères de l'Eglise et les Saints ont bien compris cette merveille de l'amour divin qu'est la messe ! Avec quel enthousiasme ils en ont parlé ! Ils l'ont exalté par-dessus toutes choses ; ils l'ont proclamée l'œuvre la plus sainte et la plus agréable à Dieu et cela parce qu'on y offre Jésus-Christ, victime d'une valeur infinie et parce que le principal sacrificateur est ce même Jésus-Christ s'offrant par les mains du prêtre. " Le même Jésus-Christ qui s'offrit autrefois sur l'autel de la croix, dit le Concile de Trente, s'offre ici par le ministère du prêtre. "

D'après saint Bonaventure, le Seigneur nous fait dans chaque messe une grâce qui ne le cède en rien à celle qu'il nous fit dans son Incarnation ". Grande est la faveur qu'il nous fit en prenant la nature humaine, dit le saint Docteur, non moins grande, semble-t-il, est la faveur qu'il nous fait en descendant chaque jour sur l'autel. "

" Tout ce qu'il y avait d'énergie dans la voix du sang divin coulant sur le Calvaire par les plaies béantes du Dieu crucifié, tout ce qu'il y avait de puissance pour notre salut dans la mé-

diation de ce Dieu acceptant un supplice où l'excès de la confusion s'unissait à l'excès de la souffrance, tout cela, nous dit saint Jean Chrysostôme, se retrouve à la sainte messe : *tantum valet celebratio missæ quantum valet oblatio Christi in cruce.* "

Et ce grand saint de dire encore : " Ce n'est pas la puissance d'un homme qui peut opérer cet amas de merveilles que la foi nous découvre sur l'autel ; c'est le Seigneur lui-même qui, comme autrefois à la Cène, sanctifie et change en principe de sanctification pour nous les dons matériels présentés par le sacrifice, *Ipse est qui sanctificat et immolat.* Lors donc que vous voyez le ministre sacré élever vers le ciel l'oblation sainte, ne pensez pas que cet homme soit le prêtre véritable, élevez-vous au-dessus des sens et voyez la main de Jésus-Christ invisiblement étendue ; c'est par Lui que tout est fait. " Et ce grand saint ne craint pas de dire : " Durant la messe, l'autel est entouré d'anges réunis pour honorer Celui qui est immolé. "

Et saint Grégoire affirme la même chose : " Quel fidèle peut douter qu'au moment du sacrifice, le ciel ne s'ouvre à la voix du prêtre et que de nombreux chœurs d'anges ne soient présents à ce mystère ? "

" Le sacrifice de l'autel, dit saint Augustin, n'étant que l'application et le renouvellement du sacrifice de la croix, une messe a la même efficacité que ce dernier sacrifice pour procurer aux hommes toutes sortes de bien et le salut éternel. "

" Dans chaque messe, se retrouvent, dit saint Thomas, tous les mérites acquis par Jésus-Christ mourant sur le Calvaire ; car tout ce que produit la passion de Notre Seigneur, le sacrifice de l'autel le produit également. " Aussi, ajoute le grand Docteur : " Une seule messe vaut autant pour le salut du monde que le sacrifice de la croix. "

Il est donc vrai qu'une seule messe procure plus de gloire à Dieu que n'ont pu lui en procurer, depuis six mille ans, les astres par la régularité de leurs mouvements, le soleil par sa magnificence, l'océan par le soulèvement de ses flots, l'univers par son bel ordre et sa constante harmonie, les anges et les saints par leurs cantiques de louanges et leurs adorations perpétuelles.

Voici comment s'exprime saint Alphonse de Liguori sur ce

sujet : " Tous les honneurs qu'ont jamais rendus à Dieu les Anges par leurs hommages et les hommes par leurs vertus, leurs contrariétés, leurs martyres et leurs autres saintes œuvres n'ont pu lui procurer autant de gloire qu'une seule messe car tous les honneurs des créatures sont des honneurs finis, tandis que l'honneur qui revient à Dieu du sacrifice de nos autels, lui étant rendu par une personne divine, est un honneur infini. Il faut donc reconnaître que la messe est l'action la plus sainte, la plus agréable à Dieu ; c'est l'œuvre qui peut le plus efficacement apaiser la colère de Dieu contre les pécheurs et abattre les forces de l'enfer, l'œuvre qui procure les grâces les plus abondantes aux hommes sur la terre et les plus grands soulagements aux âmes du purgatoire ; enfin c'est l'œuvre à laquelle est attaché le salut du monde entier.

L'Auteur de l'Imitation de Jésus-Christ résume tous les bienfaits de la messe en disant : Le prêtre qui célèbre la messe **Honorat Deum**, il procure à Dieu la plus grande gloire qui puisse lui être procurée dans ce monde et dans l'autre, dans le temps et dans l'éternité ; il l'honore infiniment selon que le demandent ses infinies perfections.

Angelos Lætificat, il réjouit tout le royaume céleste. " Les anges et les saints triomphent, dit saint Jean Chrysostôme, d'être nommés dans la célébration de ces saints mystères. C'est pour eux un surcroît de bonheur de voir que la terre s'associe d'une manière si digne à leurs hommages, à leur amour, à leur reconnaissance. "

Ecclesiam Ædificat. Par le prêtre sacrificateur, l'Eglise reçoit les plus puissants secours pour la rendre victorieuse dans ses combats, pour conserver et animer le zèle de ses pontifes, augmenter et soutenir la vigilance de ses pasteurs, protéger la pureté de ses vierges, sanctifier tous ses enfants.

Vivos Adjuvat. Il aide les vivants par les grâces qu'il obtient de conversions pour les pécheurs, de persévérances pour les justes.

Defunctis Requiem Præstat. Le sang de Jésus-Christ n'est-il pas la rosée la plus rafraîchissante qui puisse tomber sur les âmes affligées du purgatoire, éprouvée par le feu de la justice

du Seigneur ? Oh ! que de chaînes peut briser, que de larmes peut essuyer, que d'heureux peut faire un seul sacrifice saintement célébré !

Sese Omnium Bonorum Participem Facit. Oui, " *Omnium bonorum* ", spirituels et temporels, et c'est là que nous sommes remplis de toute bénédiction, de toute grâce céleste.

Du pied de l'autel comme du pied de la croix partent en effet trois fleuves de grâces dont sont inondées les Eglises de la terre, du purgatoire et du ciel.

Pour l'Eglise militante, c'est la source de toutes grâces que la messe ouvre chaque jour, grâces de lumière et de force, grâces de pardon et de paix. Jésus alors est sur son trône de miséricorde et nous crie : " *Qui sitit, veniet ad me, que celui qui a soif vienne à moi. Tout ce que vous allez demander à mon Père en mon nom vous sera accordé* ". Et plus il y a de suppliants, plus il y a de nécessités présentées, de requêtes offertes, et plus abondantes sont les grâces que Jésus répand sur les âmes individuelles et sur le monde entier.

Pour obtenir quelque chose de fini, nous offrons à la messe une Victime d'un prix infini. Comment le Dieu très libéral qui a promis une récompense à un verre d'eau donné en son nom, laisserait-il nos supplications sans réponse lorsque nous lui présentons le calice plein du sang de son Fils, de ce sang qui implore grâce et miséricorde pour nous ?

De même qu'après le sacrifice de la croix, le Saint Rédempteur descendit dans les limbes pour y visiter et y consoler les âmes justes, ainsi à la sainte messe il visite les âmes souffrantes du purgatoire ; il les soulage et les délivre. Ces âmes souffrantes doivent accourir à l'autel où s'offre le sang rédempteur dont une seule goutte peut leur rendre la patrie éternelle.

L'Eglise triomphante elle-même trouve à la messe un nouveau triomphe dans les honneurs apportés aux Bienheureux dont la fête est célébrée. Marie, les Anges, les Saints s'inclinent eux aussi vers cet autel d'où leur nom s'élève à la suite de celui de Jésus. Ils sont là comme étaient saint Jean et les saintes femmes au sacrifice du Calvaire.

Le sacrifice de la messe, comme celui de la croix, opère donc

aussi cette merveille de faire descendre le ciel sur la terre, de réunir au pied de l'autel les trois Eglises du ciel, de la terre et du purgatoire.

C'est ce que disent ces paroles du *Pange lingua* :

" Terra, pontus, astra, mundus
Quo lavantur flumine "

" Terre, mer, ciel, le monde entier est lavé par le fleuve qui coule sur l'autel ".

La terre est inondée ; la Victime Divine lui apporte toutes les grâces et toutes les bénédictions dont la misère humaine a besoin.

La mer en est inondée ; les hommes que les vaisseaux portent dans leurs flancs ne sont dépourvus d'aucun des bienfaits surnaturels que nous obtient l'Hostie.

Le ciel resplendit de joie et d'amour à la vue de l'Agneau immolé, et des acclamations infinies remplissent les espaces sans limites. Les anges chantent les grandeurs du Christ ; les Saints les célèbrent avec eux.

En bas, le purgatoire soulagé frémit d'un saint espoir. " Les âmes du purgatoire, dit saint Jérôme, ne souffrent pas pendant le sacrifice offert à leur intention. "

Et les pauvres pécheurs bénéficient des propitiations de l'Hostie Sainte, tiennent d'elle leur salut.

CHAPITRE DEUXIÈME

Dignité du Prêtre qui offre le saint sacrifice de la Messe

Qu'elle est grande la dignité du prêtre ! " De toutes les dignités terrestres, la première, dit saint Ignace, martyr, est incontestablement celle du sacerdoce : *omnium apex est sacerdotium* ".

" Grande, immense, infinie, dit aussi saint Ephrem, est la dignité du sacerdoce : *miraculum est stupendum ; magna, immensa, infinita sacerdotii dignitas.* "

" Le sacerdoce s'exerce sur la terre. Ce n'en est pas moins une fonction céleste, dit saint Jean Chrysostôme : *sacerdotium in terris peragitur, sed in rerum cœlestium ordinem referendum est.* "

Aussi saint Augustin affirme que le prêtre est élevé au-dessus de toutes les puissances du ciel et de la terre, qu'il n'est inférieur qu'à Dieu seul. Oui, dit Innocent III, supérieur à l'homme, le prêtre ne voit que Dieu au-dessus de lui. Et saint Ephrem de dire : " La dignité sacerdotale est au-dessus de toute conception. "

" Le prêtre, dit le saint curé d'Ars, ne se comprendra bien que dans le ciel. Si on le comprenait sur la terre, on mourrait non de frayeur mais d'amour... Voyez la puissance du prêtre : la langue du prêtre d'un morceau de pain fait un Dieu ! C'est plus que créer le monde ! Quelqu'un disait : sainte Philomène obéit donc au curé d'Ars ? Certes, elle peut bien lui obéir puisque Dieu lui obéit. "

Que cela est vrai ! Ce n'est pas sur une simple créature, sur un être dépendant et borné, comme tout ce qui est dans le monde

que le pouvoir du prêtre s'exerce à l'autel. C'est sur une personne divine, sur Dieu Lui-même auprès duquel ce qu'il y a de plus grand dans la création, et la création même tout entière, n'est qu'un néant. Quoi de plus incompréhensible !

Celui que Dieu engendre éternellement de sa propre substance dans les splendeurs des saints, le prêtre l'engendre en quelque sorte et l'immole en même temps dans la mystérieuse obscurité de nos sanctuaires !

Celui qui s'est incarné une fois dans le sein virginal de Marie s'incarne tous les jours dans les mains du prêtre ; la production de Jésus-Christ opérée par le prêtre à l'autel est vraiment la continuation de la génération du Fils de Dieu dans le sein de la Très Sainte Vierge Marie. " *Verè veneranda sacerdotum dignitas*, dit saint Augustin, *in quorum manibus Dei Filius velut in utero Virginis incarnatur.* "

Et M. Olier a exprimé la même pensée en écrivant ces mots : " Dieu a fait dans son Eglise deux prodiges ressemblants : la Sainte Vierge et le prêtre. Encore semble-t-il qu'à l'autel les miracles de Bethléem soient surpassés. Marie n'a ouvert le ciel qu'une seule fois et a attiré une fois le Verbe de Dieu dans son sein virginal. Le prêtre ouvre le ciel chaque jour et en fait descendre sur l'autel, à chacune des messes, le Verbe Divin. " Marie porta Jésus dans ses bras jusqu'à ce qu'il eut grandi ; le Divin Sauveur prolonge son enfance toute la vie du prêtre. Comment celui-ci pourrait-il penser à tout cela sans être convaincu de la sainteté réclamée par ses redoutables fonctions ?

On ne peut imaginer une autorité plus grande, une puissance plus étonnante que celle de produire ainsi Jésus-Christ à l'autel. A peine la parole sacramentelle est-elle prononcée que Jésus descend et se rend infailliblement présent sous les frêles apparences du pain et du vin. Il arrache au pain et au vin leur substance pour n'en laisser subsister que les purs accidents, tout juste ce qui est nécessaire à ses desseins, afin de couvrir sa présence réelle à nos regards mortels, de sorte que les saintes espèces flottent comme un voile léger sur sa personne adorable en son Sacrement. Voilà ce qui défie toute puissance, toute force, toute industrie humaine.

Le prêtre enfante tous les matins le Christ sauveur du monde sur l'autel et, une fois entre ses mains, la Divine Victime y reste entièrement à sa disposition ; plus heureux que les mères, il peut ensuite prendre le fruit de ses lèvres, le mettre dans ses mains comme dans un berceau, le faire reposer sur sa langue comme sur un trône, le faire descendre dans sa poitrine, dans son cœur, le mêler à son amour, à sa vie, à son sang, faire circuler sa vertu divine dans ses veines ; il peut le transporter où il veut ; il peut à son gré le renfermer dans le tabernacle, l'exposer sur l'autel, le porter hors de l'Eglise ; il peut le donner en nourriture aux fidèles. Jésus se laisse faire ; il obéit toujours, sans aucune résistance : " *Ego autem, non contradico.* " (Isaie, 1, 5)

" Qu'il est grand le pouvoir du prêtre, s'écrie aussi avec admiration saint Laurent Justinien. Par lui, et aussi souvent qu'il le veut, s'opère le mystère de la transsubstantiation ; par lui, le pain devient le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; le Verbe incarné descend du ciel et se trouve réellement sur l'autel. Par un choix spécial de Dieu, l'homme devenu prêtre jouit de cet admirable privilège qui n'a jamais été accordé aux anges. Ceux-ci se tiennent en adoration au pied du trône de Dieu ; aux prêtres seuls il est permis de le tenir dans leurs mains de le donner aux fidèles et de se nourrir eux-mêmes de sa chair divine.

Ouvrons l'Ecriture Sainte, nous y voyons que lorsque Dieu créa le monde, il s'écria : " *Fiat lux, que la lumière soit.* " Et la lumière jaillit dans l'immensité. Le prêtre, nouveau créateur, jette lui aussi son *fiat lux* du haut de l'autel et la lumière jaillit entre ses doigts, non celle qui chasse la nuit terrestre et que la nuit chasse à son tour, mais la lumière immortelle qui illumine tout homme venant en ce monde.

On est frappé d'étonnement lorsque l'on pense qu'au commandement de Josué Dieu arrêta le soleil au milieu de sa course." " Soleil, dit le conducteur du peuple hébreu, je te le commande, arrête ta course, n'avance pas contre le Gabaon ". Et le soleil s'arrêta ; mais n'est-ce pas plus grande merveille que Dieu, *soleil de justice*, obéissant à la voix du prêtre, vienne se placer

réellement entre ses mains, qu'il y vienne partout et autant de fois que ce prêtre le voudra. Et une fois entre les mains du prêtre, la Divine Victime y reste entièrement à sa disposition.

Dieu disait à Job : " As-tu le bras puissant comme moi qui tonne dans le ciel ? " Le prêtre peut dire à Dieu ce que Job n'aurait pu lui répondre : " Oui, Seigneur, j'ai le bras qui fait les miracles ; car mon bras peut aller vous prendre sur votre trône et vous placer sur l'autel ; oui, j'ai la voix plus puissante, puisque je commande au Maître du tonnerre.

Dieu dit au Verbe : " *Ego hodie genui Te, je t'ai engendré aujourd'hui.*" De même le prêtre peut dire à Jésus : Et moi aussi, Seigneur, j'ai cet honneur, cette consolation de vous engendrer chaque matin par cette génération mystique de l'autel admirable et inénarrable, comme votre génération éternelle. *O veneranda sacerdotum dignitas !*

Saint Jean Chrysostôme, avec les lumières et la ferveur de sa foi, cherche à faire comprendre aux chrétiens quelle vénération ils auraient pour le ministère du prêtre, s'ils se faisaient de la messe et de la Divine Victime l'idée qu'il doivent en avoir.

" Quand vous voyez, dit-il, le Sauveur du monde immolé sur l'autel au Saint Sacrifice, le sacrificateur penché sur la Victime et tous les fidèles prosternés à l'entour, les lèvres teintes du sang précieux, vous vous croyez encore sur la terre au milieu des mortels ? Ne vous semble-t-il pas plutot être transportés au ciel, dans la société des bienheureux et des anges ? Représentez-vous Elie sur le mont du Carmel au jour où il sacrifia publiquement au Seigneur, où il ramena à son Dieu tout un peuple infidèle. Une foule immense l'environne dans l'attitude la plus religieuse et le silence le plus profond. La victime est étendue sur le bucher. Tout à coup le Prophète élève la voix pour invoquer le Seigneur ; le feu du ciel tombe sur l'holocauste et le peuple s'écrie tout d'une voix : " *Dominus ispe est Deus.* " (II Reg. 18-20). Voilà un prodige assurément, un prodige ineffable qui saisit l'âme tout entière. Mais si vous êtes chrétiens, n'avez-vous pas à admirer dans nos églises un autre prodige mille fois plus étonnant et plus sublime encore. Joignez-vous à vos frères à l'heure des saints Mystères et réveillez votre foi.

Voyez-vous le sacrificateur debout à l'autel, appelant sur la terre, non un feu matériel qu'un souffle peut éteindre, mais l'Esprit du Dieu vivant ? Il prie, non pour qu'une flamme consume son holocauste mais pour que la divine grâce, descendant ici-bas avec la Victime, embrase les cœurs de tous les fidèles. Dieu prête l'oreille à la prière de son ministre, les cieux s'inclinent à sa voix et le mystère de la foi s'accomplit.'

C'est cette pensée qui faisait dire à saint Bernard : " O prêtres, que vous êtes donc grands et que votre dignité est sublime ! Le Seigneur ne vous a pas seulement élevé au-dessus des princes et rois ; il vous a placés dans un rang supérieur à toutes les grandeurs de la terre ; que dis-je ? il vous a mis au-dessus des Anges et des Archanges, au-dessus des Trônes et des Dominations. De même que pour opérer la Rédemption, il ne s'est pas uni à la nature angélique mais à la nature humaine, selon la remarque de l'Apôtre, ainsi n'est-ce pas à des anges mais à des hommes, à ses prêtres exclusivement qu'il a confié le pouvoir de consacrer son corps et son sang et de les offrir en sacrifice. "

Le prêtre ne doit donc oublier la grâce singulière que Dieu lui a faite, qu'il n'a pas accordée aux Anges et aux autres hommes. Dans ses mains le pain est transubstantié au corps du Fils unique de Dieu. Les Séraphins eux-mêmes qui, plus que tous les autres Anges, sont approchés de l'auguste Trinité par leur amour et leur élévation, n'ont pas ce glorieux privilège de consacrer le corps et le sang de notre Rédempteur. Tous les chœurs des bienheureux Esprits, quoiqu'ils jouissent de la suprême félicité, sont pleins de respect pour la gloire du prêtre et d'admiration pour sa dignité. Saint Grégoire l'affirme en ces termes : " *Sacerdotium ipsi quoque Angeli venerantur.* "

Les Anges contemplent face à face le Très Haut, mais leurs privilèges quelque divins qu'ils soient le cèdent donc à ceux du prêtre. Ils sont supérieurs au prêtre en nature, mais le prêtre l'emporte sur eux par l'excellence de ses fonctions ; leur puissance est grande ; celle du prêtre est sans limites ; ils portent le monde, comme dit Job, ils courbent leurs ailes sous le poids de la majesté de Dieu des vertus à qui ils servent de trône. Le

prêtre le fait descendre du ciel et le porte sans peine dans ses mains.

Saint François de Sales venait de conférer la prêtrise à un jeune clerc. Celui-ci, sortant du sanctuaire, le saint le vit s'arrêter comme pour céder le pas à quelqu'un. Interrogé sur ce fait assez étrange, le jeune prêtre avoua que le Seigneur avait, depuis quelque temps, daigné le favoriser de la présence, visible à sa droite, de son Ange gardien. Jusqu'à ce jour, l'Ange gardien précédait son protégé ; mais, le voyant revêtu du sacerdoce, il voulut désormais céder le pas au prêtre et se tenir à sa gauche; de là cet arrêt à la porte, accompagné d'une sainte contestation.

Saint François d'Assise ne craignait pas aussi de dire : " Si je rencontrais un ange et un prêtre, je m'inclinerais d'abord devant le prêtre et ensuite devant l'ange."

Sans doute grand est le prêtre chaque fois qu'il exerce n'importe quelle fonction de son ministère sacré ; il est grand lorsqu'il ouvre le ciel à l'enfant qui vient de naître. Il est grand quand sa parole, douée d'une puissance plus qu'humaine, éclaire les esprits et transforme les âmes. Il est grand lorsqu'il guérit les âmes meurtries dans des chutes profondes et ramène au bercail les brebis égarées. Mais ne l'oublions jamais, rappelons-nous le souvent, il est surtout grand à l'autel. Là il commande à Dieu et Dieu lui obéit ; là il va saisir Dieu dans les hauteurs des cieux et le ramène dans notre exil à l'état de victime ; là, tenant l'Hostie sainte, il a en sa main tous les trésors de Dieu même. De l'autel, il les verse sur tous les assistants dont le cœur est ouvert pour les recevoir. Puis il les dispense à sa famille, à sa paroisse, à toute l Eglise. Là il s'étend jusqu'aux régions les plus lointaines et fait participants de ses trésors les chrétiens des deux mondes. Il va même hors de l'Eglise chercher des indigents à qui il communique ses inestimables richesses ; il prie pour les hérétiques, pour les infidèles, et il obtient pour eux des grâces de salut. Il fait plus encore ; après tant de largesses, le trésor qu'il a en main n'est pas épuisé. Il sort de cet univers visible, il entre dans un autre monde ; il se place à l'entrée du purgatoire, sur les bords de l'étang du feu ; il incline le calice du salut sur ces flammes. Toutes les âmes accourent à

l'envi et celles qui ont le bonheur d'en recueillir les gouttes précieuses sont soulagées et quelquefois délivrées à l instant ; elles sortent de cet abîme plus pures, plus lumineuses que le soleil et montent vers le ciel avec la rapidité de l'éclair.

A certains jours solennels, à Rome, sur la place de saint Pierre, quand le Pape jouissait de la liberté, une foule immense semblait ondoyer comme une mer. Là étaient des représentants de toute la terre et l'on croyait voir les nations absentes se lever de toutes les contrées pour regarder de loin ce qui allait s'accomplir. Tout à coup au frontispice de la grande basilique, un homme paraissait, un prêtre, un roi, un père, un vieillard. Son regard s'élevait vers le ciel comme pour convier Dieu à regarder cette fête ; son cœur s'ouvrait dans l'expansion de l'amour, comme pour embrasser toute cette multitude où chacun était son enfant ; sa main s'étendait pour bénir avec elle l'humanité entière prosternée devant lui. Et tandis que des milliers et des milliers d'hommes étaient à genoux comme un seul homme, tandis que le canon faisait entendre au château Saint-Ange ses grondements solennels, que toutes les cloches ébranlées jettaient sur la Ville éternelle leurs joyeuses volées, la voix du Père catholique chantait, et son cœur encore plus que sa voix : Bénédiction à la Cité, bénédiction à l'univers : *Urbi et Orbi*.

Il faut l'avouer, c'était émouvant, c'était sublime ; et celui qui aurait pu contempler ce spectacle sans en être profondément ému, celui-là aurait perdu le sens qui suppose les grandes âmes, le sens de la grandeur. Mais le Pape est-il vraiment au plus haut de sa gloire lorsque, se levant ainsi dans toute la majesté du suprême pontificat, il étend ses mains sur l'univers et bénit la Ville et le monde ?

Non. L'autel ! Voilà son véritable trône et le dernier degré de son élévation. Ni le prêtre, ni l'évêque, ni le Pape ne saurait monter plus haut et des milliers d'hommes ne se prosterneraient pas sous la main d'un vieillard, s'ils ne savaient pas que ce vieillard, ce Moïse descend de la montagne et qu il apporte de l'autel, dans ses mains sacerdotales, la bénédiction de Dieu.

CHAPITRE TROISIÈME

Sainteté requise chez le Prêtre

Celui qui chaque matin dit la sainte messe ; celui qui sent chaque matin la toute puissance de Dieu tomber entre ses mains débiles et qui tressaille à ce contact divin ; celui qui est ainsi le sacrificateur de la nouvelle loi et le prêtre de Jésus Eucharistie, est donc revêtu d'une sublime dignité. Mais toute noblesse oblige et la grandeur du sacerdoce nous impose la sainteté. Oui, le continuateur de Jésus-Christ doit reproduire ses perfections en même temps que son ministère. Dieu ne lui permet pas de séparer l'estime de sa grandeur du désir de sa sanctification ; il lui dit la perfection sacerdotale qu'il attend de lui : " *In omnibus teipsum præbe exemplum bonorum operum in doctrinâ, in integritate, in gravitate. Exemplum esto fidelium in verbo, in conversatione, in charitate, in fide, in castitate. Nemini dantes ullam offensionem ut non vituperetur ministerium nostrum.*" Quelle sublimité si le prêtre trône sur ces sommets ! Quelle ruine s'il tombe !

" Seigneur, disait le Prophète, qui gravira votre montagne ? Qui pénètrera dans votre sanctuaire ? *Quis ascendet in montem Domini aut quis stabit in loco sancto ejus ?* " Et il répondait : " Celui qui a les mains innocentes, le cœur pur et les lèvres immaculées, *innocens manibus et mundo corde*". Or chaque jour le prêtre gravit la montagne eucharistique ; il s'approche de Dieu autant qu'il est possible de s'en approcher sur la terre, il l'appelle du ciel, il le tient dans ses mains, il fait de son cœur un tabernacle. Si les fidèles brillent comme des étoiles, à lui de resplendir comme un soleil : *vos estis lux mundi*. Et les degrés de l'autel qu'il monte à l'heure du sacrifice, lui rappellent les

vertus éminentes qui doivent le revêtir comme une robe sans tache, *sacerdotes induantur justitiam.* Dans l'ensemble de sa vie, il doit être l'image de Jésus, suivant le vœu qu'exprimait saint Ambroise : " *Lux et imago Christi in operibus nostris et factis et tota ejus species in nobis exprimatur.* "

Le Concile de Trente a donc grandement raison d'exiger des prêtres qu'ils aient à cœur de célébrer la messe avec toute la dévotion et la pureté possibles. Ce même Verbe qui n'a trouvé que deux trônes dignes de lui, selon saint Ambroise, la divinité dans le sein de son Père et la virginité dans le sein de sa mère ; cet arbitre souverain de nos destinées, qui viendra dans tout l'appareil de sa gloire à la fin des temps, juger les nations et les peuples ; ce Dieu si grand, ce Seigneur des armées se met tous les jours entre nos mains. Nous le portons, Lui qui de ses doigts porte le monde. " Quelle intégrité de mœurs, s'écrie saint Jean Chrysostôme, quelle religion profonde n'a-t-on pas le droit d'attendre d'un homme à qui le ciel daigne accorder une si prodigieuse faveur ! Est-ce trop exiger que des membres honorés de ce contact divin égalent en pureté les rayons du soleil ?"

Saint Augustin semble ne pouvoir contenir ses transports quand il parle sur ce sujet : " *O sacrum et cœleste mysterium,* dil-il aux prêtres, *quod per vos, Pater, Filius et Spiritus Sanctus operatur ! Uno eodemque momento idem Deus qui praesidet in cœlis, in manibus vestris est in sacramento altaris. O venerabilis sanctitudo manuum ! O vere mundi gaudium ! Christus tractat Christum, id est, sacerdos Dei Filium. Super hoc tam insigni privilegio stupet cœlum, miratur terra, veretur homo, contremiscit diabolus et veneratur plurimum angelica celsitudo.* "

Nous comprenons la raison de l'extrême sollicitude avec laquelle l'Eglise veille et des précautions qu'elle prend pour n'envoyer à l'autel que des saints, et pour que ses ministres traitent toujours des mystères si vénérables avec tout les respect qui leur est dû. Tantôt par la bouche de ses Docteurs, elle leur dit que l'âme du prêtre doit resplendir de justice comme le soleil resplendit de lumière ; qu'il lui faut une telle innocence, une telle perfection de vertus que s'il était transporté au ciel, au milieu des Esprits bienheureux, il n'y parut point

déplacé ; qu'ayant été préféré aux anges pour ce glorieux ministère, il doit mener une vie plus angélique qu'humaine ; qu'étant chargé de représenter Jésus-Christ, d'agir en son nom et en sa toute puissance, il doit s'approcher de l'autel comme s'il était Jésus-Christ lui-même, s'y tenir dans la modestie et la ferveur d'un de ces purs esprits qui sont au ciel devant son trône, s'y acquitter de tout ce qui est prescrit avec l'exactitude et la piété d'un saint.

Tantôt dans ses assemblées, parlant toujours le même langage, parce que c'est toujours le même esprit qui l'anime, elle déclare au prêtre sacrificateur " qu'il doit porter dans cette fonction sublime tout le soin, toute la diligence, toute la sainteté intérieure dont il est capable. (Conc. de Trente.)

Dans la loi antique, où tout était ombre et figure, Dieu voulait que l'arche, les chandeliers fussent de l'or le plus pur ; les pains sacrés devaient être préparés sur une table d'or, cuits dans un four d'or et conservés sur des tables également d'or ; Dieu avait commandé que, sur la tiare du grand prêtre, on attache une lame d'or portant cette inscription : *sanctum Domino*, pour signifier qu'il devait être un homme tout divin, complètement consacré tout à Dieu, un homme céleste et pur de la corruption du siècle.

Le Seigneur exigeait même des anciens lévites qu ils fussent purs et cela seulement parce qu'ils devaient porter les vases sacrés : *Mundamini qui fertis vasa Domini.*" A combien plus forte raison, dit Pierre de Blois exigera-t-il la pureté dans les prêtres de la nouvelle loi qui portent dans leurs mains et reçoivent dans leurs corps Jésus Lui-même ? "

La Bienheureuse Vierge Marie dut être sainte et pure de toute tache parcequ'elle devait porter dans son sein le Verbe Incarné et devenir sa mère. Et d'après cela, s'écrie saint Jean Chrysostôme, " n'est-il pas indispensable qu'elle brille d'une sainteté plus éclatante que le soleil cette main du prêtre qui touche la chair d'un Dieu, cette bouche qui se remplit d'un feu céleste et cette langue qui se rougit du sang de Jésus-Christ ? " Et c'est ce que signifie, remarque un saint auteur, la blancheur de l'aube dont l'Eglise veut que le prêtre se revête et s'enveloppe

de la tête aux pieds, lorsqu'il va célébrer les saints mystères.

" Le prêtre, dit saint François d'Assise, doit donc honorer Dieu par l'innocence de sa vie, puisque Dieu l'a tant honoré Lui-même, en l'élevant au-dessus de tous les autres hommes et en l'établissant son ministre dans ce sublime mystère. "

Et saint Alphonse de Liguori de dire : " Les prêtres doivent être saints parce qu'ils sont les ministres d'un Dieu saint : "*sancti estote, quia ego sanctus sum ;* ils doivent être prêts à donner leur vie pour les âmes, parcequ'ils sont les ministres de Jésus-Christ qui est venu mourir pour nous, ses brebis, ainsi qu'Il l'a déclaré Lui-même : *ego sum Pastor bonus ; bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis.* Ils doivent faire tous leurs efforts pour allumer dans le cœur de tous les hommes le feu sacré de l'amour divin puisqu'ils sont les ministres du Verbe incarné qui est descendu pour cette fin sur la terre, comme il nous l'apprend encore Lui-même : *ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi accendatur ?* "

Ah ! si tous les prêtres étaient des saints, si tous traitaient toujours avec la dignité voulue les saints mystères, quel trésor de grâces ils attireraient sur eux et sur tout le peuple chrétien ! Ils répandraient par toute la terre le feu divin ; ils feraient fondre les glaces de l'indifférence et de l'impiété. La foi chrétienne se réveillerait dans tous les cœurs ; avec la foi viendraient toutes les vertus et nous verrions alors les beaux jours de l'Eglise.

CHAPITRE QUATRIÈME

Préparation requise

"*Ante orationem præpara animam tuam et noli esse sicut homo qui tentat Deum.*" (Eccl. XVII, 23)

Ces paroles de l'Esprit Saint dit à celui qui veut prier d'y préparer son âme à l'avance, la prière, quelle qu'elle soit, étant une œuvre de religion, c'est-à-dire un acte du culte à Dieu, une ascension de l'âme vers Lui, une supplication adressée à sa bonté en faveur de notre indigence ; or tout cela semble bien demander que celui qui veut prier laisse ses occupations, se sépare de ce qui pourrait le dissiper et se retourne vers Dieu dans la recherche de sa présence, s'humilie dans le sentiment de son indignité et excite sa confiance par le souvenir de la bonté et de la miséricorde divine. N'eût-on qu'une prière vocale à adresser à Dieu, on devrait encore s'y préparer en réfléchissant sur ce que l'on veut obtenir pour ne rien demander d'indiscret ou d'inutile à sa gloire et au salut final. Spirituellement encore plus qu'extérieurement, il faut pour prier, prendre une attitude religieuse et se mettre en un état favorable à la prière.

Si ce conseil concerne toute forme de prière, il prend une autorité qui confine à la nécessité quand il s'agit de la grande prière du sacrifice de la messe, qui l'emporte sur toutes les autres par son excellence, son objet et son importance, qui est de toutes les œuvres la plus auguste et la plus sainte.

Quel malheur si, nous approchant chaque jour de la source de toutes les grâces, nous méritions le reproche que le Prophète Aggée faisait aux Juifs : "Voici ce que dit le Dieu des armées : appliquez vos cœurs à considérer vos voies. Vous avez semé beaucoup et vous avez recueilli peu ; vous avez mangé et vous

n'avez pas été rassasiés ; vous avez bu et votre soif n'a pas été étanchée ; vous vous êtes couverts d'habits et vous n'avez pas été échauffés et celui qui avait amassé de l'argent l'a mis dans un sac percé." (Aggée, 1, 5). C'est-à-dire qu'il a déposé le trésor du ciel et de la terre dans un cœur distrait et dissipé.

Il est fort à craindre que pour le prêtre qui n'apporte pas la préparation voulue à la célébration de la sainte messe, malgré l'état de grâce dont il est revêtu, malgré même l'attitude pieuse qu'il y garde, le saint sacrifice ne soit qu'une fonction surtout extérieure où l'âme ait peu de part active, où la ferveur des intentions soit appesantie par le poids de la tiédeur, où le regard de l'attention soit certainement détourné par le passage presqu'ininterrompu des distractions les plus futiles, où la liberté du cœur elle-même soit troublée par des souvenirs et des désirs importuns, sinon dangereux. Il descendra alors de l'autel aussi faible qu'avant d'y monter. Ce ne sera pas la faute de la nourriture qu'il y aura prise, puisqu'il suffit de s'en nourrir une seule fois, comme le disait sainte Marie Madeleine de Pazzi, pour devenir saint ; cela viendra du peu de préparation apportée à la célébration de la messe : " *Defectus non in cibo est*, dit aussi le cardinal Bona, *sed in edentis dispositione.* "

Il a beaucoup semé et il n'a rien recueilli ; quelle riche moisson devait lui procurer la célébration de tant de sacrifices et quel fruit en a-t-il retiré ? Il a mangé le pain des anges et il n'a pas rassasié sa faim ; il lui a fallu d'autres délices. Il a bu au torrent des pures et éternelles voluptés sans qu'elles aient étanché sa soif. Il a mis dans son sein le feu sacré qui dans tous les temps a embrasé le cœur des bons prêtres et le sien est resté froid, languissant. Quelle est la cause de cela ? L'Esprit Saint nous la fait connaître : " *Quia domus mea est deserta* : " La maison du Seigneur est déserte ; l'âme du prêtre qui ne se prépare pas à la célébration de la sainte messe, est comme une terre abandonnée, ouverte à tous les passants ; elle n'est ni recueillie, ni purifiée, ni ornée convenablement pour être la demeure du Dieu trois fois saint et pour mériter ses faveurs.

Lorsque David prenait des mesures pour bâtir un temple au Seigneur : " C'est un grand ouvrage, disait-il ; car il ne s'agit

pas de préparer une demeure à un homme mais à Dieu. " On peut dire avec bien plus de raison la même chose quand on se dispose à dire la messe et à recevoir la sainte communion ; car jamais le Seigneur n'a habité dans le temple de Jérusalem d'une manière comparable à celle dont il habite dans nos cœurs.

" Si nous avons tant de soin, dit saint Jean Chrysostôme, que les vases sacrés soient nets, précieux et luisants, il est encore bien plus nécessaire que nos âmes soient pures et parées de tous leurs ornements qui sont les vertus ; car ces vases ne sont que comme le chemin par où le Sauveur passe pour venir chez nous, mais nos cœurs sont le palais et le temple où il vient faire sa demeure. "

Si l'on fait tant de préparatifs pour recevoir les rois de la terre, quand on n'attendrait d'eux aucune faveur, ne serait-ce pas une chose indigne que d'aller étourdiement et sans nulle préparation recevoir le roi du ciel, Lui qui vient dans nos âmes pour les combler de ses grâces.

Tous les saints Pères nous affirment que les effets produits par la messe dans les âmes de ceux qui la disent, par l'Eucharistie dans les âmes de ceux qui la reçoivent, sont en rapport avec les dispositions de ceux qui font ces sublimes actions.

Jésus-Christ, disent-ils, est comme le soleil qui verse continuellement les rayons de la lumière et de la chaleur et qui donne toujours avec une libéralité dont il ne mesure jamais l'étendue. Mais les rayons se versent suivant les dispositions des corps qui les reçoivent. Voyez une substance limpide et transparente. Le rayon du soleil semble s'y baigner avec amour ; il se joue à travers le cristal en produisant les plus doux reflets. Que ce même rayon vienne à tomber sur une substance opaque, il est comme obligé de se replier sur lui-même, sans avoir pu pénétrer. Ainsi en est-il de la Sainte Hostie qui remplira de lumière et de chaleur le cœur pur, rempli d'amour pour Jésus, mais qui ne pourra pénétrer dans le cœur froid et indifférent.

Jésus-Christ, disent-ils encore, est comme une pluie douce et chaude qui tombe la nuit sur un terrain parfaitement préparé. Dès le lendemain, les germes sortent de terre et se montrent avec un aspect verdoyant. Que cette même pluie vienne à

tomber sur un rocher nu et dépouillé, elle ne pénètre pas, elle se dessèche presqu'en tombant et il n'en reste aucun vestige.

Ou bien, ils comparent Jésus-Christ à l'océan dont les eaux se précipitent et inondent la plage. Supposez sur le rivage une succession de vases d'inégale grandeur. La mer d'un seul bond les remplit tous et avec la même facilité, mais elle donne beaucoup plus aux vaisseaux plus larges. De même la grâce de Dieu qui est infinie et qui est disposé à se livrer aux âmes. C'est en quelque sorte la capacité de chaque âme qui la limite.

Il faut d'abord une *préparation éloignée* qui remplisse toute la vie et qui s'étende ainsi d'une messe à l'autre. L'artiste ne pense-t-il à la statue qu'il rêve qu'au moment où il prend le pinceau ? L'écrivain n'attend pas pour se recueillir le moment où il entre dans son cabinet et s'apprête à écrire ; dès longtemps il vit avec l'œuvre qu'il projette dans un commerce de toutes les heures. Le prêtre ne doit pas faire moins pour l'œuvre incomparable qu'il accomplit chaque matin ; il ne doit pas la traiter moins bien que les artistes et les écrivains pour des œuvres d'un prix borné et d'une caducité irrémédiable. Il doit vivre dans la pensée de sa messe quotidienne.

Quels sont les prêtres qui trouvent leur bonheur au saint autel ou au pied du tabernacle ? qui ne cessent de remercier Dieu de leur vocation, qui sont persuadés qu'il a plus fait pour eux en mettant entre leurs mains le sang de son Fils qu'en leur donnant l'empire de l'univers et tous les trésors du monde, qui ont peine à terminer leur action de grâces après le saint sacrifice ou plutôt qui ne la terminent jamais parce qu'ils gardent toute la journée le souvenir de l'Agneau divin qu'ils ont offert à l'autel, qui sentent leur esprit trop faible et leur cœur trop petit pour comprendre et goûter la grâce que Dieu leur fait dans la célébration des divins mystères ? Ne sont-ce pas les prêtres fervents, les saints prêtres appliqués à l'oraison, habitués au recueillement, les prêtres qui mènent toujours une vie pure et vertueuse ?

Ne sont-ce pas les prêtres qui se tiennent le plus possible unis à Dieu et occupés de Dieu, qui aiment à contempler les grands objets que supposent les divins mystères, la présence réelle du

Sauveur, sa vie intime au saint tabernacle, l'amour dont il brûle pour son Père et pour les âmes, l'offrande incessante qu'il lui fait de sa personne et de tout ce qu'il possède, la joie qu'il éprouve de s'anéantir à chaque instant pour sa gloire, le désir qui le presse, quand il descend en nous, d'unir notre cœur au sien et de l'embraser de sa charité ?

A force de prier, de méditer, de contempler, ces prêtres voient comme les saints, le jour se lever parmi toutes ces ombres. Tous ces mystères se dégagent de leur obscurité et s'éclairent les uns les autres. Et alors ces vrais amis de Dieu, conscients de leur devoir ont assez de lumière, ils sentent assez d'amour pour mettre leur sacerdoce et le bonheur qu'ils ont d'offrir le saint sacrifice infiniment au-dessus de toutes les gloires du monde, pour se croire plus honorés au saint autel que Moïse ne l'était sur le Sinaï, que saint Pierre ne le fut au Thabor, enfin pour n'avoir plus au cœur qu'un seul désir, mais un désir incessant, insatiable, toujours croissant, celui d'offrir dignement à la Majesté Suprême, avec une pureté de plus en plus grande et un amour de plus en plus parfait, l'Hostie trois fois sainte, la Victime adorable que le prêtre tient entre les mains et devant laquelle la création tout entière disparait comme un néant.

Quel admirable modèle nous est saint Martin ? L'Eglise dit de lui dans son office : " Il avait toujours les yeux et les mains levés vers le ciel et il ne relâchait jamais de la prière son esprit invincible. " Cette oraison continuelle, cette attention à marcher constamment en la présence de Dieu atteignaient leur plus haut point dans la célébration de la sainte messe. Il s'y préparait soigneusement dans une sacristie réservée pour lui ; quand il en sortait et marchait à l'autel, il ressemblait à un ange, tant il était absorbé par sa ferveur et brûlant de charité. Un jour, pendant le sacrifice, lorsqu'il éleva les mains, elles parurent rayonnantes d'une lumière divine et semblaient ornées de joyaux étincelants. Une autre fois, sa tête fut entourée de flammes comme si son esprit s'élançait vers les cieux.

Ceux qui ont tant de dévotion pour les saints mystères et qui sont si bien disposés pour les célébrer sont moins enclins que les autres à omettre *la préparation prochaine*. Loin de les

porter à s'en dispenser, leur ferveur habituelle fait qu'ils s'y portent avec plus d'attrait. Le temps qu'ils y consacrent ne leur semble jamais long. On peut remarquer dans les vies de saint Charles, de saint François de Sales et de bien d'autres, qu'avant de monter à l'autel ils avaient coutume de se prosterner et de prier longtemps. Ces saints prêtres croyaient en cela imiter l'exemple que Notre-Seigneur nous a donné.

L'Ecriture Sainte nous dit qu'il consacrait des jours entiers à l'oraison et quelquefois des nuits mêmes : "*exiit in montem orare et erat pernoctans in oratione Dei.* Il faisait précéder par la méditation les actes principaux de sa vie : l'élection de ses apôtres, sa transfiguration sur le Thabor, sa passion au jardin des oliviers.

Pierre de Bérule s'était préparé par une retraite de quarante jours à son ordination sacerdotale ; il est évident que les messes qui suivirent furent préparées aussi avec le recueillement le plus profond et la plus fervente piété.

Rappelons-nous nous-mêmes à nous-mêmes : "*Attendite ad petram undè excisi estis* ", disait Isaie. Retournons donc à cette carrière d'où nous avons été tirés ; remontons le cours des années révolues et rappelons-nous notre première messe. Comment nous y sommes-nous préparés ? Avec quel recueillement, avec quelle crainte adoucie par la confiance et par l'amour, avec quelle joie grave ne nous apprêtions-nous pas à gravir les marches de l'autel !

Des années et des années peut-être ont déjà passé sur ce jour à jamais béni où pour la première fois nous exercions ce pouvoir divin de célébrer le saint sacrifice de la messe, où pour la première fois nous sommes montés à l'autel et nous avons accompli notre *premier miracle.* Jamais fête n'a été plus douce à nos cœurs que celle du jour de notre première messe. Comme nous étions heureux ce jour-là ! Comme tout le monde nous semblait heureux autour de nous ! Nous avions versé des larmes avant ce moment : larmes du regret de nos péchés, larmes de reconnaissance envers Dieu, larmes de saint désir de sa gloire et du salut des âmes ; mais les larmes qui inondaient notre visage durant cette première messe ne ressemblaient à aucune de ces

larmes. Au ciel, on doit pleurer ainsi. Les larmes qui mouillent les yeux des saints, c'est l'extase de l'amour qui les fait couler. Ce jour-là était bien le jour du Seigneur : *"hæc est dies quem fecit Dominus."* (Ps 117)

Depuis lors bien des choses ont changé en nous et en dehors de nous. Autour de nous peut-être cherchons-nous en vain ceux qui au jour de notre première messe entouraient l'autel. Mais l'autel est toujours debout ; Dieu n'a pas changé ; le sacrifice eucharistique garde son immuable sainteté ; nos devoirs envers Dieu n'ont pas changé non plus. Comme alors nous ne devons aborder l'autel qu'après une préparation sérieuse, peut-être même dans un certain sens, nous y sommes tenus plus qu'alors. Aux premiers jours de notre sacerdoce, nous sortions à peine de la solitude ; la messe que nous allions célébrer était, si l'on peut dire, dans sa fraîche et majestueuse nouveauté. Depuis lors nous l'avons dite bien des fois ; et, nous le savons, la répétition des mêmes paroles, des mêmes rites, en émousse l'impression qui au début était si vive. Et puis, il a fallu entrer dans l'arène, affronter la lutte, s'exposer au tourbillon. Les âmes nous ont apporté leurs confidences, les affaires nous ont enlacés dans des liens qui sont parfois difficiles à rompre, de là souvent des préoccupations, des inquiétudes qui nous suivent à l'autel et assiègent notre esprit aux moments les plus redoutables, si nous ne faisons pas chaque matin un effort sérieux pour nous réveiller avant de monter à l'autel.

Proportionnons donc la préparation à l'excellence et à la valeur de l'acte à accomplir. Comment ne nous arrêterons-nous pas avant de monter à l'autel dans la réflexion laborieuse mais féconde de l'oraison pour nous pénétrer de l'incomparable importance de la messe que nous allons dire ? Comment ne nous laisserons-nous pas saisir jusqu'à l'étonnement et à la stupeur par cette vérité que, malgré notre indigence, notre impuissance et notre indignité, nous allons agir comme les délégués de l'Eglise et même du monde tout entier auprès de Dieu, traiter avec lui des plus graves affaires, des intérêts les plus précieux, des destinées éternelles de l'humanité rachetée ? Nous allons monter à l'autel pour rendre à Dieu l'hommage de l'adoration

de toutes les créatures, lui décerner la louange de reconnaissance que méritent les innombrables bienfaits dont il les comble sans cesse ; nous allons lui offrir les expiations que réclament tous les péchés du monde depuis qu'il existe ; faire monter vers lui les supplications les plus ardentes pour qu'il daigne accorder à tous les pécheurs qui courent vers leur perte éternelle, le pardon de leurs fautes, la délivrance de leurs chaînes, la grâce de persévérer dans le bien ; nous allons lui présenter les épreuves, les peines et les souffrances de tous les affligés et implorer pour eux le secours et la consolation ; pour chacun des fidèles sur la terre, nous allons demander la grâce et l'amitié de Dieu, l'accroissement de toutes les vertus, les biens spirituels et la part des biens temporels qui peuvent aider à leur salut.

Représentants de l'Eglise qui souffre, nous allons prier pour le soulagement et la délivrance des âmes qui se consument dans les flammes terribles du purgatoire. Nous allons accomplir la plus noble fonction de notre sacerdoce, la médiation solennelle entre les hommes et la Majesté divine en la propre personne de Jésus-Christ et renouveler le sacrifice qu'il offrit sur le Calvaire.

Enfin nous allons produire ce miraculeux changement du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ, merveille qui exige plus de puissance que la création des mondes et qui ne peut être faite, dit saint Thomas, que par Dieu même.

Nous n'aurons jamais la témérité de nous porter à l'accomplissement d'une telle œuvre sans recueillir toutes nos forces spirituelles, sans nous pénétrer de sa grandeur et de notre faiblesse, sans implorer longuement le secours divin pour en être moins indignes et moins incapables. Nous n'oserons jamais passer sans délai, comme sans transition morale, du lit à l'autel, l'âme engourdie et les yeux appesantis par la somnolence, ou de conversations plus ou moins longues, souvent inutiles et oiseuses, mais toujours contraires au recueillement ; nous craindrons de passer, sans la préparation apaisante de l'oraison, au divin et redoutable entretien avec Dieu où nos lèvres ont à prononcer les paroles les plus augustes qui soient sorties des lèvres du Verbe incarné, toutes tremblantes de religion et d'amour : " *Hoc est corpus meum.* "

Si donc nous voulons célébrer le saint sacrifice de chaque jour avec des dispositions convenables de cœur et d'esprit, en union avec les sentiments parfaits de Jésus-Christ dont nous sommes à l'autel les collaborateurs infiniment honorés, avec l'intelligence de l'œuvre immense que nous opérons pour la gloire de Dieu et le salut du monde, avec l'espoir fondé d'être les heureux bénéficiaires de ses fruits aussi précieux qu'abondants, adonnons-nous à l'oraison, sanctifions-nous par l'oraison, revenons sans cesse à la fidélité à l'oraison, afin que cette prière nous prépare, nous adapte et nous harmonise à la sublime prière du très saint sacrifice.

Si chaque matin, on n'a pas fait l'oraison, comment portera-t-on au saint autel ce recueillement profond, cette foi vive, ce cœur brûlant d'amour que demande un si auguste ministère ? Au lieu de ces dispositions, on n'y portera que froideur, négligence, distractions, pensées inutiles et tous les fantômes d'une imagination en désordre. Quelle différence entre un prêtre qui fait l'oraison et celui qui la néglige. L'un est tout respect, tout amour ; il goutte toutes les paroles que sa langue profère ; il apprécie toute la grandeur des fonctions qu'il remplit, tout en lui est pieux, exemplaire, également propre à toucher le cœur de Dieu et à édifier les fidèles, parce que le matin il a allumé le feu dans son cœur : " *in meditatione meâ exardescet ignis.* " L'autre, au contraire, est distrait, et tandis que les anges brûlent d'amour et tremblent de respect autour de lui, il est insensible comme la pierre et il laisse couler sur une langue froide et languissante les plus sublimes paroles de la liturgie ou les expressions les plus embrasées du saint Roi-Prophète ; il s'excuse et se tranquillise, appuyé sur la fragilité humaine, mais vaine excuse ; en négligeant et en faisant mal l'oraison, il pose la cause des distractions et froideurs qui lui arrivent ; par conséquent il en est responsable devant Dieu.

Ce n'est pas assez pour le prêtre d'avoir fait sa méditation ; il convient qu'avant de célébrer il se recueille toujours au moins quelques instants et considère bien ce qu'il va faire ; il doit laisser de côté toute autre pensée, oublier entièrement les choses auxquelles il s'est appliqué, mettre de côté toutes celles dont il

aura bientôt à s'occuper, pour ne penser qu'à la grande action qu'il va faire. S'il a une foi vive et une juste idée de la majesté de Dieu, le respect du divin mystère produira naturellement cet effet. Comme l'éclat du soleil dissipe les nuages et fait disparaître les étoiles, ainsi la vue du Sauveur prêt à descendre sur l'autel doit faire évanouir toute image profane et toute idée des créatures.

Il est dit dans l'Apocalypse qu'au lever du septième sceau, lorsqu'apparut à saint Jean l'autel d'or devant lequel Dieu a son trône, et que les anges firent fumer en présence de la Majesté divine l'encens de toutes les prières qui s'élèvent des cœurs des saints, le respect, le saisissement, l'admiration furent tels qu'il se fit dans le ciel un silence prolongé d'une demi heure : " *et factum est silencium in cœlo quasi media hora.*" (Apoc. VIII, 1)

N'est-ce pas l'effet que doit produire sur l'âme du prêtre la vue de l'autel où le Fils de Dieu va s'immoler par ses mains et offrir à son Père avec son corps et son sang les hommages, les adorations, les prières et la vie même de tous ses membres. " Je ne sais rien, dit saint Jean d'Avila qui soit plus capable de toucher un prêtre, de le faire rentrer en lui-même et de le pénétrer d'une profonde religion que cette prière : " Je vais consacrer le Fils de Dieu ; c'est un Dieu que je tiendrai tout à l'heure dans mes mains, que je recevrai sur mes lèvres, avec qui je m'entretiendrai cœur à cœur. " " Ah ! s'écrie le Psalmiste, tout mon être s'anéantit devant votre grandeur ; toutes mes puissances intérieures et extérieures tremblent de respect et d'admiration en votre présence " (Ps 88).

Que si certains souvenirs ou certaines préoccupations cherchaient à troubler notre recueillement, il faudrait, suivant l'avis de saint Bernard, imiter l'exemple d'Abraham allant offrir au Seigneur sur le mont Moria le sacrifice de son fils en figure de l'Homme-Dieu que le Père Eternel devait immoler un jour pour la Rédemption du monde. Ses serviteurs l'avaient accompagné jusqu'au pied de la montagne sans connaître ses desseins ; mais, à ce moment, il les arrête, leur remet sa monture, et, prenant avec lui les seules choses dont il a besoin : la victime, le glaive de l'immolation et le bois pour le bucher : " Restez ici,

dit-il à ceux qui le suivaient et attendez en ce lieu ; laissez-nous monter jusqu'au sommet et offrir en paix notre sacrifice. Nous descendrons ensuite et nous vous reprendrons au retour. "

Il faudrait dire aux soucis, aux préoccupations, aux idées terrestres qui voudraient nous suivre à l'autel : arrêtez-vous ici ; n'entrez pas dans le sanctuaire ; je ne vous retrouverai que trop tôt, dès que j'aurai terminé la grande action qu'il m'est donné d'accomplir. Nous ne devons prendre avec nous que nos pensées les plus saintes et nos affections les plus pures pour les offrir au Seigneur : " *intentiones, cogitationes, affectiones et omnia interiora mea, venite, ascendamus ad montem ubi Dominus videt et videtur.* " (Saint Bernard.)

" Il faudrait, dit saint François de Sales, vider son cœur de toutes choses afin que Notre Seigneur le remplisse tout de lui-même... Il vient en nous, ce Bien-Aimé de nos âmes, et il trouve nos cœurs tout pleins de désirs, d'affections et de petites volontés ; ce n'est pas là ce qu'il cherche ; car il les veut trouver vides pour s'en rendre le Maître et le Gouverneur. Alors il accomplira de son côté la promesse qu'il a faite de nous transformer en lui, élevant notre bassesse jusqu'à nous unir à sa grandeur. "

C'est ce que faisait ce grand saint. Aussi écrivait-il à sainte Jeanne de Chantal : " Quand je me retourne vers l'autel pour commencer la messe, je perds de vue toutes les choses de la terre. "

Au moment d'offrir le saint sacrifice, laissons toujours de côté toutes les pensées du monde ; songeons que nous allons appeler du ciel sur la terre le Verbe fait homme, pour nous entretenir familièrement avec lui, pour l'offrir de nouveau au Père Eternel et pour nous nourrir de sa chair sacrée.

Disons donc à Dieu : je veux vous offrir cet auguste sacrifice pour les fins qu'avait Jésus-Christ en l'instituant. Je veux l'offrir pour vous honorer infiniment par Jésus-Christ, au nom de l'Eglise et de toutes les créatures ; pour vous remercier de ce que vous avez été si libéral envers la Sainte Humanité du Sauveur, envers l'auguste Mère de Dieu, envers tous vos saints et toutes les créatures. — Je veux l'offrir pour apaiser votre

justice irritée par le péché ; — je désire obtenir la conversion de tous les pécheurs, la rémission de tous les péchés et de toutes les peines dues aux péchés des hommes ; — je veux l'offrir pour obtenir l'augmentation de votre gloire dans tout l'univers, l'exaltation du nom adorable de Jésus, la propagation de la foi, la persévérance des justes, les secours spirituels ou autres dont toutes vos créatures ont besoin.

Disons-nous à nous-mêmes : je vais converser avec Jésus, je vais recevoir dans mon cœur Celui dont la douceur ineffable, aux jours de sa vie mortelle, ravissait tous les cœurs et les attachait à la vertu ; Celui dont la parole très suave consolait les esprits les plus affligés ; Celui dont le regard affectueux remplissait de componction les pécheurs les plus obstinés ; Celui dont les mains libérales répandaient les grâces avec tant de profusion sur tous ceux qui l'approchaient ; Celui qui disait et dit encore ; " venez tous à moi, O vous qui souffrez et je vous soulagerai " ; Celui qui, par son amour, pour moi a consenti aux humiliations eucharistiques ; Celui qui voila sa gloire pour me laisser auprès de Lui un accès plus facile ; Celui qui dans le ciel fait la joie, le bonheur, l'ivresse des saints.

Dites cela ; croyez-le énergiquement et vous brûlerez des plus vives flammes de la charité.

CHAPITRE CINQUIÈME

Noblesse du rite de cette haute fonction

Le prêtre a médité sur la responsabilité dont le charge l'Eglise, sur la mission qu'elle lui confie en l'envoyant à l'autel, sur les infinies perfections de celui à qui le ciel, la terre et le purgatoire vont présenter par lui les hommages de la louange et les supplications de la prière ; il est bien convaincu des conséquences que peut avoir une seule messe pour le monde entier et pour lui-même. Ainsi préparé, le cœur rempli des plus beaux sentiments et, selon l'expression de saint Bonaventure, devenu déjà tout divin, ne voyant et ne sentant que Dieu, il va offrir le saint sacrifice.

Revêtu du linge blanc qu'il vient de poser sur sa tête et qui représente le voile dont les soldats couvrirent la face de Jésus pendant qu'ils le frappaient ; de la longue tunique blanche, symbole du vêtement dont Hérode affubla le Seigneur, du cordon qui le ceint comme les liens qui attachèrent le corps adorable de Notre Divin Sauveur, du manipule qu'il porte à son bras comme les cordes qui attachèrent les mains du libérateur du monde, de la chasuble qui le couvre comme le vêtement de pourpre que les soldats jetèrent sur les épaules meurtries du Maître du ciel et de la terre, il va renouveler le sacrifice qui sauve le genre humain. C'est Moïse qui va sur la montagne s'entretenir avec Dieu comme un ami qui parle à son ami. Avec quel recueillement il s'avance alors vers l'autel ! Avec quelle gravité modeste il en monte les degrés ! On voit qu'il est sous l'action de l'Esprit Saint, qu'il lui a déjà dit : " *emitte lucem tuam* " et qu'il a été exaucé. Cette lumière d'en haut lui donnera l'intelligence de tout ce qu'il va dire, de tout ce qu'il va faire.

Avant de monter à l'autel, il a entendu le Souverain Prêtre

lui dire : O mon élu, ô mon bien-aimé en qui je demeure qui demeure en moi, monte à l'autel ; donnons satisfaction et gloire à mon Père ; pourvoyons au salut du monde ; l'Eglise de la terre attend le renouvellement des trésors de la grâce ; l'Eglise souffrante soupire après le soulagement et la délivrance ; l'Eglise du ciel appelle un accroissement de gloire et de joie. Servons efficacement tous ces intérêts. Rapproche-toi de moi dans une même pensée, unis-toi plus étroitement à moi dans un même amour ; n'ayons qu'un dessein ; faisons la même œuvre en disant ensemble les mêmes paroles toutes puissantes : " *Hoc est enim corpus meum ; hic est enim calix.* "

Avant de monter à l'autel il a dit à Dieu : Père tout-puissant, je vais dire la sainte messe pour votre gloire, pour la joie des anges et des saints, pour la rémission de mes péchés, pour le soulagement des âmes du purgatoire, pour le bien spirituel et temporel de toute l'Eglise. Aidez-moi à bien célébrer, je vous en conjure, ô Jésus, Fils de Dieu ; vous qui êtes la vie, vivifiez-moi par votre grâce ; vous qui êtes la lumière, éclairez-moi ; vous qui êtes un feu ardent, enflammez-moi ; vous qui êtes la pureté, purifiez-moi.

Avant de monter à l'autel, il s'est dit : comme je suis pécheur, imparfait, tiède dans le service de Dieu, moi qui ose offrir la Victime adorable ! Quelle est la grandeur inestimable, quel est le prix de cet Agneau divin qui va reposer dans mes mains et dans mon cœur ! Quelle est la majesté incomparable du Très-Haut que je vais glorifier par l'immolation de ce sacrifice ! Quel est le nombre, quelle est la gravité des besoins de l'Eglise et de ses enfants, besoins auxquels il faut subvenir par le sacrifice eucharistique ! Ces pensées ont porté son âme à l'amour et à la dévotion.

Ces sentiments se manifestent par le respect, par la gravité avec laquelle il accomplit les cérémonies prescrites par l'Eglise. Tout dans ses actes et ses paroles est digne de l'Esprit Saint qui, par l'intermédiaire de l'Eglise, a réglé le rite extérieur de la messe.

A la cour des rois et des princes, il existe des codes de politesse qu'on ne violerait pas impunément. Il ne saurait être interdit

à l'Eglise qui reçoit les inspirations de l'Esprit Saint d'instituer un cérémonial appelé à régler nos rapports avec Dieu et à nous enseigner de quelle façon nous devons nous comporter à son service. Nous avons souci d'user toujours vis-à-vis des grands de la terre d'une correction parfaite, et dans nos rapports avec eux, de ne point commettre la moindre infraction aux règles de la bienséance. Combien plus soucieux nous devons être avec un Dieu si grand de nous conformer scrupuleusement aux règles que l'Eglise nous a tracées ? Quoi de plus important qu'une génuflexion par laquelle nous témoignons à Dieu de notre dépendance et lui rendons le culte de l'adoration ? Quoi de plus sublime que ces signes de croix que nous traçons sur l'hostie et sur le calice qui abritent la présence d'un Dieu ? Quoi de plus excellent que la prière qui monte vers Dieu au nom de toute l'Eglise ? Quoi de plus merveilleux que l'acte d'un homme qui touche de ses mains l'hostie dans laquelle un Dieu est présent, qui brise cette hostie et la change de place à son gré ? Celui qui accomplit de tels actes avec précipitation, d'une façon distraite, inconsidérée, donne bien lieu de craindre que la lumière de la foi ne soit pas chez lui voilée sous le nuage d'une légèreté coupable et d'une étourderie sans excuse.

Lorsqu'Esther entra chez Assuérus, " la reine, dit la Sainte Ecriture, chancela ; elle pâlit et s'affaissa dans les bras de sa servante " Et nous, en présence de Dieu, en présence du Roi des rois, nous ne fléchirions pas respectueusement le genoux, nous n'aurions pas l'ombre d'un sentiment de crainte ! Quelle perfection d'attention, quel sentiment de tristesse vraie, sincère, dans la prière que la reine adressait à Assuérus pour sauver le peuple juif : " *Mon Seigneur, qui êtes notre seul roi, assistez-moi dans l'abandon où je suis, puisque vous êtes le seul qui puissiez me secourir.* " Et nous, quelle attention, quelle sincérité ne devons-nous pas apporter dans les prières où ce n'est pas seulement le salut temporel de tous les fidèles qui est en question mais aussi leur salut éternel ! Saint Jean Baptiste ne touchait pas le corps de Jésus ; il ne faisait que verser l'eau sur sa tête ; et cependant il s'arrêtait hésitant et, d'une voix tremblante, s'écriait : " *C'est moi qui dois être baptisé par vous et c'est vous*

qui venez à moi!" N'est-ce pas aussi avec un saint tremblement, avec une respectueuse hésitation que nos mains devraient toucher l'Hostie qui contient le Christ lui-même ? Nous qui ne sommes que petitesse, nous nous approchons de la grandeur ; nous qui ne sommes que ténèbres, nous nous approchons de la lumière ; nous qui ne sommes que faiblesse, que péché, nous nous approchons de la puissance et de la sainteté ! Pauvres créatures, nous nous approchons d'un Dieu créateur !

L'Eglise nous fait une loi de cette exacte connaissance de nous-mêmes lorsqu'elle nous ordonne de dire avant la communion, non pas une fois, non deux fois, mais trois fois : *Seigneur je ne suis pas digne*, etc. Indignes de recevoir notre Dieu, nous le sommes vraiment trois fois ; notre indignité sous ce rapport est complète ; elle est absolue ; indignes parce que nous l'avons offensé et que nous avons violé sa loi sainte ; indignes parce que nous ne l'aimions jamais pleinement de tout notre cœur : indignes parce que nous ne sommes que poussière, tandis que lui est un Dieu tout-puissant, un maître d'une sagesse infinie, un Rédempteur d'une sainteté consommée.

Nous nous approchons du Père commun des anges et des hommes, respectons un tel Père ; nous nous approchons du maître de tout ce qui existe, respectons un tel Maître ; nous nous approchons de celui que les Dominations adorent, devant qui les Puissances tremblent, devant qui les Séraphins si purs "*se voilent de leurs ailes, ne pouvant supporter l'éclat de sa face*, (Job IX, 24) traitons-le avec respect, recevons-le avec le repentir dans le cœur.

Célébrons donc toujours la messe avec la piété convenable ; faisons toujours les cérémonies d'une manière édifiante.

Donnons toujours le temps voulu à ce saint sacrifice. Se pourrait-il que le prêtre accomplît la plus sublime de ses fonctions avec précipitation, comme en courant, comme pour s'acquitter le plus promptement possible d'une obligation pénible et onéreuse ? Serait-il possible qu'il parût regretter le peu d'instants que cette fonction exige et laisser croire que sa principale préoccupation en montant à l'autel semble celle d'en descendre au plus tôt ?

Saint Alphonse de Liguori, dans ses écrits sur le saint sacrifice, affirme que ce défaut existait de son temps : " En voyant avec quelle attention ces prêtres disent parfois la messe, on pourrait bien leur faire le reproche que Clément d'Alexandrie adressait aux prêtres païens : qu'ils faisaient du ciel un théâtre et de Dieu le sujet de leur comédie." " Comme les cérémonies, ajoutait-il, expriment le respect, de même quand elles sont mal faites, elles sont une marque d'irrévérance qui, en matière grave, est un péché grave ".

Le Concile de Trente nous enseigne que c'est une faute grave de dire la messe avec trop de précipitation. " Les cérémonies de la messe, dit-il, ont été instituées par l'Eglise afin d'inspirer aux fidèles une haute idée de cet auguste sacrifice et toute la vénération qu'on doit avoir pour les sublimes mystères qu'il renferme. Mais ces cérémonies, quand on les précipite, n'inspire plus au peuple aucune vénération ; elles lui font plutôt perdre le respect que mérite un mystère aussi saint." Une messe célébrée avec dévotion inspire la dévotion à ceux qui y assistent ; au contraire, une messe célébrée sans dévotion fait perdre la dévotion aux assistants.

Si les fidèles voient le prêtre s'avancer bruyamment et à pas pressés vers le sanctuaire, monter avec rapidité les marches de l'autel, arpenter à grands pas les gradins supérieurs, regarder à droite et à gauche, prononcer les prières avec une telle précipitation qu'ils ne peuvent savoir où il en est ni comment il est arrivé si vite, fléchir le genou et le relever avec une telle hâte qu'il semble craindre d'être surpris dans une attitude d'adoration et de prière, se tourner vers le peuple, lever et mouvoir les bras, bénir les fidèles ou leur donner la Sainte Hostie avec des mouvements si prompts ou si brusques qu'on a peine à lui supposer une pensée de foi ou un sentiment de dévotion, comment ces fidèles ne se diraient-ils pas à cette vue : qu'est-ce donc qui le préoccupe ou qui le presse à ce point ? A-t-il à faire quelque chose de meilleur que ce qu'il fait ?

Saint Jean d'Avila assistait un jour à une de ces messes dites avec trop de précipitation. Il fut pénétré d'une si vive douleur que, ne pouvant souffrir ces irrévérences, il se leva de sa place

et, s'approchant doucement de l'autel, comme pour y arranger quelque chose, il se tourna vers le célébrant et lui dit : d'une voix basse : " Ne traitez pas si mal Celui qui est entre vos mains, il ne le mérite pas. "

Quand à la messe nous sommes en rapport direct avec la Majesté divine, quand nous l'approchons d'aussi près que les anges, que nous prononçons des lèvres les prières les plus touchantes ; quand le Sauveur multiplie les prodiges pour descendre jusqu'à nous, qu'il renverse toutes les lois pour se mettre entre nos mains pour se faire notre victime et notre aliment, nous devons lui témoigner nos plus grands égards pour sa grandeur, notre vive gratitude pour son amour.

" Jamais je n'oublierai la messe du Père Lacordaire, dit un religieux qui l'avait vu souvent à l'autel. Il la disait chaque jour comme au lendemain de son ordination. Dès son arrivée à l'autel, il semblait n'être plus de ce monde et appartenir à Dieu sans partage. Quelle lenteur mesurée par le tact du respect ! Quelle lecture simple, intelligente pénétrée des Epitres, de l'Evangile, du Credo ! Quel recueillement au Sanctus ! Rien d'affecté, rien de négligé, rien de trop hâté. La routine, dans une action qu'il renouvelait tous les jours, n'eut jamais prise sur lui ". C'est que le Père Lacordaire fut avant tout un véritable religieux, un prêtre de foi, de prière, de recueillement.

Personne ne fut plus admirable que saint François de Sales à l'autel toujours parfaitement recueilli, il prononçait, dit sainte Jeanne de Chantal, toutes les paroles de la messe d'une voix grave, douce, posée, sans jamais se presser, quelque affaire qu'il eut. Il sortait de la sacristie tout enflammé d'amour s'approchait de l'autel, commençait, poursuivait et achevait le saint sacrifice avec tant d'auguste et humble majesté jusqu'aux moindres cérémonies, avec une si intime attention, avec une si profonde soumission intérieure, avec une si sublime, sérieuse et modeste gravité avec une si naïve, pieuse et vénérable sérénité, tranquillité, douceur en tous ses gestes, mouvements et actions, avec tant de zèle, ferveur d'esprit et de corps, qu'on voyait rejaillir au visage et en tout ce Bienheureux une je ne

sais quelle splendeur toute singulière qu'il ressemblait plus à un séraphin céleste qu'à un homme terrestre, il semblait que tout son cœur était près de sortir par sa bouche lors même qu'il ne disait mot. "

Le grand saint disait lui-même : " Jamais je ne me presse. La précipitation étouffe la dévotion. Assez tôt, si assez bien. "

Avec quel soin le Bienheureux Perboire se préparait à dire la messe. Chaque matin il disait à Dieu : " Voici, O mon Divin Sauveur, que malgré mon indignité, je vais vous offrir à l'autel et vous donner dans votre sacrement une existence nouvelle. Par votre bonté et votre miséricorde, je vous prie et vous conjure d'opérer en moi une merveille qui réponde à celle que j'opérerai en vous. Tandis que je dirai : ceci est mon corps, et que, en vertu du pouvoir que vous m'avez donné, le pain sera changé en votre chair adorable, faites que je sois moi-même changé et transformé en vous... Détruisez en moi par votre toute-puissance tout ce qui n'est pas de vous. Faites que je vive plus qu'en vous et pour vous et que je puisse dire avec vérité comme l'apôtre : " *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus.* "

On conçoit avec quelle piété un prêtre si fervent disait la sainte messe et aussi comme il exhortait ceux qu'il dirigeait à bien offrir le saint sacrifice.

" Efforcez-vous, disait-il, d'avoir toujours l'idée la plus haute des divins mystères. Figurez-vous, en allant à l'autel, que vous êtes le seul prêtre sur la terre, chargé d'intercéder pour tous vos frères et que, de tous côtés, ceux qui sont intéressés à cette grande action accourent pour vous prier de recommander à Dieu leurs suppliques ; pensez que ces suppliques sont en si grand nombre qu'elles s'élèvent de la terre jusqu'au ciel. Ce sont des milliers de justes qui demandent des milliers de grâces. C'est un plus grand nombre de pécheurs de tout âge, de toute condition, de tout pays. Ce sont les anges même et les saints du ciel, les anges gardiens et surtout les saints patrons qui sollicitent en faveur de ceux dont ils sont les protecteurs. Ajoutez à ces recommandations les gémissements lamentables de tant de défunts qui, retenus en purgatoire, s'attendent à recueillir

quelque avantage de votre sacrifice. Quelle impression de telles pensées ne doivent-elles pas faire sur votre cœur ! Est-il possible que vous vous laissiez aller à la négligence à la distraction quand vous pensez que, par une messe dite, vous pouvez contribuer au bien spirituel de tant d'âmes et leur obtenir des grâces précieuses. "

S'entretenant avec un ecclésiastique qui avait sa confiance, le saint curé d'Ars s'écria : " Pour dire la messe, il faudrait être un séraphin ". Et il se mit à pleurer à chaudes larmes. Il reprit, après un moment de silence : " Ah ! voyez-vous, mon ami, je le porte à droite, il reste à droite ; je le porte à gauche, il reste à gauche... Si on savait ce que c'est que la messe, on mourrait. On ne comprendra le bonheur de dire la messe que dans le ciel... Mon ami, la cause du relâchement du prêtre, c'est qu'on ne fait pas assez d'attention à la messe. Hélas ! mon Dieu, qu'un prêtre est à plaindre qui fait cela comme une chose ordinaire ! "

Qu'une foi vive nous accompagne toujours à l'autel ; elle tiendra nos yeux tellement ouverts au monde surnaturel que le monde terrestre et visible disparaîtra à nos regards. La grandeur et la sainteté de Dieu à qui nous nous adressons, la dignité de la victime dont nous lui faisons l'offrande, la multitude des esprits célestes attentifs à notre sacrifice, la gravité des intérêts dont nous sommes chargés, l'importance infinie des grâces que nous sollicitons, voilà de quoi nous serons frappés et qui absorbera toute notre attention. Le recueillement de notre âme se peindra sur notre visage et sur tout notre extérieur. On ne pourra nous regarder sans constater que notre esprit est au ciel et que nous n'avons d'intelligence, d'activité et de vie que pour Dieu. On dira de nous comme de Moïse : " *invisibilem tanquam videns sustinuit.* " Nous n'aurons pas besoin de fermer les yeux ou de détourner les regards pour éviter les distractions ; elles ne se présenteront même pas à notre pensée. Nous ne serons troublés par aucune impression, si forte ou si inattendue qu'elle soit. C'est ce qu'éprouvait saint François de Sales. " Une fois à l'autel, disait-il, j'y suis tout entier ; rien ne me distrait ; je perds de vue toutes les choses du monde ". Ce

qui l'occupait était trop grand et trop sublime pour qu'il fit attention à des objets si futiles.

Durant la messe, on doit faire des efforts pour ne prononcer aucune parole sans y appliquer son esprit, sans se pénétrer des pensées et des sentiments qu'elle exprime ; on doit s'appliquer à réciter toutes les prières avec attention et piété, de manière qu'elles sortent de nos lèvres non comme des formules officielles et des paroles de commande, mais comme autant d'aspirations naturelles et spontanées. C'est la pratique que l'Eglise suggère quand elle nous fait dire : *Oremus, sursum corda.* C'est aussi ce que conseillent les maîtres les plus sages et les plus expérimentés. Plusieurs recommandent même de lire des yeux dans le missel toutes les paroles qu'on prononce. Ils voient dans cette observance un secours de plus pour soutenir l'attention et une précaution pour ne pas tomber dans l'embarras où l'on se trouverait si, après une distraction un peu longue, on restait indécis sur les prières qu'on a dites et sur celles qui restent à dire.

Rien n'inspire aux fidèles plus de vénération pour l'auguste sacrifice que la vue d'un prêtre anéanti à l'autel devant la Majesté divine et s'appliquant de toute son âme à lui témoigner sa religion et son amour. Ce spectacle est pour eux la plus efficace des prédications. A cette vue, ils se recueillent, ils s'agenouillent, ils prient ; ils se disent comme Jacob à Bethel : " Le Seigneur est vraiment ici ; c'est la maison de Dieu et la porte du ciel." (Gen. 28).

Mais que l'impression est différente si le prêtre ne parait être à l'autel que de corps, ne prier que des lèvres, si ses mains, si ses bras, si ses yeux, au lieu d'obéir aux inspirations de son cœur ne semblent que céder à la routine ou accomplir un mouvement convenu. Au lieu de prier Dieu avec lui, on se laissera aller comme lui à des idées de tout genre et chacun trouvera dans la négligence dont il est témoin une excuse à son indévotion personnelle.

Le meilleur moyen de dire la sainte messe avec toute la piété voulue, c'est d'avoir tout présent à l'esprit que la messe c'est *la Passion de Notre-Seigneur renouvelée.* Les sentiments qui

doivent nous animer à la messe, ce sont ceux que nous aurions eus au pied de la croix si nous avions assisté au drame sanglant, ceux qu'y portèrent saint Jean, l'apôtre de l'amour, sainte Madeleine, la pécheresse repentante. Ah ! pendant qu'autour d'eux les uns blasphémaient, branlaient la tête et se moquaient du Sauveur, que d'autres restaient indifférents, se tenaient à distance, se contentant de regarder sans prendre part au sacrifice, les groupes des amis, des fidèles, des convertis et, parmi eux, Marie, saint Jean, Madeleine et le bon larron, le centurion romain qui se frappait la poitrine, étaient là debout au pied de la croix, *stabant justa crucem*, suivant du regard la scène qui se déroulait sous leurs yeux et en ressentant le contre-coup au plus profond de leur cœur.

L'amour, le repentir, ces dispositions qu'ils personnifiaient, nous avons à les porter à l'autel ; les sentiments qu'ils éprouvaient sur le Calvaire, la compassion, la contrition, l'abandon à la sainte providence, la foi, l'espérance, la charité, nous les devons éprouver à l'autel.

Ah ! si nous avions été les témoins de l'agonie de notre bon Sauveur, si nous avions vu sa tête douloureuse penchée, son regard voilé par le sang et les larmes, ses membres meurtris, son côté percé par la lance du soldat, nous aurions été saisis par une respectueuse douleur en présence de ce Dieu mourant pour nous. Eh bien ! à l'autel, ce spectacle nous est offert. L'impression qu'il nous produira, si nous le considérons avec foi et avec amour, sera celle d'une profonde et respectueuse compassion, d'une vive et pénétrante émotion ; notre cœur sera embrasé d'amour, de repentir, de reconnaissance.

Quel bien produira sur nous la sainte messe que nous célébrons, si nous savons y voir la réitération de la Passion de Notre Sauveur. " Si le prêtre qui dit la messe, dit le Concile de Trente, si le peuple qui l'entend, ont présents à leur souvenir la Passion et la mort douloureuse du Sauveur, leurs prières seront infailliblement exaucées. "

Et l'Imitation de Jésus-Christ nous dit : " Lorsque vous célébrez le divin sacrifice, il doit vous paraître aussi grand, aussi digne d'amour que si, ce jour là même, Jésus-Christ,

descendant pour la première fois dans le sein de la Vierge, se faisait homme, ou que, suspendu à la croix, il souffrit et mourut pour le salut des hommes.

Que l'amour de Jésus sur l'autel appelle notre amour, mais que sa Majesté crée en nous la crainte et le respect. Sous l'empire de ce terrible sentiment d'amour, de crainte, de respect, nous traiterons dignement les divins mystères et nous recueillerons tout le fruit attaché à l'oblation d'un sacrifice si efficace. Jésus-Christ nous dévoilera dans une vision secrète, intime, mystérieuse, non point l'éclat de sa face et de ses vêtements, mais les richesses de son cœur, et l'autel sera pour nous la vraie montagne de la Transfiguration, le Thabor ou le parvis du ciel.

DEUXIÈME PARTIE : LA SAINTE MESSE

CHAPITRE PREMIER

Préparation au Sacrifice

Le prêtre est au pied de l'autel. Pour accomplir les augustes mystères ; fidèle au précepte de l'Apôtre, il s'est jugé sévèrement lui-même. Comme il s'est lavé les mains pour les rendre sans tâches, il a discuté sa conscience pour la rendre sans souillure ; ses fautes, s'il en avait, ont disparu consumées par les flammes d'un repentir mêlé d'amour ou effacées par les eaux de la pénitence tout récemment encore épanchées sur son âme. A l'intégrité du cœur, il joint et l'ardeur d'une piété céleste et le calme du recueillement le plus profond et le religieux tremblement de la foi la plus vive ; en un mot, il a réuni tout ce qu'il a pu de dispositions saintes et pris les précautions les plus attentives pour que, dans le sacrifice qu'il s'apprête à consommer, rien dans le pontife ne soit trop indigne de la victime et ne s'oppose à ce que le sang de l'Agneau divin jaillisse avec honneur sur le ministre qui doit l'immoler.

Il a dit à Dieu : " O mon Dieu, je veux vous offrir cet auguste sacrifice pour les fins qu'avait Jésus-Christ en l'instituant. Je veux l'offrir pour vous honorer infiniment par Jésus-Christ au nom de l'Eglise et de toutes les créatures, pour vous remercier de ce que vous avez été si libéral envers la sainte humanité du Sauveur, envers l'auguste Mère de Dieu, envers tous les saints et toutes les créatures. Je veux l'offrir pour apaiser votre justice irritée par le péché. Je désire obtenir la conversion de tous les pécheurs, la rémission de tous les péchés et de toutes les peines dues aux péchés des hommes. Je veux l'offrir pour obtenir l'augmentation de votre gloire dans tout l'univers

l'exaltation du nom adorable de Jésus, la propagation de la foi, la persévérance des justes, les secours spirituels et autres dont toutes vos créatures ont besoin."

Quelle belle prière disait saint Thomas d'Aquin avant de monter à l'autel ! " Dieu tout-puissant et souverainement bon, disait-il, je viens près de vous pour recueillir les grâces dont j'ai besoin, par la vertu de votre divin sacrement et de votre auguste sacrifice ; je viens comme un malade vers son médecin, comme un pécheur à la source de la miséricorde, comme un aveugle au foyer de la lumière, comme un indigent au riche possesseur du ciel et de la terre. Répandez sur moi, ô mon Dieu, les dons de votre munificence, guérissez mes infirmités, lavez mes plaies, dissipez mes ténèbres, enrichissez ma pauvreté. Je le demande également pour mes frères, pour mes amis, pour mes ennemis, afin que, purifiés et sanctifiés, notre vie, semblable à celle de votre Divin Fils, vous rende désormais un hommage parfait d'adoration et d'action de grâces, qu'elle nous mérite le pardon de nos fautes et la grâce insigne du salut éternel."

Après avoir fait la génuflexion qui est un acte extérieur d'adoration, le prêtre fait le signe de la croix. Ce signe est admirablement placé d'abord parce que c'est par lui qu'il convient de commencer toute action chrétienne, ensuite parce que la messe est la continuation du sacrifice du Calvaire. " Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit ", dit en même temps le prêtre. Il exprime par ces paroles qu'il va célébrer la sainte messe *au nom* c'est-à-dire, avec toute la puissance et le secours des trois personnes de la Sainte Trinité et, en même temps, pour leur gloire ; il va offrir ce sacrifice au nom du Père qui a donné son Fils pour être sacrifié — au nom du Fils qui s'est livré lui-même comme victime — au nom du Saint Esprit qui a déterminé le Sauveur à instituer l'Eucharistie et à mourir sur la croix. Au nom de la Sainte Trinité, il approche de l'autel, plus grand que les prophètes de l'ancienne loi entrant dans le Saint des saints, grand comme Jésus même allant au Calvaire ou pénétrant au ciel.

Le prêtre dit : " *Introibo ad altare Dei* ", *j'irai à la montagne du Seigneur*. Ces paroles expriment les sentiments dont son

âme est pénétrée. Il se sent puissamment attiré vers l'autel, il aspire à y monter pour y remplir ses fonctions sublimes ; il désire s'approcher de Dieu, s'unir à Celui qui va renouveler dans son âme la joyeuse vigueur de sa jeunesse spirituelle : " *ad Deum qui lætificat juventutem meam.* "

Puis le prêtre récite le psaume : " *Judica me, Deus, Jugez-moi, ô Dieu,* " composé par David fuyant la persécution de Saül et obligé de vivre en exil, mais s'animant par l'espérance de revenir un jour à Jérusalem et de pouvoir y offrir des sacrifice au Seigneur. C'est le souvenir d'un exilé désireux de revoir la sainte montagne de Sion avec son tabernacle.

Deux sentiments principaux dominent dans ce psaume : a) le sentiment de crainte. Saisi d'effroi par le redoutable sacrifice qu'il va offrir, le prêtre se soumet humblement au jugement de Dieu ; il le supplie, Lui qui scrute les plus intimes replis des âmes, de le juger miséricordieusement en lui inspirant les sentiments de contrition qui purifieront son âme. " Jugez-moi, mon Dieu, *Judica me, Deus ;* je suis devant vous comme un coupable qui attend sa sentence ; cependant, ajoute-t-il, discernez-moi de la nation qui n'est pas sainte, *discerne causam meam de gente non sancta,* en considérant que je vous appartiens par la foi par le baptême et l'honneur que vous m'avez fait de m'associer à votre sacerdoce. b) Sentiment de confiance *spera in Deo,* espère en Dieu et en sa miséricorde ; par conséquent pas de raison d'être inquiet et de dire : *quare tristis es* pourquoi es-tu triste, ô mon âme ?

L'accent dominant du psaume est celui de l'allégresse et du bonheur en Dieu. A la fin, l'assurance du salut, la foi et l'espoir l'emportent sur la tristesse et le prêtre récite comme en triomphe le *Gloria Patri,* "*Gloire au Père*" .il est la source d'où procèdent tous les biens que j'attends du Saint Sacrifice : " *Gloire au Fils* ". Il me les a mérités par sa Passion et il va s'immoler de nouveau pour que je les obtienne. " *Gloire au Saint-Esprit* ". Il est mon Hôte divin, c'est lui qui excite en moi ces sentiments de désir et de confiance.

Et cette confiance, le prêtre dit alors où il va la puiser : " *Notre secours est dans le nom du Seigneur qui a fait le ciel et la*

terre : adjutorium nostrum in nomine Domini qui fecit cœlum et terram ; il la puise en Dieu qui est sa force : *tu es fortitudo mea.* Il fait le signe de la croix pour témoigner sa confiance dans les mérites du Sauveur crucifié.

Moïse eut un frémissement lorsque, appelé à gravir le mont Horel, qualifié de " mont de Dieu ", la Divinité se manifesta à lui au milieu d'un buisson ardent. Dans son ascension le célébrant éprouve quelque chose de cette impression sainte.

Il a mis sa confiance en Dieu : *adjutorium nostrum in nomine Domini.* Mais monter à l'autel, à l'autel où Dieu habite, où s'accomplit un prodige céleste et se trouver face à face avec le Seigneur, quelle entrevue ! Le sentiment de sa misère le pénètre à la pensée de ce qu'il est et de ce qu'il devrait être en un tel lieu et pour une telle action. Il se rappelle que le premier sacrifice qu'il faut offrir à Dieu est celui d'un cœur contrit et humilié et il fait une confession générale et publique de ses fautes. S'inclinant profondément, comme Notre Seigneur au jardin de Gethsémani lorsqu'il se vit chargé des péchés des hommes, il récite le *Confiteor ;* il se présente à Dieu comme un coupable ; car il est le porte-voix des fidèles.

Il dit : " *Confiteor Deo omnipotenti, je me confesse à Dieu tout puissant,* à celui qui a créé mon âme et qui seul peut la purifier, à celui qui a donné sa vie pour expier mes fautes et qui sera mon juge.

A la Bienheureuse Marie toujours Vierge, la mère de miséricorde, le refuge des pécheurs, notre médiatrice, notre avocate, notre espérance ; celle qui implore pour nous la pitié de Dieu auprès du trône de grâce de son Fils, celle qui accorde le salut à ses serviteurs.

A saint Michel Archange, le chef de la Légion céleste, le protecteur de l'Eglise comme il le fut autrefois du peuple de Dieu.

A saint Jean Baptiste, qui a été sanctifié dès le sein de sa mère, qui prêcha l'Evangile pour la rémission des péchés et prépara la voie à Celui qui tout à l'heure va venir sur l'autel.

Aux saints Apôtres Pierre et Paul, à saint Pierre, à celui qui est le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, qui est revêtu de la

dignité suprême, du pouvoir de paître les brebis et les agneaux du Seigneur, de leur ouvrir les fontaines sacrées ; à saint Paul qui fut l'instrument choisi par Jésus-Christ pour répandre l'Evangile, instruire les peuples et être l'idéal de l'apostolat dans ses actions et ses souffrances. Il faut les unir dans la prière; ils sont inséparables ; ils sont inséparables après la mort comme ils le furent pendant leur vie.

A tous les saints, à ces amis qui brûlent dans le paradis d'une charité si pure, à ces amis qui se réjouissent au ciel quand un pécheur fait pénitence et cherche à se faire pardonner par Dieu.

Et à vous, mes frères, qui m'êtes témoins que je n'oublie rien pour obtenir une entière pureté.

Que j'ai grandement péché par pensées, par paroles et par actions. C'est-à-dire, des trois manières qu'on peut offenser Dieu. Il n'entre pas dans le détail de ses transgressions, parce que ce n'est pas une confession sacramentelle, mais par trois fois, il se frappe la poitrine, en disant : *c'est par ma faute, c'est par ma faute, c'est par ma très grande faute.* Que d'humilité dans ce *mea culpa* trois fois répété ! Le célébrant semble dire en se frappant ainsi la poitrine que dans la contrition où il est de ses péchés, il voudrait comme briser son cœur, afin que Dieu en fit un nouveau capable de mieux lui plaire.

Il fait l'aveu de ses offenses non seulement devant Dieu, mais encore devant les anges, les saints, les fidèles afin de les déterminer à unir leurs voix dans une intercession commune pour lui.

Après avoir fait sa confession, le prêtre conjure la Sainte Vierge, les Saints et tous ses frères les fidèles, de prier pour lui et de lui obtenir miséricorde. Ceux-ci par l'organe du servant demandent grâce à Dieu pour lui en disant : " *Misereatur tui*, Que le Dieu tout puissant ait pitié de vous et que, vous ayant pardonné vos péchés, il vous conduise à la vie éternelle ". *Amen, Ainsi-soit-il*, dit le prêtre.

Les fidèles à leur tour font la même confession et le prêtre fait pour eux la même prière qu'ils ont faite pour lui, en disant aussi le *Misereatur* ; puis il appelle sur son peuple et sur lui-même la miséricorde et le pardon du ciel, en disant : " *Indul-*

gentiam, Que le Seigneur tout puissant et miséricordieux nous accorde le pardon, l'absolution, la rémission de nos péchés. Ainsi soit-il. "

Les brebis ont prié pour leur pasteur ; le pasteur a prié pour les brebis. Aussi ils disent à Dieu avec confiance : " *Seigneur vous vous tournerez vers nous et vous nous donnerez la vie ; Deus, tu conversus, vivificabis nos et plebs tua lætabitur in te. Montrez-nous, Seigneur, votre miséricorde ; donnez-nous votre salut ; écoutez notre prière et que nos cris s'élèvent jusqu'à vous. Ostende nobis misericordiam tuam et salutare da nobis ; Domine, exaudi orationem meam et clamor meus ad veniat.* "

Le prêtre alors va se séparer du peuple, comme autrefois Moïse pour gravir la montagne sainte, pour monter à l'autel en qualité de sacrificateur.

Avant de quitter les fidèles, il leur adresse un salut, un souhait aimable et gracieux qui reviendra sept fois dans le courant de la messe : *Dominus vobiscum, que le Seigneur soit avec vous,* leur dit-il. Et les fidèles lui répondent : " *Et avec votre esprit, et cum spiritu tuo* ". Pourrait-il leur souhaiter quelque chose de mieux ? Là où le Seigneur se trouve, il est avec sa vérité, sa grâce, son amour et sa miséricorde. En souhaitant que le Seigneur soit avec les fidèles, le prêtre ne peut pas ne pas éprouver le désir de recevoir le Seigneur, son Créateur, son Rédempteur, son sacrificateur, le Souverain bien, le Saint des saints.

Quand le prêtre monte à l'autel, il le sait, Dieu veut que son cœur soit à Lui tout entier, qu'il n'y ait aucune souillure dans son âme : " *Omnis qui habuerit maculam, non accedet offerre hostias Domino Deo suo,* " disait-il à la tribu de Lévi. Pourquoi exigeait-il si rigoureusement des sacrificateurs de la loi ancienne l'exemption de toute souillure légale ? N'était-ce pas surtout pour enseigner aux prêtres de la loi nouvelle quelle doit être la pureté de leur vie et avec quels soins ils doivent tenir leur âme exempte des taches les plus légères ?

Aussi le prêtre continue-t-il à demander à Dieu une grande pureté de cœur qui le rende digne des fonctions qu'il a à remplir. " *Eloignez de nous, nous vous en prions, Seigneur, nos iniquités, afin que nous méritions d'entrer dans le Saint des saints*

avec une âme pure, par le Christ notre Seigneur. Aufer a nobis, quæsumus, Domine, iniquitates nostras, ut ad sancta sanctorum puris mereamur mentibus introire, per Christum Dominum nostrum.'

Et pour obtenir une complète purification, le célébrant a recours aux mérites des saints. Ils ont tant souffert ! Dieu devra user d'indulgence pour lui, en considération de tout ce qu'ils ont enduré pour sa gloire. Il s'incline profondément comme un suppliant ; il baise l'autel qui est la représentation de Jésus-Christ ; il aspire, pour ainsi dire, le Seigneur afin de le communiquer aux fidèles ; il baise l'autel à l'endroit où se trouvent les reliques des martyrs dont il implore la protection en disant: *" Nous vous prions Seigneur, par les mérites de vos saints dont les reliques sont ici, et de tous les saints, qu'il vous plaise de nous pardonner tous nos péchés. Oramus Te, Domine, per merita sanctorum tuorum quorum reliquiæ hic sunt et omnium sanctorum ut indulgere digneris omnia peccata nostra. Amen.*

CHAPITRE DEUXIÈME

Messe des Catéchumènes

Le prêtre va alors réciter l'*Introit* qui exprime ordinairement et avec un étonnant relief l'objet et le but de la fête, le trait saillant du saint. Il fait naturellement penser aux cris et aux soupirs des anciens patriarches qui attendaient la venue du Messie. Nous sommes plus heureux que les justes de l'ancienne loi ; à chaque messe le Messie descend pour nous sur l'autel et il renouvelle le sacrifice qui nous a rachetés.

On donne le nom *d'Introit* à cette prière parce qu'elle est le commencement, le début, l'ouverture des prières proprement dites de la messe dont le psaume *Judica*, le *confiteor* et *l'aufer a nobis* ne sont en quelque sorte que la préface.

Avant de dire le *Gloria in excelsis* qui est le chant sublime du triomphe et de la Rédemption, le célébrant dit le *Kyrie*, la prière la plus expressive et la plus touchante ; neuf fois, il expose sa misère, neuf fois il fait encore appel à la miséricorde infinie du Très Haut, neuf fois il fait monter au ciel ce cri de détresse et de souffrances : *Ayez pitié de nous.* On peut reconnaître dans cette répétition le langage d'un cœur qui désire vivement et qui espère ce qu il désire.

Ayez pitié de nous. L'aveugle criait ces mots de toutes ses forces au bord du chemin de Jéricho où passait Jésus, Fils de David. Les dix lépreux les répétaient aussi pour implorer la bonté du Sauveur. La chananéenne s'en servait pour obtenir la guérison de sa fille. Il n'y a pas de supplication qui aille plus sûrement au cœur de Celui qui met la miséricorde au premier rang de ses attributs : *cujus proprium est misereri semper*

et parcere, il n'en est pas de plus brève, ni qui traduise plus vivement la véhémence de nos désirs et notre absolue dépendance devant Dieu.

Kyrie eleison, ayez pitié de nous, dit trois fois le célébrant à Dieu le Père ; vous êtes notre Créateur ; ayez pitié de l'ouvrage de vos mains. Vous êtes notre providence, veillez sur nos personnes et sur nos biens. Vous êtes le rémunérateur des bonnes et des mauvaises œuvres, ne nous condamnez pas pour nos péchés.

Christe eleison, ayez pitié de nous, dit-il trois fois à Dieu le Fils. Vous nous avez rachetés sur la croix, ne laissez pas périr ceux qui vous ont coûté le tout sang de vos veines. Vous continuez d'être notre prêtre à l'autel et vous voulez nous y associer, n'ayez pas égard à notre indignité.

Kyrie eleison, ayez pitié de nous, dit-il au Saint Esprit. Vous êtes notre sanctificateur ; consumez dans notre âme tout ce qui en dépare la sainteté ; vous êtes la lumière, dissipez les ténèbres de notre esprit ; vous êtes notre force, venez au service de notre faiblesse.

Aussi longtemps que nous serons dans cette vallée de larmes il n'est pas pour nous de prière plus nécessaire et plus naturelle que le Kyrie eleison, ce cri du cœur, cette demande de pardon au Dieu trois fois saint, plein de tendresse et rempli de miséricorde.

Cette formule : " ayez pitié de nous, Seigneur ", est très fréquente dans la Sainte Ecriture ; elle doit être pour nous comme de ces simples mais ardentes prières qui comme des flèches montent droit au cœur du Très Haut.

Cette prière est aussi une excellente introduction au *Gloria* qui la suit. La pensée de la générosité de Dieu à notre égard nous excite à lui exprimer notre reconnaissance, à bénir son saint nom, à faire éclater notre joie par le beau cantique dont les premiers mots appartiennent aux célestes concerts.

Jésus va renouveler à l'autel l'immolation du Calvaire. Ah ! Dieu si beau, si grand et infiniment au-dessus de nous ; on ne peut plus dire qu'il est au-dessus de toute louange, *major omni laude*. Il n'est pas au-dessus de l'hommage qui va monter vers

lui du fond d'un calice plein du sang de Jésus. Cet hommage est celui d'un Dieu qui s'adresse à son égal.

Le prêtre a donc raison, au commencement de la messe, de dire : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* Oui, cet autel, c'est de la gloire ; ce calice, c'est de la gloire pour Dieu ; mais c'est aussi de la paix pour la terre. *O Salutaris Hostia.*

Ce chant de louange à Dieu a retenti dans les airs au-dessus de l'étable de Bethléem. Cette bonne nouvelle que les ministres célestes annonçaient aux hommes, pendant que, sur la paille de la crèche vagissait l'Enfant-Dieu qui venait *pacifier* par son sang tout ce qu'il y a dans le ciel et sur la terre (Col. 1, 23), le prêtre, ambassadeur de Dieu le redit aux hommes après les supplications du *Kyrie.*

Laudamus Te, nous vous louons, nous proclamons à haute voix votre puissance et votre majesté sans limites, votre miséricorde éternelle, votre incommensurable sainteté.

Benedicimus Te, nous vous bénissons, vous qui êtes la source de tous les biens et de toutes les grâces que nous recevons du ciel. Nous vous présentons l'action de grâces qui vous est due pour vos bienfaits.

Adoramus Te, nous vous adorons avec les esprits bienheureux dont nous empruntons le langage et bientôt nous vous adorerons avec votre Divin Fils incarné et sacrifié, votre seul digne adorateur.

Glorificamus Te, nous vous glorifions et nous désirons procurer à tout prix votre gloire.

Aussi *nous vous rendons grâces, gratias agimus tibi,* nous vous remercions surtout de nous avoir donné votre Divin Fils, puisque en lui et par lui vous nous donné tous les biens.

Et vous, ô Seigneur, qui *êtes assis à la droite du Père, qui sedes ad dexteram Patris,* vos grandeurs ne vous font pas oublier votre bonté compatissante, vous pensez à nous au milieu de vos splendeurs et votre infinie béatitude ne vous rend pas insensible à nos misères. Aussi nous vous supplions d'avoir pitié de nous, vous qui êtes le seul Saint, le seul Seigneur, le seul Très Haut avec le Saint Esprit dans la gloire de Dieu le Père. *Suscipe*

deprecationem nostram, Tu solus Sanctus, tu solus Dominus, tu solus Altissimus, Jesu Christe, cum Spiritu sancto, in gloria Dei Patris.

Qu'il est beau ce cantique des anges dans sa noble simplicité Tout y respire la joie, l'admiration, l'espérance et le plus ardent amour. Ces dernières paroles principalement : *Tu solus Sanctus, Tu solus Dominus, Tu solus Altissimus, Jesu Christe,* ne semblent-elles pas sortir de la bouche du prêtre comme les étincelles du feu divin dont son cœur est embrasé ?

La prière suit naturellement la louange. Après avoir ainsi payé à Dieu le tribut de nos hommages, nous l'avons disposé à bien accueillir nos demandes. Aussi nous les lui présentons. *Prions, oremus* dit le prêtre aux assistants ; c'est à lui, en sa qualité de médiateur d'exprimer les vœux des fidèles et de les présenter au Seigneur ; il recueille en quelque sorte leurs désirs, leurs demandes, et les dépose devant la face de Dieu, au pied du trône de l'Eternelle miséricorde. C'est pour cela que cette prière de la messe s'appelle *collecte, vota populi colligit.*

Cette oraison, placée avant l'épitre, renferme les demandes les plus importantes, comme la somme et la quintescence de tout ce que nous désirons obtenir de Dieu à l'occasion de la fête qui est célébrée en ce jour.

Et ces grâces, nous les demandons à Dieu par les mérites de Jésus-Christ. C'est pourquoi cette prière de la messe se termine toujours ainsi : "*Par Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils qui avec vous vit et règne dans l'unité du Saint-Esprit, dans les siècles des siècles.* Cette fin des collectes est une louange admirable de la Sainte Trinité. Comme ces paroles sont solennelles ; de quelle confiance ne nous remplissent-elles pas ? Nous unissons nos prières et nos supplications à l'intercession de Jésus-Christ ; soutenues par ses mérites, elles seront certainement exaucées plus tôt et plus complètement.

Saint Alphonse de Liguori dit que Dieu exauce plus facilement les prières du prêtre à la sainte messe que celles faites autrement. Sans doute, en tout temps il accorde ses grâces, lorsqu'on les demande par les mérites de Jésus-Christ, mais à la messe, il les distribue avec plus d'abondance. Le temps de la sainte

messe, est, d'après le Concile de Trente, précisément celui où il est assis sur le trône de la grâce et où nous devons nous approcher de lui, suivant l'avis de l'Apôtre, pour obtenir miséricorde et secours dans tous nos besoins. Les anges eux-mêmes, au dire de saint Jean Chrysostôme, attendent le moment de la messe pour présenter leurs demandes pour nous avec plus de force et d'efficacité.

Pendant la récitation des collectes le prêtre tient les mains ouvertes et élevées vers le ciel. Cette position est très propre à accroître la piété du célébrant et l'édification des assistants ; elle est en même temps si naturelle qu'elle a été mise en pratique par tous les peuples. Ainsi Moïse priait sur la montagne, lorsque le peuple d'Israël combattait dans la plaine contre Amalec ; il arrivait même que, s'il laissait tomber les mains, Amalec l'emportait (Ex. IX, 6). Ainsi Salomon se plaçait devant l'autel du Seigneur en présence de tout le peuple et il étendait ses mains vers le ciel. (III. Reg. VIII, 22). Ainsi les premiers chrétiens, dociles aux recommandations de saint Paul priaient en élevant vers le ciel leurs mains pures." (I Tim, II, 8). Ainsi priait Notre Divin Sauveur, les mains étendues sur la croix, quand il mourait pour le salut du monde. " Lorsque l'homme étend ses mains, dit saint Ambroise, il représente la figure de la croix ; nous devons donc prier de cette façon, afin de confesser par le maintien de notre corps la Passion du Sauveur. Notre prière sera plus facilement exaucée si notre corps représente Jésus-Christ que notre cœur confesse. " Par l'extension des mains, le prêtre semble vouloir embrasser tous les vœux et tous les besoins des fidèles ; leur élévation indique et réveille en même temps l'élévation du cœur vers Dieu, l'essor de l'âme au-dessus des choses de la terre, vers Celui qui règne dans les hauteurs, Jésus-Christ qui s'est élevé au ciel les bras étendus.

Il n'y a qu'à lire avec attention ces collectes de la messe pour voir que ce sont autant de petits chefs d'œuvre qui n'ont rien de comparable dans le langage humain ; beauté de style, beauté de pensées et de sentiments, rien n'y manque. Simples et précises, elles renferment un sens profond ; nobles et touchantes,

elles respirent la foi la plus vive, la plus ferme confiance et la plus ardente charité ; on y sent un parfum de grâce et de piété toute céleste ; on voit que l'Esprit Saint a passé par là.

Le prêtre a chanté les louanges de Dieu en récitant le *Gloria ;* il lui a demandé ses grâces ; il l'a supplié de lui aider à accomplir sa sainte volonté en disant la collecte. Dieu va maintenant lui faire connaître sa volonté dans l'Epître et l'Evangile de la messe. " C'est lui qui nous parle, dit saint Augustin, quand nous lisons ou entendons lire les Ecritures sacrées, comme c'est nous qui lui parlons dans la prière. Ecoutons-le si nous voulons qu'il nous écoute. "

L'Eglise semble nous avertir que si nous voulons que Dieu nous écoute, il ne faut pas nous contenter de lui parler, mais que nous devons aussi prêter l'oreille à ses enseignements et pratiquer sa loi. Comme les Prophètes ont précédé et prédit Notre-Seigneur, comme les Apôtres marchaient devant lui dans la Judée pour l'annoncer et préparer les esprits à profiter de sa parole, la lecture de l'épître a toujours précédé celle de l'évangile dont elle est l'annonce et la préparation naturelle. Cette lecture, on doit la faire avec respect, honorant Dieu dans sa parole et regardant les instructions des écrivains sacrés comme autant d'oracles qui nous sont envoyés du ciel pour nous sanctifier.

Pour converser avec Dieu, pour l'adorer, le remercier, pour faire résonner les accents de notre joie ou la plainte de notre cœur, nous ne saurions trouver des paroles plus convenables que celles que lui-même a mises sur nos lèvres et inspirées par son Esprit Saint qui prie alors en nous avec des soupirs inénarrables. Et les écrits inspirés par lui sont d'une profondeur insondable ; ils sont pleins de force, de lumière et de vie ; ils nous enseignent la science des saints et nous montrent le royaume de Dieu ; ils nous offrent des motifs puissants pour croître dans la grâce et la connaissance de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

L'Epitre est prise dans n'importe quelle partie de l'Ancien ou du Nouveau Testament, sauf dans les psaumes et les quatre évangiles. Le prêtre doit la lire à " voix intelligible, " de manière

à être entendue au moins de ceux qui se trouvent près de l'autel puisqu'il s'agit de leur instruction. Il touche le livre pour marquer l'acquiescement de son esprit et de son cœur. Et à la fin, tous répondent : Deo gratias ! Grâces à Dieu pour nous avoir appelés à la connaissance de sa sainte loi de préférence à tant d'autres et pour les enseignements qu'il vient de nous donner.

Le Graduel suit l'Epitre comme le répons suit la leçon au bréviaire. Il a pour but de nous faire réfléchir sur l'instruction contenue dans l'épître, de nous porter à louer Dieu des vertus des saints, à demander pardon de nos défauts, à ranimer notre confiance et nos saints désirs.

Avant de lire l'Evangile qui est la bonne nouvelle de Dieu, la parole du Maître, le prêtre, profondément incliné devant le tabernacle, au milieu de l'autel et les mains jointes, demande à Dieu de purifier son cœur et ses lèvres. "*Purifiez mon cœur et mes lèvres, Dieu Tout-Puissant, qui avez purifié les lèvres du Prophète Isaïe avec un charbon ardent. Daignez me purifier ainsi par votre pure miséricorde, afin que je puisse annoncer dignement votre Saint Evangile.*" Il implore ensuite la bénédiction du Seigneur sans laquelle la parole évangélique elle-même n'est qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante. "*De grâce, Seigneur, bénissez-moi. Que le Seigneur soit dans mon cœur et sur mes lèvres afin que j'annonce dignement son Evangile.*

Alors il trace avec le pouce de la main droite un signe de croix sur le commencement du texte, pour montrer que c'est l'évangile d'un Dieu crucifié pour notre salut ; puis sur son front pour montrer qu'il n'en rougit pas, pour obtenir que, par les mérites de la croix, son esprit soit éclairé des rayons de lumière qui étincellent à chaque mot dans ce Livre des livres ; sur sa bouche pour marquer qu'il est prêt à confesser hautement la vérité évangélique devant les hommes par sa parole et sa conduite ; enfin sur son cœur pour marquer qu'il aime cette vérité et veut en faire la règle de ses affections comme de ses pensées.

Jésus-Christ nous enseigne la science du salut et nous indique la route de la vie d'une part par ses leçons et ses exemples contenus dans le saint évangile ; de l'autre, par la grâce inté-

rieure qui agit sur nos âmes avec force et douceur. Animés par une vive reconnaissance pour la vérité et la grâce qu'ils viennent de recevoir, les fidèles, par l'organe des servants de messe ou des ministres sacrés, laissent éclater leurs sentiments et glorifient le Seigneur en disant : " Louange soit à vous ô Christ, *Laus tibi, Christe.* "

On comprend facilement la raison du baiser que le prêtre alors donne au Livre saint. Il a goûté dans l'Evangile comme le Seigneur est doux, combien sa doctrine est immaculée, combien ses consolations et ses promesses sont bienfaisantes. Son cœur déborde d'une sainte joie ; il baise le livre de la vie éternelle et manifeste ainsi sa vénération et son amour enthousiaste pour ses dons.

Pour comprendre avec quel respect et quelle attention doivent se lire l'Epître et l'Evangile, on n'à qu'à se rappeler ce que disait saint Augustin : " Vous devez avoir le même respect pour les moindres syllabes de la Sainte Ecriture que pour les parcelles de la Sainte Eucharistie, parce qu'elles sont comme des enveloppes, des écorces et des sacrements qui contiennent le Saint Esprit. "

Nous devons dire à Dieu :

" Nous recevons avec un cœur docile
Les vérités que contient l'Evangile,
Et nous voulons, Seigneur, jusqu'au dernier moment
Faire ce qu'il ordonne et fuir ce qu'il défend. "

Après avoir entendu les oracles divins dans l'Epître d'abord, puis dans l'Evangile, rien n'est plus naturel que de protester solennellement qu'on y croit et qu'on veut y demeurer fidèle. C'est la raison du *credo* qui est une introduction excellente au sacrifice puisqu'il est une profession de foi au Divin Rédempteur, Prêtre et Victime.

Cette profession de foi, récitée pendant le saint sacrifice doit sortir d'un cœur généreux et reconnaissant. La grâce de la foi catholique est un bien inestimable. " O Dieu, s'écrie saint François de Sales, dans une de ses lettres à sainte Jeanne de Chantal, la beauté de notre sainte foi me paraît si belle que j'en

meurs d'amour ; ce m'est avis que je dois serrer le don précieux que Dieu m'en a fait dans un cœur tout parfumé de dévotion. Ma très chère fille, remerciez cette souveraine clarté qui répand si miséricordieusement ses rayons dans ce cœur qu'à mesure que je suis parmi ceux qui n'en ont pas, je vois plus clairement et illustrement sa grandeur et sa désirable suavité. "

Quel bien inestimable, en effet, est la foi ! Elle offre à l'homme consolations, enseignements, confiance, résignation dans son voyage à travers la vie ; elle est un astre étincelant, l'étoile polaire fixe qui le dirige à travers les écueils dans son passage à l'éternelle patrie; elle est un ange qui le porte dans ses mains, une forte protection, un asile dans tous ses dangers.

Le don si précieux d'une foi vive et pénétrante, nous devons le demander à Dieu en récitant le *Credo* ; c'est par la foi que nous participerons abondamment aux fruits des mystères du Sauveur.

Cette profession de foi, il faut toujours la réciter avec attention, avec foi, avec piété ; nous devons dire sincèrement à Dieu :

" Avec respect et d'une foi soumise
Nous écoutons ce qu'enseigne l'Eglise ;
Par elle vous parlez, suprême Vérité,
Notre raison se rend à votre autorité. "

Et pendant que nous confessons les mystères renfermés dans le symbole, nous devons exciter en nous les affections de remerciement, d'amour et de reconnaissance envers ce Dieu qui les a opérés pour notre salut.

CHAPITRE TROISIÈME

Messe des Fidèles

Article 1. — *L'Oblation*

La messe dites des Catéchumènes est ici terminée. Le prêtre baise l'autel, se retourne vers le peuple et dit : *Dominus vobiscum,* Que le Seigneur soit avec vous. " Les assistants répondent : Et avec votre esprit, *et cum spiritu tuo.* " Le prêtre et les assistants expriment ainsi leur désir mutuel d'être soutenus par la grâce divine. Le prêtre veut célébrer le Saint Sacrifice, les assistants veulent y assister avec une foi vive et des sentiments conformes à ceux de Jésus-Christ ; tous veulent s'offrir à Dieu en union avec la Victime adorable. Plus le moment auguste s'approche, plus ils sentent le besoin du secours d'en haut.

Le célébrant dit alors : " *Oremus, prions.*" Il invite tous les assistants à s'unir à lui avec recueillement et piété, à redoubler d'attention et de ferveur, à prier et à sacrifier avec lui.

Il commence par les rites qui suivent le récit sacré de la dernière Cène : " *Jésus prit le pain, accepit Jesus panem.* " Comme le Maître, il le reçoit dans ses mains que l'ordination a faites *saintes et vénérables* ; il l'élève, c'est-à-dire, qu'il l'offre à Dieu qui habite dans les hauteurs ; il la lui met sous les yeux, comme fit Notre-Seigneur avant la consécration et aussi avant de multiplier les pains dans le désert ; il le prie de daigner l'accepter. Il semble dire à Dieu : la voilà cette Victime préparée ; regardez-la favorablement ; il baisse les yeux, car il se rappelle ses fautes et il va s'avouer pécheur dans la prière qu'il va dire, prière aussi remarquable par sa concision que par sa richesse et sa profondeur.

Suscipe, sancte Pater omnipotens æterne Deus, hanc immaculatam hostiam quam ego indignus famulus tuus offero tibi, Deo meo vivo et vero, pro innumerabilibus peccatis et offensionibus et negligentiis meis, et pro omnibus circumstantibus, sed et pro omnibus fidelibus christianis, vivis et defunctis, ut mihi et illis proficiat ad salutem in vitam æternam ". Acceptez, Père saint, tout-puissant et éternel, cette Hostie sans tache que moi, votre indigne serviteur, je vous offre à vous, mon Dieu vivant et véritable, pour mes péchés, mes offenses et mes négligences qui sont sans nombre et pour tous les assistants ; je vous l'offre aussi pour tous les fidèles chrétiens, vivants et morts, afin qu'elle profite à leur salut et au mien pour la vie éternelle. Ainsi soit-il. "

Cette hostie, le prêtre l'offre à Dieu le Père afin de s'unir au Sauveur qui s'immole lui-même sur l'autel à son Père céleste Il l'appelle le Dieu éternel et tout-puissant ; il a donc droit au respect le plus profond et à la soumission la plus humble ; à lui seul appartient le pouvoir de remettre nos péchés et d'opérer les miracles qui vont bientôt fixer sur ce sanctuaire les regards étonnés de toute la cour céleste. L'Hostie offerte est sans tache comme dans l'ancienne loi ; elle va devenir la seule victime immaculée et sans défaut qui est Jésus-Christ ; elle seule peut plaire à Dieu et l'apaiser.

Et devant ce Dieu si grand, le prêtre est pénétré de son indignité. En considérant sa misère, sa faiblesse et ses fautes, il se sent indigne d'exercer un ministère si honorable et si sublime. Il supplie ce Dieu *vivant et véritable* de ne pas refuser aux mérites d'une hostie si pure, le pardon de ses innombrables *péchés, offenses ou négligences* et *omissions* coupables ; il sait que l'hostie est sans tache ; il n'y a donc que des mains pures qui puissent la toucher.

Il prie ensuite pour tous les assistants, pour tous ceux qui entendent la messe avec piété et offrent avec lui la divine hostie.

Il sait que l'Eglise, mère tendre et pleine de sollicitude, n'oublie aucun de ses enfants ; aussi il prie pour tous les fidèles, unis par la communion des saints, pour tous ceux qui ont besoin de secours, pour ceux qui luttent sur la terre et ceux qui

souffrent dans le purgatoire ; il demande que le sang de cette Victime immaculée ne soit pas par sa faute une semence stérile, mais qu'elle produise en lui et dans ses frères des fruits de grâces et de salut, qu'elle soit pour tous le principe et le gage de cette vie qui consiste à connaître et à aimer Dieu éternellement: " *ut mihi et illis proficiat ad salutam in vitam aternam.* "

Quelle belle prière ! Que de demandes elle recèle ! Comme elle doit être toute-puissante dans la bouche et le cœur de celui qui la récite uni au Christ ! En la récitant que le prêtre dise donc à Dieu : Faites, ô Seigneur, que comme le pain que je vous offre va se changer en votre corps adorable, mon cœur et celui de tous les fidèles se transforment en vous, afin que cette parole de l'Apôtre s'accomplisse : " *Vivo ego ; jam non ego ; vivit vero in me Christus.* "

Puis le prêtre dépose sur le corporal le pain qu'il vient d'offrir et qui sera dans un instant le corps de Jésus-Christ. Cette cérémonie si petite en apparence et qui passe inaperçue pour le prêtre qui a peu d'esprit intérieur, est capble de toucher jusqu'aux larmes celui qui a reçu de Dieu ces yeux éclairés du cœur que saint Paul désirait si vivement à ses disciples. Il croit voir le Divin Agneau s'étendant sur l'autel de son immolation, Jésus se livrant à ses bourreaux pour être sacrifié. Quel beau moment pour nous offrir à Dieu sans réserve, en union avec le Sauveur, nous et tout ce qui nous appartient, notre corps, notre vie, nos biens, pour n'en faire usage que selon sa sainte volonté ; notre âme et toutes ses facultés, afin qu'il nous dirige par son esprit et nous transforme en la ressemblance de son divin Fils, comme il va changer le pain et le vin au corps et au sang de ce Fils bien-aimé !

Le prêtre alors purifie le calice avant d'y verser le vin qui y sera changé au sang de Jésus-Christ. Il doit alors penser à un autre vase, à un calice vivant, celui de son propre cœur destiné lui aussi à contenir le sang divin. Puis il met dans le calice le vin auquel il mêle un peu d'eau, afin de représenter l'union personnelle du Verbe avec son humanité sainte : le vin représente particulièrement la nature divine et l'eau la nature humaine.

Ce mélange nous rappelle aussi notre union au Fils de Dieu dans ce serifice. De cette union au Christ par la grâce sanctifiante, union qui nous déifie en quelque sorte, résulte la formation du corps mystique dont l'Homme-Dieu est la tête et les fidèles les membres. C'est ainsi que depuis son Incarnation Jésus est, d'une certaine manière, plus à nous ; il est le réservoir universel des grâces qui sont siennes et qu'il a reçues de son Père pour les déverser sur nous ; il est la vigne, nous sommes les branches ; il est en même temps la sève qui nourrit ; il est réellement la tête, nous sommes réellement les membres de ce grand corps qui est l'Eglise et dans lequel celui là seul vit en qui vit et demeure la grâce du chef.

Le prêtre ne bénit pas le vin qui représente Jésus-Christ, mais il bénit l'eau qui est l'image des chrétiens ; ils ont toujours besoin de la grâce et retirent les plus grands avantages de leur union avec le Divin Sauveur. Et constatant que l'eau perd en quelque sorte ses propriétés naturelles pour prendre celles du vin, le prêtre demande qu'ainsi son âme, dépouillée en Jésus-Christ de tout ce qu'elle peut avoir d'imperfection, soit changée en une âme toute divine et que, comme le Verbe a participé à notre humanité, nous participions tous à sa divinité.

" Dieu, dit-il, qui avez merveilleusement établi la dignité de la nature humaine et l'avez plus merveilleusement encore rétablie, donnez-nous par le mystère de cette eau et de ce vin, de participer à la divinité de Celui qui a daigné se faire participant de notre humanité, Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils qui vit et règne avec vous dans les siècles des siècles... *Deus qui humanæ substantiæ dignitatem mirabiliter condidisti et mirabilius reformasti, da nobis per hujus aquæ et vini mysterium ejus divinitatis esse consortes qui humanitatis nostræ fieri dignatus es particeps, Jesus Christus Filius tuus, Dominus noster, Qui tecum vivit et regnat, etc.*

Le prêtre élève alors le calice du salut pour le présenter à Dieu. Il ne dit pas " *offero* ", il dit " *offerimus, nous offrons*". Il sait qu'il est l'ambassadeur de l'Eglise et il offre le calice au nom de tous ceux qu'il représente. *Il l'offre pour son salut et pour le salut de tout le monde, pro nostrâ et totius mundi salute* "

La messe est d'abord et immédiatement un moyen de salut pour les enfants de l'Eglise ; c'est à eux que parviennent les fruits les plus abondants du sacrifice. Mais ceux qui sont en dehors de sa communion ne sont pas totalement exclus de ces bienfaits ; l'Eglise prie et sacrifie, afin qu'ils arrivent à la connaissance de la vérité.

Le prêtre sent combien il est éloigné de la sainteté qu'exigerait la fonction céleste qu'il remplit. Dans un sentiment d'humilité et de contrition, il s'incline, et les mains jointes, posées sur l'autel il dit à Dieu, au nom de tous les fidèles qui sacrifient avec lui : " *Dans un esprit d'humilité et avec un cœur contrit, puissions-nous être reçus par vous, Seigneur, et que notre sacrifice s'accomplisse de telle sorte en votre présence aujourd'hui, qu'il vous soit agréable, Seigneur, notre Dieu. In spiritu humilitatis et in animo contrito, suscipiamur a te, Domine, et sic fiat sacrificium nostrum in conpsectu tuo hodie, ut placeat tibi, Domine Deus.* "

La Divine Victime ne peut manquer d'être agréée de Dieu, mais l'oblation que nous en faisons, la manière dont nous l'aimons, l'union sacramentelle que nous contractons avec elle, pourraient avoir des défauts à ses yeux. Nous avons donc raison de lui demander que dans un sacrifice si saint, il n'y ait rien qui lui déplaise.

Après s'être humilié, le prêtre croit pouvoir s'approcher avec confiance du trône de l'Infinie Majesté. Il lève les yeux et les mains vers le ciel d'où il attend son secours ; il invoque l'Esprit sanctificateur, cet esprit de feu qui consumait quelquefois visiblement les anciens holocaustes ; il le prie de bénir ce sacrifice préparé à la gloire de son nom : "*Veni, sanctificator, œterne Deus, et benedic hoc sacrificium tuo sancto nomini præparatum.* "

* * *

Plus l'action sacrée s'avance, plus le moment redoutable s'approche, et plus le prêtre sent vivement en lui-même son indignité, plus croît son désir d'une pureté parfaite. Pour

manifester ce besoin de son cœur, il lave ses mains comme au commencement de la messe il a purifié son âme par l'aveu complet de ses péchés au pied de l'autel.

" L'ablution des mains pendant la célébration de la messe, dit saint Thomas d'Aquin, se fait par respect pour les saints mystères. Et cela, pour deux raisons : d'abord, c'est la coutume de ne pas toucher les objets précieux sans se laver les mains. Et quoi de plus précieux que le Très-Saint-Sacrement ! En second lieu, cette cérémonie a une signification mystérieuse. L'ablution des extrémités, dit saint Denis, signifie la purification des fautes légères. Et c'est une purification de ce genre qui est requise du célébrant. "

La netteté de ses mains, dit saint Jean Chrysostôme, devrait égaler celle des rayons du soleil pour être dignes de leur office et aussi pour avoir comme celles de Marie la vertu d'apaiser la colère du Seigneur et d'assurer la victoire à son peuple. "

Les versets du Psalmiste, récités par le prêtre pendant qu'il lave ses mains, expriment clairement le sens profond de cette cérémonie et renferment un exposé complet des dispositions où il faudrait être pour mériter d'offrir à Dieu le sacrifice de son Fils : pureté de conscience aussi complète que possible, horreur de toute faute, patience dans les épreuves, zèle pour la maison de Dieu, fidélité à recevoir le Seigneur, application à devenir chaque jour plus pur et plus parfait.

Après le lavement des mains, le prêtre revient au milieu de l'autel. Plein de confiance, il élève les yeux vers le crucifix et il les baisse aussitôt. Puis il s'incline avec respect et humilité et il récite cette prière d'une signification profonde.

" Recevez, ô Trinité Sainte, dit-il, cette oblation que nous vous offrons en mémoire de la Passion, de la Résurrection, de l'Ascension de Jésus-Christ Notre-Seigneur. " La victime que le prêtre va offrir est celle qui a été immolée sur le Calvaire, reçue dans le sein du Père après sa Résurrection et introduite dans la gloire par son Ascension. Le sacrifice de l'autel implique ces trois mystères et nous en communique les fruits. " *Nos mors Christi vivificavit, nos Resurrectio erexit, nos Ascensio consecravit,* " (saint Augustin). Comme ils sont pour nous la

source des plus grandes grâces, il est juste d'en remercier Dieu.

Le prêtre continue le *Suscipe* en disant : " Nous vous offrons cette oblation, ô Trinité Sainte... en l'honneur de la Bienheureuse Marie toujours Vierge, de saint Jean-Baptiste, des Apôtres Pierre et Paul, de ceux-ci (dont les reliques sont ici et de ceux aussi dont nous faisons aujourd'hui la fête) et de tous les saints, afin *qu'elle serve à leur honneur et à notre salut et que ceux dont nous faisons mémoire sur la terre daignent intercéder pour nous dans le ciel.* "

Ce n'est pas aux Saints que le prêtre offre le sacrifice, quoiqu'il sacrifie en leur mémoire : c'est à Dieu qu'il s'adresse. Mais quelle gloire pour eux ! A chaque messe les Saints ont l'honneur d'être présentés à Dieu comme victimes avec Jésus-Christ, son Divin Fils. Il ne faut pas oublier cette doctrine : la messe est le sacrifice universel, le sacrifice de toute l Eglise, du chef et des membres. La messe glorifie les Saints ; c'est leur grande joie dans le ciel de s'unir à Jésus-Christ pour s'immoler en action de grâces. Ils se sentent comblés de tant de bienfaits!

Sans doute nous ne pouvons pas augmenter la béatitude essentielle des Saints. Elle consiste dans la vision intuitive et diffère selon le degré de sainteté acquis par chaque élu. La mesure en est fixée et ne saurait ni s'accroître ni diminuer jamais. Mais il n'en est pas de même pour la béatitude accidentelle. Celle-la consiste dans les honneurs spéciaux qui leur sont rendus où dans la joie qu'ils éprouvent à la vue de la glorification de Dieu par ses créatures.

Les saints ont donc une part à l'honneur rendu à Jésus-Christ, leur Chef. Nous célébrons leur mémoire ; nous favorisons leur culte ; les hommages que nous leur adressons les portent à s'intéresser à nous, à s'employer pour nous auprès de Dieu. Nous leur disons : Vous qui êtes si puissants auprès de Dieu, tandis que nous offrons le sacrifice en action de grâces de la gloire où il vous a élevés, ne refusez pas d'intercéder pour nous afin qu'après avoir été sur la terre les imitateurs de vos vertus nous puissions être dans le ciel les compagnons de votre félicité et adorer éternellement avec vous le Roi de la terre et du ciel.

* * *

L'action devient de plus en plus solennelle ; bientôt la transsubstantiation va s'opérer ; la Victime va être immolée. Le prêtre sent le besoin de se plonger dans la grandeur divine ; il va entrer dans le Saint des saints. Jusqu'ici il a toujours été en relation et comme en conversation avec les fidèles, leur adressant des souhaits, des instructions, mêlant sa pensée à la leur. Il va, en quelque sorte prendre congé d'eux et s'enfermer dans le secret du sanctuaire, comme autrefois le grand prêtre dans le Saint des saints, ou comme Moïse se séparant du peuple pour gravir la redoutable montagne et aller s'entretenir avec Dieu, au milieu d'un nuage qui le dérobait à la vue de tous. Il ne se tournera plus vers les fidèles jusqu'à ce qu'il ait consommé le sacrifice.

Dans un moment si redoutable, il se souvient qu'il porte en lui les faiblesses de l'homme et qu'il a besoin d'une assistance toute spéciale de la part du ciel. Il prend congé des fidèles vers lesquels il se tourne, en ouvrant les bras de sa charité ; il les invite à redoubler d'attention et de ferveur, à s'unir à lui dans la prière : " *Orate fratres, priez, mes frères ;* je vais communiquer plus intimement avec le Seigneur ; *priez pour que ce sacrifice qui est le vôtre comme le mien soit agréable à Dieu, le Père tout-puissant.* " Il fait cela à l'exemple de Notre-Seigneur interrompant sa prière à Gethsémani pour aller trouver les Apôtres et leur recommander de veiller, de prier de plus en plus, à mesure que l'heure du sacrifice approche. Le peuple répond par l'organe du servant de messe ou des ministres sacrés : " *Que le Seigneur reçoive de vos mains ce sacrifice en l'honneur et à la gloire de son nom, pour votre utilité et celle de toute l'Eglise.*

Amen, Ainsi soit-il, dit le prêtre. Il est rassuré ; les assistants sont unis à lui ; ils vont prier avec lui. Il se renferme dans le silence des oraisons secrètes. Presque toutes ces oraisons demandent à Dieu qu'il reçoive favorablement les dons qui sont à l'autel et que, par sa grâce, il nous mette en état de lui être nous-mêmes présentés comme des hosties qui lui soient agréables.

Article 2. — *L'Action du sacrifice*

La Préface est un hymne admirable et grandiose qui défie toute description. Elle est une introduction solennelle à la partie la plus sacrée de la messe ; elle annonce et prépare la consécration. Aux grands édifices il faut une façade imposante ; à un acte d'une telle portée, l'Eglise a voulu donner une introduction majestueuse.

Le prêtre sort du mystérieux silence de la Secrète comme d'une sorte d'extase qu'il veut faire partager à ses frères. J'ai présenté vos demandes au Seigneur, leur dit-il. Amen, Ainsi-soit-il, répondent les fidèles ; tout ce que vous avez demandé, nous le demandons avec vous, nous ratifions tout ce que vous avez dit.

Dominus vobiscum, *que le Seigneur soit avec vous*, dit le prêtre. Comme ce souhait vient ici à propos ! C'est le moment pour les fidèles de donner à leur piété une nouvelle ardeur, de supplier Dieu d'être plus intimement présent en eux.

Et cum spiritu tuo, répond l'assistance ; elle demande au Seigneur qu'il daigne animer l'esprit et le cœur de celui qui est son mandataire à l'autel.

Sursum corda, *en haut les cœurs*, dit le prêtre aux assistants. Détachez-vous complètement des biens terrestres pour vous consacrer exclusivement à Dieu et aux choses divines ; fermez votre âme aux pensées étrangères et dirigez toutes vos facultés, toute votre attention aux pensées éternelles. Quand la lumière d'en haut illuminera votre esprit, votre coeur sera plus accessible aux ardeurs de la dévotion, il s'enflammera d'un saint amour de Dieu, il s'arrachera à sa langueur, à sa tiédeur, il se jettera avec un élan irrésistible vers le ciel.

Et les assistants répondent : *Nos pensées, nos affections ne sont plus sur la terre, mais sont pour Dieu.*

Puisqu'il en est ainsi, ajoute le prêtre, puisque vos cœurs sont vraiment vers Dieu, rendons-lui, tous ensemble, de solennelles actions de grâces pour les bienfaits dont il nous a comblés et pour ceux dont il s'apprête à nous combler. *Gratias agamus Domino Deo nostro.* Et les fidèles, dans un transport

de reconnaissance et d'amour, répondent : *dignum et justum est, c'est digne et juste* ce que vous demandez là.

Alors finit cet admirable et émouvant dialogue. Assuré des bonnes dispositions des assistants, le prêtre se fait leur interprète ; il enchérit en quelque sorte sur leurs expressions. Oui, ingrats s'ils restaient froids en face de tant de bienfaits reçus ; *cela est juste, justum est ;* nous devons notre gratitude à un tel bienfaiteur ; de plus *cela est équitable, æquum est.* Comment considérer l'immensité de la bonté de Dieu et l'abondance de ses miséricordes chaque jour répandues sur nous, sans sentir notre cœur déborder d'amour et de reconnaissance, sans vouloir que notre bouche proclame les merveilles de sa divine bonté qui nous accompagne partout ? C'est aussi *salutaire* de remercier Dieu, *salutare.* Notre avantage temporel et spirituel le demande ; car l'action de grâces enrichit l'âme des bénédictions les plus grandes et les plus précieuses ; elle nous assure les trésors de la libéralité divine ; elle nous vaut des grâces nouvelles et plus considérables. Dieu aime le cœur reconnaissant ; il ne le laissera manquer de rien ; au contraire, l'ingratitude est un vent desséché qui fait tarir la source de la bonté et dissipe la rosée des miséricordes célestes.

Il est donc digne, juste, équitable et salutaire de pratiquer notre reconnaissance envers Dieu, *le Père tout-puissant, Domine sancte Pater omnipotens* ; cette vertu doit être pratiquée *toujours et partout, semper et ubique.* Mais comment pouvons-nous, pauvres et misérables créatures que nous sommes, remercier convenablement le Dieu saint, tout-puissant, éternel ? *Par Jésus-Christ Notre-Seigneur,* dit le prêtre à la Préface, *per Christum Dominum nostrum.* Si nous faisions cela en notre nom, il y aurait l'infini entre Dieu et nous et notre action de grâces ne monterait pas jusqu'à lui ; tandis que par Jésus-Christ, elle monte directement et s'en va pénétrer jusqu'au centre même de la divinité.

Non seulement nous voulons passer par Notre-Seigneur pour témoigner à Dieu notre reconnaissance, mais nous voulons, pour adorer l'Eternel et chanter sa gloire, nous unir au chœur des anges et faire notre partie dans le concert céleste ; nous

voulons présenter nos louanges à son infinie grandeur de concert avec l'innombrable multitude des intelligences célestes. Oui, nous demandons la permission de joindre nos faibles voix à ces grandes voix angéliques pour chanter sur la terre ces cantiques sacrés dont ils font retentir les cieux : *Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus Deus Sabaoth.*

Le trisagion ou le Sanctus se compose de deux parties. La première est une hymne que la terre emprunte au ciel. Isaïe, ravi en esprit, entendit les séraphins se renvoyer alternativement le cantique : *sanctus, sanctus, sanctus ;* et saint Jean, transporté en esprit dans le ciel a vu et entendu les anges qui entourent l'Eternel ; ils chantaient ce même cantique.

Nous disons trois fois le mot *sanctus* en l'honneur des trois personnes divines et puis cette répétition, cette insistance est pour nous la meilleure manière d'exprimer que nous n'avons pas d'expression capable de rendre la sainteté infinie de Dieu. Nous voulons dire que Dieu est infiniment, éternellement saint.

A la louange de la Très Sainte Trinité succède la seconde partie du Trisagion commençant par le mot *Benedictus ;* elle est un hommage spécial rendu à Dieu le Fils, au Christ Rédempteur qui, dans la plénitude de la miséricorde, va bientôt paraître sur l'autel. Cette partie se compose des propres paroles que proférait la foule acclamant son Sauveur le jour de son entrée triomphante à Jérusalem : *Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur.*

Oui, qu'il soit béni le Sauveur qui nous permet de louer son Père avec lui, qui veut bien se mettre à notre tête pour que nous puissions le louer dignement. Qu'il soit béni Celui qui va descendre bientôt par nous, qui sera tout à l'heure sur l'autel pour briser nos chaînes, consoler nos douleurs, guérir tous nos maux, nous apporter tous les biens. Qu'il soit béni Celui qui remplit le ciel et la terre de sa gloire : *pleni sunt cœli et terra gloria tua.*

Toutes les parties de la messe sont vénérables, mais celle qui va commencer et qu'on appelle *Le Canon*, en étant le point central et l'âme, mérite un respect particulier ; il exige une parfaite attention, un grand respect, une fervente piété.

C'est secrètement, à voix basse, de manière à s'entendre lui-même mais à n'être pas entendu des assistants que le prêtre doit dire les prières du Canon. Ce silence est bien motivé. Il exprime le silence gardé par Notre-Seigneur durant sa Passion il exprime aussi le respect, le saisissement avec lesquels l'Eglise accomplit le redoutable sacrifice. Et la vue du prêtre occupé seul avec Dieu dans un silence profond est un excellent moyen d'exciter le recueillement, le respect des choses saintes, les dispositions avec lesquelles ils doivent prendre part au sacrifice grand et sublime de l'autel.

Après avoir rendu à Dieu les actions de grâces et les hommages qui lui sont dus, après que les fidèles ont remis leurs vœux entre ses mains, le célébrant croit pouvoir commencer le mystère de la très sainte action. Pour exprimer l'élan de son âme vers Dieu, pour exprimer qu'il s'adresse au Père dans les cieux et qu'il implore son assistance, il élève les yeux et les mains, il les abaisse aussitôt. Il multiplie les témoignages de respect pour un autel qui va servir de trône au Roi de l'univers ; il le baise avec amour et s'inclinant, de cœur encore plus que de corps, *il prie, il supplie humblement — supplices rogamus et petimus — le Père de Jésus et le nôtre*, Celui qui est la source de tous les biens, de bénir l'offrande qui est là sous ses yeux : *hæc dona, hæc numera.* Il lui demande *au nom de Jésus-Christ per Jesum Christum*, de vouloir bien agréer cette offrande, *ut, accepta habeas*, que nous lui faisons au nom de son Divin Fils sur les mérites de qui repose seule toute l'efficacité de nos prières.

Ce sacrifice eucharistique, cette offrande, le prêtre l'offre avant tout pour l'Eglise, l'épouse immaculée de Jésus-Christ : *in primis quæ tibi offerimus pro Ecclesia.* Dieu est en effet le Maître de l'Eglise ; elle est sa propriété ; il l'a acquise par le Sang précieux de son Fils. Elle est *sainte, sancta*, à cause de son fondateur, de sa doctrine, de l'éminente sainteté d'un grand nombre de ses enfants ; elle est *catholique, catholica*, c'est-à-dire universelle ; elle s'étend dans le monde entier ; elle s'épanouit et agit dans tous les siècles et ne finira que lorsque le temps se perdra dans l'éternité.

Nous demandons à Dieu de protéger son Eglise contre tous

les efforts de Satan, de la délivrer de la persécution des tyrans, des troubles, des divisons, des désordres qui l'affligent, *quam pacificare* ; de la conserver, de la soutenir, contre la malice, la fureur des hérétiques, contre tous ses ennemis visibles ou invisibles, *custodire* ; de la préserver des schismes, de réunir tous ses enfants en les maintenant dans une parfaite unité de sentiment et d'affection, *adunare* ; de la conduire et de la gouverner par toute la terre, en lui donnant de bons pasteurs ayant le zèle, la lumière, la sagesse nécessaires pour faire marcher leurs brebis dans la voie de la vérité et en inspirant à tous les fidèles une entière soumission à ceux que le Saint Esprit a établis pour gouverner, *Regere.*

" N'oublions pas de prier pour l'Eglise, disait un saint religieux du dix-septième siècle, prions de tout notre cœur pour celle qui ne cesse de prier pour nous, pour laquelle Jésus-Christ a tant prié ; demandons que cette Eglise qui est son royaume ne cesse pas de croître et d'étendre ses conquêtes, que les infidèles et les incrédules ouvrent les yeux à la lumière de la foi, que les schismatiques cesse de déchirer la robe sans couture du Sauveur, que les hérésies prennent fin et que la divine grâce forme partout des chrétiens fervents et des saints pour la consoler et la soutenir. "

Mais ces biens supposent la cohésion de tous les membres de de l'Eglise dans l'unité d'un même corps. Aussi le célébrant prie pour le Pape, le vicaire de Jésus-Christ, le docteur infaillible, le pasteur suprême des fidèles, le centre de l'unité catholique. Il prie aussi pour l'évêque du diocèse qui personnifie toute l'autorité ecclésiastique de son diocèse. On peut même dire que l'évêque, comme un père de famille, résume en sa personne tout son troupeau, que le recommander, citer son nom, c'est recommander du même coup tous ses fils spirituels.

Après avoir ainsi prié pour l'Eglise en général, pour le Pape, pour l'évêque et pour tous ceux qui professent la même foi, le prêtre prie en particulier pour ceux qu'il a des raisons personnelles de recommander à Dieu. Il lui recommande d'abord la personne qui l'a prié de dire la messe pour elle ; puis ceux qui lui ont témoigné le désir qu'il fit mention d'eux à l'autel, pour

les bienfaiteurs et les bienfaitrices de la paroisse, pour ceux à qui il est plus étroitement attaché par les liens de la justice, de la reconnaissance et du sang.

Enfin il dit à Dieu : Souvenez-vous, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes dont vous connaissez la foi et la piété, pour qui nous vous offrons ou qui vous offrent ce sacrifice de louange. C'est leur foi qui leur a fait quitter toutes choses afin de venir se grouper autour de l'autel et ainsi ils ont un droit à une part toute spéciale du sacrifice.

Et que demande-t-il pour tous ? " *Que le sacrifice serve à la rémission de leurs péchés et au salut de leurs âmes.*

Comme le temps passé au pied des autels pendant le Saint Sacrifice est un temps de grâces et de salut ! Alors tous les trésors de la munificence divine sont ouverts et nous pouvons y puiser tous les biens.

* * *

Le sentiment de son indignité pour une fonction redoutable aux Anges mêmes devient encore plus profond dans le cœur du prêtre à mesure qu'il approche du moment où va s'opérer le grand mystère. Ce sentiment lui inspire la volonté de s'adjoindre à ce que le ciel a de plus éminent en gloire et en sainteté. Après avoir intercédé pour l'Eglise militante et ceux qui en forment partie, le prêtre s'efforce de donner plus de puissance à sa prière, en invoquant les Saints qui, après avoir été voyageurs comme lui sur la terre et arrivés au terme du bonheur, ne font cependant toujours qu'un même corps avec nous. Il les invite à offrir le sacrifice avec lui.

En premier lieu, *in primis*, il implore la Très Sainte Vierge qu'il appelle *glorieuse*, *gloriosa* ; en effet, dit saint Ephrem, " elle est plus sainte que les chérubins, plus sainte que les séraphins, et plus glorieuse sans comparaison que toutes les légions des armées célestes. " Puis cette reine toujours vierge est la mère de Celui qui va être immolé de nouveau sur l'autel. Ce titre lui donne droit à une mention toute particulière.

Il mentionne ensuite les douze Apôtres, les colonnes de l'E-

glise, les premiers sacrificateurs de la nouvelle alliance. Ils ont droit d'être nommés à la messe. Ils assistèrent, en effet, à la Cène, à l'institution de la Sainte Eucharistie, à la première communion, à la première messe. C'est à eux que furent adressées les paroles mystérieuses redites par le prêtre à la consécration. Longtemps faibles dans la foi, dans l'amour, ils se transfigurèrent en apôtres, en martyrs. La liturgie les chante dans ses hymnes ; *vos sæculorum judices et vera mundi lumina.* Ils méritent d'être invoqués, d'être présents partout où on prie pour les vivants et les morts.

Il mentionne aussi douze martyrs illustres qui ont donné à Jésus-Christ sang pour sang, vie pour vie. Enfin il s'unit à toute la multitude des Bienheureux, *et omnium sanctorum*

Avec de tels associés, le prêtre peut avoir la ferme confiance que sa prière sera exaucée, qu'en considération des mérites de la Très Sainte Vierge et des Saints, son offrande sera favorablement reçue. " *Hanc igitur oblationem quæsumus, Domine, ut placatus accipias*, qu'étant en communion avec ceux que Dieu entoure de son affection, étant par conséquent moins indigne de sa bienveillance paternelle, il sera bien reçu par celui dont il veut la gloire, dont il demande les grâces pour lui et pour ceux dont il est le mandataire, *sed et cunctæ familiæ tuæ.*

Et comprenant que dans un pareil moment il peut tout obtenir, il ose tout demander : " *Diesque nostros in tuâ pace disponas.* Il demande à Dieu de lui donner, de donner à tous ceux qui lui sont unis, la paix, non pas celle du monde qui n'a jamais fait un heureux, mais la paix de Dieu, *in tuâ pace*, la paix qui fait le bonheur de ceux qui servent Dieu tous les jours de leur vie dans la justice et la sainteté.

Il lui demande la paix pour la vie présente et pour la vie future; il lui demande la préservation du plus grand de tous les maux, la mort éternelle : *ab æternâ damnatione nos eripi*, et l'acquisition du plus grand de tous les biens : la vie éternelle, le ciel, l'heureux sort des élus : *et in electorum tuorum jubeas grege numerari.* Il lui demande ces grâces par son Fils, *per Christum*, qui dans un instant sera sur l'autel en état d'immolation pour obtenir que nous persévérions jusqu'à la fin.

Quam oblationem tu Deus. C'est le moment redoutable ; pour la dernière fois, le prêtre prie sur les dons matériels. Il supplie le Seigneur de regarder d'un œil favorable cette offrande et de la bénir : *benedictam* ; de l'accepter : *adscriptam* ; de la ratifier, *ratam* ; de sorte qu'elle soit une oblation digne et agréable aux yeux divins.

Le prêtre cesse de parler comme ministre de l'Eglise et délégué des fidèles ; il est le représentant de Jésus-Christ, sa parole devient celle de Jésus-Christ lui-même ; elle en a la puissance et l'efficacité. Il ne fait que redire les paroles et refaire les actions du Sauveur à la dernière Cène, paroles et actions qui produisent les mêmes effets.

Jésus-Christ prit le pain dans ses mains saintes et vénérables, *accepit panem.* Lui aussi prend l'hostie dans ses mains qui ont été consacrées par le sacrement de l'ordre, qui doivent être saintes et vénérables aussi par la pratique des bonnes œuvres par la bonne odeur d'une vie pieuse et parfaite.

Jésus élève les yeux vers le ciel et rend des actions de grâces à son Père ; il le remercie de tout le bien qu'il a daigné faire aux hommes depuis la création jusqu'à ce jour où leur ayant donné son Fils pour rançon, il va leur donner la chair de ce Fils bien-aimé pour nourriture et son sang pour breuvage : *et elevatis oculis in cœlum ad Te Deum Patrem suum omnipotentem, tibi gratias agens.* Le prêtre aussi élève les yeux et se rappelant qu'il est l'organe de la reconnaissance universelle, qu'il a une large part aux bienfaits divins, il remercie avec Jésus.

Le prêtre séparé en quelque sorte du monde par le silence solennel qui l'entoure, humblement incliné sur autel, prononce avec l'attention la plus profonde, avec piété et respect, nettement et distinctement, les cinq paroles créatrices : *hoc est enim corpus meum, ceci est mon corps.* Il ne dit pas : *ceci est le corps du Seigneur*, mais *mon corps*, tant il est vrai que l'homme s'efface et que c'est bien Jésus-Christ qui consacre par le ministère du prêtre.

Tout les Pères, tous les Docteurs de l'Eglise et tous les théologiens sont unanimes à affirmer cette vérité et tous le font à peu près dans les mêmes termes. Ils disent avec saint Jean

Chrysostôme : " Quand vous voyez un prêtre offrant le Saint sacrifice, ne pensez pas que ce soit un prêtre, mais c'est la main de Jésus-Christ qui agit, bien qu'invisible. " Le Concile de Trente fait de cette vérité un article de foi : " Celui qui s'offre ici par le ministère du prêtre est le même qui s'est offert sur la croix. "

Le prêtre a dit la parole que les Apôtres entendirent, la parole qui transforma le pain tenu par le Christ et qui transforme le pain tenu par le prêtre en vertu de l'assurance formelle contenue dans cette phrase immortelle : *Hæc quotiescumque feceritis in mei memoriam facietis.* "

Le miracle de la transsubstantiation est produit ; ce qui était tout à l'heure du pain s'est changé en la Chair sacrée de Jésus-Christ et il ne reste que les apparences du pain. C'est le temps de dire : " *præstet fides supplementum sensuum defectui, que la foi vienne suppléer à ce que manque nos sens* ". La vue, le tact, le goût, nous tromperaient dans cet impénétrable mystère, mais il y a une chose qui ne saurait nous tromper : c'est la parole de Dieu, cette parole est simple, claire, formelle ; toutes les arguties du monde, tous les nuages de l'hérésie ne pourront jamais obscurcir : *Ceci est mon Corps,* réellement mon Corps, non un simple signe, un simple symbole de mon Corps. C'est la parole divine qui a opéré ce prodige ; elle est toute puissante : *Il a dit et tout a été fait* " (Ps. 32). C'est un jeu pour Dieu de tirer du néant des milliers de mondes ; quoi d'étonnant à ce que sa même puissance opère ce changement d'une substance à une autre substance ?

Sous les espèces sacramentelles, le Corps de Jésus-Christ est là, véritablement présent ; il est là caché avec sa nature divine. Celui qui a caché les mondes dans les espaces, qui a peuplé les océans, qui a créé la lumière, qui a brodé ces mille fleurs dont nos jardins sont parés, qui, de son ciseau mystérieux a sculpté la belle statue humaine en l'animant de son souffle, est là silencieux sous les langes eucharistiques. Ce même Homme-Dieu qui vit et règne avec une majesté et une beauté que nulle langue créée ne saurait dépeindre, est là d'une façon mystérieuse, accompagné de milices angéliques, il est descendu sur l'autel. Le

prêtre le tient dans ses mains, lui, son Seigneur et son Dieu. Aussi il tombe à genoux avec une joie mêlée d'une sainte frayeur et il l'adore avec les Anges prosternés autour de lui. Il l'offre au Père éternel comme la rançon du genre humain et la victime de nos péchés.

Simili modo. La même puissance qui a changé le pain au Corps de Jésus-Christ va changer le vin en son sang. Comme le Sauveur, le prêtre prend dans ses mains le calice excellent, *hunc præclarum calicem* ; il le bénit et il dit : *hic est enim calix sanguinis mei, c'est le calice de mon Sang.* Le vase alors contient le Sang du Seigneur, le Sang de la nouvelle alliance en même temps appelée *éternelle, novi et æterni testamenti*, pour le distinguer de l'ancienne alliance qui ne devait durer que jusqu'à la venue du Divin Sauveur.

Les portes du ciel se sont ouvertes ; le Fils de Dieu est descendu sur l'autel pour renouveler le mystère de la Rédemption. Jésus est là et il prie pour nous. Il montre à son Père les douleurs qu'il a endurées sur la croix, son agonie inexprimable, les frayeurs qui le bouleversèrent, ses membres disloqués, le coup de lance qui lui transperça le cœur. Il offre tous ces mérites pour le salut du monde, particulièrement pour celui qui dit la messe et pour ceux qui y assistent. Quelle prière efficace ! Comme l'odeur de l'encens, elle s'élève vers le Père céleste. Au Calvaire le Seigneur avait apaisé le courroux de son Père et lui avait réconcilié le monde : à l'autel, il touche encore ce cœur paternel en notre faveur et poursuit ainsi l'œuvre de notre salut.

Sainte Mechtilde a eu le bonheur d'apprendre de la divine bouche de Jésus en quelle manière il vient à nous.. Le Christ un jour lui dit : " Je viens avec une telle *humilité* qu'il n'est pas une seule âme, si méprisable soit-elle, vers laquelle je ne m'abaisse, pourvu qu'elle le veuille. Je viens avec une telle *patience* que je supporte mes ennemis les plus cruels, que je me réconcilie avec eux et leur remet toutes leurs dettes s'ils en expriment le désir. Je viens avec un tel *amour* qu'il n'y a pas de cœur si dur que je ne touche, s'il me laisse faire. Je viens avec une telle *libéralité* que le plus pauvre peut s'enrichir des trésors de ma grâce. Je viens *avec une nourriture si excellente*

qu'il n'y a point d'âme si affamée si altérée qui n'en soit pas réconfortée. Je viens avec *une lumière assez éclatante* pour éclairer les consciences les plus illusionnées et les plus aveugles. Enfin je viens avec *une plénitude de grâces et de sainteté* suffisante pour réveiller de leur sommeil les âmes les plus paresseuses et les plus insouciantes. "

Saint Bonaventure invite le prêtre et les fidèles à dire au Père céleste au moment de l'élévation : " Voyez, ô Père éternel, votre Fils unique ; Celui que le monde entier ne peut contenir est devenu notre prisonnier. Nous ne laisserons pas aller que vous nous ayez accordé ce que nous vous demandons en son nom avec tant d'instances : le pardon de nos péchés, l'augmentation de la grâce, la richesse des vertus et la joie de la vie éternelle. "

" Lorsque vous voyez le Seigneur immolé et étendu sur l'autel, dit saint Jean Chrysostôme, vous imaginez-vous être sur la terre parmi les hommes ? N'êtes-vous pas plutôt au ciel, dépouillé de toute pensée humaine, l'âme tout entière au spectacle que nous offre le séjour de bienheureux ? De fait, c'est le ciel même qui est présent devant nous. Ce n'est pas seulement lorsqu'il est descendu dans le sein de Marie par l'Incarnation, c'est chaque fois qu'il descend sur la terre avec sa divinité et son humanité que les Anges le suivent pour l'adorer.

Ah ! si notre foi était assez vive, si nos yeux pouvaient s'ouvrir, si les voiles de l'Hostie se déchiraient pour faire apparaître à nos regards les réalités qui s'y cachent, comme cela est arrivé tant de fois dans d'incontestables miracles, quelle indicibles émotions n'éprouverions-nous pas, quelles larmes ne verserions-nous pas, chaque fois que nous célébrons ou que nous assistons à un si merveilleux sacrifice !

C'est le désir de l'Eglise, désir trop méconnu en un grand nombre d'endroits, que les assistants à la messe dirigent leurs regards vers l'autel et les arrêtent au moins un instant sur la Divine Hostie avec foi et amour. N'est-ce pas pour l'offrir à leur regard que le prêtre l'élève ? Jésus-Christ a révélé à sainte Gertrude combien cette pratique est utile à l'âme. " Toutes les fois, écrit-elle, qu'on regarde avec dévotion le Corps de Notre

Seigneur Jésus-Christ caché dans le Sacrement, on augmente le degré de son mérite pour le ciel, et le plaisir de la vie éternelle répondra à celui que l'on aura eu à regarder dévotement ce précieux corps sur la terre. "

C'est pour ramener les fidèles à cette pratique que Notre Saint Père le Pape Pie X accorde une indulgence de sept ans et de sept quarantaines à ceux qui, avant de s'incliner ou même après s'être inclinés pour adorer Jésus rendu présent dans la Sainte Hostie, la regarde lorsque le prêtre l'élève et disent les paroles de l'Apôtre : " Mon Seigneur et mon Dieu. "

* * *

Les paroles de la consécration ont été prononcées. Le célébrant a répété la formule authentique de ses pouvoirs : " *Toutes les fois que vous ferez ces choses, vous les ferez en mémoire de moi.* " Jésus-Christ a ordonné à ses prêtres d'offrir à la Divine Majesté le sacrifice de son Corps et de son Sang en mémoire de lui.

Undè, c'est pourquoi, ils lui obéissent. L'Agneau de Dieu immolé repose sur l'autel ; ils offrent au Père céleste ces dons d'un prix infini. *Nos servi tui*, nous prêtres, consacrés à votre service nous apprécions le grand honneur auquel nous avons été appelés par une pure miséricorde et une faveur spéciale, nous vous offrons cette victime d'un prix infini.

A nous se joignent tous les fidèles régénérés par le baptême ; ils sont le peuple de Dieu, *plebs tua* ; ils sont la propriété de Dieu qui se les a acquis au prix de tout le Sang de Jésus-Christ qui les a appelés des ténèbres de l'erreur à la lumière admirable de la grâce et de la vérité céleste.

Et l'Hostie qui est offerte à Dieu est une Hostie *pure*, *puram*, puisqu'elle a été formée par l'opération du Saint Esprit dans les chastes entrailles de Marie ; elle est la source de toute pureté. Elle est *sainte*, *hostiam sanctam*, puisqu'elle est substantiellement unie à la Divinité qui est la sainteté même. Elle est *immaculée*, sans taches, *immaculatam*, puisqu'elle n'a jamais pu contracter aucune souillure ; elle est un pain sacré, un délicieux breuvage qui donne la vie éternelle, *panem sanctum vitæ æternæ et calicem salutis perpetuæ.*

Et nous offrons cette Hostie à la Majesté excellente, incomparable du Père Céleste, avec la plus grande confiance, *offerimus præclaræ majestati tuæ*, parce que nous nous rappelons *la Passion* de Notre-Seigneur Jésus-Christ si douloureuse pour lui, si heureuse pour nous, *tam beatæ passionis* ; nous nous rappelons sa *Résurrection où tous les* attributs divins ont brillé d'un si vif éclat ; nous nous rappelons surtout sa glorieuse *Ascension* dans les cieux. Oui, celui qui est là sur l'autel, est le Ressuscité du tombeau ; c'est celui qui, montant dans les cieux, est allé s'asseoir à la droite de son Père prendre possession de son royaume et recevoir la dernière récompense qui était due au plus sublime comme au plus généreux de tous les dévouements.

Dieu pourrait-il ne pas regarder d'un œil propice, ne pas contempler avec amour, ne pas recevoir avec une complaisance infinie une victime aussi grande, aussi sainte que lui-même ? " O Seigneur, dit le célébrant, vous avez eu pour agréable le sacrifice d'Abel qui vous offrait les prémices de son troupeau, le sacrifice d'Abraham qui consentait à l'immolation de son fils pour vous obéir, le sacrifice de Melchisédech vous offrant des hosties qui n'étaient que l'ombre et la figure de celle qui est sur l'autel. Je vous offre votre Fils unique qui vous est infiniment plus précieux que toutes les créatures ensemble ; faites que je fasse cette offrande avec la piété qui animait Abel, Abraham et Melchisédech.

La vue de l'hostie éblouissante de blancheur, du calice salutaire ; la pensée de l'inexprimable sainteté des présents dont la consécration l'a rendu possesseur, raniment dans le prêtre le sentiment de son indignité. Il prend alors la posture d'un suppliant, *supplices Te rogamus*, Il s'incline profondément ; il conjure le Dieu tout-puissant de faire transporter ces dons devant sa face par les mains de son saint Ange, *per manus sancti angeli tui*, par l'Ange du grand conseil, par Jésus-Christ lui-même, qui est venu au milieu de nous afin de réparer sa gloire et nous sauver. Ainsi présentés, ils ne peuvent que lui plaire au plus haut degré et sous tous les rapports. Rien alors ne mettra obstacle aux fruits abondants que nous espérons retirer

du sacrifice de la messe et notre oblation méritera ainsi la bienveillance divine.

* * *

L'Eglise, avec sa sollicitude maternelle, pense à tous ses enfants. Comment pourrait-elle oublier, dans un moment où elle peut essuyer tant de larmes, ceux qui pleurent dans les flammes du purgatoire, privés pour un temps de la présence de Dieu ? Elle veut que nous priions pour ceux qui nous *ont précédés sur le chemin de la vie, qui sont morts dans la foi, qui en ont pratiqué les œuvres et qui dorment du sommeil de la paix,* mais qui ont besoin de se purifier encore avant d'être admis dans ce royaume de gloire où rien de souillé ne peut entrer. Elle veut que nous fassions descendre sur eux la rosée de sa miséricorde.

Et nous, comment pourrions-nous oublier des infortunés qui souffrent et qui ont été nos frères, des âmes peut-être que nous avons bien connues, tendrement aimées. Ces parents, ces amis, nous avons arrosé de nos larmes la terre qui recouvre leurs chères dépouilles. Leur souvenir a souvent écarté pendant la nuit le sommeil de nos paupières humides et, durant le jour, il nous a plongés dans une tristesse que le temps et les distractions n'ont pu dissiper. Nous pouvons continuer de pleurer, mais disons à Dieu, à ce Memento, dans la modestie d'une sainte résignation : Mon Dieu, je pleurs, mais je vous aime, et pour prix de cet amour, je vous demande une grâce : acceptez le prix de mes souffrances et de celles qu'à endurées votre Divin Fils qui est là sur l'autel, pour le soulagement des âmes qui m'étaient unies autrefois par les liens de l'amitié ou de parenté ; allez leur dire que, fidèle à leur souvenir, je n'ai qu'un désir : alléger leur douleur et leur ouvrir les portes du ciel.

Disons alors à Dieu avec amour et avec confiance :

> Dans les brasiers, un peuple saint soupire ;
> Daignez, Seigneur, finir un tel martyre ;
> Descendez au plus tôt dans ce sombre séjour,
> Tarissez-y les pleurs, montrez-y votre amour.

Et comme cette prière faite pour les âmes du purgatoire doit

être agréable à Dieu qui châtie ces âmes en père et qui les aime tendrement ! Comment n'écouterait-il pas nos prières qui sont alors mêlées à la voix de son Fils ?

Le célébrant doit ici rappeler nommément et expressément quelques défunts et s'acquitter des devoirs que la justice, la charité, la reconnaissance lui imposent envers eux et, avec les fidèles, il prie pour tous ceux *qui nous ont précédés avec le signe de la foi et qui reposent dans le Seigneur, omnibus in Christo quiescentibus.* Il ne se célèbre donc pas une seule messe en ce monde qu'on n'y prie pour tout chrétien mort en état de grâce et qui achève dans le puragtoire l'expiation de ses péchés.

Et que demande-t-on pour ces âmes ? *Un lieu de rafraîchissement, locum refrigerii*, car dans le purgatoire elles sont consumées à la fois par les flammes du désir de Dieu, par le feu des tourments et le tourment du feu ; elles soupirent après le soulagement contre les ardeurs de ce brasier. *Un lieu de lumière, locum lucis*, le royaume céleste où leurs regards contempleront à jamais l'éternelle lumière. *Un lieu de paix, locum pacis*, où elles savoureront à longs traits les douceurs de la société de Dieu, des Anges et des Saints.

A ce moment de la messe, le purgatoire reçoit la rosée bienfaisante du Sang divin avec les transports de reconnaissance, d'espérance et d'amour.

Disons donc alors à Dieu avec autant de confiance que d'amour : O mon Sauveur, qui avez bien voulu vous charger de mes péchés et payer au prix de votre sang précieux les peines qu'ils méritent si justement, daignez offrir à votre Père les douloureux tourments de votre passion en échange de ceux que souffrent les Ames qui sont dans le Purgatoire. Je vous supplie en particulier d'abréger, et même de finir, s'il se peut, les peines qu'endurent celles pour lesquelles en particulier je crois devoir prier. C'est de tout mon cœur que je leur cède la satisfaction que vous auriez la bonté de m'appliquer en vertu du sacrifice que je présente avec vous. Puisque je ne puis rien pour vous, car de quoi avez vous besoin ? Je me tiens heureux de contribuer en quelque chose au soulagement de vos amis. Saintes âmes qui ressentez si vivement les ardeurs de ce feu dévorant

et celles du désir passionné de voir Dieu, que j'ai de joie de pouvoir vous délivrer de vos maux ! et avancer votre bonheur ! J'espère que lorsque vous possèderez ce beau royaume qui vous est préparé, vous agirez auprès de Dieu pour m'en assurer la possession.

* * *

Avant la consécration, le prêtre a prié Dieu d'admettre un jour au ciel, en participation des joies de l'Eglise triomphante, l'Eglise militante. Après la consécration, il a fait la même demande pour l'Eglise souffrante ; il a demandé à Dieu d'accorder aux Ames du Purgatoire la fin de tous leurs maux et leur entrée dans le ciel... Mais ce ciel, il est convenable qu'il le demande pour lui et pour les assistants à la Sainte Messe. C'est vrai, il est pécheur, il le reconnaît, il se frappe la poitrine comme le publicain du temple et il dit à Dieu ; sur un ton un peu élevé pour réveiller l'attention des fidèles et les avertir de s'unir à lui : *Nobis quoque peccatoribus* ; nous aussi, pécheurs, nous comptons sur la multitude et l'étendue de votre miséricorde, *de multitudine miserationum tuarum sperantibus*, donnez-nous quelque part et société avec les saints Apôtres et Martyrs : *partem et societatem donare digneris cum tuis sanctis Apostolis et martyribus*. Cette part, c'est la part du ciel et la part de la grâce nécessaire pour le posséder et qui nous vient principalement de l'Eucharistie. Et afin d'enflammer notre courage et de nous inspirer une légitime confiance, l'Eglise a soin de nous faire nommer alors les noms de saints et de martyrs pris dans toutes les classes et dans tous les états de l'ordre social. Ces Saints, ces Martyrs ont été ce que nous sommes, pécheurs comme nous ; ils ont été soumis aux mêmes épreuves, aux mêmes dangers ; ils ont partagé nos travaux, nos difficultés, nos afflictions ; ils ont semé comme nous d'abondantes larmes, et aujourd'hui ils moissonnent dans la joie. Nous n'avons qu'à suivre leur exemple et un jour nous prendrons part à leur félicité.

Alors le prêtre prononce des paroles qui sont le digne couronnement des prières du canon. Il reconnaît que Dieu nous donne

par Jésus-Christ la Sainte Eucharistie, *ces dons sanctifiés vivifiés, et bénits*, comme la rançon et la nourriture de nos âmes, comme notre bien le plus élevé et plus excellent. *Per quem hæc omnia, Domine, semper bona creas, sanctificas, vivificas, benedicis et præstas nobis.*

Il reconnaît aussi que c'est par la croix, *par Jésus* crucifié, *per Ipsum*, *avec lui*, *cum Ipso*, *en lui*, *in ipso*, que toute gloire est rendue à Dieu, le Père tout-puissant, en unité du Saint Esprit, dans les siècles des siècles.

C'est *par lui*, *per Ipsum*, en effet, par sa médiation, que nous avons accès auprès de Dieu. Il est le Verbe incarné, le chef de tous les enfants de Dieu, le principe de toute vie surnaturelle, et tout ce que nous pouvons faire de glorieux pour la Divinité et de méritoire pour nous, c'est Lui qui nous l'inspire et qui en est le principal auteur.

C'est *avec lui*, *cum Ipso*, dont nous sommes les enfants, les cohéritiers, que nous nous présentons à Dieu ; nous unissons nos pensées à ses pensées, nos affections à ses affections, et nous sommes sûrs de plaire à son Père.

C'est *en lui*, *in Ipso*, que Dieu nous regarde et nous voit. Notre néant, nos misères sont comme absorbés et disparaîssent dans l'abime de ses perfections infinies.

Que ces paroles soient toujours l'écho de cœurs remplis de charité, de reconnaissance, et Dieu exaucera avec plaisir les prières et de la Victime et du sacrificateur.

Article 3. — *La Communion*

La consécration a mis l'adorable Victime sur l'autel. Le célébrant l'a présentée à Dieu comme un magnifique hommage rendu à sa justice, à sa bonté, à toutes ses infinies perfections; il a appliqué ensuite les fruits du sacrifice à tous ceux pour qui et par qui il est offert. Mais il sait que Jésus a voulu que son Corps et son Sang devinsent notre nourriture : *caro mea verè est cibus et sanguis meus verè est potus... manducate et bibite.* Son unique pensée doit être alors pour le banquet sacré auquel il va prendre part. *Oremus, prions*, dit-il aux fidèles ; il les

avertit qu'ils vont réciter la plus sainte, la plus salutaire cde toutes les prières, une prière composée par Jésus-Christ lui-même qui nous a donné l'ordre de l'employer. Aussi avant de la réciter, nous sentons le besoin de dire : " Instruits par des préceptes salutaires et suivant la forme de l'institution divine, nous osons dire : *præceptis salutaribus moniti et divinâ institutione formati, audemus dicere.*

Avec quelle ferveur et quel respect devons-nous réciter cette prière sublime ! surtout à la messe où repose sous nos yeux Celui qui nous l'a enseignée et commandée ! Elle est aussi courte en paroles qu'étendue par le sens, dit Tertulien. " *Quantum substringitur tantum diffunditur sensibus.* Il la désigne comme l'abrégé de l'Evangile *breviarium totius Evangelii*, renfermant outre l'adoration de Dieu et la demande pour les hommes qui forment l'essence de la prière, le sommaire complet de la doctrine et des lois de Jésus-Christ... Cette glorieuse prière a une telle fécondité dans ses mystères, dit un grand Saint, une telle efficacité dans ses effets, un ordre si parfait, que nul ne le peut comprendre ni l'exprimer ". Non seulement elle contient tout ce que nous pouvons implorer de Dieu, mais elle le distribue dans l'ordre où nous devons présenter à Dieu les diverses demandes que nous lui adressons ; elle règle aussi toutes nos affections et nos désirs, *est informativa totius nostri affectus.*

Ce fut à bien juste titre que saint Grégoire voulut et ordonna que cette prière composée et à nous apprise par le Verbe Incarné se récitât à la messe en sa présence, tout près de Lui. Nulle part elle ne trouve plus sa place que lorsque le prêtre, et avec le prêtre tous les fidèles, sont groupés autour du Fils unique immolé sur l'autel pour nous obtenir de son Père toutes les demandes qu'elle contient. A la vue de son Fils immolé pour sa gloire aussi bien que pour notre salut et dont l'état de profonde humiliation sur l'autel est déjà une prière si touchante, comment nous refuserait-il les grâces que nous lui demandons ?

Avec quelle confiance devons-nous réciter cette prière ? *Notre Père*, lui disons-nous. Aux Juifs, son peuple de choix, il permettait de lui dire : *Seigneur.* A nous il a donné l'Esprit

de son Fils qui est l'esprit d'adoption. Et cette invocation est pour nous rappeler sa bonté, pour nous donner espoir en Dieu qui, avant tout, est un père aimant. *Qui êtes aux cieux*, comme dans le lieu de sa gloire et de sa puissance. Qu'il fait bon de penser au ciel ; nous allons bientôt manger le Pain qui confère la vie éternelle ; cette pensée est de nature à aiguillonner la faim qui doit nous faire désirer cet aliment. *Que votre nom soit sanctifié*, qu'on lui rende tout l'honneur et tout le respect qu'il mérite. *Que votre règne arrive*, qu'il s'établisse en tous et sur tous ; car vous êtes vraiment roi. *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*, c'est-à-dire, par les hommes aussi bien qu'elle est accomplie au ciel par les Anges et par les Bienheureux.

Après avoir offert d'abord à Dieu les adorations et les hommages qui lui sont dus, il est bien juste et légitime que nous pensions à nous-mêmes. Dieu connait nos misères et Lui seul peut nous secourir. Aussi nous lui disons avec la conviction de notre insuffisance : *Donnez-nous aujourd'hui le pain de chaque jour* ; donnez-nous non seulement le pain qui restaurera notre vie corporelle, donnez-nous aussi la nourriture appropriée à la vie divine reçue au baptême. Cette nourriture merveilleuse, c'est la sainte Hostie ; elle est sur l'autel ; elle y est pour nourrir nos âmes et c'est bien le moment de la demander à Dieu.

Puis nous sommes pécheurs ; nous devons demander pardon. *Pardonnez-nous nos offenses*, disons-nous à Dieu et nous donnons nous-mêmes la mesure de ce pardon en demandant qu'il nous pardonne *comme nous pardonnons nous-mêmes à ceux qui nous ont offensés.*

Et pour que nous ne commettions plus de fautes, nous lui disons : *Ne nous laissez pas succomber à la tentation* ; donnez-nous les grâces dont nous avons besoin pour y résister ; car nous sommes faibles et nous pourrions facilement tomber.

Enfin : *Délivrez-nous du mal* ; délivrez-nous ô Seigneur, de ces revers, de ces disgrâces, de ces maladies, de ces peines, de ces chagrins, de ces infortunes, de ces fléaux qui parfois sont déchainés contre notre pauvre humanité ; délivrez-nous surtout du pire de tous les maux, du péché qui tue l'innocence

dans les âmes et qui leur prépare de cruels remords sur cette terre et des tourments plus cruels encore dans l'éternité.

Ces dernières paroles ont été dites par les assistants ; elles ont surexcité la compassion du célébrant qui doit porter toutes les infirmités de son peuple. Il revient sur cette plainte suppliante ; il s'en empare et, la développant par une autre prière qui n'en est que l'extension, il dit : " O Seigneur, puisque vous êtes si bon père, délivrez-nous de tous les maux présents, passés et à venir : *libera nos quæsumus, Domine, ab omnibus malis præteritis, præsentibus et futuris.* Oui, délivrez-nous des péchés commis dans le passé, de leurs peines, des mauvaises impressions qu'ils ont produites en nous ; délivrez-nous des maux présents, des tentations, des peines d'esprit, des peines du cœur, des maladies, des maux dont on peut être affligés présentement. Délivrez-nous des maux futurs, des nouveaux pièges, des nouvelles attaques du démon, de la damnation.

Donnez-nous la paix, *da propitius pacem in diebus nostris.* " On ne peut rien imaginer de plus agréable, dit saint Augustin, rien souhaiter de plus désirable, rien trouver de meilleur que la paix ". Et la paix que nous sollicitons tout d'abord, c'est la paix intérieure de l'âme ; nous la demandons à l'aide de la miséricorde divine, *ope misericordiæ adjuti* ; nous demeurerons alors toujours éloignés du péché, *a peccato simus semper liberi* ; nous nous maintiendrons dans la charité et l'amitié de Dieu et nous goûterons les suaves consolations de sa grâce. Nous demanderons cette paix de l'âme que l'impie ne connait pas (Isaie, 48-22) ; car il vit dans le trouble de l'esprit et dans l'agitation des sens ; cette paix que Dieu n'accorde " qu'à ceux qui chérissent sa loi " (Ps 115), cette paix qui est *la source de la joie*, (Prov, X11-20) ; cette paix intérieure qui " surpasse toutes les sensations du bonheur que l'on peut goûter en ce monde ". (Phil. 1V-7).

Nous demandons aussi la paix extérieure de la vie enfin que, soutenus par la protection divine, nous soyons en sûreté contre les désordres, les attaques et les persécutions du dehors, *ab omni perturbatione securi.*

Et pour obtenir plus facilement et avec plus d'abondance

cette paix si douce et si désirée, nous recourons d'abord à l'entremise de la Vierge Marie qui est la mère de Jésus et la nôtre. qui est le refuge et l'avocate des pécheurs, le secours des chrétiens. L'Eglise prévoyante lui a confié le soin d'assister et de défendre les âmes pécheresses auprès de son Divin Fils et on sait ce que peuvent obtenir les supplications d'une mère.

A l'intercession de la glorieuse Mère de Dieu, se joint dans cette prière celle de tous les saints et principalement celle des bienheureux Apôtres Pierre, Paul et André. *Intercedente beatâ et gloriosa semper virgine Dei Genitrice Maria cum beatis Apostolis tuis Petro, Paulo et Andrea et omnibus sanctis.* Ces intercesseurs nous vaudront une plus grande richesse des bienfaits de Dieu et, par égard pour eux, notre prière sera entendue et exaucée.

La paix, le célébrant continue à la solliciter. Il la souhaite aux fidèles lorsque, tenant en mains une parcelle de l'Hostie sainte, qui a pacifié le ciel avec la terre, il leur dit : *Pax Domini sit semper vobiscum, que la paix du Seigneur soit avec vous, qu'elle y soit toujours.*

Il la demande encore lorsqu'humblement incliné et les yeux tendrement fixés sur la Sainte Victime, il lui dit dans un langage où tout respire le respect, la confiance et l'amour : *Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous,* Agneau de Dieu qui effacez par votre sang les péchés du monde, touché de compassion pour moi, faites-en distiller seulement une goutte dans mon cœur pour le purifier et pour l'embraser des ardeurs du saint amour. Je reconnais qu'après tout cela, je ne laisserai pas d'être encore indigne de me nourrir de votre Chair ; quand j'aurais toute la pureté des Anges et tout l'amour des séraphins, je ne mériterais pas encore une si grande faveur. Mais vous avez promis, ô mon Dieu que vous rassasiriez ceux qui auront faim et j'ai un extrême désir de manger ce pain vivant qui conserve et perfectionne la vie sainte. *Agneau divin donnez-nous la paix.*

Cette paix, le célébrant la demande avec une nouvelle insistance dans la première des trois belles oraisons qui précèdent immédiatement la communion et par lesquelles nous mettons, pour ainsi dire, la dernière main à toutes nos préparations, les

mains jointes reposant sur l'autel, il s'adresse à Jésus immolé qui va bientôt descendre dans son âme dans la sainte communion et il lui dit : " *Seigneur Jésus, vous qui avez dit à vos Apôtres : je vous donne la paix, ne regardez pas mes péchés mais la foi de votre Eglise et, selon votre volonté, daignez lui donner la paix et l'union.* "

Demandons, ne cessons de solliciter cette paix que le Sauveur a laissée aux siens et que le monde ne peut ni donner ni ravir. Il ne peut la donner, car il ne possède que des trésors qui ne rassasient pas : des biens terrestres, de vains honneurs et des plaisirs sensibles. Ce ne sont là que des fantômes de biens, ce n'est que vanité et tourments d'esprit (Eccl, X11, 17); ils ne produisent pas de paix véritable, mais un semblant de paix, une paix fragile et passagère. Le monde ne peut ravir cette paix ; elle a de profondes racines dans le cœur ; elle descend du ciel et conduit au ciel ; elle n'est atteinte ni par les sollicitations de la jouissance, ni par les fardeaux des peines de la vie du temps. L'esprit et le cœur sont-ils fortement établis en Dieu, ils demeurent même au milieu des tempêtes de la persécution et de la tentation, calmes, doux et sereins, remplis d'une sainte paix. C'est à cette paix que nous exhorte sainte Thérèse : " Que rien ne vous trouble ni ne vous effraie, tout passe, Dieu reste le même. La patience obtient tout. Celui qui possède Dieu ne manque de rien, lui seul suffit. "

Les deux oraisons qui suivent sont directement préparatoires à la sainte communion. La première demande à Notre Seigneur le grand don de la persévérance finale, une union intime avec lui, une union que réalisent la fuite du péché et l'attachement inviolable à la loi de Dieu, l'horreur d'une communion indigne et aussi l'humilité requise pour approcher de Dieu ; elle sollicite les fruits salutaires qu'apportera l'Emmanuel si attendu.

Ces deux prières dont la beauté et la tendresse ne peuvent être surpassées dégagent un suave parfum d'humilité et de saint effroi, sentiments plus justifiés en ce moment. Qu'on y songe ! Le sacrifice éternel qui ne se célèbre que sur un autel sublime, *in sublime altare*, va être transféré par la communion de la pierre

de l'autel terrrestre dans le cœur du communiant ; or, de se voir ainsi devenir le centre duquel le Christ fait monter vers le Père toute la gloire que peut lui adresser l'univers, il ne peut résulter en l'âme qu'une profonde impression d'indignité.

Le célébrant dit . " *Seigneur, Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui par la volonté du Père et la coopération du Saint Esprit avez donné la vie au monde, délivrez-moi par ce très saint Corps et ce très saint Sang de tous mes péchés et de toutes sortes de maux.* Celui qui est là sur l'autel est le Fils de Dieu égal à son Père en bonté, en puissance, en sagesse ; il est immense comme son Père quoique contenue dans l'Hostie que nous avons sous les yeux ; il est glorieux comme son Père quoique caché sous de viles apparences. " Le Père a la vie en lui-même et le Fils vivifie ceux qu il veut, disait le Sauveur. (Jean V, 21). Nous pouvons donc, au moment où nous allons nous incorporer l'auteur de notre salut, aller à cette source de la vie, étancher la soif du bonheur qui nous consume. Nous pouvons lui demander avec confiance *de nous délivrer de tous nos péchés,* passés et présents, en eux-mêmes et en leurs conséquences, et de *nos maux* présents et futurs.

Faites que je demeure toujours attaché à vos commandements et ne permettez pas que je me sépare jamais de vous. Cette prière si touchante, surtout au moment où l'âme va célébrer son union la plus intime avec son céleste époux. " Que peut vous donner le monde sans Jésus ? Etre sans Jésus, c'est un insupportable enfer ; être avec Jésus, c'est un paradis de délices ", dit l'Imitation de Jésus-Christ. Sans Jésus nous ne pouvons venir à bout de rien ; nous avons besoin de lui à chaque pas, à chaque instant.

La seconde prière, encore plus que la première, est inspirée par un sentiment de crainte et d'humilité. Le prêtre d'abord confesse son indignité, puis il supplie instamment le Seigneur de détourner de lui le malheur d'une communion indigne et de lui accorder avec abondance les bienfaits d'une bonne communion.

Seigneur Jésus-Christ, faites que la réception de votre Corps que je me propose de prendre, tout indigne que j'en suis, ne tourne pas

à mon jugement et à ma condamnation, mais que, par votre bonté, il me serve de défense pour mon âme et pour mon corps, de remède salutaire.

Dans la prière précédente, le célébrant a supplié Dieu de lui pardonner ses fautes ; dans celle-ci il se les rappelle et il se demande s'il n'y a point de présomption de sa part à recevoir le Corps de son Seigneur et de son Dieu. Cette pensée le pousse à reconnaître qu'il n'est pas digne de recevoir l'adorable Sacrement, *quod ego indignus sumere præsumo.*

Il ne s'agit pas évidemment d'une indignité que causerait une faute mortelle et qui rendrait sacrilège la communion ; le prêtre est et il doit être en état de grâce, il est et il doit être exempt de tout péché mortel. L'indignité dont il s'agit dans cette oraison est le défaut d'une dignité parfaite qui manque à la réception de cet auguste sacrement. L'infirmité de la nature humaine, la faiblesse de notre volonté est telle que nos dispositions sont toujours plus imparfaites qu'elles ne devraient l'être. Quand bien même nous aurions fait tout ce qui dépend de nous, quand bien même nous nous serions préparés le mieux possible, nous avons raison de nous croire peu dignes de recevoir la sainte communion.

Nous nous confions alors en la bonté paternelle du Sauveur ; Nous lui disons :

" Agneau Divin, vous êtes la Victime
Qui de ce monde avez porté le crime ;
Achevez votre ouvrage, adorable Sauveur,
Lavez dans votre Sang les taches de mon cœur.

Nous lui demandons que cette communion soit pour nous une source de bien : *sed pro tuâ pietate prosit mihi* ; nous le prions de faire dans son infinie bonté que son Corps et son Sang servent à la défense de notre âme et de notre corps et nous soient un remède salutaire, *ad tutamentum mentis et corporis et ad medelam percipiendam.*

La défense de notre âme : notre intelligence a besoin d'être éclairée, notre cœur a besoin d'être échauffé par les ardeurs de l'amour divin ; notre volonté a besoin d'être fortifiée, et la Sainte Communion donne tout cela.

La défense de notre corps. La communion fait du bien au corps ; elle fait de nos membres des vases de la vie divine ; elle éteint en nous les penchants au mal, le feu dévorant des passions.

Nous demandons enfin que la Sainte Communion nous serve de remède ; *ad medelam percipiendam.* Le Saint Concile de Trente a fait ressortir admirablement cet effet de la Sainte Hostie : " *Antidotum quo a peccatis mortalibus præservamur et a culpis quotidianis liberamur ; le remède, l'antidote qui nous préserve à l'avenir des fautes mortelles et qui consume en notre âme les fautes légères de chaque jour.* " Jésus-Christ, en nous donnant sa chair à manger, détruit le poison de la nôtre : *antidotum.* Il apporte à notre âme, avec la vie divine, la lumière et l'énergie qui doivent la préserver des chutes mortelles ; il lui communique la chaleur, l'amour divin dont l'effet est de consumer les fautes légères qui la déparent.

* * *

Après que le prêtre incliné et les yeux fixés sur la sainte Hostie a récité ces belles prières par lesquelles il demande à Dieu la pureté de conscience, il sent la confiance renaître dans son âme ; il se relève rempli d'une sainte ardeur et, avec l'empressement d'un homme affamé : *je prendrai,* dit-il, *le pain qui peut rassasier tous mes désirs,* ce pain céleste que le ciel donne et qui donne du ciel à ceux qui le mangent : *panem cœlestem accipiam,* et, dans la joie de mon âme, j'invoquerai le nom du Seigneur : *et nomen Domini invocabo.*

Il dit à Dieu : O que je suis indigne de vous recevoir ! Hélas ! qui suis-je et qui êtes-vous ? Vous êtes le plus beau, le plus parfait des hommes, vous êtes le Fils unique du Dieu vivant, égal en tout à votre Père ; vous êtes infiniment bon, infiniment sage, infiniment puissant, infiniment saint ; ou plutôt vous êtes la bonté, la sagesse, la puissance, la sainteté même. Et moi, je ne suis qu'un ver de terre, qu'un grain de poussière, qu'un néant. Que dis-je ? Je suis encore quelque chose de plus méprisable que cela ; je suis un pécheur, un ingrat qui ai par-

fois abusé de vos bienfaits. O l'unique et souverain Maître de mon cœur, je ne mérite pas que vous me fassiez l'honneur de venir chez moi : *Domine non sum dignus ut intres sub tectum meum.*

Mais après tout, vous n'ignorez pas mes misères et cependant vous m'invitez avec une tendresse et un empressement extrêmes à vous recevoir ; vous me le commandez, vous me menacez de la mort si je ne le fais pas. Souffrez donc que je le dise, s'il y a de la présomption et de la témérité dans ma conduite, c'est votre excessive bonté qui me l'inspire. Si mon indignité me fait trembler, vos aimables invitations si souvent réitérées me rassurent. Je sais qu'il faudrait avoir la pureté des anges pour vous recevoir, mais je ne suis pas assez ennemi de moi-même pour me priver de l'honneur que vous voulez me faire. Si j'ose vous recevoir, c'est que je sais que vous êtes un Dieu de miséricorde et que vous m'avez racheté en répandant pour moi votre Précieux Sang. *Apud Dominum misericordia et copiosa apud eum redemptio. Dirupisti vincula mea ; tibi sacrificabo hostiam laudis.* "

Père éternel, votre Fils la vérité infaillible, m'a promis que vous ne me refuseriez rien de tout ce que je vous demanderais en son nom ; je vous demande aujourd'hui ce Fils qui vous est si cher, je vous demande son corps, son sang, son âme, sa divinité... Il est vrai que je vous demande beaucoup, je ne mérite rien ; mais c'est en son nom et par ses mérites, et ce n'est que pour vous honorer d'une manière plus digne de votre grandeur que je vous le demande. Quand je le possèderai, je me sacrifierai avec lui à votre bon plaisir et à votre gloire, je vous le présenterai pour reconnaître tous les bienfaits que j'ai reçus de votre main libérale ; je vous demanderai par son entremise et avec lui tous les secours dont j'ai besoin pour vous aimer et vous servir plus parfaitement que je n'ai jamais fait ; je vous offrirai son Précieux Sang pour expier tous les péchés que j'ai commis. Pouvez-vous après cela me refuser ?

Esprit-Saint qui avez formé avec tant de perfection le Corps de mon Sauveur dans le chaste sein de votre épouse, qui avez enrichi son âme de vos plus excellents dons, pour les disposer

l'un et l'autre à cette union ineffable avec le Verbe, daignez préparer mon corps et mon âme à cette union étroite que le Verbe incarné veut bien contracter avec moi. Purifiez ma chair, éclairez mon esprit, embrasez mon cœur de votre feu sacré et soyez le nœud éternel qui m'unisse à jamais avec lui.

Le cœur rempli de ces sentiments, le prêtre empruntant les paroles du centenier, dit en se frappant la poitrine : *Seigneur je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie.* Il a confiance en Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, selon la parole de sainte Agathe : " d'un seul mot guérit toutes les maladies "; il se jette dans ses bras, dans son cœur ; il lui ouvre le sien en disant : *que le Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde mon âme pour la vie éternelle.* Alors saisi d'une joie mystérieuse et ravi de la saveur spirituelle de cette manne divine, le prêtre dit en son cœur : " mon bien-aimé est à moi et je suis à lui... Je l'ai trouvé celui que mon cœur aime, je ne le quitterai plus. " (Cant. 11-16) Il lui dit avec sincérité :

Pasteur suprême,
Soumis à ta loi,
Pour toujours je t'aime
Et me donne à toi.

Et le pain qu'il va prendre est le pain vivant et vivifiant, *panis vivus et vitalis :* vivant, car il contient le Christ immortel; vivifiant, car il nous fait vivre de sa vie divine.

C'est le pain très suave qui console les humains dans leurs douleurs, *pane suavissimo de cœlo præstito* ; c'est le pain savoureux et délectable dont le goût dépasse toutes les délices de la terre : *omne delectamentum in se habentem.*

C'est le pain des Anges, mais il est offert aux pèlerins de la terre : *panis angelorum factus cibus viatorum.* La chair qui s'en nourrit devient elle-même, suivant le mot d'un Docteur, une chair angélique ou angelisée, *angelizata caro.*

Le cœur du prêtre déborde de reconnaissance et, dans un saint enthousiasme, il s'écrie : *Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné ? Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?* Il m'a fait un présent infini, il m'a donné

sa divinité et son humanité. Tout puissant qu'il est, il ne pouvait m'accorder davantage ; tout sage qu'il est, il ne pouvait imaginer un don plus parfait ; tout riche qu'il est, sa libéralité ne pouvait aller au delà.

Il éclate alors dans un sentiment de gratitude plus vif encore et il s'écrie : " *Je prendrai le calice du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur, calicem salutaris accipiam et nomen Domini invocabo. Que le Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde mon âme pour la vie. Sanguis Domini Nostri Jesu Christi custodiat animan meam in vitam æternam.*

Oh ! ne dites pas, que je suis pauvre. Je suis riche désormais. Je possède dans cette coupe une pierre précieuse, le rubis d'un Sang divin qui vaut plus que tout votre ciel ! Ne dites pas, ô mon Dieu, que vous êtes au-dessus de toute louange, *major omni laude.* Votre majesté, si infinie soit-elle, n'est pas au-dessus de la majesté de votre Fils. Recevez donc avec le Sang divin que je vous offre dans ce calice une louange qui égale votre grandeur.

Le prêtre peut alors avec confiance invoquer le Seigneur ; il peut louer celui qui opère en lui de si grandes choses. En effet, il ne parait plus devant lui avec les misères de notre nature ; nouveau Jacob, il se présente au Père céleste sous les traits de son premier-né. Dieu ne regarde plus ce qu'il est ; il s'arrête à voir le sang de son Fils bien-aimé qui l'inonde. Et avec quelle bienveillance ne doit-il pas écouter le cri de ce sang adorable ? Jadis il se laissait émouvoir par celui des boucs et des génisses ; il suffisait que le sacrificateur en fût teint pour qu'il exauçât toute toutes ses demandes et bénît la nation dont ce pontife était le médiateur. Serait-il maintenant moins sensible au spectacle de son Verbe immolé par le prêtre ? Et lorsque celui-ci approche de lui l'âme pure et toute empourprée du Sang du Divin Holocauste, se pourrait-il que son œil restât sec et que son cœur l'accueillît avec indifférence ? Cette pensée serait également outrageante et pour la bonté du Très-Haut et pour la dignité de l'offrande eucharistique. Jésus-Christ, nous dit l'Apôtre, fut toujours exaucé, tant son Père le respecte et l'honore " *Exauditus est pro suâ re verentiâ* (Heb. V1, 7). Au Calvaire

il prie pour les pécheurs au milieu des supplices et le monde est pardonné. Maintenant il vit encore dans les cieux pour intercéder en notre faveur ; il montre éternellement ses cicatrices comme une muette mais énergique supplication pour les humains : " *semper vivens ad interpellandum pro nobis* " (Heb, V11-25). Et dans cet état, tous les vœux dont il est l'interprête où qu'il adresse lui-même à Dieu, obtiennent leur effet par le souvenir de sa mort et la vertu de ses blessures.

Le prêtre qui a élevé à l'autel l'Hostie sans taches entre le Tout-Puissant et les fidèles ne doit donc pas craindre que sa médiation soit sans fruits. Jésus qu'il a tenu dans ses mains innocentes est le même qui fut jadis attaché à la croix ; il est aussi le même Agneau que l'Apôtre saint Jean vit autrefois étendu devant le Très-Haut dans la gloire et se dévouant sans cesse pour nos iniquités. Il a sur l'autel la même nature ; il conjure son Père par les mêmes mérites et de la même voix. Comment n'exercerait-il pas sur son cœur un égal empire et n'emporterait-il pas à sa genérosité des grâces aussi fécondes ?

* * *

Le célébrant, après avoir reçu un si grand bienfait, sent le besoin de commencer l'action de grâces. Pénétré du respect le plus profond pour le sacrement qu'il a reçu, il purifie ses doigts et le calice. Pendant ce temps, il est plongé dans le recueillement et la méditation de l'aliment qui vient de le réconforter et il récite deux prières qui ont pour but d'implorer de Dieu les effets bénits de la sainte communion.

Il possède Jésus-Christ; il n'a plus qu'une chose à désirer, c'est de le posséder toujours, de le conserver au plus intime de lui-même et, pour ainsi dire, dans les entrailles de son âme, le retenir dans son cœur pur, détaché des choses de la terre et plein d'ardeur pour celles du ciel. " *Faites, Seigneur, dit-il, que nous conservions dans un cœur pur ce que notre bouche a reçu et que ce don fait pour le temps devienne un remède pour l'éternité. Quod ore sumpsimus, Domine, purâ mente capiamus et de munere temporali fiat nobis remedium simpiternum. Faites aussi, Seigneur,*

que cette communion produise en nous des effets permanents et nous délivre de toute souillure, præsta ut in me non remaneat scelerum macula.

Le célébrant récite ensuite les prières dites *La communion* et la *Post Communion.* Ces antiennes sont comme un bouquet spirituel composé de pensées sur la communion et l'esprit de la fête dont on a célébré la messe ; elles sont une action de grâces. Il remercie le Seigneur de ce qu'il a bien voulu le faire participer à de si saints et si grands mystères et le prie de lui en conserver le fruit.

Les antiennes sont toujours conçues au pluriel et dites pour tous et au nom de tous ceux qui sont présents à la messe. Cela suppose que tous les assistants ont pris part au banquet eucharistique, où par la communion sacramentelle, selon l'usage de la primitive Eglise de laquelle nous vient le plus grand nombre de ces oraisons ; où du moins par la communion spirituelle que les assistants ne devraient jamais omettre.

Le prêtre dit encore aux assistants : *Dominus vobiscum, que le Seigneur soit avec vous.* C'est son dernier souhait à ceux qui ont assisté et se sont unis au renouvellement du sacrifice de Jésus-Christ sacramentellement reproduit sous les espèces du pain et du vin pour être la nourriture des âmes. Il souhaite aux assistants de conserver pendant la journée, dans la joie comme dans la peine, la grâce et l'assistance de Dieu ; il demande au bon Pasteur de les conduire, de les paître, d'être leur appui, d'être avec eux à la chute du jour et à l'approche de la nuit, afin de veiller avec le Christ et de reposer en paix.

Puis il dit aux fidèles : " *Allez, la messe est dite, Ite, missa est* ". Allez en paix dans vos maisons, retournez à vos occupations ; le Seigneur que vous venez d'invoquer sera votre lumière et votre force — Allez et portez au milieu du monde, dans la société de vos frères cette foi vive dont vous avez fait profession dans le commerce intime que vous venez d'entretenir avec Jésus-Christ. — Allez, votre sacrifice a été agréable au Très-Haut ; la grâce du ciel est descendue abondamment sur vous ; conservez maintenant un éternel souvenir de la part qu'il a plu à Dieu de vous accorder à une si auguste céré-

monie. — Allez où les devoirs de votre état vous appellent ; mais, tout en quittant le lieu saint, laissez toujours attaché à Jésus-Christ ce cœur que vous lui avez consacré et qui lui appartient à si juste titre ; laissez-le entre ses mains saintes et divines, afin qu'il le perfectionne et le purifie toujours davantage ; laissez-le attaché à son cœur adorable, afin qu'il s'embrase de plus en plus de célestes ardeurs. — Allez à la suite de Jésus et suivez-le dans cette voie de patience, de douceur, d'abnégation qu'il a menée sur la terre. — Allez et vivez de telle sorte que vous méritiez un jour d'entrer dans la céleste patrie, au ciel, dans cette assemblée où il n'y aura plus de renvoi, où à la place de l'*Ite missa est*, on entendra ces paroles : " Venez, les bénis de mon Père, et possédez le royaume qui vous a été préparé, que je vous ai ouvert par mon sang et que vous méritez par votre constance et votre fidélité. "

Il en coûte au célébrant de se retirer de l'autel sans adresser à Dieu une dernière prière qui soit comme une sorte de récapitulation des prières précédentes ; voilà pourquoi il s'incline et, appuyant ses mains sur l'autel, il conjure le Seigneur de recevoir favorablement le sacrifice que tout indigne qu'il est, il vient de lui offrir au nom de tous et le rendre propitiatoire pour tous : " *Agréez, ô Trinité Sainte, l'hommage de ma servitude et faites que ce sacrifice que j'ai offert aux regards de votre Majesté vous soit agréable malgré mon peu de dévotion et que, grâce à votre miséricorde, il opère l'expiation des péchés pour moi et pour tous ceux pour qui je l'ai offert.*

Le célébrant ne veut pas laisser sortir les fidèles sans leur donner une bénédiction particulière. Pasteur et troupeau étaient unis avant le sacrifice dans une même foi, mais il semble que la messe les ait rapprochés encore et les liens d'âmes sont si forts ! Peut-on rester étrangers l'un à l'autre quand on a prié ensemble, chanté ensemble, peut-être pleuré ensemble, pris place au même banquet, éprouvé le même tressaillement spirituel et fait ensemble un bond vers les sommets ? Ayant vu de plus près le trésor divin qui, de l'autel, du tabernacle, de la croix, se répandait sur les assistants, l'officiant veut qu'ils en profitent, qu'il soit pour leur bonheur et leur salut ; alors

il baise l'autel, comme pour recevoir de Jésus-Christ dont l'autel est la figure la bénédiction qu'il va transmetttre au peuple ; il éleve ses yeux et ses mains vers le ciel, comme pour implorer la toute puissance et la bonté divines, et, après s'être incliné vers la croix, il dit : " *Benedicat vos omnipotens Deus, que le Dieu tout-puissant*, c'est-à-dire, celui qui possède par lui-même toute juridiction et toute souveraineté dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, *vous bénisse*, c'est-à-dire, vous rende participants des fruits merveilleux de ce saint sacrifice auquel vous avez assisté, qu'il vous accorde tout ce que vous lui avez demandé pour vous, pour votre famille, pour vos âmes, et pour votre corps ; qu'il vous préserve du péché ; qu'il vous maintienne dans sa grâce et que vous soyez enrichis de ses dons ; qu'il vous concède tout en abondance, ses faveurs, son appui, ses consolations, ses douceurs ; qu'il vous bénisse enfin comme il a béni les patriarches de l'ancienne loi, Abraham, Isaac, Jacob: Dieu le Père qui vous a créés, Dieu le Fils qui vous a rachetés, Dieu le Saint Esprit qui vous a sanctifiés. Amen, qu'il vous soit fait ainsi. C'est mon désir le plus ardent.

Toute bénédiction sacerdotale a son prix, mais ici elle est donnée par le prêtre dans l'exercice de ses plus augustes fonctions ; il porte encore dans sa poitrine le Dieu qui vient d'emprunter sa parole et sa main pour opérer les plus étonnantes merveilles. Dieu à ce moment ne peut rien lui refuser.

Quand les Apôtres eurent reçu la bénédiction du Seigneur sur le mont des Oliviers, " ils s'en retournèrent pleins de joie et on les voyait chaque jour dans le temple louant et remerciant Dieu ". Munis de la bénédiction du prêtre, les fidèles peuvent quitter le lieu saint pour aller où le devoir les appelle. Mais la paix et la joie qui accompagnent la grâce du Sauveur devront resplendir en toute leur conduite. Ils s'en vont heureux ; car ils savent que Jésus est la joie de l'âme comme le soleil est la joie de la nature, le feu la joie du foyer, la fleur la joie du parterre, la patrie la joie de l'exilé, le sourire de l'enfant la joie de la mère.

La liturgie du saint sacrifice se termine par la lecture de l'évangile de saint Jean que saint Augustin désirait voir écrit

en lettres d'or sur tous les murs, Evangile que les fidèles portaient autrefois suspendu à leur cou, qu'ils se faisaient imposer sur la tête quand ils étaient malades ; Evangile qui est un merveilleux abrégé des principaux mystères de notre religion.

Cet Evangile nous remet en peu de mots sous les yeux ce que le sacrifice contient de plus auguste et de plus important. On y voit la génération éternelle du Verbe par qui son Père a créé toutes choses. On y voit l'ingratitude et la prévarication de l'homme qui a méconnu et offensé son Créateur. Mais on y voit aussi que ce même Verbe par un excès incompréhensible de bonté, a bien voulu se revêtir de notre chair, pour se sacrifier en notre faveur sur la croix et sur les autels pour nous réconcilier avec son Père et pour l'engager à mettre au nombre de ses enfants tous ceux qui seront régénérés en recevant par le baptême la grâce avec le saint Esprit et qui, en renonçant généreusement à la chair et au sang, auront le courage de se sacrifier aussi eux-mêmes.

Ainsi quand le prêtre a donné aux fidèles la permission de se retirer par ces paroles : *Ite, missa est*, il leur dit encore cet Evangile ; c'est comme s'il leur disait : allez, mais quelque part que vous alliez, souvenez-vous que Jésus-Christ vous a réconciliés avec le Père céleste et que vous venez de l'assurer de vos respects et de vos obéissances ; souvenez-vous que vous n'êtes plus les enfants d'Adam pour vivre selon les inclinations de la chair et du sang, mais que vous êtes les enfants adoptifs de Dieu et que vous devez désormais vous conduire selon les mouvements de son esprit ; en un mot, songez à quel degré d'honneur vous êtes élevés en vertu de votre adoption et ne dégénérez pas par des actions indignes d'une si haute naissance.

Voilà les sages avis que l'Eglise, comme une bonne mère, donne à ses enfants lorsqu'après la messe ils retournent à leurs occupations. Fasse le ciel qu'ils n'oublient pas de si salutaires instructions.

Le célébrant quitte alors l'autel pour regagner la sacristie. Il est tout pénétré de la grandeur de l'action qu'il vient de faire ; il se sent incapable de témoigner à Dieu une digne reconnaissance. Il emprunte alors le magnifique cantique des

trois enfants de la fournaise de Babylone : *Benedicite omnia opera Domini Domino*, et, avec eux et comme eux, il invite toutes les créatures, célestes et terrestres, animées et inanimées, à s'unir à lui pour louer et glorifier le Dieu de toute bonté ; il les conjure de lui prêter leur cœur et leurs brûlantes ardeurs pour aimer et remercier son Divin Sauveur.

TROISIÈME PARTIE : L'ACTION DE GRÂCES

CHAPITRE UNIQUE

L'Action de grâces

Après la messe, le célébrant doit descendre les degrés de l'autel avec la gravité d'un homme qui vient du ciel, qui a vu et qui porte Dieu dans son cœur. C'est alors le moment de se mettre à l'écart et de pratiquer en silence l'avis de Notre-Seigneur " *Intra in cubiculum tuum et, clauso ostio, ora Patrem tuum qui videt in abscondito.* " L'Apôtre saint Jean a dit du perfide Judas : " *Quum accepisset buccellam, exivit continuo.* " Ne serait-ce pas une triste ressemblance que se donneraient les prêtres si, à peine descendus de l'autel, et rentrés dans la sacristie, ils se débarrassaient en toute hâte des ornements sacerdotaux qu'ils jetteraient sans plus de respect que s'ils étaient des vêtements profanes, s'ils donnaient sur le champ audience à quiconque voudrait leur parler, n'exceptant que Jésus-Christ qui aurait tant de choses à leur dire, tant de bien à leur faire, et si, après quelques courtes formules récitées sans attention, ils s'échappaient de l'Eglise comme des captifs de leur prison, emportant l'Hôte adorable au milieu des affaires et des conversations frivoles, et l'oubliant dans leur poitrine comme un mort est oublié dans son tombeau : *Oblivioni datus sum tanquam mortuus a corde.* "

Après la messe, le célébrant doit donc rester avec Jésus pour le remercier, avec Jésus pour l'adorer, avec Jésus pour le prier, avec Jésus pour n'être qu'un dans la fusion, dans la communion de l'amour. Tous les actes de vertus qu'il produit alors ont un mérite spécial, une valeur particulière, comme étant produits par une âme substantiellement unie au Fils de Dieu, tout doit se taire en présence d'une Majesté si grande et

si aimable : " *Dominus in templo sancto suo ; sileat a facie ejus omnis terra.* "

Il doit passer au moins quelques instants dans le silence du recueillement et de l'amour pour bien s'acquitter de ses devoirs envers Jésus-Christ qui est venu le visiter, se donner à lui. Agir autrement serait une impolitesse bien plus monstrueuse que si nous laissions seul dans notre appartement un roi qui nous aurait fait l'honneur de nous visiter.

Ce serait manquer aux plus vulgaires bienséances. Quand on est invité à la table d'un grand de la terre, n'est-il pas pour le moins convenable de s'entretenir au moins quelques instants avec son hôte avant de prendre congé de lui ? Dieu nous invite à sa table et, après un si grand honneur, nous nous en irions précipitamment sans le saluer ! " Voulez-vous savoir, dit saint Jean Chrysostôme, à qui ressemblent ces personnes ? Eh bien ! Rappelez-vous Judas s'échappant après la communion d'au milieu des apôtres qui rendaient grâces à Dieu avec Jésus-Christ pour aller, lui traître, consommer son acte impie et livrer le Sauveur aux mains de ceux qui avaient conspiré sa mort. "

Et de quelle ingratitude se rendrait coupable celui qui ne ferait pas son action de grâces !

Une loi dont on ne peut étouffer la voix quand on n'a point abdiqué tout sentiment de nature, une loi gravée au fond de tous les cœurs, c'est la loi de la reconnaissance et du merci. " Pour le moindre bienfait, dit saint Jean Chrysostôme, les hommes exigent de notre part des témoignages de reconnaissance ; ils veulent être payés de retour. Combien, pour ses immenses bienfaits, Dieu n'a-t-il pas plus droit à notre reconnaissance qu'il réclame du reste uniquement pour avoir une nouvelle occasion de nous faire du bien ? " Si vous ne pouvons pas, ajoute-t-il, remercier Dieu autant qu'il en est digne, remercions-le au moins autant qu'il est en notre pouvoir. Quel bienfait peut égaler celui que nous avons reçu de lui ! Ce ne sont pas des trésors, ce n'est pas un empire qu'il nous a donné ; c'est Lui-même. Or qui est comme Dieu, *quis ut Deus* ? Et nous ne lui témoignerions pas notre reconnaissance ?

Les apôtres ne quittèrent le Cénacle, dit l'Evangile, qu'après avoir prié avec leur Maître et remercié Dieu du don qu'ils avaient reçu : *hymno dicto, exterunt* (Math. 26-30). Comment le prêtre qui n'a pas seulement participé aux saints mystères, mais qui vient d'offrir le saint sacrifice pourrait-il s'éloigner de l'autel sans témoigner sa reconnaissance au Seigneur et sans lui renouveler l'assurance de sa fidélité ?

Rien ne serait plus blessant pour notre Divin Sauveur. On peut voir dans l'Evangile combien il est sensible aux témoignages de la reconnaissance. On sait ce qu'il dit au lépreux de Samarie qui vint le remercier de sa guérison ; on sait quelle affection il garda pour Zachée et pour Madeleine, quelle prière il fit en faveur des apôtres, après qu'ils eurent rendu grâces avec lui au Cénacle du don qu'il leur avait fait. Comment donc un prêtre envers qui il se montre chaque jours plus généreux qu'il ne l'a été envers Zachée, envers Madeleine et même envers ses apôtres à la dernière Cène, pourrait-il répondre à son amour par une froideur si déraisonnable ? Quoi, le Fils de Dieu vient de renouveler en lui et par lui l'œuvre de la Rédemption du monde ! Il lui offre la principale part aux fruits de son immolation ; non content de s'être mis entre ses mains, comme sa victime et sa rançon, il est descendu dans sa poitrine pour être son aliment et sa vie ! Ce prêtre le sait ; il sait que Notre Sauveur est présent dans son cœur, qu'il y est présent et vivant comme son Dieu, qu'il y est prêt à recevoir ses hommages, à exaucer ses prières, qu'il n'aspire qu'à demeurer en lui, qu'à se communiquer à lui pour être sa consolation, sa force et sa lumière ! Et il le délaisse ! Il ne pense ni à lui rendre ses devoirs, ni à lui exprimer ses vœux ! Il préfère s'occuper de frivolités où perdre son temps dans la langueur et l'ennui ! Sa conversation le fatigue ; sa société lui est à charge ! Est-il possible que ce Divin Maître ne ressente pas l'ingratitude de son ministre, qu'il ne lui reproche pas vivement son insensibilité, qu'il se résigne longtemps à rester dans ce cœur indifférent et glacé que tout son amour ne peut ni échauffer ni émouvoir ?

Si le plus petit bienfait veut être reconnu et par un sentiment de gratitude intérieure et par un témoignage extérieur, parole

où geste, quels remerciements partis du fond de l'âme et longuement exprimés, abondamment répétés, ne doivent pas être rendus à notre infatigable bienfaiteur pour le don ineffable qu'il daigne nous faire chaque jour de lui-même ! *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus.* (11 Cor. IX-15).

Grâces au Père qui nous aime tant que de nous donner son propre Fils pour nous faire vivre de sa vie divine. Grâces à Jésus qui se donne lui-même avec tous ses pardons, avec tous ses mérites, avec toutes ses vertus et toutes ses forces pour le bien ; qui se donne aujourd'hui comme il s'est donné hier et, depuis si longtemps, tous les jours ; qui se donne avec la ferveur et l'élan du même généreux amour, malgré nos froideurs, avec le même désir de nous faire du bien, de nous sanctifier, d'opérer en nous la rédemption et de nous faire avancer d'un grand pas vers notre salut éternel, malgré souvent le peu de correspondance fournie de notre part.

Ah ! ce bienfait qui nous met en possession du Dieu infini, ce bienfait toujours gratuit, toujours répété, n'est-il pas de nature à faire jaillir de nos cœurs les flammes de la reconnaissance, à créer en nous le besoin de la dire et de la redire encore, afin de trouver au moins dans la répétition de nos sentiments une compensation à leur trop réelle faiblesse : " *Benedic anima mea Domino et omnia quæ intra me sunt, nomini sancto ejus,.. Benedic anima mea Domino et noli oblivisci retributiones ejus* ".

Disons-lui donc :

O Divin Jésus, quelle reconnaissance
Peut égaler votre munificence !
Possédez à jamais, pour marque de retour,
Mon âme, mes désirs, mon cœur et mon amour."

C'est vrai, nous nous sentons incapables de remercier nous-mêmes comme il faut, d'offrir à Dieu un merci digne de lui ; offrons-lui le merci de Jésus. A la messe, Jésus est nôtre ; il nous est donné et il devient notre propriété. Prenons-le entre nos bras, comme autrefois le vieillard Siméon dans le temple ; prenons-le dans nos cœurs, comme Marie lorsqu'elle le portait dans son sein virginal ; offrons-le à Dieu comme Marie à la croix le lui offrait, sanglant et immolé ; offrons-le en action de

grâces ; offrons-le en témoignage de notre reconnaissance et surtout de notre amour ; car l'amour est la perfection de la reconnaissance. Offrons à Dieu la reconnaissance et l'amour de Jésus ; offrons-lui le merci de Jésus, le cœur immolé de Jésus et nous serons quittes envers la majesté divine ; notre action de grâces ainsi faite égalera ses bienfaits.

* * *

Le prêtre, après la messe, possède en lui-même non seulement toutes les grâces, mais le principe même de tous les dons, *l'auteur de la vie*, le Fils unique de Dieu, le Rédempteur des hommes. *Ego in eis*, disait le Sauveur en parlant de ses Apôtres après la Cène, c'est moi-même qui suis en vous. Le prêtre qui vient de célébrer les saints mystères a, comme eux, Jésus-Christ dans son cœur. Cette présence de Dieu ne doit-elle pas éveiller en lui les sentiments de l'adoration ?

Dans les cieux saint Jean aperçut le Verbe sous la figure d'un ange et les célestes phalanges étaient groupées en chœurs autour de son trône, elles l'adoraient. A la crèche, nous voyons un petit enfant et, à ses pieds, sont prosternés les bergers et les rois ; ils l'adorent. Après la messe, ce Créateur des mondes, ce Maître de l'univers, est dans nos âmes ; pouvons-nous ne pas nous anéaantir devant lui et ne pas l'adorer en silence ? Dans cette solitude intime où Jésus est venu établir son trône, ne devons-nous pas appeler notre raison, notre foi, notre intelligence et notre volonté pour l'adorer : *Venite, adoremus et procidamus ante Deum.* Contemplons le Divin Sauveur dans le silence de l'adoration et de l'amour ; oublions tout le reste pour ne penser qu'à lui ; tenons-nous à ses pieds sous l'impression de sa présence et offrons-lui, avec l'humilité dont nous sommes capables, les hommages les plus profonds de l'adoration. Abaissons-nous, anéantissons-nous devant la Divinité et disons-lui avec l'Eglise :

Adoro Te devôtè, latens Deitas
Quæ sub his figuris vere latitas ;
Tibi se cor meum totum subjicit
Quia te contemplans totum deficit.

Et nos adorations, unissons-les à celles de Marie lorsqu'elle reçut le même Fils de Dieu dans son sein virginal, à celles des anges prosternés alors autour de nous comme autour du tabernacle ; invitons toutes les hiérarchies célestes à l'adorer en nous et avec nous : *Adorate eum, omnes angeli.* (Ps. 96). Anéantissons-nous devant ce Dieu anéanti en nous et pour nous ; adorons cet adorateur. Plus il s'abaisse dans nos intérêts, plus il mérite que nous compensions, autant que nous le pouvons, son abjection par nos adorations. *Adoro Te... Jesu, quem velatum nunc aspicio.*

Et c'est alors qu'il faut prier avec confiance. Notre âme est unie à Jésus-Christ selon ce qu'il a déclaré lui-même : " *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem in me manet et ego in illo.* " (Jean VI, 57). Qu'alors, dit saint Jean Chrysostôme, l'âme ne forme plus qu'une seule chose avec Jésus-Christ ; aussi les actes ont plus de mérites, parce qu'ils sont faits par une âme unie à Jésus-Christ qui s'empare de nos prières et leur donne une valeur immense. " Sainte Thérèse disait que Jésus-Christ est alors dans l'âme comme sur un trône de grâces et qu'il lui dit : " *Quid vis ut tibi faciam ?* "

Comment se faire une juste idée de la puissance de cette prière de Jésus ? Rassemblons par la pensée les prières de tous les anges et de tous les saints ; figurons-nous entendre ce concert universel, formé des accents les plus émouvants et des harmonies les plus douces et les plus profondes ! Une seule note de la prière de Jésus les surpasse en beauté, en force, en influence sur le cœur de Dieu. Il obtient plus par sa prière que toutes les créatures ensemble. Aux jours de sa vie mortelle, quand il offrait au Père ses supplications, il criait, dit saint Paul, et pleurait, et le Père exauçait sa prière par déférence pour la Sainte Victime et à cause de l'hommage qu'il en recevait ". Quelle irrésistable éloquence, en effet, que celle d'un Dieu tout en larmes, teint de son propre sang et murmurant pour nous le le *Pater noster* de la messe ! Mêlons donc notre voix à sa voix, que notre prière ne soit pas autre chose qu'une expansion de son cœur.

" C'est le sentiment des plus graves théologiens, dit le Père

Chaignon, que les actes de vertu produits immédiatement après la communion ont un mérite spécial, une vertu particulière, comme étant produits par une âme substantiellement unie au Fils de Dieu. Tout ce que vous faites dans ces heureux moments par l'inspiration de Celui qui devient la vie de votre vie, l'âme de votre âme, Jésus-Christ le fait avec vous ; vous adorez, il adore ; vous remerciez, il remercie ; vos actes, comme les siens sont, en quelque sorte, théandriques, ou divinement humains. Et voilà ce qui attire, ce qui fixe sur vous les regards et la complaisance de Dieu. "

Puisque notre visiteur est riche et puissant, puisqu'il vient pour donner, il convient de demander. Entendons tomber de ses lèvres ces paroles de l'Evangile : " Ne craignez rien ; que voulez-vous que je fasse pour vous ? Vous ne me demandez rien ; voilà pourquoi vous ne recevez rien. Demandez et vous recevrez. "

" Considérez ses mains, dit saint Bernardin, elles sont pleines de bienfaits ; elles lui pèsent ; il a besoin de les décharger. Que dis-je, elles sont perforées, de sorte que la bonté en découle, presque que malgré lui, mais non pas malgré son cœur qui, lui aussi, est largement ouvert pour la répandre. Demandez donc avec confiance. "

Parlons à Dieu de nous, de nos besoins, de notre âme, de notre corps, de notre avenir, du bien que nous voulons faire, des âmes au salut desquelles nous voulons travailler.

Tout ce qui nous intéresse l'intéresse ; Il attend de nous un cœur où nous lui parlerons de tout. Causons-lui donc de nos peines, de nos épreuves... La familiarité qui vient de la souffrance lui plait. On trouve dans la vie des saints de ces causeries si tendres, si naïves qui scandalisent les sages du siècle ; mais Jésus les approuve ; il aime à converser avec les petits et les humbles. Présentons-lui nos plaies ; il y versera le baume qui adoucit. Parlons-lui de nos croix ; s'il ne juge pas à propos de nous les enlever sur l'heure, il y ajoutera l'onction qui les rend supportables.

Donnons-nous entièrement à Celui qui s'est donné à nous. Donnons notre cœur à Celui qui emploie des moyens si puis-

sants pour l'obtenir. Résisterons-nous aux attraits d'une bonté si ravissante ? C'est son amour qui nous l'a donné ; que notre amour nous donne à Lui. Faisons à un ami si généreux une entière et pleine cession de tout nous-mêmes, nous abandonnant entre ses mains, lui confiant toutes nos sollicitudes, tous nos intérêts pour le temps et pour l'éternité, n'ayant plus d'autres soucis que de lui plaire, le laissant agir et vivre en nous comme dans une demeure où tout lui appartient, où il est le maître absolu, où il sera désormais le seul obéi, le seul aimé, disons-nous : " *Delectus meus mihi et ego illi.* Prenez-moi, mon Dieu, prenez-moi ; je veux être à vous, rien qu'à vous. Je ne veux plus faire que ce que vous voulez. Vous vous donnez à moi : *Delectus meus mihi*, il est bien juste que je me donne à vous : *Et ego illi.* Vous serez mon père, ma mère, mon frère, ma sœur ; vous serez ma science, ma richesse, mon honneur, ma gloire, ma vie. " *Tu cris mihi omnia, Deus meus et omnia.* " Rien ne sera capable de nous séparer jamais : " *Quis nos separabit a charitate Christi.* " Ensemble nous serons sur la terre pour être ensemble durant toute l'éternité.

Mane nobiscum, Domine, demeurez avec moi dans mes joies pour les sanctifier ; dans mes tristesses pour les consoler, dans mes tentations pour m'aider à les vaincre. Demeurez avec moi dans mes prières pour leur donner la ferveur et la force ; dans mes travaux et mes œuvres pour les inspirer et les bénir ; dans mes espérances et mes désirs pour les désintéresser de la terre, me faire agir uniquement pour vous. Avec vous tous les maux de la vie me seront supportables ; avec vous, je veux vivre et mourir, *Mane nobiscum Domine.*

Offrons-nous d'abord à Jésus et offrons ensuite Jésus à son Père. Disons à Notre Divin Sauveur : " recevez le don de tout moi-même. Acceptez ma mémoire et gravez-y le souvenir ineffaçable de toutes vos bontés ; mon intelligence et que sa plus chère occupation soit de méditer votre loi et de penser à vous ; ma volonté que je soumets pour toujours à la vôtre. Disposez de moi comme il vous plaira dans l'intérêt de votre gloire ; santé et maladie, succès et revers, joies et peines, vie et mort, gouvernez tout selon votre bon plaisir ; je ne suis

plus à moi, je suis à vous ; toute mon ambition désormais sera de pouvoir dire avec votre apôtre : *Mihi vivere Christus est.*

Après avoir dit la sainte messe avec ferveur, après avoir bien fait notre action de grâces, nous nous éloignerons de l'autel pour aller là où le devoir nous appelle et, durant le jour, ceux qui nous approcheront respireront la bonne odeur de Jésus-Christ et cette vertu divine qui s'échappera de nous dans nos paroles et dans nos actions les portera au bien, à la vertu, à Dieu.

QUATRIÈME PARTIE : L'ASSISTANCE À LA MESSE

CHAPITRE UNIQUE

L'Assistance à la Messe

L'illustre Souverain Pontife Pie IX écrivait dans une admirable Encyclique à l'épiscopat français : " Comme vous savez bien, vénérables Frères, que le très saint sacrifice de la messe est d'un grand enseignement pour le peuple fidèle, ne cessez jamais d'avertir et d'exhorter les curés, principalement les prédicateurs de la parole divine et tous ceux qui sont chargés d'instruire le peuple chrétien, qu'ils ont à exposer et expliquer aux fidèles, avec tout le zèle et le soin possible, la grandeur et l'efficacité, la fin et les fruits de ce saint et admirable sacrifice ; qu'ils pressent et excitent les fidèles à y assister le plus fréquemment qu'ils puissent, avec la foi, la religion et la piété convenables, afin d'appeler sur eux la miséricorde divine et tous les biens dont ils ont besoin. "

Nous voulons nous rendre à ce désir du Souverain Pontife et nous vous prions de faire de l'assistance à la messe le sujet fréquent de vos exhortations, de rappeler souvent à vos fidèles qu'il n'y a pas d'œuvre plus grande que la sainte messe, qu'il n'y en a aucune à laquelle il leur faille davantage et plus fréquemment participer. Profitez de toutes les occasions qui se présentent — et ces occasions sont nombreuses dans le ministère — pour rappeler aux fidèles, les convaincre que la sainte messe est de tous les biens le plus grand et le plus excellent, que son excellence est telle que toutes les autres bonnes œuvres et la pratique des meilleures vertus sont presque sans valeur en comparaison.

" Comme le soleil, dit saint François de Sales, surpasse en éclat et en force toutes les planètes et est lui seul plus utile à la terre que toutes les autres ensemble, de même l'audition de

la messe surpasse en dignité et en mérites toutes les autres actions de la journée. "

Saint Bonaventure disait : Autant le soleil a de rayons, la mer de gouttes d'eau, la terre de grains de sable, les arbres de feuilles, autant la messe renferme de richesses. "

Un autre grand Docteur dit : " La prière de celui qui entend pieusement la messe l'emporte sur toutes les autres prières et même sur la contemplation céleste. "

L'histoire nous raconte qu'une sainte âme, se sentant dans l'impuissance de louer Dieu comme il le méritait, se répandait en regrets : " O mon Dieu, disait-elle, que n'ai-je autant de cœurs et de langues qu'il y a de feuilles dans les arbres, d'atômes dans l'air, de gouttes d'eau dans l'Océan, pour vous aimer et vous louer autant que vous le méritez ! Oh ! si j'avais en mes mains toutes les créatures, je voudrais les déposer à vos pieds pour que toutes se consument d'amour pour vous ; mais en même temps je voudrais vous aimer plus que toutes ensemble, plus que tous les anges, plus que tous les saints, plus que tout le paradis. " Voici ce que le Seigneur daigna lui répondre : " Console-toi, ma fille, par une seule messe que tu entends avec dévotion, tu peux me rendre toute la gloire que tu désires et infiniment plus encore. "

Et cela ne doit pas nous étonner. " Quand nous assistons pieusement à la messe, dit saint Alphonse de Liguori, nous donnons plus à Dieu que les adorations de tous les anges et de tous les saints réunis. Après tout, ils ne sont que de simples créatures et dès lors leurs hommages sont limités, tandis qu'à la messe, Celui qui s'offre est Jésus, l'Homme-Dieu. Dès lors son offrande a une valeur et un mérite infinis ; dès lors aussi l'hommage que nous rendons par lui à Dieu est un hommage infini. "

Qu'ils sont donc à plaindre ceux qui ne vont pas à la messe quand ils pourraient y assister ! Ils se privent du moyen de glorifier Dieu comme il convient. En vain essayeraient-ils d'y suppléer par leurs prières et leurs pénitences. Toutes nos œuvres n'ont qu'une valeur personnelle, c'est-à-dire, bien limitée, tandis que la messe a une valeur infinie en vertu des mérites de Jésus-Christ offert à Dieu sur l'autel.

Ils ne comprennent pas que tout ce que l'on peut offrir à Dieu en entière satisfaction des péchés commis n'est rien de comparable à la sainte messe. Plaçons d'un côté le sang de tous les martyrs, la pénitence de tous les confesseurs, la pureté de toutes les vierges, le zèle des apôtres, l'amour dont brûlent tous les anges et tous les saints ; et de l'autre côté, plaçons un seul soupir que Notre Divin Sauveur a adressé à son Père pour le pardon de nos péchés, une seule larme qu'il a répandue, une seule goutte de son sang qu'il a versé pour cette fin. Cela seul vaut infiniment plus pour effacer les péchés que toute autre chose. Et à la sainte messe, nous lui offrons toute la vie et la passion, toutes les douleurs et tous les tourments, toutes les larmes et tout le sang, toutes les vertus, tous les mérites, le corps et l'âme la divinité et l'humanité de Jésus-Christ, son Fils unique et bien-aimé.

Comment un homme qui a la foi, s'écriait l'éloquent Père Lejeune, qui a commis des péchés, qui n'a aucune occupation pressante, et qui sait que l'on dit la messe assez près du lieu où il se trouve, comment, dis-je, cet homme peut-il rester chez lui ou dans la rue à perdre son temps en amusements où en occupations frivoles ? Si un riche personnage faisait de grandes distributions d'argent et qu'un pauvre accablé de dettes négligeât de se présenter et préférât de rester dans la honte et la misère, que diriez-vous de l'incroyable stupidité de cet homme ? Ne mériterait-il pas que ses créanciers le fissent jeter sans pitié dans les horreurs d'une prison ? Or vous êtes encore plus insensés que cet homme : vous êtes responsables devant Dieu d'une dette dont ne peuvent approcher toutes les dettes de la terre ; vous n'avez rien, absolument rien en vous qui puisse en acquitter la moindre partie. On distribue à la messe les mérites de Jésus-Christ ; il y a là de quoi satisfaire abondamment pour vos péchés et vous ne vous y présentez pas ! Il ne faudrait faire pour cela que quelques pas et vous ne les faites pas ! Y a-t-il un aveuglement pareil au vôtre et ne méritez-vous pas qu'au grand jour le Père de famille, malgré vos lamentations et vos pleurs, vous fasse rendre compte jusqu'à la dernière obole ?

Quel malheur, s'écrie le Père de la Colombière, que nous ayons au milieu de nous un trésor immense, inépuisable, et que, faute de le connaître, nous vivions dans l'indigence ; que nous ayons en notre pouvoir un remède à tous les maux, un arbre de vie qui peut nous communiquer non seulement la santé, mais l'immortalité même, et que cependant nous soyons accablés d'infirmités ! La messe est ce remède universel, cet arbre de vie, ce riche trésor ; il appartient à chacun de nous ; il ne tient qu'à nous d'en jouir. "

Un trop grand nombre de fidèles n'assistent pas à la messe aussi souvent qu'ils le pourraient ; ils s'excusent sur leurs occupations ; ils n'ont pas de temps, disent-ils. Sans doute ils n'ont pas de temps pour Dieu quand ils l'ont tout donné au monde ; ils n'ont pas de temps pour leur âme quand ils le consacrent entièrement à leur corps.

Saint Louis était très occupé, puisqu'il était roi, et cependant il assistait chaque jour à la messe.

O'Connell, le libérateur de l'Irlande, était très occupé et cependant il entendait la messe tous les jours.

L'illustre chancelier d'Angleterre, Thomas Morus, avait lui aussi la passion de la messe. Il s'y rendait chaque matin, si urgentes fussent ses occupations. Un jour, pendant qu'il priait au pied de l'autel, un messager vint le demander de la part du roi et le pria de faire diligence : " Patience, répond le Lord Chancelier, je dois d'abord rendre mes hommages à un plus grand prince et assister jusqu'au bout à l'audience qu'il veut bien m'accorder. "

Garcia Moreno était très occupé puisqu'il était le président de la république de l'Equateur et cependant c'était son bonheur d'assister à la messe chaque matin.

Quelles belles paroles sont celles d'Ozanam ! " La meilleure manière d'économiser du temps, disait-il, c'est d'en perdre tous les matins une demi-heure à la messe. Que de causes de dissipation, en effet, ne retranche pas pour le reste de la journée cette demi-heure consciencieusement perdue ! "

Le proverbe a donc raison : " L'aumône n'appauvrit pas, la messe ne retarde pas. "

Voici ce que dit l'Auteur de l'Imitation de Jésus-Christ, déplorant l'isolement dans lequel on laisse le prêtre seul célébrant en semaine les saints mystères : " si ce sacrement ne se célébrait qu'en un seul lieu et n'était consacré que par un seul prêtre dans le monde, avec quelle ardeur pensez-vous que les hommes courraient en ce lieu et vers ce prêtre pour être présents à la célébration des saints mystères ? Or maintenant il y a plusieurs prêtres et Jésus-Christ est offert en plusieurs lieux, afin que la grâce de Dieu et son amour se manifestent d'autant plus. Mais chose profondément triste à constater, une foule de personnes restent indifférentes pour ce sacrement qui fait la joie du ciel et le salut de monde. O aveuglement, ô dureté du cœur humain si peu attentif à ce don ineffable et d'en être si peu touché !... Plusieurs font des pèlerinages en divers endroits pour vénérer les reliques des saints. Ils admirent les édifices qu'on a construits en leur honneur ; ils baisent avec respect leurs ossements sacrés enveloppés dans l'or et dans la soie. Et voici que le Fils de Dieu, égal à son Père, le Saint des saints, le créateur des anges et des hommes, s'immole pour nous sur les autels. Serions-nous excusables de ne point aller jusqu'à Lui ? "

Que le prêtre profite donc de toutes les occasions possibles pour engager les fidèles avec lesquels il est en relations à assister souvent à la sainte messe, pour les persuader que loin de nuire au travail, la messe l'avance et le rend fécond ; car là ils rendent à Dieu un hommage éclatant et ils seront récompensés par ce Dieu qui ne se laisse pas vaincre en générosité, qui ne laisse aucune bonne œuvre sans récompense, pas même un verre d'eau froide donné en son nom. Leurs affaires domestiques n'en souffriront pas ; loin de là ; elles seront enrichies des fruits de la sainte messe, des bénédictions divines. Leurs intérêts spirituels y trouveront leur profit, leur âme puisant là à pleines mains la monnaie céleste pour acquitter ses dettes à la justice divine, le Sang de Jésus-Christ pour y laver ses iniquités.

A la sainte messe, ils seront introduits dans l'intimité du Christ ; ils tireront de ce contact plus de pureté, plus de lumière, plus d'amour ; ils se réchaufferont à ce foyer divin, ils

en apporteront un arôme, un réconfort pour la journée pendant laquelle ils resteront sous le charme du céleste colloque.

Que les prêtres persuadent les fidèles que durant la messe, ils ont la main sur le cœur de leur Dieu, qu'ils peuvent puiser sans compter dans le trésor de ce cœur. Jésus ne leur reprochera jamais de mettre trop de hardiesse dans leurs demandes ; ils se plaindra plutôt s'ils apportent trop de réserve dans l'expression de leurs désirs. Qu'ils soient des solliciteurs intrépides à la messe, se souvenant, selon la parole de saint Thomas, que l'on obtient de Jésus dans la mesure où l'on a espéré de sa bonté.

" Pour moi, disait un protestant converti et devenu un fervent chrétien, une journée sans messe me fait l'effet d'un jour sans soleil. "

" Ah ! s'écrie Mgr de Ségur, qu'une journée commencée pieusement au pied de l'autel, accompagnée de la bénédiction du Divin Jésus est facilement chrétienne, pure, chaste, féconde pour le temps et pour l'éternité ! Que de provisions de patience, de force, de résignation viennent puiser là pour la journée les âmes fidèles à une si sainte pratique ! "

* * *

Mais c'est aussi le devoir du prêtre de rappeler aux fidèles que toute la vie a besoin d'être alimentée. A l'arbre, il faut les sucs de la terre que ses racines vont puiser dans le sol ; à la fleur, la goutte de rosée ; à notre corps la nourriture de chaque jour. Alors l'arbre verdoie, il se couvre de feuilles et de fruits, la fleur s'épanouit, le corps devient robuste en proportion de la qualité des aliments qu'il reçoit.

L'homme est un être vivant, immatériel par son âme ; il se soutient et se perfectionne en s'assimilant le vrai, le beau, le bien ; plus il s'en nourrit et plus il acquiert d'ampleur et de fécondité dans son intelligence, d'élévation dans ses pensées, de fermeté dans ses jugements, de rectitude dans sa volonté, de délicatesse dans sa conscience, de générosité dans son cœur.

Au-dessus de sa vie physique et de sa vie intellectuelle, l'homme possède une troisième vie, une vie surnaturelle qui est entre-

tenue en lui par un pain vivant, un pain venu du ciel et mis à sa portée ; et ce pain c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même.

" Lorsque Dieu, dit le saint Curé d'Ars, voulut donner une nourriture à notre âme pour la soutenir dans le pèlerinage de la vie, il promena ses regards sur la création et ne trouva rien qui fût digne d'elle. Alors il se replia sur lui-même et résolut de se donner. O mon âme que tu es grande puisqu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse te contenter ! La nourriture de mon âme, c'est le Corps et le Sang d'un Dieu ! Oh ! la belle nourriture ! L'âme ne peut se nourrir que de Dieu ! Il n'y a que Dieu qui puisse la remplir ! Il n'y a que Dieu qui puisse apaiser sa faim ! Elle a faim, elle a soif de Dieu ! "

Oui, Notre-Seigneur dans sa bonté s'est fait homme : " *Et Verbum caro factum est* ; il a vécu parmi nous : *et habitavit in nobis.* Il a conversé avec les hommes, ses frères, ses enfants, leur distribuant le pain de sa présence, de sa parole et de sa grâce. Un jour vint où il dut les quitter, mais il trouva le moyen de rester avec eux pour les faire vivre, pour nourrir constamment leur âme avide de lui. Il enferma sa divinité sous les apparences du pain : *hoc est corpus meum*, et il nous permet, il nous commande de nous en nourrir : *prenez et mangez.*

Comme ce don de Dieu n'est pas suffisamment apprécié ! " Si nous estimons bienheureux ceux qui reçurent sous leur toît le Christ mortel, ceux qu'un simple contact de sa robe pût guérir, dit le catéchisme romain, combien plus ne devons-nous pas nous réjouir, nous en qui descend Jésus-Christ glorifié, nous dont le Sauveur vient panser les blessures, nous dont Jésus vient épouser les âmes. "

Au prêtre incombe le devoir de faire aimer ce don de Dieu par les fidèles confiés à ses soins ; à lui de les encourager à aller à la messe quotidienne et aussi à y recevoir la sainte communion ; à lui de leur rappeler souvent qu'ils ont besoin de cette nourriture divine pour se tenir sur le chemin de la vertu et du devoir ; à lui de leur faire bien comprendre que leur âme est comme une lampe, comme un foyer, comme une citerne. Or la lampe pour éclairer a besoin d'huile, le foyer, pour donner

de la chaleur, a besoin de combustible ; une citerne, pour arroser un jardin, a besoin d'être remplie d'eau du ciel ou du ruisseau. Or ce qui éclaire leur esprit, ce qui réchauffe leur cœur, ce qui vivifie leur âme, c'est ce pain délicieux que nous donne Jésus-Christ. Et de même qu'une lampe sans huile s'éteindrait, qu'un foyer sans combustible serait froid, qu'une citerne sans eau serait desséchée, ainsi sans le pain eucharistique leur âme serait condamnée à l'obscurité, au froid, à la mort. Voilà pourquoi saint Augustin s'écriait : " O Jésus, viens en moi pour que cette nourriture qui est la chair de mon Dieu, serve au salut de mon âme ; afin qu'en te mangeant je vive de Toi, je vive pour Toi, je parvienne jusqu'à Toi, je demeure en Toi. "

Que de chrétiens s'abstiennent de la communion fréquente parcequ'ils s'en croient indignes. Ils regardent la communion comme une récompense et non comme un remède, la sainteté comme la condition de la communion et non comme son fruit ; ils ressemblent, en se tenant éloignés de la sainte Table, à des hommes qui diraient : j'attends d'être guéri pour appeler le médecin.

C'est au prêtre à enseigner aux fidèles que la communion n'est pas le salaire de la vertu, la récompense de la sainteté ; elle est avant tout le viatique du voyageur, le soutien des faibles, le remède des malades, la vie et la résurrection des mourants. " Venez à moi, disait Jésus-Christ, vous tous qui êtes couverts de blessures et je vous guérirai, *et ego reficiam vos ;* " car, ajoutait-il, c'est aux âmes meurtries et non aux âmes justes que je suis venu apporter le salut : *Non veni vocare justos sed peccatores.*

Et dans l'Evangile, qui voyons-nous accourir à ses pieds ? Les sourds et les muets, les aveugles et les lépreux ; ils l'entourent avec amour, ils baisent avec respect les bords de son manteau et Jésus-Christ les touche, les bénit de sa main puissante et tous s'en retournent guéris. Or Jésus-Christ est aujourd'hui sous les voiles eucharistiques ce qu'il était il y a vingt siècles sous les voiles de son humanité et ce sont les infirmes, dit l'Evangile, les pauvres et les mendiants surtout qu'il invite à sa table ; " *pauperes et debiles introduc.* "

Dans le plan de l'institution divine, l'Eucharistie est une nourriture et un breuvage offerts à tous les chrétiens : " *bibite ex hoc omnes* ". Et pour mériter de manger ce pain et de boire ce calice, il n'est pas nécessaire d'avoir péniblement amassé des trésors de vertus, il suffit, disent tous les docteurs, de posséder actuellement l'innocence de l'âme et de vouloir faire son possible pour ne pas la ternir.

Par conséquent un chrétien a-t-il une âme purifiée par l'amour ou par le repentir ? A-t-il le désir d'être à Dieu, d'accomplir sa volonté comme un serviteur fidèle et d'éviter ce qui blesse la sainteté de son regard ? C'est assez. Qu'il bannisse toute crainte, toute peur de Dieu, et l'âme dilatée par la confiance et l'amour, qu'il aille partager avec le prêtre le pain du sacrifice. Il ne doit pas craindre de s'approcher de Celui dont la douceur ineffable, aux jours de sa vie mortelle, ravissait tous les cœurs et les attirait à la vertu ; Celui dont la parole très suave consolait les esprits les plus affligés ; Celui dont le regard affectueux remplissait de componction les pécheurs les plus obstinés ; Celui dont les mains libérales répandaient les grâces avec tant de profusion sur tous ceux qui l'approchaient.

Que le chrétien s'approche donc souvent de la Sainte Table, qu'il communie souvent. Là, Jésus vient à ses frères, à ses enfants, pour les changer en lui-même ; il unit son corps et son sang, son âme et sa divinité à tout leur être pour le purifier... Là, cet aliment divin pénétrera leur âme, éclairera leur intelligence d'une vive clarté sur la grandeur des biens divins et sur le néant de choses de ce monde ; il y allumera un grand désir de Dieu ; il mettra en leur cœur, en leur volonté un grand besoin, une force puissante de pratiquer la vertu, d'imiter Jésus-Christ, de reproduire sa sainte vie.

Là, il expérimentera combien le Seigneur est doux. Son âme, ravie de la présence de son époux, sera comblée d'un contentement incroyable. Abimée dans son néant, inondée de lumière, pénétrée des sentiments de la plus suave dévotion, tranquille dans le plus ineffable repos, elle goûtera l'inénarrable satisfaction de cette union céleste avec son Bien-Aimé dans laquelle comme dit saint Thomas, elle ravit et elle sera ravie, elle prend

et elle est prise, elle embrasse et elle est embrassée : *Indecibili modo rapi et rapitur, tenet et tenetur, strengit et strengitur.*

Ne cessons donc pas de prier, de faire tous les sacrifices possibles pour obtenir de Dieu qu'il allume dans le cœur de tous ses enfants l'amour de l'Eucharistie, qu'il leur donne la nostalgie de l'autel, l'enthousiasme de la communion. Qu'il serait heureux si tous, sans se tromper eux-mêmes et sans mentir à Dieu, pouvaient, avec saint Ignace d'Antioche, s'écrier : " Le feu qui me brûle ne peut souffrir aucun aliment terrestre ; aucune nourriture corruptible ; nulles délices et saveurs mondaines ne me peuvent satisfaire. Ce que je désire, ce que je veux, c'est le Pain de Dieu, le Pain céleste, le Pain de vie qui est la chair de Jésus-Christ ; ce que je désire, ce que je veux, c'est le breuvage de Dieu, le Sang de Jésus qui est la charité indéfectible et la vie éternelle. "

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE : PRÉLIMINAIRE

PRÉFACE : A mes prêtres ..... Pages 7

CHAPITRE I Grandeur du saint sacrifice de la Messe 11

" II Dignité du prêtre qui offre le saint sacrifice de la messe 20

" III Sainteté requise chez le prêtre 27

" IV Préparation requise 31

" V Noblesse du rite de cette haute fonction 43

DEUXIÈME PARTIE : LA SAINTE MESSE

CHAPITRE I Préparation au Sacrifice 54

" II Messe des catéchumènes 61

" III Messe des fidèles:

Art. 1. — *L'Oblation* 70

" 2. — *L'Action du Sacrifice* 77

" 3. — *La Communion* 94

TROISIÈME PARTIE : L'ACTION DE GRÂCES

CHAPITRE I L'Action de Grâces 113

QUATRIÈME PARTIE : L'ASSISTANCE A LA MESSE

CHAPITRE I L'Assistance à la Messe 121

a39003 001702744b

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 05 09 13 10 4